



3 1761 09489178 5





BIBLIOTHÈQUES

EUGÈNE MOREL

Bibliothèques

Essai sur le développement
des bibliothèques publiques et de la librairie
dans les deux mondes

II

LA BIBLIOTHÈQUE LIBRE

L'ÈRE DES BIBLIOTHÈQUES EN ANGLETERRE ET AUX ÉTATS-UNIS

“ FREE PUBLIC LIBRARIES ”. — M. CARNEGIE.

LE COMMERCE DES LIVRES. VENTE, LOCATION, PRÊT. — L'AVENIR

DEVANT L'INVASION DES LIVRES

LA PRODUCTION MONDIALE, LE DÉPÔT LÉGAL. — BATISSE ET MÉCANIQUE

CATALOGUES. — LA CLASSIFICATION DÉCIMALE

ADMINISTRATION ET MÉTIER

CE QU'IL FAUT METTRE DANS UNE BIBLIOTHÈQUE



992
—
27/11

PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

LIVRE II

LA BIBLIOTHÈQUE LIBRE

CHAPITRE I

« FREE PUBLIC LIBRARY »

Non pas une populaire ! Une Bibliothèque *publique libre*. — Elle est : 1° un monument spécial, avec ou sans livres ; 2° un impôt spécial. — Le *Penny-rate* et ses effets. — L'Act Ewart. — Son importance. — Ce qu'on lit dans les bibliothèques libres. — Leur développement. — Ce qu'on lit. — Glasgow, librairie centrale et branches ; frais d'établissement, organisation. — Comment chaque citoyen a dans son quartier deux cent mille volumes récents à choisir. — Un exemple de petit catalogue pratique.

Le temps est venu, après un demi-siècle d'efforts qui triomphent aujourd'hui en Angleterre, en Amérique, de concevoir la lecture comme un service public, municipal, analogue à la voirie, aux hôpitaux, à la lumière — celle du gaz, — à l'hygiène — celle du corps.

Comprenons bien. Il ne s'agit pas ici de conserver des livres, mais d'en lire. Les grands nombres de livres, dont les villes se vantent, ne doivent pas nous tromper. Ils sont destinés à périr. Ceux-là seuls survivront qui sont sans intérêt. Le livre ici est une chose vivante, qui va de l'un à l'autre, communique son esprit, s'use, et meurt.

Notre mot de Bibliothèque pue l'allemand. Si l'on y ajoute le mot municipal, l'épouvantail est complet. Non. Il y a pire. Il y a le mot « populaire ».

Théâtre populaire, université populaire, restaurant popu-

laire, bibliothèque populaire... C'est avec ce mot-là que les meilleures intentions dressent de suite une insulte devant l'œuvre qu'elles entreprennent. Quand aura-t-on fini de ces allures charitables ? A ceux qui vous nourrissent, vous logent, chauffent, éclairent, habillent, font pour vous toutes les sales besognes de la vie, ne pouvez-vous offrir l'échange dérisoire d'une esthétique plus ou moins saine, d'une science plus ou moins sûre et d'un plaisir pas toujours amusant, ne pouvez-vous offrir un peu d'égalité — sans y mettre en même temps cette étiquette de caste qui aggrave les distances, tâche de refaire de louches aristocraties intellectuelles, quand même les autres sont aujourd'hui si ridicules. « Aller au peuple » ! comme disaient les petits bourgeois de mon temps, avides de se trouver, fût-ce parmi la crapule, une supériorité. Laissez les conférences à ces gens-là. Ils auront toujours au moins des femmes pour les entendre. Une bibliothèque libre est de stricte égalité. Ne viennent à elles que ceux qui s'instruisent eux-mêmes, qui aiment mieux, fût-ce à tâtons, chercher eux-mêmes que suivre le monsieur qui parle bien.

Il n'y a point de bibliothèque populaire. Il peut y en avoir de générales ou spéciales, et il n'y a pas besoin de réserver « aux savants » celles qui ne contiennent que des livres que seuls des savants peuvent lire ! Mais du jour où l'on admet qu'une ville offre à ses citoyens un lieu public de lecture, ce lieu n'est pas fait pour attirer les voyous, mais au contraire pour les chasser, et c'est proprement là ce qu'on peut nommer l'ÉLITE.

De l'élite dont je suis, dont tu es, dont tous seront, s'ils le veulent.

L'Elite dont font partie tous ceux qui entrent ici !

§

« La Bibliothèque libre publique ».

Il nous faut définir, parce que nous n'avons pas de mots nouveaux, et que le mot bibliothèque nous trompe.

Nous n'avons absolument rien de tel en France.

Une bibliothèque libre publique se compose essentiellement de deux éléments :

1° Un monument spécial ;

2° Un impôt spécial.

Ce monument est destiné surtout à contenir des livres et cet impôt en partie à en acheter, mais c'est là un rôle secondaire,

accessoire, qui peut faire défaut : des villages peuvent avoir une fort belle bibliothèque, payer un impôt relativement fort, et ne conserver aucun volume. Les livres viennent pour trois mois de la ville voisine ; — bien mieux, les gens apportent leurs livres et leurs journaux, comme autrefois à la veillée. Les clubs, les sociétés y ont leur case spéciale. Une bibliothèque libre n'est donc pas une cave mais un débit, « non un réservoir, mais une fontaine », dit M. Dewey. La plupart ont leur dépôt ailleurs. Avant tout c'est un monument.

Ce monument est *beau*. Il doit être le plus beau de la ville. Avec la mairie, l'église, la pharmacie et l'école, il constitue la Cité.

Il est toujours ouvert, sauf aux heures où l'on dort. Il est ouvert comme les parcs, comme les cafés, du matin jusque vers dix ou onze heures du soir, et il n'y a pas d'interruption.

Ne cherchez donc aucun analogue en France parmi les bibliothèques, musées, et autres institutions savantes, scolaires, populaires. Un grand cercle y ressemble beaucoup plus ; voyez les salles communes des grands hôtels modernes. Les *thermes* anciens, la *basilique*, voilà ce qui s'en rapproche encore. L'église, la halle, l'hôtel-de-ville au moyen âge...

C'est enfin le lieu où les citoyens, leurs affaires terminées, s'assemblent...

Ils s'assemblent, pourquoi faire ?

Savoir les nouvelles, s'entretenir des métiers, de la chose publique, pour apprendre, acquérir des faits et des idées, se distraire et se grandir, — enfin pour parler... — Non. Voilà où l'âge moderne diffère des temps anciens.

Pour tout cela, *parler* n'est plus nécessaire.

On lit.

Nous avons à faire connaître aux bavards que l'imprimerie est inventée et qu'il est temps qu'elle entre dans l'usage courant. On ne crie plus par les rues les nouvelles et édits du roi. Les hérauts sont remplacés par les journaux depuis quel temps.

Il est bon de parler, et meilleur de chanter. C'est un plaisir spécial, un exercice d'hygiène. Mais il n'a plus pour but de nous apprendre quelque chose. Les renseignements utiles se trouvent avec plus de sûreté dans des livres que dans la mémoire des hommes. Le temps n'est plus où l'on entourait

les vieillards pour apprendre d'eux de belles histoires. On en lit de plus belles et de plus exactes. Et tout l'art populaire, chant, poèmes, chansons du peuple, ce n'est plus que dans les livres qu'on les trouve nature. C'est ainsi. Comme on ne peut pas restaurer ou fonder... des vieillards, il est utile de fonder des bibliothèques.

Avant tout donc la bibliothèque se compose d'une salle de lecture des journaux du jour, des renseignements locaux, commerciaux, agricoles; on peut y ajouter une salle pour les enfants, le prêt des livres, et la bibliothèque comme nous l'entendons : histoire, sciences, romans, etc., mais on y voit aussi parfois une salle de bains, piscine, gymnase, un salon, un musée, un auditorium, ou salle pour conférences et projections lumineuses, un préau et jardin avec bancs pour s'asseoir et lire, tout ce qui peut donner une direction instructive, utile, saine, aux heures où l'homme n'est pas pris par son métier strict. On a parlé de la faillite de la science, avant qu'elle s'établisse et se mette aux affaires. Voilà : elle s'y met. La science entre dans la vie quotidienne et commune, elle résout tant bien que mal, aussi bien que n'importe quoi, les questions insolubles, et à ceux qui jugent d'une vérité aux résultats, elle offre un choix de grandes vérités avantageuses. Mais dans le bon courant utile de l'existence, elle apporte de la joie, de la propreté, de la beauté, elle unit et égalise les voisins, elle nettoie, elle élève. On peut la voir à l'œuvre, ses affaires sont prospères.

20 La bibliothèque libre publique est un impôt.

Il faut bien saisir que la bibliothèque libre est avant tout *municipale*. Elle est supportée par un impôt spécial sur ceux qui en profitent. Le *penny-rate* anglais veut dire : centimes additionnels pour la bibliothèque. Pour elle, non pour autre chose.

Consultés spécialement, souvent par *referendum*, les citoyens ont voté leur cotisation pour des livres. Non pour l'instruction du pays, la grandeur de l'Angleterre, l'orgueil du musée Britannique ! mais pour leurs livres, ceux qu'ils vont lire cette année. Et s'ils ne votent pas leurs deux sous, ils n'auront pas les nouveautés. En république française, un citoyen de Carpentras se réveille le matin avec la charge d'entretenir non la fanfare de son pays, mais l'Opéra, et d'élever les statues à il ne sait pas qui, il ne sait pas où. Ce n'est pas cela. En monarchie anglaise un sujet de Litchfield ne donne

pas dix sous pour l'opéra de Covent-Garden, mais deux tout juste pour la Library de sa ville. C'est très différent. Et quand il passe — chaque jour — devant sa bibliothèque, il n'entre pas en électeur grincheux savoir « ce qu'on fait de l'argent des contribuables », il vient simplement jouir d'une satisfaction qu'il s'est payée.

Si pour quelques villes où récemment le penny-rate fut obligatoire, et d'autres où d'autres revenus l'ont remplacé, ceci n'est pas la toute exactitude, c'est bien là l'esprit qui crée la bibliothèque libre, si différente des nôtres : non un dépôt de livres précieusement conservés, mais un crédit continu pour lire, se servir des livres, *s'en servir*, c'est-à-dire ne pas les conserver.

Et cette *spécialité* de l'impôt importe. Des sommes globales, ici, vont à l'armée, marine, subventions, commerce, voirie, menus plaisirs, sans qu'on puisse distinguer si l'on paye pour fournir à Londres du sucre meilleur marché ou pour agrémenter la liste civile de Paris. On peut dire qu'en France les bibliothèques viennent de haut. Et les livres y viennent de Paris. Les bibliothèques sont comme les officiers, d'une autre race que les soldats. Elles ne se mêlent pas. Ce sont des institutions. Elles existent parce qu'il est beau, digne et noble qu'elles soient. Elles ont la grâce. Nul besoin de se justifier quotidiennement.

Ces deux tendances sont fort nettes dans le culte des Anglais et le mépris des Français pour les journaux. Tel Français, qui ne lit que ça, s'indigne de les voir dans une bibliothèque. Là-bas, où on lit tant de livres, les journaux forment les trois quarts de la lecture sur place. C'est la condition même d'une bibliothèque vivante.

Je sais bien qu'ils ne valent pas cher et je vois faire la grimace à l'idée d'encourager une telle lecture. Erreur. Il n'y a pas de danger des journaux, mais d'un journal. Ouvrir des salles de périodiques, c'est justement détruire cette force exécrationnelle du mensonge imprimé. Les menteurs se contredisent; détruire le monopole qu'a ce six ou huit pages d'abêtir un pays, c'est faire à l'abâtissement un tort considérable.

Nous reviendrons spécialement sur ce point : les périodiques. Parlons de ces maisons municipales de lecture qui se dressent maintenant dans toute l'Angleterre. Toute ville au-dessus de 40.000 habitants en est pourvue.

§

Le mot anglais est « Free Library ». En français je dirais : Palais de Lecture. Il faut indiquer que ces monuments diffèrent de ce que nous avons sous le nom de bibliothèques. On ne s'est pas occupé d'un « fonds » de livres. On n'a pas recherché les legs de vieilleries, les lourdes collections dont les héritiers ne veulent pas s'encombrer, et les bouquinistes encore moins, ni les rebuts du panier de sociétés dissoutes, ces entassements de papiers qui usent temps et crédits. Les crédits de fondation furent employés à la construction *intégralement*. De la place, des salles commodes, d'abord. Ensuite un crédit annuel.

Il y a eu des mécomptes ; le succès passa l'attente, et la place, prévue largement, devint trop étroite. Mais en gros, dans les villes d'Angleterre, le résultat est atteint, et la maison de lecture, là où il y a des chaumières, le palais, là où il y a des maisons, se dresse partout.

On en compte des centaines dans le Royaume-Uni. C'est aussi beau que l'église, que l'hôtel de ville, c'est aussi gai que le bar, cela brille comme le théâtre. Le soir, jusqu'à dix heures, cela invite, dans la brume. Il y fait chaud, il y fait clair, il y fait propre. Et l'on y est toujours en bonne compagnie.

La *Free library* n'a donc rien à voir avec les bibliothèques savantes, les Universités, les grands dépôts. L'Angleterre a ses Mazarine et ses Arsenal. Il y a de longues galeries sombres, avec des centaines de milliers de livres, ouvertes jusqu'à 3 heures, qui possèdent un catalogue du siècle dernier, et un autre qui sera fini le siècle prochain ; quelquefois un lecteur se hasarde dans ces lieux, qui sont la gloire du royaume, et le conservateur tout joyeux d'être dérangé se met en quatre pour lui, court constater l'absence du livre demandé, se rappelle qu'il l'a emporté chez lui la veille, mais le rapportera demain. L'Angleterre conservatrice a fait très peu pour rendre modernes ces institutions si commodes aux savants habitués, calmes séjours d'érudits affables. Seulement les 500.000 volumes de l'Advocates' Library d'Edimbourg, les 200.000 de l'Université, et ceux de l'Ecole de médecine, — et d'autres moindres — n'ont pas dispensé la ville d'établir une Free Library. On doutait ; aujourd'hui on ne s'en passerait plus. Sept mille lecteurs par jour... Il faut croire que les grandes bibliothèques ne suffisaient pas.

Le succès écrasant de cette maison, quand celle d'en face, avec ses milliers de volumes, continue son tran-tran de con naisseur, tient à deux raisons : le confort et l'actualité.

Confort... Heures d'ouverture, facilités de toutes sortes, comme nous le verrons, autant que propreté, lumière, bonnes chaises, bonnes tables.

Actualité... On demanderait à ceux qui se plaignent de la trop grande demande de romans, ce qu'ils offrent en place. Ici journaux, périodiques, les derniers, les plus spéciaux, en grand nombre sont là sur les tables, et c'est ce qu'on vient lire le plus.

L'histoire des Libraries anglaises est l'opposé de nos bibliothèques municipales, qui traînent de salle en salle un dépôt de livres. s'établissent dans un grenier, une cave, vont se loger dans une boutique en fin de bail, déménagent aux locaux inoccupés de la mairie. Telle, celle du XVI^e, conservant des années l'admirable collection d'Edelestand Du Méril sans pouvoir la classer ni la communiquer... Et dès que le succès montre que l'effort admirable des Ferdinand Herold, S. de Heredia, Saint-Albin, etc., allait au devant d'un besoin du peuple, dès que Paris est fier de ses 80 bibliothèques, de son million de lecteurs — non seulement on supprime la lecture sur place « qui n'a pas eu de succès », mais on réduit les crédits, comme si les livres d'il y a vingt ans étaient toujours bons, devaient suffire, comme s'il fallait seulement pourvoir au raccommodage des éclopés, et à la reliure, — hideux uniforme noir dont la mission semble être d'ôter à tout jamais au public le goût de garder un volume à la maison.

La baisse du public a répondu et nous rappelons ces chiffres :

1901.....	2 004.209	communications.
1902.....	1 952.828	—
1903.....	1.836.676	—
1904.....	1.747.723	—
1905	1.633.141	—

La lecture sur place pouvait être supprimée d'avance, avec des salles ouvertes seulement de 8 à 10 heures, pour tout ouvrage demandant une lecture suivie, roman ou science. On voudrait parcourir des revues, mais il y en a si peu ! lire des journaux, il n'y en a pas ! au moins regarder des gravures ? Le succès de la Bibliothèque Forney montre que là où on offre des choses utiles, on trouve preneur. Le public n'a manifesté

aucun goût à lire la *Revue des Deux Mondes* dans une salle étroite, sur un bout de table, dérangé par les allées et venues du service du prêt, et les questions du public qui, vous voyant assis, vous prend pour un fonctionnaire.

Une seule bibliothèque à Paris correspond un peu à la Free Library anglaise. C'est celle qui y était le moins destinée, celle qui doit non user, mais conserver, — la Bibliothèque nationale !

Le public a porté sur elle ses exigences, parce qu'elle est centrale, bien placée, luxueuse, la plus commode, quoi qu'on dise, et la seule qui ait les volumes qu'on demande.

Mais qu'exige-t-on de l'Etat ce que la Ville doit donner ? La monstruosité de Paris, là comme ailleurs, touche au parasitisme. Paris, qui se fait offrir ses théâtres par l'Etat, lui réclame des livres, aussi, pour se distraire. Entre toutes les villes du monde civilisé, une seule ne se soucie pas d'avoir une bibliothèque. C'est Paris, en France.

§

En 1849, quand il y avait à Amiens, Rouen, Lyon, Marseille des bibliothèques pas bien inférieures, pour l'époque, à celles qu'on y voit aujourd'hui, une seule bibliothèque publique végétait en Angleterre, bien pauvre, à Manchester. Elle avait eu pourtant de belles cérémonies d'inauguration ! Thackeray, Dickens, Bulwer Lytton avaient pris la parole et prédit le grand avenir des bibliothèques, l'instruction venant répandre l'aisance dans le peuple, fermant les prisons, et les livres remplaçant l'alcool.

— Et toutes ces choses se sont réalisées ?

C'est facile à savoir : l'alcool et les prisons, en Angleterre, ont des chiffres qui se publient.

On n'a qu'à s'informer : *elles se réalisent.*

C'est en 1850 qu'Ewart faisait passer le bill des bibliothèques libres. Il y avait dix ans que Rowland Hill avait créé le timbre-poste à deux sous. Ce sont là de grandes révolutions. Ecrire, lire. Cela change plus un individu qu'une forme nouvelle de gouvernement. Nous avons changé le nôtre à cette époque... — Qu'on ne dise pas que l'Angleterre se désintéressait alors du grand mouvement révolutionnaire de l'Europe ! Elle avait le sien, et victorieux.

La bill Ewart n'a pas porté ses fruits tout de suite. Ce n'est que de ces vingt dernières années, soit au bout d'un demi-siècle,

que l'Angleterre peut dire : nos villes ont des bibliothèques, — comme nous pouvons dire aujourd'hui : il a fallu 65 ans, mais nous avons le timbre à deux sous.

On trouvera aisément l'histoire du bill Ewart, notamment dans Ogle : *The free public Library*. Mais voici ce qu'il a de spécial et de fécond.

Jusqu'à cette date les bibliothèques sont des institutions d'Etat, ou des richesses de particuliers, d'églises, de couvent, d'académie. Elles peuvent être très ouvertes ; chez nous, l'ancien régime était très libéral ; qu'on sache bien que savants et gens de lettres trouvaient autant de facilités à consulter les livres du comte d'Artois qu'ils en trouvent aujourd'hui à l'Arsenal. Ce sont les mêmes livres. Ils étaient neufs jadis... L'Angleterre, avec Oxford, ses collèges, ses cathédrales, ne manquait pas de livres.

Avec le bill Ewart qu'y a-t-il de changé ?

Ceci, que le public est admis à payer.

Immense faveur. Honneur qu'on ne lui avait jamais fait.

Oui, les conseils des villes sont autorisés à demander aux citoyens s'ils consentent à payer une taxe spéciale « pour construire et entretenir des bibliothèques ».

Comprenons bien le mot « s'imposer soi-même ». Il ne s'agit pas que les conseils municipaux votent des crédits, que le préfet approuve, et que le contribuable paye pour il ne sait quoi, peut-être l'Opéra, ou l'armée, ou une bibliothèque à l'autre bout de la France. Le *penny-rate* est un impôt additionnel spécial. C'est un ou deux sous par vingt-cinq francs d'impôt qui s'ajoutent pour votre bibliothèque, la vôtre. Cet argent va vous acheter des livres et pas autre chose, et pour vous.

Carnegie, qui a « donné » tant de bibliothèques, n'a jamais voulu donner un sou à une ville sans que cette ville s'impose d'au moins un demi-sou. L'aide qui va à une initiative la féconde. L'aide qui va aux morts ne les ressuscite pas.

Tout contribuable sait donc qu'il paye et combien il paye pour sa bibliothèque. Quand il passe devant, il peut dire : c'est à moi, et quand il est entré : je suis chez moi. Peu importe que des gens aient donné, prêté, légué ; le gros effort est fait journellement par lui, et il sent la bibliothèque de sa ville comme une propriété collective, dont il use largement, dont il tire vanité.

On ne tire pas vanité d'un cadeau qu'on reçoit, mais d'une

chose qu'on achète, et toute la pompe de l'officielle charité ne vous donne pas l'orgueil de payer par vous-même.

Notez, cette charité, le peuple la payerait tout de même ; pour les savantes dont il est exclus, il paye, et pour les populaires qu'on daigne lui jeter, il paye. Il n'est jamais question que le peuple ne paye pas, et avant de se transformer en quoi que ce soit, fût-ce en bâtiments, livres ou soupe pour le peuple, il faut que l'or des riches, l'or pur qui ne sert à rien, se transforme d'abord en travail de peuple.

Mais autre chose est d'être logé dans un hospice et de se construire soi-même sa maison.

La bill Ewart invitait le peuple à construire lui-même sa maison de livres.

Et voilà pourquoi en Angleterre les bibliothèques sont des bibliothèques *libres publiques*, alors qu'ici, populaires ou municipales, elles ont toujours cet air de charité, même lorsque ceux qui donnent sont élus par le peuple et ne donnent que l'argent du peuple. Souverains d'une heure, ils donnent au nom de leur bon plaisir.

La grande objection est que les bibliothèques n'intéressent pas les Français.

Parbleu ! — Ils ignorent.

Le peuple des villes anglaises consulté librement a mis du temps à s'apercevoir de l'intérêt qu'il y a à avoir une bibliothèque publique. En Ecosse surtout, les sermons suffisaient. En cinq ans il se fonda 19 bibliothèques dans 11 villes. Mais on en comptait 35 en 1866, chacune munie d'une bibliothèque de prêt. L'Angleterre déjà dépassait de beaucoup la France.

En février 1881, la municipalité d'Edimbourg demandait encore vainement aux citoyens s'ils consentaient enfin à s'imposer. La campagne pour et contre fut acharnée. Des hommes-sandwichs parcouraient les rues, avec cette affiche :

CONTRIBUABLES !

Résistez à cette farce de bibliothèque publique et garez-vous du coup de 6000 livres de taxes nouvelles !

Renvoyez vos bulletins avec NON.

Soyez tranquilles et signez de vos noms.

Il y eut 15.500 abstentions sur 41.000 votants ce qui est beaucoup chez un peuple si consciencieux. L'impôt ne passa pas.

Edimbourg, qui avait la seconde bibliothèque du Royaume-Uni, ne comprenait pas l'utilité d'une de plus. Ce n'est que de nos jours, sous l'appât des offres de Carnegie, qu'Edimbourg a eu sa bibliothèque libre.

Le succès voisin décida les villes récalcitrantes. Certaines ont refusé quatre fois le projet, qui en dernier lieu ont voulu faire mieux que les mieux. En 1896, l'act était adopté dans 334 places, à Londres dans 37 districts ou paroisses. Pas une ville de 100.000 habitants qui n'eût la sienne. 10 seulement de plus de 50.000 hab. en manquaient; elles en ont toutes aujourd'hui, toutes au-dessus de 40.000 habitants, et beaucoup d'autres bien plus petites. Glasgow et Edinburgh, les dernières à se mettre en route, devaient être bientôt parmi les mieux partagées.

Il y eut des legs importants, mais non exagérés. En 1889, l'Angleterre, depuis 35 ans, avait reçu 25 millions de francs en tout contre l'Amérique 150.

Le réseau de bibliothèques urbaines est aujourd'hui complet. On songe à présent aux campagnes, ces grandes campagnes demi-désertes de l'Angleterre, souvent redevenues simples territoires de chasse. Bientôt des voitures apporteront à jour fixe aux petites agglomérations éparses un choix de livres. L'Amérique a déjà en partie réalisé l'idée.

On peut dire qu'aujourd'hui toute petite ville a son second temple : la maison de lecture, avec ses trois salles : 1^o journaux et revues tout de suite en entrant ; 2^o salle de prêt à côté ou au-dessus ; 3^o enfin la salle de « référence » où on lit sur place les livres qu'on ne prête pas et où on trouve les derniers annuaires, cartes, guides, indicateurs, tout le matériel imprimé *le plus récent*, nécessaire à la vie pratique.

Presque toujours il y a une quatrième salle : *juvenile room*. Parfois une 5^e, pour *ladies*.

Je ne sache pas qu'il ait été question qu'une seule de ces bibliothèques ait des *heures*. C'est de 9 du matin à dix heures du soir, partout. On n'interrompt pas. Le dimanche on ferme, mais l'Angleterre chôme le samedi après midi et c'est alors que la foule des ouvriers se presse aux salles de prêt.

§

Que lit-on dans ces bibliothèques libres?

Nous avons dit avec insistance que le principal public était pour les journaux et revues. Ces consultations échappent aux

statistiques et l'on ne peut que demander au tourniquet combien de gens sont entrés. Cependant j'ai regardé et compté. Je crois bien qu'en moyenne il y a, sur 7 lecteurs, 2 pour les livres et 5 pour les périodiques.

Les périodiques anglais — journaux et revues — sont plus sérieux que les nôtres.

Je vois partout en main certaines revues techniques, et je regarde ce que les gens regardent dans les journaux : le feuilleton ? Non ; les annonces...

On dit que les bibliothèques ne servent qu'à lire des romans ; c'est faux. Si c'est vrai, ce n'est vrai que des bibliothèques qui ne donnent que cela : les nôtres. En Angleterre on emprunte encore plus de romans, soit ; mais le prêt de livres n'est pas la grosse affaire. L'important — c'est la salle de *références*. Ce que l'on vient chercher, ce sont des faits. Annuaire, journaux, revues, indicateurs... — des outils.

Le prêt fait le désespoir des puritains qui ne voudraient d'autre roman que la théologie. La consommation de romans par les Anglaises est très grande, en effet.

Il ne semble pas, à voir la natalité du pays, qu'elles s'en portent plus mal.

O' Brien, cité par Schinz, constate avec douleur qu'à Newcastle on communiqua :

2.500 romans de miss Braddon contre 12 fois Bain : *Mental and moral science*.

1.320 romans de Grant contre 15 fois Butler : *The analogy of religion*.

4.600 romans de Lever contre 4 Kant, 4.901 Bulwer-Lytton contre 81 *Essays* de Locke, 3.300 Walter Scott contre 14 *Logic* de Stuart Mill... etc.

Je conclus que les 4 lecteurs de Kant doivent être très reconnaissants aux 16.621 lecteurs de romans énumérés ci-dessus, car jamais pour 4 personnes on n'aurait entretenu une bibliothèque ouverte du matin au soir, éclairée, chauffée, etc., et il n'y aurait même pas eu 4 lecteurs de Kant, car sans les 16.621 autres, comment ces quatre particuliers auraient-ils su, deviné qu'il y avait une bibliothèque publique ? C'est ce que nous voyons journellement à Paris où 20 bibliothèques publiques possèdent peut-être le même livre de Kant, et où un honnête homme qui n'a pas de quoi acheter ce livre, qui coûte sept francs, doit, s'il travaille la journée et demeure loin du Panthéon, se passer de le lire.

Maintenant, que les romans de Walter Scott soient ou non une lecture beaucoup plus malsaine que Kant, c'est un point sur lequel il est permis d'avoir son opinion. Je vois à la Nationale beaucoup de demoiselles étudier Kant, quelques-unes y consacrent même une demie après-midi, j'en ai vu de studieuses, qui, lorsqu'on ferme à 4 heures, étaient tellement prises par cet auteur qu'elles revenaient jusqu'à deux fois, une heure entière. Mais des jeunes personnes qui font des études si sérieuses ne peuvent être que des institutrices ou des femmes de lettres. L'humanité ayant encore besoin d'esclaves qui se consacrent à d'autres professions, celle de mère de famille entre autres, des auteurs qu'on n'étudie pas, mais qu'on lit, — Walter Scott — agréables à lire, rendent plus agréables celles qui en font lecture.

Y a-t-il baisse de romans ? 74 o/o en 1890 selon Th. Mason, 65 o/o là en 1904 selon Willcock. L'on n'ose conclure.

A Edimbourg, Walter Scott tient le grand record des lectures, Dickens viendrait tout de suite après, et le reste bien loin. Parmi les auteurs français, Molière d'abord, Zola ensuite.

A Londres, les modernes sont plus demandés, surtout deux romancières : Mrs. Henry Wood et Marie Corelli. — S.-J. Weymans et Anthony Hope rivalisent parfois avec Dickens et Scott, dont les éditions sont à si bas prix. Les sérieux sont Carlyle, Ruskin, Darwin, Dean Farrar. Voici des chiffres à la bibliothèque de Marylebone :

Austen.....	(5 volumes).	86 demandes.
Brontë.....	8 —	181 —
Dickens.....	50 —	703 —
G. Eliot.....	29 —	573 —
Henty.....	25 —	496 —
W. Scott.....	53 —	436 —
Thackeray.....	30 —	471 —
Charlotte Yonge...	31 —	486 —
Booth (<i>Darkest England</i>).1	—	281 —
Dean Farrar (<i>Life of Christ</i> , 7 vol.)	—	146 —
Spencer.....	9 —	106 —
Darwin.....	8 —	152 —
Ruskin.....	24 —	237 —
Carlyle.....	25 —	121 —

Les chiffres ci-dessous donnent la rapidité du mouvement, accroissement des livres et communications :

	1875		1885		1895	
	Livres	Comm.	Livres	Comm.	Livres	Comm.
Birmingham...	57.081	365.251	104.266	614.428	155.633	641.371
Glasgow	—	—	62.386	458.056	119.000	513.426
Liverpool.....	60.808	517.393	86.429	650.152	108.279	619.925
Manchester....	55.600	61.213	82.000	283.232	107.000	416.000

Birmingham avait bâti pour 35.000 volumes et en avait plus du double. L'incendie vint en 1879 faire de la place. On rebâtit en hâte, et moins de trois ans après, en 82, J. Chamberlain rouvrait la Library par un discours resté célèbre; cette fois-là on avait bâti pour 150.000 volumes. On voit que, depuis, c'est devenu bien trop petit. Quant à Liverpool, l'établissement de 7 succursales (ou branches) est la cause de la baisse des lecteurs en 1895 à la Librairie Centrale.

Aux chiffres donnés par Ogle nous ajoutons, en tableau, quelques chiffres plus récents.

Bibliothèques Libres

VILLES [br. branches]	POPULATION en milliers d'habitants	NOMBRE DE LIVRES		BUDGET 1907-1908 [en francs]	COMMUNICATIONS R. Référence [sur place]
		1897	1907	T. Total	P. Prêt. au dehors
				M. Matériel	1906
Birkenhead.....	106	63.000	91.000	T. 62.500	
Birmingham (9 br.)	522	222.101	312.870	T. 460.050	P. 1.430.089 R. 379.779
Bolton.....	146	90.000	125.000	T. 150.000	
Bradford.....	291	87.488	141.470	M. 141.875	
Bristol (8 br.)	341	55.000	140.000	T. 185.825	644.837 (1904)
Dundee	166		109.286	M. 34.190	
Leeds.....	418	194.679	266.624	M. 40.000	P. 146.388 R. 121.344 jeunesse 162.987
Liverpool (9 br.)..	759	111.200	137.833 133.838 br.	T. 405.000	2.773.436
Manchester.....	662	266.514	369.833	T. 530.500	
Newcastle (2 br.).	264	85.000	138.000	M. 50.000	P. 1.246.086 R. 461.042 P(br.) 691.388
Nottingham	251	81.436	123.000	M. 165.000	397.446
Salford	105		95.000	T. 180.000	1.911.333
Sheffield	411	108.417	153.163	T. 257.929	

GLASGOW, outre ses musées, son université monumentale pourvue d'une des riches bibliothèques du Royaume, et qui

achète pour 20.000 francs de livres par an, plus 25.000 fr. pendant cinq ans que lui alloue M. Carnegie, — a une organisation de bibliothèques libres qu'on peut prendre pour type, car c'est une des plus récentes. Comme Edimbourg, Glasgow résista longtemps à l'act Ewart, et ne se décida que sur les libéralités particulières: Mitchell, d'abord, puis Carnegie, qui donna 2.500.000 fr. pour les bâtiments des librairies de districts, toujours à condition que la Ville ferait le surplus.

La Librairie Centralen'a encore, en novembre 1906, qu'un local provisoire. Elle compte 175.000 volumes et 500 périodiques en cours.

Elle ne prête pas à domicile, mais seize librairies de district y suppléent. Il y a 740.000 habitants à Glasgow. Cinq de ces librairies, dans les quartiers les plus peuplés, ont l'importance extérieure d'une mairie en France dans une ville de 20.000 habitants

Toutes ont été bâties spécialement, et sont isolées, sauf une qui est rattachée à un vaste établissement de bains publics, ce qui justifie ce que j'ai avancé : la *free library* ressemble plus aux Thermes antiques qu'à nos bibliothèques municipales.

Nous ne dirons rien de la bibliothèque centrale, à laquelle on est en train de construire un palais, mais dont Paris envierait l'installation provisoire.

La construction et le mobilier des librairies de district ont coûté 212.500 fr. chacune pour les cinq grandes, 175.000 pour les sept moyennes et 125.000 pour les plus petites. Deux ne sont pas terminées.

Le premier stock de livres a coûté pour chacune des cinq premières 37.000 francs, — 30.500 et 22.500 pour les autres. Chaque bâtiment comprend les trois salles indispensables : référence, prêt, journaux. Dans la plupart, il y a en plus une salle spéciale pour les dames et une salle pour les enfants.

Cet ensemble coordonné forme les *bibliothèques de la corporation de Glasgow*, entretenues par le personnel de la corporation, éclairées par l'électricité de la corporation et desservies par les voitures de la corporation.

Nous ne décrivons pas les tables, les casiers à fiches pour le prêt, les livres courants à la disposition des lecteurs, les pupitres pour lire les journaux debout, etc. Cela se ressemble dans toute l'Angleterre. Le point capital ici, ce sont les *voitures de la corporation*.

Ces voitures promènent chaque matin, sur demande, les

livres d'une bibliothèque à l'autre. Les romans et livres d'enfants sont seul exclus de cette faveur. Ces bibliothèques ont de 10 à 20.000 volumes ; mais avec le prêt de bibliothèque à bibliothèque cela fait bien davantage, car les achats sont faits en commun et répartis. J'ai sous les yeux deux catalogues, ceux des librairies de Maryhill et d'Anderston. Ils donneront une idée de ce qu'offre une populaire de Glasgow. J'ouvre au hasard :

RENAN. L'une contient 9 ouvrages traduits, 2 essais sur Renan, un sur Henriette Renan. Le catalogue de l'autre donne seulement des renvois à des études contenues dans des ouvrages de Brandès, Robinson et Saintsbury. — Page suivante :

Rhétorique. Ici Aristote, Bain et J. Bascom. Dans l'autre, Bain et Whately. Ce qui nous donne un ouvrage commun sur 19.

SUR L'AFRIQUE CENTRALE, ici, Gibbons, Kollmann, Parke, Portman, Schweinfurth, — là, Barth, Gordon, Troup. Il n'y a de commun que Stanley.

SUR L'*esthétique*, ici Knight, Durke Raymond, Symonds, et Mæterlinck (le Trésor des humbles), — à Maryhill, Carman, Dobell, Hegel et Knight. Un seul livre commun aux deux.

Or, il y a 16 branches. Je n'en ai raconté que deux. Dans ces deux je trouve 46 ouvrages de zoologie dont 5 seulement se répètent, 56 de géologie dont un seul se répète, 46 opéras et 65 oratorios dont 6 communs, sur 150 et 200 poètes à peine un quart des mêmes auteurs et, de ceux-ci, pas les mêmes ouvrages. Ainsi, avec des bibliothèques assez restreintes, chaque citoyen jouit dans son quartier d'une bibliothèque d'environ *deux cent mille volumes* — sans les romans — tous modernes, et choisis avec grand soin — c'est-à-dire d'une bibliothèque comme il n'y en a pas une en France. Je dis pas une, avec un tel choix... Seule, la Nationale à Paris..., mais elle ne prête pas à domicile !

Ceci nous dit la commodité de ces catalogues, petits volumes couverts de toile bleue ou rouge, et qui coûtent douze sous.

Glasgow a résolument adopté la classification décimale. Ce sont à peu près les tables de Dewey qui ont servi à l'établissement des différentes rubriques, et la table méthodique de ces rubriques se trouve en tête. Suit une table des périodiques : 82 quotidiens (3 français : *Matin*, *Journal*, *Echo de Paris*), près de 300 hebdomadaires, 150 mensuels, etc., avec l'indication

des districts où ils se trouvent. Quelques pages spéciales : livres pour les aveugles, auteurs en langues étrangères, livres à la disposition du public (bibliographies, encyclopédies et dictionnaires, toute une série de manuels de sciences, d'arts utiles, tels que jardinage, automobilisme, cuisine, bâtiments, médecine, atlas, guides de la contrée, etc. — en tout quatre cents ouvrages environ, dont quelques-uns en beaucoup de volumes) — Enfin le catalogue proprement dit. Il contient dans une unique série alphabétique les noms d'auteurs, les titres d'ouvrage, et les rubriques de la classification décimale avec les ouvrages s'y rapportant. Les titres sont très abrégés. Aux mots *Essais*, *Poésie*, ou *Romans*, le simple nom d'auteur comme renvoi.

Je tiens à faire remarquer que les renvois sont faits non seulement aux ouvrages, mais aussi à ce qu'ils contiennent. Il ne s'agit pas de *mots typiques* ! comme dans nos catalogues officiels, où les *bateaux* ne renvoient pas aux *navires*. Au mot Déluge, l'on renvoie à la *Science and Hebrew tradition* d'Huxley ; — Esthétique, au *Trésor des Humbles*, à Voltaire aux *Horæ Sabbatiæ* de Stephen, vol. 2, et aux *Essays* de Carlyle. Aucune mention de format, d'éditeur, d'imprimeur, mais la date. On n'a pas regardé, même quand ce n'est pas dans le titre, à donner une liste de chapitres des ouvrages tels que les *Lectures* populaires de Gall et Robertson, les *Fragments* de Tyndall, les biographies de savants d'Arago, et à faire des renvois aux sujets de ces chapitres. Le titre *Fragments* ne vous dit rien, mais la note vous dit qu'il s'agit de la radiation, du Niagara, de la vie de Faraday. On trouve, non pas à Arago, nom d'auteur, mais à la rubrique *Scientists*, le nom des 9 savants dont parle Arago. Ceux qui ont perdu beaucoup de temps à lire des notes de catalogue en 10 lignes sans pouvoir deviner de quoi un livre parle, sont assez heureux de trouver des rubriques si brèves et si explicites. Sauf les notes explicatives des recueils, elles dépassent rarement une ligne, dont la largeur de 0, 09, celle qui semble s'adapter le mieux aux fiches de catalogues, permet l'usage des machines à écrire.

Je me suis étendu un peu longuement sur ces petits catalogues. J'écris de Paris, et ils m'ont servi déjà assez souvent comme bon petit guide pour le choix de lectures et comme référence bibliographique, pour que je puisse en faire un éloge fort intéressé. Ils m'ont confirmé ceci : qu'en un millier de pages d'un petit volume commode, refait tous les cinq ans

au moins, on ferait tenir tout ce qui est bien utile en fait de bibliographie de livres sur n'importe quel sujet, le surplus étant donné par des périodiques spéciaux.

J'ai choisi pour plus de détail la bibliothèque d'Edimbourg parce que je m'en suis servi. J'aurais pu choisir celle de n'importe quelle ville; j'en ai visité une douzaine à Londres, d'autres à Litchfield, Newcastle, Dunfermline, des petites, des grandes, toutes gaies, claires le jour, claires le soir, avec leur salle de la jeunesse, leurs journaux et leurs indicateurs. Les Français peuvent visiter à Saint-Pierre-Port de Guernesey (18.000 hab.) la bibliothèque Guille-Allès, 60.000 volumes, annexée à un Artisans' Institute où on trouve non seulement des conférences, mais des jeux d'échecs, etc. Un touriste prend l'habitude d'aller là dans chaque ville, comme en d'autres pays on demande où est le café des officiers... pour trouver un journal.

Voici quelques notes sur la bibliothèque libre d'une très grande ville : Liverpool (757.000 hab.).

LIVERPOOL. — Fondée en 1852, elle communiquait la première année 13.456 volumes et nous l'avons vue (p. 14) atteindre le demi-million vingt ans après. A son jubilé, en 1902 le chiffre des communications est de 603.571 aux salles de référence (libraries Brown et Picton) et le prêt est de 1.717.607 en comptant les six succursales, chiffre plus fort que celui de Paris. Quant aux revues et journaux lus sur place, on les estime à 1.478.866; ajoutez 100.186 annuaires, directories, indicateurs, etc. C'est donc, sans parler des périodiques, plus de 51 millions de livres qui ont été lus en un demi-siècle.

En 1907, neuf succursales et près de 3 millions de prêts.

Le public des emprunteurs est donné en détail chaque année. Les sans-profession, c'est-à-dire généralement les femmes, forment plus d'un tiers : 8.792 sur 23.842, les employés 4.919, les étudiants et écoliers 1.671, les apprentis et boys 934, les instituteurs 997; ce sont les gros chiffres. Ingénieurs et mécaniciens 490, employés des postes, de la police 1.405, boulangers, épiciers et bouchers 363, cuisiniers et domestiques 102, marins 96, nurses 88, tailleurs 270, télégraphistes 287, pompiers 28, etc.

La statistique du prêt nous donne 18 volumes volés, 6 perdus, 163 détériorés et remplacés aux frais des emprunteurs, 2.813 usés et non remplacés, 1.761 ajoutés dans l'année. Ceci est l'*usage* de 93.991 volumes prêtés 817.041 fois.

Le rapprochement des volumes offerts a dans les salles de

référence avec les demandes du public et la nature des livres prêtés offrent quelque intérêt :

	Volumes existants (salles de référence).	Communications sur place	Prêt à domicile.
Théologie, Morale, etc.....	8.319	7.424	8.128
Mathématiques, philosophie natu- relle, etc.....	3.440	11.116	10.642
Histoire naturelle.....	6.837	8.773	6.553
Science et arts.....	16.753	21.241	* 45.480
Histoire, biographie.....	15.076	16.724	20.610
Topographie, antiquités.....	6.884	8.680	4.501
Voyages, Atlas, etc.....	6.170	12.148	11.766
Miscellanées (revues, essais, œuvres, sociétés, etc.).....	30.274	25.220	24.853
Droit.....	10.092	3.762	1.298
Commerce, science sociale, etc.)...	3.022	12.824	5.940
Education et langage.....	2.126	6.644	4.538
Poésie et Théâtre.....	4.699	6.256	4.171
Romans.....	5.789	40.492	602.701
Latin et grec, traductions.....	1.657	308	843
Encyclopédies, références générales.	4.663	non compté.	—
Livres pour les aveugles.....	—	—	1.332
— — la jeunesse.....	—	115.353	63.865
	125.206	296.965	827.041

* Y compris 21.083 vol. de musique.

Ces chiffres sont extraits du Report de 1903. — M. W. R. Forwood, chairman, a écrit en tête de cette brochure : *La bibliothèque libre est le complément naturel et nécessaire de notre système d'éducation. Instruire nos citoyens dans les écoles jusqu'à tel point donné, et ne leur plus donner aucune opportunité de continuer, de supplémenter cette instruction, de lui faire porter ses fruits dans les affaires ordinaires de la vie, ce serait être fou, absolument fou.*

CHAPITRE II

LA BIBLIOTHÈQUE CARNEGIE A ÉDIMBOURG

Paysages, pour changer. — Désert et brouillard. Whisky... L'Ecosse. — Édimbourg et M. Carnegie. — Statistiques des salles et des succursales. — Une ville qui avait un million de livres... Combien elle manquait d'une bibliothèque.

Les gleens, les moors, les hills coupés de lacs aux eaux noires étendent dans la brume ces solitudes étranges qui furent jadis l'Ecosse. Parfois un coach ou un automobile, bondé de touristes maigres, coupe le désert... comme s'il passait dans le ciel un vol anguleux de cigognes, bêtes aux longues pattes et aux yeux qui ne voient rien. Ainsi qu'un drap sur le corps délabré d'un mourant, une brume douce et blanche cache cette terre décharnée.

Terre esclave. Désert, mais désert en prison. Il y a des murs autour de ces landes incultes, comme des chaînes sur un malheureux. Des compagnies vous vendent ici du pittoresque. On visite la prison, en payant, certains jours. De loin en loin, dans l'espace inculte, un hôtel chic, en uniforme, monte la garde. Il faut vous adresser à ce géolier pour avancer. Les admirables bateaux de M. David Mac Brayne amènent les convois de touristes dociles, qu'ils passent aux coaches, qui les passent aux cicérones. Il faut ne pas s'écarter, obéir au sifflet. On obéit.

Cela dure trois mois. Le reste du temps, le pays est vide. Terre de chasse, réservée aux chasses, où l'effort de tout un peuple, et des mines, des marines et l'entassement de richesses aboutit à reconstituer à grands frais une ruine telle, que des Grands Civilisés puissent y mener un semblant de vie sauvage. Suprême joie : tuer des animaux.

Alors l'on songe aux terres ravagées par la guerre, aux « camps de concentration » si tristement célèbres. Où sont-ils,

tous les clans qui, de ces vallées désormais vides, envoyaient tant de héros défendre de sots princes ! La guerre en a tant tué ? Non. Le fer n'extermine pas si bien, le fer qui frappe du moins, — celui qu'on fabrique, peut-être.

La paix seule est capable de telles atrocités, la paix seule dévaste une terre avec système, ronge l'os et ne laisse rien. Là-bas, je les ais vus, rangés le long de la Clyde, usines et chantiers, dans une fumée d'enfer, les nouveaux camps de concentration de l'Ecosse domptée.

Brouillard jaune de Glasgow, brouillard blanc d'Edimbourg, palais de luxe monstrueux, tartanes effilochées où les mères s'enveloppent toutes, corps, tête et enfant, jamais vous ne serrerez et envelopperez assez l'effroyable misère !

§

Edimbourg, l'Athènes du Royaume-Uni...

La ville, la vraie ville, dresse sur deux collines ses écoles, ses musées, ses boutiques, ses temples, son château et cette splendeur rose qu'on nomme l'hôpital.

Seulement, il y a un creux entre les deux collines, un long ravin profond. Des ponts sont jetés dessus. On ne peut voir ce qui coule au fond qu'en se penchant. Mais pourquoi se pencherait-on ? Les boulevards qui unissent ces deux tronçons de ville n'interrompent pas l'alignement de leurs façades.

Ce qui coule au fond de cet égout, c'est une rue pauvre. Humanité piteuse... Est-ce bien même de l'homme et de la femme, ces haillons ivres ? Le samedi soir, vers huit heures, tout cela danse pieds nus dans la boue froide. A neuf heures, cela se bat. A dix, les policemen ramassent. Les bars ferment. Et pour la semaine tout dort ou pourrit, on ne sait, jusqu'à cet autre soir où une goutte d'alcool, tombant sur cette vase, viendra faire mousser quelques bulles du fond, rires et rages, et la soif, la grande soif qui tenaille ceux qui ne peuvent même plus être des affamés.

J'ai erré dans cette ville. Le brouillard était dense. Une silhouette qui était celle du Parthénon flottait en l'air en face de murs de châteaux forts ; une sorte de Mont Saint-Michel ou de burg Rhénan dressait ses pointes moyenâgeuses, des flèches de cathédrales dansaient dans une vapeur avec des obélisques, des cheminées d'usines, des halls de gares, des colonnades de temples romains. Là, j'ai gravi les sept étages d'une maison, et j'arrivais au pied de huit autres étages sur une

cour biscornue, grouillante, où du linge séchait comme dans les rues de Naples. Et c'était autour de moi, ô faces de misère ! le délabrement de la Sicile ou de la Calabre, mais le brouillard était dense et ces guenilles avaient froid. Des cours, des escaliers qui descendent à d'autres cours... Voici enfin le fond du cloaque, la rue basse. Là-haut, au-dessus de nous, sur un pont, le boulevard passe, et quant au ciel dont parlent les affiches pieuses, sur le mur, on dit qu'il est encore plus haut que le boulevard au-dessus du pont, plus haut que les églises et les châteaux dont les pignons se voient lorsqu'il fait clair, qu'il est haut, haut, si haut...

— Whisky ! mendie une petite fille près de moi.

Un piano mécanique tape ses notes comme la grêle. Des enfants, pieds nus, dansent.

— Whisky ! demande la mère.

Tout danse donc ici, l'Obélisque, le Parthénon, Notre-Dame, et les pauvres ! Un vieillard, tête noble, et redingote noble, et chapeau haut de forme noble, danse, et il pleut sur lui. Un ouvrier, bras de chemise et chapeau melon, moins noble, mais non moins ivre, le soutient, non moins grave. Sérieux, l'un roule par terre. Digne, l'autre titube seulement. Mais deux furies à cheveux jaunes se sont empoignées, gigotent sur le pavé, étalent leur chair nue, car chemise, jupe et tartan font un tel amalgame trempé, pourri ensemble et collé l'un à l'autre depuis des jours et des jours, que si l'on arrache, tout vient ensemble par lambeaux.

— Whisky ! demande un vieillard majestueux.

— Whisky ! demande une gamine, qui s'arrête de danser.

— Whisky ! demande une jeune fille qui offre le contenu de ses loques, on ne sait quelle carcasse d'où pendent des seins, d'où sort une tête de morte où rêvent des yeux bleus.

« Et je me suis demandé, dit M. Carnegie, quel était le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un peuple. Et ayant bien réfléchi, j'ai pensé que c'étaient des livres. »

§

La bibliothèque Carnegie se dresse sur un de ces boulevards, à l'angle précisément d'un de ces ponts jetés sur ce cloaque de misère. Somptueuse, elle nie la misère auprès d'elle. Si la misère veut entrer, elle sera chez elle. Voici des tables propres,

voici de la lumière, et de la tiédeur, l'hiver. On ferme à dix heures, quand les bars ferment aussi, pas avant.

Tandis que le cauchemar hurle dans la chambre voisine, ici règne le silence d'une douce convalescence. On guérit le malade en contant des histoires. Il y a surtout un vieux qui les raconte très bien. C'est un de ces vieux qui se souviennent de si loin, qu'ils se souviennent même de ce qu'ils n'ont jamais vu. Ailleurs on ne l'écoute plus, ici tous se pressent près de lui. Saint Pierre ouvre le Paradis, Walter Scott ouvre la Patrie... Et tous viennent entendre la parole du grand saint : il parle des jours de l'enfance, de la libre Ecosse, de l'héroïque Ecosse, de l'Ecosse d'avant le temps où tombèrent les deux grands fléaux de Dieu. .

Les Anglais ? Non ! pas eux... Deux fléaux !

La Religion. L'Industrie.

La religion puritaine, qui a d'abord volé toute joie. L'industrie qui fait pire que voler la joie ! elle en donne une : l'atroce joie de l'alcool qui hurle, là, à côté.

On ne pouvait pas guérir de leur soif ces malheureux ; on ne pouvait pas filtrer toute l'eau de ce marais. Il fallait bien faire un pont — pour que l'on passe par-dessus sans tomber avec eux.

§

C'est un vieil Ecossais que M. Carnegie. Riche, fortune d'Amérique, un des rois de ce monde, une des puissances exceptionnelles de la terre, peut-être il ne sait pas bien quelle œuvre immense d'égalité il accomplit. Cependant le plus pauvre trouve ici de quoi penser, de quoi apprendre. A l'église, le pauvre avait le même Dieu et la même haute voûte noire que les riches, il a ici la même lumière et les mêmes livres. Qu'il s'asseye, qu'il exprime seulement un désir. Quelle fée ou quelle réalité réalisera un souhait aussi vite ? Il y a là tous les rêves et tout le savoir qu'on veut. Jusqu'à l'heure de dormir, vous pouvez être un riche.

Seulement on croira qu'il n'y a là que des mots avec le petit semblant de vrai que donne une comédie. Les histoires du vieux Scott sont ce qu'on lit le plus, n'est-ce pas ? Si c'est la seule façon de revivre d'un peuple vaincu, le mot « rêve » est trop juste ; tu rêves, c'est que tu dors.

Erreur. Il n'y a pas que Scott qu'on lise ici. Lorsque nous étions enfants, nous lisions Jules Verne. Mais il n'y avait pas

à la fin des volumes, les heures, le prix, et le moyen de réaliser le voyage, — oui, le voyage en Afrique et parfois dans la lune !

Dans la Bibliothèque « libre et publique », il n'y a pas que le roman, il y a l'heure et le prix du voyage, et le port où l'on s'embarque.

Voici les livres qui parlent d'un monde meilleur, là-haut et futur, peut-être ! mais voici ceux qui parlent d'un monde meilleur et ailleurs, où on peut aller — ici-bas. Et puis, il est encore un autre monde possible, qui vous donne à rêver et à réaliser, le monde d'une société meilleure... Voici des livres ! Il y a la section *Théologie*, la section *Géographie et Voyages*, la section *Histoire*, la section *Sociologie*.

Nous avons cela en France, eh ! oui. L'histoire surtout, le passé.

Mais sur les tables, là, on ne demande même pas, cela vient à vous, voici des annonces, des horaires, des tarifs, des plans et des prospectus. Vous avez aussi les guides les plus récents, des manuels techniques, les renseignements les plus divers sur le monde entier, le monde d'aujourd'hui, pas celui d'hier ni de demain, d'aujourd'hui.

Et les outils... Voici où vous en procurer.

Deux étages élevés dominent la rue haute ; un sous-sol domine la rue basse. Le tout est confortable, sans grand luxe, mais avec toute la netteté du goût anglais. Escaliers bitumés, murs recouverts de faïence ; le sol recouvert de linoléum épais, qui étouffe le bruit des pas. Et tout se lave, le bois des meubles est lisse ; la poussière glisse sur l'acajou poli aux arêtes arrondies.

A l'entrée, personne. Au fronton est écrit : libre et public. Votre parapluie même peut entrer avec vous. Mais l'Ecosse ne connaît guère le parapluie : il y pleut trop. Nul sergent de caserne ne dévisage l'intrus.

Seul, discret, le tourniquet fait de la statistique.

La grande masse des lecteurs se dirige vers l'escalier nu et lavé, descend aux périodiques.

J'y allais vers huit heures lire *les Débats* de la veille. Une centaine de lecteurs étaient là, en moyenne, un tiers lisant les revues et le reste les journaux. Beaucoup restent peu de temps ; le tourniquet, jours moyens, compte 7.000 visiteurs ; plus de 4 sur 7 descendent aux périodiques.

Quatre cents revues offrent là le dernier numéro paru. Les unes, près de cent, s'alignent sur les tables, chacune un siège devant elle. Les autres sont à portée de la main dans des casiers. Les Françaises? *Nouvelle Revue, Revue de Paris, des Deux-Mondes, Revue celtique, Revue générale des sciences, Revue Bleue, Illustration, etc.*, aussi bien que des revues médicales, sportives, etc.

Une quinzaine d'indicateurs de chemins de fer et bateaux les accompagnent. Nulle salle ne s'en passe. Trente-deux journaux, dont l'un, le *Scotsman*, en sept exemplaires, la *National-Zeitung*, l'*Irish Times, etc.*, sont affichés, pour ainsi dire, sur des pupitres à hauteur d'hommes; on lit debout.

La salle de prêt est au-dessus, au niveau de la rue haute. Le catalogue imprimé, dont dix exemplaires sont ouverts sur les tables, coûte douze sous, bien relié. Il a 500 pages et mentionne 52.318 volumes. Ces volumes sont *bons*. A mesure qu'ils se démodent ou se salissent, on les raye, on passe les uns à la salle de références, on détruit les autres. 3.428 volumes furent ainsi retirés en 1905, dont 3.290 remplacés, ce qui coûta 514 livres 17 s. Le prêt au-dehors, qui atteint 1.395 volumes pendant les journées de février, tombe à 879 au plus bas, en juin. Le total pour l'année est de 345.670.

Le service, comme on voit, est assez chargé, durant de 9 heures du matin à 10 heures du soir, 309 jours de l'année; car le dimanche reste *tabou* en Ecosse. Il est assuré par des demoiselles et des garçons dont les plus âgés ont peut-être seize ans. Aucun diplôme d'archiviste n'est exigé. La promptitude, le soin et le sérieux de ces enfants étonnent l'étranger.

Le public d'ailleurs facilite bien la tâche. Nous n'avons nulle part en France d'usine de prêt de cette taille; nos municipales sont fractionnées à l'infini. On voit quel travail ce serait que de chercher dans cinquante mille volumes, dont, en moyenne, quinze mille sont dehors, ceux qui restent. Mais le public a le catalogue entre les mains, et, avant de demander un volume, toujours par son numéro, il doit s'assurer que le volume est rentré. Il y a des meubles à ce destinés, qui rappellent en grand les machines automatiques à distribution, et où des tickets de deux couleurs (Dedans et Dehors) affichent que tels numéros sont sortis ou rentrés.

La salle du haut, la Reference Library a plus de luxe. L'escalier, orné du buste de Carnegie, prend déjà des airs préten-

tieux. Cette salle est moins fréquentée, mais communique encore 101.396 volumes, l'an 1905 ; sans compter quela majorité des lecteurs a consulté les dictionnaires, encyclopédies, recueils de lois, guides et indicateurs largement laissés à la disposition du public. Ouvrages bien différents de ceux qu'on laisse consulter à Paris. Nulle trace d'archéologie, mais le Bottin, le dernier, de Paris, beau livre qui fait toujours plaisir à voir, et le *Directory* d'une trentaine de grandes villes de l'île et du continent. Grand luxe d'indicateurs. On ne repousse nullement la réclame, au contraire. Tarifs de douanes, index statistiques, recueils de lois. Les derniers, toujours.

Le nombre des volumes était, en fin 1905, de 61.278 ; l'année en avait ajouté 1.575. Le choix des livres, en haut, est entièrement différent de celui des livres du prêt. Il n'y a même pas là de section *Romans*, qui forme le plus clair de la demande des prêts. Le grand effort est fait pour la section des *Arts utiles* ; il y a ici une collection de livres industriels de grand prix. Un détail montre l'esprit qui préside aux acquisitions. Après l'exposition de 1886, une somme importante ayant été allouée à la bibliothèque avec l'affectation spéciale d'achat de livres industriels, on n'a pas tout dépensé : une somme de cent livres a été mise à part pour le renouvellement de ces ouvrages techniques qui, on le sait, on s'y attend, doivent bientôt être remplacés par d'autres plus au courant.

Un catalogue sur fiches est à la disposition du public. Catalogue en une seule série, auteurs et matières mêlés. Des tableaux spéciaux indiquent par quinzaine les nouvelles acquisitions. Sur d'autres, on inscrit les demandes d'achats qui restent affichées, afin que d'autres lecteurs ajoutent qu'eux aussi ils désirent ces livres-là.

Le don de Carnegie fut de 50.000 livres (1886). La construction en coûta 30.000. On avait prévu la place pour 48.000 volumes de prêt et 40.000 de référence. En 1896, on ajouta la salle pour la jeunesse, avec 4.000 volumes.

Voici la statistique 1905, à la bibliothèque centrale, de la lecture sur place, avec le nombre de livres existants :

	Lecture sur place Nombre de livres	Pourcentage de lecture	Par rapport au stock
Généralités.....	15.468	36,99	2,31
Philosophie.....	632	2,55	3,91
Religion.....	3.763	2,77	0,71
Sociologie.....	4.088	5,01	1,18
Philologie.....	1.113	1,86	1,62

Sciences naturelles.....	2.646	4,62	1,73
Arts utiles.....	3.634	9,55	2,54
Beaux-Arts.....	3.531	5,78	1,58
Littérature générale.....	12.778	18,47	1,4
Histoire.....	13.635	12,25	0,87
	<u>61.278</u>		

On voit qu'il a été offert beaucoup plus de religion, beaucoup moins de philosophie et d'arts utiles qu'on n'en demandait. Ainsi, en février, il y a eu 438 demandes pour les 632 volumes de philosophie, il est vrai qu'en juillet on n'en demandait que 64, alors que sur les sciences naturelles (289 et 394) et l'histoire (851-1.164), la température avait moins d'effet.

Le total des communications est de 96.911. Moyenne de 316 par jour.

La bibliothèque de prêt à domicile comprend la Centrale et cinq branches. Selon les mois et les quartiers, on trouvera de notables différences. La Centrale est en plein quartier populaire et studieux, Portobello est un lieu de bains de mer. On y lit 77,76 o/o de romans, alors que ce chiffre est ailleurs de 61 et même de 50,97 à Morningside. Les quartiers ouvriers, comme ailleurs, lisent des ouvrages de science ou de métier, voire de philosophie; les gens instruits lisent des romans, se jugeant instruits une fois pour toutes.

Le stock général est de 101.000 volumes de prêt, dont 52.318 à la Centrale. L'accroissement de l'année a été de 10.625 et les suppressions de 5.235.

	Prêt total		Pourcentage		Par rapport au stock (Centrale)
	1903	1904	dans les diff. branches 1905		
Religion.....	11 014	9.768	0.37 à	1,97	1,48
Philosophie.....	5.131	3.662	0.12 à	1,06	4,51
Sociologie.....	9.868	7.998	0.29 à	1,46	2,28
Sciences et art.....	39.702	36.762	1.44 à	5,99	3,51
Poésie et drame.....	11.276	9.723	0.06 à	2,21	4,39
Fiction.....	563.045	554.592	61.84 à	77,76	14,08
Hist. biogr., voyage..	40.525	41.114	2.84 à	5,73	2,67
Littérature générale...	39.706	34.271	2.35 à	5,50	3,06
Liv. pour la jeunesse...	162.334	163.457	12.55 à	26,92	5,25
	<u>882.603</u>	<u>861.328</u>			

Le prêt total, depuis l'ouverture en 1890, soit en quinze ans, atteignait 10.352.115 volumes prêtés, et lus sur place 1.352.657.

La Bibliothèque centrale d'Edimbourg a été ouverte en juillet 1890. Nous avons les statistiques, très exactement tenues, de quinze années.

Voici le bilan des communications en quinze ans .

Salle de lecture sur place.....	1.352.657 vol.
Prêt.....	7.630.868 vol.

Ajoutons les cinq branches successivement ouvertes, dont la dernière n'entre au total que pour deux mois, et, sans compter le nombre bien plus grand de lecteurs de journaux, de revues, d'encyclopédies, de dictionnaires, ce qui porterait le total à peut-être 50 millions, — nous trouverons que 11.704.772 volumes ont été lus.

Qui prétendrait qu'un tel fait, un tel chiffre est sans importance dans l'histoire d'un peuple ?

§

Un tel afflux de lecteurs dans une bibliothèque gratuite devait avoir son contre-coup sur le commerce des livres.

Il l'a eu : ce commerce est plus prospère que jamais à Edimbourg.

Une bibliothèque publique n'est pas une concurrence, c'est une réclame. Pour un livre qu'elle dispense d'acheter, dix acheteurs contractent le goût de lire. Les éditeurs anglais, si formidablement chers avec leurs nouveautés, spéculent sur ce goût, cette avidité de lire que répandent et entretiennent les Librairies publiques. Ils ont accepté la concurrence. Ils luttent. Le bon marché se bat acharnément contre le gratis, et il triomphe. Voyez leurs jolies éditions de classiques à six pence : j'ai là un Thackeray relié en toile, coquet, qui a 556 pages et du plus beau papier que nos livres à 3 francs — et que j'ai payé huit sous (4 d.).

Ces éditions, le tirage formidable qu'elles supposent, les machines à relier, et le goût de tels livres existeraient-ils sans le formidable développement des bibliothèques publiques ?

§

Or, ce n'est point au hasard que j'ai choisi Edimbourg, plutôt que Manchester ou Birmingham, dont les bibliothèques publiques sont plus riches, plus belles, et plus anciennes aussi.

Mais elles sont seules, en somme, dans leur ville.

Or, Edimbourg fut une des dernières villes à se créer une bibliothèque libre. Pourquoi ?

C'est qu'il semblait vraiment qu'elle n'en eût pas besoin.

L'Advocates' library à Edimbourg est, après le British, la plus grande de l'île. Riche de plus de 500.000 volumes, elle reçoit le dépôt légal : un exemplaire de tout ce qui paraît en Angleterre lui parvient. Elle a un budget de 210.000 francs. Elle est riche dans le passé et dans le présent. Elle est située au centre même de la ville, à moins de deux cents mètres de la Bibliothèque libre !

Ce n'est pas tout. Dans le même corps de bâtiment, la bibliothèque du Signet réserve aux gens de loi, archéologues et autres, une collection unique, plus de cent mille volumes. Enfin, à quelques cents mètres, c'est l'Université. Celle-ci possède plus de 210.000 volumes. Et je n'énumérerai pas les richesses de la plus importante Ecole de Médecine d'Angleterre, des Facultés diverses, de collections particulières très accueillantes, et les facilités, inconnues en France, qu'on trouve dans les cabinets de lecture, non seulement de la ville, mais du royaume, car Mudie expédie partout, et fournit notamment les clubs. Enfin la London Library assure aux savants tout ce dont ils ont besoin.

Eh bien ! il me semble vraiment qu'avant M. Carnegie Edimbourg n'avait pas de bibliothèque.

Je n'ai point à dénigrer les établissements savants où je n'ai fait que passer, ici quelques jours, là quelques heures. Ils n'ont pas de statistique et seraient bien embarrassés d'en donner. Ils ont des catalogues qui datent du siècle dernier, et seront au courant, on l'espère, le siècle prochain. Ils sont ouverts ici jusqu'à trois heures, là quand ce n'est pas vacance, et c'est vacance l'été, c'est vacance l'hiver, c'est vacance le samedi, sans parler du dimanche. Les bibliothécaires sont savants, obligeants. Je ne puis leur manquer de sympathie ; ils lisent les mêmes livres que moi, et comme justement l'un avait tel tome II chez lui, il voulait aller le chercher. Je n'ai pas voulu, parce que ç'aurait été très long, et que non seulement le tome II était à la Publique, mais même le tome III que l'on n'a pas encore à la *Savante*, et le tome I, qui est... qui est... on a dû depuis savoir où, mais j'étais parti.

Que dire ! j'étais attendri. Cela me rappelait mon pays. Et si ce n'était que ces fonctionnaires étaient si obligeants, si empressés, foi de bibliothécaire, je me serais cru en France.

Si, pour entreprendre une compilation historique ou théologique, je m'installais pour de longs mois dans cette ville, je bénirais sans doute ces lenteurs, ces allures débonnaires, cet air à la papa des vieilles bibliothèques, et surtout le silence, la

solitude propice au travail minutieux, et j'achèterais des lunettes contre le mauvais jour. Des lecteurs, installés à de grandes tables, semblent chez eux. Tout cela a du bon et n'est pas à détruire.

Je ne plaiderai même pas pour la transformation de nos vieilles maisons. Les chartistes qui veulent infuser un sang nouveau à notre Arsenal, par exemple, me rappellent les architectes qui voudraient transformer les églises en usines. Il ne s'agit pas de détruire, même en les restaurant, des ruines.

Il s'agit de créer une chose absolument nouvelle, que les siècles précédents n'ont pas connue : une bibliothèque libre et publique.

L'exemple d'Edimbourg m'a paru singulier, exemple d'une des villes les plus riches en livres qu'il y ait au monde, d'une ville dont certainement les 300.000 habitants possédaient un million de livres.

Qu'y a-t-il de changé ? Ceci, que les 300.000 habitants *lisent* un million de livres.

CHAPITRE III

LA GUERRE DES LIVRES EN ANGLETERRE

La nouvelle Angleterre. — L'Appétit de lecture. — Comment un peuple qui veut lire, arrive à lire.

La London Library. — Mudie. Organisation d'un cabinet de lecture géant. Les auteurs les plus lus.

Le *Times Book Club*. — Ligue des éditeurs contre le Times. — Dernières nouvelles de la Book War.

Décembre 1906.

L'Etat général de la lecture dans un pays, la vente et la location des livres, la consommation libre et payante d'imprimés est-elle hors du sujet d'un livre sur les bibliothèques?

Non. La librairie libre n'est pas seulement complément et condition des bibliothèques, elle est cause et elle est effet. Une bibliothèque vivante a des fenêtres. Regardons dehors. L'immense floraison de librairie gratuite a-t-elle nui à l'autre? Quel effet sur un peuple a produit l'établissement de tant de bibliothèques libres?

La « Guerre des livres » à Londres nous le dira.

C'est un sujet pour lequel nous ne nous battons pas. Tout au plus avons-nous amusé quelques lecteurs avec les récits de guerre des Chartistes contre les Gens de lettres. Ce sont là combats antiques, où des héros d'Homère seuls en viennent aux mains devant l'armée assemblée, la grande armée muette, qu'on ne consulte jamais.

Or le *Times*, dont les Homères suivent les corps d'armée, a rempli ses colonnes, depuis tantôt six mois, du récit passionnant d'une Guerre de Livres, de Livres bouquins, de choses qu'on lit; il a mobilisé quatre-vingt mille lecteurs et un million de shillings à l'assaut du Syndicat des éditeurs.

Ce qui nous fait réfléchir, ce n'est pas la victoire d'un trust ou de l'autre, c'est que cette guerre même ait pu se déclarer,

qu'il y ait eu matière à de si gros combats, que le public s'y soit intéressé vivement et que les *business* laissent tant de temps pour lire, qu'il y ait enfin, si nombreux en Angleterre, ce que M. de Saint-Albin, dans son livre sur les bibliothèques municipales, appelle « un public qui goûte les lettres sans être lettré, se préoccupe de science sans être savant, se laisse émouvoir par les productions de l'art sans faire profession de le cultiver ou de le protéger. »

Ceux qui revoient l'Angleterre après vingt ans, la reconnaissent peu. Quel changement de mœurs, de goût, d'esprit, de style ! Détails de la vie courante, cadre de cette vie, maisons, rues, gens, boutiques... Et ce qu'ils disent, dans tous les mondes... Est-il possible que les « barbares » s'affinent si vite ? Impression de voyageur... Mais d'autres l'ont comme vous. Puis, voyez ces musées splendides, pleins de chefs-d'œuvre ou copies, Londres, banlieue, petites villes, musées de province bien tenus, pleins de monde qui étudie. Par les triples fenêtres, voyez ces *sitting-rooms* discrets, confortables, les livres sur l'étagère, dans ces jolies reliures que vous admiriez chez tel artiste... les voici tout le long de la rue, chez ces bourgeois, et toute la rue suivante, jusque chez le petit employé, le bon ouvrier. Les barbares ont pris le goût de bien relier leurs poètes.

Et des chiffres confirment que ceci n'est pas l'illusion d'un passant, que, chers ou bon marché, surtout très bon marché, les objets d'art se multiplient, se vendent de mieux en mieux, que l'Angleterre renouvelle ses modes, son mobilier, presque ses idées — car elle lit, elle lit énormément, de plus en plus, et même parfois de belles choses.

Lubbock vint à Paris à l'un de nos congrès, et vanta carrément le progrès de l'Angleterre, comme il vanta le bonheur de vivre. Diminution des crimes, extinction lente de la misère et de l'alcoolisme, diminution aussi du nombre d'heures de travail... et progrès de la lecture.

Bonheur de vivre... là ? Non, pas pour nous, sans doute, tant que la Bible et le brouillard feront si triste ce pays. Mais tout ce que l'homme peut faire pour jeter de la lumière dans cette ombre, on l'a fait. Lumière d'autre sorte, la lumière qu'on peut, quand on n'a pas le soleil. Une moitié de l'Angleterre va le chercher aux Indes. Mais l'autre ? Lire, lire, lire, autre façon de fuir !

Que cela remplace l'alcool, beaucoup en douteront et que la

lecture, celle de romans détestables, ait cette influence salutaire, peut-être ne voit-on pas cela bien directement. Lubbock ne doute pas, lui. Il parle économie. Les écoles en Angleterre et pays de Galles coûtent, dit-il, dans les huit à neuf millions de livres, mais les souscriptions et frais d'études n'en laissent que six millions à la charge des impôts. Or, le département des Arts et Sciences coûte 500.000, les musées 250.000, les bibliothèques publiques 150.000, le tout sept millions. Le pays en dépense huit et demi, de millions de livres, pour l'entretien des pauvres, et quatre pour celui de la police et des prisons. Très réellement, un chiffre monte, l'autre diminue. Economisons-donc. Fondons des bibliothèques...

On a prédit cela aussi en France : ouvrez une école, fermez une prison. Nous nous impatientons de n'en pas sentir l'effet. Là-bas, on est content. Loin de coûter cher, disent-ils, les bibliothèques, qui regorgent de monde, économisent plus que l'impôt d'un sou, le *penny rate*, impôt pour les bibliothèques.

En 1850, Thackeray, Dickens, Bulwer-Lytton l'avaient prédit. C'était à l'inauguration de la Bibliothèque de Manchester, la première que le *penny rate* créa en Angleterre. Mais que de déboires eut leur optimisme ! Vraiment, ce n'est que vers 1877 que les prisons se ressentirent de la concurrence. En 1861, pour 100.000 habitants 68 condamnations criminelles. En 1881, 46. En 1892, 33. Depuis, d'autres causes, telle la guerre du Transvaal, débarrassèrent Londres d'un excès de voyous. Mais, aujourd'hui, l'Angleterre peut être fière de 700 bibliothèques éparses dans 300 villes, possédant 5 à 6 millions de volumes et les prêtant quarante millions de fois chaque année. L'optimisme a eu raison. Et s'il eut tort, il eut quand même raison, car, de mille motifs douteux, il choisissait le meilleur, celui qui fait agir.

La grande éclosion d'art et de pensée qui suivit, au siècle dernier, l'essor industriel, et que l'on peut qualifier de Renaissance anglaise — ils disent l'Ère Victorienne — pénètre en ce moment le peuple tout entier. Darwin, Ruskin, les préraphaélites, Carlyle, Tennyson ou Spencer n'appartiennent pas au xx^e siècle, et les romanciers, Dickens, Thackeray, sont déjà, semble-t-il, bien anciens ! Erreur. Ils sont de ce jour. Ce sont eux qui agitent l'immense nappe d'un peuple, par l'effet des cailloux qu'ils lancèrent, il y a bien longtemps. Mais, alors, cela ne frappa qu'un point imperceptible.

Walter Scott, l'auteur qu'on emprunte le plus, on a ses romans pour douze sous...

Il faut bien comprendre cela, d'abord pour inviter les Français à réviser leur opinion sur un peuple qui se transforme, s'instruit, non plus seulement dans une élite, mais dans sa masse, avec une extension croissante chaque jour, et qui, malgré les épouvantables taches de l'Écosse et de l'Irlande, semble bien en route vers « une égalité supérieure ».

Un Anglais dit : il y a dans le monde trois peuples civilisés vraiment : l'Angleterre, l'Italie, la France. — Civilisé... le mot signifie pour lui une richesse présente et passée, de l'art accumulé et qui a pénétré la race. Compliment d'entente cordiale ! Est-ce un peu tard pour l'Italie, est-ce un peu tôt pour l'Angleterre ? Qu'est-ce pour nous ?

Singulière ambition d'être aussi « du passé ». Lendemain d'apogée dont quelques-uns s'effrayent, ceux que les diminutions de la criminalité ne consolent pas du raffinement qui croît et du dimanche qui s'égaye.

Or, un progrès ne se fait pas tout seul, c'est l'œuvre des choses et des gens, du charbon, du coton, des inventeurs et surtout des vulgarisateurs. L'Angleterre en eut d'admirables, et elle ne les dédaigna jamais. L'Anglais est propagandiste de nature. Il prêche, il s'associe pour le relèvement de quelque chose et il lit les annonces. Son orgueil a la forme active. Il ne se vante guère ni ne se contemple, il propage.

La propagande artiste des Ruskin, des Morris a été de pair avec le mouvement des bibliothèques et avec les campagnes d'hygiène, de tempérance, d'initiative commerciale, industrielle, religieuse. Ce qui était des paroles, il y a cinquante ans, est devenu des bâtiments superbes, déjà insuffisants... — Je ne veux parler que des livres. Je n'ai ici à montrer que quelques points commerciaux du marché de cette denrée. Mais comme c'est là une denrée un peu spéciale, dont tous les peuples ne font pas la même consommation, peut-être quelques considérations sur le goût et l'appétit sont-elles utiles.

§

L'appétit du lecteur anglais est formidable. Le plus formidable peut-être.

Douze ou seize pages du *Times* et de vingt autres géants ne lui suffisent pas. Il avale de tout. Il lui faut des émotions,

du crime, des faits exacts, de la religion, l'annonce des théâtres, livres, sermons, concerts, bals, réceptions chez lui, hors de chez lui, chez le roi, à la cour de Russie, chez le pape, le Grand Lama, voyages, sports et jeux, le départ des bateaux, le prix du pain à Paris, de l'opium en Chine, et le cours de toutes les Bourses.

Gorgé de faits précis, il a soif de fantaisie. Tels que les écailles d'huîtres aux portes des marchands de vin, un lendemain de Carnaval, les magazines s'empilent. Mère ou authoress, qu'elle est féconde, la femme anglaise ! Forte, elle supporte bien la maternité et digère du sentimental à table ouverte. Toasts, beurre et lait, choses fades que le thé fait passer. Cette Anglaise, que nous cite le P. Piolet, mangeait six romans par jour. Ça ne se voyait pas. Elle était maigre et fraîche...

O romans niais, interminables, dans des éditions atroces, au texte microscopique, entourant des croquis puérils, couvertures criardes, modes ridicules qui furent l'habit de Dickens et Thackeray...

Eh bien ! Ce sont là des choses d'autres temps ; ces livres hideux sont chez le brocanteur. Je ne parle pas du livre de luxe, l'on sait quel art délicieux s'y déploie, quelle harmonie dans l'ornement, la typographie, le papier, la reliure. Mais on ne remarque pas le luxe, le goût très délicat du livre à douze sous, charmant, proprement relié, de couleur discrète. A un shilling, voici de jolis petits volumes, compacts, de 300 à 500 pages, mais de belle typographie, dans des emboîtages verts ou rouges, unis, avec un simple ornement doré autour du titre. Ce livre jettera une note discrète dans les salons nouveaux, sera l'ornement des meubles de chêne nu dans les coquettes chambres des pauvres. Ce livre à vingt sous est un ornement. On le préférera au vase inutile, aux fleurs artificielles et à tout le bazar des dessus de cheminées.

Or, ces livres ne sont plus seulement la Bible et Shakespeare, mais Dickens, Scott, Thackeray, G. Elliot, Darwin, Carlyle, Tennyson, Burns. C'est le *xix^e* siècle — le début du *xix^e* — qui orne les salons et l'esprit de ces temps-ci.

Quel tirage immense faut-il pour de si bas prix !

L'actualité, dans la grande masse d'un peuple, n'est pas celle du jour, celle de chez les riches. Pour l'Angleterre comme pour la France, les contemporains ne sont pas encore venus ! Des barrières solides, que dressent les éditeurs, les séparent du monde.

Ce n'est pas Kipling, ce n'est pas Marie Corelli, qu'on lit céans. Hall Caine tout au plus. Ruskin commence à peine à se répandre un peu. Mais, à chaque coin de rue, vulgaire comme le paquet de tabac et pas plus cher, le six pence classique du dernier siècle offre son esprit clair, sain, un peu bavard, familial, honnête et bien mis.

Il faut bien en convenir. Malgré la stupidité énorme des magazines — auxquels, hélas ! la France n'a plus rien à envier, car c'est ça, ça, ça... que nous avons imité — l'étalage des libraires a une allure non seulement plus morale et plus saine que chez nous, mais, aujourd'hui, plus intelligente, plus artiste. Je ne parle pas « éditions d'art », et ne veux opposer ce qu'illustra Walter Crane à ce qu'édita Conquet ; je parle du libraire du coin, papeterie et journaux.

O niaiserie plus niaise que celle des pires romans, l'idée qu'on épurera le goût public par privations ! Qu'il fallut de magazines et de lectures stupides, pour que des poètes, des philosophes se répandent ainsi... En quel pays du monde fait-on plus de musique — de mauvaise — qu'en Allemagne ? Sur quel piano tenteriez-vous de lire Beethoven, si votre sœur ne charmait pas la société avec la romance de *Louise* ? Celle qui mangeait six romans par jour a beaucoup fait pour répandre Shakespeare, Carlyle. D'autres auraient fait des conférences, des études, toutes choses qui dispensent, empêchent de lire du vrai. Celle-ci a mangé. Et c'est pour la servir qu'il a fallu des cabinets de lecture formidables, des éditions à bas prix, que s'est formé, activé un commerce gigantesque, et que tous ceux susceptibles d'aimer un beau livre ont pu sans peine se procurer ce beau livre.

Renaissance ! Est-ce bien là ce qu'ont voulu, pour leur pays, quelques particuliers, voulu avec effort, avec un long effort, constant, pas rebuté par des vingt ans d'échecs...

Certes, ils l'ont voulu, ils s'y sont efforcés, et, certes, il y a bien quelque chose de changé.

L'initiative privée a fait rudement pour... N'a-t-elle rien fait contre ?

Hélas ! frayer la route, c'est ôter ce qui gêne. Qu'est-ce qui gênait donc ?

L'ignorance, le prix du gaz avant le bec Auer, l'heure qui n'était pas venue de comprendre Dickens, Darwin ou Shakespeare ! Les heures de travail mangeaient trop de l'existence... d'autres raisons valables qu'on peut développer...

Mais quel charme subit s'est répandu sur *Oliver Twist*, dès qu'il ne coûta que neuf sous ? Comme *l'Origine des Espèces*, à dix-huit sous, paraît claire... cela se lit comme un roman. Il n'en fut pas ainsi quand ces livres parurent à 7 sh.

Mais que Rudyard Kipling est donc dur à comprendre (6 sh.) ! Marie Corelli elle-même (4 sh. 6) semble trop forte pour l'intelligence moyenne...

La France a, depuis longtemps, appliqué un système moyen, le livre médiocre, omnibus, à 3 francs. Avant, c'était 7 francs, et les romans avaient plusieurs volumes. C'est encore le prix des livres sérieux, ceux qu'on ne veut pas qu'on lise !

L'Angleterre a connu le mammoth de la librairie : le roman en trois volumes, qui coûtait 32 sh. Cela fut l'uniforme, le bonnet des horseguards, jusque vers 1850 et au-delà. Le roman à 6 sh. fut une innovation. Elle est due au grand Smith, transporteur des journaux du Royaume-Uni, directeur des librairies des gares de chemins de fer et loueur de volumes, — il en loue 350.000, bon an mal an.

Aujourd'hui, si les vieux auteurs coûtent quelques sous, les nouveaux ont conservé l'ancienne coutume, le livre à prix exorbitant, parfois une guinée, prix ne baissant que lorsqu'un succès prodigieux assure le succès d'éditions à cent mille, ou quand les droits d'auteur ont cessé. Alors le bon marché dépasse tout ce qu'on peut faire ici.

En vérité, la France n'a pas eu et n'a pas — il faut le dire et le redire — les auteurs qu'elle aurait aimés, et cela par la puissance d'une poignée d'éditeurs. Oui, des auteurs comme Renan, Taine sont restés hors du grand commerce des livres, hors de la lecture courante des Français, et cela uniquement, bêtement, parce qu'ils coûtaient sept francs ! Et Leconte de l'Isle, Verlaine, de Heredia, et des philosophes, des « populaires » même !...

On les mettra à vingt sous, vingt ans trop tard. Leur force d'influence sera passée.

L'Angleterre a aussi une littérature entièrement différente de celle que choisirait le goût public librement consulté.

Le remède ?... On loue des livres.

Mais autre chose est de louer et de posséder un livre. Un ami... et des connaissances. Encore, un tableau de musée qu'on admire, on en garde une gravure, une photographie... Mais un livre, qu'on a lu et qu'on quitte... qu'on ne reverra plus jamais...

On ne s'étonnera donc pas de trouver Kipling plus connu de nom que d'œuvres, Bernard Shaw, Stephen Phillips, Wells tant d'autres, bien ignorés. Même ceux, si nombreux dans la classe moyenne, qui, grâce aux bibliothèques, sont bien au courant de l'art de leur temps, n'ont aux murs de leur salon que des livres de l'autre siècle.

Ils n'ont pas pu choisir des favoris vivants. Mæterlinck, qu'ils goûtent vraiment, est absent.

Ne les raillons pas, nous qui n'avons même pas à mettre dans nos salons un Balzac propre, un Hugo coquet et pas cher...

Un livre digne d'être lu est digne d'être acheté, dit Ruskin.

Et qui donc, digne de lire, pense différemment ?

C'est un étrange paradoxe que, dans un pays où le papier est si bon marché, les éditeurs en soient arrivés à réduire à presque rien la vente des livres nouveaux aux particuliers et à ne plus les vendre qu'aux cabinets de lecture, seuls capables de hasarder le prix d'un livre qui peut fort bien ne pas plaire, ou qu'il suffise de lire une fois.

On croit que les éditeurs sont faits pour vendre des livres. Cela semble, en gros, de loin. De près, c'est le contraire. C'est bien pour empêcher les livres de se vendre, qu'existe le commerce d'édition ! C'est une lutte entre le public, qui veut lire, et le vendeur, qui exploite ce besoin de lire, raréfie le livre, et, pour le vendre le plus cher possible, n'hésite pas à le vendre le moins possible !

C'est contre son intérêt... Non. Pas immédiatement. Vendant peu, il profite tout de suite et seul. Développer le goût de la lecture ? Il se soucie peu d'un goût qui pourra se satisfaire chez ses concurrents, ou chez son successeur. Celui qui passe en fraude un poulet à l'octroi ne s'inquiète pas qu'il augmente dans une petite proportion les impôts qu'il devra payer l'année prochaine.

On croit que l'intérêt régit seul les affaires ! Mais le plus âpre commerçant compromettrait les siennes pour faire une niche ou satisfaire une vanité.

« L'état du marché des livres, disait Gladstone, à la Chambre des Communes (12 mai 1852), est une « disgrâce » pour l'état présent de la civilisation... Le monopole et la combinaison s'y sont tellement appliqués qu'ils ont presque réduit le marché, je ne peux dire à son extinction, mais à son *minimum*. Clubs, sociétés de lecture, bibliothèques circulantes... autant d'expé-

dients pour satisfaire à quelque degré la faim de notre intelligence... »

Quelque enthousiasme que suscite Marie Corelli, peu d'Anglais paient cinq shillings pour un roman d'elle. Elles empruntent, et Mudie a acheté 5.000 exemplaires de son dernier roman pour sa clientèle. Un éditeur essaya chez nous de lancer du Georges Ohnet à un prix faramineux. Il n'y avait pas de Mudie en France pour le payer ; et de public, il n'y en a nulle part. 5.000 exemplaires loués, loués souvent à des clubs, cela fait combien de lecteurs ? L'éditeur, qui vend si cher ses livres, en fait-il le calcul ?

Peut-être. Mais un courant est dur à remonter. Les éditeurs l'ont faite prospère, la location.

En dehors des sociétés, clubs innombrables, dont quelques-uns ont des bibliothèques de 50.000 volumes, des grandes bibliothèques publiques ou demi-publiques, celles de quartier — il y en a une par 60.000 habitants, riche, ouverte du matin à dix heures du soir, — de Smith, qui prête 350.000 volumes par an, nous trouvons à Londres 3 colossales *locations* : la London Library, Mudie et, récemment, le Times Book Club.

La *London Library* est une société de savants pour acheter en commun des livres d'études. Fondée en 1840 à l'instigation de Carlyle, ayant eu à sa tête Tennyson, Lubbock, Spencer, Huxley, Lewes, Gladstone et, actuellement, sir Leslie Stephen, elle a publié cinq fois son catalogue : celui de 1888 accusait déjà 100.000 volumes, et ces volumes comprenaient les collections les plus coûteuses : scientifiques, historiques, littéraires, ecclésiastiques. En 1902, il y avait 220.000 volumes, 2.793 membres, dont un quart membres à vie ; on prêtait 125.000 volumes par an. Les savants trouvent là toute liberté de fouiller eux-mêmes dans les rayons, d'emprunter, au besoin sous caution, des livres très chers, des collections rares. La cotisation est de 75 francs par an, plus les frais d'envoi.

Rien de tel en France. Quelques sociétés, celle de géographie, par exemple, prêtent bien des volumes. Celle des ingénieurs civils est très spéciale. La Bibliothèque Cardinal a 100.000 volumes, mais ne prête pas les bons et met à l'amende pour les nouveaux au bout de trois jours.

On peut consulter le catalogue des 220.000 volumes à la Nationale à Paris. Il est systématique, avec tous les renvois nécessaires. Et il tient en *un seul volume*.

Voici *Mudie*, — Mudie, large boutique, près du British Museum, pleine de monde, grouillante comme un magasin de nouveautés, mais silencieuse; chacun, ici, sait où il va, le tapis étouffe les pas et l'on parle à voix basse.

Une curiosité de Londres. Plus de sept millions de volumes. Ça va, ça vient, on achète, on vend, revend, mais le stock général se maintient à ce chiffre. Rien du cabinet de lecture et pas de table pour lire sur place. Un vaste hall avec des guichets séparés, marqués chacun de lettres, comme aux grandes postes restantes; on y remet les volumes. Derrière sont les services, et le hall des départs. Voici les petites caisses de cinq, de huit volumes, partant pour la Russie, les Indes, l'Australie... Et les voitures pour Londres.

Sept millions de volumes, cela fait la Bibliothèque Nationale, le British Museum et quelques autres ensemble. Tout un immeuble des « catacombes » en est rempli. Empilés et tassés, tenant le minimum de place, ils n'ont ni le luxe ni la poussière des livres qui dorment dans les bibliothèques publiques. On les dérange souvent et la lampe électrique trouble brutalement l'ombre des galeries étroites.

Ces sept millions font un million d'ouvrages, vu le grand nombre d'exemplaires qu'il faut de ceux à la mode. Marie Corelli tient sans doute le record : 5.000; Hall Caine va dans les 4.000; *Puck of Pook's Hill*, de Rudyard Kipling, 2.000; Meredith, 1.000 en moyenne; M. James, 500.

On peut compter, selon J.-B. Piolet (*Questions d'Angleterre*), 61 o/o de romans, 35 o/o de voyages, histoire, religion, philosophie, etc., 4 o/o de livres étrangers, dont 2,07 de français, et 1,23 d'allemands. L'hébreu et le judisch ont une belle place, le polonais, le russe ont leur bibliothèque. Curieux de l'opinion anglaise, je me suis informé un peu des livres français. Il y en a 80.000. En principe, tous les romans qui paraissent sont achetés, pourvu que la morale n'y soit point offensée. On m'avait parlé d'une pruderie sévère. On y chercherait en vain, c'est vrai, ceux dont le titre obscène ou la couverture — quelquefois cela seulement — font d'une boutique de libraire, ou même d'un catalogue, une sorte d'annexe à un commerce anatomique. Mais tout ce qui a forme de littérature, en somme, s'y trouve. Les romans de Zola furent demandés en grand nombre : *la Débâcle*, 600 exemplaires, *Paris*, 500; *Mau-passant*, 60. La collection roman est bien trois fois plus complète que celle du British Museum, et les plus inconnus des

romanciers français — ne citons que l'auteur de ces lignes — ont là leur œuvre complète, et intacte parfois, attendant des lecteurs.

Cependant d'autres, qui ne sont pas célèbres en France, le deviennent là-bas. Le nom d'Ardel m'était inconnu. Il en faut 25 exemplaires. De Pierre de Coulevain, *l'Île inconnue*, un cent. Il me semble que la maison Calmann Lévy est mieux représentée que d'autres. Henry Gréville, voilà un auteur préféré. La moindre de ses œuvres, et il y en a beaucoup, nécessite l'achat de quarante exemplaires. Bourget enfin, Bourget vend de cent à deux cents, et, jadis, quand Lacroix, de Bruxelles, édita *les Misérables*, livre très coûteux, il en fut acheté 300 exemplaires. Événement mémorable, alors, dans l'histoire de la maison.

Hors du roman, s'il a fallu plus d'une centaine de *la Vie de Jésus*, les autres œuvres de Renan et celles de Taine furent achetées seulement à une trentaine d'exemplaires.

Enfin parmi les grosses demandes de livres français, deux noms : Georges Ohnet, Maurice Maeterlinck. Tous les deux à cent exemplaires. Leur succès est égal là-bas. Il est fort différent au pays où l'on parle leur langue.

Cette énumération laisse dans l'ombre bien des noms, peut-être par oubli. Mais les grands hommes vus de loin ne sont pas ceux qu'on voit de près ; tout change, même pour le Français, quand, avec le prestige du boulevard et de l'Académie, s'efface le bruit du théâtre et de la politique. Opinion de l'étranger, opinion de l'avenir ? Sans doute, la classe qui lit le Français est plus instruite, et les Anglais n'ont pas le souci âpre qu'ont les Allemands d'être Parisiens. Que de fois, avec des gens extrêmement instruits de notre littérature, de l'ancienne et de la plus moderne, ayant vraiment lu nos poètes, — on trouve plus de ces gens-là à l'étranger qu'en France — il m'a fallu épeler les noms de Lavedan, Barrès, Hervieu, Capus, Donnay, Jules Lemaître...

Eh bien ! Le succès de Mudie est dû au prix élevé des livres. Il y a des livres à 20 sh. dont il a fallu acheter plusieurs milliers d'exemplaires et qui, démodés, ne trouvent plus preneur au rabais. Les cabinets de lecture fleurissaient en France avant la mode générale, l'uniforme jaune du livre à 3 francs.

Mais quelques autres traits, spéciaux à l'Angleterre, y facilitent le succès de ces grandes entreprises.

Le livre anglais est toujours relié. Cela facilite sa revente : relié à nouveau, il semble neuf. Il y a ici un atelier de reliure qui occupe 76 hommes ou femmes toute l'année, 85 en hiver. Il en sort de fort jolies reliures.

Les colonies assurent un débouché énorme : Australie, Indes, Afrique... On y lit prodigieusement. Le Canada moins ; il a ses livres à lui.

Enfin une grande quantité d'abonnements sont souscrits par des cercles. Les 40.000 abonnés de Mudie représentent donc peut-être plusieurs millions de lecteurs. Tel club, dont la bibliothèque a plusieurs dizaines de milliers de volumes, souscrit chez Mudie quatre ou cinq abonnements. C'est l'assurance d'avoir tous les livres nouveaux et de n'acheter que ceux utiles à garder.

Voici l'échelle des prix, chez Mudie, en abrégé : il y a la classe A, comprenant tous les livres, nouveautés et périodiques compris, et la classe B, plus restreinte, mais donnant droit aux volumes accumulés depuis 60 ans.

Celui qui peut se dé ranger a droit à 1 vol. B à la fois pour 13 fr. ou 1 vol. A pour 26 fr. par an, qu'il change aussi souvent qu'il veut.

On passera chez lui une fois par semaine pour 45 fr., donnant droit à 1 vol. A ou 2 B. Un paquet de 2 vol. A, ou de 3 vol. B, expédié une fois par mois, dans toute la Grande-Bretagne, revient, port aller et retour compris, à 60 francs l'an. Une société de province peut, pour 221 francs, se faire envoyer chaque mois 21 vol. A ou 36 vol. B. ou un assortiment des deux.

En payant les ports supplémentaires, on pourrait changer plus souvent, mais 20 volumes nouveaux par mois, cela suffit, semble-t-il, à être fort au courant du mouvement littéraire ?

Pour comparer ces prix à ceux de nos cabinets de lecture, il faut se rappeler que les nôtres ne prêtent que des volumes à 3 fr. Là-bas, le prix moyen des livres est plus du double.

Mudie occupe 254 employés, dont 178 pour la librairie, expédie 3.000 paquets environ, Angleterre et étranger, par mois, 25.000 circulaires, 8.000 lettres. Courrier quotidien d'un millier de lettres.

Le service de catalogue, surtout celui de revente à bas prix des livres usés est considérable. Il est dirigé par un Allemand, dont c'est mieux l'affaire. La patience et la connaissance des langues ne sont pas des qualités anglaises. Les romans sont

classés par titres. Le catalogue a 2 volumes de 700 pages, le premier pour les livres anglais, le second pour les livres étrangers.

LA BOOK WAR. — Nous en venons à la guerre du *Times*.

La maison Mudie n'est pas une entreprise *a priori*, fondée par des capitalistes. Un libraire, fils de libraire, l'établit fort modestement, en 1844 ; elle n'est point sortie de la famille.

Il semble qu'elle a toujours vécu en bons termes avec les éditeurs. Cela me paraît tenir à ce que, grandie peu à peu, elle n'a pas eu de ces coups qui désorganisent un marché. Une concurrence grave vient, cette dernière année, la menacer et jeter, à vrai dire, le désarroi dans tout le commerce des livres en Angleterre. Mudie, chez qui on est assez sceptique sur la durée de cette tentative « mal organisée par des gens sans expérience », a cependant vu le nombre de ses abonnés diminuer de 2.000 en quinze jours.

Ce concurrent formidable n'est rien moins que le *Times*.

Voici en peu de mots, pour ceux qui l'ignorent, ce dont il s'agit. Le *Times* a fondé « The Times Book Club ». Tous les abonnés en font partie. L'abonnement d'un an au *Times* est de 100 fr. (L. 3, 18 s. — ou 20 s. chaque trimestre).

Il donne droit :

1° Au journal, avec ses trois suppléments hebdomadaires (Finances et commerce. — Littérature et théâtre. — Industrie).

2° A 3 volumes, n'importe lesquels, même les derniers parus. Ces volumes sont changés aussi souvent qu'on veut, si l'on se dérange pour les rapporter Oxford street ; mais une fois par semaine, à dix lieues à la ronde, on passe chez vous les reprendre, en vous apportant ceux qu'on a demandés la veille, par une carte postale, qui, à Londres, coûte un sou.

3° A acheter ces mêmes livres au rabais, *après les avoir lus*. Chaque abonné ayant un compte ouvert, un simple avis : « je garde le livre, » suffit. Les réductions de 25 0/0 sur les livres neufs atteignent 70 0/0 sur des livres usagés, mais remis à neuf.

4° A des facilités de paiements et des réductions énormes sur des commandes de 100 francs de livres.

Enfin, la grande boutique d'Oxford street s'est installée comme un grand magasin de nouveautés, donnant droit au bouquinage, à la fouille dans les rayons, créant vraiment pour le

livre — le joli livre, pimpant neuf — ce que le Louvre et le Bon-Marché ont fait pour les articles des anciennes maisons de mercerie de nos pères, appliquant sur une vaste échelle « la tentation ».

Et toutes facilités pour l'envoi en province et à l'étranger, pour les clubs et pour ceux qui prennent deux abonnements (un au bureau, un chez soi)...

Comment s'en tirent-ils ?

Ils ne s'en tirent pas. Les frais du *Times*, avec ses courriers étrangers et son papier, sont plus élevés que les six sous qu'il coûte et les pertes du Book club viennent encore charger la dépense. — Les annonces payent tout.

Le *Times* ne fournirait pas n'importe quel livre, mais il va très loin. Il avait, dit-il, acheté 500 exemplaires de *la Vie de Randolph Churchill*, par Winston Churchill, livre qui coûtait L. 1. s. 7. d. 6 net, soit 35 francs. Ces cinq cents ne suffirent pas aux demandes. Le *Times* en a racheté... Il en a acheté 1.900 en tout ! Ces chiffres suffisent, n'est-ce pas, à montrer qu'ayant un matériel d'imprimerie qui n'a peut-être pas son pareil au monde, il aurait eu moins cher à éditer l'ouvrage. De là à les éditer tous, il n'y a qu'un pas.

Et les éditeurs ont déclaré la guerre.

Ce n'est pas seulement, un mois à peine après l'apparition d'un livre, l'avalanche de soldes à bas prix de ce même livre, l'impossibilité de maintenir ses prix, et la brutalité qui bouleverse d'un coup les coutumes séculaires d'un marché paisible, enfin la ruine des petits libraires, dépositaires, clients sûrs, au profit d'un seul, géant capricieux ! — c'est la menace, la menace directe que le *Times* n'édite lui-même, et ayant ruiné le *détail*, maître de la vente, il n'accapare aussi la fabrication.

Les éditeurs ont décidé le lock-out, refusent tout escompte, forcent le *Times* à acheter à prix fort, et mettent à l'index toute librairie qui, directement ou non, consentirait la moindre remise, jusqu'à ce que le *Times* prenne l'engagement de ne baisser le prix des livres que six mois après leur apparition.

Le *Times* a tenté des ruses, qui, je crois, échoueront. Dawson and sons, grands éditeurs, ont refusé des commandes venant de Hambourg et d'Anvers, et qui leur avaient certaine odeur de *Times*. La *Book War* divise les auteurs eux-mêmes : pour le *Times*, Hall Caine, Bernard Shaw, Sydney Lee, Humphry Ward. Contre lui : R. Kipling, Wells, Zangwill, etc.

En 1852, le *Times* avait pris part dans une semblable que-

relle. Les éditeurs avaient interdit aux détaillants de vendre à prix réduit. En France, il y a peu d'années, ils ont élevé le prix de vente du livre marqué 3 fr. 50 de 2 fr. 75 à 3 fr., progrès qui a singulièrement facilité, comme on le sait, la vente actuellement énorme des livres à vingt sous. Que ceci ait été un bien, j'en doute; que cela soit un droit, on ne peut le discuter, puisque les livres, en France, ne sont qu'en dépôt chez les libraires. Mais imposer, comme en 1852, un prix de revente fixe à des livres achetés ferme, qui, par conséquent, ont cessé d'être la propriété de l'éditeur! Cette tyrannie souleva alors de vives protestations, que le *Times* a réimprimées; on peut y lire un noble discours de Gladstone. Il y eut un arbitrage. Les éditeurs durent céder.

Il faut redouter toute puissance, même quand, provisoirement, elle est entre bonnes mains. Il ne me semble pas que le *Times* ait fait mauvais usage de sa puissance, si l'on compare ses listes à celles que recommandent nos journaux français, surtout quand ils font de l'édition. Certes, le *Times* fournit au public tout ce qu'il demande, et le pire, mais il n'exagère pas.

J'ai sous les yeux le catalogue raisonné et annoté du Times Book Club. Des œuvres excellentes, que le gros succès n'a pas atteintes, y sont recommandées d'une courte notice et des succès sûrs passés sous silence. Le choix de *fiction* française se porte sur *Aimons* de M^{me} F. Gillette, le *Bel Avenir* de René Boylesve, « d'une saveur française plus particulière qu'aucun autre de ce temps », l'*Ecolière* de Léon Frapié, « le George Gissing français », et surtout *Jean Christophe* de Romain Rolland : « cela semble énorme à dire, mais nous l'avons pensé plus d'une fois; Goethe aurait pu tenir la plume qui a tracé ces quelques pages... » La *Rebelle* de Tinayre, le *Père Perdrix* de Philippe, la *Vie d'un simple* de Guillaumin, et les romans de Loti, P. de Coulevain, Bazin, E. Rod ont une ligne ou deux. Les autres ne sont que mentionnés.

Faut-il, pour comparer, donner la liste des œuvres que recommandent le *Matin*, le *Journal*, le *Figaro*, ou l'Académie française?

Mais l'entreprise du *Times* pose un problème social. Ici, même pas un trust, le monopole. L'accaparement par un seul.

Point de doute, si l'on considère, avec la plupart des Anglais, la liberté du commerce comme un principe sacré : il faut admettre, avec toutes conséquences, qu'une puissance, telle que celle d'un journal — mais ce pourrait être un marchand

de chocolat ou de charbons — peut à son gré anéantir tel commerce qu'il lui plaira, si celui-ci n'est pas en état de se défendre..

Le *Times* a jeté son dévolu sur la littérature.

La mangera-t-il ? Les éditeurs font belle défense. Et je crois qu'il faudra composer.

J'entends bien que le *Times* a de fort bonnes raisons. J'irai plus loin. Selon moi, il a raison *en fait*. Son entreprise donne à la vente des livres un élan extraordinaire. Les éditeurs ne se doutaient pas de ce qu'ils pouvaient vendre. Et je l'affirme encore, la voracité, l'entêtement des éditeurs, anglais comme français, a privé le public des auteurs qu'il aurait le plus aimés. Le gros caillou jeté dans cette mare tranquille ramènera, j'en suis sûr, des tas de poètes ensevelis...

J'entendais un jour, à la Société des gens de lettres, Marcel Prévost et Jules Mary, se congratulant, faire des devinettes sur la différence qu'il y a entre le romancier psychologue et le romancier populaire... Je pensais : la différence, elle est simple : c'est le prix. L'union s'est faite depuis sur le même Marcel Prévost, quand ses romans, quittant le cimetière des poètes (passage Choiseul : Lemerre, conservateur) prirent, avec quel succès ! l'omnibus des romans à vingt sous.

Le fait, c'est ce qui est ; le droit, ce qui pourrait être. Or, au lieu d'être le *Times*, personne considérable, raisonnable, instruite, morale, et tenue par ses intérêts mêmes à être utile au genre humain, ce pourrait être n'importe quel sacripant de millionnaire. Imaginez quelques-uns de ceux que vous connaissez en France chargés de régler le cours de la littérature....

Rappelez-vous aussi les discussions au sujet du trust des théâtres. Je pense que si l'on ne tente pas chez nous le trust des livres, c'est qu'on lit tellement peu que ça n'en vaut pas la peine. Pour les vaudevilles, c'était grave. La Société des auteurs a triomphé, mais les auteurs de théâtre avaient une société. Il n'y en a pas pour les livres ; la Société des gens de lettres ne vise que la reproduction, la bienfaisance, et les distinctions honorifiques. Les éditeurs de Paris seraient-ils en mesure de résister comme font ceux de Londres ?

Que le *Times* triomphe ou non, son œuvre aura été un grand stimulant de lecture et aura amené forcément une baisse du prix des livres. Les guerres d'industrie ne sont pas

des guerres d'armées. Des unes, le public profite toujours ; des autres, jamais.

Mais pour nous, qui jouissons des horreurs de la paix, ce que nous avons de plus utile à retenir de ces combats, c'est qu'une question de bouquins a passionné le public, assez pour donner lieu à des centaines d'articles ; que le *Times* y a consacré chaque jour, depuis des mois, des colonnes et des colonnes de polémique et que ses 80.000 adhérents ont reçu, chaque semaine, un supplément de 8 à 16 pages : « livres nouveaux » ; que le *Daily Mail* va en cela l'imiter et que les autres journaux d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse, le *Scotsman* comme la *Tribune*, le *Standard* comme le *Morning Post*, ont des comptes-rendus de livres qui n'ont rien à voir avec les annonces, oui, des comptes-rendus quotidiens ! Sachez-le, ô *Matin*, et toi, *Figaro* de feu Philippe Gille et Albert Wolff, et vous, les magazines à femmes ! — Sachez que ces grands annonciars, pour avoir plus d'annonces, ont triplé la part de critique désintéressée...

Ceci se passe au temps où nos journaux d'information, « à l'instar de l'Angleterre », se vantent de ne jamais parler littérature...

Sachez-le : un journal, le plus grand des journaux, voulant faire plus d'affaires, sous l'impulsion d'« American gentlemen », un grand journal sérieux, voulant élargir son public, pénétrer dans les masses, comme on dit, n'a offert ni paletots, ni autos, ni trésor, ni bouteille à compter de petits grains de mil. Il a offert des livres.

P. S. — Un traité, intervenu le 1^{er} octobre 1908 entre le *Times* et la *Publishers' Association of Great Britain and Ireland*, vient de mettre un terme à la *Book War*, qui durait depuis le 25 sept. 1906.

CHAPITRE IV

EN AMÉRIQUE

Le Pays des Bibliothèques. — La Bibliothèque libre, organe nouveau de la cité, est américaine. Son Ancienneté. — Statistique des *public libraries*. — Hartford, Los Angeles, Worcester, Dayton, etc. — La bibliothèque et l'école. La méthode *séminaire* d'éducation. — La bibliothèque est une école d'initiative. — Modèles divers, palais et cottages. — Prix de revient des librairies. — Boston. — Chicago. — New-York : 252 bibliothèques, 16 free public libraries. Subscription libraries. Etablissements scientifiques. Centralisation obtenue, et réunion en un système. La nouvelle grande bibliothèque. Statistiques. — Conclusion. L'Ère des cathédrales et l'ère des bibliothèques. La nouvelle Eglise.

Lorsque les quelques jours qui séparent encore la France du Nouveau-monde ont ménagé l'effet d'un spectacle chaotique, et que la majesté uniforme de la mer a fait assez, devant le cercle de l'horizon, durer l'attente, voici les monstres, la femme géante dite Liberté, qui brandit un phare à bout de bras, et ces donjons hantés, les buildings aux vingt et trente rangées d'yeux et de bouches, cubes démesurés aux carcasses de fer, dont la tête oscille au grand vent, mastodontes où aboutit un âge du monde, géants de décadence bientôt disparus, puerils colosses, jeunes ancêtres.

Le cinématographe seul nous emmena à New-York et nous n'avons d'autre source à notre admiration que les nombreux reports, les livres d'architecture, voire les cartes postales montrant les libraries. Si ceci n'est pas fait pour rendre particulièrement intéressant ce qui suit, du moins cela peut aider un peu à le faire croire. Jusqu'ici, de Passy à Madras, nous avons deviné, regardé, transcrit des impressions que l'on qualifiera peut-être de visions personnelles... Nous voici sur un terrain sûr, avec des reports précis, des chiffres. Et ce sera la première chose que nous admirerons en Amérique, que ces annuaires de tant et tant de bibliothèques, ces livres rouges, bleus, dorés, pimpants, qui renseignent sur chaque ville, sur

les travaux de l'année, les achats de l'année, et la performance des donateurs.

Oui, c'est d'après des chiffres, statistiques de lecteurs, budgets d'achats, des plans nombreux, le *Handbuch der Architectur* édité par Kroner à Stuttgart, (IV. Theil : 6 Halbband 4 Heft : Bibliotheken, von Albert Kortum) qui donne non seulement des plans, mais toute une bibliographie, qu'il nous a semblé qu'il y avait autre chose dans les Bibliothèques d'Amérique que de gros budgets et l'effort vaniteux d'un peuple qui veut tout avoir le plus gros *in the world*.

Seulement l'exemple anglais nous fait interpréter ces chiffres et ces plans. C'est par l'Angleterre, et non pas le British, mais par tout Londres et par les moindres villes du Royaume-Uni, que nous avons compris... Compris ce qu'est une bibliothèque, quel rôle social elle peut jouer pour tous.

Que de fois j'avais ressenti un certain étonnement à voir en France les Américains, même d'instruction et d'intelligence moyennes, renseignés, au courant, ou sachant, sur n'importe quelle question, se mettre au courant plus vite et mieux, bien mieux que ne le suppose leur degré mental, et que ne le ferait leur équivalent européen. J'ai compris pourquoi. Devant nos bibliothèques cadennassées comme de vieilles femmes qui vivent seules et ont peur, ils s'étonnaient, croyaient se tromper d'étage, et entrer chez le voisin...

J'ai compris cette force et voudrais l'expliquer :

Quelque chose de plus que de gros budgets... Quelque chose de plus et qui explique les gros budgets.

Quelque chose de plus que les millions de dollars et que tant de bibliothèques :

L'utilité qu'elles ont.

§

Nous avons parlé de Washington, Bibliothèque nationale, qui a un rôle spécial. Laissons les Universités, toutes dues à des initiatives formidables, et pourvues de bibliothèques dont l'exemple n'aurait rien que de décourageant pour nos provinces.

Ne regardons pas Harvard, 17 millions de dollars, qui peut acheter moitié plus de livres que notre Nationale : 117.685 francs. Regardons plutôt Strasbourg, qui en achète plus du double de Lille ou Bordeaux.

C'est sur la *Free public Library*, la *State Library* que doit

se porter notre attention. C'est la bibliothèque normale, ordinaire, celle de tous. Nous sortons des Sorbonnes et des Académies et des cloîtres. C'est, dans la ville, la cathédrale. Dans le village, c'est l'église.

Les gros bonnets ont pu donner pour la construire, mais elle vit de l'argent de tous ; nulle ville chrétienne ne s'en passe.

§

5.383 bibliothèques de plus de mille volumes, 9.261 moindres, en tout 90 à cent millions de volumes, et en dehors de toute donation ou revenu particulier, l'impôt, l'impôt spécial pour les bibliothèques rapportant quelque chose comme trente millions de francs — 2.213.000 dollars à 988 bibliothèques, 2.349.000 à 1.016 et 1.198.000 dollars à 714 autres — les achats de livres de la République dépassant douze millions de francs par an...

Tels sont les chiffres d'affaires, déjà vieux de cinq ou six ans, bien dépassés aujourd'hui, que nous ne mettons là que pour poser la question ; et quoiqu'un calcul analogue soit impossible en France, vu l'éparpillement et la non-organisation des bibliothèques, ils suffisent à montrer qu'il s'agit d'un service n'existant pas chez nous : la *bibliothèque publique* de chaque Etat, de chaque ville, pourvue de branches et succursales, s'étendant même sur la campagne par ses *travelling libraries*, et alimentée par impôt spécial.

C'est ici que la bibliothèque publique devait prendre un rôle social nouveau, devenir une fonction de la cité, un organe essentiel, et tel que je ne vois pas qu'il y ait eu jamais rien de semblable dans le monde, sauf peut-être les Thermes et les Basiliques de l'ancienne Rome.

Nous avons peine à comprendre ce mélange d'individualisme effréné et de socialisme des Yankees. La cité romaine pourtant nous ferait comprendre. Comme chez elle, il y a un drainage, formidable de richesse, de puissance sociale, vers quelques individus, les milliardaires, « les rois » ; rien n'est propice comme les démocraties de cette sorte à l'établissement de ces puissances qui disposent les votes, du travail, de la vie. Mais ces puissances ne peuvent subsister ni même prendre conscience d'elles-mêmes que par une sorte de restitution incessante. Elles achètent au peuple une soumission toujours précaire.

Certaines ont tant à cœur de se justifier, qu'il semble qu'en rassemblant leur argent dans leurs mains les producteurs ouvriers n'aient fait que charger le premier d'entre eux de l'emploi de leurs gains au profit général.

§

Ils sont riches. Avec cela tout est dit...

Non. Qui donc a créé la « bibliothèque libre » ? Est-ce qu'on croit que M. Carnegie l'inventa ?

Il ne l'a inventée, je crois, que pour l'Europe ; l'Ecosse lui doit les siennes, l'Europe lui doit l'exemple.

En Amérique il en a surtout profité.

Il n'a bâti des temples qu'au dieu qui le protégea. Les libéralités de ces nobles parvenus ne sont que des ex-voto, des signes de reconnaissance.

Qui inventa ? Remontez aux premiers temps de l'immigration, aux pionniers huguenots, à « la religion qui lisait ».

Le mouvement n'est pas d'hier. Harvard date de 1636, les premières bibliothèques par souscription datent de Franklin, 1731, les paroissiales de 1700. Douze bibliothèques actuelles datent du xviii^e siècle, celle de Princeton est de 1746, soixante datent de la première moitié du xix^e siècle, et, dès 1850, le mouvement se précipite. Dans les grandes solitudes où s'élevaient des villes neuves, sans doute la joie de lire avait peu de concurrentes, et l'on ne songeait pas à entasser des trésors d'avares. Un paysan d'Islande — j'ai lu cela — possède 3.000 volumes. Là n'est pas son orgueil. Ce dont il est bien plus fier, c'est qu'il n'en eut jamais plus des deux tiers chez lui, les autres étant prêtés. Tel est l'esprit des colons sobres.

Les bibliothèques furent vivantes, tout de suite, et les bibliothécaires connurent de suite l'assaut des demandes publiques. Ne tenant pas leur charge du roi ou de l'Etat, mais du public, c'est le public qu'ils ont servi. Ils ont fait leur avancement en se rendant utiles, ils ont mérité ou plus exactement attiré la bienfaisance.

Nous le savons bien ; prenez nos listes de donateurs. Elles ne sont pas longues dans nos bibliothèques publiques. Ce sont d'anciens lecteurs, souvent des fonctionnaires de la maison même. On donne à sa ville. M. Xavier Marmier, qui achetait ses livres sur les quais, fit un legs aux bouquinistes. Et qui donc donnerait à ces bibliothèques où personne ne va, où on ne

trouve jamais ni renseignement, ni livre... dont on ne sait même pas l'existence, bien souvent !

Avouons cependant qu'il est décourageant, l'exemple que donne la finance américaine.

Onze personnes ont donné 16.475.000 dollars. Chicago reçut 2 millions de dollars de Walter N. Newburg, 2.250.000 de John Crerar, Baltimore 1.400.000 de John Peabody ; Philadelphie 1 million et demi de James Rush. — Carnegie... Mais il continue... !

Il avait donné 8.482.950 fr. en 1900, 12.759.700 en 1900-1901, 6.667.900 en 1902-1903.

Nous comptons le dollar pour 5 fr. seulement. Le don d'Enoch Pratt, de Maryland, atteint près de 8 millions de francs. Les familles Astor, James Lenox et Tilden ont donné à New-York plus de dix millions. Les dons pour New-York dépassent 32 millions.

Nous voilà loin de ces legs de pleutre à conditions de tyrans, de ces collections Thiers qui veulent des salles spéciales, des ensembles conservés, ces sortes de prolongation de l'accaparement de richesse qui dura déjà trop en durant toute une vie...

Il s'agit ici de millions libres.

Presque partout, Carnegie en donne l'exemple, ce don exige de la ville qui le reçoit un effort. C'est la garantie même que le don peut être utile.

Pour en être sûr, il donne pendant qu'il est vivant.

§

Il n'y a pas que l'argent. On lira bien souvent que l'Amérique est neuve, qu'elle n'a pas comme nous de vieux bouquins sur les bras, de ces vieux bouquins dont Sganarelle lui dirait : mets-les à terre. Elle a la place, elle peut tracer villes et systèmes au cordeau. L'arriéré ne la gêne pas.

Tout cela n'est pas exact. Parce que nous conservons trois volumes de la bibliothèque de Charlemagne, on croit pouvoir tout excuser. Or notre Nationale même, dans son gros ensemble, date de la Révolution. En 1789, il y avait une bibliothèque royale complète, au courant, fort bien cataloguée, mais elle était restreinte. Celle qui est venue depuis et s'y est superposée est bien plus vaste, peut-être dix fois plus vaste, sans parler des journaux. Pour ses neuf dixièmes, la Nationale n'a vraiment d'ancien que ses classements. Mais on les continue.

Le British est encore plus moderne, et ne compte vraiment

que depuis 75 ans. Quant aux fonds des bibliothèques provinciales, ils sont morts, enterrés et on ne les dérange pas ; pourquoi veut-on qu'ils dérangent les vivants ? Il faut redire souvent que l'Amérique existait avant Christophe Colomb ; leur république est un peu plus vieille que la nôtre, et si l'on parle des grandes œuvres républicaines — dont certes les bibliothèques libres sont le plus bel insigne, — l'Europe est jeune et l'Amérique est son aînée.

§

L'accroissement des bibliothèques américaines peut se résumer ainsi :

1793.	33 bibliothèques.....	total de vol. :	75.000
1859.1297	—		4.280.866
1875.2039	— de plus de 1.000 vol.	3.648 de 300 à 1.000	12.329.526
1885.2988	— »	5.338 »	20.522.393
1896.4026	— »	7.184 »	34.596.258
1900.5383	— »	9.261 »	46.610.509

Ne sont pas comptés 7.503.588 brochures, et 1.357 bibliothèques de sociétés et d'écoles.

Si l'on ajoute en France aux 8 millions et demi de volumes des bibliothèques municipales les 3 millions de la Nationale, 4 millions pour les universités, l'Arsenal, etc., on voit qu'en nombre brut la France égale l'Amérique vers 1878, si toutefois les vieux livres sont aussi à jour que les nouveaux, mais que depuis, — en trente ans — l'Amérique a quadruplé les moyens d'instruction de son peuple, qui en nombre n'est que double du nôtre.

La *Subscription Library* ou bibliothèque à cotisation, association libre, est la forme la plus ancienne : 1731. La *Public Library* date de 1835 : New-York autorise les citoyens à s'imposer eux-mêmes pour les livres. L'impôt pour la bibliothèque est, depuis 1897, obligatoire dans toutes les villes du New-Hampshire. Il le sera bientôt dans tous les Etats-Unis.

Libres, absolument libres, ouvertes tout le jour, tous les jours, et le soir, prêtant libéralement à domicile, rayonnant dans les quartiers excentriques, dans les campagnes, ayant, même pour prendre et rendre les volumes, des boutiques de dépôt, — comme, chez nous, la poste qui se fait aider par les débits de tabac, — donnant en tout, pour tout, les plus récentes actualités, n'attendant pas que le public vienne à elles, allant

à lui — elles sont vraiment une machine sociale nouvelle, elles sont pour l'homme fait ce qu'est l'école pour l'enfant. Pays sans bibliothèque, pays sans écoles. Qu'est-ce qu'un pays qui n'instruit que les enfants?

Mais nous avons des instituts, je sais, des académies. Il y avait des couvents jadis. Les temps mérovingiens avaient entre des murs fortifiés des cachettes de science. Qui donc dit que nous n'avons pas de bibliothèques? Nous en avons de fortifiées, d'imprenables. Elles sont même ouvertes aux pauvres, certains jours...

§

Tous les Etats ne se sont pas développés également. Les Massachusetts arrivent en tête avec plus de 6 millions de volumes, New-York presque autant, la Pensylvanie entre 3 et 4 millions, entre un et deux l'Illinois, Washington, Ohio, California, Connecticut.

Le budget total d'achats de livres en 1907 ne doit pas être inférieur à 14 millions par an. Dans un pays où les salaires sont gros, il faut mettre le double en autres frais, d'autant que les bibliothèques sont chargées de services de renseignements, de bibliographie, d'études qu'elles ignorent chez nous. Laissons les gros revenus : Washington, 791.305 dollars; Chicago, 231.129 et 96.000; New-York (144.578, 127.061, etc., aujourd'hui fusionnés), Philadelphie 164.000, Boston, 324.550, etc... Nous renvoyons au tableau déjà ancien (années 1897-1900) que donne l'*Encyclopædia britannica* dans son *new vol.* 30, et qui comprend 224 libraries, dont 67 dépassent 100.000 volumes, 185 comptent plus de 100.000 volumes, et comme on n'en trouve guère d'anciennes qui n'aient que 100.000 volumes, comme les moindres datent au plus d'une trentaine d'années, on peut dire que ce sont 185 lieux d'études véritables, fournis de volumes *bons*, de volumes qu'on peut lire, qui ne datent pas de Louis XIV.

Nous avons essayé de donner un tableau de France, villes au-dessus de 15.000 habitants. Accrochons un pendant. Nous ne pouvons énumérer toutes les villes des Etats-Unis, et les mouvements de population y sont si rapides que les tableaux sont vite faux. Nous n'énumérons nullement les bibliothèques, mais les villes, les grandes de plus de cent mille, et, au hasard du Bottin, une vingtaine de villes moindres, de façon à

former une échelle de population analogue... Descendons même jusqu'à 8.000. (*Pages 56 à 58.*)

Nous parlerons après, spécialement, de quelques monstres — New-York, Boston, Chicago...

Et tous les voyages d'Amérique parlent des Universités, Harvard, Yale, Columbia, des instituts Peabody, Smithsonian...

Voici des villes ordinaires, bibliothèques d'États ou de petites et moyennes cités.

Quelques villes ont un collège, une université, d'autres bibliothèques, nous le notons, si possible. Le budget est en *francs* et ne donne souvent que les acquisitions. Quelques chiffres, par les petites villes, remontent à 1904 et même 1901 ; la plupart sont revus pour 1907.

Ce tableau n'a de sens que comparé à d'autres. On pourrait en changer plusieurs fois les noms de ville, citer, citer...

Il faudrait dire le rayonnement dans les campagnes, la *circulating library*, montrer des salles de lecture avec des fauteuils épars, chacun mettant le sien où il veut, les salles de journaux, et les livres à la disposition du public, compte qui n'entre pas dans les statistiques...

Surtout il faut répéter que l'enseignement supérieur, en dehors de cela, est intact, que ces bibliothèques des États ne sont pas celles de l'État, qu'elles sont surtout payées par les citoyens cotisés ; c'est la mise en commun des livres, voilà tout. C'est un phénomène d'association libre, non une émanation du Pouvoir d'en haut.

La ville de **HARTFORD**, capitale du Connecticut, a 78.000 habitants. Nous avons vu que les chefs-lieux français de cette importance dépensent tout de suite mille francs en achats de livres. Outre deux bibliothèques de collège, *the Case Memorial Lib.* (87.492 vol., 48.700 br. — budget, 20.000 fr.) et celle du *Trinity College* (55.000 vol.), Hartford a deux bibliothèques publiques, une de 70.000 et une d'environ 92.000 volumes. L'une d'elles prête au dehors de 200 à 250.000 volumes par an. Les accroissements annuels en volumes sont de 3.000 à 6.000 ; budget de 83.000 francs. L'autre est de référence, spécialement. Enfin, au Capitole, est la librairie de l'État.

Le dernier report (années 1905-1906) de la *State Library* nous parvient en ce moment. Tout d'abord le Librarian se réjouit d'attirer des sociétés. Ainsi les « Commissioners » des chemins de fer ont trouvé plus commode de transférer leur bibliothèque à la Library d'État. Le public en profite. Mais les

	milliers d'habitants	NOMBRE de livres de la bibl. publique	BUDGET (en francs)		COMMUNICATIONS	OBSERVATIONS
			Total	Achats de livres		
					P. Prêts R. Référence (sur place)	
Albany.....	120	430.831 *	397.000	157.500		Plus 172.890 br. et 171.493 vol. 349.556 br. doubles
Allegheny city.....	110	58.000		32.500	104.354 P. 145.541 R.	
Annapolis.....	8	80.000	95.615	12.500		(Budget de 1897.) Travelling lib. 7. 500 vol.
Atlanta.....	135	45.000	75.000			
Augusta (M.).....	10	97.000	43.000			
Austin.....	25	55.000	15.000			
Baltimore.....	625	244.345	293.755	80.000	685.303	<i>J. Hopkins</i> Univ. 133.000 vol. — <i>Pea-</i> <i>body</i> Inst. 160.626 vol., 21.521 br. Acq. 50.000 fr. — <i>Mercantile Lib.</i> 81.000 vol., etc.
Bangor (M.).....	19	61.744	50.000	17.000		
Boise-City.....	7	15.000	6.000			
Brookline (Mass)....	16	64.803	101.480	16.125	140.666	
Buffalo.....	400	235.530		444.850	1.200.829	
Burlington (V.)....	14	40.000	25.000	2.500		Univ. et College : 70.000. vol. 32.000 br.
Cincinnati.....	375	377.813	914.830	208.390	853.043	Young Men's mercantile Lib. 77.000 vol. acq. 12.000 fr.
Cleveland.....	400	291.884	1.322.055		1.550 914 P. 1.028.200 R.	College 54.000 vol.
Columbus.....	135	102.374	73.200	17.500		Univ. 70.000 vol.
Dayton.....	85	70.000	125.000	30.000		
Denver.....	185	107.000	161.359	28.385	317.305 P. 247.139 R.	
Des Moines.....	68	104.000		45.000		
Detroit.....	370	220.000	377.620		712.912 P. 954.443 R.	
Dover.....	4	45.000		1.500		
Fall River.....	89	78.000	130.000	25.000		
Frankfort.....	11	100.000	6.			

	milliers d'habitants	NOMBRE de livres de la bib. publique	BUDGET		COMMUNICATIONS	OBSERVATIONS
			Total	Achats de livres		
Harrisburg.....	50	135.000		47.000	315.895	
Indianapolis.....	220	121.629	350.000			
Jackson.....	9	89.000		15.000		
Jersey City.....	215	101.852	151.458	42.505	472.400 P. 59.591 R.	
Lansing (M.).....	15	160.000		70.000		(En 1899).
Little Rock.....	36	51.000	5.500	500		
Los Angeles.....	240	105.269	405.000			
Louisville.....	250	51.000	20.435		675.015	
Lowell.....	96	71.355	80.000	8.535	117.542	Univ. 80.000 v. Historic. Soc. 175.000 v. 100.000. br.; Acq. 40.000 fr. Frede Lib. 48.000 v., etc.
Madison.....	18	45.000	50.000			
Milwaukee.....	320	172.865	322.535	55.565	672.04	
Minneapolis.....	245	160.000	375.000			
Nashville.....	86	35.000	5.500	9.000		
Newark.....	255	111.916	270.000		552.015	
New Bedford.....	55	96.000	98.425		131.923	
New Orleans.....	400	70.000	60.000		120.000	State Lib. 41.000 vol. — Howard Lib. 52.000 vol.
New-Port (R.-I.)....	23	49.042		11.290		
New-Haven.....	102	54.824	89.200			Chiffres de 1900. Accr. 3 à 4.000 vol. paran.
Northampton.....	16	104.460	105.000	73.500	106.103	Bibl. Forbes. Capital : 2.075.000 fr.
Norwich.....	29	14.133		3.500		
Omaha.....	160	71.563	107.735	25.445	214.930	
Peoria.....	70	93.143		98.000	191.600	
Philadelphie, free lib.	1.400	310.630	1.115.000			Free library : 48 succursales. Library Co, publique. — Université : 240.000 vol. — Mercantile Lib. 200.000 vol.; acq. 30.000 fr., etc.
— — Lib. C.*..	»	223.137	124.391	37.393	30.324	

	milliers d'habitants	NOMBRE de livres de la bibl. publique	BUDGET		COMMUNICATIONS	OBSERVATIONS
			Total	Achats de livres		
Pittsburgh.....	360	305.000	1.000.000		1.463.207 P. 103.160 P.	6 branches.
Portland (M.).....	50	66.000	69.925	11.673	16.221 R.	Athenæum, 68.000 vol. Brown Univ. 150.000 vol. 50.000 br. etc.
Providence.....	175	123.895		210.215	130.702	Univ. 46.000 vol.
Richmond.....	100	160.000		100.000		
Rochester.....	170	65.000		60.000		
Sacramento.....	27	140.800				
Saint-Louis.....	720	223.000 v. 50.000 b.	990.530	61.595	1.124.716 P. 97.867 R. 214.979 J. ⁽¹⁾	(1) Journaux. — Mercantile Lib. 133.315 vol. Voir Index.
Saint-Paul.....	200	60.000	90.000		94.079	Essex Inst. Lib. 95.378 vol. et 334.295 br.
Salem.....	10	48.200	69.105			
Salt Lake City.....	65	25.000	35.000			La Sutor Lib. brûlée en 1906 a sauvé la moitié de ses 206.300 vol.
San Francisco.....	450	44.551	491.710	102.800		En 1900. Accr ^t 7 à 10.000 vol. par an. Soc. hist. 111.500 vol.
Springfield (Mass.)...	51	152.345	258.250		425.063	
Topeka.....	31	77.000	52.000			
Trenton.....	90	75.650		17.500		
Waterbury.....	46	69.664 v. 32.000 b.		60.000		
Wilmington.....	80	59.096	104.685	19.795	224.940	Collège: 40.000 vol.
Worcester.....	98	100.000	268.955	60.155	398.403	

Commissioners en profitent bien plus ; ils ont gratuitement leurs livres bien classés, à leur disposition dans une salle comode, ouverte du matin à 10 heures du soir, éclairée.

On ne peut compter les communications : la grande masse des livres sont à la libre disposition des lecteurs.

Le nombre de ceux-ci varie de 450 à 600 par mois, — 6.850 en 1904-5, 5.836 en 1905-6. Le prêt est de 3.842 et 4.718 ces mêmes années.

L'accroissement d'un an (1905-6) est de 13.192 n^{os} — exactement 4.290 volumes reliés, 7.646 pamphlets, 1.256 miscellannées.

Les dépenses sont :

PERSONNEL : [M. G.-S. Godard librarian, \$ 2.500, M. Green assistant, 900. M ^{lles} Yale, assistant et Pencoast, cataloguer, 780. Barnard 25] 4.985 = ...		24.925 fr.
ACQUISITIONS DE LIVRES : \$ 6.167.86 = ...		30.839
DIVERS : (Reliure : \$ 730.35, impression de cartes de catalogue, 110.08. Echanges : \$ 153.62. Fournitures, etc). 2409.02		17.016
		72.780 fr.

La Bibliothèque se sert des fiches imprimées qu'elle peut acquérir ; et les autres sont faites à la machine à écrire.

La question de fusion entre les bibliothèques, comme dans Le magnifique système de New-York, et celle d'une construction nouvelle sont à l'étude.

Passons à l'autre bout de l'Amérique. LOS ANGELES, en Californie, 105.000 habitants, n'a de bibliothèque que depuis 1892. Le chiffre, en 1904, était de 110.307 volumes, 358 journaux, etc. Mais les communications étaient de 750.667, l'accroissement annuel de 15.000 environ, le budget de 286.260 francs. — Il est de 405.000 fr. en 1906.

Reims, ville égale, et plus riche en livres, a un chiffre de communications de 8.000, et donne à sa bibliothèque 20.210 francs. Encore le Musée doit-il se payer là-dessus. Ce chiffre : le *treizième*, largement compté, voilà la proportion moyenne des bibliothèques de France à celles d'Amérique, dans des villes égales. Par l'usage qu'on en fait, c'est encore treize fois moins...

Beaucoup de bibliothèques dites à cotisation ont des revenus qui dépassent l'apport annuel des sociétaires. Ainsi la Mercantile Library de Saint-Louis, sur un revenu de 274.275 fr. pour

1907, ne compte que 34.825 fr. de cotisations contre 200.000 fr. de rentes. Les 137.030 demandes se partagent en 92.985 « Fiction », soit 62,8 p. 100, contre 44.045 « Non-Fiction ». Les acquisitions de l'année ont été de 4.177 vol.

A WORCESTER, les revenus totaux pour 1907 sont de 268.955 fr. L'appropriation municipale est de 19.000 fr. Vient s'y ajouter des revenus divers : amendes, 5.995 fr., taxe sur les chiens au profit de la bibliothèque 33.565 fr., ventes de catalogues 175 fr., de vieux papiers 60 fr., etc.

Les achats sont de 50.025 fr., pour livres, et de 10.130 fr., pour périodiques. Les frais d'éclairage sont de 8.825 fr. Il y a des ascenseurs, appareils électriques, etc. Le personnel comprend un librarian à 18.875 fr., et une quarantaine d'assistants, dont les traitements vont jusqu'à 8.000 fr. Une dizaine sont spécialement consacrés au service des enfants.

L'accroissement de l'année est de 8.451 vol. : 7.024 vol. ont été achetés, dont 2.841 pour enfants, 714 vol. ont été formés en reliant des périodiques. On déduit 2.321 vol. usés et 275 perdus. Le total est de 163.401 vol. dont 60.000 pour la lecture sur place, 67.000 pour le prêt, 8.751 pour enfants. Ajoutez 18.187 brochures.

La circulation est fort intense : 275.556 prêts ; il y eut une journée de 3.319 vol. déplacés. Neuf stations fonctionnent dans la ville pour la délivrance des livres. Il y a eu 81.000 vol. lus sur place, 116.747 communiqués aux enfants, 27.666 déposés temporairement dans les écoles.

A DAYTON (Ohio) 85.000 hab., la bibliothèque est de style roman américain, dans un joli parc. On en voit les photos dans le rapport publié fin août 1903, par Miss Electra C. Doren, librarian. Le budget de l'année fut de 94.940 fr. Les achats de livres et périodiques ont monté à 21.140 fr., la reliure à 1.700 fr., feu et lumière 3.875 fr. ; le petit musée installé à la Bibliothèque a absorbé 3.215 fr., le personnel 38.480 fr., les bâtiments et l'entretien 3.450 fr., etc.

La bibliothèque occupe 11 bibliothécaires (assistants), — dont un seul homme, — et 12 employés divers.

Elle est ouverte de 8 h. 30 du matin à 9 heures du soir. Des dépôts sont ouverts de 4 à 8 dans 4 écoles.

Les prêts à domicile ont varié de 152 vol. le 6 novembre à 1.015 le 21 février. En tout 135.773. vol. lus, dans lesquels la *Fiction* et *Juvenile fiction* entrent pour 100.813. Sur place 76.512 vol. et périodiques.

Le nombre total des volumes monte à 55.537, déduction faite de 4.848 volumes détruits en 30 ans d'usage.

Il est curieux de voir l'activité déployée par la bibliothécaire, notamment la propagande faite dans les écoles, les soins apportés à la lecture des enfants, le prêt encouragé avec autant de zèle que les bibliothécaires français en mettent à le repousser, les remerciements à la presse locale qui publie les listes de livres nouveaux, aux clergymen qui les annoncent au public, aux instituts et bibliothèques de toute l'Amérique qui prêtent des photographies à exposer temporairement... les clubs, les sociétés qui s'en mêlent... toute cette vie qui grouille là-bas, dans une bibliothèque!

Le budget, depuis 5 ans, a augmenté d'un quart : il est de 125.000 fr., pour 1908.

Ce n'est plus du zèle, c'est un prosélytisme que seules les religions nouvelles connaissent.

Dans les écoles.

Et tout d'abord, pour comprendre que cet épanouissement des bibliothèques n'est pas affaire de donations et crédits, mais tient au peuple même, et que les bibliothèques américaines sont moins remarquables par leur richesse que par leur utilité, par l'usage qu'on en fait, qu'on apprend à en faire, — il faut dire que les enfants apprennent à s'en servir : l'usage des bibliothèques fait partie de l'éducation.

Cet usage des bibliothèques comprend tous les degrés. La Faculté des lettres enseigne chez nous quelque bibliographie, malheureusement tournée uniquement vers les études historiques. Nous apprenons, sur le tard, à établir la bibliographie d'un sujet. Nous apprenons fort peu à le débrouiller. Les déconvenues du public dans les bibliothèques sont souvent objet de plaisanterie, et plus les bibliothèques sont riches, offrent de ressources, de facilités — plus elles ahurissent le public. Il faut à un licencié qui veut préparer une thèse une bonne quinzaine pour apprendre à se servir de la Nationale, et se mettre simplement au courant de ses commodités. Il y a une ignorance énorme dans les reproches que le public fait à nos bibliothèques, quoique l'utopie de nos bibliographes qui enregistrent en tas tous les livres dont ils dénichent les titres, dates et lieux d'impressions, ne me semble pas venir de moins d'ignorance. C'est toujours au conseil d'ami, à l'on-dit d'un

salon, au libraire qui vous fait l'article que l'on demande ce choix si important : celui du livre que l'on doit étudier, qui sera la fondation de tout ce que vous connaîtrez et penserez sur tel sujet.

Je sais quel danger offre la dispersion, et dans quel excès les Américains tombent souvent, je nous vois à regret prendre les mêmes manies hâtives, vingt volumes parcourus, pas un seul lu à fond, et ce n'est pas sans réserve que je conseille et envie les méthodes américaines. Je crois cependant que l'on a beaucoup à y prendre, et qu'à la condition de pousser à fond un point, de suivre docilement et progressivement un chemin choisi, l'élève doit apprendre à choisir par lui-même; ses fautes, ses erreurs mêmes lui seront profitables; il doit prendre l'habitude de ne s'en remettre à personne.

Loin d'enfermer l'enfant dans un livre, l'unique livre, bréviaire que l'Etat ordonne à l'instituteur, afin qu'il l'ordonne aux enfants, les Américains appliquent la méthode dite *séminaire*, qui consiste à présenter à l'enfant plusieurs livres à comparer, avec mission de dégager lui-même l'opinion qu'il croit juste.

Tout un ensemble de mesures sont prises pour habituer l'enfant aux bibliothèques, à la recherche personnelle, à trouver lui-même quel livre il doit lire.

Ces mesures, un article de Mary Wright Plummer les énumère dans le *Courrier des bibliothèques* (1901) :

1^o Visites collectives à la bibliothèque comme illustration du cours ;

2^o Prêts spéciaux aux professeurs de lots de livres qui restent un mois dans la classe ;

3^o Achats de livres complémentaires du cours, prêtés 3 mois aux écoles ;

4^o Visites du bibliothécaire aux écoles ;

5^o Les livres intéressant certains cours sont achetés en double ou soustraits pendant une période limitée au service public ;

6^o Exposition dans la bibliothèque de gravures et documents illustrant les cours ;

7^o Prêts spéciaux pour les vacances d'été ;

8^o Préparation de listes de livres pour les devoirs et pour les débats scolaires ;

9^o Livres illustrés prêtés aux écoles maternelles ;

10^o Certains rayons de la bibliothèque sont désignés comme

propriété de tel maître, qui y place les livres qu'il recommande.

Ainsi l'élève prend l'habitude d'aller à « son rayon » de la bibliothèque. Ainsi il acquiert l'habitude de considérer comme sienne la bibliothèque publique, et d'y mettre ses propres livres, de les mettre en commun — afin qu'ils servent à d'autres quand lui-même n'en fait rien, afin qu'il sache que, le jour où il veut s'en servir, c'est là qu'il les trouvera, plus vite et plus commodément que chez lui.

New-York dépense 255.000 fr. par an pour les livres de ses 516 écoles. Le chiffre total dépasse 600.000 volumes. Le mouvement ne date réellement que de 1880. Le Muséum d'histoire naturelle tint à doter chaque école des 4 vol. de l'*Histoire naturelle* de Cassell.

J'insiste sur un point. Les écoles n'ont pas de bibliothèques ou ces bibliothèques contiennent seulement les manuels d'usage journalier, que l'élève étudie plusieurs mois. Mais les livres de lecture, références, illustrations du cours, divertissements, etc., sont à la bibliothèque publique. Les enfants y ont une salle à eux, mais c'est tout de même la bibliothèque des hommes.

Très jeunes, ils en prennent le chemin.

Des années passées dans une bibliothèque française rendent sceptique et dédaigneux sur l'utilité des bibliothèques. Ah! que la visite et l'étude des bibliothèques libres de l'étranger modifie cette opinion! C'est parce que les nôtres sont rares, peu fréquentées, qu'elles servent de lieu de flâne et de préau couvert aux désœuvrés. Les gens d'affaires, les scientifiques, les actifs n'y trouvent pas et n'y *réclament* pas de commodités suffisantes, c'est vrai... Mais quand ils les ont, ils ne savent pas s'en servir. Ils se contentent de renseignements de dernière main, de manuels stupides, de la mise-en-avant des plus grossières réclames, quand les meilleurs livres sont à leur disposition. Et comme remède, que réclame-t-on? — la résurrection de ce sot intermédiaire : la critique littéraire.

Celle-ci dispense de lire plus qu'elle ne fait lire. Elle aggrave l'ignorance d'une opinion d'emprunt.

L'usage d'une bibliothèque libre, avec l'accès libre aux rayons apprend à choisir, apprend à acheter — mieux que nous n'avons appris aux galeries de l'Odéon.

L'usage des bibliothèques dès l'enfance en Amérique est une école de décision.

C'est aussi, par la présentation d'opinions multiples, la vraie école de tolérance.

Bâtiments

Les modèles les plus variés, les bâtiments les plus prétentieux attestent la concurrence des villes à ériger la plus somptueuse basilique. Celle de Carnegie, à Pittsburgh, dresse au-dessus d'une abside romane une tour qui rappelle plus notre Sacré-Cœur qu'une Sorbonne nouvelle. Cette abside est celle d'une salle de spectacle longue d'à peu près 25 mètres, large de 18, dominée par un orgue. De l'extérieur on peut deviner chacune des salles de cette vaste maison collective : la salle de lecture, en chœur de cathédrale, de 15 mètres sur 10, la salle de conférences au-dessus, les annexes, salles de catalogues, la galerie de tableaux.

Tout de même, l'art roman semble mieux compris que le grec en cette ville de Pittsburgh, si l'on compare l'énorme et colonnadeux Institut Carnegie à cette vivante bibliothèque.

Riche en documents d'architecture, de beaux-arts et de métiers, pourvue de six succursales, recevant de la ville une contribution annuelle de 790.000 francs, c'est-à-dire 30.000 de moins que notre Nationale, elle communique par an pas mal de volumes de plus : 645.093 en 1904. Elle comptait alors 200.263 volumes et 12.444 brochures. Mais l'accroissement annuel est de vingt mille.

Minneapolis a aussi une sorte d'église ; l'abside est d'un gothique fantaisiste qui n'est pas sans pittoresque. On y réserve aux dames des salles qui sont de luxueux salons. Chacune met où elle veut son fauteuil et son tabouret. Tout semble préparé pour une intimité. La haute cheminée, l'hiver, concentre les lectrices de ce salon silencieux.

A Homestead (9.000 hab.), fondation Carnegie, deux salles de billard, hommes et femmes. Ce jeu divise les sexes...

La Peabody Library de Baltimore a réuni autour d'une salle gigantesque ces cinq étages de magasins, qui la surplombent de cinq balcons. Disposition qui prête à la splendeur, mais est peu confortable. Il y fait froid l'hiver, et ces galeries de recherches ne favorisent pas le silence des travailleurs. Il faut noter aussi combien ces éclairages du haut, de très haut, apportent de tristesse aux salles qu'elles éclairent si majestueusement.

La Morisson Reeve, à Richmond d'Indiana (20.000 habitants) n'a pas tant de luxe. C'est la villa particulière d'un million-

naire, pittoresque, confortable, mais sans faste extérieur. Une tour seule distingue cette maison à quatre étages des demeures privées. Un porche de genre roman, les arceaux de fenêtres sans sculpture, rappellent les vieilles demeures de nos cités. C'est bien américain, aussi est-ce plus près de nous. Certains châteaux de la France du xvi^e siècle avaient cette allure et cette importance. Ils protégeaient des villes égales. Les bibliothèques aussi protègent. Sans leur appui, est-ce qu'on vivrait dans ces provinces ?

Après les palais, après les burgs et les villas, il y a les cottages, de jolies maisons de pierre et de brique où le lierre fait de la fantaisie, où un jardin bien vert forme l'escalier d'honneur. Elles ont dans les villages le rôle de beauté qu'avaient, neuves, nos églises romanes, dont elles ont la grâce forte, l'aimable solidité.

Elle est coquette, avec sa tourelle d'angle, son petit clocher et sa grande porte à plein cintre, la petite bibliothèque de Middleton (Mass.), 838 habitants — et celle d'Easton, 4.452 habitants, qu'on peut voir en photo dans le livre de Schultze. Celles de Dedham, 7.211 hab., et de Northampton, 16.746 hab., sont des châteaux de millionnaires. Quel charme dans cet art national, qui donne à la maison commune toute la grâce d'un domicile particulier !

Est-ce le même peuple qui, quand l'orgueil le travaille, bâtit les hideux monstres de New York et de Washington, à l'instar de l'Europe et de l'antiquité ! Maquillage trahi par les noires cheminées qui dépassent les niaisés colonnades, tels un gibus coiffant un Apollon antique.

Le Bulletin de la *New-York State Library* publie (oct. 1906) une vingtaine de plans de petites bibliothèques, depuis 300 volumes, — un simple kiosque à Keene Valley (New-York), qui coûta 5.850 francs, mais apporta un abri pittoresque dans une solitude de banlieue, — jusqu'à celle de Zadoc Long, terminée en 1891, 8.000 vol. coût. : 14.000 fr. — et celle de Titusville, 8.000 hab., prête pour 12.000 volumes, construite en briques, et qui coûta 150.000 francs. Marshalltown (Iowa), 10.000 hab., a la sienne en coin de rue, et rappelle le pavillon de Hanovre, sur nos boulevards. Elle coûta 150.000 francs et contient 15.000 vol., avec extension possible. La salle pour enfants y égale celle pour adultes. A East Orange (N.-J.) (17.000 hab.), également en coin de rue, on a utilisé l'angle avec élégance. Le vestibule donne accès, à droite, à gauche, aux deux salles oblongues (adul-

tes et enfants), tandis que le fond laisse voir toute la perspective du grand magasin (25.000 vol.) en forme d'éventail, orné de plantes vertes, et dont le centre est occupé par les tables et casiers servant au catalogue et à la délivrance des livres. Même disposition à Marinette, 15.000 hab. 18.000 vol.; prix : 135.000 fr.; en pierres. Cette heureuse disposition en éventail, à un coin de rue, semble prédominer, avec installation devant le magasin d'un *Delivery room*, où on va chercher les volumes, et où se consultent les fiches de catalogue.

Notez ces prix, dites-les à nos conseillers municipaux de province. 14.000 francs pour loger 8.000 volumes! Est-ce que le grenier de la mairie ne suffit pas ?

C'est qu'une bibliothèque, pour nous, est un cimetière. Pour l'Amérique c'est un entrepôt. Les livres n'y dorment pas, ils y couchent à la nuit et repartent bien vite chez ceux qui les lisent. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils s'usent et qu'on les jette.

Mais cette petite maison, la plus fréquentée du village, où l'on va chaque jour, ne fût-ce qu'un moment, et où l'on se rencontre, — il faut qu'on en soit fier et que ce soit la plus belle.

§

Maintenant, quelques monstres :

Boston [561.000 habitants], dépense pour sa bibliothèque 1.525.000 francs, 3 francs par tête.

Impôt formidable? Non. Les cabinets de lecture à Paris coûtent 5 francs par mois. Ils sont plutôt moins bien fournis.

Fondée en 1847, la Bibliothèque de Boston est restée la première des bibliothèques municipales.

D'un grand luxe, décorée par Sargent, Abbey, Puvis de Chavannes, elle a eu la malencontreuse idée de calquer la façade de notre Ste-Geneviève. Mais ce n'est qu'une façade.

En 1875 on comptait 300.000 volumes, et 758.493 prêts. Le budget n'était alors que de 141.300 dollars, et le crédit d'acquisition dépassait à peine celui de notre Nationale d'un quart : 107.500 fr. Mais si notre Nationale devait rester à ses 82.000 ou 87.000, justifiait-elle autant un accroissement de crédit? Deux millions de volumes qu'elle possédait alors ne profitaient qu'à 51.000 visiteurs, qui avaient demandé 187.165 volumes, — chiffre bien exagéré vu que l'on compte ici six fois le même livre lu sur place toute la semaine par la même personne, qui

doit s'en aller quand on ferme à 4 heures. A Boston, le livre emporté à la maison compte pour un. Où l'on voit que 300.000 volumes rendent plus de quatre fois le service de deux millions.

Il n'est pas très étonnant que ce succès ait pour ainsi dire pompé les générosités. Un donateur était vraiment sûr de rendre service à ses concitoyens en dotant la bibliothèque, et il ne faut cesser de répéter ces exemples aux conservateurs qui se couchent en long devant les bibliothèques afin qu'on n'entre pas. L'affluence du public emporte moins qu'elle n'apporte. Le prêt des livres n'appauvrit pas les bibliothèques, il les enrichit. Un muscle qui s'exerce ne s'use pas, il se développe.

La Bibliothèque publique de Boston, en janvier 1905, comptait 871.050 vol., et en 1907 (31 janv.) 903.349. Des collections spéciales sont consacrées aux mathématiques et astronomie, à l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, à la statistique, au droit international, l'art militaire, la musique, les livres sur Shakespeare, sur Franklin, sur Browning, etc. Elle a 25 branches ou succursales.

Crédits en francs (1907).

Personnel et entretien.....	1.451.013 fr.
Acquisitions. Livres.....	197.395 —
— — Périodiques.....	43.545 —

Le personnel comprend 200 employés. La direction est assurée par 5 trustees, nommés pour 5 ans par le maire et renouvelés un par an. Ces fonctions sont gratuites et l'on cherche moins pour elles des paléographes que des financiers.

Le Library bureau, devenu très important, fournit de fiches de catalogue une partie des bibliothèques des Etats-Unis. On ne publie pas de catalogue, mais des listes d'accessions délivrées gratuitement.

Les communications se sont élevées à 1.509.086 volumes.

Cette bibliothèque est-elle seule à Boston ?

A-t-elle tout accaparé ? — Il reste encore, outre l'Université :

Boston Athenæum. — 220.000 vol. Acquisitions : 43.500 fr.
 Medical Library. — 25.000 vol., 26.000 br., 28.000 journaux.
 State Library. — 139.000 vol., 110.000 br. Acquisitions : 35.250 fr.
 Congregational Library. — 54.000 vol., 52.000 br. Acquisitions : 6.250 fr.
 Musée des Beaux-Arts. — 6.000 vol., 8.000 br.
 Académie des Arts et Sciences. — 30.000 vol.
 Mass. Historical Society. — 43.000 vol., 104.000 br.
 New-England historic genealogical society. — 35.000 vol., 30.000 br.
 Société d'histoire naturelle. — 35.000 vol.
 Etc.

Enfin Cambridge et la Harvard University sont de l'autre côté de la rivière Charles. Il n'y a que les ponts à passer : Cambridge, 81.000 habitants. L'Université [achats de livres : 117.685 fr.] comprend une bibliothèque centrale, 10 divisions, 28 sections. Il y a un bibliothécaire pour le Droit, un pour la « Divinité », un pour l'école dentaire, un pour la littérature anglaise moderne, etc. En 1897, 488.356 vol. En 1907, 742.210 volumes, 440.512 brochures. Ceci n'empêche pas la ville de Cambridge, banlieue de Boston et siège de l'Université, d'avoir sa bibliothèque publique, 75.000 volumes, et d'y consacrer plus d'une centaine de mille francs, dont 35.620 francs en acquisitions de livres.

Et elle est utile : 241.705 prêts en 1906.

§

Chicago. — L'Université; 458.000 vol., 1.510 périodiques. — L'Université Nord-Ouest, à Evanston, 65.398 vol., et 43.235 brochures, plus 20.000 de droit, 3.000 d'art dentaire, 19.000 de théologie, etc. — L'Institut Armour de technologie, 29.000 vol. L'Institut de droit, 44.000, la Société d'histoire, 50.000, etc., etc.

Trois grandes bibliothèques publiques :

1^o John Crerar, de Chicago, d'origine écossaise comme Carnegie, légua 600.000 dollars à des parents et amis, un million à des œuvres de bienfaisance, et le reste « à une bibliothèque portant son nom, à bâtir dans le Sud de Chicago, en gardant assez pour l'entretenir et la munir de livres sains... — ce qui ne signifie pas d'y mettre uniquement des hymnes et des sermons, mais d'en exclure à tout jamais les sales romans français et balivernes cyniques... ». Ce reste, deux millions et demi de dollars et divers intérêts industriels, peut être évalué aujourd'hui à près de vingt millions de francs. La construction prévoit 600 lecteurs et un million de volumes. Mais une salle provisoire a été ouverte en 1895 au 6^e étage d'un grand building et en a pris le 5^e depuis peu. Une moyenne de 279 lecteurs par jour, 75.000 consultations dans l'année et le triple si l'on compte les centaines de périodiques et les quatre mille volumes qu'on peut prendre librement, sans rien demander, et qui, outre les livres de référence courante, comprennent un choix « des meilleurs livres » sur tous les sujets. Le fait qu'ils sont placés là est une recommandation.

La Bibliothèque possède aujourd'hui plus de 200.000 vol. et un catalogue de *sujets* qui comprend le dépouillement de 300 périodiques. Ce catalogue est le fruit d'une entente avec la Library du Congrès et quatre autres.

Salle de lecture, comme les suivantes, ouverte de 9 heures du matin à 10 du soir. Revenu d'un an : 180.000 fr.

2° La *Newberry Library*, autre bibliothèque publique, compte 283.458 vol. (1905). Moyenne de lecteurs par jour, 264. On compte, dans l'année 1907, salle des périodiques, 42.723 hommes, 24.924 femmes. Celles-ci empruntent les romans plus qu'elles ne consultent les gazettes. Les acquêts de l'année montent à 12.473 vol., 1.298 brochures. Le capital s'élève à douze millions et demi, et le budget de 1907 à 345.000 fr.

3° La *Public Library*, fondée en 1872, comptait, en 1904, 297.360 vol., 54.000 brochures. L'accroissement annuel avait été de 12.000 vol. En 1907 : 339.282 v. et 61.094 br. Accroissement de l'année : 15.672 vol. Le crédit, personnel et entretien, est de 1.050.260 fr. Celui d'achats de livres, 100.390 fr. L'accès aux rayons est libre en grande partie, et environ 1.600.000 lecteurs en profitèrent dans l'année. Le prêt fut de 1.764.936. En 1904, il fut de 1.986.664, sans compter le millier de livres et les périodiques pour lesquels le public a accès aux rayons.

NEW-YORK

New-York vient de terminer les constructions géantes qui lui assurent le premier rang parmi les greniers intellectuels des capitales du monde. Ceci, par la fusion aujourd'hui accomplie d'entreprises et fondations diverses, par une « centralisation locale » sur laquelle nous ne saurions trop insister.

Résumons d'abord, d'après la notice publiée en 1902 par le New-York Library Club « *Libraries of greater New-York* », les ressources de cette ville à cette date déjà éloignée.

New-York comptait 288 bibliothèques, sans compter les succursales. Ces bibliothèques sont : 1° publiques et libres ; — 2° à souscription, c'est-à-dire publiques en payant ; — et 3° particulières, ce qui ne les empêche pas d'être très ouvertes au public.

Nous avons d'abord le réseau des *Free public Libraries*. Public veut dire « supporté par contribution publique ». Ce n'est qu'un appoint aux autres qui ne sont ni moins libres ni

moins ouvertes au public. Nous reviendrons spécialement sur la première, la Public Library de New-York, incomplète en 1902, mais qui, terminée, aura 50 branches ou succursales.

L'argent public entretenait en 1900 16 bibliothèques et 52 succursales, que nous énumérons, bien que plusieurs aient été réunies depuis à la grande *Public Library*.

NEW-YORK 1900-1902	Nombre de volumes	Crédits en francs
Bibliothèques publiques.		
NEW-YORK PUBLIC LIB. Astor, Lenox et Tilden réunies.		
13 branches. — (212.802 v.), 2 Central Reference		
Lib. 538.957 vol. —, 182.370 brochures.....	751.759	428.250
<i>Aguilar free Lib.</i> 3 branches et <i>travelling Lib.</i>	76.779	220.000
<i>Brooklyn public Lib.</i> 17 branches et <i>travelling</i>		
<i>Lib.</i> — Echange	120.000	750.000
<i>Cathedral free Circulating Lib.</i> 11 branches.		
(25 800 vol.).....	78.690	86.375
<i>Harlem Library</i>	14.109	41.500
<i>Maimonides free Lib.</i>	65.121	55.000
<i>Mechanical Engineers' Library Ass.</i>	6.000	26.745
<i>N. Y. Free circuls. Lib.</i> (pour les aveugles)...	5 047	3.386
<i>Queensborough Lib.</i> 7 branches	23.778	100.000
<i>Tenement House Chapter Lib.</i>	2.283	4.750
<i>Tottenville Lib. Ass.</i>	828	5.580
<i>University Settlement Lib.</i>	5.000	22.000
<i>Washington Heights free Lib.</i>		27.500
<i>Webster free Lib.</i> (illustrations, prêt de gravures, etc.).....	10.840	34.000
<i>Young Men's benevolent Ass. free circul'g. Lib.</i>	4.000	20.125
<i>Young Women's Christian Ass.</i>	28.920	29.500

Free libraries. — Suivent les bibliothèques libres, publiques au sens où nous l'entendons, mais qui ne sont pas payées par l'Etat. En y comprenant toutes les « œuvres », leurs succursales, leurs envois et dépôts éloignés, elles sont en nombre infini. Citons les très importantes :

Cooper Union Lib. pour le progrès des sciences et arts, bibl. de 37.000 vol. avec un fonds de poèmes et ballades de 8.000 vol.

Father Malone Memorial Lib. (prêt), 20.000 vol.

Flushing Lib. Association, 5.750 vol., 16.422 fr. de revenu.

City Library, 21.000 vol.

Pratt Institute free Lib., 82.046 vol. et 109 recueils de brochures, 17.000 fotogr., magazines indexés, etc., 165.000 fr. de revenu.

General Society of Mechanics and Tradesmen (free library). Admission sur demande, 100.728 vol.

Nous passons les bibliothèques publiques juives, italiennes, allemandes, hollandaises. Mentionnons ici comme ouvertes au

public avec *accès libre* aux rayons, mais prêt réservé aux associés, la *Young Men's Christian Association*, 16 branches, 50.000 vol. dont 5.750 des périodiques indexés par Poole, 365 vol. *Athletics and Out-door Sports*, 2.000 *Biblical Literature*, etc. Une semblable pour les femmes à Brooklyn, 10.000 vol. Des sections existent pour les hommes de couleur, les Français, les employés de chemins de fer, l'armée, etc.

Longue serait l'énumération des bibliothèques fondées par des ligues ou associations dans un but de propagande ou de charité, non scientifique. Aucune n'est très riche en livres ; au plus la *Methodist Library* a 10.000 volumes. J'en vois plusieurs catholiques, 6 hébraïques, 4 pour les marins. En 1900, l'*American Seamen's Friend Society* avait expédié à bord des navires 10.717 bibliothèques de 43 vol. (dont une bible, un atlas, un dictionnaire et quelques volumes allemands, danois et suédois). 412.115 marins ont profité de 582.727 volumes. Nous passons les bibliothèques de charité, de tempérance, de protection des animaux — et les étrangères, italiennes, allemandes, etc., de caractère charitable ou confessionnel, distinctes des allemandes, italiennes, hébraïques, etc., libres, plus littéraires.

Nous en venons à la 3^e espèce de bibliothèques.

Subscription libraries. — Les bibliothèques à cotisation américaines ne sont nullement des cabinets de lecture. Elles jouissent de revenus, reçoivent des legs, dons, encouragements de toute sorte. En général les gens s'y assurent, j'imagine, ce choix de public, cette entrée réservée qu'on réclame gratuitement dans les bibliothèques de France, car il est difficile d'avoir, même en payant, des facilités plus grandes que les *free public libraries* Américaines !

En réalité, il s'agit surtout d'achats de livres techniques, et de collections spéciales. Leur importance est grande, et la *Mercantile Library* — que l'on comparera à notre Bibliothèque de la chambre de commerce, — montre que les marchands Yankees font tout pour se renseigner.

La *Mercantile Library* a 127.820 fr. de revenu. Elle a communiqué, en 1903, sur place 13.219 volumes, mais en a prêté 115.000 au-dehors. La cotisation est de 25 fr. par an pour les commerçants établis, de 20 fr. pour les clerks. Le nombre des volumes atteignait 263.217. Une succursale a été établie à l'*Equitable Life*.

New York Society Library. — Beaux-Arts, anciens jours-

naux, Americana, etc., 100.000 vol. Revenu : 78.665 fr. 50 fr. par an.

American Institute Lib. — (Agriculture et chimie), 25 fr. par an, 14.278 vol. Dépenses en 1900 : 7.814 fr.

Bar Association. — 52.154 vol. Revenu en 1900 : 430.725 francs.

Booklovers Lib. — 300.000 vol.

Brooklyn Lib. — (25 fr. par an). 152.474 vol. et 19.000 br., 10.000 vol. étrangers, 6 succursales. Revenu en 1900 : 105.000 fr.

Arthur W. Tams Music Lib. — Environ 500.000 vol. et un million de morceaux de musique. Revenu 125.000 fr.

Etablissements et sociétés scientifiques. — Nous n'en parlons que pour montrer que toutes ces bibliothèques publiques, libres, ou à cotisation, — celles du grand public, — ne dispensent aucunement les savants d'avoir leurs bibliothèques de spécialistes, réservées en principe, très accessibles en fait.

La *Columbia University* a 410.000 volumes, en acquiert une vingtaine de mille par an, et son budget de bibliothèque est de 343.185 francs. Le prêt aux étudiants fut de 84.873 volumes en 1905. Il ne s'agit pas de consultations sur place, qui sont libres de 8 h. 30 du matin à 11 heures du soir sans interruption. Le public a accès pour la lecture sur place. Nous relevons comme collections spéciales 1.153 vol. *Gæthe Collection*, 787, *Kant Collection*, 13.500 ouvrages sur l'éducation, 1.200 vol. de musique. La Bibliothèque fait des échanges nombreux. Un beau nombre de bibliothèques de laboratoires sont à ajouter aux totaux, qui étaient de 319.000 vol. et 40.000 brochures en 1900.

La *New-York University* comprend avec ses « General, Law School, et School of Pedagogy libraries » plus de 70.000 vol.

Nous mentionnerons en plus deux grandes bibliothèques médicales, une de Droit (65.000 vol.), trois de théologie (87.500, 36.000 et 30.000 vol.), le Muséum d'histoire naturelle (65.000 vol.), etc.

Parmi les sociétés, la Société historique a 125.000 vol., et celle de Long Island 65.000 ; celle de géographie, 35.000, l'Académie de médecine, 89.000 vol. L'« Equitable Vie », compagnie d'assurance, a une bibliothèque publique de droit de 17.000 volumes, etc.

Je n'achèverai pas de copier les 282 notices que je trouve réunies dans un petit volume bleu et blanc, d'un goût douteux,

mais d'une commodité évidente, et plus attractif que nos in-8° sérieux, gris et lourds. Je sais qu'un bibliothécaire français s'occupe de dresser la liste des bibliothèques secondaires de Paris, et, sans doute, nous aurons une supériorité écrasante quand nous connaîtrons les richesses accumulées dans notre vieille ville.

Il restera à nous en servir.

Un guide semblable rendra pour cela de grands services, et à toute sorte de gens, s'il est, comme celui de New-York, muni d'une table de sujets, renvoyant aux adresses, jours, heures, conditions, cotisations, s'il nous apprend, en un mot, où l'on a le plus de chance, où il est le plus commode de trouver ce qu'on cherche.

Mais j'ai hâte de dire quelques mots de la grande bibliothèque qui, dans quelques années, si nulle ville d'Amérique n'est tentée d'en battre le record, sera sans doute vraiment la première du monde — qui l'est déjà incontestablement par l'usage qu'on en fait, la quantité brute de livres communiqués.

New-York public Library.

Elle a été formée par la réunion, en 1895, des trois grandes fondations.

Astor Library.....	270.000 vol.	940.000 dollars.
Lenox —	86.000 —	500.000 —
Tilden Trust —	30.000 —	2.000.000 —

En 1901, elle incorporait la grande Bibliothèque libre circulante, avec ses onze branches et ses 660.000 volumes, puis les bibliothèques de Sainte-Agnès, Aguilar, Washington Heights, celle pour les aveugles, etc. Enfin Carnegie donnait 5.200.000 dollars pour l'installation et l'aménagement du vaste organisme qui doit comprendre quand il sera terminé 50 succursales desservant le plus vaste dépôt de livres qui existe.

Déjà 37 branches sont en plein exercice, et un service de bibliothèques circulantes, créé par Dewey, expédie dans la campagne des caisses contenant en moyenne, avec un catalogue, une cinquantaine de livres d'économie politique et autant de livres pour la jeunesse, 60 d'agriculture, vingt à trente de littérature, etc. On renouvelle tous les six mois.

La construction, sur les plans de Carrere et Hastings, est d'un style que les Américains appellent du « Louis XVI approprié » ou encore de la « renaissance classique » — traduisez en

français « pompier ». On a tâché d'être aussi loin que possible du New-York moderne, ce qui est bien pour nous faire aimer notre Grand Palais des Champs-Élysées, la Bourse, l'Odéon, et autres joies de l'architecture française.

Mais il ne faut pas croire que ces constructions soient sans mérite. Elles font repoussoir. Il y a le parc d'un côté, et de l'autre des maisons à douze étages, qui paraissent gracieuses, élancées, coquettes...

On voit de grands corridors, avec des escaliers et des colonnes doriques, de ces colonnes parvenues qui se donnent des airs antiques. Le vieux nom de Pas-perdus convient à ces salles vastes où fut perdu encore plus de pierre et d'argent que de temps. New-York pourrait avoir le plus grand budget de livres du monde avec les millions de dollars que légua Tilden. Ils ont préféré de la colonne dorique, eux aussi. Ils en ont.

Mais les aménagements intérieurs rachètent largement ces périphrases d'exorde. Au rez-de-chaussée les vastes salles pour le prêt au dehors. Au premier, des salles de lecture publiques, avec un département spécial pour les enfants, les salles de revues et journaux. Au second, des salles spéciales pour les étudiants, où l'on exige des cartes d'entrée. Enfin au troisième, la salle de lecture centrale.

Le magasin est de beaucoup le plus grand qui ait été construit. Il pourra contenir 3 millions et demi de volumes. C'est une cage d'acier de sept étages, chacun de 2 mètres 29 de haut, occupant une surface de 24 m. sur 99 m. On compte 97.000 rayons, soit une longueur totale de 122.675 mètres. Le poids actuel de ce casier de fer (vide) est de 8 millions de livres. (3.628.720 kg). Ils espèrent que, plein, cela pèsera le poids d'un grand cuirassé, douze millions de livres.

La salle de lecture principale, juste au-dessus du magasin, recevra ses livres d'en-dessous, mécaniquement. Elle est calculée pour 800 places assises, le double du British.

Communications. — Le mouvement de volumes était pour un mois, juin 1905 :

Lecture sur place.....	654 887 vol.	Augm. sur 1904:	30.884
Brochures.....	255.592.....		88.592
Prêt au dehors.....	448.816.....		68.132
Total.....	1.395.295.....		187.608

La Bibliothèque de New-York est de beaucoup celle dont on se sert le plus dans le monde. Tout Paris, ses quatre biblio-

thèques d'Etat et ses 80 municipales, n'atteignent pas ensemble le chiffre total de prêt au dehors de la grande bibliothèque de New-York. C'était 3.566.453 en 1904. La lecture sur place en plus : 549.696. Et les livres à la disposition des lecteurs...

En 1906 nous trouvons un total de 4.722.628.

En 1907, 5.490.244 communications!

On peut se rendre compte du progrès dans la masse de volumes déplacés par ces chiffres de l'*Astor library* seule :

	Lecteurs —	Moyenne quotidienne	Volumes —	Moyenne par jour
1866.	24.941	89	54.314	195
1886.	66.894	241	165.017	593
1906.	146.328	472	802.874	2.589
1907.	185.994	599	858.680	2.769

Accroissements. Budget. — Le total des volumes au 1^{er} janvier 1907 était de 1.536.866, dont 570.289 pour le prêt au dehors et 268.712 brochures.

39.366 volumes furent reçus dans l'année, dont 13.933 achats, 1.096 échanges (notamment contre le bulletin), 24.337 dons, plus 60.317 brochures (6.766 achats, 24.727 éch., 28.824 dons).

On reçut 6.382 périodiques régulièrement, dont 118 quotidiens, 890 hebdl., 1.856 mensuels, 710 annuels, etc., plus 157.572 n^{os} isolés.

Les dépenses totales : 3.461.647 francs (881.615 pour le service de lecture sur place, et le reste pour la *circulation*). Les chiffres du budget d'acquisitions net sont 241.675 fr., pour lecture sur place, 733.540 pour livres de prêt.

L'allocation de la ville est de 2.300.000 francs.

Bulletin. — Un bulletin mensuel donne les statistiques, la liste des dons et donateurs, la liste des principales accessions, et des listes de livres, par sujets, qui constituent un vaste catalogue méthodique. Les numéros de mai et juin 1907 sont consacrés aux œuvres sur la navigation et les sciences de la marine.

Voici les chiffres de ces 2 mois Référence : achats, 756 et 1.386 vol., 696 et 726 brochures, — dons : 1.324 et 1.059 vol., 3.684 et 2.308 brochures. Le nombre des volumes catalogués est de 4.138 et 4.545, de brochures 1.704 et 1.552. Il a été écrit à la main 10.685 et 8.062 cartes, à la machine 2.293 et 1.790, ces dernières reproduites à 11.093 et 10.543 exemplaires.

Il faut noter, outre les expéditions temporaires, le dépôt de certaines collections spéciales. L'on envoie à telle bibliothèque

de quartier une série sur les papillons, à d'autres, des séries sur l'histoire navale, l'automobile, le camping, Jeanne d'Arc, Richard Wagner, le Japon, des livres pour petites filles, grands garçons, etc. Enfin les *travelling libraries* ont expédié 74.101 et 78.593 volumes aux environs, ces deux mois là. On voit quelle vie continuelle anime ces « branches », quelle invitation continuelle elles font à la lecture et aux études.

Les livres les plus demandés, romans à part, sont les pièces d'Ibsen, puis la Science chrétienne de Clemens, l'Art de reconnaître les fleurs sauvages, de Dana, « Trois acres et Liberté » de Hall. Les romans sont ceux de Thurston, Mason, Nicholson, Williamson.

Des descriptions plus complètes seront données, je pense, d'ici peu. On dit que l'instantanéité des communications tient du prodige. Mais cela nous occupe peu. Nous n'avons aucun moyen et aucune raison en France d'entrer dans ce luxe et d'ériger de telles bâtisses. Tâchons seulement d'en faire de plus jolies. L'Amérique elle-même nous en donnera l'exemple.

Mais il y a un exemple magnifique dans la Bibliothèque de New-York, et cela, vraiment, pourrait nous profiter... New-York a réuni des fondations diverses, faites à des conditions particulières, assurant nombre de places, de « situations établies », de dominations particulières. New-York a réuni tout cela en un corps, un système, qui a tenu compte des vanités, des fortunes, des situations, — et la lecture de la ville, l'instruction de la ville sont assurées.

Est-ce que Paris continuera à avoir tous les 400 mètres une armoire où l'on met deux mille vieux livres sales qui sont partout les mêmes, et dont le monsieur qui a la clef ne peut venir que le soir, après le dessert...

Les 80 bibliothèques-misères de Paris dépendent toutes de la même administration, et on ne peut en grouper même une demi-douzaine...

Qui donc s'y oppose? Est-ce le marchand de vins du coin?

§

Les notes glanées ci-dessus suffisent, je l'espère, à justifier qu'il ne s'agit pas d'emphase et de fantaisies de milliardaires, mais du caractère essentiel d'un peuple nouveau, ce par quoi peut-être il s'est le plus nettement différencié du vieux monde,

et que ce n'est pas une simple boutade que ce mot d'*ère des bibliothèques* succédant à l'*ère des cathédrales*.

Palais ou cottage, la plus belle maison du pays, ville ou village, c'est la Library, — la nouvelle église. Les gros bonnets ont pu donner pour la construire, y avoir leur pierre tombale ou leur vitrail, elle vit de l'argent de tous, elle est ouverte à tous et nulle ville chrétienne ne s'en passe.

Certes, les 35 millions que coûta la Bibliothèque de Washington, les 12 1/2 de Boston, les 10 de Chicago, les 14 de Pittsburgh — les premiers votés par la ville, le dernier seul donné, — enfin les nouveaux bâtiments de Bryant Park représentent un effort, une ambition, une importance dont je cherche l'analogie ici... Oui, nous avons le Sacré-Cœur.

Les *Libraries* yankees servent aussi de Memorial. De même que les piliers du Sacré-Cœur, elles rappellent le nom de leur donateur; ce sont des temples élevés parfois à des mémoires illustres, des temples dignes de ces hommes qui se voulurent utiles, et qui suivent l'exemple des héros qu'elles honorent: ce sont temples utiles.

Elles servent à tous. Elles apprennent aux enfants la recherche personnelle, la tolérance. Elles éveillent la curiosité, l'initiative, elles renseignent le commerçant, l'industriel sur les choses strictes de son métier, elles avertissent l'inventeur de tout ce qui vient de s'inventer aux quatre coins du monde. Elles mettent un peuple « au courant ».

Enfin, elles occupent les femmes.

Oui, l'Amérique se vante d'avoir les plus belles bibliothèques du monde et elle publie assez de chiffres, de plans, de vues, et de reports pour provoquer, même à distance, l'admiration. Mais ce qu'il faut admirer, ce n'est pas tant des bâtisses souvent laides et construites par des Français, des budgets invraisemblables, peut-être moins bien employés que les nôtres, mais — j'emprunte ces paroles à un bibliothécaire français, M. Langlois, dont les projets de réforme en France me semblent le plus à combattre — « le zèle vraiment apostolique des bibliothécaires américains, beaucoup moins soucieux de *conserver* des livres en sommeillant à côté que d'en choisir et d'en acheter de nouveaux et de mettre en communication l'homme qu'il faut avec le livre voulu ».

Quoi que des voyageurs consciencieux aient écrit, et malgré les Reports que l'Amérique envoie, la vie, l'organisation, le rôle social de la Bibliothèque aux Etats-Unis, tout cela reste à

étudier et faire connaître en France. Je ne puis que signaler la grandeur de cette tâche. Ce sera un beau livre à faire.

On ne saurait regarder la question de trop haut. Un homme au courant d'une question vaut beaucoup. Tout un peuple au courant, qu'est-ce donc...! — Et comment un peuple se met-il au courant ?

Puissé-je avoir fait comprendre à quelques-uns que, dans un peuple qui sait ainsi se servir des bibliothèques, les activités ont quelque chance de plus de se développer.

§

Un mot encore à propos de l'Amérique.

On peut jeter à la tête des partisans de bibliothèques libres le libre commerce des livres. Eh bien, qu'on trouve dans un pays sans bibliothèques un marché tel que l'Etat de Massachusets qui dépense par an, à lui seul, plus d'un million de francs en livres ! l'importation de livres aux Etats-Unis — malgré les contrefaçons — va dans les quinze millions.

Sans doute certaine littérature y perd. Il y a des livres qu'on n'osera jamais acheter collectivement ; on les achète pour soi et on les cache. Je sais des commerçants qui perdraient quelque peu, moins cependant que la santé du pays n'y gagnerait. En revanche, que de livres sérieux, utiles ne peuvent trouver un débouché suffisant que par les bibliothèques ! Collections scientifiques, périodiques coûteux, qu'un particulier n'a pas d'argent pour acheter, pas de place pour conserver... Nous avons le triste palliatif de souscriptions de ministères. Le libre achat par des milliers de bibliothèques est une sélection autrement sérieuse, et certes moins entachée d'intrigue.

Voilà donc, en gros, ce que j'ai appris sur cet organe nouveau, désormais essentiel de la cité moderne : la *Bibliothèque libre*.

Invention américaine !

Oui. Mais si l'Amérique est trop loin, il y a un exemple plus près : c'est l'Angleterre.

Elle a réalisé, tardivement, mais promptement, un réseau de bibliothèques libres par des moyens qu'il ne tient qu'à nous d'employer.

C'est sur l'Angleterre que j'insisterai encore. Je prie les

Français — qui donc ne va pas une fois à Londres? — d'entrer une fois dans une bibliothèque publique. Pas le British ; le British, nous l'avons, et peut-être mieux. Mais une libre publique — ce qui serait une populaire en France et ce qui là-bas est celle du Peuple, par un grand P, pour un grand Peuple.

Il y en a partout, 80 à Londres, et une dans chaque petite ville. Toutes ouvertes jour et soir, sans interruption, toutes avec leurs 3 salles : journaux, prêt, références.

Ce que je dis ici, après MM. Langlois, Pellisson, Chevalier, et d'autres, il y a six ans que le Dr Schultze l'a dit aux Allemands, et le mouvement chez eux déjà se généralise.

Je ne voudrais pas faire de déclamations morales, crainte de nuire à une cause qui peut-être est d'ordre moral supérieur, idéal — mais qui avant tout est une machine rudement commode, dont on ne se passe pas plus, quand on l'a dans sa ville, qu'on ne se passe de l'autre lumière, celle du gaz.

Mais quand une chose est commode, les Anglais ne négligent pas d'y voir une œuvre magnifiquement moralisatrice. Et les grands écrivains qui vers 1850 lancèrent ce grand mouvement pratique, créèrent ces outils, prêchèrent pour ces maisons utiles, en reçurent du coup le don de prophétie.

Ouvrez une école, fermez une prison, disions-nous de même en 48. Créez des bibliothèques, et cela fera, nous dit Lubbock, une grande économie sur le budget des prisons. Deux façons de dire la même chose. Et Dickens, Thackeray, Bulwer-Lytton prophétisaient la renaissance d'un peuple, la diminution des crimes, l'aisance répandue avec l'instruction, les cabarets concurrencés par les libraires, et la grande, la plus grande Angleterre triomphante.,.

On croyait cela, il y a cinquante ans.

Comme on le croyait bien, cela fut.

Sans doute ils n'ont pas fait que croire, ils ont agi. Et je ne veux pas du tout affirmer à des Parisiens que des écoles, des bibliothèques, cela empêche les Apaches et les révolutions. Tous les journaux nous disent que non. Il n'y a pas vingt ans que nous avons des écoles, nous n'avons pas encore de bibliothèques, mais nous avons des journaux... Et, en effet, on ne voit pas bien le lien, la causalité entre de bonnes bibliothèques et la prospérité d'un peuple.

On voit ces choses aller ensemble comme la fumée d'un train et le mouvement des roues, mais la causalité, rien ne dit qu'il y en ait, il n'y a peut-être qu'unité. C'est peut-être ainsi

que la douche froide donne de la vigueur, parce que seuls les vigoureux aiment la douche froide... J'ai vu en Ecosse de beaux musées industriels où les réductions de bateaux, d'usines, de hauts fourneaux, de locomotives, coupes, schémas, ou parfaites petites mécaniques réduites *marchaient*... Et le public était prié de toucher, de manœuvrer lui-même. Mais c'est l'argent des industriels de la Clyde qui semait cette graine d'enthousiasme industriel. Elle était un effet, elle n'était pas une cause...

Allons donc ! elle était une cause également. Ce n'est pas un hasard qui réunit dans le même corps le génie d'affaires de l'industriel de Pittsburgh et le grand fondateur des bibliothèques. Le Carnegie de l'un est le Carnegie de l'autre.

La force qui ruait le petit télégraphiste à dévorer les livres de la bibliothèque publique et celle qui décidait le parvenu à répandre partout des bibliothèques publiques, sont bien la même force généreuse de conquête.

Identifier cette forme d'impérialisme à l'autre, ce n'est point la ravalier, c'est réhabiliter l'autre.

Si l'étude des faits n'avait d'autre récompense que le petit sourire qu'on a en crevant les erreurs qui furent fécondes, ce serait un sport malsain et une grande niaiserie que ce scepticisme qui se dupe jusqu'à se voler à lui-même la plus grande joie : agir. Que ceux qui ne peuvent vivre dans l'inexpliqué tiennent la rampe, l'important est qu'ils avancent.

Ainsi nous faut-il bien contenter d'empirisme, et constater qu'il y a des faits qu'on voit ensemble, sans trop savoir comment ils se donnent rendez-vous.

Pas plus que les griffes du chat ne sont causes de ses moustaches et de son agilité, les bibliothèques d'un pays ne sont causes ni effet de sa prospérité, sans quoi il suffirait de mettre du rouge pour guérir de l'anémie.

Mais l'expérience remarque des choses qui vont ensemble, Elles vont du même pas, comme ces bons marcheurs qui balancent le bras en cadence... Et ils ne nous diront pas en quoi consiste le rapport du bras qui se balance et de tout le corps qui marche. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne marche pas aussi bien les bras croisés.

CHAPITRE V

DANS LA NOUVELLE ALLEMAGNE

L'Allemagne d'hier. Son influence en France. — Effort pour fonder des bibliothèques libres.

Öffentliche Bücherhalle. A Berlin. — Statistiques. — Charlottenbourg, Hambourg, Strasbourg, Posen, Darmstadt, Worms, etc.

La Fondation Krupp.

La Société du Souvenir des poètes.

Nous n'avons pas tout dit sur cette terre des livres qu'est l'Allemagne moderne. Nous avons insisté sur l'effort des budgets, la progression ardente et les effets commerciaux et moraux, d'une instruction supérieure si bien pourvue. L'Allemagne a aujourd'hui la plus grande production de livres du monde; sa librairie commande à l'Univers, y répand le livre anglais, envahit la France presque sans résistance, et semble vouloir accaparer la chose imprimée. Un commerce si bien entendu, le bon marché extrême, l'offre habile et commode suppléent en quelque sorte aux bibliothèques. Cependant, à ne considérer que les très grands dépôts, l'Allemagne en compte douze riches de plus de 600.000 volumes, et qui ne peuvent se comparer qu'à quatre en Angleterre, six dans le reste de l'Europe, autant en Amérique et une seule en France. La plupart des grandes bibliothèques allemandes sont neuves, rebâties depuis vingt ou trente ans, en fer, avec les derniers perfectionnements connus : Greifswald, Wolfenbüttel, Halle, Göttingue, — une des premières à employer les ascenseurs, Stuttgart, Strasbourg enfin. L'importance de ces palais affirme l'importance qu'un peuple qui fut économe et qui reste ambitieux attache à la Bibliothèque...

A la Bibliothèque de l'Université. Même dans les villes modernes ou modernisées, ce ne sont pas des bibliothèques libres. Elles gardent le caractère savant, philologique. Mais

elles ont de larges crédits, un personnel spécialiste et bien payé, enfin la très large facilité de prêt.

C'est le caractère saillant des bibliothèques allemandes. Le prêt y est la règle, la lecture sur place est l'exception. On n'y consulte pas, on n'y va pas choisir, parcourir, se documenter. Les catalogues sont censés y suffire. Mais pour étudier longuement un livre, et — par l'entente admirable des bibliothèques et les services de l'*Auskunfts-bureau*, on peut dire *n'importe quel livre* de science, — un savant demeurant *n'importe où* trouvera toute facilité.

D'ailleurs on trouvera partout des catalogues au courant ; les grands remaniements modernes ont été faits, les périodiques ont des salles spéciales, où les plus récents peuvent être lus ; souvent même, comme à Marburg, à Munich, le public trouve une salle spéciale de catalogues.

On trouvera dans toutes les revues spéciales des études sur les bibliothèques allemandes... Dès qu'on aborde l'Allemagne, à mesure que les mots s'allongent, le ton devient plus sérieux, alors que sur l'Amérique, par exemple, les notes sont vagues et dédaigneuses, les classifications nouvelles rejetées à la légère, et les perfectionnements mécaniques plus ou moins qualifiés de trucs de Robert-Houdin.

Fut-elle si profitable, l'influence allemande ?

On n'en a imité que l'esprit étroit. D'abord on n'a pas imité les crédits. L'Allemand est économe, mais il dépense bien. Et où trouver la patience allemande, sa discipline, son amour du classement et son respect des classes, et l'esprit d'association ? Ajoutez le bon marché de la main d'œuvre, le bon marché de la mécanique et de l'imprimerie.

Nous croyons que l'Amérique est trop loin, trop riche, et nous n'avons pas de milliardaires.

Nous n'avons pas non plus de grands-ducs ni de Herr Doctors. Quelque mal que nos chartistes se donnent pour se constituer en caste privilégiée, « relever la profession », inventer une science à coup de néologismes, et s'établir savants en forgeant de drôles de mots, personne ne croira ici que c'est arrivé. Nous avons tous parlé javanais étant petit. Je crois peu à la « Bibliothéconomie » en France. Nous sommes bien plus américains que nous ne pensons. En restreignant, en réservant — à l'allemande — l'usage des outils de science à des mandarins contrôlés, nous tarissons d'abord la source des crédits. Cela, c'est de la politique ; or il faut compter avec elle. Rien

ne progresse chez nous si chacun, fût-ce de loin, n'y participe un peu. Il faut prendre comme un fait cette jalousie nationale, qui tolère peut-être un roi, mais non un contremaître. Cherchons ailleurs que dans les admirables bibliothèques allemandes des modèles féconds, des sources de renaissance.

Elles ne sont pas assez différentes des nôtres. Comme les nôtres, plus encore, vouées à l'archéologie, érudition, philologie. Comme les nôtres dédaigneuses de la vie pratique moderne. Comme les nôtres, plus encore, accaparées par une caste de gens importants, voués à des travaux inutiles et longs, et une « science » de techniciens qui se croient assez savants s'ils usent de mots spéciaux.

Les bibliothèques allemandes ont des « heures » comme les nôtres, sont rarement ouvertes le soir. Je dis qu'elles ont fort peu de documents pratiques, modernes. On m'envoie ce matin d'une grande ville allemande une liste d'éditions d'auteurs français du XVIII^e siècle, à laquelle les ressources de Paris ne trouvent rien à ajouter. La seule difficulté pour le bibliothécaire allemand était d'identifier l'éditeur Hetzel : était-ce un éditeur encore établi à Paris ? Les 600.000 volumes de la K.K. ou de la Hof bibliothek ne contenaient pas ce renseignement ! — J'ai pu voir à Munich une table bondée de périodiques du jour en désordre, et nous n'avons pas cela à Paris. Mais cent villes anglaises en ont autant, en ordre, plus les annuaires et références de toutes sortes. C'est cette salle-là qui est pleine ! En Allemagne, on n'y va qu'en attendant les livres *sérieux*...

L'extrême serviabilité des fonctionnaires allemands est notoire, et ils sont empressés à renseigner longuement, exactement sur tout ce qu'on demande. Nous sommes moins obligants, moins demandeurs aussi. L'Allemand ose être indiscret.

Un refus ne le blesse pas.

Ces bibliothèques à gros argent, près desquelles nous semblons des pauvres, desservies par des bibliothécaires et des « surbibliothécaires » fort honorés en tout sens, à peine moins payés que les professeurs là-bas, c'est-à-dire beaucoup plus que les professeurs ici, en grande correspondance avec le monde savant de tous les pays, s'expédiant et se réexpédiant les documents, les renseignements et les congratulations, tous acharnés à des travaux d'érudition, spécialistes renforcés d'une science en partie vaine, c'est, je le sais, l'idéal des bibliothécaires français. Le présent livre est fait pour lutter contre.

Eh bien ! contre cet esprit allemand, l'Allemagne entre en lutte.

Elle a compris qu'une seule partie de son peuple était pourvue de livres. Elle a vu ce qu'était la *free library* anglo-américaine. Dès que l'Allemand voit, il imite. Mais il régularise aussi et perfectionne.

Aujourd'hui donc l'Allemagne tente d'ouvrir des bibliothèques libres, encore empreintes d'esprit hiérarchique et classificateur. Ah ! ce n'est pas l'effort qui manque en Germanie !

La tâche d'ailleurs est moins grande que chez nous, puisque l'Allemagne a déjà trente grandes bibliothèques et que la facilité de prêt, à Berlin par exemple, dispense presque de la lecture sur place.

L'admirable organisation des universités et des écoles techniques draine la majeure partie des lectures d'études. Etudiants, professeurs sont servis ailleurs, et magnifiquement. Puis il y a les femmes. La femme allemande chante, lit des vers et s'occupe de la maison, et reste assez romanesque pour ne pas avoir à lire de romans. Je sais qu'on change tout cela. Mais ce n'est pas encore tout à fait arrivé... L'Anglaise engloutit tout de même plus de romans.

Reste le *peuple*.

Ici le peuple est du peuple, ce n'est pas la nation. Hiérarchie sérieuse ; on ne se confond pas.

L'Allemagne sera sans doute le dernier pays civilisé — à moins que ce ne soit la France — à avoir des « Bibliothèques libres » ou d'ailleurs quoi que ce soit de libre. Mais elle le sait, le mal a été signalé.

Il ne l'a pas été en vain ; et des *Bibliothèques publiques* s'ouvrent dans toute l'Allemagne. Mais on réserve le mot *Bibliothek*, réservé à la classe Doctor. Le peuple se contentera d'une *Bücherei*, d'une halle aux livres...

La dernière, qui s'ouvre cette année 1908, est la Wilhelm-Auguste-Viktoria-Bücherei, à Dortmund, dont la construction a coûté 600.000 marks. Un crédit de 40.000 m. pourvoit au fonds de volumes pour la première année.

En 1900 le Dr Schultze publiait son volume « Freie öffentliche Bibliotheken », auquel M. Pellisson dans ses « Bibliothèques populaires » (1906), et nous-même ici empruntons beaucoup. C'est l'œuvre anglaise et américaine offerte comme mo-

dèle, avec même des vues des petites et grandes bibliothèques libres. Mais l'Allemagne fera mieux : « L'Angleterre a plus d'argent, l'Allemagne plus de culture et d'économie. »

La culture? — Elle est définie par le Dr Norrenberg avec précision : la culture : 1^o littéraire et esthétique; 2^o artistique; 3^o professionnelle; 4^o politique et sociale; 5^o morale et religieuse; 6^o scientifique. Et voilà.

Les *populaires* allemandes sont plus que centaines, mais eurent d'abord un caractère confessionnel. Vers 1846, le *Wissenschaftliche Verein* consacrait un capital de 4.000 thalers à la fondation de populaires à Berlin.

En 1900 il y avait 27 bibliothèques populaires avec 104.356 volumes et 628.198 prêts, un budget de 59.718 marks. Mais en plus deux salles de lecture possédant l'une 40 journaux, 75 revues, 5.778 vol. et l'autre 7.000 volumes, 79 journaux, 294 revues. Cette dernière, Alexandrinevstrasse, s'est développée comme suit : Exercice 1905-1906 : 82.998 volumes prêtés, dont 9 n'ont pas été rendus. 69.809 lecteurs sur place ayant demandé 137.330 volumes, sans compter 529 journaux et revues, et 1.455 volumes de référence courante qui sont à la disposition du public. C'était la 7^e année d'exercice.

Ici peu de femmes : une pour 25 hommes. On compte 51 pour cent d'ouvriers, 24 o/o d'employés, 2 o/o d'étudiants : ceux-ci ont tout ce qu'il leur faut ailleurs. La littérature (romans, théâtre, etc.) compte pour 67 o/o des lectures, — puis 6 o/o d'histoire, 3 de géographie, 7 de sciences naturelles, 5 de droit et économie politique, enfin 4 o/o de technologie.

Le rapport Bellan au Conseil municipal de Paris indique pour l'exercice 1899-1900 un total de prêt, dans les 27 populaires de Berlin, de 693.078 volumes pour 20.670 lecteurs. Cela ferait 33 volumes par lecteur. — C'est beaucoup. Le détail confirme la grande proportion d'ouvriers : 5.835, soit 28 o/o.

Depuis 1901, la Direction des Bibliothèques populaires est à la Stadtbibliothek, Zimmerstrasse. Celle-ci est riche de 80.000 volumes ; il y a 28 bibliothèques annexes, avec 177.616 volumes, plus 12 salles de lecture.

Budget : *Personnel* : 67.795 marks, *acquisition de livres et journaux, reliures* : 113.480, *impression de catalogues*, 10.000, *entretien, etc.*, 49.608 marks. Soit un total, en francs, de 301.104.

CHARLOTTENBURG (239.000 hab.) a eu la première *belle* bibliothèque populaire en 1898, et a ouvert en 1904 une succur-

sale. En 1906, avec 30.500 vol., 227.016 prêts, 134.508 lectures sur place... — voilà des livres qui ne chôment pas! — le budget est de 50.000 marks, dont 14.300 pour achats.

L'Öffentliche Bücherhalle de HAMBOURG date de 1899 et possède 66.680 vol. En 1906, il en a été prêté 1.027.331 vol. et il y a eu 58.118 lecteurs sur place. Le budget de 1907 est de 85.000 marks. L'Etat en donne 70.000 depuis 1906, et en 1902 il en donna 150.000. Jusque-là Hambourg n'avait que deux bibliothèques : celle de la Ville (359.000 vol. en 1906 et seulement 74.504 lecteurs, 23.963 prêts), et la *Commerz bibliothek*, spéciale aux voyages, cartes, statistiques, géographie, colonies, etc., qui possède 110.000 vol., en achète pour 13.000 marks par an, mais ne compte que quelques milliers de lecteurs.

A MUNICH, les bibliothèques de la Société d'éducation populaire, au nombre de quatre, sont logées, chauffées, éclairées par la ville, qui entretient aussi une bibliothèque municipale. La fondation remonte à 1873. Elles se sont peu développées.

Nous avons vu que Strasbourg possède aujourd'hui une des dix plus belles bibliothèques de l'univers. Elle est à la fois publique et universitaire. Mais non populaire. Les pauvres osent-ils entrer dans des palais de tel luxe?

Si Strasbourg, qui, par le nombre des étudiants (1.929) ne vient qu'en 10^e lieu parmi les universités allemandes, jouit du plus fort crédit d'Allemagne après Berlin, c'est faveur exceptionnelle, tendresse et dilection du cœur germanique. Posen, à l'autre bout de l'Empire, est aussi un petit chéri.

Les enfants trop gâtés sont parfois boudeurs. Et Posen comme Strasbourg ne sont pas satisfaits des splendeurs de leur bibliothèque.

Il y avait à Strasbourg une belle gare, une superbe; — je l'admirais dans mon enfance. Elle n'était pas assez belle pour cette ville préférée, et il y en a, paraît-il, une plus belle encore. Mais la vieille gare est devenue depuis peu une bibliothèque populaire, sans autres moyens d'existence que la générosité des Strasbourgeois, qui y donnent beaucoup de livres français et ces livres sont lus : en 1906, il y a eu 85.388 lecteurs empruntant 110.952 volumes, et 39.877 venus lire sur place. Le chiffre de population est de 167.000 habitants. C'est déjà relativement une des plus prospères du continent! Je n'ai pas les totaux de 1907, mais ils sont de beaucoup supérieurs d'après le total des premiers mois. La bibliothèque occupe 1 bibliothécaire, 4 aides, 2 dames surveillantes, 2 relieurs.

A Posen (138.000 hab.) la Bibliothèque Raczynski, polonaise, possède 70.000 vol. et un budget d'achats de 3.000 marks. Mais la Bibliothèque allemande a été magnifiquement rebâtie, s'appelle aujourd'hui Kaiser Wilhem Bibliothek, possède 94.700 vol. et un budget d'acquisitions de 34.403 marks. Cela n'a pas diminué le nombre des lecteurs polonais, ni à Paris, ni à Bruxelles, ni à Posen.

A Darmstadt, une Bücherhalle de 20.000 vol. en a prêté 88.276 à 3.876 personnes. Budget : 13.300 marks dont 300 pour achats. Worms a donné l'exemple d'un budget connexe de sa nouvelle *Bücherhalle* et de sa vieille *Paulus bibliothek* pour arriver à acheter 5.500 m. de livres tous les ans. A Brême le budget, médiocre pour l'Allemagne (achats et reliures, 14.000 m.), n'est obtenu que par la réunion de divers *Vereine* de la ville, — sociétés de pédagogie, médecine, histoire, etc., — qui concourent à la bibliothèque publique, pas très publique. A Fribourg-en-Brisgau, existe depuis 1901 une populaire dont le budget est de 15.875 fr. (Acquisitions : 5.700).

On voit que, dans tout l'Empire, un effort est fait vers la bibliothèque libre, si rapide que l'on ne peut espérer le décrire. Cet effort se fera contre les professeurs. Disons-nous un jour de ce pays, qui fut modeste : il fut docile ?

Déjà nous devons parler de sa Magnificence...

Rothschild seul, à Francfort, avait jusqu'ici fait don d'une grande bibliothèque, — qui n'est pas absolument *libre*. L'Allemagne avait, vers 1900, pour ses bibliothèques populaires, reçu 2 millions de marks comme dons quand les Massachussets en recevaient 32. C'est encore plus que la France. Mais un don capital, un don orgueilleux, est venu depuis grossir ce chiffre. C'est la fondation Krupp, bien significative de la Nouvelle Allemagne.

FONDATION KRUPP

Suivant résolument l'exemple américain, la maison Krupp a organisé pour ses ouvriers, à Essen et dépendances, une série de bibliothèques. La Bücherhalle centrale d'Essen, ouverte en 1899, possédait au 1^{er} juin 1907 55.594 vol., dont plus de 20.000 toujours dehors. J. Huret s'émerveille de l'une des 5 succursales, celle de Friedrichshof, aux murs clairs, aux grandes baies qui « laissent entrer à flots la lumière ; les tables

légères, de bois vernissé, les lustres électriques d'art nouveau, le chauffage à vapeur, rien ne manque. Tout près de la salle de lecture, un petit fumoir avec jeu d'échecs et de dames, papier à lettres, journaux amusants. »

On le voit : c'est *américain*.

Le prêt est de 3 semaines. Les ouvriers lisent des livres sérieux, principalement des ouvrages techniques, dont la collection est très complète. Les femmes lisent les romans. Parmi nos romanciers les plus lus sont Zola, Loti, Dumas, surtout Loti : *Pêcheurs d'Islande*, est « une des plus fortes lectures ».

L'Allemagne, même populaire, adore le catalogue. Les publications et albums statistiques de la Krupp'sche Bücherhalle, sont de beaucoup ce qui est édité de plus luxueux sur les bibliothèques. L'album graphique publié tous les deux ans, avec tableaux en couleurs que nous ne pouvons reproduire, mais qu'on peut consulter à la Bibliothèque Nationale (4° Q. 919), nous renseignent sur les lectures des ouvriers d'Essen :

	Lectures.			Nombre d'ouvrages février 1904
	1899-1900	1903-1904	1906-1907	
Généralités, Divers.....	13.928	21.300	29.863	3.485
Belles-Lettres.....	51.498	158.530	217.573	17.209
Histoire littéraire.....	444	1.473	1.835	595
Histoire.....	4.693	11.033	12.293	2.854
Mémoires, Lettres, etc...	1.320	3.437	4.294	1.327
Géographies et voyages...	4.700	9.695	10.039	1.638
Sciences naturelles.....	2.121	5.580	7.342	1.458
Art.....	1.213	5.204	5.592	1.787
Histoire de la civilisation.	2.291	5.171	6.353	889
Droit et science sociale...	199	1.003	1.272	422
Philosophie, théologie....	622	2.803	3.168	886
Commerce, technique, métiers, etc.....	1.275	9.234	11.875	2.645
Livres locaux.....	925	2.792	2.292	580
Langues étrangères.....	925	2.834	3.413	2.072
Livres pour la jeunesse....	7.961	42.302	89.398	3.690
Total :				41.537

C'est ce dernier lot qui a le plus augmenté. On voit que la politique intéresse peu. Les livres d'arts et métiers sont de plus en plus demandés.

La baisse d'été dans le nombre des lectures s'observe comme partout, la moyenne des prêts quotidiens est de 1.147 en février, 1.017 en avril, et tombe à 726 en juillet. Les tableaux annuels des prêts de juin 1899 à 1904 sont de 94.305, 140.938, 208.793, 243.796 et 282.391. Pour la période 1905-6, 322.661 et 388.001 vol. Enfin l'année 1906-7 atteignait

406.602 vol. et 100.000 périodiques communiqués, le nombre des volumes possédés atteignant 54.774 au 28 février 1907. Au moins ici, on fait de la statistique précise. Elle doit coûter cher, comme les volumes qui la racontent. Mais ne s'agit-il pas d'étonner l'Amérique?

Comme dans les bibliothèques américaines, on a de chaque volume le nombre d'exemplaires qu'il faut. Sur 41.537 ouvrages, il n'en est que 26.478 en un seul exemplaire, 5.279 en double. Il y en a après de 1.500 en plus de dix et 377 en plus de 15 exemplaires.

§

Ce n'est pas le seul cas yankee de l'Allemagne, puisque deux legs ont été faits à Berlin pour les bibliothèques libres, l'un de 600.000 marks, et l'autre (legs Leo) d'un million.

Mais plus particulièrement nous devons signaler la fondation d'une société d'un caractère nouveau et bien original. La *Deutsche Dichter-Gedächtniss-Stiftung* achète des livres pour les distribuer à bas prix et édite elle-même des œuvres qu'elle donne aux bibliothèques. L'édition à bas prix, n'est-ce pas la meilleure des bibliothèques?

Nous n'avons pas critiqué les subventions officielles dont le plus clair effet est de hausser le prix des livres, pour manquer de signaler cette nouvelle institution, cette nouvelle voie ouverte à la propagande et à la générosité.

Les grands auteurs à bon marché...

Au moment où les pouvoirs littéraires et publics s'assemblent pour conjurer le péril que courent nos auteurs devant Balzac, Musset et Chateaubriand que la France est enfin *admise à lire*, il est bon de signaler que d'autres peuples s'assemblent, non pour accroître les rentes d'héritiers hypothétiques, mais pour réduire encore le prix même du papier et de l'impression, afin que toute l'Allemagne puisse lire ses poètes!

Nous aussi nous avons des poètes qu'on devrait lire...

Mais nous avons seulement voulu indiquer qu'on aurait tort de chercher dans le pays où l'érudition et la librairie sont à leur plus haut point de développement des raisons de ne pas agir. Si les bibliothèques populaires n'ont pas l'éclat qu'elles ont en Angleterre, c'est que le bon marché et la bonne qualité des livres courants, l'abondance de magnifiques bibliothèques,

enfin l'existence d'innombrables sociétés particulières, de petits groupes achetant en commun des livres, se les prêtant à dix ou douze, chacun à son tour choisissant et chacun à son tour ayant droit d'en garder un, — numérotez-vous ! la facilité à s'associer, la ponctualité à remplir les petits devoirs des ligues de ce genre, et bien d'autres raisons n'ont pas rendu les bibliothèques libres aussi urgentes qu'elles le sont dans les villes neuves que l'Amérique sème dans ses déserts.

Mais le vieil Empire tout pimpant neuf s'est mis à l'œuvre.

CHAPITRE VI

LE RÈGNE DES PÉRIODIQUES

La réhabilitation des périodiques. — 1° Leur rôle scientifique; les revues techniques, leur valeur, plus grande que celle des livres. — 2° Leur rôle social : les journaux et l'utilité publique de les trouver réunis dans les bibliothèques. Leur classement. Statistiques de la presse. Hémérothèques. L'exemple de l'étranger. C'est par les journaux que les bibliothèques peuvent devenir vivantes. — Création de salles de périodiques, comme le puissant levain d'une renaissance des bibliothèques de France.

LE RÈGNE DES PÉRIODIQUES

Ceci est le plus urgent de tout.

Une réforme... Non. Une création.

Ce chapitre ne veut qu'insister, mais il faut insister. C'est ici que prend la route nouvelle. C'est ici qu'il faut tourner court, changer d'allure, changer d'esprit, changer de pays, voir d'autres figures...

Et toutes les questions d'argent, de catalogue, d'éditions, de rayons, de mécanique, de public que l'on a traitées ici, — on peut les résumer d'un mot : *Réhabilitation des périodiques*.

Or le Périodique, il faut le définir.

Ce n'est pas ce qui paraît au mois, au jour ou à l'année. C'est ce qui paraît ce mois, ce jour, cette année. Qu'on classe comme livres des revues qui ne paraissent plus. Mais on peut hardiment compter comme périodiques des dictionnaires spéciaux, encyclopédies, catalogues, guides manuels, livres classiques qui ne paraissent pas à des dates régulières, mais dont les éditions sont fréquentes, et dont la dernière est la seule utile.

Tout est à réclamer, tout est à faire ici.

Il nous faut :

1° Des magasins. Seules au monde, les bibliothèques de France n'ont pas séparé leurs périodiques des livres. La Natio-

nale même continue à mettre la *Gazette de France* à l'histoire de France comme lorsqu'il n'y avait pas en France 7.973 et quelques *autres* périodiques... Nul organisme ne peut vivre avec de semblables tumeurs. On a beau frotter les membres, la paralysie vient des centres ;

2° Des salles de lecture spéciales.

Le périodique, par définition, doit être communiqué tout de suite. C'est une obligation à étendre à toutes les bibliothèques, et c'est la plus urgente, plus que tous les contrôles d'achats et de catalogues qui occupent tant de commissions et d'inspecteurs. Mais il faut des salles spéciales à ce service tout différent ;

3° Des catalogues. Il ne sert à rien de publier des catalogues de livres dans les bibliothèques. Les livres, on les connaît. Il faut dépouiller au contraire, très largement, les périodiques. On ne les connaît pas. Et ils sont *utiles*.

Ils le sont absolument au point de vue scientifique. Ils le sont spécialement, dans les bibliothèques :

1° Parce que les bons livres, on doit les acheter, et les garder. Ça ne se loue ni ne s'emprunte, ni ne se consulte en lieu public. L'effort de vulgarisation doit porter sur leur mise à bas prix, ou sur le prêt à domicile. Le périodique est, bien plus que le livre, affaire de bibliothèque ;

2° Parce que les bibliothèques seules peuvent classer, conserver et dépouiller pour un index de matières les périodiques ;

3° Parce que les périodiques attirent le public. Ce sont ceux qui donnent la vie aux bibliothèques. Et pour être utiles, pour obtenir des crédits, pour avoir des fonctionnaires qui soient là, et pour que les catalogues soient au courant, et même pour éviter les vols ! il faut que les bibliothèques soient très fréquentées.

Et de l'argent, n'en devons-nous pas réclamer ?

Pour acquisitions de périodiques, ce n'est pas urgent.

Non que nos Universités acquièrent ce qui serait utile aux sciences qu'elles enseignent ! elles n'ont pas de quoi en acheter le quart. Celle de Paris cependant en tient 2.500.

La Nationale en achète 5.228, quelque chose comme 72.000 n^{os}, pour 45.000 francs par an ; c'est plus de moitié de son budget d'acquisitions. Des bibliothèques en reçoivent beaucoup comme service. Il est encore des associations qui jettent les périodiques qu'elles reçoivent, dès qu'ils sont vieux, mais ce

vandalisme tend à disparaître. Toutes les bibliothèques sérieuses ont compris que les journaux anciens forment un document historique de premier ordre, et que les revues conservées sont des mines inépuisables.

Un imprimeur est obligé de déposer en fait six exemplaires des périodiques. Après la Nationale et l'Arsenal, je ne vois pas bien où vont les autres. Le Parquet en exige, qu'en fait-il ? Les services gratuits de revues et journaux sont assez faciles à obtenir : c'est de la réclame pour eux et la réclame les paye plus que la vente. Le chiffre ridicule du dépôt international (48 vol. en 1906), et des échanges internationaux (quelques centaines) nous indiqueraient encore des efforts à faire. Mais en somme quelques mille francs seront mieux employés à adapter une salle, à organiser un service qu'à acheter de nouveaux périodiques. On en a et ils ne servent à rien ! Cultivons notre champ avant de l'agrandir. Toute une part des crédits est déjà inutile, achetant des revues qu'on ne lira que l'an prochain. On n'achète pas l'*Engineering* comme document historique !

Quand les salles de lecture de revues et journaux existeront et seront fréquentées, il ne sera pas difficile d'accroître les collections.

Des périodiques sont là. On demande seulement à les pouvoir lire.

I. — *Revue*s

Insister sur l'utilité des journaux et revues techniques au point de vue industriel et commercial semble ridicule. Et cependant le respect du livre est tel que la plupart des gens, public et bibliothécaires, s'imaginent encore que le progrès scientifique est donné par de gros volumes, et que plus ils sont gros, plus ils sont scientifiques. Un livre sérieux qui ne coûte pas 8 fr., on s'en méfie. Les éditeurs truquent sur le papier pour « faire sérieux ». Écoutons M. Dastre, dans l'enquête de la *Revue scientifique* de 1905 :

Les livres se font trop lentement pour rester au courant d'une science qui marche très vite. C'est dans les périodiques qu'il faut suivre le mouvement, en lisant à mesure le compte-rendu des travaux en cours.

M. Dastre dit aussi de la physiologie, qu'il professe : « Il n'y a pas, à la base de cette science, de traité complet faisant autorité ». Eh ! combien de sciences ont ce traité complet ?

M. Tannery, sous-directeur de l'Ecole normale, dit des périodiques : « Ce sont les ouvrages qu'il est le plus intéressant de trouver dans les bibliothèques, puisqu'il est exceptionnel qu'un particulier puisse les avoir chez lui. »

M. Deniker, le savant bibliothécaire du Muséum :

Il ne faut pas s'exagérer l'importance du livre dans les sciences naturelles : presque tous les travaux originaux paraissent dans les périodiques, et ces publications ont une importance exceptionnelle : on en reçoit environ 800 au Muséum.

... Mais ces périodiques arrivent mal au Muséum... qui ne peut s'abonner comme tout le monde, en payant d'avance. Des intermédiaires font crédit. Les échanges entrent pour la plus grande part de ces 800. Or ces échanges, pour éviter les frais de poste, se font par le Ministère, et, de là, des retards invraisemblables. Parfois on n'envoie que tous les deux ou trois ans, on attend une occasion... Et tout le mal de réperer des publications dont le fascicule 4 du tome III de la 3^e série arrive avant le fascicule 6 du tome II de la 4^{re} série etc., les dates ne servant à rien. On reçoit 1904 après 1906... etc.

Quant aux bibliographies, on les trouve à Londres.

Ce n'est donc pas tout de recevoir des périodiques, il faut les communiquer. Et les 5.228 de la Nationale ne servent pas à grand'chose : on ne les donne que reliés !

Mais ce n'est pas tout de les communiquer, il faut encore que le public sache qu'ils existent. Des catalogues par titre, tels que ceux de la Nationale, celui des *Sociétés savantes* et, tout récemment — oui, après l'enquête même sur les sciences qui avaient dit là-dessus, et par les noms les plus autorisés, tout ce qu'il faut dire, — celui de la Bibliothèque de l'Université sont des dépenses inutiles, un sport de bibliothécaire ! Il conviendrait d'en finir une bonne fois, par une interdiction générale de se livrer aux frais de l'Etat à ces amusettes coûteuses. Si le lecteur sait ce qu'il veut, ce n'est pas la peine d'avoir un catalogue pour le lui dire !

Le public de flâneurs, histoire et romans, sait ce qu'il veut. Les gens de science l'ignorent, voilà la vérité.

Classer seulement par sujet les revues... ce serait si simple... Mais faut-il dire aussi quels services immenses rendrait au public un dépouillement général des périodiques d'une bibliothèque *par matière* ?

On les trouve à Londres... Non ! Pas pour toutes les sciences, et nous avons si peu de revues en anglais que, même à la Nationale, les index de périodiques tout faits sont peu utiles.

D'autres bibliographies se publient ; celle de chez Gauthier-Villars est très scientifique et détaillée... pour la France. Mais pas plus l'internationale que la française ne correspondent à nos classements de Bibliothèques, où le principe semble être admis « de ne jamais se servir de ce qui est fait ».

Car tout existe. Ce n'est qu'une concordance à établir.

Je sais aussi bien que quiconque l'énormité d'un tel travail. Mais fût-il mal fait, incomplet, arbitraire, en morceaux... les morceaux en seraient utiles et bons !

Ni le temps, ni l'argent ! Allons donc... Qui parle de faire imprimer ?

Le Kensington Museum, avec deux ou trois demoiselles, s'est fait un répertoire unique au monde sur les Beaux-Arts en dépouillant livres et revues. L'imprimé coûterait un million, cela servirait à quoi ?

Je précise ici le fait d'un catalogue de 2.500 notices imprimées par l'Université de Paris sans but, par pure vanité. Ce n'est pas un des plus coûteux ! Mais pour le prix de six feuilles et demie d'impression on pouvait avoir plus de dix mille notices à la machine à écrire, et en utilisant les tables publiées, en comptant tous les soins qu'exige l'impression, accroître encore ce nombre...

Le dépouillement des recueils, revues, voire des articles de journaux serait fait, en vérité, pour le prix d'un de ces catalogues qui rééditent leurs frères.

§

Nous demandons donc : en quoi les ouvrages contenus dans les périodiques sont-ils inférieurs à ceux mis en volume, et méritent-ils moins d'être signalés ?

Et ne parlons même pas des travaux scientifiques de première main, qui, presque sans exception, ne sont connus que par des revues...

Mais le reste, qu'importe, — dans une bibliothèque publique, où l'on se soucie peu que ce livre soit beau puisqu'il n'est pas à soi ?

Combien de livres cette bibliothèque a-t-elle achetés qu'elle aurait pu se procurer moyennant une simple fiche constatant « qu'elle les avait » ?

Allez chez le libraire du coin, prenez les revues courantes, Tour du Monde, Revue des Deux-Mondes, de Paris... Et la Revue philosophique... ! Que de livres y ont paru article par

article ! — Nous avons vu l'opinion des savants pour les livres de science. On peut bien la généraliser : elle est vraie des poèmes et de toute ou presque toute la nouvelle littérature, elle est vraie des romans dont peu sont à acheter qui n'aient paru en revue ou en feuilleton... De quoi n'est-elle pas vraie ?

Le livre, une sélection du périodique... allons donc !

Par qui est-elle faite, cette sélection ?

Mais supposons que les marchands de livres aient toujours choisi les meilleurs, cette sélection, valable pour le particulier, est sans valeur pour une bibliothèque publique. Celle-ci doit tout donner, sous une forme quelconque. On lui demande un texte, et non un livre de poche. Ce qu'on espère surtout, dans une bibliothèque savante, c'est justement le rare, l'inconnu, ce qu'on ne trouve pas ailleurs, et que les éditeurs ont dédaigné !

Pourquoi tant de revues littéraires et autres ? Qu'est-ce qui fait leur succès ? Deux choses : le prix, le choix. Le prix est une raison non moins appréciable pour nos miséreuses bibliothèques que pour le public. Le choix de même. Qu'il s'agisse d'un feuilleton du *Petit Journal* ou d'un article de l'*Anthropologie*, la marque est précieuse dans l'encombrement actuel. Savoir de quel genre de roman et de quel genre d'étude il s'agit ! Un catalogue de romans vous fera venir cent volumes anodins quand vous cherchez des crimes truculents. Un catalogue d'anthropologie vous fera déranger cent brochures de vulgarisation, d'historiettes et autres, quand vous rechercherez un travail de science pure.

Le livre, sélection des périodiques ? — C'est bien plutôt le contraire.

Il y a une exception : les succès qu'on réédite. Les chefs-d'œuvre à bas prix. — Ceux-là, on les achète, on les garde.

Certes, au début des sciences, les savants peuvent consacrer leur vie à édifier en un vaste volume l'ensemble d'une doctrine. *L'Origine des espèces* vient — depuis un an — de se révéler à la France. Un succès colossal, en 1906, salue cette œuvre de 1859. On l'achète, on la garde, mais qu'est-ce aujourd'hui ? Quelque chose comme une œuvre d'art. Un modèle deméthode, un livre admirable. La zoologie n'a plus rien de nouveau à y prendre. C'est dans un compte-rendu de séance de société que Darwin publia les premières notes de son système, c'est dans des revues spéciales qu'on le continue aujourd'hui. Le *Préhistorique* de Mortillet, chez nous, systématisait une science balbutiante. Les *Matériaux* qui l'ont suivi, notant

périodiquement les trouvailles, l'*Anthropologie* ensuite ont plus fait pour la science pure.

C'est par une note, une simple communication que s'exprime une découverte, qu'une idée neuve appelle la contradiction. C'est bien longtemps après que l'auteur songe à coordonner, à systématiser ses idées. Que de fois il fait là œuvre vaine ! Que de fois il ne reste de lui que les premières notes précises, deux ou trois points de vérité entrevus. Le gros livre où il espère se survivre n'est qu'un tissu d'erreurs que le temps démodera.

Et trop souvent le livre où le savant dit se résumer, n'est qu'une spéculation déguisée d'éditeur. Il n'y a pas que les chanteuses et filles en vue à qui on fait signer des livres ! Il y a des membres de l'Institut. Quelques-uns abandonnent aux vulgarisateurs le soin de coordonner leurs idées et découvertes. Le rôle de ces vulgarisateurs est un grand rôle ; le mépris où on les tient est sot et injuste. Il n'était pas indigne d'un Paul Bert de faire des manuels classiques. Il était indigne de lui d'en signer un peu plus qu'il n'avait vraiment le temps d'en rédiger lui-même. Non, nous ne dédaignons pas les livres généraux, mais eux aussi sont « une spécialité ». On ne se passe pas d'eux. Mais le service d'éclaireurs et celui des subsistances sont distincts. Les livres sont une réserve. Les mouvements en avant s'opèrent par des troupes plus légères.

Sans doute il vient un temps où les meilleurs articles contenus dans les revues sont réunis en volume. C'est vrai et presque certain pour le roman, la poésie. Les revues inconnues où nous dénichions, étant jeunes, les vers que nous aimions, ne nous servent plus guère. Des livres ont recueilli presque tout ce qui s'en peut relire.

..Et je le dis sans être bien sûr. Si j'ouvrais quelque vieux tome... J'y trouverais peut-être de belles choses... D'inconnus ? Et aussi de gens célèbres aujourd'hui. De belles choses non rééditées, qui feraient tort à ce qu'ils vendent à présent.

Il sera temps, quand ils seront morts...

Mais pour les sciences, pour le commerce, l'industrie, quand des livres recueilleront ces trésors, il ne sera plus temps.

Depuis longtemps des découvertes nouvelles auront rendu à peu près vaines ces lectures. Vaines... Non pas pour l'esprit. On peut relire Lavoisier. Mais cela ne fait plus beaucoup avancer la chimie.

C'est dans des revues et journaux techniques de l'année, —

l'année où l'on est, pas celle d'avant — que savants, industriels, ouvriers même trouvent des idées de progrès.

Considérer le volume ou le tirage à part, simple vanité d'auteur, comme une caste supérieure de papier noirci, seule digne d'être classée, conservée, cataloguée à l'auteur et au sujet — est une conception fossile qu'il faut abolir.

La beauté peut rester, mais la vérité passe.

§

S'il en est ainsi pour la science pure, que dire des sciences appliquées ?

On parle de choix de livres... Le bibliothécaire de l'Ecole des Ponts et Chaussées écrit :

Dans la branche spéciale des Ponts et Chaussées, le choix est assez facile. C'est toujours l'ouvrage le dernier venu, appuyé sur les travaux les plus récents, signalant les perfectionnements les plus nouveaux, qu'il importe de posséder, plutôt qu'un ouvrage peut-être encore mieux fait, mais plus ancien, et, par conséquent, en retard.

Le commerce, l'industrie fréquentent peu les bibliothèques. Lesquelles fréquenteraient-ils ? Lesquelles leur donneraient ce qu'ils réclament : l'*actuel* ?

II. — Journaux.

A propos de la nécessité d'une grande bibliothèque de sciences sociales, j'ai parlé des ouvrages techniques indispensables aux spécialistes en sciences sociales si répandus de nos jours sous le nom d'*électeurs*. Ces ouvrages techniques sont énormes, mais peu coûteux. Un sou en général. Mais *groupons-nous ! et demain*, le genre humain pourra lire des aristocrates à trois sous, et des anglais à six, et des revues à vingt.

Il n'y a pas de bons journaux, mais ils se mangent entre eux un journal est toujours le phagocyte d'un rival. Tous ces poisons s'annihilent les uns les autres ; on ne peut y échapper, mais le mal devient endémique ; il faut s'habituer. Le *Temps* (ancien) et les *Temps nouveaux* s'équilibrent ; le rhumatisme préserve de la tuberculose.

J'ai cité l'affaire Dreyfus, le krach des fonds russes, j'aurais pu citer l'alerte du Maroc, ou le Panama et remonter jusqu'aux désastres de 1870. Il n'y a pas d'exemple en France, — et c'est le bel honneur de ce pays de blague, — qu'un des grands men-

songes nationaux n'ait été dénoncé dans un journal ou deux. Même sous l'Empire ! Longtemps avant qu'éclatât la sinistre évidence, elle était connue. Il n'y avait pas ignorance. C'était aveuglement voulu.

Si l'on me donnait à décorer une Salle des fêtes pour une mairie avec un sujet allégorique : « la République repousse l'obscurantisme et fait triompher la Vérité, » je n'irais pas, malgré l'attrait vif de la chose, sortir une petite femme nue d'un puits où il y a de l'eau, je peindrais un café où se prend l'Apéritif national, et je revêtirais le prêtre de la Vérité d'un tablier blanc, et lui mettant une serviette sous le bras, je lui ferais tendre à quelques gros bourgeois ou quelque maigre sectaire quatre journaux à choisir...

— C'est l'*Eclair* que je demande !

— Monsieur, il est en mains. Mais en voici quatre autres.

Car c'est ainsi que j'ai vu le plus souvent, en France, apparaître la Vérité.

Le prix d'un journal est faible, mais l'ignorance est grande. Elle est ici centuplée par l'habitude.

Or, les journaux font l'opinion. Ils nous gouvernent. Donner au public un plein choix de journaux, rétablir publiquement, par simple exposition, l'égalité entre les diverses feuilles à lire, ce n'est pas, en pays de suffrage universel œuvre négligeable : c'est entreprendre la lutte contre la plus grande des forces dirigeantes : l'argent qui paye la réclame, l'argent, qui fait la vente, l'argent, force des journaux.

J'ai vu des anarchistes ne pas résister à l'appel de la *Patrie*. Laquelle ? Pas la grande. Celle-là vaut qu'on résiste à son appel. La petite, qui coûte un sou, et que l'on vous crie dans les oreilles à quatre heures, la petite qui débite tant de nouvelles étranges... On n'y résiste pas, et le plus pur donne son sou.

Acheter un journal, c'est favoriser un parti.

Je sais des gens qui n'achètent pas le journal ennemi. Ils rusent pour le lire, car il faut connaître l'adversaire. Mais donner un centime est une lâcheté...

Cependant cet ennemi a peut-être la vérité. Il suffira de le lire une fois pour se convaincre. Tel journal honnête, bien fait, indépendant, ne s'est construit une réputation que pour la vendre, et cette indépendance cessera au succès. Ce sont les plus dangereux, ce sont les vrais traîtres, les « indépendants ».

Paris a pris goût à la bière depuis qu'il peut en boire. La *mominette* est cependant une passion plus tenace que les opinions politiques. Une baisse de prix, les bars largement ouverts... Il a suffi.

Ainsi quand des bibliothèques *aussi ouvertes que des bars* offriront à tout venant, de suite, les journaux du jour, une grande lumière luira sur les cervelles françaises; il sera plus difficile de cacher certains faits en achetant le silence des journaux, et d'honnêtes gens qui, de père en fils, lisent la *Croix* ou l'*Intransigeant* ou le *Figaro* entreverront le monde sous un jour différent. L'exemple de l'Angleterre nous montre quotidiennement de deux à cinq pour cent des habitants de la ville venant parcourir les journaux aux bibliothèques. Et la vente des journaux ne s'en porte pas plus mal, au contraire. Mais leur ton est plus grave, leurs renseignements plus sûrs.

Il existe entre eux non des concours à compter des grains de mil, des concours de scandales, battage ou de crieurs, mais un autre, général, permanent et public, concours entre tous les journaux du royaume: on peut les lire tous, exposés aux bibliothèques publiques.

§

On a parlé d'*hémérothèque*, c'est-à-dire de bibliothèques de journaux. Je laisse de côté le point de vue personnel du bibliothécaire qui, par nature, déteste ces machines lourdes de volume et légères de pensée, difficiles à ranger, à consulter, encombrantes, et qui attirent un tas d'idiots.

Le problème de la conservation des journaux est très intéressant, mais parfaitement distinct de leur communication au moment où ils paraissent.

Il faut admettre que le classement des journaux est une chose tout à fait distincte du classement des livres. Le mélange des uns et des autres ruine toute méthode. A Constantinople, on met les tombeaux dans les rues; à la Nationale, on met les livres de l'autre siècle parmi les journaux du jour. Ce mélange de morts et de vivants est très gênant pour la circulation. Toute les villes modernes ont divisé ces services.

Il faut admettre aussi que, dans un quartier où le terrain est aussi cher que rue de Richelieu, dans une maison aussi encombrée que notre Nationale, les journaux qui arrivent du fond de leur province, en paquets, pas même reliés, qui s'installent chez vous, ne bougent plus, s'empilent sans causer jamais avec

personne, sont de vieux parents bien ennuyeux. Et de vieux parents qui n'ont pas fini leur croissance. Dans une maison de retraite aux environs, ils seraient mieux soignés, moins les uns sur les autres, auraient de l'air. On irait les voir aussi souvent, et ils vivraient peut-être un peu plus longtemps.

Combien y en a-t-il de ces parents-là ?

Peu d'ancêtres : la *Gazette de France*, et le *Mercur*e, ancienne série ; le *Journal des Savants*... Une explosion, des centaines sous la Révolution. Tout cela, à la Nationale, ne gênait pas dans l'*Histoire de France*. Ces ancêtres intéressent toujours, on vient les voir souvent.

Quand on a entrepris le catalogue de ladite Histoire « par ordre de l'Empereur », on y a laissé les journaux. Était-ce l'ordre ou l'espoir qu'il y en aurait très peu ? Il y en avait déjà pourtant près de 2.000.... Et on les a laissés. C'est incroyable, mais c'est ainsi. Aujourd'hui, cela coûterait cher de les enlever. Mais ils augmentent. Demain, ce sera encore plus cher...

On a relégué ceux de province. Ils sont rue Colbert, une rue que les provinciaux aiment bien, quand ils viennent à Paris. On a là 2 galeries de 30 m. sur 10, à 16 divisions, pleines, et un nouveau magasin, 9 étages de 8 salles. Amoncellement de paquets.

Les relier... Comment ? On ne se charge pas d'y aller deux fois par jour. Prévenez la veille. Ils viendront demain, au parloir. Les journaux de province ne sont plus seuls déportés. On est en train d'y mettre mille autres feuilles encombrantes, journaux en subsistance, sport, bourse, annonces, pharmacie, syndicats, horaires, programmes, que sais-je !

Mais les journaux de Paris, qu'on demande à chaque instant, il faut bien les laisser tout près. Et ils grandissent...

Voici des chiffres.

En l'an XI, 15 journaux et 25.514 lecteurs, le *Publiciste* tenait le record avec 2.850 abonnés. — On consulte chaque année plus de *vieux* journaux que cela à la Nationale. — En 1824, le nombre tombe à 12 ; il remonte à 19, dont 13 quotidiens, en 1827. En 1860 Paris compte 500 journaux, 800 en 1865. Et c'est alors que la presse départementale entre en scène.

On dit que, de 1880 à 1890, la consommation de papier a augmenté d'un tiers. Les journaux en mangeaient 300.000 tonnes en 1892.

	Nombre de journaux.	
	Paris	Province
1885.....	1.540	2.810
1887.....	1.655	3.176
1891.....	1.998	3.180
1894.....	2.385	3.878
1902.....	2.865	3.699
1904.....	3.442	4.532
1907.....	3.439	5.179

Ces derniers chiffres comprennent 142 quotidiens, et 642 hebdomadaires, de Paris, 321 quot. et 1886 hebdomadaires de province. Ajoutez 282, dont 26 quotidiens, de l'Algérie et des colonies.

Ces chiffres sont une risée près de ceux de l'étranger. La France publie peu de journaux... Mais en nombres ou séries (nombre d'envois), la Nationale, chiffres de 1906, en recevait encore 144.700 de Paris, 356.400 de province. Achats à l'étranger : 73.500.

Or tout augmente, nombre et format. Le *Temps* débute plus petit que le *Petit Journal*. Le *Times* use un bœuf par an pour la peau d'une demi-reliure. Il tient toute une salle à la Nationale. C'est un mètre cube annuel...

Qu'est-ce que tout cela fait au milieu de livres ?

A quoi bon insister, il n'y a plus qu'en France...

Mais certes la conservation des vieux journaux est indispensable. C'est si amusant à relire qu'on voudrait toujours les lire rassis de dix ans au moins... Un explorateur du pôle Nord avait ainsi diverti son équipage, durant des mois d'hivernage, en faisant reparaître un journal d'autrefois. Cela servait à compter des nuits dans la longue nuit.

Il faut absolument que chaque chef-lieu conserve une collection complète de ses journaux. Toute une réforme est à faire à ce sujet. Mais si amusant et historique que ce soit, il faut convenir que la lecture du journal du jour offre plus d'utilité pour la vie pratique.

Une foule de faits — sans parler du côté moral ou politique — sont meilleurs tout de suite qu'avancés. Cours de la bourse, des denrées, lois et impôts en perspective... Je ne prétends apprendre à personne que le journal est une denrée à consommer tout de suite. Au contraire, je dis qu'elle est bonne conservée. Mais on la préfère fraîche.

Or elle ne change pas de nature en entrant dans une bibliothèque.

Elle n'en est ni plus fraîche, ni plus rassise. Là comme ailleurs, elle aime être servie tout de suite.

Et cela est très dur à faire comprendre.

Qu'il faille des plaines Saint-Denis pour épandre les vieilles feuilles, il ne s'ensuit nullement que, pour lire les nouvelles, il faille s'en aller en province.

Qu'on exporte le vieux, mais qu'on garde le neuf.

En aucun cas, dans une bibliothèque libre, il ne faut éloigner les journaux. Services distincts, salles séparées, mais même maison. C'est le journal qui fait la vie d'une bibliothèque; c'est lui qui attire les gens, les habitue à venir, et, renouvelé chaque jour, crée ce lien quotidien, cette nécessité de la bibliothèque. Le repas en commun crée la famille.

La salle des journaux est toujours fréquentée. Si les bibliothèques anglaises, américaines ont pris un tel essor, c'est aux journaux qu'elles le doivent.

Je sais combien il est aisé de railler, et je n'ai pu faire comprendre à des gens fort instruits, des apôtres de l'instruction populaire, l'intérêt qu'il y avait à mettre le *Petit Journal* ou « tel qu'on ne lit que trop », en service public. Il y avait intérêt, cependant, et très grand, à ce qu'ils le connussent eux-mêmes, eux qui ne le lisent jamais, eux qui ignoraient totalement le genre de lecture le plus répandu dans ce pauvre genre humain qu'ils veulent transformer.

Il faut des bibliothèques populaires pour instruire un peu les savants.

La *free library* est un baromètre de l'état mental d'une nation. Elle est le rappel constant aux réalités. Notre mépris des journaux, des romans, des Bottins, de tout ce qui se lit ou consulte beaucoup, chasse le public de nos bibliothèques, sans autre profit que l'intérêt des fonctionnaires. Vanité ou paresse, intérêt mal compris. L'état de bibliothécaire serait autrement prospère et honoré s'ils quittaient le rôle de gardien de catacombes.

C'est qu'en pays de bibliothèque libre, la bibliothèque est *volontaire*. Les citoyens eux-mêmes ont voté le *penny-rate*, l'impôt supplémentaire spécial à la bibliothèque. Ils le savent, et exigent que cet impôt leur serve.

Ici, on ne sait pas. Les livres nous viennent d'en haut. On ne sait qui a voté, on ne sait qui choisit. Des sanctuaires ! Des prêtres, qui viennent de séminaires moyenâgeux, y officient

dans le mystère. Un seul souci : garder la dignité du lieu, en écarter le vain public.

Deux méthodes ; mais l'une est féconde et l'autre stérile. Alors que nous n'avons même pas en France l'idée d'une bibliothèque publique, qu'il faut l'expliquer, la « free library » de nos voisins, comme on expliquerait le calorifère à des Dahoméens, non seulement des enfants, mais des « villes de cinq ans » la connaissent en Amérique.

Or on ne ferait pas admettre les crédits considérables alloués aux libraries à des gens pratiques qui n'en useraient pas. Ce dont on use, c'est de journaux. Journaux de toutes sortes, quelques-uns fort sérieux.

Maintenant, quant à ceux qui prétendront que le public qui vient lire les gazettes ne lit pas autre chose, je leur demanderais quels sont leurs dernières lectures, à eux, et *pourquoi* ils ont lu ceci et pas cela.

Comptez vous-même. Pas un livre sur dix ne fut choisi. L'un traînait sur la table... j'attendais, chez le dentiste ! L'autre, ma femme l'avait loué, un ami l'a prêté. Celui-ci ne coûtait pas cher. Celui-là se vend dans les kiosques, quand le libraire est fermé. Ou bien c'était le seul qu'il y avait à la gare. — Et maintenant demandez-vous quels livres vous auriez désiré voir ou lire ? Ils abondent... Mais ce n'est aucun de ceux-là que vous avez lu !

Coûteux, trop anciens, rares... Même pas ! les plus courants. Vous accusez une paresse, et vous en venez toujours au même mot : « habitude. » Et le libraire même vous opposera sa paresse, son habitude, pour ne pas vous fournir le livre que vous voulez, ne le trouvant pas chez son fournisseur habituel !

Pour développer le goût des livres, habituez donc les gens à aller là où il y en a.

Or vous savez très bien qu'à Paris on pourrait tout avoir. Mais non seulement on ne *peut* pas — heures, difficultés d'entrée, ennuis prohibitifs, fonctionnaires qu'on dérange, cours à traverser, corridors, etc. —, mais on ne *sait* pas.

Et après de longs efforts spéciaux, tel homme, que beaucoup traiteront de fainéant parce qu'il finit sa journée à 4 heures, vous déclare que Parisien, bibliothécaire et grisonnant, il ne *sait* pas, souvent, comment avoir un livre !

Poser le principe suivant : on a d'ordinaire d'autant plus de chance de lire un livre qu'on le trouve plus facilement sous la main, semble une La Paliçade, — sauf aux bibliophiles

pour qui c'est le contraire. Ceux qui ont voulu répandre les livres auraient pu admettre ce principe.

Il n'en est rien. Nos bibliothèques de province, les belles, sont en général à l'endroit où l'on va le moins : au *musée*.

C'est-à-dire : situées dans un quartier désert, dans un monument monumental, qui fait du noir, éloigne les passants et le petit commerce...

Pour « faire prendre » les bibliothèques libres, les Anglo-Saxons n'ont pas fait autrement que les cafetiers, hôteliers, qui s'abonnent aux journaux. Ils ont créé un mouvement vers les bibliothèques. Elles sont devenues une nécessité sociale, une habitude.

Ayez des journaux. Ils feront de la réclame aux salles d'à côté ! Une citation, un fait, un chiffre douteux, dont on se méfie, qu'on peut vérifier tout de suite, — on passe à la salle d'à côté. Le livre dont le critique parle... Traversez, vous l'aurez. La découverte récente, dont on ne dit que quelques mots ? Des revues spéciales, à l'autre table, la décrivent au long. Ce pays, dont on parle, où est-ce ? L'atlas, le grand, le tout dernier est en face. Et le dictionnaire, les dictionnaires, les annuaires...

Créez donc des salles de journaux dans vos bibliothèques, de journaux du jour. Et ne venez plus nous dire que les livres sérieux ne sont pas consultés.

Ils le seront.

§

Eh ! bien, ces bibliothèques, est-ce qu'on ne peut pas, tout de suite, les fonder ?

Que faut-il ? De l'argent. De l'argent, pourquoi faire ? Pour se procurer des salles, des livres, feu et lumière, et le personnel.

Le personnel, vraiment, il me semble qu'il existe. Il existe pour rien ou pour pas bien cher. On peut avoir des archivistes, des comptables, des instituteurs, des curés, des militaires retraités, des jeunes filles, des gamins... Ah ! certes, ce n'est pas le travailleur à bas prix qui manque. C'est selon le pays. Ici le vieux capitaine est pour rien. Là un petit garçon fera bien mieux l'affaire. Ce sont des petits garçons en Angleterre. Ils apprennent et plus tard font d'excellents bibliothécaires. Maintenant s'il vous faut des diplômes, on peut vous en donner aussi. Pour rien ? Pour rien. Ce sera peut-être moins bien tenu, mais ce sera le même prix.

Nous ne voulons pas faire de dénonciation particulière, mais

il est permis d'en faire une collective. On dit que beaucoup de nos fonctionnaires ne font rien. C'est inexact et pire : ils font quelque chose. Ils justifient leur fonction. Et c'est cela qui est coûteux, et inutile, et qui donne du mal, à eux comme aux autres.

Allez toucher un mandat au bureau de poste de la Bourse, à 5 heures, une fin de mois. Vous ferez queue, mais vous aurez votre argent. Allez toucher même somme à Brissac-en-Brie. Vous n'attendez pas, non. Même le fonctionnaire vous attend. Aurez-vous votre argent ? Cela, c'est autre chose. N'avez-vous pas oublié une enveloppe, une pièce d'identité... ? Croyez-moi, faites queue à la Bourse. Ça va plus vite.

Vous croyez qu'un surcroît de travail allonge ? Il simplifie. Cela ne se voit pas bien quand on regarde un budget, mais se sent dès qu'on a une grosse besogne à terminer avant « l'heure qui sera douce ». Et le grand bénéficiaire ici est le public : il a un service de moins.

Que ceci soit dit et redit pour ceux qui craignent la venue d'un public trop nombreux dans les bibliothèques. Non, les fonctionnaires ne seront pas écrasés de travail. Ils n'auront pas le temps de faire leurs inventaires, de placer leur archéologie, etc. C'est grande économie ! L'Etat ne peut que s'en réjouir. Et le public, donc !

§

J'ai dit qu'on avait les livres. Et les locaux... On désaffecte assez d'églises, il me semble. Des églises... Il n'y aurait que des fenêtres à percer. Quel emploi plus symbolique faire de l'église, et du presbytère, et des curés ? Beaucoup de ces braves gens travailleraient pour vivre, et seraient plus libéraux que certains politiciens. Les couvents nous ont conservé la science aux temps barbares... Ce ne serait que justice de la leur rendre quelque peu. Je dis ceci probablement pour qu'on en rie. On peut rire la première fois. Mais quand on le redira, le comique perdra son sel. Ce ne sera pas seulement du sérieux, mais de l'apaisement.

Les écoles qui ne font rien après les heures du soir peuvent être aménagées pour lectures de journaux. Les Parisiens qui assistent chaque jour à la démolition de Paris n'ont pas même la consolation de voir quelque service public remplacer les vieilles pierres !

Tout ceci ne veut pas dire qu'on pourra demain ouvrir des salles de périodiques. C'est pour dire que ni le manque d'argent, ni le manque de place ne s'y opposent. Ce qui est en travers, c'est l'administration.

Que des villes essayent, libres. Voilà ce qui se peut.

Et quand il y en aura une, les autres suivront.

Quant à Paris, des salles de journaux, il en faudrait quarante : Londres en a 80. La Nationale ? Oh ! non, ce n'est pas le lieu désigné. Elle a un rôle tout autre. Elle est bibliothèque d'Etat, et il s'agit de besogne municipale.

Hélas ! peut-être serait-il plus vite fait de réimprimer spécialement les 8.000 journaux de France que d'obtenir des choses très simples, telles que le prêt des périodiques à une bibliothèque libre, publique, toujours ouverte, à charge, au bout de deux ans de les restituer à la Nationale chargée de les conserver.

Il en manquerait ? Possible ! Mais pas tant que cela. S'il en manque, c'est qu'ils ont servi. Vaut-il mieux les garder inutilisés ? Ils ont servi dans les années où ils étaient utiles ! Ils ont servi pratiquement, ils ne manqueront qu'historiquement. Mais c'est là vain souci. Les réclamations vives feraient, par une meilleure application du dépôt légal, nos collections bien plus riches qu'elles ne sont. Les années arrivant en bloc, classées déjà, simplifieraient les services, économie qui rachèterait plus de cent fois les n^{os} perdus ou salis — car ceux qu'on salit et perd sont toujours les plus remplaçables. Enfin, est-ce que ça durera toujours ce phénomène, de centaines de mille francs passés à acheter, garder et classer des papiers qu'on ne peut lire que quand ils ne sont bons à rien !

Ayant vu, admiré et utilisé les bibliothèques étrangères, j'ai vivement désiré en trouver de telles dans mon pays. Nous avons actuellement dans nos grandes villes quelques bibliothèques de prêt. Elles sont arrêtées en pleine croissance. Il leur faut un ferment nouveau.

Il faut que des lecteurs viennent nombreux, réclament, et que les pouvoirs publics sentent qu'en ouvrant des bibliothèques ils flattent un des désirs les plus vifs de la nation.

Quand furent ouvertes les premières populaires, ce ne furent pas des palais comme ceux qu'un Carnegie érige ; pauvres chambrettes prêtées, quelques planches, de vieux bouquins qu'on avait mendiés ça et là... Elles ont prospéré.

Ce qu'il faut susciter à présent, c'est la création de salles de lecture de journaux. Et il n'est pas besoin de déranger des architectes, d'attendre des millions, ni surtout des reliures.

Ouvrez des salles quelconques, mettez-y des journaux, des revues, des annuaires, indicateurs, — le matériel courant et les outils de la vie ordinaire.

Surtout que ces salles soient au rez-de-chaussée, sur la rue, la plus fréquentée des rues.

Et claires... Qu'elles soient ouvertes tout le jour...

Et vous aurez fondé une grande bibliothèque libre publique.

Car au bout de peu de temps le besoin sera créé et créera l'organe. Qu'un donateur ou qu'un impôt municipal ou qu'une libre association de citoyens érige plus tard le palais digne de loger la bibliothèque ainsi fondée, ils n'habilleront pas un être imaginaire, mais ils prendront mesure à un être vivant, qui existe, qui grandit et dont le vêtement ne tarde pas à être trop étroit.

CHAPITRE VII

COMMENT CRÉER EN FRANCE DES BIBLIOTHÈQUES LIBRES ?

Avec 2 à 300 bibliothèques de ville, 3.000 populaires, 50.000 scolaires, et peut-être autant d'autres dont nous n'avons pas de liste, le service public de lecture n'existe pas en France. C'est ce que nous croyons avoir démontré.

Ce service, comment le créer ? Faut-il bâtir, faut-il utiliser livres et monuments ? Faut-il des crédits ? Faut-il seulement de l'organisation ? N'est-ce qu'une loi à établir, des inspecteurs à envoyer ?

Reportons-nous aux tableaux donnés au tome I (*pp. 119-130*).

Nous comptons en France :

A. — Centres et grandes bibliothèques :

17 villes universitaires, 8 villes sans Université, mais dépassant 100.000 habitants, 16 dépassant 50.000, 12 environ, de population moindre, mais ayant déjà des bibliothèques de plus de 50.000 volumes, enfin 40 à 50 villes, préfectures, centres militaires, usiniers, ou miniers, ou administratifs ou de villégiature, ou sièges de grandes écoles... Soit une centaine de villes ayant une importance ou commodité quelconque...

... Et qui devraient être désignées pour l'établissement d'environ CENT bibliothèques complètes, c'est-à-dire ayant : 1^o salle de référence, ou de lecture des livres non prêtables ; — 2^o salle de prêt ; — 3^o salle de périodiques ; — 4^o salle pour la jeunesse ; — 5^o direction des bibliothèques du district.

B. — Branches et succursales.

Celles-ci n'ayant qu'un petit noyau de livres, les plus urgents, c'est-à-dire annuaires, livres de métiers et journaux, mais recevant des centres A les livres demandés. Elles auraient, sans demande, à renouveler leur stock par échange périodique.

1^o Grandes villes. Environ une branche par 50.000 habitants,

	soit 50 à Paris (suppression d'une trentaine) 10 à Marseille et Lyon, etc., en tout, environ :	100
2°	155 villes de 15.000 à 100.000 habitants ne sont pas sièges d'Université. Nous en avons déduit 16 de plus de 50.000, 12 déjà pourvues, 50 importantes pour raisons diverses, reste 77. L'on peut grossir ce chiffre, vu que certaines villes moins denses ou plus riches veulent deux succursales, et qu'il faut compter avec les villes neuves et celles qui s'accroissent :	100
3°	17.985 communes de 500 à 5.000 habitants. En comptant une succursale par groupe de 20 ou 25 communes :	800
		1.000

La France continentale pourrait donc être parfaitement organisée, mieux que les Etats-Unis eux-mêmes, avec cent bibliothèques et mille succursales.

Elle ne l'est pas avec 50.000...

Ce ne sont là que chiffres donnés pour fixer les idées. On peut établir 5 nationales, ou 20 régionales, ou 500 municipales (565 villes de plus de 20.000 hab.). Je ne donne ici aucune proposition de système et le chiffre de population n'est pas le seul facteur. Je cherche seulement la *mesure* qui irait à la France, le nombre de bibliothèques qu'il faudrait assez grand pour qu'on y vienne et que ce ne soit pas trop loin, assez faible pour que l'on puisse y établir le minimum suivant :

1° Ouverture ininterrompue du matin 8 heures à 10 heures du soir ;

2° Salle spéciale où l'on trouve sous la main un cent de journaux et revues du jour, annuaires et indicateurs usuels ;

3° 2 à 5.000 volumes courants modernes ;

4° Un choix de plus de 20.000 autres à avoir sur demande, dussent-ils venir de loin ;

5° Des salles pour la jeunesse remplaçant les bibliothèques scolaires.

Et cela constitue une bibliothèque libre.

Comment y parvenir ?

Il est certain que nous avons la matière de tout cela en France. Il n'y a qu'à additionner toutes les heures données à de petites bibliothèques désertes, celles de M. l'abbé qui vient le Dimanche une heure, de M. l'archiviste, qui 3 fois par semaine

siège de 2 à 4, de MM. les instituteurs qui sont des milliers à être là de 8 à 10 le soir..., etc. Additionnez de même les volumes, additionnez tous les bâtiments inutiles, et les lampes qui brûlent pour des salles désertes.

Mais les bonnes volontés peuvent-elles s'additionner ?

Un système si parfait, qui n'est pas utopique puisque de grands peuples l'appliquent de nos jours, je ne le mets en avant que comme *explication*, et considérerai comme dangereuse pour la réussite, en France, des bibliothèques libres, sa mise en œuvre grandiose, *a priori*, officielle.

Rappelons-nous que c'est par initiative communale ou particulière que les *free libraries* ont partout débuté. L'impôt local, *penny-rate*. L'Etat n'a pas à doter les provinces de splendeurs. C'est assez qu'il accable Paris de ses lourds bienfaits.

Mais s'il peut ne paralyser d'aucune entrave — et les promesses, l'espoir de faveurs sont des entraves — les essais que peuvent faire les municipalités, s'il peut même encourager de dons sans condition la construction de bibliothèques libres, — il combattra avec profit l'engourdissement des extrémités nationales.

Si de toutes les raisons, systèmes, preuves, discussions, suggestions de ce livre il résultait seulement qu'une ville de province ait une boutique de journaux publiquement ouverte le soir, je n'aurai pas perdu quelques années de travail.

Oui, nous rêvons d'une France modernisée, riche d'une centaine de bibliothèques vivantes, qui rayonneraient sur tout le pays par un millier de succursales et même mille dépôts de quartier — comme nous avons des bureaux auxiliaires des postes — pour la réception et le renvoi des livres.

Rêves, rien que rêves, en l'état actuel des choses. Il n'est pas inutile de savoir où l'on va, de connaître un but, mais il n'est qu'au bout des chemins à faire. Le chemin est celui-ci : réunir, grouper des bibliothèques éparses, faire des centralisations minuscules, toutes locales, relier des bibliothèques entre elles. Il faut décourager toute tentative d'organisation vaste, de centralisation non strictement locale, qui en faisant de belles places à quelques gens importants, ôte toute initiative à ceux qui peuvent donner la vie, c'est-à-dire qui travaillent sur place à des réalités.

Nous manquons de réalités, il nous faut des livres, des journaux, de l'argent, des salles. Il faut bâtir et bâtir provi-

soirement. Prenez une ville comme Laon, 15.000 habitants, qui a une bibliothèque que je n'ai pas vue, parce qu'elle était fermée (47.013 volumes, budget d'achats: 1.874 francs), mais qui a belle apparence, est bien placée, et contient des manuscrits précieux. La place de bibliothécaire est vacante depuis longtemps, mais la mairie veut bien m'écrire que le budget, variable, fut en tout, en 1907, de 4.774 fr. obtenus, — car ce gros chiffre en France, est invraisemblable — par des souscripteurs à 6 fr., qui ont, moyennant cette annuité, le droit d'emprunter les livres postérieurs à 1800.

Et il fut prêté 18.673 volumes à « 8.871 souscripteurs »... Ils doivent être comptés plus d'une fois, car 8.871 souscripteurs à 6 fr., cela ferait un budget plus cossu.

La lecture sur place n'autorisa guère plus d'un volume à la fois, car elle compte 5.835 lecteurs, 5.960 volumes.

Tout de même, s'il y a peu de livres nouveaux, il y a des lecteurs à Laon, et cette petite ville haut perchée est, relativement, une des villes instruites de la province française.

Au musée, une société historique a sa petite salle et ses livres. Il y a, dépendant de la grande, et payée sur ses 4.774 francs, une très petite bibliothèque populaire : 1.634 ouvrages. Et il doit y avoir je ne sais combien de bibliothèques confessionnelles, et des scolaires, et celle du lycée, et la militaire — celle-là en somme, avec les cafés, le seul endroit où on ait un peu de quoi lire dans la vie ordinaire. Puis il y a la campagne, la région. Elle, rien.

Le problème est de fournir de livres la région. Ce problème peut-il se résoudre à Paris, avec des règlements, des surveillances et un corps d'inspecteurs? Quelle absurdité!

Il y aurait, si c'est possible, à aménager la bibliothèque actuelle pour le public. Eclairage, salle de périodiques, etc. On pourrait transporter les vieux livres et manuscrits au Musée. La ville n'est pas si grande qu'avec un ou deux dépôts et une succursale dans la basse ville, on ne puisse y fournir toutes commodités. Mais vu le prix des terrains, il y a intérêt à ne laisser au centre, là où actuellement s'entassent les vieux livres, que des salles presque vides de livres, mais pleines de public. Un vélo peut suffire au transport des ouvrages, et comme, à Laon, cela monte, les livres peuvent prendre le funiculaire. Remplacer les scolaires, populaires, militaires par des salles spéciales dans la grande bibliothèque... J'invente et j'ignore, n'ayant vécu à Laon qu'un jour. J'ordonne « de Paris »!

Mais, à priori, qui ne voit qu'un tel bouleversement est impossible et qu'obtenir de toutes les petites castes d'une petite ville un petit effort commun soulèverait une poussière de petites querelles de préséance...

Cependant ouvrir une salle de périodiques n'importe où, dans la basse ville par exemple, avec du terrain de reste à côté pour bâtir, et un simple bureau pour le prêt, c'est commencer l'ouvrage, c'est possible, c'est d'un prix abordable. Et alors, par les heures d'ouverture, l'éclairage, les facilités de toute sorte, voici à toutes les bibliothèques de la ville une concurrence aisément victorieuse. Les cercles et sociétés se lassent d'acheter des livres qu'ils peuvent avoir ailleurs plus commodément. Ils en achètent d'autres, et voici les ressources de la ville augmentées. Ils se lassent un jour de payer l'entretien et gardiennage d'une salle privée qui n'est jamais ouverte, dont la clef est chez le concierge, et les volumes on ne sait où. Ils songent à réunir sous conditions spéciales leurs livres à la bibliothèque libre toujours ouverte. Et l'unification se poursuit, devient possible. Impossible sur un projet. Evidente sur réalités.

Les pays de bibliothèques n'ont pas agi autrement, et l'exemple de New-York est le plus beau de tous. C'est sur 250 bibliothèques, dont près de cent publiques, riches et fréquentées, qu'on s'est mis à systématiser. C'est à la mesure de millions de livres réclamés par an qu'on a projeté de faire une bibliothèque monstre, rayonnant sur 50 succursales.

Ce n'est point par règlements et surveillance qu'on fonde ; on ne régularise que l'existant. Et fonder coûte moins cher après tout que surveiller. Il n'est pas besoin de fondations grandioses, et l'orgueil futur de beaux monuments est l'empêchement ordinaire à l'érection de bâtisses utiles. Attendez un crédit qui sera voté un jour, attendez un legs de milliardaire, mais attendez ce don activement ; provoquez-le. Il ne faut pas trois mille francs dans une petite ville pour établir d'emblée une bibliothèque libre — pauvre, certes, mais suffisante à révéler son rôle, à appeler de l'argent.

On organisera plus tard, on unifiera. Fondons toujours. C'est plus vite fait que parlementer. Ne vous inquiétez donc pas de « la Bibliothèque » ! Elle a de beaux livres, une façade, fait l'honneur de la ville. Soit. Considérez comme rien, comme une sorte de panoplie, l'épée de Charlemagne ou un texte mexicain, la belle bibliothèque, son bibliothécaire et ses milliers de bou-

quins... — C'est vous qui, en fondant ailleurs une bibliothèque utile, y attirant la foule, répandant dans le pays le goût de lire, les connaissances exactes, le savoir professionnel, avez à révéler à quoi servent les livres.

§

Maintenant, de l'argent ?

Les six cent mille francs des œuvres « post-scolaires »...

Loterie, impôt spécial au profit des communes, emprunt..., tous les moyens sont bons, s'ilssont locaux. Un bill Ewart est à émettre pour la France. L'Etat peut encourager, mais qu'il autorise seulement... Seulement Paris devrait montrer l'exemple, Paris et sa banlieue... Il ne faut pas tant d'argent.

Une commission s'est formée avec l'appui des Ministères, de la Chambre, etc., pour doter Paris d'un seul coup de quatre théâtres populaires. Il s'agit de bâtisses neuves, gigantesques, à ériger. Il s'agit de vingt millions.

L'argent en serait demandé à une loterie.

Il n'est pas sûr qu'il y ait un public pour ces quatre théâtres ; il est certain qu'il n'y a pas de répertoire, et la somme de spectateurs à Paris étant sensiblement constante, du moins ne croissant que très lentement, il y a là une dépossession officielle d'industries libres. Cinq bibliothèques à un million chaque coûteraient quatre fois moins.

Ne croyez-vous pas qu'elles rendraient quatre fois plus de services ?

Même à l'art dramatique ! Même à la vente des livres !

Le succès en est autrement assuré. Il peut suivre cette progression normale de la vie, qui ne fabrique pas des colosses *a priori*, mais des êtres tout petits qui, quand ils font peau neuve, ont grandi et forci, préparant en-dessous la vie du nouvel être.

Mais ce n'est qu'un projet. Une autre loterie, et dont le succès fut colossal, a prouvé que, pour une œuvre qu'elle croit utile, la France n'a pas de peine à trouver des millions.

La loterie de la Presse a, en 1906, fourni 18 millions.

18 ! On ne savait même qu'en faire, et pour profiter de cette curée, on a créé, dit-on, des syndicats spéciaux.

Il s'agissait des vieux journalistes.

On ne demande qu'un million pour les vieux journaux.

La création tant réclamée d'« Hémérothèques » ? — Non, sim-

plement des salles de lectures pour les périodiques du jour et de l'année, avec des magasins — éloignés au besoin — pour conserver les anciens.

Sur les millions mêmes versés à ces syndicats de gens de lettres et publicistes — où ne sont acceptés souvent que ceux qui gagnent beaucoup d'argent — on pouvait prendre de quoi créer ce nouvel organe qui serait si puissant pour relever, dignifier et *informer* la presse française...

Mais il ne faut pas un million, ni même le centième d'un pour commencer. La ville de Paris peut commencer n'importe où, et, dans une salle louée au rez-de-chaussée d'une rue passante, dans un quartier peuplé, accrocher, comme on fait en Angleterre, quarante journaux qu'on lit debout, à volonté. Et alors les hautes bêtises qu'on dit dans les conseils municipaux aussi bien que dans les congrès, comités de défense scientifique, etc., diminueront peut-être.

Non, ce n'est pas l'argent qui manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas le zèle; tout notre personnel des bibliothèques est savant dans son coin, plein de bonne volonté, travaille avec acharnement, et montre un dévouement aussi généreux que mal payé. Mais ils voient faux.

Ils ont des mépris de caste, des orgueils de timides. Ils entrent en bibliothèque comme en religion. Et ce n'est pas religion de missionnaire ou de curé, mais de moines, — soucieux seulement d'écarter le vulgaire des reliques précieuses et de leur sainte paix, et d'acharner leur vie à quelque humble besogne, dont on ne sait si c'est de l'orgueil qui s'humilie, ou de l'humiliation qui flatte de l'orgueil.

Il est toujours vivace, le mal universitaire. L'éternelle exception des *humanités* rejette encore dans le non-humain la part active, énergique de la race.

Le mal est toujours de voir dans l'instruction une sorte de noblesse nouvelle qui empêche de travailler. La science exige maintenant autre chose qu'une attitude.

Je le rencontre encore, ce vieux professeur de rhétorique qui nous disait dans un style majestueux que nos pères commerçants n'avaient qu'une excuse à leurs basses occupations: celle d'élever des enfants pour les études supérieures et de les préparer à l'Ecole Normale.

Sont-ils beaucoup plus neufs, ces réglementeurs de bibliothèques privilégiées, ces techniciens moyenâgeux qui prétendent se réserver tous les livres de France? Cependant l'Uni-

versité a bien évolué. Et le grec est mort. Il a fait place à des études plus pratiques, cependant que les voyages, les fouilles et les études précises font chaque jour la Grèce, — une autre, la vraie, la belle — un peu plus près de nous.

Tout change. Les bibliothèques, pour quand est-ce ?

Nous avons de notre mieux, tout le long de ce chemin, célébré les victoires de la troisième République. Elles sont grandes : jugez-en aux plaintes des vaincus...

C'est une œuvre colossale que d'avoir, au lendemain de défaites, amené un peuple, des millions d'êtres humains, à l'instruction moyenne qu'on leur avait refusée... Il y en a qui doutent que cela soit utile, qui disent : à quoi sert d'apprendre ?

Je dis : à quoi bon, si l'on cesse ?

Vraiment nos bibliothèques sont un peu loin de nous. Elles ont de belles choses, mais on ne s'habille plus de cette façon.

§

J'espère avoir tenu à moitié la promesse faite au début de fournir aux actifs un grand nombre de beaux sujets où s'employer.

Résumons-les :

A. — *Réhabilitation des périodiques.*

Créer partout en France des salles où lire journaux et revues *qui viennent de paraître*.

Des salles claires, au rez-de-chaussée, libres d'accès, gratuites et ouvertes 14 heures par jour.

Œuvre immense qui appellera tout un peuple à la lecture, rompra le charme où le tiennent des journaux fanatiques, la sottise où le maintiennent des journaux vénaux.

B. — *Création de bibliothèques spéciales.*

Que ce soient les bibliothèques d'écoles transformées, largement ouvertes au public, et non pas seulement à de considérables privilégiés, — qui parfois sont des voleurs — ou des bibliothèques générales divisées, spécialisées, qui soient de grands centres d'études, de renseignements techniques, de haute culture.

... Mais que la science française ait les livres qu'il lui faut ! Elle ne les a pas.

C. — *Création de bibliothèques libres publiques.*

Orner nos villes et villages de Maisons de lecture. Il y a l'école, l'église, les bains, le musée. Il doit y avoir la bibliothèque, la bibliothèque libre, publique, vivante. Ouverte le jour, ouverte le soir, claire et placée en vue dans une rue où l'on passe. Il ne faut pas que la France tarde à avoir cet organe capital de la cité moderne.

Enfin, et ce sont les points sur lesquels il nous reste à insister spécialement :

D. — *Urgence d'une législation nouvelle.*

Toute cette partie de notre administration est une sorte de paralysie systématique. Tout est à refaire dans un triple but d'activité, d'indépendance et d'économie.

Un système est à trouver qui réorganise tout ensemble :

1^o *Le dépôt légal.*

Le réformer non plus dans un but de police, mais dans le double intérêt du commerce des livres et des bibliothèques.

2^o *La répartition des livres.*

Distribuer le dépôt légal et non seulement lui, mais l'international, et les dons et les crédits d'acquisitions, d'une façon plus utile.

Avoir en vue la création de bibliothèques spéciales avant tout, et en finir avec ces encouragements de ministère, ces distributions de niaiseries, ces souscriptions à des livres faits uniquement pour cela, qui donnent à nos bibliothèques l'illusion qu'elles acquièrent des livres, à nos ministres celle qu'ils protègent et dirigent quelque chose.

3^o *Le catalogue.*

L'Etat doit assurer une bibliographie complète, sérieuse, *scientifique* de la France. Par scientifique, j'entends méthodique. C'est un service à créer de toutes pièces, annexe du dépôt légal.

Tous les pays y travaillent, que dis-je ! vont faire notre propre bibliographie. Or c'est ici une formidable économie, qui relève d'un coup le budget de toutes nos bibliothèques, car cette bibliographie doit supprimer les crédits de catalogues.

Les paléographes doivent être priés de se livrer à leurs frais à leur sport favori. Quant aux petits catalogues spéciaux, ils

doivent être vendus et payer leurs frais. C'est les forcer à être pratiques et brefs. C'est le seul signe qu'ils sont utiles. C'est le seul moyen d'inciter à les faire utiles.

4° *Les fonctionnaires.*

Accorder certes beaucoup pour demander beaucoup. Qu'ils puissent vivre. Egaliser considérablement les salaires. Mais résister avec la plus grande énergie à tout accaparement par une école, par des gens de métier, par des diplômes. Il faut la liberté. Il faut d'abord que la science ait place dans les bibliothèques, que l'histoire cesse d'y régner seule, il faut que le commerce et l'industrie y soient appelés.

Il faut enfin des économies. L'Etat doit payer les choses à leur valeur. Employer des femmes, des jeunes gens, des étudiants, des volontaires. Etre libre, enfin.

L'Université doit nommer son bibliothécaire, chaque ville, le sien et les particuliers qui ont des bibliothèques, le leur.

5° *L'autonomie et la responsabilité.*

Acheter les livres qu'il juge bon, employer les gens qu'il juge utiles, classer comme il croit commode, telles sont les conditions dans lesquelles un bon bibliothécaire peut diriger. Il faut diriger et non administrer. Nous sommes sous des contrôles qui coûtent plus que l'anarchie. L'Etat n'a pas à diriger, mais à fournir. Il peut livrer au rabais ce qui coûte moins pris en gros : des livres, des fiches de catalogue, du charbon... exceptionnellement le bibliothécaire.

6° *Le Prêt.*

Le prêt, organisé de bibliothèque à bibliothèque, peut seul donner à nos jeunes et pauvres universités des moyens suffisants de travail. Le prêt de livres seul peut faire une décentralisation scientifique. Un savant de province a le même droit que celui de Paris à consulter un livre appartenant à l'Etat.

Ces six derniers points rentrent tous dans l'unique et grand mal administratif. Il n'y a pas un sou à dépenser là-dedans. Il y a des économies réelles à faire. Il n'y a rien dont l'Allemagne, l'Angleterre ou l'Amérique ne nous donne un exemple en pleine prospérité.

Nous sommes, tels des avares, couchés sur nos trésors. Il faut nous lever et les faire fructifier. C'est un simple acte de désadministration, mais qui donnerait à la France intellec-

tuelle ces outils de travail que des conservateurs gardent dans des musées.

Je me suis tenu tant que j'ai pu dans l'avare hypothèse des budgets actuels. Je pense effectivement que l'on peut tirer meilleur parti de l'argent actuellement dépensé, et que la fainéantise toute militaire de nos bibliothèques vient en grande partie de cet enrégimentement, de ces méthodes autoritaires, tracassières, par lesquelles l'Etat espère lutter contre le socialisme en l'appliquant.

Mais ne croyez pas, ô mes collègues des bibliothèques de Paris et de province, que j'ai perdu de vue un instant la misère de vos traitements et celle de vos budgets. Vous vous êtes résignés, donc, à vous associer. J'ai reçu un Bulletin des plus intéressants. Il y est même question d'autre chose que d'avancement. J'espère qu'un jour ce sera un syndicat réel, et j'espère qu'il sera ouvert à tous, et prendra en vue nettement la défense de travailleurs et de la famille de ces travailleurs et non ceux d'une école ou de jene sais quelle aristocratie d'érudition qui ne fait pas moins de tort à nos établissements scientifiques que la politique.

Si j'en crois les promesses balbutiées par ce premier bulletin, il semble que le jour se fait et que les bibliothèques vont sortir de leur sommeil.

Il faut se connaître, d'abord, il faut s'orienter.

L'on commence à appeler des chiffres, des faits. On raille un peu moins le mensonge des statistiques. On les corrige, ce qui vaut mieux. On doit savoir combien il y a de bibliothèques en France... Vous croyez peut-être qu'on le sait ? Et combien de livres, combien de livres nouveaux surtout ? Il nous faudrait un annuaire complet donnant pour chaque ville : le chiffre de la population — avec note de décompte établissant un peu s'il y a des universités, des écoles spéciales, de l'armée, etc. — Puis le budget : nous dire ce qu'on donne non seulement à la bibliothèque, mais au théâtre, aux Beaux-Arts, à des bourses d'études, etc. Et le pourcentage du budget général. — Puis le nombre des livres, en séparant les livres vieux de plus de vingt ans, les périodiques, les brochures, sans quoi les totaux ne disent rien. Il faut aussi des notes, non seulement sur les bibliothèques populaires — il n'y a pas de populaires, — mais sur les librairies, cabinets de lecture et autres ressources.

Je sais que cette vaste enquête est commencée. Je souhaite

qu'elle aboutisse. Elle rendra inutiles les chiffres, faux la plupart, que j'ai si patiemment recueillis ici. Je sais mieux que personne quel monstrueux amas d'erreurs j'ai dû commettre. J'ai dit toute la vérité qui m'était possible. Ouvrir la fenêtre n'est pas explorer un pays. Rectifiez, rectifiez, et je souhaite que les erreurs reconnues améliorent le total. Mais ce qui le changera c'est de reconnaître, avec certitude cette fois, où les vides se produisent, où l'effort doit porter.

Toute la réussite d'un livre tel que celui-ci est de devenir très vite démodé, erroné.

Qu'on excuse donc les fautes, la hâte nécessaire. Ah ! j'étais mieux outillé pour l'étranger que pour la France. Mais n'est-ce pas aussi un signe grave que l'ignorance ? Qu'est-ce qu'une maison de commerce qui ne sait pas son bilan ? Quelle confiance lui ferez-vous ? Si vous ne lui en faites pas, et si vous l'accusez témérairement d'être insolvable, c'est à elle, non à vous, qu'incombe la preuve contraire.

Eh bien ! par cette enquête et ces soucis nouveaux, je pense que les bibliothécaires feront beaucoup pour améliorer leur sort.

Je pense qu'à sa façon, par une voie détournée, ce livre, s'il est compris, demandera aussi de l'argent.

Il faut de l'argent pour que les bibliothécaires soient des travailleurs sérieux.

Il faut de l'argent pour que notre Nationale tienne un rang — qu'on ne peut plus espérer longtemps le tout premier — dans les grandes bibliothèques du monde.

Il faut de l'argent pour que nos Universités ne soient pas des colonies où des pâles fonctionnaires rêvent à Paris lointain, pour que l'on y trouve au moins des outils de travail, des livres.

Il faut de l'argent pour que s'érigent des bibliothèques libres publiques, qui soient dans une ville le temple nouveau...

Il faut que la France, qu'on dit riche, donne de l'argent à autre chose qu'à des vanités, fussent-elles militaires. En vérité l'argent donné aux bibliothèques revient au centuple. Ce n'est pas un don, c'est un placement, et plus sûr que ceux que l'on fait à l'étranger. L'argent semé en livres revient en ouvriers plus habiles, en commerçants mieux renseignés, en savants au courant de ce que les autres ont fait, en un public immense avide de civilisation.

Et c'est ainsi, parbleu ! c'est bien ainsi qu'il nous revient, notre argent, qu'il nous revient — de l'étranger.

Pour que cela soit compris, il faut résolument que nos bibliothèques changent, qu'elles s'ouvrent au public de commerce, d'industrie, à l'ouvrier, au passant, — qu'elles lui fournissent ce qu'il veut et qu'elles l'attirent s'il ne vient pas de lui-même.

Alors peut-être verra-t-on chez nous naître ce grand organe de la vie municipale, la « Bibliothèque libre, » cerveau de la ville, centre où se réunissent des hommes libres en marche vers une égalité supérieure.

LIVRE III

DEVANT L'INVASION DES LIVRES

CATALOGUES ET CLASSEMENTS
ESSAI SUR LE MÉTIER DE BIBLIOTHÉCAIRE

CHAPITRE PREMIER

LE GRAND CIMETIÈRE DES LIVRES

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, LA LIBRAIRIE FRANÇAISE,
ET L'AFFLUX DES IMPRIMÉS

I. — L'ère de la rareté et l'ère de l'encombrement.

Les cimetières de livres : campagnes, populaires, églises, fosse commune... — La salle de Labrousse à la Nationale. Le grand magasin, ses annexes.

II. — *Divisions, statistiques et accroissements de la Bibliothèque nationale.*

A. La salle de travail :

La musique.

Pays étrangers. — Catalogues méthodiques, leur commodité.

B. Le grand magasin :

L'Histoire de France. — Statistique. Les Périodiques. Documents administratifs.

Théologie. — Encombrement que cause le dépôt légal de toutes les éditions.

Mélanges. Linguistique. Bibliographie.

Poésie. — Chansons. Poètes. Décroissance ? Où lire les poètes étrangers ?

Théâtre. — De la vente des pièces imprimées.

Médecine. — Un catalogue méthodique.

Sciences et arts. — Le grand Tas. — Les Recueils factices. Les sciences. Almanachs, indicateurs, etc.

C. Annexes et Combles.

Jurisprudence. — Abus du droit en France.

Sections diverses. — Histoire religieuse, Allemagne, Russie, etc. La réserve, les nains, les vélins, l'enfer.

Romans. — Le roman à travers les âges, sa vie, son commerce et ses formats.

Les Journaux de province.

Total. L'accroissement annuel. Statistiques du dépôt légal. La production française augmente-t-elle ? — Conclusion. La production mondiale.

L'idée de bibliothèque est une survivance. Garder des livres, le livre. Il y en avait *un*. Il s'agissait de le rendre accessible à tous, et Saint-Louis faisait recopier le plus de livres possible, afin d'en augmenter le nombre.

La bibliothèque moderne est tout le contraire. Le grand effort y est contre l'encombrement. Ce n'est plus, ce ne devrait plus être parce qu'il y a trop peu de livres que l'on se met toute une ville pour en posséder un, c'est parce qu'il y en a trop qu'il faut pour s'y reconnaître un service spécial, c'est parce qu'il en faut trop, et que chacun ne peut garder tous les livres qu'il veut lire, que l'on se met beaucoup, toute une ville au besoin, pour n'en posséder qu'un.

Deux rôles opposés qui subsistent côte à côte. Mais c'est sur ce dernier qu'il convient d'insister.

Il faut bien que l'on comprenne qu'un journal coûte un sou. Prenez un roman sans le couper, cassez seulement le dos et dépliez les feuilles une à une. Cela ne fera pas autant de texte que ce journal d'un sou qui verse tant de vide sur huit et douze pages.

Alors en soi un livre n'a aucune valeur. Cela vaut quelques sous, dix sous les plus gros, les plus beaux. Vous payez autre chose que de l'encre et du papier et que le mal d'imprimer et que les droits d'auteur. Vous payez de la rareté. Parfois, vous subventionnez une science, un art, un sport. Mais le plus souvent une simple barrière artificielle se dresse, monopole ou trust qu'on ne s'avoue pas, qu'on légitime au nom de la Propriété intellectuelle, mais qui, en fait, aboutit à retarder, à empêcher la venue du lecteur au livre qui l'intéresse.

La mise en commun des livres lutte contre cette exploitation. Les bibliothèques publiques hâtent le jour où le livre sera à si bas prix qu'on achètera et jettera un livre comme un journal.

Alors surtout les bibliothèques seront indispensables.

Sans elles, dès maintenant où lire un vieux journal?

Malgré le journal, malgré la machine à écrire qui va rendre le manuscrit vulgaire comme l'imprimé, le respect du livre demeure. Un respect, non sans une petite aversion, chez les femmes, chez les paysans, les races slaves : le livre est une chose précieuse, qui doit servir à beaucoup de gens, que seuls, les riches, les savants peuvent avoir à eux : La fontaine publique du temps des porteurs d'eau.

Or, ce n'est vrai que des bibliothèques où *l'on va lire*.

Il y en a donc où l'on ne lit pas?

Oui : une Bibliothèque nationale peut être regardée comme un simple dépôt, où l'on garde non pas pour soi, mais pour ceux de l'avenir, l'histoire du présent. Ainsi, les réserves américaines laissent intactes des contrées vierges pour qu'il subsiste plus tard un coin de terre du passé.

C'est que nous supposons que les temps futurs s'occuperont de nous. Nous nous occupons tant du passé ! Cette mode n'est peut-être pas éternelle, et peut-être c'est travailler à guérir l'avenir de toute manie historique que lui mâcher ainsi son plaisir de découverte !

Rôle tout nouveau, rôle inattendu des bibliothèques : conserver le nouveau, l'éphémère, sauver ce qui justement est sans valeur et demain sera détruit.

La lutte contre l'encombrement va devenir la grande phase des bibliothèques modernes, nécessiter une science, plusieurs sciences, des machines à trouver les livres.

Nous avons pensé qu'une simple promenade à la Bibliothèque Nationale aiderait à comprendre les quelques idées que nous nous proposons d'émettre sur les livres, les bibliothèques et les catalogues, — prévenant seulement qu'on remanie actuellement la Nationale ; et ce que nous avons écrit en 1905 et 1907 ne se trouvera plus exact dans le détail quand ce livre paraîtra.

Nous ne franchirons pas la grille de la Réserve, nous n'ouvrirons pas les beaux livres. Nous ne lisons pas. Il y a plus de 70 kilomètres de rayons à parcourir, et cela pousse au moins de 1.500 mètres par an.

§

Il y a des cimetières où les livres dorment bien. En des rues mal pavées, au fond de cours seigneuriales, en province, ils trouvent la paix et l'ombre, le silence et l'oubli qui conviennent à ce qui s'éloigne de la vie. Un vieillard — il en est de tout jeunes — est leur gardien. Il les connaît, les soigne et surveille doucement les longues files de couchettes où les retraités font leur petit somme. Il les aime ; lui-même a des enfants parmi eux. Enfants qui ne jouèrent jamais et ne causèrent avec personne, vécurent et moururent là, dans l'hospice des livres : quelque généalogie, un opuscule documenté sur quelque ruine, château, église, vieilles choses du pays... Quelquefois le colonel, souvent le Président, viennent faire un tour. On cause. Les livres dorment, on ne les dérange pas. Parfois un Mon-

sieur le Comte vient chercher des ancêtres. Les livres, s'ils se souviennent, veulent bien renseigner. Mais le plus souvent les longues galeries désertes voient tourner le soleil que tamisent les stores blancs, sans que nul soit venu prier sur ceux qui dorment là. Et les livres, les vieux livres, qui erraient sur les tables, qui se cachaient dans les poches, qui furent lus avidement, dehors, en marchant, ou le soir, sous la lampe, quand l'insomnie enfièvre, eux qui bouleversaient les cerveaux et les cœurs, eux qui brûlaient... — ramènent leur manteau de poussière, frileusement.

Les livres sont mieux là qu'aux vitrines du musée, à faire encore les beaux, étalant leurs images, faisant luire leurs ors, l'air d'être en vie, mais immobiles, sous verre, toujours ouverts à la même page, animaux empaillés, qui singent encore la vie.

Jadis les livres dormaient debout sur leurs pupitres, enchaînés. La Laurentienne, à Florence, les montre encore ainsi, en longues files, et telles que des armures vides de leurs chevaliers. La lustrine recouvre, moins douce que la poussière, ces cénotaphes alignés. Cette magnificence doit gêner le bon sommeil. C'est toujours de la mort où l'on n'est pas chez soi.

Les livres sont mieux aux salles quelconques des écoles, des bibliothèques populaires ou de sociétés. Jusqu'aux dernières cendres s'use la vie en eux, et la mort bonne enfant, sans cesse dérangée, rit comme en un cimetière de campagne. C'est à ces maisons-là qu'ils lèguent leurs livres, ceux qui les ont un peu aimés.

Enfin il y a les nécropoles... Le Père-Lachaise.

Les villes des morts, la foule compacte, la fosse commune...

Mais le pullulement des morts, comblant les cimetières, remplirait les villes même, en chassant les vivants. Ceux-ci les en arrachent, les enfouissent encore plus profond dans la terre. Les catacombes. Là, il n'y a plus de nom, il n'y a plus de date. Par siècles, par provenance, comme on peut, on entasse. Galeries démesurées, jusqu'au bord pleines d'ossements, où l'on errerait longtemps pour retrouver sa route.

La pensée laisse du papier pour os et cendre. La pensée qui fuma en tous ces crânes vides que l'on voit entassés aux lugubres souterrains, elle aussi, de ses traces sur le papier noirci, gêne les pensées neuves qui se pressent pour vivre. On met les livres en bière sur des rayons étroits. Mais ils sont trop! — on les tasse, les presse, on en fait plusieurs rangs. Ils vous sont un souvenir. Mais à vos héritiers ils ne rappelle-

ront rien. Là pensée n'obtient pas de terres perpétuelles, elle va s'enfouir aux dépotoirs des capitales, Bibliothèques nationales, catacombes. C'est là, plus tard, que l'âme, avant d'être jugée, ayant retrouvé son corps parmi les ossuaires, devra chercher, avec ce qui reste de sa beauté, ce qui reste de ses pensées : pas tout à fait autant.

Dans le centre de Paris, la rue la plus grouillante, quartier de la Bourse, de la Banque, des Théâtres et des maisons publiques, se dresse le sanctuaire où s'entassent toutes les pensées de France qui se croient dignes du papier. Nécropole qui fut un caveau de famille. Librairie de nos rois, et de l'empereur Charlemagne, qui fut donc impériale et nationale trois fois. Aujourd'hui à tout le monde, c'est Saint-Denis transformé en fosse commune.

Charlemagne en mourant faisait vendre ses livres, et voulait que l'argent en fût donné aux pauvres. Quelques-uns de ces livres sont revenus à notre Bibliothèque. Objets précieux et textes pieux, tout luxe et toute science venant de Dieu. On ne s'y amusait pas, on n'y étudiait pas ; on y priait. Mais déjà livres d'heures, bibles, évangélistes voyaient à côté d'eux naître d'énormes volumes aux belles images, chansons de geste, romans, ancêtres gigantesques de nos 3 fr. 50, mam-mouths des petites bêtes que nous voyons aujourd'hui, cathédrales du Dieu qu'en leurs chapelles nues vénèrent les protestants.

Aujourd'hui, c'est la grande halle : la Bibliothèque populaire de Paris. Quelques savants à peine, perdus dans cette cohue de femmes, d'étudiants, de flâneurs...

A Saint-Ouen, le grand cimetière, on voit des guinguettes, des chevaux de bois, des balançoires. Allons ! les veuves, un petit tour... — Les grandes bibliothèques se tiennent mieux. Ce sont des enterrements officiels.

Le public ne va qu'à l'église : la salle de travail. Sur l'autel les conservateurs officient. Ils évoquent les morts, qui sortent de la coulisse à l'appel de leur nom.

Combien sont-ils, derrière... ? — deux millions, trois millions ? On ne sait pas au juste. Ils ont des numéros, mais parfois ils sont mille qui ont le même, parfois un bout de papier en prend un pour lui seul, et le *Times* qui, depuis 1785, use par an une peau de bœuf entière pour se demi-relier, comprend, sous le même chiffre, un troupeau formidable, et plus grand chaque année.

On aperçoit, entre des rideaux de théâtre, la grande allée du cimetière des Imprimés. C'est le magasin, plus grand que la salle même, colossale cage de fer, où les livres se serrent. Ils ne s'étouffent pas : on respire encore, on voit clair. Au British Museum, des bibliothèques mobiles, suspendues sur roulettes, en font tenir bien plus. Le magasin de la Nationale, qui devait suffire, en 1868, ne tient plus le tiers de la masse du dépôt ; il a fallu des annexes, des galeries, et des combles interminables, où la recherche de certains ouvrages fait parcourir près d'un kilomètre, sans compter l'entassement des journaux de province dans des salles éloignées.

C'est la grande nécropole, plus morne qu'un cimetière. Les catacombes de la pensée ! Ces livres, en tas, pareils, étiquetés et jaunis, ces livres laids, jamais consultés, oubliés, ont l'air niais des crânes alignés dans des caves. Mais ces caves sont claires ! Elles en semblent plus tristes. Parfois un gardien passe. Il semble surveiller si ces crânes ne rient pas... Non ; ils sont sages. Le gardien passe, va réveiller l'un deux au bout de la galerie. Il y en a quelques-uns comme cela que l'on dérange : ces petits turbulents sont toujours les mêmes. Le gardien les connaît et les garde près de lui.

Une fois l'an, on balaye.

La poussière qui se trouvait bien dans les greniers, et qui, blanche, se posait doucement sur les romans, tout là-haut, sous les toits, pays de l'Imaginaire, se relève, s'agite, tombe sur le sol, étourdie. Les gardiens, un mouchoir sur la bouche, les cheveux enveloppés comme des Touaregs, la chassent à grands coups de plumeaux ; elle s'en va visiter l'histoire d'Allemagne, l'électricité, les beaux arts et l'histoire naturelle. On la chasse ; elle descend sur la critique, les philosophes, devient grise, retombe sur la médecine, puis sur la poésie, croit enfin trouver le sol sur notre Histoire Nationale, et peut-être rêve-t-elle aussi, l'ayant entendu dire, que cette partie-là mène aux académies ! Mais on l'en repousse durement, on l'enfonce au sous-sol. La voici noire, la voici dans l'ombre, dans la cave.

Ici, il n'y a plus rien que la théologie.

On l'enlève par brouettes. Elle y forme une pâte noire, ecclésiastique, et qui sent le roussi.

§

A. — LA SALLE DE TRAVAIL

Nous ne parlerons pas des deux mille et quelques livres que

le public a sous la main et qu'il peut prendre, mais des autres qu'il voit sur les murs, et ne peut toucher.

C'est beau, des livres tassés, surtout pas reliés. De toutes les couleurs. Les architectes n'en tirent pas assez parti... Il y a là des polyphonies inattendues. Fi de ces régiments en uniforme, avec même de faux volumes sur les portes, comme on en voit à l'Arsenal. Laissez paraître au loin le pêle-mêle des livres. C'est beau comme une foule d'été, un jour de fête, quand les femmes sont en clair. C'est beau surtout sur du gazon, sur un fond vert.

Quel architecte de génie trouvera une forme pratique qui, sans perte folle d'espace, et avec toute rapidité possible de communications, laissera cependant d'ensemble, comme une nef de cathédrale, découvrir l'amas de livres d'une Bibliothèque Nationale! Ce serait si beau que les lecteurs patienteraient un peu plus, suivant de l'œil le livre qui part du fond de la forêt, et suit la longue route qui le mène jusqu'à eux.

Au British, à Washington, presque partout, la splendeur est toute dans la salle de travail et le magasin est fait de petites pièces sans ensemble. C'est le contraire qui serait à chercher, de petites salles intimes pour le travail, et l'aperçu immense de la cathédrale des livres. Le bruit des allées et venues doit condamner la recherche de grandeur dans les salles de travail. Baltimore et Boston tirent un beau décor d'une salle de travail servant de magasin. Le bruit, me dit-on, y est fâcheux.

La salle de Labrousse, inaugurée en 1868, n'est pas des plus pratiques, mais je n'en sais pas de plus belles. Avec les Halles et l'Opéra, elle forme le trio de l'art nouveau du Second Empire, fastueuse, un peu vaine, avec des portes étroites, cherchant à éblouir, et sacrifiant tout à la sensation de luxe. Les peintures en trompe-l'œil complètent ce décor de théâtre.

Trois étages de livres garnissent les murs de la grande salle de travail. Ils sont si bien rangés que de loin ils ont l'air peint. Mais ils sont vrais. Tout le bas, c'est la Musique.

Musique.

Trente-cinq mille œuvres classées et environ deux cent mille inconnus qu'on dit être « des morceaux », les trios de Franck comptant, par exemple, comme morceaux. Nous avons dit le manque d'une bibliothèque de musique à Paris. La Nationale a une collection précieuse, mais jusqu'ici elle n'aimait pas la

musique. Les temps sont changés. Il y a eu un concert à la Nationale ! Exclue du catalogue général, la musique aura sans doute, grâce à l'initiative privée, son catalogue bien avant la littérature. La grande forêt vierge de notre bibliothèque est cernée, on l'attaque ; les vieux branles, les vieilles gigue se remettent à danser ; les très petits doigts de Wanda Landowska frappant les deux claviers d'un clavecin ont gazouillé dans les vieux murs, et l'Institut lui-même, soudain émoustillé, vote des fonds pour la musique.

Le dépôt légal ne rend pas les deux tiers de ce qui se publie en France, parce que très longtemps on ne réclamait pas pour de la musique, et parce que les éditeurs qui font graver en Allemagne ne doivent pas le dépôt. Hélas ! nos collections ne sont qu'un trésor historique. Encore maintenant la musique n'est pas admise au maigre budget d'acquisitions. L'on conserve les chansons du xvi^e siècle (encore est-ce bien récent que les parties en soient un peu rassemblées), mais tout le trésor des éditions allemandes nous fait défaut. L'on peut donner une idée de l'esprit moderne qui dirigea les grands musiciens de la Nationale, dont un, cependant, me dit-on, jouait fort bien du piston dans un petit théâtre, en constatant que le besoin d'une section spéciale pour la symphonie ne s'est pas encore fait sentir, ni d'ailleurs pour la musique de chambre, — alors que cinq sections se partagent celle de théâtre de la façon suivante :

	1897		1907
Opéras français.....	1.417 numéros.		1.475 numéros.
— italiens.....	988 —		992 —
— d'autres pays.	338 —		366 —
Opéra-comiques.....	3.555 —		3.917 —
Ballets.....	227 —		271 —

Voilà de belles collections délaissées. La musique étrangère a produit plus de 28 opéras en 10 ans... Mais les 28, ici, ne les croyez pas nouveaux ! Wagner en est. Il y a juste une œuvre russe, et quant au nom de Strauss, il ne figure que dans les valse.

La religion est mieux partagée : 3.500 articles de musique sacrée.

Quatre à cinq mille traités, méthodes, études, dont 300 méthodes de chant ; 16.000 cantates, chansons, etc. Et les 200.000 pièces à *cataloguer*...

Les pays étrangers.

Les deux étages du haut de la salle de travail sont garnis de l'histoire d'Angleterre, d'Espagne, Portugal, et pays hors l'Europe. Les gros volumes seuls sont relégués au sous-sol avec la théologie et les « peaux de cochons », — on nomme ainsi ces collections considérables, plusieurs centaines de volumes par an, que consciencieusement nous envoie l'Amérique, reliés dans la peau douce et couleur café crème des innocents qu'on exécute à Chicago. Ce sont de très beaux ouvrages. On ne les consulte jamais. Et l'on a tort : ils contiennent des masses de documents utiles. Mais seul un catalogue de matières peut avertir le public de ce qu'ils contiennent. Et il en est des cochons comme des veaux pleins, des maroquins de cabri et des vélins d'âne authentiques que classent nos méthodes officielles : ils ne répondent que quand on les appelle par leur nom. Leur nom, leur nom yankee, leur petit nom de là-bas... Ce doit être *report of... proceedings* de quelque chose...

En 1897, l'*Histoire d'Angleterre* comptait 15.424 articles, celle d'*Espagne* 7.912. Les colonies y sont comprises. Voici des chiffres pour le monde, moins l'Europe et ses colonies.

		Total en 1897.	1904	Accroissement	
				1905	1906
O ¹ ...	Asie	7.474	70	204	160
O ² ...	Afrique	3.957	56	84	88
P....	Amérique	10.287	60	107	134
P ² ...	Océanie	377	5	2	2

Ces chiffres ne laissent pas une impression de grande richesse ; le tout, sauf les in-folios, tient presque le long des murs de la grande salle. Dans les chiffres de 1897, nous voyons : *Angleterre*. Colonies 2.412, Biographie : 2.529. — *Espagne*, biographies : 1.167. — *Asie*. L'Inde est le gros chiffre avec 1.023 volumes. Indo-Chine, 254 ; Chine, 972 ; Palestine 919. Mais le Japon, de 368, a passé brusquement à 550 (1). La France n'a pas fourni d'ailleurs un quart de l'accroissement. Plus de la moitié des livres nouveaux sont anglais.

En Afrique, l'ancienne *Egypte* atteint 884 et la moderne 749, le *Congo* 76, le *Maroc* 133, le *Soudan* 66. Ces chiffres sont plus forts aujourd'hui (1). Le Transvaal a passé à l'histoire d'Angleterre, bizarre enchevêtrement des catalogues métho-

(1) Quelques chiffres en octobre 1908 : Inde 1.303, Perse 580, Arabie 705, Palestine 1.105, Assyrie, etc. 475, Chine 1.375, Japon 595, Egypte ancienne 1.249, moderne 899, Maroc 222, Congo 115.

diques... — Pour l'Amérique, les deux cinquièmes des cotes, et plus de la moitié des volumes, reviennent aux Etats-Unis. Ceux-ci atteignent 5.000 cotes en 1907, mais les collections de centaines de volumes y sont nombreuses. Le *Canada* s'embrouille dans les Colonies Anglaises et donne à part 44 volumes. Sept seulement pour la *Guyane* « en général », parce que les Guyanes particulières sont coloniales. La *Confédération Argentine* 534, le *Mexique* 667, le *Haïti* 406, le *Brésil* 359, le *Pérou* 315, la *Nouvelle Grenade* 241, le *Vénézuëla* 134, le *Chili* 197, l'*Uruguay* 349, sont les seuls chiffres au-dessus de cent. Quant à l'*Australie*, elle est anglaise, sauf 62 volumes. La *Polynésie* non coloniale en a 100.

On peut dire que ce sont là des chiffres de misère et qu'il est matériellement impossible de faire là-dessus des études sérieuses.

On appelle cela *Histoire*; l'on y trouve la géographie, les voyages, et tout, même de l'histoire naturelle. Seule une guerre enrichit quelque peu ces sections en les jetant à l'actualité. Un lecteur peut faire venir les 34 volumes du *Honduras*, les 84 de l'*Abyssinie*. Je l'ai fait, jadis, pour cette dernière. Il y avait une vingtaine de livres utiles, quelques bribes de renseignements dans trente autres. Et le reste... répétait les premiers.

Inutile de dire que, dans les revues spéciales, les ouvrages généraux, se trouveront les documents *vrais* sur ces pays, et que les sections spéciales ne donnent qu'une ombre de ce qu'il y a à lire. C'est cet examen de volumes en place, classés d'après des principes d'un autre âge, qui conduit tant de bibliothécaires à nier l'utilité non seulement des classements, mais des catalogues méthodiques. Il nous conduit à la conclusion contraire, mais il nous oblige à en élargir l'emploi, à ne pas se borner aux livres spéciaux, qui, loin d'être une sélection, ne sont que vulgarisation et répétition de documents qui se trouvent dans des revues ou ailleurs. Cataloguez les renseignements où ils se trouvent, et même quand le titre ne les contient pas, même dans un périodique ou une collection.

Mais même hors l'accès du public, ces petites sections ont le plus grand intérêt, car elles rapprochent les éditions et les imitations, elles permettent d'avoir des fonctionnaires au courant d'un fonds, et dont le conseil peut être utile; elles remédient enfin à l'insuffisance et aux erreurs des catalogues.

Tant de livres se répètent les uns les autres! En place, cela

se voit tout de suite. Une demi-heure suffit, certes, pour noter parmi les 91 volumes relatifs au *Caucase* les dix ou vingt qui valent la peine d'être regardés attentivement, — et qui sont dans une langue qu'on peut lire !

Sur des sujets plus gros, tels que l'Histoire d'*Ecosse* (461 volumes), avec sa collection d'histoires de Marie Stuart, de manuels qui se répètent, de rééditions, on peut avoir *tout lu* en lisant 10 o/o. Le plus consciencieux n'irait pas au quart.

Ceci nous dit combien la recherche en place est précieuse. Faire descendre, sur la foi d'un catalogue, dix volumes par jour est le maximum permis à un lecteur par une bibliothèque débonnaire. Qu'est-ce que cela, quand, sur vingt ouvrages, un à peine vaut vraiment d'être lu !

Celui qui peut aller en place fait en un jour ce que ne fait pas en une semaine celui qui doit demander les livres... Nous rappellerons ces faits en parlant de l'accès libre aux rayons, — tout en avouant que le public de la Nationale en est encore peu digne et que les pauvres moyens de surveillance, la disposition des locaux, et avant tout le rôle même de la Nationale, son strict devoir de *conserver* ses livres, l'indiquent comme la dernière qui doive tenter ce système.

Ce qu'on pourrait espérer d'elle, c'est d'y trouver sur la *Mozambique*, par exemple, un peu plus de 12 volumes, et plus de 3 sur la *Guinée*. En vérité, il s'en publie quelques-uns de plus. La *Colombie* mérite plus de 15 ouvrages. Et même l'*Irlande*, où il est aisé d'aller, on pourrait espérer avant de faire ce voyage, l'étudier dans plus de 521 volumes, tous vieux de plus de dix ans.

Mais qu'est-ce que l'Irlande dans quarante mille francs de livres qu'on achète par an...

Il y a des pays qu'on dit terres d'avenir.

Les dépenses de l'Etat français ont dû se monter, depuis dix ans, à un ou deux louis, pour faciliter l'étude de l'un de ces pays-là, l'*Argentine* par exemple, ou l'Etat du *Congo*.

Il se peut qu'un de ceux qui viennent demander des livres sur l'Amérique du Sud, et auxquelles les bibliothécaires sont honteux d'offrir si peu, y aille servir grandement les intérêts de la France, et ces deux louis furent pour l'Etat un bon placement. Mais je n'hésite pas à dire, après longue expérience, que, joignant ce que possède la Nationale à tout ce qu'on trouve aux offices, écoles et instituts de commerce, de langues et de colonies sur tel ou tel de ces pays dits d'avenir, — l'Etat français perd bien des occasions de s'enrichir !

B. — LE GRAND MAGASIN

Franchissant la grande porte vitrée, on se trouve dans le Magasin, vaste hall de 40 mètres sur 30, comprenant une nef, à droite et à gauche de laquelle sont rangés quatre étages, plus un sous-sol, divisés par 13 cloisons en 14 « boxes » de 2 mètres 25 de haut, garnis de rayons.

Labrouste avait pensé faire tenir la Bibliothèque dans cette grande cage. Elle y était à l'aise ; aujourd'hui ses meubles bondés encomrent l'allée centrale, les chambres sont dédoublées au sous-sol ; l'espace entre les tablettes a été resserré ; on y fait tenir 40 à 50 kilomètres de rayons.

Sauf le sous-sol, tout est bien clair, trop clair même en été, et si le « philosophe », « l'artiste », le « naturaliste » attachés à la Nationale, là-haut, n'étaient pas d'anciens troupiers du Sénégal, malgré les jets d'eau fraîche qu'on lance sur les vitres, ils envieraient l'heureux clerc qui fait de la théologie, à tâtons, dans la cave.

La Botanique serait pourtant à l'aise dans cette serre, et l'on aurait la place et la température pour illustrer de quelques cultures tropicales les brochures qui cuisent là-haut.

Ce magasin était un grand progrès quand il fut construit. On admira que tous les étages fussent en fer. Aujourd'hui les montants, les rayons même seraient métalliques. Des plaques de tôle, en restreignant encore les dangers d'incendie, gagneraient en épaisseur presque un rang de livres par étage. Mais on continue à employer la bonne vieille planche épaisse.

Quant à la mécanique, elle consiste en monte-charge à bras, qui fatiguent non moins les bras que les volumes. On vient enfin, — en 1908 — d'inaugurer deux appareils moins primitifs. Comme tout grand architecte qui a souci de faire du définitif, Labrouste a rendu aussi difficiles que possible les aménagements futurs. La Nationale tient un record, je crois, pour les escaliers et portes basses ; un homme de six pieds court danger de mort, s'il se dépêche ici. L'élévation des étages est cependant normale : 2 m. 50 (2 m. 20 à Hanovre et Strasbourg, 2 m. 28 à Boston).

En revanche, les livres sont au large. L'écartement entre les cloisons est plus grand que dans la plupart des bibliothèques : 3 mètres. La Carnegie de Pittsburgh n'a qu'un mètre et demi, le British 2 m. 44, et l'espace y est encombré d'armoires roulantes ; à Washington 1 m. 75.

Du temps de Labrouste, les bibliothécaires travaillaient encore en place. Le public n'avait guère de catalogue, et les livres étaient rangés méthodiquement, mais pas toujours représentés par des fiches. Il y avait en revanche dans chaque service un homme instruit vivant au milieu de livres qu'il connaissait.

Aujourd'hui qu'on entasse les livres comme ils arrivent et que les bibliothécaires ne doivent plus voir les livres, ces espaces, ces clartés, ces savants sont inutiles. Les bibliothécaires qui promenaient dans les services leur chaise et leur petite table ont quitté la vie nomade pour l'atelier. Groupés autour d'une table, ils travaillent, sous un chef, après de petits cartons. A la vie cellulaire des isolés dans les grandes cages aux grilles de fer a succédé le travail en commun, d'après le système des maisons centrales. Quelques-uns aiment mieux cela : c'est plus gai. Ils ne sont pas astreints au silence.

L'Histoire de France.

Nous parlerons d'abord ici de la grande Histoire qui menace d'absorber non seulement le magasin, mais, je crois, tout le quartier de la Bourse et du Louvre...

L'Histoire de France a la place d'honneur. Elle a été l'objet d'un catalogue magnifique, méthodique, qui est continué. Tout y rentre. Les *Danses fin de siècle*, illustrées par Louis Legrand, y figurent à l'histoire des mœurs, et *Chaussettes pour dames*, roman de Willy, fut, dit-on, rapporté au chapitre « Détails du Costume ». On s'étonne que l'on n'y ait pas fait rentrer la médecine, puisque les Français prennent des remèdes.

On y compte en 1907 environ 330.000 articles ou ouvrages. C'était environ 160.000 vers 1875 et exactement 279.408 en 1897, sans compter les journaux de province. Il n'est pas question de donner un nombre de volumes : les journaux sont comptés pour un, or *la Gazette de France*, on le sait, a plusieurs volumes... Mais comme ici le dépôt légal donne presque tout, ces chiffres mesurent le progrès de la production française. Les trente dernières années égalent les trois siècles qui les précèdent.

904 sections sont réparties en XV chapitres. Un des plus gros chapitres est l'histoire par règnes. Cela est commode pour l'histoire des petits règnes. Mais la République dure trop ! Elle a près de 15.000 numéros et s'accroît de 3 à 400 volumes par an, qui s'entassent sans autre ordre que celui d'arrivée.

Deux sections, au moins, ont fait fortune. Il a été commode

de ranger au nom de pays ou de personnes les livres et brochures qui ne traitent que d'un pays ou d'une personne; quoi que l'on ait embrouillé ce système de divisions spéciales pour les provinces, diocèses, etc., pour les mœurs, l'archéologie, etc., ces deux sections, localités et individus — topographie, biographie, — sont connues du public, utilisées fréquemment. Les villes (oct. 1908) en sont à la cote 38.000 et s'accroissent de 600 volumes par an, les personnes à 53.800 et s'accroissent de plus de 800 volumes ou brochures par an — actuellement.

L'accroissement annuel de l'Histoire de France à la Nationale donne à peu près un tiers de l'accroissement total. C'est 4.822, 5.838, 6.368, pour les années 1904-1906. Progression qui progresse, on le voit. Mais ces chiffres comprennent les *suites*. En 1907, 3.079 inscriptions nouvelles, 3.387 additions et 560 doubles.

Nous préparons ici ce que nous aurons à dire des catalogues méthodiques qui veulent être l'image exacte du classement en place. Ici, en l'an 1906, il a donc fallu intercaler 6.368 volumes dans 904 sections diverses...

Or, pour réduire à 904 le nombre de ces sections, il faut abandonner le bénéfice le plus clair de la méthode. Ainsi il était fort intéressant d'avoir en place 48 volumes consacrés à Jeanne d'Arc, et qu'on possédait lors du catalogue, en 1865. Mais 430 ouvrages, depuis, ont paru sur la Pucelle, et ne se trouvent plus ensemble.

Ceux qui sont l'un près de l'autre, on peut les apporter en bloc, on peut les demander en un seul bulletin : n^{os} tant à tant, on peut aller en place choisir les principaux ou ceux qui ne répètent pas les autres. Il y a là des avantages tellement évidents qu'on ne peut concevoir leur abandon ! Mais ce n'est plus 904 divisions, c'est je ne sais combien, il en faudrait autant qu'il y a de villes françaises, de Français, de diocèses, etc. Mettre six mille volumes à la file les uns des autres, on sait la place qu'il faut : une chambre à ajouter. Les intercaler dans 300.000 c'est remuer, pousser chaque fois les 300.000, ou remanier souvent, laisser des vides, faire des prévisions à chaque instant déçues. En fait, on continue la section *Biographie* en général, la vie de Jeanne d'Arc vient à la suite de la vie de Sarcey. Comme il ne vient à l'idée de personne de demander une *vie*, celle de n'importe qui, c'est un classement qui équivaut au non-classement.

Le seul moyen de continuer vraiment de tels classements,

c'est de les arrêter à une date fixe, et d'en faire une autre série pour la suite. Le catalogue « imagé du classement en place » n'est pas non plus aujourd'hui simplifié par une douzaine de suppléments.

La plus grande bizarrerie de ce catalogue est d'avoir compris les journaux.

En 1857, quand parut le tome de catalogue qui les décrit, ne pouvait-on prévoir ce que deviendraient les journaux ?

Tout de même il y en avait quelques-uns : 2.214 politiques, 470 départementaux, 1.050 locaux, etc. En 1869, avant même la fin du catalogue, on sait quel réveil subit releva la Presse et la France ; cet afflux aurait dû décider d'un système nouveau.

On a séparé les journaux de province, que nous retrouverons tout à l'heure, remplissant seuls un magasin neuf à peu près aussi grand que celui que Labrouste construisit pour toute la Bibliothèque.

Et cependant la France n'est pas un pays à journaux, leur nombre augmente peu : 33 journaux de plus seulement en 1906, et les années précédentes avaient vu des diminutions.

Le total reste gros de 3.218 périodiques dont 139 quotidiens, 981 hebdomadaires, 552 bimensuels, 312 mensuels...

La Nationale est certainement la dernière grande bibliothèque qui n'ait pas divorcé d'avec ses journaux. Sans parler du transport ailleurs de ceux qu'on consulte rarement, créer un service « des périodiques » est la réforme la plus urgente, la plus féconde qu'on y puisse faire. Les livres, ces cailloux, les périodiques, cette herbe, ne se cultivent pas de même.

L'Histoire de France hypertrophiée de journaux n'est pas moins malade de *documents administratifs*. L'histoire proprement dite tient au rez-de-chaussée du magasin central. Ses journaux ont débordé dans les annexes ; et des bâtiments neufs ont été construits rue Colbert pour les mettre. Mais ses almanachs, ses « conseils généraux », qui sont aussi de l'Histoire de France, nous ne les retrouverons qu'en montant aux greniers.

Dirai-je le triste état où les classements officiels par noms d'auteurs ou titres ont laissé les rapports, publications administratives, etc. Là, le catalogue de l'Histoire de France, trop compliqué, et qui date de l'Empire, ne sert à rien ; quant aux titres, aux auteurs, qui les connaît ! Ce catalogue, dit d'*Histoire*, englobe en fait les sciences administratives, politiques... Les

bibliothèques spéciales, de commerce, de sciences sociales, celles des Ministères, et des Chambres y suppléent-elles ? On le voudrait. La documentation d'une étude sociale moderne et *au courant* rencontre à Paris d'in vraisemblables difficultés. Sans doute nous n'avons pas l'argent de Washington, qui publie chaque année des index et des listes de tout ce qui existe sur telle question que l'actualité met en avant : salaires, heures de travail, émigration... etc. Tout cela à Paris est de l'*Histoire de France*. Quant aux annuaires statistiques, les plus récents ont couramment 3 ans de date.

Population, canaux, diplomatie, hygiène, administration, que sais-je, il faut attendre que tout cela soit de l'Histoire...

Cependant, pour ceux qui se soucient de la réforme des lois françaises, annonçons une bonne nouvelle : la publication du *Catalogue des Actes royaux* de la Bibliothèque Nationale.

Théologie.

Le sous-sol du magasin est donné aux livres pieux. C'était autrefois tout l'important de la bibliothèque, et on avait divisé ces fonds sacrés en six sections, qui, à elles toutes, n'en formeraient qu'une, si l'on recommençait les classements. Ces fonds s'accroissent relativement peu, si ce n'est de bréviaires, livres de messes, toujours les mêmes, et des *Paillettes d'Or*, qui se vendent et se rééditent comme du Montépin.

A. Ecriture Sainte :

— 18.401 vol. en 1897. — 1705 vol. de plus cinq ans plus tard.

B. Liturgie : 27.906 vol., en 97. — 898 vol. id.

C. Pères de l'Eglise : 4 864 vol. — 403 vol. id.

D. Théologie catholique : 74 322 vol. — 5.798 vol. id.

D². Théologie non catholique : 17.581 vol. — 717 vol. id.

E. Droit canonique. 8.680 en 1897. — 57. id.

Le total de ces sections ferait 170.000 volumes.

Les années suivantes leur ont apporté 570, 703, 688 et, en 1906, 629 volumes nouveaux, alors qu'aux *sciences et arts*, qui ne forment qu'une seule section, comme au xvii^e siècle, et comptent 150.000 vol., l'accroissement dépasse 1.500 par an.

Encore ces chiffres sont-ils un peu illusoire. La théologie non catholique a en fait une activité beaucoup plus grande ; son faible accroissement est riche de livres nouveaux et nous sommes loin de les avoir tous, car on imprime surtout en Suisse, tandis que des rééditions de *l'Imitation*, du *Livre de la jeune*

filles et des catéchismes de chaque diocèse français, voilà ce qui grossit la Théologie catholique.

L'obligation de garder tout le dépôt légal encombre ce sous-sol et l'on pourrait en déménager les deux tiers sans nuire à aucun intérêt. Nous avons cité le *Salve Regina*, et la *Pratique de l'Amour*, de saint Alphonse de Liguori. Deux et trois exemplaires, ne serait-ce pas assez pour le service courant ? En voici 95 et 160, presque tous publiés depuis 50 ans chez Mame, Ardent ou Barbou. Les dates seules diffèrent. Et il en arrive tous les ans !

Ceux qui exigent d'une Nationale les services d'une bibliothèque courante devraient venir tâtonner dans ces caves ecclésiastiques. Bien entendu les livres précieux, les incunables, ne sont pas là. L'Encyclopédie de Migne est rapprochée du public. Les périodiques sont là, mais devraient être mis à part. Restent plus de cent mille volumes, dont un cent à peine est demandé couramment, et je ferai la part large en disant que dix mille fourniraient tout ce que la piété la plus scrupuleuse a à rechercher. Le reste ? Le reste gêne ; voilà tout. Le reste est une collection, dans le genre des collections de timbres-poste : l'oblitération, la teinte présentent de l'intérêt pour des gens estimables. Mais ces timbres-poste-là sont parfois in-folio. Pour donner à un prêtre tel volume des *Etudes* qui l'intéresse, il faut longer cinquante mètres de bréviaires, tous semblables à celui que le prêtre a dans sa poche. Cette promenade, cent lecteurs attendent qu'elle soit finie. Et ainsi de suite. Quand nous parlions des bibliothèques américaines, qui achètent et choisissent, ou même du British Museum, qui n'est pas obligé de garder ce qui n'offre d'intérêt d'aucune sorte (le dépôt anglais n'étant qu'un droit de réquisition), nous n'avons pas à nous étonner de communications plus rapides, ni même qu'avec un nombre de volumes bien moindre, ces bibliothèques rendent plus de services et soient plus fréquentées. Elles sont plus riches, vraiment ! N'avoir que mille livres utiles, c'est avoir plus que de les avoir mêlés à dix mille inutiles. Car c'est les trouver vite quand on en a besoin.

Mélanges. Linguistique. Bibliographie.

L'inventaire terminé en 1897 nous donne les chiffres suivants :

X. Linguistique et rhétorique. 50.593 n^{os}.
Q. Bibliographie. 14.601.

A. Catalogues de ventes et de libraires — environ 60.000.

Z. Polygraphie et mélanges. 82.307 n^{os}.

Collections spéciales. 40.451.

Ce groupe comprend des collections spéciales sur Voltaire, Montaigne, etc., d'autres séries placées dans la Réserve, un millier de textes orientaux, et 30.000 thèses d'universités étrangères. La Polygraphie — traduisez *revues*, *encyclopédies*, etc. — débordedans des salles annexes.

Il est impossible d'attribuer le moindre sens aux chiffres de cette division, où tantôt 100 n^{os} correspondent à une seule revue, tantôt un seul n^o correspond à plus de cent volumes. Ici encore comment n'a-t-on pas eu le courage d'entreprendre une division de « périodiques » ! On était libre de le faire, puisqu'aucun catalogue imprimé n'imposait ici règle ni précédent, et c'était besogne plus urgente que d'imprimer les catalogues. Les accroissements de 1904 à 1906 ont été de 320, de 434 et 419 n^{os}. Il y a dans ces n^{os} des collections importantes, telles que des encyclopédies ou les œuvres complètes d'un auteur, à côté de livres bavards sur des « questions diverses ». La section *Linguistique* comprend des dictionnaires, mais aussi des livres de classe, grammaires et autres. 338, 317, 336, 527 n^{os} nouveaux les années 1903-1906. Pour les six ans d'avant je trouve un total de 1.250 livres nouveaux et presque autant de rééditions.

Poésie.

Nous sommes ici en présence de classements nets : livres de vers. Exceptons les œuvres complètes, morceaux choisis, poésie et prose, etc. Enfin c'est aussi net que possible, et l'on a heureusement conservé les vieilles divisions par pays.

Seulement dans la poésie il y a les chansons ; quand elles sont en musique on ne les compte pas, quand elles sont en recueil, on ne compte que le recueil, mais si le recueil est défait, alors voilà autant d'ouvrages différents que de chansons. C'est ainsi que l'on comptait, en 1897, pour la seule poésie française, 68.841 articles.

Les anciens fonds sont riches. Il y avait en 1875, outre 349 in-folio, 32.500 volumes, environ 400 recueils de chansons et vingt mille chansons ou poésies détachées. Les douze années qui suivirent n'ajoutèrent que 30 in-folio, mais cinq mille pièces. Nous comptons, pour 1904, un total de 497 n^{os} nouveaux, 431 en 1905, en 1906 394 et en 1907, 305. Décroissance incon-

testable. En prenant des périodes de cinq ans de 1882 à 1902 et en ne comptant que les volumes nouveaux, on peut noter une décroissance de cent par période; de 1.500, on tombe à 1.200. Un léger relèvement vers 1903 n'a pas empêché le total de tomber encore.

En même temps les formats se modifiaient; aux uniformes de Lemerre ont succédé les livres coquets ou bizarres, mais variés des symbolistes, puis l'uniforme du *Mercure* est devenu prédominant.

On ne peut s'empêcher ici de regretter l'absence complète des livres imprimés en Belgique. Est-ce qu'on achète des poètes! Oui, plus tard, en œuvres complètes. On a ignoré la petite renaissance typographique et poétique, si près de nous. Sans doute des dons combleront un jour ces vides. Mais il y a de beaux livres qu'on ne retrouvera pas.

Si même nous manquons des poètes français de Flandre et Wallonie, quelle misère attend les collections des poètes vraiment étrangers?

On ne peut ignorer qu'il existe des poètes allemands, anglais, italiens, russes; les hongrois aussi font beaucoup de vers... Et cætera. Seules les traductions publiées en France viennent par dépôt légal. Viennent aussi la Grèce et Rome, car on republie Homère, Virgile, et on retraduit toujours Horace.

Or tout compris, traductions comprises et compris les poètes de l'antiquité, nous avons 125 volumes nouveaux en 1904, 145 et 143 les deux années suivantes.

La pauvreté du budget n'est pas seule ici en cause. Le plus sot travail allemand sur la poésie d'un peuple serait acheté. Mais non les poètes allemands d'aujourd'hui. On attend que le public les demande. Disons mieux: on attend, pour acheter les textes, que la traduction française ait paru. Et si les textes étrangers ne sont pas à la Nationale, où sont-ils en France?

Sur les fonds étrangers de la poésie, outre 1.500 traités et ouvrages généraux, nous trouvons 1.200 vol. de poètes orientaux, 7.000 grecs, 23.000 latins dont les vingt dernières années n'ont guère apporté qu'un mille, 11.400 italiens, dont les 400 derniers sont seuls de ces vingt ans, 4.500 espagnols et portugais, 5.000 allemands, 3.000 néerlandais, 6.500 anglais dont 600 depuis vingt ans, rééditions comprises, et 880 scandinaves, dont un cent de nouveaux, 950 slaves, 550 celtiques et 250 d'autres langues.

Voilà de quoi faire des thèses sur les auteurs anciens,

mais non de quoi suivre le mouvement poétique de l'Univers.

Théâtre.

Le répertoire français de 10 ans (1892-1901), d'après la table de M. Soubies, est d'environ 3.300 pièces. Cela comprend bien des pièces non jouées, plus encore de non imprimées, et que de petits actes ! On y remarque, 43 *mariages* (libre, forcé, en poste, galant, sans-culotte, d'amour, bourgeois, d'aujourd'hui, d'hier, et d'argent, et ceux d'Olympe, de Berthe, d'Yvette, de César, de Figaro, etc.), 8 *trucs*, 11 *agences*, 14 *affaires*, 49 *Amours* (l'un qui brode, l'autre qui s'envole ; un aveugle, un marmiton, un mouillé, un parfumé, un sans phrases, un vainqueur et deux tout courts), 6 *Anges*, 88 *Paris*, 11 *Passions*, 12 *secrets*, et 4 *zuts*...

En 1906, le nombre des pièces est de 953, dont 165 n'ont pas été jouées. Le café concert (432 brochures), les revues et piécettes de province (238) forment le gros de ce chiffre. Il n'y a pas à Paris un cent de pièces neuves par an, et si l'on ne compte que celles de trois actes et plus, on en imprime plus qu'on n'en joue. Je ne parle pas des manuscrits, dont chaque théâtre traîne deux ou trois cents.

L'impression par désespoir ou par mépris n'a pas d'importance commerciale. Cela n'en aurait que si nous parlions littérature. Il y eut Villiers de l'Isle-Adam, il y a Mæterlinck, Claudel, Romain Rolland, pour n'en citer que quatre écrivant en français, car il y a aussi Ibsen et quelques autres, non joués, joués après coup ou mal joués... Pour les rares attardés selon qui une pièce de théâtre peut, encore être une œuvre d'art, ce n'est plus guère que dans les bibliothèques « que l'on fait du théâtre ».

Passons au commerce. J'écrivais en 1903 :

La « pièce de théâtre » dit-on, ne se vend plus. Je compte que le nouveau fonds français, formats in-8° et au-dessous, s'est augmenté de 2.000 les cinq années qui vont d'août 1882 à août 1887, de 3.100 les cinq années suivantes 87-92, de 2.300 les cinq années suivantes, puis de 2.000 seulement, et cette décroissance persiste, puisque l'année passée n'a reçu que 400 volumes.

Ici, je puis indiquer une cause, que je crois la vraie : les années 1887-92 n'ont pas produit plus de pièces que les autres, mais elles s'étaient toutes, on les vendait en petits volumes commodes, bons à mettre dans la poche, au prix de 2 francs

On vit alors les formats grossir et j'entendis un éditeur dire : « On n'en vend pas moins à 3 fr. 50 qu'à 2 francs. » Cela fut vrai tant que les collectionneurs purent croire à une exception. Au bout de peu de temps, ils renoncèrent, parce que les livres étaient trop chers, trop gros et encombrants.

Ils ne collectionnèrent plus et ce fut une bonne petite clientèle sûre, dont la sagesse des éditeurs se priva...

L'éditeur qui me tenait ce langage n'édite plus de pièces de théâtre.

On sait quel essor a pris depuis la publication des pièces de théâtres. La pièce de théâtre lue, qui passait pour n'intéresser que mille ou deux mille spécialistes capables d'en donner deux francs, et qui, à 3 francs, se vendait « presque autant », s'est trouvée intéresser plus de cent mille lecteurs, le jour où *l'Illustration* l'offrit pour un franc. C'est un des cas les plus curieux de ces « publics inconnus » que l'histoire littéraire commerciale, qu'on devrait écrire, révèle à chaque instant. Y avait-il là une innovation? Même pas. Il suffit de parcourir les 6.000 pièces de théâtre grand in-8° de la Bibliothèque pour voir qu'Hugo, Dumas fils, d'Ennery vendaient déjà à gros tirage, il y a cinquante ans, leurs longues brochures à deux colonnes avec gravures grossières. Il y a eu extinction systématique d'un marché par les éditeurs. Et il ne faut pas croire que les volumes plus chers aient été plus beaux de papier ou de texte! Il y a eu simplement cette habitude commerciale et nationale, qui consiste à tuer les poules aux œufs d'or. Nous verrons le même système appliqué aux romans, aux nouvelles. Tuer un revenu annuel pour gagner une seule fois un tout petit peu plus.

La vente des pièces de théâtre a repris de plus belle à des prix très bas, et le plus souvent en supplément de revues. Nous trouvons les chiffres de 872 pour 1904, année très grosse par des pièces en un acte qui sont aujourd'hui plus difficiles à caser; 1905 et 1906 ont donné les chiffres de 541 et 596. En 1907, 580.

Il n'est point possible de donner les chiffres de vente. Mais il est clair qu'ici le chiffre de 500 nouveautés représente un tirage centuple des 400 d'il y a cinq ans.

Le chiffre total des pièces françaises a, en 1908, dépassé 32.800, chiffre bien inférieur à celui de l'Arsenal. Il y a plus de 50.000 pièces de théâtre si l'on ajoute une riche collection de pièces néerlandaises (3.600) et italiennes (2.600). Les séries anglaise et espagnole n'atteignent pas 700, allemande et portugaise 300. Et le théâtre espagnol est plutôt abondant... Mais il ne s'agit ici que de pièces de théâtre publiées isolément. On compte les œuvres et recueils de théâtre étranger à part. Pour le théâtre français pris en général, recueils de pièces et collections, nous trouvons au contraire 18.000 volumes

et un millier de brochures. Un quart, considéré comme précieux, est dans la Réserve.

L'accroissement de cette section est d'une centaine par an.

Le théâtre étranger moderne manque comme la poésie, comme le roman moderne. Les achats se bornent à la critique. Quand une pièce est traduite, connue, et réclamée par le public, on s'en procure enfin le texte.

Médecine.

Les sciences médicales comprenaient, en 1897, 64.916 nos, plus une collection de thèses qui doit être de 95.000 à 100.000.

Les augmentations de cette section sont considérables. En 1905, on ajoutait 697 ouvrages nouveaux et 842 suites à des publications en cours. En 1906, ces chiffres étaient 723 et 805, en 1907, on atteignait le total de 1.859.

La Nationale possède une collection ancienne très curieuse, et reçoit un des deux exemplaires du dépôt légal, le 2^e allant non à l'Ecole ou à l'Académie de médecine, mais à Sainte-Geneviève.

Il a été publié un catalogue méthodique en 3 volumes et 615 divisions. Chaque division poursuit son accroissement de son côté. Tout cela est fort logique, mais trop complexe pour rendre de bien grands services. On en réclame un exemplaire en ordre alphabétique, pour le public. Ainsi la physiologie d'un membre se trouvant au bout d'un chapitre, l'anatomie du même membre à un autre, et sa thérapeutique et sa nosographie ailleurs, on voit qu'il faut connaître le catalogue à fond pour trouver ce que la Bibliothèque possède sur le dit membre.

En outre, ce ne peut être une bibliographie scientifique, car : 1^o les périodiques, — combien plus importants que les livres en médecine! — ne sont pas dépouillés et les thèses sont à part; 2^o le catalogue, n'étant pas tenu au courant pour le public, n'a qu'un intérêt surtout historique, ce qui n'est pas le plus grand intérêt des sciences médicales.

Il a pourtant, outre l'histoire, son rôle utile. Ainsi on y trouve assez nettement plus de 20.000 ouvrages répartis dans les 140 sections assez nettes de pathologie. Si on le consulte peu, c'est qu'un institut bibliographique fonctionne fort bien pour la médecine et qu'on n'a recours qu'accidentellement à ce catalogue. Il n'en serait pas moins une base excellente pour une mise au point des sciences médicales dans notre

bibliothèque, le jour où les crédits, la place, l'indépendance et les connaissances spéciales des bibliothécaires permettraient de donner à la Nationale un rôle scientifique.

Sciences et arts.

Les classifications de l'Ancien Régime, pieusement conservées à la Nationale, avaient réservé uniquement 3 divisions aux sciences, arts, métiers, etc., alors que la littérature, la théologie, l'histoire en accaparaient plus de vingt. Dans les classifications décimales modernes, ces 3 divisions en font dix (n^{os} 1, philosophie, 5, sciences naturelles, 6, sciences appliquées, 7, beaux-arts), mais nous avons vu que la médecine a une place à part. Il semblera étrange que la physique soit encore mêlée à la philosophie, et si la section de sciences naturelles est encore valable, on ne peut imaginer ce que contient la section V dite « Sciences et Arts » : tout ce qui concerne les métiers, la mécanique, l'architecture, les Beaux-Arts, les ponts et chaussées, le commerce, les industries du métal, des mines, les chemins de fer, sports, Bourse et finances, tout!...

Jusqu'au xix^e siècle il y avait là des groupements. Voici encore, sur la danse, un joli groupe de vieux maroquins rouges aux armes du Roy. Mais aujourd'hui tout est mêlé. Toute la littérature spéciale aux autos et vélos, aux ballons, à la photographie vient en désordre grossir cette section invraisemblable. Des volumes, il y en avait 55.000 en 1875. Vingt ans plus tard c'était presque la moitié en plus. En brochures, il y avait 28.884 pièces. 16.185 s'y étaient ajoutées en 1897. Mais ces chiffres ne comprennent ni les suites de revues — et toutes les revues techniques, industrielles sont là, — ni les annuaires. Et le Bottin est là, les Brevets d'invention sont là, les indicateurs de chemins de fer sont là... C'est là enfin que nous allons trouver le plus de *recueils factices*.

Recueils factices. — On appelle ainsi ce qui passe pour inclassable. Il y a environ 3.000 *tas* où l'on pose soigneusement ce qui arrive, dans un ordre généralement chronologique. Pour l'ancien, prenez en dessous, pour le neuf dessus. La liste en tient 75 pages, chaque page tenant une quarantaine de rubriques. On trouvera le paquet de la Société des gens de lettres, des principales Œuvres catholiques, etc. Les mots les plus fréquents de ces rubriques sont : Académies — Affiches — Almanachs (5 pages) — Associations (6 pages) — Caisses — Catalogues — Comités — Compagnies — Congrès —

Ecoles — Expositions — Indicateurs — Liges — Manufactures — Ministères — Œuvres (8 pages) — Programmes — Rapports — Règlements — Sociétés (13 pages) — Théâtres — Unions, etc.

Quelques répertoires spéciaux, permettent de se retrouver un peu dans ces fouillis. Avec un peu de temps on trouve tout de même. Aucune des pièces de ce recueil ne vaudrait une fiche d'un centime, — mais leur ensemble présente des collections infiniment utiles, où abonde l'inattendu.

C'est malheureusement une utilité dont le public ne profite guère. Nous sommes ici au point le plus critique, le plus difficile des classements. Ces classements de feuilles, circulaires, prospectus, demanderaient de grands efforts, des spécialistes animés d'esprit pratique qui prendraient goût à former des « collections ». Cette partie morte de nos bibliothèques est celle qui pourrait être la plus vivante. C'est là que le classement par nom d'auteurs, dont nous reparlerons, peut causer les dégâts les plus absurdes. Pour retirer de ces recueils les pièces qui paraissaient avoir quelque intérêt, on s'est ingénié à rechercher des titres, des noms d'auteurs à ce qui n'en peut avoir, à peu près comme un banquier classerait ses valeurs au nom du dessinateur des figures qu'on voit sur les titres. Ne demandez pas une pièce de dix sous; il faut demander un Roty. On a été en France jusqu'à briser certains recueils reliés pour arracher un nom d'auteur, salut des bibliographes. Pourtant, que de fois, au British Museum, j'ai demandé une brochure qui me fut apportée brochée dans un recueil qui en contenait dix autres bien plus intéressantes pour moi.

Revenons aux volumes et brochures cataloguées. Le tableau ci-après vaut comme indication.

Comparez-le avec la théologie, ci-dessus. Je n'ai pas à insister sur les causes multiples et habituelles d'inexactitude. Les collections (revues vieilles d'un demi-siècle, encyclopédies chimiques ou agricoles en 100 volumes, etc.) sont généralement comptées par volumes jusqu'en 1875 et pour une seule unité par ouvrage, au-delà. Dans tout ce qui a plus d'un demi-siècle, la moindre paperasse peut former une unité, alors que depuis elle viendrait grossir les recueils factices.

Ces trois sections ne pouvaient tenir dans le magasin construit par Labrouste. Elles ont envahi un vaste magasin supplémentaire, d'où la promenade est longue pour amener les volumes. Nous avons dit que ces sections comprennent

	En 1875	ACCROISSE- MENTS de 1875 à 1897	TOTAL [en ajoutant la réserve]		ACCROISSEMENTS annuels	
			1897	1907 Evaluation	1905	1906
R. Sciences phi- losophiques, mo- rales et physi- ques.....	55.127 vol. 12.269 br.	15.517 vol. 8.143 br.	97.456	105.000	1.049 ^{no}	1.155 ^{no}
S. Sciences natu- relles	35.290 vol. 13.113 br.	11.682 vol. 8.180 br.	69.499	75.000	637—	600—
V. Sciences et arts.	55.100 vol. 30.479 br.	25.367 vol. 16.185 br.	131.788	150.000	1.180—	1.405—
	201.378	86.074	298.743	330.000	2.866—	3.160—

toujours les périodiques. Les *Petites Affiches* donnent 24 vol. par an. Les *Affiches parisiennes* grandissent d'un mètre par an, mais les *Brevets d'Invention* de six. L'ensemble de la section SCIENCES ET ARTS (V) *chasse* de plus de 50 mètres par an. Encore ne faut-il pas croire que tout soit mis bout à bout. La collection des Livrets-Chaix occupe à elle seule une chambrette dans un recoin détourné des vieilles constructions. On y empile sur 4 rangs ces horaires des trains que prirent nos grand'mères. Et les volumes se font de plus en plus gros. Dans ces régions commencent les silences épais. Le public demande rarement l'heure des trains qui sont partis.

Almanachs, catalogues du Louvre, du Bon Marché, prospectus, tarifs et séries tiennent des chambres et des chambres, et tous les recoins des murs de la vieille bâtisse. Ici l'on se perd assez facilement. Une fois, un bibliothécaire, dit-on, s'y égara. Les portes de fer se fermèrent sur lui. La nuit tomba. Il appelait au secours d'une voix suraiguë, aigrelette. Les rondes de nuit qui circulent dans ces parages crurent à une apparition, la fée de livres, une « Belle aux livres dormant », dont la voix de rêve les appelait. Mais ils ne délivrèrent qu'un érudit un peu distrait, attardé dans ce monde où la réclame ne promet plus que pour hier, annonce des nouveautés qu'on ne trouve plus d'occasion, affiche les expositions, fêtes, spectacles, qui sont finis, où les Nostradamus prédisent le

temps qu'il fit, et où la poussière met d'accord et fait taire les conseils généraux, municipaux, les Syndicats ouvriers patronaux, et les rapports préfectoraux.

C. — LES COMBLES.

Jurisprudence.

Nous atteignons ici le sommet de la maison.

L'importance du *Droit* en France est monstrueuse et cette tare nationale s'accrut encore vers la fin du dernier siècle. Au moment où l'essor de l'industrie étrangère nous faisait la plus redoutable des guerres, où il était urgent d'envoyer se battre les jeunes, les valides, les instruits, dans l'industrie et le commerce, une loi invraisemblable condamnait les jeunes Français à faire quatre ans de droit sous peine de trois ans de caserne.

L'abondance de thèses qui s'empilent dans ces greniers nous fait voir l'état du commerce français aussi nettement que les statistiques comparées des ports du Havre et de Hambourg.

On attendait la guerre là où elle n'est pas venue.

Aujourd'hui la vieille jurisprudence est en baisse. Elle a reçu un rude coup : le service de deux ans. Ces vaines études ne dispensent plus de porter le sac. C'est pas mal de centaines de jeunes gens, chaque année, valides de corps et de fortune, qui seront rendus aux œuvres utiles d'un état, arrachés à cette contre-science : la logique juridique. Un autre coup lui a été porté par les sciences sociales. Des thèses de droit quittent de plus en plus la jurisprudence pure et romaine. Des faits y remplacent les textes, des chiffres les raisonnements. Et les derniers envois des écoles de droit ont une tendance nettement divergente. Le droit international, les œuvres pour la paix viennent former un appoint nouveau depuis la Conférence de la Haye. On peut noter la vulgarisation du droit. Des manuels pratiques pour école apparaissent. Malgré cet apport nouveau, les chiffres d'entrée baissent : 970 en 1904, 880 en 1905, 688 en 1906.

Les anciens fonds contenaient 48.000 volumes. Les nouveaux, depuis 1875 jusqu'en 1897, en avaient ajouté 10.400. Mais il faut y joindre 8.900 brochures anciennes, 3.500 nouvelles, plus de 12.000 thèses (principalement des thèses de licence classées à part) — et les séries des *factum* et autres documents judiciaires,

53.671 anciens, 10.000 nouveaux. La partie antérieure à 1789 a son catalogue publié en sept volumes.

Sections diverses.

Plus loin dorment des *Histoires* que l'encombrement a releguées dans ces combles.

	ÉTAT	TOTAL	ACCROISSEMENTS		
	En 1875	En 1897	En 1904	En 1905	En 1906
G. Géographie, hist. générale.....	32.000	39.425	112	126	133
H. Hist. ecclésiastique.	{ 21.000 vol. 11.000 br. }	36.726	55	122	67
J. Hist. ancienne, etc.	25.000	30.754	32	131	90
K. Hist. d'Italie.....	14.500	19.422	80	110	86
M. Hist. d'Europe centrale.....	{ 36.992 vol. 10.128 br. }	61.929	433	463	559

L'Histoire d'Europe comprend l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Russie*, la *Belgique*, la *Hollande*, la *Suisse*. L'Histoire ancienne comprend la *Turquie* moderne C'est ainsi. L'Histoire ecclésiastique comprend 7.666 pièces de Procès de canonisation. Quand on élit un pape, elle grandit un peu. Seule l'histoire d'*Allemagne*, de *Russie*, etc., a un accroissement sérieux, quelque chose comme 50 mètres par an dont la moitié pour les journaux. La *Gazette de Cologne*, qui a encore à descendre six étages à toute réquisition, songe à déménager.

Les longs greniers contournent les deux cours, longent la rue de Richelieu et celle des Petits-Champs. Une suite de salles coupées en deux étages contiennent des doubles. Voici dans la rotonde, à l'angle des deux rues, les 513 volumes *Morel de Thoisy*, pièces imprimées et manuscrites. On aperçoit « l'étuve », ou atelier de photographie, et l'on peut redescendre aux salles où dorment un million de cartes géographiques, qui ont leur salle de travail spéciale. Enfin des portes et grilles à fer séparent des autres sections, la salle publique et ses cinquante mille volumes, les Manuscrits, les Médailles, les Estampes, la Réserve.

Réserve. — Rappelons que nous n'avons point dans ce livre voulu parler des manuscrits ni même en général des livres anciens. Un tour dans la Réserve des imprimés vaudrait une description en plusieurs volumes.

Le public était admis autrefois à l'entrée, rotonde où l'on conserve le cœur de Voltaire. Il entrevoyait, derrière une belle grille, la grande salle à deux étages où dorment environ cent mille volumes, rares, précieux, bien reliés, ou subversifs. On y met en principe tous les ouvrages tirés à moins de cent exemplaires, s'ils ne sont pas de simples tirages à part. On y compte 5.300 volumes de poésie française, 4.000 ouvrages de théâtre français, 3.800 romans, 2.620 livres sur vélin, 583 volumes nains, 51 impressions xylographiques, etc.

Enfer. — Une armoire de fer située tout au fond a été baptisée du nom très excitant d'*Enfer*. Elle contient environ 900 volumes, qui ne sont pas tous obscènes, ni même tous imbéciles. La renommée décide de l'entrée de l'Enfer. Que de cochonneries sont communiquées librement, non seulement sur les rayons de la bibliothèque, mais chez les marchands de journaux, en face, alors que de fades niaiseries ont l'honneur de voisiner avec les nombreuses éditions de *Justine*, de *Gamiini*, du *Portier des Chartreux*, sans compter de simples barbouillages de maniaques, gravures découpées et aggravées au crayon à la manière des potaches. L'administration, qui a le souci de la santé des lecteurs, exige une lettre, des « motifs scientifiques », surtout au printemps, pour communiquer tel ou tel de ces volumes ; on ne donne pas d'autorisation générale.

Romans.

Et maintenant, voici la galerie la plus morne, la plus abandonnée, et la plus longue : celle des romans. Elle prolonge celle des livres de voyages, et de l'histoire du Monde : c'est la galerie de l'Imaginaire, l'histoire de tous les pays où l'on voudrait aller. Qu'ils existent ou non, ils sont toujours ailleurs.

Voici la poésie d'un peuple qui ne chante plus.

Ces combles, greniers transformés et mansardes, vont de la rue Colbert à celle des Petits-Champs. Romans et voyages y sont logés. Ils sont bien. Ils ont là du silence clair et gai. Car c'est là qu'il fait le plus de silence de tout le vaste bâtiment. C'est tant de silence qu'on se croit à des catacombes claires. A droite, à gauche, les livres bien rangés... pas un bruit. On peut marcher, aller longtemps, droit devant soi. .

Ah ! s'ils se réveillaient ! Si ces romans allaient nous dire leurs histoires ! Folies et horreurs., — tant de crimes sont là ! Les dents claqueraient à cette danse macabre... Mais non, ce sont des bouquins bien vieux, bien sages, bien morts. Ils sont là depuis cent ans, depuis plus... Ce *Jacques le Fataliste* a cent vingt ans ; on l'a changé de place, mais on ne l'a pas coupé ! Ce sont les anges, enfants qui moururent avant de vivre, livres que l'on a rangés avant de les avoir lus. Et c'étaient des romans, des choses pour amuser...

Où donc est-on ? Quel cloître, quel asile, quel tombeau... On est rue de Richelieu. Les livres étouffent le bruit et capitonnent les murs. Soudain le mur craque. Qu'est-ce là ?

Rien, rien. Nul mort ne s'est mis à parler, mais le gros omnibus de Batignolles, quand il passe, ébranle le pavé, les murs, et jusqu'aux livres de Colbert qui dorment ici.

On va. Nul ne passe ici qu'un gardien, de loin en loin. Au centre même de la ville, du vacarme et de la bousculade de gens à tête calme, c'est une rue de livres pleins de fièvre qui ne remuent pas ! Ils sont en ligne comme des soldats à la revue. On peut passer de rang en rang, les appeler : toi, ton âge ? D'où es-tu ? Ton métier ?

Les vieux, très vieux... Ils ont des tomes et des tomes. Les chevrons de ces grognards ne se peuvent compter. Ils sont petits, sombres, sales, teint jaune, leur habit s'use. Ils sont solides pourtant. Ils firent campagne, jadis, on les a lus, relus. On ne les lit plus, maintenant.

C'était alors toute une vie que de lire un roman. On commençait un livre ainsi qu'on se fiance. C'était très grave. On engageait là des années...

Clélie ! Cyrus ! Pays du Tendre ! Scudéry ! Oui... ces escouades de petits volumes rabougris. Dix-huit tomes ! On vivait avec ces héros-là. Ils donnaient aux vies plates de magnifiques aventures, les gorgeaient d'extraordinaire. Mais leurs passions étaient toutes simples, graves, et saines. Ah ! des femmes, y en a-t-il ! De la femme partout. De siècle en siècle les malheureuses coulent du roman. On croit que cela augmente, mais non, cela s'oublie. On voit plus leurs portraits, elles affichent plus crûment leur inversion, ou leur appel au mâle de coquettes mal tenues ; tant d'idéal en tas a comme une odeur grasse. Mais quand toutes ces chaleurs se sont éteintes, il reste quelques gravures de mode dont le ridicule plaît, et les récits de celles qui surent raconter des histoires aux enfants.

Est-ce que c'est vrai qu'on n'en écrit plus, de romans? Est-ce vrai qu'il n'y a plus que les femmes qui en font? Pourtant on cite ceux... Peuh! des femmes aussi.

Il y avait ici en 1876 70.290 romans. format moyen. Plus 5.195 in-4°, 13 in-folio, 1.658 brochures et 3.718 mis à part comme livres rares.

En 1897, le total est 116.824, exactement, ce qui fait, pour les formats moindres que l'in-4°, 33.227 romans nouveaux venus s'ajouter depuis 1876. En octobre 1908, nous avons relevé le chiffre de 55.780 romans pour cette série, d'où sont exclus 10 à 15.000 volumes parus depuis 1877 : rééditions, livres de prix, librairie de la jeunesse, etc. Nous trouvons à peu près, en partant de 1877, et de 5 ans en 5 ans : 5.000 volumes, 5.200, 5.700, puis, de 1892 à 1897, baisse : 4.200. De 1897 à 1902 baisse : 3.300. Enfin de 1902 à 1907 près de 4.000. En 1904 : 756; — 1905 : 1.021. — 1906 : 859. — 1907 : 814 et pour 10 mois de 1908, 561.

Ces chiffres nouveaux sont très approximatifs, mais s'efforcent de ne comprendre que les volumes, en général in-18, dits à 3 francs, presque tous pareils de format à un dixième près, et donnent une idée du mouvement de la librairie des romans. Dans la dernière période le chiffre est sans doute bien trop fort. Il s'y mêle pas mal de volumes, surtout de chez C. Lévy, qui ne sont que des doubles de Claude Fervaa, Gyp, etc., portés à leur vrai nom pour sauvegarder les droits en Allemagne. Il y a toutes les rééditions de Balzac, et bien d'autres, l'arrivée du *domaine public* dans le roman et la republication à 1 fr. des succès d'hier. On y retrouve de moins en moins le bataillon à 3 francs. Il y a des grands, des petits, l'ordre de taille est mêlé.

J'ignore si la vente en nombre a baissé. Les éditeurs disent que oui aux auteurs, et que non au public. Si la masse d'exemplaires vendus augmente, et je le crois, il est certain que cette vente se restreint à peu d'ouvrages, et le nombre de romans neufs édités en volume va en diminuant. La mort du livre jaune, du vrai livre français pendant un demi-siècle, de ce roman qui a fait notre gloire mondiale, est très proche, on n'en peut douter.

L'extension du monde qui lit, le peuplement des Etats-Unis, du Canada et de l'Australie et, en France, l'instruction plus répandue peuvent faire illusion. Il se peut que Marcel Prévost, Paul Bourget ou Willy atteignent les tirages de Zola, Daudet,

Ohnet. Ce tirage brut ne donne pas l'égalité relative, car la puissance de la librairie a triplé ; elle atteint aujourd'hui des classes et des peuples dont on ne se doutait pas. Le colossal succès d'*Atala* en son temps se chiffrait à un tirage infime. Il en est de nos romans comme de notre langue même, qui s'arrête lorsque tout grandit à l'environ.

Laissons de côté la vaine recherche des causes morales. N'y a-t-il pas aussi des causes bêtes, qui sont fortes ? Le long de ces greniers où les livres garnissent 37 boxes contenant 150 mètres de rayons, et une queue... — soit une lieue et demie de romans, où les nouveaux venus se mettent à la file, et ne bougent plus, — il y a des faits simples qu'on voit mieux qu'ailleurs.

Ce qui est tombé surtout, c'est la vente régulière. La marque de l'éditeur n'est plus une recommandation et les collections se gâchent promptement. Quant au livre nouveau, d'un quelconque dont jadis on voyait l'humble petit commerce régulier, c'est aujourd'hui le néant. Un « four », c'était *cinq cents* livres vendus, me disait un éditeur, aujourd'hui 30, — un succès, c'était deux mille, aujourd'hui vingt. On le constate ici.

Plus de *contes*. Un moment, on ne voyait que cela. Le volume de nouvelles se vend moins qu'un volume de vers.

Cette vente a disparu vers 92. Ce fut la pleine faute des éditeurs. Tous les bourgeois le diront, et il me semble curieux que seuls les gens touchant à la littérature ne s'en soient pas aperçus. Le public s'est lassé d'acheter des nouvelles qu'il avait déjà lues dans le journal. C'était surtout alors le *Gil Blas*, qu'édite justement aujourd'hui le grand éditeur de nouvelles d'alors : Ollendorff. J'ai vu, en ce temps-là, des gens furieux de s'être laissé *voler* les 3 fr. d'un volume. Oui, 3 francs... pour du déjà lu !

Ce *tour* ne prenant plus, on en a joué un autre : au lieu de nommer « *contes* de ceci » ou « de cela » le recueil, on ne mit que le titre de la première nouvelle sur le volume. Le public pressé croyait acheter un roman... La bonne farce ! Ce n'étaient que des nouvelles.

Résultat : un commerce ruiné ou menacé. Le public met deux ou trois années à s'apercevoir d'une supercherie, mais il s'en aperçoit, et ce n'est pas deux ans, ni dix ans qui suffiront à lui rendre la confiance...

Tout particulièrement la vente des bibliothèques de chemins de fer a été tuée à ce trafic.

Ne faut-il pas aussi dire un mot des formats ?

Au début du siècle, règne l'in-octavo, lourd, cher, *summum* des incommodités. C'était le règne des cabinets de lecture. Il revenait cher, à 4 sous le tome, de lire tel roman en 20 tomes de Dumas père. On l'achète aujourd'hui entier pour le même prix. Mais après, vient un format fort commode, grand octavo, et qui se roule comme un journal. C'est l'époque des redingotes, on enfouit aisément un Balzac dans sa poche. Hetzel a fait fortune avec ce format-là. Tout Hugo, et Erckmann-Chatrian, Dumas le père... Le volume à trois francs actuel, le format Charpentier, convenait aux paletots ; il avait la forme stricte des poches. Mais il devint plus gros et les poches se rétrécirent !

On tenta de petits formats, pour la jaquette, mais rien de suffisamment petit, plat, comme il le fallait, avec les auteurs qu'il fallait. Ces petites éditions eurent un succès de gentillesse, mais difficiles à lire, ne contenant que peu de texte, sur du papier lourd, elles devaient vite lasser ; ce fut la mode d'un jour et leur stock au rabais nuit aujourd'hui à la vente des livres neufs.

Si, d'accord au besoin avec les tailleurs, les éditeurs s'entendaient pour améliorer les formats, n'auraient-ils pas quelque avantage à reprendre sur le journal ? Mais ils ont essayé dernièrement certain format carré que l'on est obligé de tenir à la main, et c'est avec cela qu'ils veulent séduire les gens qui ne lisent pas chez eux ! Et cela pour y mettre des gravures — quelles gravures ! — sur papier de plomb !

Il nous reste à parler du grand effort que firent contre la vente des livres — du livre à 3 fr. 50 — les éditeurs songeant enfin à une entente, adoptant une règle, se solidarisant.

Ils augmentèrent le prix des livres.

Ils l'augmentèrent de cinq sous ; 3 francs net au lieu de 2 fr. 75, le prix habituel au temps de notre enfance.

On ne peut nier que cette mesure si simple ait eu beaucoup plus de cinq sous de résultat.

En supprimant à peu près définitivement la vente du volume à 3 francs, elle nous a donné le volume à vingt sous.

Et voilà pourquoi, depuis quelques années, les formats se mêlent. Les livres ne portent plus l'uniforme, et toutes les nouveautés ne sont que rééditions.

Le Roman à vingt sous !

A l'heure même où le roman se meurt, il se multiplie. Tandis que les sommets se dénudent de neige, l'eau coule abon-

damment dans les vallées et plaines. « On ne lit plus de romans »... — ceci veut dire qu'aujourd'hui cent mille personnes lisent ce que deux ou trois mille lisaient il y a quinze ans.

La librairie française semble se décider enfin. Le million de romans empruntés chaque année aux bibliothèques de quartier aurait dû l'avertir. L'influence anglaise a peut-être été plus efficace. Mais, la forte raison, c'est l'avalanche menaçante du domaine public. Le grand roman français, qui ne se démode pas, est presque séculaire, et voici 50 ans que moururent ceux qui sont morts jeunes. Balzac ouvrit la voie.

La grande actualité littéraire de l'an 1900, c'est Balzac. En 1907, c'est Musset; d'ici à moins d'années qu'on ne pense, ce seront Dumas, Hugo, les populaires Eugène Sue, Féval, G. Eymard, et même les réalistes que nous traitons de contemporains. C'est que la menace produit son effet en avance. L'éditeur à monopole n'a pas attendu les cinquante ans pour publier son auteur à 0,60. Mais on lui répondit en mettant des modernes — Hervieu, Lavedan, Prévost — à un prix analogue. On ne peut nier qu'une grande révolution de lecture est commencée. On va pouvoir acheter des livres.

Les législateurs qui, en régularisant et éternisant la propriété littéraire, ont cru développer la littérature d'un pays peuvent mesurer leur erreur. Ils ont retardé d'autant l'extension, l'influence de ceux qu'ils protégeaient. Ils ont protégé... comme nous mettons en cage les petits oiseaux. Mais voici le temps où l'on va rendre la liberté à ceux-là qui devraient être morts depuis longtemps. Nous aurons un de ces jours les débuts de Flaubert. Tel livre qu'on croit célèbre n'est qu'une façon d'inédit. Qu'est-ce que deux, trois mille lecteurs près de la masse lisante de l'humanité actuelle ? C'est à peu près le genre de célébrité de ces poètes inédits, qui montrent leurs manuscrits et récitent dans les salons.

Cette question du prix des livres est liée intimement au sort des bibliothèques, et, contrairement à ce qu'on peut croire, plus le prix des livres est bas, plus les bibliothèques fleurissent; ce ne sont pas les deux plateaux d'une balance, mais les deux pieds d'un homme qui marche plus ou moins bien. Un peuple qui veut s'instruire lit, et lit de toutes façons.

C'est à l'instar de l'Angleterre que les éditeurs qui les premiers lancèrent de nouveau — car nous avons eu cela jadis — des livres à bon marché, crurent devoir les faire laids; ils s'astreignirent, pour plaire, pensent-ils, au public, — mais

en réalité pour se plaire à eux-mêmes, pour satisfaire leur propre et détestable goût, — à les mettre sur deux colonnes et les orner de gravures horribles, et à choisir les formats les plus incommodes. Il y a longtemps que le livre bon marché en Angleterre, après une forte résistance des éditeurs, se résigne à être coquet, simple et net, artistique même dans sa sobriété. Cela chagrine les éditeurs, mais cela se vend beaucoup mieux.

Les Journaux de province. — Il nous faut achever notre promenade.

Ce que nous venons de voir, en *espace*, c'est la moitié.

L'autre moitié comprend presque tout l'angle de bâtiment qui va de la porte d'entrée à la rue Colbert et coupe toute cette rue jusqu'à la rue Vivienne. Et là il n'y a que des journaux. Quelques étrangers et toute la province. Le nouveau magasin ajouté récemment comprend 9 salles ou neuf divisions d'une salle gigantesque, à 4 étages. Ce sont là de belles salles dignes qu'on y mette des livres.

Et chaque jour le public, et chaque année les administrations réclament qu'on mette ailleurs ces papiers peu utiles.

Sauf en temps d'élections, on ne les consulte guère. On ne peut les chercher d'ailleurs à toute réquisition, on va une fois par jour, le matin, chercher ceux qui furent demandés la veille. Les crédits qu'il faudrait pour agir autrement seraient peu justifiés. Et si le personnel était enfin augmenté il aurait mieux à faire. C'est dire que le public serait aussi vite servi si, en venant le matin, un commis apportait avec un tricycle de Clichy ou Montrouge les paquets demandés.

Au prix où est le terrain rue de Richelieu, ces journaux reviennent cher. Une salle spéciale de périodiques pourrait être installée dans ce corps de bâtiment, sans grands frais. Ce ne serait pas une salle moderne, munie des perfectionnements nouveaux, mais ce serait une salle utile, et le public commencerait à se plaindre d'une installation défectueuse, alors que, n'en ayant aucune, il ne se plaint pas...

Mais ce n'est pas une réforme, c'est une institution. Créer une salle pour lire les journaux et revues de l'année en cours et de l'année d'avant peut avoir sur le public et les bibliothèques une influence décisive.

Le conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, M. Henri Martin, a réclamé depuis longtemps la création de l'*Héméro-*

thèque, et tout de même on finira bien par en avoir une. Mais c'est deux qu'il faudrait, et opposées : l'une tout près, pour les consultations courantes, la vie actuelle, utile. L'autre au loin, pour la conservation *historique* des papiers, et le débaras de nos dépôts actuels.

La nouvelle administration de la Nationale fait de grands efforts pour hâter la communication des revues et rajeunir les livres et périodiques à la disposition du public dans la salle, mais il est évident qu'on ne peut aller loin dans cette voie sans nuire aux services scientifiques de la Bibliothèque.

Il a fallu désencombrer les magasins de livres, où les recherches devenaient si longues. On commence à joindre aux journaux de province une foule de bulletins et publications — annonces, sport, pharmacie, amicales d'anciens élèves, villes d'eaux, syndicats agricoles, vinicoles, organes de corporations, vins et spiritueux, bourse, banque et tirages financiers, tauro-machie, associations cultuelles, bulletins de paroisses, de bourses du travail, de ventes de propriétés, etc., etc.

On a compté que le *papier* se détruirait tout seul. Il sèche, s'effrite, mais en grande masse dure tout de même. Et tel livre deluxe à papier trop *couché* durera moins que ces paperasses.

Il se peut même qu'un jour il ait moins de valeur.

Cela surtout intéresse l'avenir, cela surtout devient *rare*, qui fut banal de son temps, qui exprime la vie ordinaire et courante.

Nous insisterons ailleurs sur la séparation nécessaire des périodiques et des livres. Mais nous voyons devant ce prodigieux entassement de papier que là aussi le rôle de conserver et le rôle de communiquer diffèrent. La paperasse réclame son musée.

On peut nier l'utilité de garder tout. L'on a tort, je crois. Mais on peut discuter l'utilité de garder tout dans un établissement central, où la foule afflue, qui a un rôle scientifique vivant. Trop souvent la Nationale joue le rôle de dépotoir pour les administrations encombrées. La baisse qui s'est faite sur la vente des vieux papiers au poids a valu à la Nationale de sinistres cadeaux.

On a renoncé à relier. On fait des paquets, qui conservent tout de même un peu les collections. Mais la place prise est plus grande, le maniement plus difficile; un remaniement sérieux des collections deviendrait presque impossible avec le personnel dont on dispose. On ne peut cependant regretter les

frais de reliure, très gros, quand on regarde un peu de quoi il s'agissait ! Un procédé économique d'assemblage reste à trouver.

§

Cette promenade dans le plus grand amas de livres du monde a-t-elle donné une idée de la difficulté de classement et de la question de *place* dans une grande bibliothèque ? Elle ne peut donner, hélas ! qu'une idée bien insuffisante de la production mondiale. Ici, la Nationale est strictement nationaliste, et nous devons le répéter encore : la plus belle d'entre les bibliothèques n'est plus, pour l'époque moderne, qu'une bibliothèque de second ordre.

La France ! toute la France ! Mais le dépôt légal donnerait-il tout ce qu'on attend de lui, la production des livres, comme bien d'autres productions, semble ne plus augmenter en France.

Si les chiffres du dépôt légal (voir tome I, p. 267, et graphique, p. 286) atteignent 22.000 le nombre de placards, prospectus, affiches électorales qu'il comprend fausse les données. Si l'on se reporte aux *bulletins* de la Nationale, ou à la Bibliographie de la France, qui enregistrent encore tous les tirages à part, rééditions, etc., nous trouvons des chiffres plus modestes : Dans l'un 1896 : 12.738 ; 1901 : 13.053 ; 1906 : 10.896. Dans l'autre, mêmes années, 11.568, 10.133, 10.725.

Nous avons donné (t. I., p. 272) un tableau des progrès inouïs de la librairie allemande, qui en 30 ans a augmenté de 119 0/0 en nombre, de 182 0/0 en prix des livres. Le nombre des publications allemandes a atteint 27.606 en 1906. Celui des journaux dépasse 9.000.

L'Angleterre et les Etats-Unis nous donnent les chiffres suivants, d'où sont exclus tirages à part, publications de sociétés, etc.

	Angleterre.			Etats-Unis		
	Œuvres nouvelles.	Rééditions.	Total.	Œuvres nouvelles.	Rééditions.	Total.
1896....	5.234	1.339	6.573	5.189	514	5.703
1900....	5.760	1.389	7.149	4.490	1.886	6.356
1904....	6.456	1.878	8.334	6.971	1.320	8.291
1906....	6.985	1.618	8.603	7.514	598*	8.112*

Il faut ajouter pour l'Amérique les simples réimpressions. Quant aux journaux et revues, on en compte 21.400 dont 18.000 à périodicité hebdomadaire, mensuelle ou trimestrielle.

(*) Chiffre de 1905.

Quelques peuples augmentent peu ou diminuent leur production : la Belgique, 1902-06, donne 2.499, 2.410 ; l'Italie, 1901-02-04, donne 5.873, 6.033, 5.350 ; l'Espagne, 1897-1902 donne 1.176, 1.356 (voir l'Espagne, tome I, page 350), la Suède, en 1898, 1900, 1904, donne 1.555, 1.683, 1.414. Mais le Danemark en 1893, 1900, 1904, donne un accroissement régulier : 1.104, 1.351, 1.728. La Norvège de même : en 1896, 1900, 1904 : 577, 648, 682. Le travail d'un éditeur parisien, auquel nous empruntons la plupart de ces chiffres, ne donne pas d'indication pour la Russie, mais ses journaux ont passé de 1.076 en 1901 à 1.350 en 1905. Nous aurons sans doute à enregistrer d'ici peu un mouvement en Turquie. Nous pouvons ajouter environ 3.000 ouvrages pour les Pays-Bas, 7 à 8.000 pour l'Autriche-Hongrie, 1.000 pour la Suisse, et nous ne pouvons que mentionner le Canada, l'Amérique du Centre et du Sud, l'Australie, le Japon...

Nous avons déjà (tome I, p. 295) donné quelques-unes de ces approximations à propos de la Nationale. Leur caractère même d'incertitude montre combien les questions de bibliographie générale, et les bibliothèques mêmes, sont encore à l'état naissant. La facilité d'imprimer, avec les machines nouvelles, ne permet pas d'espérer un tassement, et rend certain un énorme accroissement de la masse imprimée. Ne tiendrait-on compte que des langues anglaise, allemande et française, sans lesquelles il n'est plus possible d'étudier une question scientifique quelconque, c'est environ sur 50.000 volumes par an qu'il faut compter *nécessairement*. Or la Nationale de France reçoit par an, classe et place ce chiffre-là, amplement. Elle résout le problème. Mais elle ne le résout que pour une masse imprimée dont à peine un tiers offre quelque intérêt. Et je ne puis terminer qu'en disant : non ! il n'y a pas trop de livres à la Nationale. Il en manque, il en manque, et il en manque de plus en plus chaque année.

CHAPITRE II

DÉPÔT LÉGAL

Insuffisance de cette institution. — On est d'accord pour la réformer. — Il y a un quart de siècle qu'on est d'accord. — Espoir d'arriver à un résultat en élargissant les projets.

Illusions de croire qu'il donne gratuitement. Ce qu'il coûte. Serait-il plus cher d'acheter ?

Dépôt d'imprimeur. — Dépôt d'éditeur.

Que le dépôt légal doit être étudié et réformé dans un triple but :

- 1^o Au point de vue des bibliothèques. Il doit fournir tout ce qui est imprimé, non seulement à la Nationale, mais à une bibliothèque régionale et surtout à une bibliothèque *spéciale*.
- 2^o Au point de vue de la propriété littéraire, artistique, scientifique et du domaine public. — Importance de ce rôle commercial. — Il doit s'occuper de l'étranger. — Ce que rapporte le Copyright américain.
- 3^o Au point de vue de l'établissement d'une bibliographie nationale. — Il doit dispenser les bibliothèques de faire elles-mêmes leurs fiches et assurer aux grands centres français régionaux ou spéciaux des bibliographies complètes.

Voici de bonnes et grosses réformes qui n'auraient presque pas besoin d'argent, car les gens qui font les lois sont payés à la journée, non aux pièces.

On sait que la loi oblige tout *imprimeur* en France à déposer deux exemplaires de tout ce qu'il imprime, à la seule exception des *bilboquets* (cartes de visite, etc.), et 3 ex. pour la musique et les estampes.

L'opinion courante est que, par le jeu d'un simple article de loi la Bibliothèque nationale est assurée de posséder tout ce qui paraît, et de le posséder sans payer.

L'on ne peut que s'élever contre cette double erreur, et surtout celle commise par tant de gens qui s'intéressent aux bibliothèques : croire que le dépôt légal ne *coûte rien*.

Il coûte horriblement cher, et l'erreur qu'il propage ainsi est une ruine pour nos bibliothèques. La manie du *service* et du *billet de faveur*, qui perd tant d'industries, ne fait pas moins de tort à nos bibliothèques, qu'elles habituent à tout attendre

du dépôt légal, d'envois de l'Etat, et autres systèmes qui reviennent plus cher que l'achat en bonne monnaie sonnante ! Oh ! l'usure de paperasserie, d'inspection, de contrôle, d'envois et renvois, reçus, etc., que nécessitent la réception et la distribution de ces dix mille volumes et six cent mille numéros de journaux dont pas le dixième n'est bon à quoi que ce soit ! Oh ! tous les frais de classement, catalogue, reliure ou empaquetage, et recherche après cela de l'utile qui s'y trouve noyé...

Donnez à une bibliothèque tout cet argent-là, *pour acheter* ! Elle sera rudement plus riche.

Mais on n'aura pas tout... Ceci est à discuter. Est-il vrai que l'on a tout ?

On croit que la Nationale conserve un exemplaire de tout ce qui paraît. Tout, même les prospectus, les affiches et circulaires. Il n'en est rien. On reçoit beaucoup de prospectus et d'affiches, mais il y a beaucoup de livres, et de beaux, qu'on ne reçoit pas. Dans les journaux et revues, si difficiles à réasortir plus tard, il reste, même après réclamations, de grands vides. J'ai vu des séries rester incomplètes de moitié. Quant aux cartes géographiques, aux estampes, à la musique... hélas !

Des lettres ont réclamé aux auteurs — à ceux qui vivent — celles de leurs œuvres manquant à leur notice, lors de l'impression du catalogue général. Pour les seules lettres B et C on a réuni plusieurs milliers de brochures, quelques centaines de volumes, et il y en a de très importants. Des savants ont envoyé 60 et 80 articles, qui manquaient à leur œuvre « imprimée en France ».

Le nombre de brochures scientifiques qui manquent est très grand, particulièrement des brochures techniques. Une recherche sur l'industrie du gaz, éclairage et moteurs, ne trouve pas une seule fiche à tel auteur d'une dizaine de brochures importantes — et presque introuvables aujourd'hui.

L'administration réclame tant qu'elle peut, le Ministère réclame, les préfets réclament. La loi est formelle : l'imprimeur doit deux exemplaires. Mais, le fait est réel, il les donne s'il veut. Notez que, toujours, il veut bien, puisqu'il les porte au compte de l'auteur ou de l'éditeur. Mais ennui de la course, oubli... Il ne dépose pas.

Qu'est-ce qu'on va lui faire, à ce délinquant ?

On ne lui fera rien du tout, parce que la prescription lui est acquise au bout de trois mois.

Or, on dépose à la préfecture, ou sous-préfecture, qui envoie au Ministère de l'Intérieur, qui envoie à la Bibliothèque... La réclamation fait machine arrière, revient au sous-préfet. Les trois mois sont loin. Simplifierait-on, quel moyen, en trois mois, de connaître tout ce qui manque ?

Le dépôt légal a été organisé non pour fournir nos bibliothèques d'exemplaires gratuits, mais comme moyen de surveillance politique. Ce doit être aujourd'hui deux choses : un moyen de protection de propriété littéraire et scientifique — et un petit impôt au profit des bibliothèques. Il est donc à réformer.

Même pas de discussions. Tout le monde est d'accord. Les projets sont tout faits. Rapport de M. G. Picot, projet de loi de M. Mézières en 1883, rapport de M. Vachal en 1884, rapport M. Philippon en 1889... M. Jean Bonnerot reprenait en 1907, dans la *Nouvelle Revue*, toute cette question, rappelait les circulaires du ministre en 1906, montrait l'accord général pour une réforme si simple, si utile, dont nul ne conteste l'utilité, mais qui n'a pas en elle cette petite force explosive, l'actualité qui allume le moteur.

Hélas ! pour qu'une chose vienne en discussion, il faut qu'elle soit discutable. Comment les Chambres discuteraient-elles : on est d'accord. Et il faut que les Chambres discutent.

Le difficile est donc d'intéresser le législateur. Il faudrait un projet sucré. Un projet qui organisât quelque chose, quelque chose où il y aurait des places et des titres.

Une économie... C'est l'obstacle, car une économie prive quelqu'un de quelque chose. Mais on trouvera un joint qui permettra de supprimer des dépenses sans faire d'économie.

Enfin il y a des intérêts commerciaux dont on n'a pas l'air de se soucier.

J'examinerais donc une réforme du dépôt légal :

- 1° Pour l'enrichissement de nos dépôts publics ;
- 2° Au point de vue de la propriété littéraire française et étrangère ;
- 3° A un point de vue peut-être nouveau, et c'est là qu'est l'économie : l'établissement d'une bibliographie nationale.

Le principe du dépôt est-il indiscutable ?

C'est un impôt spécial, sur un des commerces utiles à un pays : le commerce d'édition.

En échange d'une protection très réelle, d'avantages énor-

mes attachés à une propriété immatérielle, l'Etat reçoit deux échantillons, « impôt bien faible ».

Il n'est pas si faible. Il entrave très gravement la publication d'ouvrages de grand intérêt que seules les bibliothèques peuvent acheter. Un éditeur allemand évalue ses pertes à une trentaine de mille marks en une dizaine d'années, par le fait d'ouvrages scientifiques que les bibliothèques n'ont pas eu à acheter. Et ce qui est grave, ce n'est pas que les ouvrages édités ne se vendent pas, c'est qu'il en est que, pour cette raison, on n'édite pas !

Les prétentions des bibliothécaires sont formidables. Pour eux l'objet d'art n'existe pas. Ils ne veulent pas qu'une estampe ou même un livre existe en *unique* exemplaire. Cependant la volonté d'un amateur ou de l'artiste de priver le public de telle œuvre serait parfaitement respectable. Les projets qui exigent « le meilleur exemplaire » sont abusifs. Alexandre Dumas fils au cœur généreux a fait tirer un exemplaire spécial, unique, pour la Bibliothèque Nationale, de son « édition des Comédiens » sur papier d'épreuves...

Des procédés nouveaux, photographie directe, autocopie, machine à écrire, assurent des reproductions à très peu d'exemplaires, et qu'il s'agisse de manuscrits multiples, économiques, ou au contraire de raretés de grand luxe, la loi du dépôt légal, pour être applicable, doit prévoir largement ces procédés de l'avenir.

Quant au désir tout commercial d'éditeurs qui, sans refuser le dépôt, désireraient que les œuvres ne fussent pas communiquées immédiatement au public, cela semble absolument un droit. Délai à fixer, au besoin une taxe, qui serait volontiers payée.

Voici des cas : alors que le public se plaint de n'avoir les livres que des mois après qu'ils sont parus, il y en a qu'on peut lire à la Nationale des mois et deux et trois ans avant qu'ils paraissent ! L'imprimeur a fait le dépôt. L'éditeur a retardé la publication pour des raisons à lui. Il en fut ainsi de *Sous-Offs*, de Descaves ; des *Corneilles*, de Rosny ; d'*As-tarté*, de Xavier Leroux ; cela est d'ailleurs très fréquent pour la musique : en février 1907, l'*Ariane et Barbe-bleue*, que chacun a pu connaître avant qu'elle ne fût jouée. *Merlin*, d'Albeniz, que l'auteur croit inédit, est à la disposition de tous à la Nationale. Quant au théâtre, on peut y lire et copier toutes les pièces dites « *imprimé comme manuscrit* », ou les bro-

chures imprimées avant la représentation. Je viens d'y lire *le Bon Roi Dagobert*, de M. Rivoire, qui est en répétitions au Théâtre-Français. Il y a plus grave : les papiers de famille, factums judiciaires, documents confidentiels, inventions nouvelles, plans, devis, tarifs, toutes choses qu'il est nécessaire d'avoir en nombre, mais que cependant on ne veut pas rendre publiques... — copiez, n'imprimez pas ! Si le premier venu ne les lit pas à la Nationale, c'est que les catalogues y sont faits pour apprendre aux gens ce qu'ils savent. Cependant le *Bulletin* annonce tel rapport, imprimé strictement pour les juges, dans un scandale de famille. Quiconque a le titre exact d'un ouvrage est fondé à le réclamer. Il y a un Enfer, une Réserve, quelques mémoires défendus avant telle année. Mais il n'y a point que les cochonneries et l'anarchie à « réserver ». En admettant même très largement le principe du dépôt légal, en 2 ou en 5 exemplaires, et en bons exemplaires complets, il y a des restrictions très larges à apporter.

2^o Les projets de dépôt légal dans l'intérêt des bibliothèques s'accordent sur un point : c'est l'éditeur et non pas l'imprimeur qui « devrait devoir » le dépôt.

Un imprimeur imprime une partie d'un volume, un autre une autre. Ici la couverture, là les gravures, là les héliogravures ou chromos, là le texte ; en province, les articles de fond d'une revue, à Paris le supplément d'actualités. Et l'on fait imprimer en Suisse ou en Belgique. En Allemagne même, en Angleterre ! Ici pour le papier et là pour les clichés, on y a économie.

On a un contrôle sur l'éditeur, qui a un catalogue, qui conserve les volumes, fixe une date d'apparition. L'imprimeur ne peut pas déposer après coup, si par malheur il oublie. Son devoir serait de l'avoir fait, mais son devoir est de ne plus le faire ; il aurait donc conservé une marchandise qu'il devait livrer ? Il n'en a pas le droit. Il est un ouvrier ; ce qui sort de ses presses n'est pas à lui. La loi exige-t-elle de l'ouvrier orfèvre qu'il vole pour l'Etat un peu de la matière qu'on lui confie ? Ce n'est pas de l'or, c'est du papier, mais qu'importe ?

Ceux qui s'imaginent cependant enrichir beaucoup les bibliothèques et trancher le problème du dépôt légal par le seul fait de transporter le dépôt de l'imprimeur à l'éditeur auraient des déboires. Ils auraient de meilleurs volumes courants, ceux qu'on peut acheter. Et peut-être quelques-uns se réjouiront-ils de n'avoir plus à classer affiches, circulaires, babioles et autres

désespoirs des beaux catalogues. Hélas ! c'est peut-être le plus intéressant, et ce qu'il importe le plus de conserver, que ces choses qui ne s'achètent pas, qui ne se retrouvent pas, qui ont si peu de valeur qu'on les détruit tout de suite. L'affiche de la première d'Hernani vaut pour moi une belle édition, même première édition, et les comptes-rendus des journaux de l'époque m'intéressent plus que les volumes qu'ont écrits depuis là-dessus tant de professeurs...

Quant aux circulaires, tarifs, et, en général, tous travaux pour les particuliers, qui n'en feront jamais le dépôt, le seul moyen de les avoir est de les demander aux imprimeurs. Que cela intéresse ou non les bibliothécaires est hors de propos. La place, disons qu'il y en a toujours. Elle est quelquefois ailleurs, voilà tout.

Enfin le dépôt légal d'imprimeur existe. Imparfait, il rend bien les 3 quarts de ce qu'il doit donner. Le dépôt d'éditeur est à établir ; même parfaitement organisé, rendant les quatre quarts de ce qui est édité, il ne donnerait pas la moitié de la production réelle, celle dont nous avons, maintenant, plus de la moitié. Et c'est justement la moitié inachetable qu'il ne donnera pas. Les éditeurs éditent pour vendre en général. On peut donc se procurer ce qui manque de leur fait. Comment, où se procurer ce qui ne fut pas mis en vente ?

Tout compte fait, il faudrait deux dépôts, imprimeur, éditeur. Tout ouvrage est dû. Imprimeur et éditeur sont solidaires ; à l'un ou à l'autre indifféremment ou au deux, l'ouvrage doit pouvoir être réclamé.

Dépôt d'imprimeur d'abord. C'est le premier responsable. Mais peut-être pourrait-il remplacer ce dépôt par une déclaration que cet ouvrage est fait pour le compte d'un tel, domicilié en France, auteur ou éditeur. Le dépôt serait obligatoire quand l'ouvrage ne sort pas complet de ses presses, quand celui qui l'a commandé vit à l'étranger, etc. Dans la pratique, l'imprimeur distinguerait vite ce qui va le plus vite : déposer ou déclarer. Dans tous les cas le client a un droit absolu de faire défendre qu'on dépose, s'il s'offre à déposer lui-même, et il peut mettre des conditions à la publicité du dépôt.

Je vois donc une déclaration hebdomadaire ou mensuelle de l'imprimeur, envoyant la liste de ses travaux, avec mentions *ci-joint* ou *pour le compte de*. Amende pour déclaration incomplète, et prescription par deux ans, non par trois mois.

L'on aurait en effet un élément sérieux de vérification, fourni par l'imprimeur lui-même.

Le dépôt d'éditeur, plus complet, pourrait dispenser l'imprimeur. Le dépôt d'imprimeur ne dispense pas l'éditeur.

Dépôt d'éditeur. Le dépôt d'auteur ou d'éditeur donnerait seul droit de propriété sur un ouvrage. Un délai d'un an depuis la déclaration de l'imprimeur pourrait être laissé. Mais, passé ce délai, l'éditeur ne serait plus admis à faire le dépôt et l'ouvrage serait de domaine public. Si cela est draconien, l'on peut admettre le dépôt tardif moyennant amende, mais les reproductions faites avant le dépôt ne pourraient être poursuivies.

Notons que la France n'a rien fait pour forcer le dépôt étranger. Sans doute il y a dans la loi un texte ordonnant le dépôt comme condition des droits, mais le dépôt est admis à n'importe quelle date, parfois même après la contrefaçon. Le dépôt international, tel qu'il est, ne rend rien : 27 volumes en un an ! et 15 au moins sont des élucubrations de cerveaux bizarres.

Le dépôt ainsi compris, comme *échange* avec les droits qu'il assure aux étrangers, et les avantages qu'il devrait assurer aux Français, ne fût-ce que comme bureau de renseignements, doit se suffire à lui-même. La perception d'un droit se justifie, sinon pour les imprimeurs, au moins pour les éditeurs.

Nous donnons ici, en dollars, un abrégé des opérations du Copyright-office pour les exercices 1900-1901 et 1905-1906.

		1900-01	1905-06
Droits d'entrée à 0.50.....	Etats-Unis...	41 906.50	54.080.50
— à 1 dollar...	Etranger.....	8.538 00	9.543.00
Certificats		12.509 50	15.819.50
Divers.....		673.50	750.00
		63.687.50	80.198 00
Nombre d'articles reçus, doubles compris....		162.283	211.138
— total d'entrées		92.351	117.704

Les salaires du Copyright-office ayant été de 74.536,17 pendant l'exercice 1905-6, plus 1.055,89 de fournitures, le bénéfice net-malgré un arriéré, a été de 4.605,44, ce qui fait plus de 23.000 francs.

En sept ans l'on avait atteint, sur 449.277,50, un bénéfice net, de 96.351,74 dollars. Or, les frais comprennent toute une publicité, l'entretien d'un service de renseignements fort bien

organisé, l'envoi des formules en blanc, et la tenue d'un *Catalogue de titres* toujours à jour, l'impression d'un volume de 4 971 pages. Ce sont, centralisés et marchant bien, les services que sont censés rendre chez nous le bureau du Ministère de l'Intérieur, la Bibliographie de la France, le Cercle de la Librairie, le Bulletin de la Nationale, plus une foule de services qui chez nous ne sont pas rendus du tout.

Quoique nous publions des relevés d'entrées à la Nationale et à la Bibl. du Congrès, il serait difficile de les comparer. Les façons de compter peuvent différer totalement. Si l'on songe que l'Amérique publie beaucoup plus que la France, il semble que son dépôt légal ne rapporte pas, en proportion, tant que le nôtre. Mais le dépôt étranger lui rapporte 9.543 articles et à nous 27. Et le dépôt étranger serait bon, serait utile à nos bibliothèques, qui n'ont pas de crédit pour acheter!

D'ailleurs leur Dépôt encombre autant que le nôtre. Plus livres que nous, ils donnent et échangent. Mais un million d'inutilités dorment dans les caves, dont nul n'a voulu s'encombrer, pas même les auteurs priés de venir les reprendre.

Il faut donc garder notre dépôt d'imprimeur, mais cela n'empêcherait pas d'établir un Copyright, dépôt conférant des droits, « dépôt d'éditeur, » et la *Library of Congress* nous donne non un modèle, mais un projet, et des bases solides de discussion.

C'est, en effet, par l'organisation que notre dépôt pêche le plus. Il fait partie encore de la police politique. Les préfets, deux Ministères — Intérieur et Instruction publique — et la Bibliothèque Nationale jouent aux quatre coins pour réclamer un livre de quatre sous. Si l'Etat ne payait l'encre, les plumes et la poste, il coûterait moins d'aller acheter ce qu'on réclame. On le ferait, dans le commerce. Je ne sais pas du tout si, en comptant le temps des fonctionnaires et les folies de catalogue qu'il entraîne pour des niaiseries, le dépôt ne fournit pas les livres un peu plus cher que si on les achetait aux libraires. Nous avons dit, prenant un exemple entre mille, que, dans bien des cas, notre Nationale serait plus riche si elle n'avait pas tout ce qu'elle a. Nous avons cité About. J'ouvre le catalogue au hasard : « CASTÉGA, *Le Drapeau du régiment*. » Cela vaut dix sous à acheter et plus de trente à cataloguer. La Nationale en catalogue quatre exemplaires. « CASTEGNIER (M^{me}) *Arthur Collins, ou Soumission au devoir* ». Le dépôt

en offrit 6 réimpressions. « *Ben Howard* », 6, et « *Dieu l'aida* », 2 rééditions. Voilà une page. La seconde énumère 31 volumes, dont 13 rééditions et 8 réimpressions.

Le dépôt légal a beau fournir pour rien des livres très coûteux, il en fournit si coûteusement qui ne valent rien que le seul argument net pour le garder est qu'il donne l'inachetable. A égalité de budget, une bibliothèque qui achète ses volumes est plus pratique, plus au courant, organise mieux ses services, et tout compte fait se trouve plus réellement riche que celle qui reçoit gratuitement. Mais le Dépôt légal donne des documents importants, qu'on ne peut acheter nulle part. En outre il saute aux yeux que ces dépenses pour des livres inutiles sont inutiles. On peut ne pas garder au même endroit tant de réimpressions, et épargner ces frais de catalogues.

Laisser les bibliothèques réclamer ce qu'elles veulent, comme en Angleterre, c'est se confier au zèle ardent mais bien spécial de bibliothécaires qui vous élimineront tout ce qui n'est pas de leur goût. Il en est forcément ainsi, quoiqu'on en dise, et la seule chose qu'à mon sens on puisse évidemment supprimer : les triples et quadruples emplois, on ne peut le faire sans chagriner toute la congrégation des religieux de la bibliophilie !

Si le Dépôt légal est mal légiféré, il est plus mal encore administré. Aucun moyen, en France, de savoir si un titre est pris ; le Ministère et la Bibliothèque se renvoient l'un à l'autre ; l'un dit : je ne sais pas, l'autre : je ne puis certifier. Il se tient ici et là des listes laborieuses, l'une sans ordre, l'autre pas à jour. Il faut un service unique et spécial du dépôt légal, qui délivre des reçus et des renseignements. Ce service commercial n'a rien à voir avec la politique, et peu avec les bibliothèques. Il pourrait seulement apprendre d'elles à dresser un catalogue. Je dirai mieux : le leur apprendre.

On admet que toutes les productions de la France doivent être centralisées en un point. Et l'on n'admettrait point que le Catalogue puisse être centralisé ?

Songez vous que le sous préfet qui reçoit un livre donne reçu (1), inscrit (2), transmet (reçu 3), le préfet idem (3 + 3 = 6). Au ministère de l'Intérieur : entrée, division des exemplaires, envoi à 2 bibliothèques, reçus... Et dans les deux bibliothèques on recommence : inscription, etc. Entre temps, le volume a été décrit, catalogué très soigneusement au journal de la Librairie. Ce catalogue ne plaisant pas est recommencé dans chaque bibliothèque, imprimé dans beaucoup d'entre elles.

Tout cet effort, tout cet argent ne fait pas qu'on puisse savoir et se faire certifier qu'un livre est déposé ou non, et qu'il y ait quelque part en France un répertoire à jour de la Librairie française ! Et s'il y en a un, ou s'il s'en prépare un, c'est à Bruxelles, où l'Institut bibliographique recatalogue à sa façon.

Ces aperçus montrent qu'un service général de Dépôt légal et Catalogue peut être institué.

En y rattachant le service de la Presse du ministère de l'Intérieur, la Direction des bibliothèques du ministère de l'Instruction publique, et tout l'argent gaspillé çà et là dans les bibliothèques à imprimer des catalogues et dans les commissions à retarder toute réforme, puis en cherchant une entente avec le Journal de la librairie, peut-être même avec la Bibliographie scientifique, l'Institut international de bibliographie et les autres œuvres libres existantes, il est possible d'établir ce service sans *aucune charge nouvelle pour le budget*.

Nous pensons d'ailleurs que, lorsque ce livre paraîtra, le *Bulletin* de la Nationale, qui depuis 30 ans, répète le *Journal de la Librairie*, aura fusionné avec lui. Cela prouve que, par extraordinaire, une idée pratique, un intérêt commercial peuvent survivre à la discussion (1).

Le service « Dépôt légal et Catalogue » aurait dans ses attributions :

1^o Réception et répartition des exemplaires déposés.

Un à la Nationale. Aujourd'hui un autre va tantôt à l' Arsenal (journaux, romans, théâtre), tantôt à Sainte-Geneviève (sciences). On ne sait trop où vont les 4 autres dont on demande le dépôt pour les périodiques.

Nous pensons que 3 exemplaires ne seraient pas trop.

C'était 5 en France de 1814 à 1828. En Angleterre, c'est 5 ; le British Museum, Oxford, Cambridge, Edimbourg et Dublin ont droit à un. En Italie, 3 : Florence (Bibliothèque Nationale centrale), ministère de la Justice et le centre de région (Milan, Turin, etc.) chargé spécialement de la surveillance du dépôt. Il faudrait de même, outre la Nationale, une bibliothèque régionale de ville ou d'université, qui centralisât les productions de sa province. Il faut un double, hors Paris. Paris a

(1) Non. Les pourparlers ont encore échoué ! [Octobre 1908.]

déjà brûlé. Et il faut que Paris cesse d'être toute la France.

Il faut aussi un exemplaire pour une bibliothèque *spéciale*. La place d'un livre de médecine est à une Faculté de médecine. L'illusion des bibliothèques générales a cessé. Au point de vue scientifique, seules des spécialités rendent de vrais services. Il faut constituer un certain nombre de centres qui reçoivent tout ce qui paraît dans leur spécialité. Nous ne revenons pas sur l'intérêt de telles institutions, réclamées aujourd'hui par tout le monde. Mais c'est à elles encore plus qu'à la Nationale qu'il faut songer en réformant le Dépôt légal. Là où elles n'existent pas, la Réforme du dépôt peut, d'un coup, les créer. L'intérêt des bibliothèques indique le chiffre 3 : un pour la Nationale, un pour la bibliothèque régionale, un pour une bibliothèque spéciale.

Sans avoir à écarter une à une toutes ces objections à ce qui est ici non un projet, mais des suggestions, il faut prévoir les plaintes d'éditeurs à l'impôt, de 3 ou 5, qui peut gêner et même *empêcher* quelques publications scientifiques et artistiques très importantes. Mais les éditeurs doivent y mettre du leur. Ils se servent couramment des bibliothèques. Ils forment une bonne clientèle à notre Nationale, où ils viennent comparer des éditions, photographier, chercher des gravures. Elle leur rend dix fois les services qu'elle leur demande. S'il en est un qui refuse de donner un livre qui manque, on pourrait le repincer en lui appliquant strictement tel règlement qui défend certaines communications ou certains travaux à l'atelier de photographie.

M. Bonnerot propose, pour des livres très coûteux, que le ministère souscrive afin de couvrir les frais. Il y aurait là des spéculations trop faciles. Il serait plus juste que l'éditeur payât pour ne pas déposer. Si, moyennant 50 francs donnés pour la caisse des bibliothèques auxquelles l'exemplaire aurait dû parvenir, l'éditeur peut se racheter du dépôt, l'impôt est limité en fait à 50 francs, chiffre juste. Les bibliothèques achèteront l'ouvrage s'il est utile et l'éditeur y gagnera. On peut discuter le chiffre, surtout pour les ouvrages paraissant en plusieurs fois, mais on voit que rien n'est insoluble.

En fait, le dépôt légal est utile aux éditeurs plus qu'au public, et s'ils ne le voient pas, ils ont tort. Il conserve pour eux — pour les journaux surtout — les collections qu'eux-mêmes ne conservent pas. Et quant à la vente, l'expérience montre que les pays où la librairie est le plus prospère sont ceux qui

ont le plus de bibliothèques publiques. Celles-ci sont une puissante réclame.

2° Le Dépôt légal confère la propriété littéraire, artistique, règle le domaine public. A Washington, le Copyright est une institution toute commerciale. A ce point de vue, les projets connus, Picot et autres, ne contiennent rien, et ils ont tort. Certificats, recherches, dépôts de titres, dépôts de manuscrits, dépôts sous réserve (envoi retardé, sur demande de l'éditeur, de certains ouvrages aux bibliothèques) renseignements de toute nature, cessions, transferts, successions...

Ne voir que le petit intérêt, discutable d'ailleurs, des bibliothèques à avoir des exemplaires gratuits, c'est oublier la moitié de la question et ce n'est pas le moyen d'intéresser le public et les législateurs. Le dépôt légal n'est pas une question spéciale, une petite affaire de bibliothécaires, c'est une grosse question commerciale, nationale.

Si un jour quelqu'un reprenait l'idée émise jadis par E. Morel dans *la Revue blanche*, reprise par Stéphane Mallarmé dans la même revue, de protéger les morts et le domaine public contre les adaptateurs, commentateurs, expurgateurs, vulgarisateurs, substituant l'Etat, protecteur moral, aux héritiers du mort au bout de 50 ans — ce service en serait chargé. Et de même de recouvrer l'impôt proposé récemment dans le but d'handicaper la concurrence en librairie des morts et des vivants.

3° La publication d'une bibliographie de la France.

Il ne s'agit pas seulement d'un journal de la librairie ; il s'agit d'un catalogue complet, sur fiches mobiles, dont chaque bibliothèque, dont plus de mille bibliothèques en France doivent posséder plusieurs exemplaires, deux au moins — auteurs, matières — à la disposition du public, et tenus à jour. Création nouvelle ? Non. En grande partie elle existe à Washington : le Copyright office et le Bureau de Bibliographie sont deux sections de la Bibliothèque du Congrès.

Nous pensons que tout Français doit pouvoir trouver à la grande ville ou à l'université voisine l'indication des travaux existants sur tout sujet, qu'il y a là une des premières nécessités de l'instruction supérieure. Bibliographie d'Etat, qui, en fait, décentraliserait énergiquement, permettant à tous de travailler hors Paris.

Quant aux bibliothèques actuelles, si mal pourvues d'argent, si mal de personnel, c'est leur rendre la vie que leur ôter ces travaux où s'entassent argent, efforts et vanité sans profit pour la science ni pour le public, besognes moyenâgeuses où tous recopient lentement ce qui désormais se peut imprimer une fois pour toutes. Débarrassés de leurs manies de catalogues, chargés seulement de ranger les fiches toutes faites dans un ordre où chacun puisse trouver ce qu'il cherche, nos bibliothécaires perdraient leur grande excuse à ne pas s'occuper du public ni de la science de leur temps, et le maigre argent alloué aux bibliothèques pourrait passer à des besognes moins honorifiques, mais plus utiles que réimprimer des catalogues : — celle d'acheter des livres, par exemple.

Nous ne concluons nullement en blâmant les projets connus de réforme du Dépôt légal. Ils seraient tous bien meilleurs que l'état actuel, et nous souhaitons que les Chambres votent l'un d'entre eux.

Mais nous avons pensé que ce serait dommage de ne pas profiter de l'attention des Chambres pour obtenir un peu plus que des réglementations de mesquine utilité, et qu'il y avait, dans le même sens, à susciter des réformes plus larges, plus fécondes.

Et devant ces projets qui dorment depuis un quart de siècle, sans déclancher d'autre ressort qu'une stérile approbation, nous ajoutons en bloc ces suggestions confuses, capables peut-être, si peu qu'on en prenne, d'apporter aux bibliothèques un peu plus que le cadeau de quelques bouquins de faveur.

CHAPITRE III

BATISSE ET MÉCANIQUE

Le matériel de notre Nationale. — Conditions d'une bibliothèque moderne.
— Qu'elle doit prévoir la recherche en place, et que sa grande qualité est d'être *provisoire*. — Les trois âges des bibliothèques.
De la demande des livres. — Les salles de catalogue.
Accès libre au rayon. — Construction. — Loi du minimum de place.
Caisses métalliques pour livres. — Ascenseurs. — Bibliothèque tournante à force motrice. — Meubles. — Boîtes à fiches tournantes. — Conclusion.

C'est en élevant les pierres par la seule force humaine, sans autre aide que leviers simples, cordes, rouleaux et sacs de sable, que les Egyptiens ont construit les Pyramides. Des bas-reliefs nous assurent que la traction mécanique, voire hippique, n'était pas employée. C'étaient des hommes qui tiraient dessus.

Ce passé subsiste encore dans nos bibliothèques françaises, même à la Bibliothèque Nationale, où le grand œuvre d'amener un in-folio germanique du haut de la carrière sise au 7^e étage, jusqu'au chantier sis au rez-de-chaussée, est accompli à bras d'hommes. Depuis quelques mois fonctionne un monte-charge électrique, un seul. Pour le reste, les employés, comme aux incendies de jadis, se font la chaîne, se repassant les uns aux autres, tels les lampadophores antiques, le volume poudreux où peut-être il y a une lumière...

Il est permis de se demander si l'âge de la Diligence n'est pas venu pour les livres. Hélas ! tout est si bas de plafond dans ces magasins que l'on n'y peut hisser cheval, mulet, ni chameau. Les hommes un peu hauts se cognent la tête dans les escaliers. Peut-être le système des canaux aurait du bon. C'est par voie d'eau que les Egyptiens transportaient les obélisques. La crainte d'incendie nécessite de puissantes prises d'eau. C'est même le plus grand danger que courent les livres, d'être noyés, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en laissant

quelques instants deux volumes reliés l'un dans le feu, l'autre dans l'eau. On conserve pieusement un volume arraché au bûcher de Servet ; on ne l'aurait pas retiré en si bon état du lac de Genève. Un long canal de dimension convenable, avec un courant établi dans un sens le soir pour la venue des volumes, dans l'autre le matin pour leur retour, transporterait en douceur les volumes posés sur de petits bateaux. Cela n'irait pas vite, mais on abîmerait moins les reliures, l'épouvantable chaleur de l'été dans les combles vitrés, où l'on place de préférence d'anciens coloniaux, serait tempérée par ce ruisseau d'onde claire. Les commis revenus de leurs longs voyages au pays des *Doubles* ou dans la Terre des *Documents administratifs* renonceraient à leur vie d'explorateur ou de facteur rural, pourraient s'asseoir, et distrairaient les loisirs que leur laisserait le chargement des livres dans les nacelles en cultivant sur les bords du ruisseau les tulipes de Hollande, les roses de Judée ou des poissons rouges... Mais l'usage de l'eau a fait quelques progrès, et c'est elle, sous des systèmes plus complexes, qui apporte les livres dans les grandes bibliothèques d'Allemagne et d'Amérique. C'est elle qui, avec le *minimum* de dépenses, permet la rotation de coupoles astronomiques, et la montée des ascenseurs.

Livres, catalogues, bâtisses, public, tout évolue avec une rapidité extrême dans les Bibliothèques. L'Amérique construit, construit... Du moins là-bas on n'a pas trop d'illusion sur le *définitif*.

Mais ce qui est nouveau, ce qui date de cinquante ans, plus ou moins, selon les pays, ce n'est pas seulement la production effrénée, qui publie en un an ce qu'on publiait en un siècle et renverse tout classement, toute méthode d'autrefois, — ce n'est pas seulement le public qui se rue aux livres avec une ardeur de néophyte, des milliers de lecteurs réclamant des livres à ces dépôts jadis troublés à peine quelques jours par semaine par un doux vieux savant — c'est l'esprit même, la tendance à *faciliter*, qui en arrive à la liberté la plus grande, le prêt à domicile, l'accès libre aux rayons.

Nous parlons ailleurs des moyens d'arriver sans trop de déclassement à cet accès libre aux rayons, qui ruinera toutes nos idées de catalogue et de bâtisse.

Je pense que la *Bibliothèque* est un organe nouveau, qui

se constitue lentement, et qu'on ne peut, sur les données provisoires d'aujourd'hui, mesurer son rôle de demain.

Les *imaginations* qui suivent n'ont d'autre but que de montrer combien la mécanique peut chambarder un jour tout ce qu'on dit et pense sur les bibliothèques.

1. *De la demande des livres. Les « Salles de catalogue ».*

Le grand effort des générations de bibliothécaires qui se sont succédé en France dans la seconde partie du *xix^e* siècle a été le remplacement du volume par son numéro, l'interdiction, non seulement au public, mais aux bibliothécaires, de toucher et voir ces volumes, qu'ils ne doivent connaître que par des catalogues.

Cette doctrine fut nécessaire pour combattre les anciens abus. C'est à ce système que nous devons des bibliothèques inventoriées, organisées. Si nous avions écrit ce livre il y a cinquante ans, nous y aurions peut-être défendu ce que nous combattons aujourd'hui. Il y a un âge où les enfants vont à l'école ; on ne les y laisse pas toute leur vie.

Distinguons trois âges :

1° *L'enfance libre*. Le public n'entrait pas, mais des savants ou amis venaient quand ils voulaient, tripotaient, emportaient. Un catalogue parfois, mais jamais d'inventaire. Age d'or et brigandage.

2° *L'école*. Un inventaire. Un mur entre les livres et le public. Celui-ci est admis, on lui donne même des catalogues. Mais nul autre qu'un commis n'approche des livres. On ne prête pas. Doubles bulletins, surveillance, bureau d'octroi.

3° *La vie responsable*. Prêt à domicile des livres de lecture. Libre accès aux rayons pour les livres de référence et le choix des lectures. Liberté organisée.

Nous nous hâtons vers le 3° état.

La Nationale ne prête guère, sinon à d'autres bibliothèques.

Cen'est pas du tout pour elle, chargée avant tout de conserver, que nous parlerons de facilités, de prêt, d'accès aux rayons. Nous voudrions la soulager en instituant ces facilités ailleurs. Les livres d'*usage*, prêtés ou maniés, sont voués plus ou moins à la disparition. Ce que l'on veut garder, il ne faut pas trop s'en servir.

Ceci n'est nullement pour défendre les bureaux d'octroi de nos bibliothèques, inscriptions, laissez-passer et autres simili-

contrôles plutôt faits pour agacer le public et éviter l'encombrement que pour protéger les volumes. S'ils rebutent l'homme pressé, qui vient une fois par nécessité, ils ne rebutent pas l'habitué qui y prend domicile, ni les filous.

Un de mes étonnements, lorsqu'un ami que j'avais à la Nationale me la fit voir en détail, faveur tout à fait rare, fut que. chaque livre étant représenté par un numéro, la demande de ces numéros se fit encore par billets, et qu'à côté du numéro il fallût tout de même rédiger une petite dissertation française sur le volume désiré.

Je voyais bien des cornets acoustiques, mais on ne s'en servait pas. Ici des ficelles ingénieuses lançaient de petits billets pliés, comme nous faisons en classe pour nous écrire en cachette, là on se hélait de loin, comme l'on crie « Passeur » d'une rive d'un fleuve à l'autre.

Je pensais que si loin que fussent les volumes le catalogue étant tout près, il n'y avait qu'à envoyer par une télégraphie quelconque les numéros demandés. Morse ou Bréguet suffiraient à écrire sur un tableau, fût-ce de la rue des Petits-Champs à la rue Colbert, les numéros de livres demandés, et s'il fallait faire la chaîne pour apporter les volumes des pays lointains, il ne fallait pas aussi se repasser le mot d'ordre de sentinelle en sentinelle. Car, en ce temps-là, on connaissait déjà le téléphone.

Je me rendis compte bientôt que la grande partie des demandes était sans numéro, qu'une bonne part des numéros mis étaient faux, ou incomplets, enfin que les catalogues et mécaniques ne dispensaient pas de grimper des étages et de chercher à tâtons *quand on était pressé*.

Tout s'est bien amélioré, et les catalogues sont avancés aujourd'hui. Mais il arrive encore que l'entaille au morceau de bois — la recherche à tâtons, en place, — n'a point supprimé les beaux logarithmes qui sont les recherches sur fiches. Les algébristes comptent sur leurs doigts...

Les boutiques de phonographes qu'on voit sur les boulevards ont des catalogues où on lit le numéro du morceau qu'on veut entendre ; on tourne les boutons de façon à amener le chiffre correspondant à la *Valse des roses* de M. Massenet, chantée par Caruso. Une demi-minute, un grincement désagréable, puis un petit silence, et l'on entend un nez d'où sort le bruit demandé. Mais l'on a à faire à des passants sur le boulevard, ignorants pour la plupart, donc de bonne

volonté, et qui, ayant payé quatre sous, se donnent le mal qu'il faut : tourner quatre boutons. Dans les bibliothèques on a affaire ou à des savants : ils ne savent pas, — ou à du public ignorant, mais qui, ne payant pas, exige.

Je n'insiste donc pas trop sur le transport télégraphique des cotes. Le public en serait la première victime, vu les erreurs qu'il commettrait. Les fonctionnaires, traités comme des garçons d'hôtel dont le tableau indique le numéro qui appelle, seraient capables d'en faire une question d'amour-propre. Tout cela heurte trop nos publics de savants et gens du monde. Mais, pour un public populaire, qui apporte plus de soin et d'intelligence, ce système conviendrait parfaitement. Dans les salles de prêt en Angleterre, les volumes ne sont jamais demandés que par leurs numéros ; et des tableaux spéciaux indiquant les volumes prêtés, le public ne dérange jamais les employés inutilement. Et nous répétons que les bibliothèques étant des moyens d'instruction, pour des hommes libres, il n'est que juste et il est profitable — dans la mesure où le public n'en serait pas rebuté — de laisser chacun faire son ménage lui-même. On doit fournir des moyens de travail, et non faire le travail d'autrui. On ne saurait trop s'élever contre les errements « lâches » des bibliothèques comme des *Postes* françaises, où les gens consciencieux ont à subir l'attente et le retard qu'occasionnent ceux qui disent : on fera cela pour moi.

On sait que le public parisien s'est *refusé* à écrire sur les lettres le numéro des arrondissements. On n'avait fait appel qu'à la bonne volonté et l'on n'a pas osé faire deux départs des courriers, remettant au second les adresses inachevées.

Les services publics n'ont pas pour but de constituer une prime à la paresse. Il serait désirable, il serait d'intérêt général, d'éducation publique, que chacun sentit nettement l'effet de son manque de soin, et que les retards que cause l'insouciance ou l'élégance d'un lecteur, au lieu de se répartir sur tous, pesassent sur lui seul.

Dans nos bibliothèques, où le budget est si faible, l'attente des livres est une question de haute importance, car c'est ce qui écarte le public le plus sérieux et les réserve aux seuls gens de loisir, aux spécialistes de l'érudition. Nous sommes loin de dénier aux bibliothécaires le rôle de conseil. Nous croyons que, dans toute grande bibliothèque, un service de recherches, de conseil, devrait être séparé, ou établi s'il ne fonctionne pas, mais tout à fait distinct de celui de demande

des volumes. Les demandes précises, par cote, sont à transmettre mécaniquement, à un guichet spécial, et les demandes de renseignements à un bureau de recherches, dans une salle séparée. Une grande part de l'attente dans nos bibliothèques vient d'un système analogue à celui qui consisterait à demander aux demoiselles du téléphone l'adresse d'un bon pâtissier ou le nom d'un égyptologue. Si ces demoiselles avaient la politesse des bibliothécaires, elles discuteraient longuement et chercheraient dans leurs répertoires, tandis que les gens pourvus de numéros se morfondraient.

Depuis quelques années le public s'améliore à la Nationale, et l'on me dit qu'actuellement les 4 cinquièmes des bulletins auraient des cotes. Il ne faut donc désespérer de rien; le catalogue imprimé rend déjà dans ce sens de grands services, et, depuis que ces pages sont écrites, une réorganisation intelligente des services a, sans crédits spéciaux — et sans mécanique, — diminué de moitié l'attente.

Salle de recherches. — L'établissement d'une salle spéciale pour les recherches n'est souvent qu'une affaire de portes à percer.

Ce serait à la Nationale, après le transport des périodiques, le plus grand des débarras. Il est possible d'installer, à droite de la salle, une vaste salle de catalogue et références pour le public.

Je laisse à résoudre le problème de mettre ailleurs les services d'établissement du catalogue, qui peuvent fonctionner n'importe où. Même des bibliothèques déjà anciennes, comme Munich, ont ces deux salles séparées : lecture, — catalogues. Dans la salle où on lit, un silence profond, et pas d'allées et venues. Dans la salle de recherches, pas de sièges. Des fonctionnaires se promènent pour aider le public, lui indiquer la place des catalogues, soit pour les prendre, soit pour les remettre.

Cette remise en place doit être facilitée, comme à la Bibliothèque Forney à Paris (la seule où le public ait le droit d'accès aux rayons), par la couleur des reliures ou des étiquettes pour les livres, du carton pour les fiches et gravures. Les déplacements sont dans ces conditions insignifiants. Par l'emploi des pupitres à hauteur d'homme — d'un homme de haute taille, avec une marche pour aider les petits — par l'usage de barrières de 2 en 2 mètres, obligeant à un léger détour pour passer du casier rouge au casier vert — soit du

Larousse aux Bulletin des Lois — le remplacement est à peu près automatique, car c'est le moindre effort que remettre le volume en place. Toute commodité existe pour le lire là et aucune pour le lire ailleurs.

Ces salles où le public ne s'assied pas, où il entre et sort les mains vides, dispensent d'ennuyeux contrôles. Et il n'est plus besoin de forcer les gens à ce petit morceau de littérature, cette sorte de composition française qu'est le bulletin de demande avec titre, date, adresse. Il n'y a que des numéros et, pour transmettre des numéros, les moyens mécaniques sont aujourd'hui nombreux.

De l'accès libre aux rayons (OPEN SHELVES).

Ce n'est pas une utopie.

C'est vis-à-vis de nos bibliothèques actuelles ce que sont aux anciens bonnetiers et merciers les magasins du *Louvre* et les *Galeries Lafayette*. C'est pour le public deux immenses attraits : la tentation, le choix : pouvoir choisir !

Ce sont les galeries de l'Odéon, si l'on pouvait y couper les volumes, emporter ceux que l'on désire et si quelque classement méthodique, par sujet, y guidait, y promenait les lecteurs ; ce qu'on voit chez les revendeurs de livres de médecine.

Le commerce donc s'en approche. En France, la bibliothèque Forney s'en trouve bien. A la Nationale, 2.000 volumes et 175 périodiques sont à la disposition du public. Il y a eu des disparitions, et les déclassements sont quotidiens ; cependant au total, l'économie est immense, et l'on ne fera qu'augmenter le nombre des volumes libres.

Donc, même en France, établir des *open shelves* c'est une question de mesure, d'éducation publique, — et de système pratique, de *mécanique*.

Ces libertés font bondir les bibliothécaires pour qui le public, c'est l'ennemi. — Qu'ils sachent bien qu'on trouve partout — poteaux et fils de télégraphes, chaises de café, bicyclettes, manteaux et parapluies, fleurs et plantes, pavés, boutons de portes, etc., etc. — mille objets *libres* plus aisés à voler et à revendre que les livres d'une bibliothèque. C'est simple affaire d'habitude. Même c'est parce qu'on classe et protège — voyez les trésors des églises jusque-là respectés — que surgissent des tentations de vol. Appliquer de but en blanc la liberté

complète, actuellement en France, *serait absurde*, tout disparaîtrait. Mais pourquoi? Parce qu'on n'est pas habitué à la *Bibliothèque libre*, et que la superstition du livre objet précieux est entretenue par les bibliothécaires eux-mêmes. Mais par degré, nos bibliothèques s'ouvrent. C'est lent, trop lent, mais le jour n'est déjà plus très loin, où les *open shelves* seront un objet d'étude et non plus de risée.

C'est l'abus même des catalogues qui nous mènera très tôt à la recherche en place par le public lui-même.

Ce que sont en train de devenir les bibliographies et catalogues des grandes bibliothèques, il semble vraiment qu'on n'y songe pas. Cet entassement de titres qui ne disent rien de rien, ces dizaines de volumes qu'il faut faire venir un à un, après une demande écrite, une attente qui varie de la minute à l'heure, pour n'en retenir qu'un seul, heureux s'il y en a un sur dix digne d'être lu, — vraiment ce système est-il un avenir plausible? Vous apporterait-on dix, vingt volumes à la fois... et jusqu'à cinquante par jour, — et c'est là mobiliser pour un seul lecteur plusieurs employés... — parcourir un sujet de médiocre étendue, celui dont la bibliographie ne dépasserait pas 500 volumes, et ils sont rares aujourd'hui, à 50 par jour, cela fait dix jours.

Au British, où les communications sont assez rapides, j'estime que l'apport de 500 volumes, même sur un seul sujet, en les demandant par dix, nécessite et coûte une *semaine* de fonctionnaire, ou équivalant à cela. Je n'ose faire ce calcul pour la Nationale! Songez aux frais immenses de catalogue! Cependant le lecteur obligé d'écrire 500 bulletins grogne. Mené en place, avec les livres devant lui, rangés avec quelque système, il eût trouvé seul en deux ou trois heures — en moins de temps qu'il n'en mit à écrire les bulletins — les peut-être 2 à vingt volumes qu'il *devait* lire.

Même en tenant compte des vols, et des déclassements, qui perdent un volume sans qu'on puisse espérer que le remords un jour le ramènera au bercail, on peut déjà se dire que l'accès aux rayons se présente comme une immense économie. D'argent, je ne sais trop, car il faut de la place, des classements très bien faits, un attirail spécial, et beaucoup de surveillance, — mais de temps sûrement, et pour le public comme pour les fonctionnaires. Or, nos bibliothèques sont encore précieuses et petites. Mais chaque année publie 150.000

volumes, ce qui fait que le volume est une chose moins rare. Chaque année publiée 150.000 volumes, ce qui fait que le volume est une chose plus difficile à trouver. Et ce qui semble une folie quand on considère que la valeur réside dans l'objet à conserver ne l'est plus quand l'objet, par lui-même sans valeur, vaut juste le temps passé à le trouver.

Un numéro du *Petit Journal* d'il y a dix ans, qui n'intéresse que vous au monde, ne vaut pas cher si vous désirez le vendre; pour le trouver, celui-là et pas un autre, vous paierez cher, très cher. Cela prouve bien qu'il faut des bibliothèques de réserve, de « conserve » où l'on soit sûr qu'on ne perd rien. Et la Nationale ne doit pas être un bazar. Mais cela prouve aussi qu'il faut d'autres bibliothèques où l'on aille chercher une valeur plus grande que celle des bouquins : du temps gagné.

L'accès libre aux rayons est donc le grand avenir des bibliothèques. Ne croyez pas qu'il faille le réserver aux petites bibliothèques, ou à des savants connus, c'est le contraire. Ce sont les gens importants qui volent ou ne rangent pas. Il faut un grand public pour qu'il se surveille lui-même, qu'il y ait une discipline et un règlement qu'on applique. A mesure que le public se sentira mieux chez lui dans les bibliothèques, il fera comme chez lui : il rangera lui-même. Tout cela est très lent à venir, ne nous hâtons pas, mais préparons. Laisser au public la facilité de fouiller lui-même bouleverse nos habitudes et semble un idéal qu'on ne peut atteindre. Mais un idéal qu'on atteint n'en est pas un. Et le fait qu'on ne peut l'atteindre ne dispense pas d'en approcher. 2.000 volumes « à fouiller » dans la salle de travail de notre Nationale, 20.000 au British... Ce sont là des bibliothèques !

Et ce ne sont pas les moins précieux qu'on laisse ainsi sous la main du public. Ce sont même surtout des collections où un volume perdu est irremplaçable.

Rappelons qu'une série de dispositifs évite le déclassement et permet le reclassement facile (format, couleurs, séparations). Ajoutons que des dispositifs à trouver rendraient la surveillance facile. Des livres sont volés en les glissant sous un pale-tot. Il importe que les pupitres soient à hauteur d'homme, et vides en bas. S'il y a plusieurs étages, le plancher grillagé, partout en usage actuellement, laisse voir d'en bas tout ce qui se passe en haut. L'on peut donc imaginer des salles en forme d'étoile — exactement la disposition des prisons modernes.

Le gardien se tient au centre, en bas, et voit tout ce qui se fait à tous les étages. Les livres sont tous au-dessus des pupitres, et il n'y en a pas au-dessous. Les honnêtes gens n'ont donc pas à se baisser, même pour ramasser un crayon, car il passerait à travers les grilles. Les cellules ouvertes — je poursuis la comparaison des prisons — contiennent chacune une division systématique, et il est interdit de promener un livre d'une cellule à une autre. Celui qui ayant choisi un livre dans la cellule 432 désire l'étudier assis, ou l'emprunter, l'emporte et le remet à un employé qui l'inscrit. On peut pousser très loin les précautions de reclassement. Nous usons de la classification décimale : 5 (Sciences mathématiques, physiques et naturelles), occuperait un rayon d'étoile. Nous supposerons 5 étages, soit la place de dix divisions, cinq de chaque côté, chacune correspondant à une des sections du 5 : 1 mathématiques, 2 astronomie, 3 physique, etc. Mais nous n'irons pas mettre la Physique (53) sur un seul étage.

Les divisions seront faites en hauteur, et interverties. Ainsi 534 (Son. Acoustique) comprend peut-être quatre cellules, tenant les dix divisions : 534. 1. Ondulations, 534.2, propagation, etc. Eh bien ! évitez de placer 534.1 près de 534.2. Mettez 534.1, 544.1, 554.1, etc. Il n'en sera pas plus malaisé de trouver la cellule qu'on veut, d'autant que des écriteaux peuvent être placés partout, gros, explicites, visibles. Mais tant qu'un long usage n'aura pas rendu plus soigneux le public, il y a intérêt à ne pas rapprocher deux sections voisines qui se peuvent mêler. Si l'*acoustique* 534 a pour voisine l'Analyse quantitative, 544, y aura moins de confusion possible, et dans les livres nombreux sur l'Acoustique, la gamme de couleurs facilitant le rangement pourra être plus étendue.

La grande objection contre de tels systèmes sera le manque de place. On peut y parer en partie. Les livres peuvent être sur plusieurs rangs grâce à des bibliothèques glissantes, comme celles du British Museum. Elles donnent deux rangs. Mais on peut user de bibliothèques glissantes d'autre sorte. Elles peuvent aussi bien glisser d'avant en arrière — comme des tiroirs, — que de droite à gauche.

C'est donc dans la profondeur du mur, profondeur qui peut atteindre 1 m. à 1 m. 50, que sont les bibliothèques de 2 mètres de haut, garnies de livres à droite à gauche qu'on amène par une poignée aussi aisément qu'un tiroir ordinaire dans une

collection de numismatique ou d'entomologie. Ceci peut s'appliquer à toute bibliothèque, même sans l'accès aux rayons, mais l'accès aux rayons en justifie la dépense.

Le public qui se promène dans ces galeries n'aurait donc devant lui que des numéros avec des explications. Il sait qu'il trouvera, en tirant la poignée 678, dix rangs de livres sur le caoutchouc. Il a à droite un pupitre ajouré pour poser le volume choisi.

Mais en tirant — et on peut avoir un dispositif empêchant de tirer à moitié, — il se barre la route. Il devra refermer pour aller plus loin, et ouvrir le 679 (celluloïd). Ou encore un cran d'arrêt empêche de tirer un tiroir sans que le voisin soit fermé. Le règlement doit interdire de tirer deux armoires, ce qui ferait une chambre close de 3 côtés et rendrait la surveillance difficile, mais ce règlement peut être rendu automatique, ce qui est la meilleure forme de règlement. Un seul casier tiré ferme ses voisins. Et le 679 (celluloïd) n'ouvre que si le 678 (caoutchouc) est fermé.

La Bibliothèque libre avec accès aux rayons dépend donc de 3 facteurs, et je ne sais lequel est le plus important :

1° L'honnêteté et le soin, qui sont deux habitudes, — pour le public ;

2° La bonne volonté aussi qui est une habitude à prendre — pour les bibliothécaires, toujours portés à considérer que les bibliothèques sont à eux ;

3° L'ingéniosité des architectes qui aide puissamment, qui crée même l'honnêteté et le soin, quand ils manquent.

En attendant que l'Amérique construise spécialement des bibliothèques pour l'accès libre aux rayons, l'on peut réclamer de petits progrès en France.

L'on devrait exiger certains livres sur les tables, dans toutes les bibliothèques. Quant à celles qui n'ont plus ou ne trouvent plus de place, on pourrait leur apprendre que les bibliothèques tournantes sont entrées dans le commerce courant ! Pour des catalogues en nombreux volumes, des dictionnaires, des séries, pas de solution plus pratique. Que de gens laissent traîner un volume qu'ils remettraient en place s'il ne fallait pas se déranger ! Un coup de pousse, et la place du volume vient à vous.

Nous avons aujourd'hui l'emploi général pour les bibliothèques d'appartement de meubles légers, mobiles, contenant des masses de livres et les amenant à vous. Et cela remplace les

greniers de jadis, ou les caves, et les longues promenades dans les galeries de province, que Renan trouvait si profitables à la science.

Une transformation analogue se fera dans les bibliothèques publiques. Il y a des forces motrices qui coûtent maintenant moins cher que le biceps et le jarret humains. L'hydraulique et l'électricité triompheront sans nul doute dans la querelle des fonctionnaires et des commis de bibliothèque. Les livres sont trop nombreux, trop loin, pour les aller chercher. Ce sont eux qui se dérangeront.

Construction.

Les peuples luttent depuis longtemps à qui érigera la plus belle, solide, éternelle bibliothèque. Lors même que des gens pratiques construisent des cages de fer et daignent songer que l'avenir publiera des volumes, une façade renouvelée des Grecs et des Romains cache soigneusement la honte d'une construction utile, et n'en laisse passer que quelques tuyaux de cheminée.

En ce moment, à Paris, s'érige, rue Vivienne, un monument de noble apparence. Mais la rue est étroite et les maisons d'en face ne sont pas transparentes; c'est donc une silhouette avant tout idéale. Nous n'en discuterons pas le pittoresque effet. Certes les pierres en sont belles, ce sont de grosses pierres. Si, creuses, elles sont pleines de livres, nous aurons de quoi lire. Et certes, on ne fit pas mieux à l'époque des dolmens.

Mais comme l'on n'a pas transporté à dos d'hommes ces masses symboliques, et que, sans avoir appris la mécanique, on se doute bien qu'il y a des trucs pour les monter, notre enthousiasme pour cette concurrence à nos archiancêtres diminue; et nous conviendrions que c'est plus grec qu'à Londres, plus romain qu'à Washington, plus Louis XVI qu'à New-York, moins laid même que dans toutes ces villes, — si l'esthétique n'était point hors de notre sujet.

Mais ce qui y est en plein, c'est de constater ce qu'il advient de bibliothèques destinées si vite à être insuffisantes, de dire que nul ne peut prévoir les progrès fous que nous réserve la nouvelle imprimerie à composition mécanique et de calculer l'accroissement futur des livres — que dépasse encore l'empressement du public à les lire, — bref, d'affirmer que la grande, la plus grande, la seule grande qualité d'une bâtisse à bibliothèque, est celle-ci : être **PROVISoire**.

Je dédie donc ces notes à l'architecte qui comprendra que le mérite d'une œuvre n'est plus sa masse inerte, que ce qu'il croit solide, durable, c'est juste ce qui va gêner, et qu'il faudra démolir, — à l'architecte, dis-je, qui songera à trouver un dispositif pratique, économique, que tous les bâtiments du monde reproduiront. Le succès des gros tas fut accaparé par les Egyptiens ou les Romains. Il en est de la gloire des architectes modernes comme de celle de ces livres dont le manuscrit est perdu, mais que l'on republie à milliers d'exemplaires.

Les bibliothèques peuvent-êtré établies en hauteur ?

Le nombre des livres croît toujours ; une bibliothèque doit être extensible. Nous ne rappellerons pas les diverses formes, l'hélice entre autres, proposées pour bibliothèques extensibles.

Nous rappelons seulement deux conditions sur lesquelles on n'insiste jamais assez :

1° Le manque de place est toujours une nécessité, un devoir.

2° Les livres nouveaux doivent être placés non après, mais devant les autres. Ce sont les plus demandés ; ils doivent être le plus près. S'il suffisait de les transporter en des banlieues en les dotant d'espaces considérables, toutes difficultés seraient supprimées. Mais une bibliothèque doit être dans un endroit fréquenté, le plus fréquenté de la ville. L'espace est donc et doit être limité. Je n'approuve même pas les palais, comme celui de Washington, qui obligent aux détours somptueux et proclament par la hauteur des escaliers la munificence de l'Etat chaque fois qu'on veut chercher un mot dans le dictionnaire. Cette façon de donner sent son parvenu. Il faut entrer de plain pied dans la salle, et si l'on raille ici nos bibliothèques au 3^e, 2^e cour, escalier B au fond du couloir, porte 43, je sais des cours d'honneur avec grand escalier et vestibule monumental qui font regretter les 5^e à gauche.

C'est donc dans la verticale — hauteur ou profondeur, qu'il s'agit de tasser les livres dans le plus petit espace possible. Le ciel et le sous-sol sont en effet indéfiniment disponibles.

On a donc pu concevoir une tour de Babel garnie de livres, les rayons disposés en hélice, et le plafond pouvant être surélevé quand il faudra. Journaux à part, les rayons de la Nationale, disposés autour d'une salle de 100 m. de circonférence, donneraient une salle de 100 m. de haut. En mettant les

livres sur deux rangs ce serait la moitié; en les mettant sur quatre, grâce à l'emploi des bibliothèques tournantes ou rou-lantes aujourd'hui en usage, on rentrerait dans des hauteurs fort normales, sans même tenir compte du sous-sol disponible.

Nous ne sommes pas loin ici de la disposition du British Museum, salle circulaire garnie de livres, les 4 angles du carré où le cercle s'inscrit étant utilisés pour les magasins.

C'est aussi la disposition qu'aura la nouvelle salle de la Nationale d'après les plans de M. Pascal. La place laissée aux accroissements y semble bien faible, mais nous sommes habitués à des magasins trop grands, et l'art de tasser nous peut être enseigné par le British Museum où les rayons emboîtent les volumes avec tant de précision.

Caisses métalliques pour livres.

Le British a augmenté son espace de plus de moitié par l'usage de bibliothèques suspendues sur roulements à billes à des rails placés à quelques centimètres du plafond.

Chargées de dix rangs de livres, elles fonctionnent sans bruit et on les manie d'une main. On peut prévoir le jour où, l'espace pris par des bibliothèques de ce genre, il faudra pour atteindre les livres se frayer un chemin en les écartant.

L'usage de plaques de tôle, qui gagne à lui seul un dixième de place sur les rayons de bois et diminue les dangers d'incendie, a l'avantage encore d'une grande légèreté qui permet de faire glisser un rayon tout chargé de livres pour prendre ceux placés derrière. Tout est en fer à Marburg, à Bâle, dans beaucoup de villes d'Amérique. A l'Université d'Edimbourg, il n'y a plus un bout de bois dans la Bibliothèque, à part le crayon du bibliothécaire.

Ceux qui ont usé de bibliothèques tournantes savent combien on peut faire tenir de livres dans un cube. Des rayons métalliques garnis de rebords permettant d'avoir plusieurs rangs qui s'ouvrent sans effort, rendraient aisée aujourd'hui la construction de bibliothèques, ou caisses, ou armoires, qui pourraient être réglées à... mettons 500 volumes par mètre cube, — chiffre de commodité...

Pour nos livres in-18, ces dimensions pourraient être : Profondeur : 4 rangs à 0,15 = 60. Hauteur, y compris l'épaisseur des plaques : 6 rangs = 1 m. 25. Largeur en prenant 0,03 par vol. et tenant compte des montants et d'un certain jeu,

1 m. 75. Total, 0,225 de plus que le mètre cube pour 500 vol.

Nous ne saurions trop insister sur la transformation qu'un très petit perfectionnement apporte dans ces questions. Rappelons que la bicyclette était depuis longtemps inventée quand elle le fut réellement, c'est-à-dire quand elle fut assez bien faite pour qu'on s'en servît. Faire tourner ou rouler des masses de livres semblera bizarre et d'une « dépense de force inutile » à la plupart des gens habitués à voir soulever les bibliothèques par des déménageurs. Cependant cette bibliothèque, que deux hommes ne soulèveraient pas, — 24 rangs de livres — un enfant la ferait glisser d'une main pour prendre les livres placés derrière.

Il y a une objection matérielle. Sans empiéter sur ce que nous dirons des classements, et tout en préconisant non seulement pour les catalogues, mais même pour des volumes de même espèce, en place, la classification décimale, disons que les périodiques et séries doivent être mis à part, et les formats divisés. Le classement méthodique nous aidera même souvent. La caisse à jurisprudence n'est pas la même que la caisse à romans. Ces deux sections donneraient à la Nationale l'une 10.000 vol. tous in-8, l'autre 50.000 volumes, tous in-18. On peut, je pense, avec un minimum d'espace perdu, répartir en une dizaine de formats les 19 vingtièmes d'une bibliothèque. Le résidu composé surtout de *géants* est trop divers pour entrer en classement, et, en fait, on les met à part.

Je sais que des savants souriront de ces détails, mais si, comme la maison Mudie à Londres, ils avaient à expédier 3.000 paquets de livres par mois à leurs frais, ils trouveraient vite les formats de caisse les plus pratiques et les plus généraux, afin qu'on les puisse fabriquer en gros, au plus juste prix.

Ascenseurs. — Les architectes français qui construisent des bibliothèques ont-ils jusqu'ici ignoré l'usage de l'ascenseur ? J'en vois bien un à la bibliothèque des Arts décoratifs ; il coûte 210 francs par an, mais il ne sert pas aux livres, qui sont tous au même étage.

Il y en a à New-York, Washington, etc. Il y en a en Allemagne, à Göttingen, Stuttgart, Carlsruhe, Strasbourg. Un ascenseur à un bouton, qui coûterait six mille francs, desservirait une tour garnie de livres de 25 mètres de haut. Avec les tablettes métalliques en usage aujourd'hui, on est large en comptant 4 rayons au mètre. Une tour semblable peut présen-

ter plus de 500 mètres de rayons, dans la cheminée où monte un ascenseur d'un mètre carré. Mais si les livres sont en casiers, le monsieur qui est dans l'ascenseur, assis devant une table, fait glisser dessus aisément le casier devant lequel juste vient de s'arrêter l'ascenseur ; il y prend le livre demandé tandis que l'ascenseur descend. Il dessert aisément, dans cette combinaison modeste, avec des casiers d'un mètre de long, à double face, (3 casiers par mètre), six fois les 500 mètres de rayons = 3 kilomètres, ou l'équivalent d'une galerie de 2 m. 60 de haut, à 10 rayons, garnie à droite, à gauche, et longue de 150 mètres ! Il ne bouge pas de sa chaise. S'il veut en bouger, à un étage quelconque, il trouvera tout de suite des chambres garnies de livres. Mais rien que dans la tour où glisse son ascenseur, en une course maximum de 50 secondes, et sans la peine de s'orienter et chercher, l'arrêt étant automatique à la bonne place, il trouve le livre que l'employé actuel de bibliothèque doit aller chercher à 150 mètres, soit 300 aller et retour, soit à raison de 5 kilomètres à l'heure (pas de régiment sans compter les repos), trois minutes. Le délai moyen est de 2 à Washington, mais que de personnel et quelle fatigue des livres ! Ici un employé unique à l'ascenseur fait donc beaucoup plus que le service de 6 marcheurs agiles, qui ne s'arrêteraient jamais ! Le marcheur agile ne se paye guère plus de 2.000 francs, n'importe ! l'ascenseur serait payé largement en deux ans. Mais le public gagnerait, lui, les deux tiers de son temps. Comment calculer ce bénéfice ?

Faut-il ajouter que l'intérêt pour le public de pouvoir parler à celui qui prend les volumes en place est immense ?

Mais nous continuerons « en rêve ». Nous parlons donc de bibliothèques en terrain cher, à New-York, par exemple. Dans Broadway, le pied carré de terrain va de 900 à 1.400 francs. La *Manhattan*, compagnie d'assurances, a payé 9.000 francs le mètre. Aussi vous avez vu, au moins par les photos, ces maisons « écorche-ciel » qui reconstituent aux modernes cités d'Amérique les silhouettes de nos villes à donjon du moyen-âge. La maison de Park-Row a 27 étages, 30 en comptant les sous-sols. 15 ascenseurs hydrauliques font le service. Il y a des ascenseurs express qui font 3 mètres et demi à la seconde. Et l'on en construit une bien plus faramineuse, sorte de Tour Eiffel hantée.

L'on a dit que la Nationale avait une longueur de rayons de livres d'une cinquantaine de kilomètres, chiffre beaucoup

trop faible, d'ailleurs. En long, c'est la route de Paris à Fontainebleau. Or en colonnes de 50 m. de haut, sous-sol compris, ce qui ne fait pas tant que la maison de Park-Row, soit 20 petits étages, en comptant, ce qui est une moyenne entre les *nains* et les *atlas*, 10 colonnes au mètre carré, on ferait tenir le tout dans cent mètres carrés : une maison ayant façade de dix mètres sur rue. Il est évident que si l'on songe à faire une pile de livres de cette taille, c'est qu'il y a des moyens de prendre les volumes du dessous sans démolir la pile. Les moyens abondent. Mais si fantaisiste que soit ce calcul, il suffit à prouver que tous les livres de la plus grande bibliothèque du monde — où, dit-on, la place manque, — peuvent tenir sur le terrain d'un seul de ses bureaux, et que seule l'insuffisance de moyens mécaniques produit l'encombrement.

Pour résoudre le problème du minimum de place et de communications rapides, que peut-on imaginer ?

Tous les livres — purgés de périodiques et classés méthodiquement — enfermés dans des casiers identiques, montés sur roulements à billes glissant sur rails, et superposés sans autre espace entre eux que celui nécessaire aux glissements, et ce bloc de casiers troué de distance en distance d'ascenseurs sur lesquels peut glisser un casier. Supposons carrée la plate-forme de l'ascenseur. Elle pourrait d'ailleurs avoir plusieurs côtés, ou être circulaire ; il suffirait que le diamètre du cercle soit égal à une longueur de casier. Mais nous simplifions tout. Un carré, et chaque côté du carré égal à un casier, on pourrait supposer les mesures suivantes :

Casier à 2 faces : épaisseur, 0,50 ; hauteur et largeur, 1 m. 50. Chaque casier contient sur chaque face sept rangs de livres, soit 5 d'environ 0,20 de haut et 2 plus grands. En prenant une moyenne d'épaisseur de volumes de 0,03, nous aurions 700 vol. par casier.

Un ascenseur à plate-forme carrée de 1 m. 50 de côté peut donc desservir à chaque étage trois casiers sur chaque côté, soit douze casiers, excepté à l'étage d'arrivée où il faut une sortie, mais où il peut encore à la rigueur utiliser 3 côtés. La surface totale de cinq carrés, dont 4 pour les casiers et 1 pour l'ascenseur, tous d'1 m. 50 de côté, est de 11 m. 25, et chaque étage contient 8.400 volumes.

Nous n'avons pas tenu compte des épaisseurs, ni de l'étage d'arrivée, ni de l'appareil même de l'ascenseur.

Nous pouvons cependant arriver à cette constatation que dans

un espace très faible, 11 à 12 mètres carrés, avec une hauteur de maison de rapport : 20 mètres, on peut établir une bibliothèque de cent mille volumes, offrant des communications presque instantanées et un moyen tout à fait pratique de réaliser *l'accès du public aux rayons*.

Voici comment :

Tout d'abord les greniers et les caves, où atteint l'ascenseur, sont disponibles pour tout ce qui ne rentre pas dans les casiers et nous sauvent d'objections trop faciles tirées des détails (formats bizarres, raretés, brochures, etc.).

Quant aux casiers mêmes, il n'est nullement nécessaire que l'homme qui manœuvre l'ascenseur prenne lui-même le volume demandé. Il peut descendre tout le casier. Il y sera même obligé pour les casiers du fond, à moins qu'il ne puisse les tourner sur l'ascenseur même. On peut amener le casier... *Acoustique* ou *Jeanne d'Arc* — un casier : 700 volumes à choisir...

Mais est-il même si nécessaire qu'il y ait un homme dans l'appareil ? Ces casiers sur rails peuvent aussi bien venir tout seuls (comme à Washington). Un bouton de commande peut, du bas, lorsque l'ascenseur est en face des casiers 321 à 330, détacher et laisser glisser sur l'ascenseur le 321 ou le 330. Peut-être même la dépense sera bien moins grande, l'ascenseur n'ayant pas à transporter un homme, plus les casiers.

Or un ascenseur portant un homme et un casier de 700 volumes ne diffère pas de ceux qu'on établit pour 7 ou 8.000 francs dans nombre d'hôtels particuliers, ascenseurs dits « à un bouton », suspendus, électriques, et la dépense d'électricité étant fonction de la charge utile placée sur l'ascenseur ferait une base parfaite de perception de droits, si l'on voulait un jour faire payer au public la dépense qu'il occasionne !

Cette conception nous entraîne à imaginer la disposition future de salles de travail entourées d'ascenseurs semblables.

Réservant à des services spéciaux — mais d'un système analogue, avec poids et dimensions en rapport et force motrice plus économique — les livres lourds, albums, journaux, etc., on peut fort bien concevoir une salle de 500 places entourée d'une dizaine d'ascenseurs semblables, avec tout un côté réservé pour les catalogues, les livres de référence, les casiers descendus et en attente, — bibliothèque d'un million de volumes, où chaque volume peut être apporté au lecteur, qui attend au pied de l'ascenseur, quelques secondes après la demande.

Il est évident — sans parler de la hauteur — que des galeries même étroites peuvent mener à un second rang d'ascenseurs disposant d'un second million de volumes, et utilisant les espaces laissés libres.

Nous voulons cependant parler d'une combinaison plus invraisemblable, mais qui nous semble la suite directe des bibliothèques tournantes ordinaires, auxquelles nous appliquerions la force motrice.

Bibliothèque tournante à force motrice.

Il n'y a qu'à visiter une coupole d'observatoire pour se rendre compte que, par flottement sur mercure, on peut déplacer avec une force faible, — avec une manivelle à main, — une masse dont le poids compte quelques milliers de kilogrammes.

Partant du même principe : faire venir les volumes, et ne bouger, soi, que le moins possible, il devait nous sembler assez naturel de faire tourner des bibliothèques. Supposons une salle ronde, comme celle du British, et cette salle susceptible de tourner ni plus ni moins qu'une coupole d'observatoire, le bibliothécaire placé en un point du cercle, verra sans bouger venir à lui 135 mètres de livres. Si au lieu de faire tourner simplement un rang de livres, nous faisons tourner des casiers doubles, comme ceux décrits plus haut, ne présentant que leur épaisseur de 0,50 c., mais se tirant et amenant (en les supposant de hauteur d'homme) un millier de volumes chacun, on peut, sur la circonférence d'une salle telle que le British, amener 270 casiers soit 270.000 volumes, — et bien davantage si l'on met plus de la hauteur d'un homme, car on peut admettre qu'il ait un escabeau. Ce gigantesque casier circulaire et tournant serait évidemment placé derrière les casiers actuels servant aux livres de référence. Il n'y aurait donc qu'aux espaces laissés libres pour le passage que le mouvement serait apparent. Ceci rassurera les plaisants : ils n'auront pas mal au cœur. Le déclanchement des casiers pourrait être automatique, et la rotation assez rapide. Rien là d'irréalisable ; l'accès de la salle devrait être au-dessus ou au-dessous. On voit qu'un seul homme peut faire le service de 300.000 volumes « à la minute ».

Mais il y aurait mieux. C'est au-dessous de la salle de travail, et de même dimension qu'elle, que peut s'installer une bibliothèque tournante. Une roue pleine ? Non, une série de

roues ou d'anneaux concentriques, indépendants les uns des autres, flottants ou montés sur roulements à billes et mus par une force motrice ; le même courant électrique continu alimenterait les ascenseurs et monte-charge.

Chacun de ces cercles tournants porte un nombre x de casiers mobiles munis d'anneaux où se passeront les crochets qui les enlèveront.

A l'étage supérieur, dans la salle de travail même, des ouvertures sont disposées dans le plancher. Ces ouvertures sont juste assez grandes pour laisser passer un casier et il y a autant d'ouvertures qu'il y a de cercles portant des casiers au-dessous. La salle étant circulaire, c'est un rayon du cercle qui est occupé par ces ouvertures destinées à l'apport des volumes. Au-dessus de chaque trou est disposé un simple tire-sac, ou palan électrique — une grue, si l'on veut, — qui enlève le casier de la roue du dessous, et l'amène à la salle de travail.

On voit que la manœuvre est des plus simples. Chaque casier a un n° et un bouton correspondant. Il suffit de presser ce bouton, le cercle en dessous tourne, et le casier vient de lui-même se placer en regard de l'ouverture pratiquée dans le plancher. Le crochet du palan est mis en descente. Arrêt. Accrochage. On met en montée, et voici venir à vous ; en une minute, non pas l'unique volume connu et spécifié par un bulletin longuement rédigé et visé, mais tout un casier plein de livres sur le même sujet.

Il va sans dire qu'une telle machinerie devrait être longuement étudiée et que cette étude pourrait en modifier complètement le système. Serait-il plus pratique, plus économique d'avoir de très petits casiers, légers et mobiles, et d'adopter des séries de roues superposées, chacune ayant quelques ouvertures pour laisser atteindre les casiers du dessous ? La roue 1 s'arrêterait à son ouverture et la roue du dessous continuerait sa course jusqu'à l'arrivée du casier demandé ? Cette disposition est à signaler pour deux raisons. D'abord l'objection de force motrice. Il se peut que l'on n'en ait pas pour faire mouvoir toutes les roues ensemble, et la grande roue, le cercle extérieur paraît d'un poids formidable à côté de la roue du centre. Mais celle du centre peut avoir non seulement des casiers plus hauts et plus lourds, mais plusieurs étages de roues indépendantes, celle du dessus se bloquant à sa case vide pour qu'on tire au travers le casier que présente la roue du dessous qui a continué à tourner en roue libre. On voit donc que les forces peu-

vent être compensées, et chaque cercle contenir un nombre égal de volumes, si l'on veut.

Enfin une marge d'augmentation très large peut être laissée, et c'est une considération indispensable. La construction peut et doit prévoir la construction de roues nouvelles en dessous. Et c'est un mode de bibliothèque aussi extensible que tout autre, plus même. Enfin, les livres étant tassés dans ce système au maximum, ne laissant de jour entre eux que le glissement des casiers, on peut dire qu'il n'est pas possible d'être plus avare de place. Les livres sont là dans un cylindre plein, et si ces livres étaient de dimensions égales, ou réductibles à une moyenne, on n'aurait qu'à diviser le volume du cylindre par celui d'un livre pour avoir le nombre de livres de la bibliothèque.

Le British Museum a une salle circulaire contenant 458 places. Le nombre des volumes est d'un million et demi ou 2 millions; le Bædeker donne la longueur de 64 kilomètres pour les rayons sur lesquels ils sont placés. En prenant une hauteur moyenne de 0,25 pour ces volumes, nous pouvons évaluer — avec fantaisie — à 2.400 mètres cubes la masse de ces impressions empilées. Le tout tiendrait parfaitement dans une roue de la grandeur de la salle, ayant 43 mètres de diamètre, et la hauteur que nous avons adoptée : deux mètres. Le calcul laisse une marge de 400 mètres cubes, ce qui n'est pas trop pour le jeu des casiers et des roues indépendantes, et l'accroissement de quelques années. L'on peut refaire le calcul avec des mesures plus précises. Mais on trouvera toujours la démonstration de ce principe : *La place est une question de machine et non pas de terrain.*

L'on peut aussi concevoir des suites de bibliothèques tournantes, souterraines, plus petites, au lieu d'une seule série concentrique. On perdrait de la place, mais on gagnerait de la force motrice, et l'on peut aller ainsi jusqu'à se contenter des bras, puisque nous sommes partis de la bibliothèque de bureau, tournant à la main. La seule disposition nouvelle serait d'en hisser tel ou tel casier du dessous au niveau du sol.

Un palan électrique capable d'amener des casiers de plus de 500 volumes ne coûterait pas plus de 3.500 à 4.000 francs.

Aucune approximation sérieuse ne peut évidemment être donnée pour les masses tournantes circulaires décrites ci-dessus. Cependant — ce ne sont là que des chiffres d'*interview*, mais

d'interview confirmée par lettre et prise chez un de nos plus grands industriels, « dans le cas d'un petit appareil (5.600 kgs) le prix en serait d'à *peu près* (à beaucoup près peut être!) 20.000 fr. Dans le cas d'un très gros appareil (175.000 kgs) il faudrait compter deux ou trois cent mille francs. »

Ce ne sont pas là des chiffres décourageants devant les dépenses de catalogue et de bâtisse de nos bibliothèques. On pourrait installer au-dessous d'une salle de travail quatre ou cinq appareils moindres pour une centaine de mille francs. On aurait *instantanément* le service des 50.000 volumes les plus demandés. Je dis 50.000, mais dans le cas de bibliothèques scientifiques, pour des collections considérables de brochures classées décimalement, il suffirait d'un appareil de 25.000 francs, avec son palan, pour faire le service de plus de cent mille pièces, qu'on amènerait par liasses, classées par sujet, à choisir. Il faut considérer de tels appareils comme infiniment commodes pour des volumes petits et un peu uniformes. Il n'est pas question de mettre là des livres de musée! Quant à l'*in-folio*, qui proportionnellement devient rare, qu'on le mette en galerie à la disposition du public. Et les périodiques seront toujours séparés.

Une symphonie de ces moyens, ascenseurs, bibliothèques tournantes au niveau de la salle et au-dessous, doit donner les communications les plus rapides connues, et l'accès ou l'équivalent de l'accès aux rayons du public — accès obtenu par la libre disposition des gros volumes et la communication de casiers-séries, — le tout dans un minimum de place, et avec un minimum de personnel.

Quant à la masse géante tournante, qui peut sembler une fantaisie de roman, il résulte de l'examen auquel elle a été soumise que si elle coûterait cher et peut-être inutilement cher en force motrice, elle réaliserait au contraire une grande économie de construction sur des engins plus modestes. Il nous faut considérer que, pour faire tenir les 200.000 volumes que j'enferme dans un cylindre de deux mètres de haut, de moins de dix mètres de rayon, il faudrait des galeries et constructions considérables, et un personnel chargé de s'y promener en longues recherches. Et on suppose toujours que le temps du public ne compte pas!

Il compte cependant. Il compte si bien que l'on peut essayer de savoir jusqu'où il compte. Et la force électrique étant mesurable et ayant un équivalent d'argent, si vous offriez aux lec-

teurs de payer l'électricité dépensée par l'appareil qui en quelques secondes lui amène le volume qu'il désire (et même un lot de volumes sur le sujet), — où d'attendre qu'un fonctionnaire, dont l'effort des jambes passe pour gratuit, aille le lui quérir là-bas, dans les galeries de nos catacombes, — le public se réjouirait, ainsi qu'il fait toujours, d'un impôt immédiat dont il comprend le but. Il paierait, pour ne pas attendre, comme il prend l'omnibus, pour ne pas marcher.

Tandis que je m'enquerais de la possibilité de construire ces engins, on m'a proposé d'autres systèmes.

Une simple chaîne mue parengrenage peut porter un grand nombre de casiers suspendus, — système des bateaux du nom de Marie qui draguent la vase des fleuves ou des ports. Cette chaîne circulaire passant au-dessus et au-dessous de la salle de travail amènerait à volonté, mécaniquement, des groupes de livres. Il en tiendrait beaucoup moins dans le même espace, le système serait moins prompt, moins sûr, mais plus léger, s'appliquant à des bibliothèques plus restreintes, et beaucoup moins cher. Il semble même qu'on pourrait faire de modestes essais.

Meubles.

Les chercheurs de meubles nouveaux devraient bien rééditer en modern-style le pupitre articulé qui provient d'un couvent de capucins, et qu'on peut voir à la Bibliothèque de l'Arsenal. C'est un tourniquet qui manœuvre quatre pupitres capables de porter des in-folio ouverts, et les amène à la hauteur habituelle d'un lutrin.

Il est en bois massif. Il pourrait être en métal, et léger.

Ayant toujours en vue la consultation libre des livres par le public, ce système serait parfait pour la consultation sur place, debout, de livres de références. On en vient parfois à enchaîner le Larousse pour que les lecteurs ne l'emportent pas ! Dictionnaires, journaux, fixés sur les planchettes, mais tournant à l'appel d'un bouton. Nous avons si peu l'habitude de consulter les journaux, sinon ceux de l'Empire, dans les bibliothèques, que beaucoup s'étonneront de ce souci. Mais en Angleterre où les salles de journaux sont fréquentées par des milliers de lecteurs, qui, chaque jour, consultent debout les journaux fixés sur des pupitres à hauteur d'homme, et où la moindre bourgade

met ainsi une quarantaine de journaux à la disposition du public, ce serait un bonheur qu'une invention pratique qui permettrait dans le même espace, avec les mêmes précautions, — car des journaux en main sont déchirés ou perdus — de présenter un nombre indéfini de feuilles, depuis 4 avec le tourniquet de nos vieux prêtres, jusqu'à l'infini avec des roues métalliques et des chaînes roulantes actionnées par des forces motrices.

Orgues à fiches.

Tous les systèmes énumérés ci-dessus s'appliqueraient aisément pour amener des boîtes à fiches. Car s'il y a des difficultés à manœuvrer mécaniquement des volumes variables de format et de poids, sujets à tomber les uns sur les autres et à enrayer la machine, — difficultés parfaitement solubles d'ailleurs, — il n'y en a pas à manœuvrer des fiches, choses homogènes, de poids égal.

Les lecteurs de la Nationale peuvent apercevoir derrière la grille le bureau dit des Recherches où des fonctionnaires, bons gymnastes, courent, fiévreux, d'un point à l'autre, se baissant, se relevant, tirant, remettant des boîtes, les portant à bout de bras, cherchant où les remettre, parfois les laissant choir au grand détriment de l'ordre alphabétique. Des bibliothèques ont bien des cartes percées, maintenues par des tiges, mais cela allonge trop les intercalations...

Est-il nécessaire de démontrer qu'un fonctionnaire assis ferait la besogne de quatre debout si les cartes venaient à lui au lieu qu'il aille à elles ! Ici pas de force motrice. Le bibliothécaire est au centre d'une table circulaire qu'il fait tourner d'un doigt ou en pressant une pédale. Sur cette table sont rangées les boîtes à fiches ; on peut en mettre plusieurs étages. En les étageant comme les claviers d'un orgue, le chercheur voit tout de suite la lettre dont il s'agit. Il peut avoir 5 rangs de cases devant lui et la plus haute lui venant à hauteur du menton, il peut encore répondre par-dessus au public. Il sait par cœur que la rangée 3 contient les lettres M à R, ou les livres de droit ou bien les périodiques, selon le mode de classement. Une seconde, un geste, lui amène sous la main le rang de cartes qu'il cherche, plus vite qu'on cherchant dans *n'importe quel catalogue imprimé*.

Nous verrons qu'un catalogue imprimé coûte parfois cher, et qu'on évalue — pour n'effrayer personne — à un million

seulement le prix de la première des 3 parties du catalogue de la Nationale. Je ne sais pas, au prix où le gouvernement paye la menuiserie, à combien lui reviendraient ces boîtes à fiches tournantes. Très cher évidemment. Le bois administratif est coûteux, et le fonctionnaire à bas prix, même quand il fait de la gymnastique. Ici, cependant, je crois que le bois reviendrait à moins.

Conclusions.

Nous n'avons pas voulu entreprendre davantage un traité de mécanique qu'un traité de bibliographie. Les suggestions que nous tentons ici et là n'ont d'autre but que de montrer à quel point toute idée d'absolu et de définitif est puérile. Nous voyons s'ériger en pierres définitives, des pierres comme on n'en remuait plus depuis les Romains, une bibliothèque qui sera, disait la *Nature* en 1879, au courant de tous les perfectionnements modernes! Sera-t-elle finie en 1915? Nous verrons s'ériger un catalogue plus vaste encore, plus définitif encore, qui, lui, ne sera pas fini en 1950.

Cependant la science des bibliothèques cherche, tâtonne. Son essor est récent. Le public sait à peine qu'il y a des bibliothèques, qu'il a droit d'y aller. Les bibliothécaires viennent seulement de comprendre qu'ils sont là pour donner des livres!

La « Bibliothèque » entre dans la vie courante des peuples; elle devient un besoin social, une fonction. C'est un être vivant, dont on ignore le destin. Longtemps emmaillottée, elle se lève et s'agite. On voudrait l'établir sans consulter ses goûts.

Il se peut qu'elle obéisse, qu'elle se confîne dans l'histoire, comme ont fait ses parents. Il se peut qu'elle se lance dans le commerce, les sciences, l'industrie, et qu'elle préfère les sports à la littérature. De toutes les façons, elle nous étonnera bien. Que de règles renversera la plus simple invention! — et les institutions comme les gens ont un âge où pullulent les idées, les désirs, les trouvailles, l'âge d'expansion! — règles d'autant plus étroites et provisoires que leurs prétentions sont plus vastes et définitives.

Nous allons étudier, et très longuement, les systèmes de catalogue en usage, et les folies d'ingéniosité et d'argent qu'a suscitées l'espoir — autrement chimérique que des machines tournantes — d'ériger le Catalogue idéal, universel, le livre qui tiendrait lieu des livres, le livre où le public trouverait tout

ce qu'il cherche et où le bibliothécaire-archiviste inscrirait tout ce qui paraît et paraîtra — mécaniquement.

Ce n'est point dans ces mécaniques-là que j'ai placé grand espoir, et il m'a semblé utile de présenter d'autres « anticipations ». Il faut se résigner à ce que les bibliothèques soient faites pour le public plus que pour les bibliothécaires, et les livres faits pour être lus, plus que pour être *conservés*.

Il y a un ennemi, un grand ennemi des bibliothèques, le plus dangereux après l'archiviste : c'est l'architecte.

Nous avons de grands artistes. Ils bâtissent pour l'éternité.

Mais une bibliothèque n'est pas une œuvre d'art, c'est un outil. Ce n'est pas un *monument* commémoratif, mais utile ; c'est forcément, ce doit être, il faut que ce soit *provisoire*.

Une bibliothèque n'est pas un palais, c'est une *machine*.

Elle doit servir elle doit s'user.

Puisse ce chapitre aider à répandre l'idée que l'ère des Palais-Musées est close, que le temps des catacombes est passé pour les bibliothèques, qu'il faut à ces « magasins de nouveautés » des maisons pratiques, bien au centre des villes, là où la place est très chère, et où on ne peut s'offrir des escaliers d'honneur, façades, galeries et autres histoires à faire perdre le temps aux gens.

La construction des bibliothèques n'est plus une question d'architecture, mais de machine. C'est affaire non d'architecte, mais d'ingénieur.

CHAPITRE IV

CONSERVATION, EXPOSITION

Durée des livres et durée des bibliothèques. — Rome, Alexandrie et la Nationale. — Comment s'est conservé Homère. — Procédés chimiques et procédés moraux de perpétuer la pensée humaine.

Les Réserves.

La *beauté* de lire. — Belles reliures, beaux décors. — La Nationale d'Alger. — Les jardins de lecture. — Vieux châteaux et musées.

Les Expositions temporaires.

Abus des consultations de pièces rares. — De même qu'on ne montre les reliques qu'à certaines fêtes, il y aurait un moyen de ne montrer certains livres qu'en certaines occasions.

La concentration des Trésors de l'Antiquité à Alexandrie assura leur perte. Un tel danger n'est plus à craindre, si ce n'est en France. C'est en effet à Paris que l'Etat a jugé prudent de réunir tout ce qui constitue la richesse intellectuelle de la France. Il est vrai qu'une loi assure le dépôt légal en deux exemplaires des publications françaises, mais par prudence toujours, ces deux exemplaires vont à Paris, l'un à la Nationale et l'autre à Sainte-Geneviève, parfois à l'Arsenal ou la Mazarine. L'Angleterre qui a le dépôt légal en 5 exemplaires en garde un au British et expédie les autres à Dublin, Edimbourg, Oxford et Cambridge, ces deux dernières villes particulièrement précieuses en ce qu'elles ont moins de chance d'attirer les sultans Omar, ou si Omar est, comme on le dit, innocent, parlons des Allemands à Strasbourg et de la Commune à Paris. L'Allemagne a une vingtaine de grandes bibliothèques, l'Amérique est en train d'en avoir 400, Boston, New-York, Harvard rivalisent avec la ville du dépôt légal, qui n'est pas une très grande ville : Washington.

La conservation est donc assez mal assurée en France pour les livres rares. Pour les livres courants, à grand nombre d'exemplaires, que restera-t-il d'eux? La Nationale seule en garde un.

Que l'imprimerie ait aidé à la diffusion des livres, voilà qui semble hors de conteste. Je crois que l'on ne se doute pas à quel point c'est vrai, et comme c'est loin d'être fini d'inventer, l'imprimerie ! La machine à écrire qui se transforme insensiblement en machine sténographique d'une part, en machine à imprimer de l'autre, qui d'ici moins d'un demi-siècle livrera des pages imprimées à mille, le temps qu'on dicte, au prix à peu près du papier, me paraît devoir ouvrir une ère aussi nouvelle que fit l'invention de Gutenberg.

Mais la diffusion n'assure pas d'emblée la conservation. Non, il ne faut pas croire cela. Ainsi que le nom d'une noble famille est mieux assuré par un gros garçon bien bâti que par une demi-douzaine de fillasses mal venues, nous voyons que ce sont les plus rares ouvrages, ceux tirés à petit nombre, qui entreprennent le voyage aux siècles futurs, alors que la plèbe qui pullule autour de nous disparaît, et il n'y en a plus.

Où les petits oiseaux se cachent-ils pour mourir ? Où vont tous les tableaux des Expositions ? Où vont les prospectus et les journaux du jour ? Quoi, *Petit Journal*, tu tires à plus de cent mille, et quand on te demande le numéro de l'an passé, tu ne peux que répondre : « Allez à la Bibliothèque Nationale ! »

Songez qu'il reste 3 exemplaires de la Bible Mazarine... Il y a des auteurs anciens dont on a autant de manuscrits. La liste des livres *disparus* est assez longue. Un érudit est si content de trouver un unique exemplaire, de signaler un livre que nul ne connaissait !

Ainsi, tandis qu'Homère, qui a près de 3.000 ans, parvenait jusqu'à nous, on compte ce qui reste, des succès du xv^e siècle.

Si nous feuilletons le catalogue des Incunables de France de M^{lle} Pellechet, nous voyons que le nombre des exemplaires connus des livres imprimés au xv^e siècle n'est guères plus grand que si l'imprimerie n'avait pas existé. Au hasard :

- | | | | |
|----------------------|----------------------------|-------|-----------------------------------|
| N ^o 3513. | Chapelet de Jésus..... | 1 ex. | Paris. B.N. |
| 3514. | — de virginité.. | 2 ex. | Paris. B.N. incomplets tous deux. |
| 3515. | — — | 1 ex. | Paris. B.N. |
| 3516. | — des vertus ... | 1 ex. | Paris. Arsenal. |
| 3517. | — — | 1 ex. | Paris. B.N. |
| 3518. | — — | 1 ex. | Rouen. |
| 3519. | Chappuzot. Passio Christi. | 1 ex. | Paris. |

Et nous continuons jusqu'au n^o 3528 avant d'en trouver un en plusieurs exemplaires, passant les œuvres d'Alain Chartier, dont 5 ouvrages imprimés et 7 éditions laissent juste, hors la Nationale, 3 volumes, et du même ouvrage.

Nous n'avons pas plus tard de contrôle si précis. Dès le

xvi^e siècle les exemplaires imprimés sont si nombreux qu'on ne les compte pas. Comme on ne les compte pas, on ne sait combien il y en a et s'il y en a. On commence à publier les Catalogues des grandes bibliothèques. On peut les comparer aux bibliographies qui ont été très fouillées, comme celles de Rabelais, Montaigne, Corneille, Voltaire, et on verra, pour la période qui va du xvi^e siècle à la Révolution, que bon nombre d'ouvrages, peut-être un quart, ont disparu totalement, — du moins peut-on hardiment dire un quart, tant d'après le nombre de découvertes qu'on fait que d'après les signalés dont la trace est perdue. Un quart sans doute existe, sans valeur ni intérêt, dans unetrentaine de bibliothèques connues, et s'élimine doucement des librairies et des quais, mais une bonne moitié, certes, n'existe plus réellement qu'en un seul exemplaire connu. Cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas un autre, dix autres, sans valeur commerciale le plus souvent, parfois avec une valeur très grande, n'importe! — On ne pourrait trouver celui dont on a besoin. Le libraire même qui l'a, sans le savoir, dans sa boîte à cinq sous vous demanderait vingt francs pour le trouver sur demande. A mesure que ces livres se feront vieux, uniques, ils échoueront fatalement à quelque grande bibliothèque. En France, c'est toujours à la Nationale. Et voilà comment on arrive à se demander si la conservation des livres a fait de grands progrès depuis l'imprimerie. Même en laissant de côté la qualité du papyrus ou du vélin, on voit qu'insensiblement toute la littérature converge vers quelque centre d'érudition, de débauche, de richesse, une ville-lumière qui attire les Barbares et qu'on nomme Alexandrie ou Paris, selon les temps.

C'est depuis la Révolution que l'abondance de l'imprimerie, — abondance intermédiaire — se fait telle que le problème de trouver devient aussi important que celui de conserver. La Révolution entasse dans Paris 1.800.000 volumes, le résidu des bibliothèques ecclésiastiques, de celles des émigrés, des instituts de sciences, d'art, de lettres ;... onze cents bibliothèques! Paris compte onze dépôts de livres en l'An II. Celui de Saint-Louis-la-Culture a 600.000 volumes. Tout cela se répartit. Tout ne va pas à la Nationale. L'École des Mines, l'École des Ponts-et-Chaussées, l'École centrale de Travaux publics, devenue École Polytechnique conservent de belles reliures provenant de ces dépôts. Mais tout est réuni dans le grand foyer : Paris.

Ce foyer a été plusieurs fois allumé ; le Louvre, le Palais de Justice se sont allégés de leurs livres.

Mais l'effet destructeur de la Révolution n'a pas été en somme de faire disparaître les vieux livres. Les onze cents bibliothèques râflées nous sont-elles mieux parvenues que si elles étaient restées éparses ? Je ne sais, mais en accablant les bibliothèques et notamment la Nationale sous le poids de ces trésors, ils les fourraient dans une sorte d'armure gothique, splendeur sous laquelle on ne peut remuer.

Le siècle s'est passé à se reconnaître dans ces richesses. L'esprit des bibliothécaires s'est tourné de plus en plus vers le passé, et petit à petit les périodes contemporaines ont semblé indignes de leur soin.

Il suffit de parcourir nos vieux catalogues pour voir que les bibliothécaires des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles s'occupaient largement de leur époque ! Les livres de science étaient ardemment recherchés, classés méthodiquement. Il n'y avait pas que des bénédictins et des gentilshommes dans les bibliothèques. L'érudition faisait une large place aux sciences. Ces sciences ne s'étaient pas encore très divisées et la théologie y avait une grande place ; mais il eût semblé d'une grande absurdité de faire de l'étude du moyen âge la seule instruction apte à faire un bibliothécaire, et les ambassadeurs et voyageurs officiels semblaient avoir pour mission principale d'envoyer au Roy des livres orientaux, des peaux pour reliure et des plantes inconnues.

C'est du ^{xix}^e siècle et à cause même de la richesse exagérée en livres anciens que date l'accaparement des bibliothèques par les vieilleseries. Revanche des couvents. Leurs vieux livres dispersés sont venus encombrer les dépôts qui devaient se consacrer à la science nouvelle. Que de fois on a dit que l'esprit universitaire prolongeait l'esprit jésuitique ! C'est une vérité incontestable que nos bibliothèques ont prolongé celles des Bénédictins. Saint-Germain-des-Prés n'a pas transporté que ses livres dans les dépôts de la Nation, il y, a avec eux, transporté son esprit.

La Nationale plie encore sous le poids du cadeau que lui fit la Révolution. Ce n'est que depuis dix ans qu'on peut considérer comme classé et rangé le legs du ^{xviii}^e siècle ! Et encore que de réserves il y aurait à faire !

Le dépôt légal n'a apporté qu'une part de la production du ^{xix}^e siècle.

Une petite partie de l'œuvre française de ce temps a été sauvée par l'Angleterre, riche non seulement au British, mais dans les bibliothèques particulières, en publications françaises de la Révolution et des deux Empires.

Je pense bien que la Nationale possède les neuf-dixièmes des volumes notoires parus en France. Mais si l'on descend aux périodiques, aux brochures, à tout ce qui ne rentre pas dans la surveillance exercée par les catalogues de libraires et les demandes du public, je crois être bien au-dessous de la vérité en évaluant à un tiers ce qui s'est perdu. Et un second tiers sauvé ne l'est qu'en unique exemplaire. Et le reste a peu de chance de se retrouver à l'étranger, dans des librairies ou bibliothèques particulières, — ou d'autres bibliothèques de Paris, qui courent les mêmes risques que la Nationale.

Situation tout à fait analogue à celle qui avait centralisé tant de manuscrits à la Bibliothèque d'Alexandrie, et il ne sert de rien qu'il y ait eu des milliers de copies (copy veut dire exemplaire en anglais). Plus il y a de copies et moins on en conserve.

Sans doute nous avons ce que l'on ose nommer l'exemplaire de luxe. M. Octave Uzanne s'élevait dernièrement à propos de la guerre des livres en Angleterre contre l'avilissement des livres. Si le prix des livres indiquait leur valeur de texte ou seulement artistique, cette thèse aurait quelque vraisemblance. Hélas ! le prix n'indique même pas la valeur du papier. Les *couchés* de nos cent francs l'exemplaire, que dureront-ils ?

Cependant le dépôt et les dons assurent les livres de luxe à un nombre assez grand de bibliothèques ; il y a des chances sérieuses que se conservent les niaiseries que M. Conquet éditait, ce qui ne donnera pas une haute idée de notre art. Ah ! la triste sélection que celle du luxe des livres ! Je ne parle pas des rééditions de chefs-d'œuvre... Elles ne sont que plus laides que l'édition courante. Mais les œuvres originales ! Il semble que les bibliophiles n'en trouvent jamais d'assez sotte, car on les fait exprès pour eux, vraiment ; et pour que ce soit pire, on ajoute des gravures.

La Bibliothèque d'Alexandrie a peut-être vécu mille ans. Si une partie en fut détruite au iv^e siècle par les chrétiens, une autre au ix^e par les Turcs (il paraît aujourd'hui qu'Omar n'y est pour rien), il semble qu'elle est surtout morte d'abandon. L'abandon est le grand destructeur. Rome avait au iv^e siècle 28 bibliothèques publiques. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? M. Delisle a reconstitué dans une sorte de roman documentaire les biblio-

thèques de Charlemagne, de Charles V, de la Sorbonne, etc. Pas grand'chose ne nous reste de tout cela. Mais l'ancienne Sorbonne prêtait libéralement. Elle prêtait à l'étranger, et pour des années. Les livres si précieux, si rares, se perdaient-ils parfois...? Au moins, ayant été lus, ils n'étaient pas complètement perdus.

Quel est donc le vrai moyen de conserver la pensée?

Il y en a un que nous n'avons pas inventé, que l'humanité pratique depuis assez longtemps, c'est la mémoire.

Et si je me suis trompé dans ces calculs, je dirais : supposez qu'il en est ainsi, car ce n'est qu'une fable, une fable, avec moralité.

MORALITÉ : *les livres sont faits pour être lus.*

Or, il y aura la machine qui imprime tandis qu'on parle, et peut-être des machines qui feront parler beaucoup plus vite que les femmes les plus bavardes quand elles n'ont rien à dire, mais avant la machine à sténographier et la machine à imprimer, il y avait la machine à écrire, et on composait l'imprimerie en mettant un à un des petits morceaux de plomb dans des casiers. Et avant donc ! C'était bien plus long que tout cela : il fallait copier à la main. Comme celui qui n'a pas de quoi se payer une dactyle, il fallait soi-même tracer sur du papier des dessins signifiant des sons. On voyait des érudits copier eux-mêmes, trois fois, quatre fois la même chose, et l'industrie des plumes était si peu développée qu'il fallait tremper chaque minute sa plume dans un encrier...

Et avant c'était bien plus difficile que cela, car on ne savait pas écrire du tout.

Et avant, c'était encore bien plus incommode, car on ne savait point parler.

Eh ! bien ! Des animaux, qui ne savent point parler, ont conservé des instincts magnifiques provenant d'époques où l'homme peut-être n'existait pas. Il nous reste des légendes, des religions, des traditions du temps où l'on ne savait pas écrire, je crois même bien qu'il y a des chansons !

Et cela s'est conservé d'âge en âge...

C'est en se répétant de bouche en bouche que les Védas et d'Homère sont venus jusqu'à nous. Quand on a cessé de les apprendre on les a recopiés. Papyrus, parchemin, vélin, what-

mann, ou papier de bois, ou la parole... Qu'est-ce qui reste le plus longtemps ?

Si ceux qui chantaient les admirables poèmes avaient été cuirassés, casqués et bardés d'acier, les vers qu'ils répétaient n'en auraient eu ni plus ni moins de chance de parvenir jusqu'à nous. Ainsi les statues d'or inaltérables sont perdues et leurs répliques en terre grossière nous sont parvenues. Le nez de Louis XIV sera connu par le sou qu'on jetait aux passants alors que, de sa statue colossale, il ne reste qu'un pied, une main et un bâton.

Vitruve recommandait d'exposer les bibliothèques au Levant, car le soleil du matin éloigne les vers. Sage précaution. Elle n'a pas prolongé d'une heure la durée du Serapéum. Nous avons vu de savants concours pour la conservation des livres ; le passage à l'étuve à plus de cent degrés est vraiment une précaution indispensable, et il conviendrait d'ébouillanter de temps à autre les livres si la chaleur ne les décollait pas... L'aldéhyde formique est d'un excellent usage. Tout cela certes est très pratique. Mais ce n'est pas économique. D'ailleurs on reconnut que les plus grands ennemis des livres ne sont ni les rats, ni les vers, ni les champignons, ce sont les lecteurs. Un bon conservateur des manuscrits, nous en connaissons quelques-uns, est plus énergique que l'aldéhyde formique, plus chaud que l'étuve à cent degrés. Il apprend à l'Univers, en des Catalogues exacts, qu'il a vu des merveilles, que nul désormais n'aura droit de contempler. La description qu'il en fit page tant du Catalogue tant de la collection X section Y du fonds Z, est définitive. Le livre fut vu par lui *définitivement*. Il est catalogué, cela ne suffit-il pas ?

Et maintenant, tel que la momie d'un roi d'Egypte, le précieux livre, dans son sarcophage, attend l'heure du vol ou de la destruction.

Doutez-vous vraiment qu'elle viendra ?

Les poèmes héroïques se transmettaient de bouche en bouche.

Rien n'a changé. C'est en se répétant, en se *rééditant*, que se conservent aujourd'hui les œuvres dignes d'être gardées. Si les auteurs les plus récents, les gros tirages n'avaient laissé au monde que les exemplaires de la première édition, l'imprimerie aurait fait grand tort à la littérature. Car je vois bien des chefs-d'œuvre dont on conserve deux ou trois exemplaires, mais le papier en est tel qu'ils sont destinés à périr promptement.

ment. Dans quelques siècles il ne restera plus, authentique, un roman de Balzac, un poème d'Hugo ! Seulement on les réédite.

Vivre, survivre, pour un livre, c'est être lu, répété, réédité ; Il semble que La Palice professe ici. Mais un cours de M. de La Palice ne nuirait pas aux bibliothécaires. Car nous les voyons tous occupés à *tuer* les livres, à les *détruire*, et le plus drôle est qu'ils croient les conserver ! Les tuer, oui, à petit feu. Les tuer dans des armoires où ils ne profitent ni aux vers, ni aux rats, ni aux gens. Les réserver pour l'incendie, la lance des pompiers, les bombes de l'étranger ou les mains des voleurs ?

Sans doute vivre et bien vivre ne veut pas dire « faire la vie », et il y a des façons d'user qui usent trop. L'on peut approuver un refus qui, pour une reproduction médiocre, refuse un original, mais offre une bonne copie, meilleure que celle qu'on veut faire. Mais il faut s'habituer à penser qu'est périssable, tôt ou tard, le plus précieux des documents, et seule est susceptible de se perpétuer l'humble reproduction qu'on en fait.

Il n'en est pas des livres autrement que de nous, que des traitements savants et une vie étriquée peuvent prolonger un peu, mais qu'une femme féconde prolonge beaucoup mieux.

Réserves.

Dans ce livre, consacré à la plus grande gloire du vulgaire, du neuf et de l'éphémère, je voudrais cependant faire quelques restrictions, et dire qu'il y a de belles choses à conserver.

Il y a même des bibliothèques, dites publiques, qui devraient cesser de l'être si le public y venait !

L'Arsenal a peut-être déjà un peu perdu depuis que M. de Heredia ne répand plus sur les meubles et boiseries vénérables, l'air affable qu'ajoute une présence artiste. Cependant, quand l'Etat laisserait autour de l'âtre où le bois brûle en chantant, des lecteurs disposer les fauteuils à leur guise, quand il y aurait une tache de silence érudit, en plein Paris moderne, il n'y aurait rien là que de réconfortant.

Il nous faut des réserves.

L'abominable Amérique en a gardé ; des plaques de terre vierge y demeurent, témoins de la terre ancienne dans le monde transformé. Mettons que c'est pour mesurer l'œuvre accomplie... Noble orgueil, qui laisse des semences intactes de l'espèce primitive, la *réserve*, peut-être un jour nécessaire pour revivifier les épuisés.

Aussi ne touchons pas à nos précieuses reliques. Nous ne prêchons nullement le mépris du passé lorsque nous voudrions que le neuf s'en dégage. Loin de là, nous demandons que les bibliothèques libres, modernes, publiques, ouvertes à tout venant, aux têtes légères comme aux mains sales, soient nettement détachées des salons genre ancien. On n'élève pas les jeunes dans les maisons de retraite. Au passé le silence, la paix, la longue durée et même l'éloignement ; que les meubles anciens entourent les livres anciens et que les serviteurs aient tous des barbes blanches ! Nous jetons de jeunes chartistes après sur les vieilleries précieuses. Les vieux livres devraient être la retraite des bibliothécaires !

Le transfert des œuvres d'art dans les musées est, certes, un des plus grands vandalismes qu'on connaisse, après leur restauration. Cependant ce fut parfois pour leur sauver la vie.

Le livre précieux n'a pas les scrupules d'une sculpture. Le soleil du pays n'a pas été complice et le copiste ou le prote travailla à la lampe. C'est à la lampe qu'on le lira.

Je ne veux pas dire qu'on lise aussi bien n'importe où... On peut cependant transporter hors des pays dangereux de beaux livres uniques. Le soleil des tropiques, les termites, une faune plus riche que la nôtre, des cyclones et tornades et autres fantaisies de la nature chaude justifieraient quelques râfles de paperasses et olles fragiles. L'Ecole d'Extrême-Orient a donné le bon exemple en priant la Nationale de lui garder ses livres trop menacés à Hanoï.

Et même en France ! M. Delisle, qui a tant fait pour rappeler la province au culte de ses manuscrits, et a posé le juste principe de ne pas enchérir au nom de la Nationale toutes les fois qu'une commune montrait quelque souci d'acquérir tel ouvrage la concernant, a lui-même emporté et sauvé bien des trésors locaux.

Si nous aimons le passé, respectons dans le moderne le passé futur.

Mais s'il en est pour qui lire ici ou là importe peu, qui se trouvent même bien « en classe », dans nos bibliothèques qui ne cessent d'être noires et sales que pour être d'un luxe bête, — les murs tristes du collège ou un luxe de brasserie, — j'aime mieux, quant à moi, lire dans un beau décor que dans une belle reliure. La reliure de moi-même m'importe avant toute autre.

Dans certaines villes du Nord, Danemark, Allemagne, on a, me dit-on, créé des livres de jardin. Nourrices, bonnes d'enfant, enfants, parents, vieillards et militaires, même, peuvent, au kiosque voisin, emprunter quelques livres qu'ils rendent en s'en allant. Ah ! tout l'argent que coûta le coin des Poètes au Luxembourg ! Quelles belles éditions on eût distribuées avec les plâtres de tous ces bonshommes inaugurés, sans oublier la mère Sand, symbole du grand Art et des vertus domestiques !

La Nationale d'Alger est belle comme un jardin. Voilà, je crois, la plus belle des bibliothèques. Il n'y manque que des livres, mais elles a des faïences, un jet d'eau, des plantes vertes, elle a au-dessus de la cour un ciel bleu qui vaut tout. Le conservateur des manuscrits porte un turban, et non le costume de bibliothécaire que dessina David après celui des croque-morts. Les petites tables éparses entre les colonnes mauresques n'offrent que quelques places, mais ce sont des places heureuses, il ne peut donc se faire qu'il y en ait beaucoup.

Tout en haut, les terrasses dominant la Kasbah, qui semble donner droit sur la mer. J'ai dit, je crois, qu'il n'y avait pas beaucoup de livres. Mais on peut apporter les siens. Nos sales municipales ne prêtent qu'à domicile. Ici Allah lui-même vous prête un domicile. La cour bien close, et blanche. Le ciel dur au-dessus. Un grand silence ardent.

Or, maintenant, la République achète de vieux châteaux, s'offre Azay-le-Rideau, Maisons-Laffitte, le Palais des papes. On s'épuise à chercher des reconstitutions, décors et mobiliers. Hélas ! la joie magnifique de l'arrangeur n'aura d'autre lendemain que la joie identique d'un autre, qui, pour se réjouir d'arranger à son tour, devra tout d'abord déranger. Car l'on ne compte pas la marche du troupeau d'éreintés, des secoués de l'auto, des courbés de la bécane qu'un guide harcèle et pousse dans les salles désertes sans leur laisser le temps de paître.

Quand réclamera-t-on dans les châteaux de France, et même dans les musées, le droit de s'asseoir et de lire ?

C'est défendu au Louvre de lire, le savez-vous ?

Quant aux châteaux de France, ne les visitez pas. Le cinématographe est un spectacle moins rapide, où l'on peut regarder avec plus de soin. Au moins on est assis.

Les livres rendraient un peu de vie aux vieilles demeures, une vie silencieuse, qu'elles aimeraient...

Eh ! bien quoi ? Serait-ce chose si folle, si difficile ? Une petite collection de livres dans les salles de musée, des châteaux historiques. Quels lieux d'étude !

L'ombre de François I^{er} doit avoir mal au cœur de tous ces êtres qui passent et ne s'arrêtent jamais que pour regarder l'heure, dans ce château de Fontainebleau, où les gardes, gardant la pure tradition de Bonaparte, qui gagnait des batailles avec les jambes de ses soldats, entraînent au *footing* ces touristes sportifs.

Si j'ai parfois regretté que la bicyclette ne soit pas autorisée aux expositions annuelles dites « Salon de peinture », j'ai rêvé de palais et de musées qui seraient des lieux de lecture — et non des pistes.

Il y a des conditions de gardiennage et chauffage. Mais il y a la méthode des saisons et des heures. Copenhague a de fort beaux musées aussi peu fréquentés que certaines salles du Louvre. Plutôt que d'y faire dormir des gardiens tout le jour, ou de dépenser en garde tout l'argent des achats, on a établi un horaire assez compliqué, qui fait qu'il y a toujours quelque chose d'ouvert, mais que, de deux heures en deux heures, cela change. Toutes les salles ouvrent tous les jours, mais successivement et dans un ordre variable, suivant un tableau. Ainsi les gens libres le matin du samedi ou le soir du vendredi peuvent tout voir comme celui qui n'a qu'un jour, mais l'a entier. Mesures recommandables à des bibliothèques ayant des expositions ou recueils d'estampes, de reliures, ou l'accès libre aux rayons.

La Nationale a créé, depuis quelques années, des expositions du plus grand intérêt. Celle des *Primitifs français*, avait donné des résultats encourageants. Celle des gravures du xviii^e siècle a été visitée par 26.384 personnes avec des journées de 20 et des journées de mille. Puis nous avons eu celle des Portraits historiques, puis celle de Rembrandt. Ainsi des trésors aussi enfouis, dans des catacombes de cette taille, que si le Vésuve avait jeté dessus la cendre de Pompéï, reviennent au jour, pour un moment. Imagine-t-on le mal qu'il y aurait eu à montrer à 26.384 personnes les 3.051 portraits dont se composait cette exposition, s'il avait fallu les chercher un à un, comme c'est l'usage ? Et le mal que ces personnes auraient pris à rechercher l'existence et les cotes de ces 3.051 objets, dont beau-

coup venaient d'ailleurs de collections particulières, où il n'eût pas été facile d'aller les voir!...

Faut-il ajouter que, tripotées par 26.384 personnes, des estampes de quinze mille francs seraient dans un triste état? Que resterait-il des crayons de Dumonstier?

D'éminents paléographes ont traité d'*amusettes* ces expositions. Cela montre leur peu de sérieux. Ils se seraient amusés, eux, à un catalogue qui aurait coûté cher à l'Etat. Le catalogue de l'exposition s'est fort bien vendu et a rapporté de l'argent.

Ces expositions répétées donneraient une grande vie à nos bibliothèques. Elles sont d'un usage courant, tout à fait normal dans les bibliothèques d'Amérique, où elles contribuent à maintenir l'activité des bibliothécaires autant qu'elles servent à l'instruction publique. Les bibliothèques échangent entre elles les objets et font des sortes d'expositions circulantes. Il est à souhaiter qu'on les imite partout, et que nos provinces échangent et changent leurs documents. Elles influeront ainsi grandement sur l'art et les idées.

Il est cependant des objets inexposables, ce sont ceux dont il faut tourner les pages. Et j'ajouterai ceux qu'il faut tenir en main. Un beau papier, une reliure sont comme un laque, comme du velours, comme bien d'autres choses : il faut toucher. La vue — sous un verre — n'en donne guère plus qu'un catalogue.

Mais les livres s'abîment vite à ce métier, tels manuscrits à miniatures, qui ont leur millénaire, n'ont pas mille fois à être feuilletés.

On a vu ce livre d'heures, consulté à peine tous les deux ou trois ans avec des précautions infinies, perdre à chaque fois une petite écaille de la gouache dont les craquelures s'étendent. Parvenus jusqu'à nous, tel Clouet, telle miniature byzantine ou persane ne vivraient pas assez pour que nos petits-enfants puissent les admirer, si seulement chaque année trois personnes les feuilletaient !

Sans nier ce qu'a d'utopique l'idée de conservation éternelle, on peut espérer prolonger ces belles existences, et il y a des moyens termes entre l'avare et le gâcheur, l'un qui se couche en travers de trésors inutiles, l'autre qui, pour une ignorante curiosité, par vanité simple, prive un vrai amateur, vole des joies futures à de vives passions.

Le cas devient grotesque quand on chiffre par centaines les

journaux pornographiques qui prétendent, pour des reproductions grossières, manipuler et tacher les plus rares épreuves de Fragonard et autres, — et les Anglaises qui veulent toucher de leurs doigts osseux le procès de Jeanne d'Arc qu'on leur montre sous verre et qui est publié, ou telles *Heures*, non les plus belles, mais les plus connues, et que je ne nomme pas pour ne leur pas attirer de visiteur... La photographie peut à bon droit être interdite quand il existe déjà une reproduction et que celle qu'on veut prendre ne doit pas être meilleure que celle qui existe.

Quant à l'exposition des livres très précieux, il convient de les traiter comme des reliques, que l'on montre à jour fixe, à certaines fêtes, et pas tous les ans. De bonnes reproductions suffisent aux jours ouvriers. Mais se guidant sur les demandes et les accumulant, on pourrait décider de sortir le trésor quand un nombre suffisant de personnes le réclament. Inscrits longtemps d'avance, convoqués au jour dit, ils défileraient devant le livre dont un *prêtre* tournerait les pages. Septembre attirerait les savants de l'étranger. Des groupements seraient possibles, réunissant tel jour une douzaine de monuments de telle époque ou de tel peuple, venus des différents trésors de France. Il n'est nullement besoin de sermon ou de conférence, cela pourrait empêcher les savants de venir ; l'instruction des snobs peut se contenter de copies. Mais il importe qu'aux érudits et spécialistes les chefs-d'œuvres de leur partie puissent être présentés longuement et à toutes les pages, dans toutes les conditions nécessaires à l'étude.

CHAPITRE V

CATALOGUES

Définitions : Inventaire, catalogue, bibliographie.

La querelle des catalogues d'auteurs et des catalogues de matière. — Le premier est-il un catalogue, où n'est-il que la table du second ?

Opinion officielle des bibliothèques de France.

Importance donnée à ces questions. — Plus de livres, rien que des catalogues.

Exemples : Les bibliothèques d'Alençon, Nîmes, Commercy.

I

QU'EST-CE QU'UN CATALOGUE ?

Quand on entre dans une bibliothèque, la première chose qu'on demande, c'est le catalogue.

Un catalogue a trois métiers :

1^o Compter ce qu'il y a dans la maison, décrire chaque objet et dire où on l'a mis. Ce que nous appellerons *Inventaire*.

2^o Indiquer sur ce qu'on cherche, les ressources de la maison. C'est le *catalogue* vrai, comme le public l'entend.

3^o Indiquer ce qu'on cherche, même si ce n'est pas dans la maison. Ce que l'on nomme *bibliographie*.

Même en admettant parfaitement définis ces mots et tout le monde d'accord sur leur sens, il ne faut pas demander à des mots qu'ils se tiennent bien sages à leur place. Dans la pratique, tout s'embrouille.

Trois métiers sont trop pour un homme seul. Cependant nous voyons dans les territoires militaires du Sud-Oranais des officiers qui sont gendarmes, notaires et agents de location. Ils protègent la propriété comme un bon inventaire, ils la transfèrent, la communiquent comme un bon catalogue, ils l'indiquent, ils l'offrent, ils renseignent et renvoient ailleurs, au besoin, comme de bons bibliographes.

Lorsque les livres sont rangés en place méthodique, le simple inventaire en est un catalogue. Et si, comme pour l'histoire de France à la Nationale, il s'agit d'une collection importante et spéciale, il devient presque une bibliographie. Le catalogue des Incunables de France en serait une si tous les Incunables français étaient en France. Et nous n'établirons qu'une distinction entre le Catalogue et la Bibliographie :

Le *Catalogue*, c'est ce qu'il y a dans la maison.

La *Bibliographie*, c'est ce qu'il y a là et ailleurs.

La bibliographie contient donc le catalogue. Lorsque, sur une mappemonde, nous marquons en rouge les *possessions* françaises, nous faisons servir à un catalogue particulier une bibliographie générale.

Mais un catalogue, dit-on, a un but spécial : donner les cotes des livres, pour qu'on les trouve.

Une bibliographie ne servirait à rien si on ne pouvait se procurer les livres qu'elle indique. Que ce soit une bibliothèque, une adresse delibraire, ou le simple nom de l'auteur, clef habituelle des répertoires, c'est toujours le moyen de se procurer le livre.

Ainsi avec l'usage du prêt de bibliothèque à bibliothèque, si pratiqué en Allemagne, une bibliographie devient plus simple que des catalogues. Il faudrait plus de vingt catalogues pour la seule Allemagne. Mais l'Allemagne en publie un seul pour les vingt et elle a raison. Et, en fait, que l'on ait l'adresse du livre, ici, à tel étage, ou dans une autre ville, ce n'est que question de distance, — puisqu'on peut le faire venir.

§

Ces idées ne sont pas du tout celles reçues en France, et le sens ordinaire des mots y est tout autre.

Bibliographie veut dire catalogue méthodique.

Catalogue veut dire inventaire alphabétique.

Ceci est exposé avec une admirable clarté par M. L. Delisle, dans sa préface du Catalogue général des imprimés de la Nationale :

Le but d'une *bibliographie* est de renseigner sur l'existence et même sur la valeur des publications de tout genre, ayant trait à un sujet déterminé, livres spéciaux, articles insérés dans des encyclopédies ou dans des recueils périodiques et même chapitres compris dans des ouvrages généraux. Un *catalogue* répond à de tout autres besoins : il doit, avant tout, fournir le moyen de savoir sans longues recherches si un livre ou une brochure *dont le titre est connu* se trouve à la Bibliothèque ; il doit en même temps in-

diquer la cote sous laquelle ce livre ou cette brochure est rangé sur le rayons. Un catalogue alphabétique est le seul qui réponde à ces conditions » (p. LXVII).

Ailleurs nous trouvons les mêmes affirmations : le catalogue méthodique ou bibliographie « est une œuvre personnelle » où chacun suit sa fantaisie, l'ordre alphabétique seul est absolu, sans arbitraire; il est scientifique...! L'ordre alphabétique seul convient à une grande bibliothèque, à des catalogues officiels, œuvre collective et anonyme.

Comme toujours on fait des définitions pour glisser des théories. Et ce n'est pas pour des mots que nous alignerions ces pages, sans quoi nous proposerions tout de suite d'appeler « Jean » la Bibliographie, ce serait plus vite dit!

Seulement le mot *Catalogue* a la faveur du public. Il est sous-entendu que ce qui sera « le Catalogue » sera indispensable », aura des crédits, méritera l'effort de tous. Une bibliothèque sans catalogue, pensez-donc !

Le catalogue est la chose importante, parce que c'est le mot dont le public se sert, et que nous n'avons pas le droit de modifier le sens des mots. Le public entre et demande le Catalogue. Que va-t-on lui donner ? Il faut qu'on lui donne quelque chose.

Le Dictionnaire-Catalogue des Anglais comprend tout : sujets, auteurs; il est à la fois inventaire et bibliographie en ce qui concerne la maison, et tout s'y trouve en une seule série alphabétique: voilà qui est clair, et que le public comprend... Et en fait c'est cela qu'il espère trouver quand il demande le Catalogue.

Ces catalogues, — les plus simples, les plus « bêtes », comme on dit des choses commodes, — sont peu usités chez nous. Nous aurions plutôt le catalogue à ordre systématique, qu'il faut étudier, connaître pour s'en servir. C'est à celui-là que le reproche s'est adressé : on n'y trouve pas vite le livre dont le titre est connu.

Ne vous est-il jamais arrivé de chercher dans un Guide la page se rapportant à telle localité? Est-ce que vous lisez le livre d'un bout à l'autre? Non. Vous cherchez à la Table. Il y a une table. Cette table est toujours alphabétique. En français cela s'appelle une table. Si vous craignez la confusion avec les tables de salle à manger, vous pouvez dire Index.

Mais pouvez-vous détourner du sens commun le vieux mot

de catalogue, pour offrir au public le livre où il ne trouvera que les titres qu'il connaît !

L'ordre alphabétique n'est pas en cause. L'ordre alphabétique de quoi ? de sujets, d'auteurs, de titres ? Il y a un problème préalable à cette question d'ordre. C'est la question de but. En prenant un catalogue, doit-on connaître l'ouvrage qu'on cherche, oui ou non ? Fait-on des catalogues pour ceux qui savent ou pour ceux qui cherchent ?

A cette question, le public, les scientifiques répondent : nous ignorons. Les bibliothécaires répondent : vous devez savoir ! Les catalogues en France sont faits pour ceux qui savent.

J'ai cru longtemps, tout comme un autre, que le public devait savoir, et que le bibliothécaire n'avait qu'à faire venir rapidement le livre demandé, et que le reste ne le regardait pas, et que celui qui ne « savait pas ce qu'il voulait » n'était pas le *dignus intrare*, qu'enfin une liste alphabétique exacte de titres ou noms d'auteurs était tout ce qu'on devait demander à un catalogue, le reste étant « personnel, arbitraire, fantaisiste, variable ».

J'ai cru cela, comme on me l'a appris, et j'ai eu, des années, à pratiquer ce système adopté par des maîtres incontestables, qui ont beaucoup fait pour les bibliothèques, et sans les travaux desquels les catalogues qu'ils désapprouvent seraient sans doute impossibles. Mais justement parce qu'ils ont énuméré, décrit tant de volumes, on peut aujourd'hui passer à des classements différents. Si l'on désire savoir les raisons pour lesquelles au bout de quinze ans, je reviens à peu près aux « idées » que je me faisais comme simple public, — les voici :

1° La fréquentation de ce public. Pendant des années et des années j'ai eu à l'interroger, à écrire même le titre des ouvrages qu'il demandait. Je ne puis dire que, dans la centaine de mille que j'ai vu défiler, il n'y en avait pas qui venaient (ou plutôt revenaient), sachant le titre exact du livre qu'ils voulaient. En vérité, j'en ai vu bon nombre, une imposante minorité. Est-ce qu'ils demandaient le catalogue, ceux-là ? Non. Pourquoi faire ?

Ce n'était donc pas pour eux qu'il en fallait un.

Mais ce que je découvris, c'est que justement, en général, ceux qui « savaient ce qu'ils voulaient » *n'étaient ni les plus instruits, ni les plus intéressants.*

Opinion, évidemment. La mienne. Un vétérinaire ne sait pas le livre qu'il veut. Un parieur le sait : c'est le *Jockey*.

L'ethnologie ignore. La généalogie connaît le d'*Hozier*. Le titre de *Justine* est connu, celui des traités de maladies nerveuses ne l'est pas. Et certes, je sympathise avec qui lit Michelet. Mais Michelet s'achète, ou se loue, ou s'emprunte. Et celui qui vient lire le Michelet jusqu'à 4 heures « on ferme »... qu'en penser? L'histoire, n'importe quelle histoire, et n'importe quelle science, ne devient vraiment une étude qu'à partir du moment où la trace s'est perdue des titres qu'on connaît.

2° Le Catalogue de la Bibliothèque Nationale, le nouveau, l'alphabétique, m'apporta la révélation. C'était cela, le Système définitif, le catalogue modèle, rapide... pour lequel on abandonnait tous les travaux méthodiques entrepris depuis un demi-siècle! C'était cela, l'œuvre qui rejetait dans la fantaisie, dans les « œuvres personnelles », toutes les autres œuvres!

3° Je voyageais un peu. L'exposition de 1900 fut un de ces voyages. J'appris que la nouvelle Vérité n'avait pas d'écho à l'étranger, et que tandis que la France rayait ou arrêta ses catalogues méthodiques, de tous côtés on s'efforçait de les perfectionner, de tous côtés on cherchait un système simple, commode, scientifique de classer et trouver les livres.

4° J'avais déjà remarqué que quelques médecins avaient une précision particulière dans leurs demandes et je croyais, comme les chartistes l'affirment encore, que tous ceux qui ont fait des études sérieuses savent les titres et les auteurs...

Pas du tout! J'appris que ces titres exacts étaient fournis par une agence qui, munie, elle, de catalogues méthodiques, en faisait un commerce, un commerce prospère!

5° Je fus moi-même amené à quelques études scientifiques.

Tant que je m'étais borné à la littérature, le nom d'auteur me disait tout, l'esthétique m'enseignait que l'univers n'a de sens que perçu par quelques âmes d'élite. Ainsi les idées sociales, morales et alimentaires de Tolstoï se classent tout naturellement à Tolstoï, et suscitent grand enthousiasme chez les gens du monde qui viennent demander Tolstoï dans les bibliothèques. Mais quand ces mêmes personnes veulent faire de la politique, de la sociologie, du droit, de la cuisine ou de la médecine, l'ouvrage de Tolstoï où il parle de cela, le nom même de Tolstoï ne leur revient plus à l'esprit; ils demandent le catalogue du droit, de la médecine, de l'économie politique ou ménagère...

Un jour donc, amené à étudier de près quelques points de comptabilité, d'horticulture, dont je ne savais rien, et à réétu-

dier quelques sciences où j'avais des notions totalement démodées, j'eus à chercher des livres pour mon compte, et comme j'avais un peu oublié le savoir spécial acquis en vue de trois examens spéciaux de bibliothéconomie, examens où je n'avais pas brillé, je confiais mon embarras à des collègues de grand éclat bibliographique.

Ceux qui ont étudié l'allemand au lycée (vieux système), et, passant la frontière, furent réveillés la nuit par un homme rouge portant une lanterne sur son ventre, qui pour demander les billets rugit quelque chose qui commence par Dzihh'nn ! et se termine par Houss !... ceux qui assistèrent à la réception de S. M. l'Empereur de XXX par le titulaire de la chaire de XXX à l'Ecole des langues orientales... — ont vu le visage de la Science Etonnée.

Oui, nous avons longtemps, selon nos maîtres, cru à l'avènement de la méthode scientifique dans les bibliothèques....

Jusqu'au jour où nous eûmes à nous occuper de sciences.

Alors nous comprîmes qu'elle s'applique justement et uniquement au domaine de la fantaisie : à la littérature, et à ces degrés tout primitifs des sciences : théologie, droit, histoire, etc. — où la matière n'est rien, où le texte, l'auteur est tout.

Je sais que beaucoup de gens accordent une valeur scientifique au droit et à l'histoire, mais là où l'expérience ne peut être renouvelée, il en est comme de la fantaisie pure. La personne de l'auteur donne seule quelque valeur à ce qu'il dit.

Cependant il y a des faits, des actes, des monuments. Ils subsistent, chacun peut les voir. Il y a même dans les statistiques et documents qui n'ont pas été faits exprès dans ce but, une sorte de part expérimentale du droit. Eh bien ! tous ces faits, tous ces éléments scientifiques vrais — les ranger au nom d'auteur équivaut à ne pas les ranger du tout.

A mesure que la science augmente, la personnalité des auteurs se perd. Une vérité vraiment acquise n'a plus de père. On ne cherche plus la Pesanteur à Newton. On cherche encore un peu la Sélection à Darwin.

On nous raille de prendre le problème de si haut, de décrocher les Sciences et la Littérature, alors qu'il s'agit uniquement de trouver vite un livre, — le titre ou l'auteur étant une *clef*, pas autre chose, celle qui ouvre le mieux.

De tous les procédés de recherches, l'ordre alphabétique est le plus simple et le plus rapide.

C'est la vérité. Bien plus, titre ou auteurs, c'est le seul range-

ment possible pour toute une classe de livres, — œuvres complètes, essais, fantaisie, théâtre, roman, etc., les journaux même, en partie. Cette classe peut atteindre la moitié la plus utile. Mais remarquons que c'est ici un classement de matière, la matière étant l'auteur lui-même. Aussi bien que l'on n'a pas à discuter s'il faut classer au titre ou au sujet l'ouvrage intitulé « la Criminologie » de Garofolo, on peut sans hésiter classer à Diderot les œuvres complètes de Diderot dans tous les systèmes possibles. Seulement les discussions sur l'authenticité du *Neveu de Rameau*, on aurait quelque intérêt à les trouver aussi à Diderot, car j'ai bien lu un livre là-dessus... De qui... J'ai même connu l'auteur... N'était-ce pas Dupuy? — Alors, je ne cherche pas. Trop de Puits qui s'écrivent de trop de façons...

Le Catalogue du British Museum, catalogue d'auteurs, n'hésite pas à ajouter aux œuvres d'un auteur les travaux dont il est l'objet. A Descartes, *Descartes*, de Liard, et toutes les *Vie* de Descartes, et *Philosophie* de Descartes, cartésianisme, etc. On voit qu'il y a le moyen terme. On peut soutenir que Descartes est bien l'auteur indirect de la *Vie* de Descartes. Il y a contribué, c'est sûr.

Chercher la cote de tel ouvrage sur Paris à Paris va moins vite que de le chercher à Dulaure, Lebœuf et Lefeuvre. Mais on a plus de chance de se rappeler le nom de Paris et son orthographe exacte. Quant à chercher une note sur un petit village de Normandie au milieu de plusieurs milliers d'écrits signés Delisle, Delille, et de L'Isle, le nom d'auteur ne semblera pas le moyen le plus rapide.

Ainsi l'ordre alphabétique est commode, c'est vrai. Mais il ne s'en suit nullement que l'ordre alphabétique le plus rapide soit uniquement celui des titres et des auteurs.

Or, cette modestie, qui ne cherche qu'à donner vite le numéro d'un livre dont le titre est connu — et l'auteur aussi! — est bien ambitieuse quand il s'agit non pas d'un répertoire local, remplissant le but d'un ascenseur ou d'un cornet acoustique : aller plus vite, mais d'un catalogue publié, imprimé à grands frais, absorbant tout l'effort et l'argent d'un établissement pour apprendre à l'univers que la *Nappe* et le *Torchon*, de Wanderbuch et Alboise, sont classés Yf. 435.

Il n'est point nécessaire d'imprimer ses comptes de blanchissage, à moins qu'ils ne présentent un intérêt historique, et il est clair que cette conception du rôle des catalogues — catalo-

gues imprimés, publiés — n'a pu venir qu'à de purs historiens, qui considèrent les livres comme des objets uniques, comme il faut considérer des manuscrits et incunables, comme il faut considérer les donjons en ruines : uniques et inutiles, et d'autant plus précieux ! — Mais ici nous ne parlons que de maisons de rapport.

§

Un livre est-il un fait, un objet qui se décrit comme un vase précieux, ou est-ce un récipient, une bouteille qui ne vaut que pour ce qu'elle contient ?

Pas plus que rien dans le monde, ces distinctions n'ont de muraille. Il y a des vins qu'on préfère parce que la bouteille plaît, et le vin du Rhin se boit dans des verres spéciaux. Cependant la pratique ne s'encombre pas de ces subtilités, et il n'est venu à l'idée d'aucun conservateur du Musée du Louvre d'acheter un litre à seize, de le vider, de le mettre sous verre et de le décrire dans un coûteux catalogue. Les Catalogues des vins de nos grands épiciers mentionnent quelques bouteilles de luxe, mais en générale elles sont classées au vin qu'il y a dedans. Ceux des verriers mentionnent verres à bordeaux, verres à champagne — ce qui est méthodique. Mais la verrerie de Venise ou de Nancy ne mentionne pas l'emploi qu'on peut en faire, probablement parce que l'on n'en fait aucun : verres à *rien*, verres à laisser vides.

Il semble bien grossier de dire de tels truismes. Cependant, sous le prétexte que la distinction est difficile entre le livre d'art et le livre utile, la moitié de l'argent que la France donne à ses bibliothèques, l'effort séculaire de nos bibliothécaires, la science naïve de nos chartistes concourent au vaste et stupide effort de classer des litres à seize comme des verres de Venise, ce qui n'est que bête et coûteux, mais ce qui est plus grave : on continue à ne pas *nous dire ce qu'il y a dedans*.

Je ne crois pas pouvoir mieux poser la question du Catalogue de matière et de celui d'auteurs. Je reconnais que la distinction est difficile. Mais ce qui est difficile à un savant ne l'est pas au public. L'usage aurait depuis très longtemps décidé si l'on se servait des bibliothèques. Et le mal est que l'on ne s'en sert pas assez et que les bibliothécaires font tout ce qu'ils peuvent pour qu'on ne s'en serve pas. Et que peuvent-ils faire de mieux, pour qu'on ne s'en serve pas, que des catalogues qui supposent qu'on sait ce que l'on veut apprendre ?

§

La question est tout à fait d'importance : *les bibliothèques dépensent plus en catalogues qu'en livres.*

Les tendances ne sont pas très libérales en France, et le public n'y engage pas. L'accès libre du public au magasin des livres y rencontre plus de difficultés qu'ailleurs. Le public ne connaît les livres que par le catalogue. C'est donc ni plus ni moins la question de savoir si les bibliothèques serviront à quelque chose.

Il est très difficile de ne pas se répéter : il faudrait parler de tout à propos de tout, replacer ici le chapitre de la *science dans les bibliothèques*, où nous montrons que les membres de l'Institut sont loin de savoir les titres des livres qu'il leur faut ! Nous étudions différents catalogues, à propos de Washington, de Glasgow, de la Sorbonne, mais surtout nous allons étudier le Catalogue général de la Bibliothèque nationale, où tout ce que nous disons va trouver un exemple. Enfin nous avons dit, à propos de périodiques, que le fait d'être tiré à part ne constitue pas un droit spécial à toute brochure pour figurer dans un catalogue, et que, non tiré à part, tout article de revue peut prétendre au même sort.

Tout ceci se résume dans l'accaparement des bibliothèques par l'histoire et les lettres.

Vouées aux sciences de curiosité, dépensant tout leur argent à des catalogues qui servent peu au public, elles s'éloignent de ce public autant que des sciences. On peut dire que l'Etat dépense déjà trop — en proportion du reste — pour l'érudition, l'à-côté historique, la bibliophilie, etc. Le Moyen-âge coûtait cher. La Révolution française commence à coûter encore plus. L'inventaire pleut sur les Finances. Et l'Etat se lasse de payer, non pour acheter des livres, mais pour les cataloguer de telle sorte que ni le public, commerçants, industriels, ni les gens de science, *ni les députés eux-mêmes* n'en tirent le moindre profit !

A la Nationale, la haine de la méthode est si forte qu'on a été jusqu'à briser des recueils de pièces formés sur un même sujet — et qu'un catalogue de thèses étrangères qui se publie chaque année à grands frais les classe aux villes, les classe aux noms d'auteurs, — alors que les volumes sur les rayons sont classés par *faculté*, et qu'au moins le droit d'Iéna voisine avec le droit d'Iéna, — si bien que c'est exprès que, dans les

283 pages de ce catalogue, le droit et la médecine s'embrouillent, crainte sans doute qu'un jurisconsulte ou quelque médecin se permette de consulter ce catalogue dans un autre but que l'histoire des universités ou la biographie des candidats...

C'est aussi cette crainte qui, dans un Bulletin mensuel des livres nouveaux, les range en ordre alphabétique, mêlant sciences, religion, Chat noir et histoire grecque — les mêlant exprès, provisoirement, car, séparés d'abord, on les resépamera après — mais les mêlant exprès, chaque mois, pour le public... dans cette crainte, la seule, celle de servir à quelque chose. Chacun en effet irait droit à sa partie, verrait les nouveautés, et demanderait des livres... On en demande déjà trop!

Le catalogue d'auteurs seul est réglementaire dans les bibliothèques universitaires et nous décrivons comme modèle le catalogue des périodiques de l'Université de Paris, « lettres, sciences, tout y est en tas, il faut tout lire... » l'on a bien mis en queue un petit index de sujets, mais pas pour les collections « parce que ce serait trop long! »

Enfin pour en revenir à la Préface de M. Delisle, nous y lisons, même page, cette réflexion si juste que maintenant ce n'est plus à des livres, mais à des mémoires et à des articles de revue, que doit être demandé le dernier état « d'une foule de questions » — ces questions sont *toutes les sciences!* — mais que ce dépouillement « ne saurait entrer dans le catalogue d'une bibliothèque ».

C'est donc qu'un catalogue ne *saurait* être utile!

Vraiment! Il suffira cependant qu'au lieu d'articles parus dans une revue scientifique importante, connue pour ne publier que des études de valeur, on se trouve en présence d'une scie de café-concert imprimée à part, à la condition que ce soit sans la musique, — avec la musique, ce n'est plus digne d'être catalogué — pour que le catalogue d'une bibliothèque le décrive avec le plus grand soin.

Les exemples abonderaient. Les seuls catalogues systématiques imprimés sont ceux de toutes petites bibliothèques, qui feraient mieux d'acheter un peu plus de livres que de systématiser quoi que ce soit. Les sciences ont depuis peu leur bibliographie, mais encore maintenant les travaux des « sociétés savantes », dont la bibliographie se publie avec grand soin, ne sont pas classés au sujet, mais aux départements et aux académies! Il n'importe donc pas de savoir, même en his-

toire, quels travaux se rapportent aux sépultures romaines, mais bien si la société philomatique de Castres s'en occupa.

Il ne faut pas dire que nos bibliothèques font trop de catalogues. Elles refont toutes le même, et elles font trop celui-là. Mais elles ne font pas du tout l'autre, l'utile au public, celui qui renseignerait sur les livres, les périodiques. Elles ne le font pas... que dis-je ! Elles n'utilisent pas ceux qui sont faits. Car lorsque nous parlons du catalogue d'une bibliothèque, nous ne songeons pas à des livres de grand luxe, mais à des répertoires manuscrits, ou boîtes de fiches, n'importe quoi dont le public puisse se servir.

Et les répertoires abondent, que l'on n'a qu'à découper ou annoter.

Or, nos bibliothèques, qui, pour un pays civilisé, sont d'une pauvreté honteuse, impriment des catalogues, les impriment à grands frais.

La Bibliothèque de Commercy n'a pas 10.000 volumes. Elle a un catalogue imprimé et 2 suppléments. Un budget de 920 fr. est triste. Il suffirait pourtant à acheter la moitié de Balzac, qui manque, Spencer, dont on n'a rien, l'*Origine des Espèces* de Darwin (3 fr.) ou les *Origines de la France* de Taine ou l'*Histoire de France* de Michelet... qu'on n'a pas !

Non. Commercy réimprime tout son Catalogue.

Nîmes, glorieuse, riche bibliothèque... Catalogue énorme. Le 8^e volume, « Belles-Lettres de ce siècle », vient d'en être imprimé, sans doute pour nous apprendre qu'elle possède *quelques* volumes des Goncourt, *quelques-unes*, pas beaucoup, des œuvres traduites de Tolstoï et Ibsen, qu'elle a *un* volume de Verlaine, *un* de Mæterlinck. Les noms de Verhaeren, Romain Rolland, Henry de Régnier ne sont pas connus à Nîmes !

Alençon n'a que 17.850 habitants, mais commande un département assez dense : 327.000 habitants. Alençon possède une bibliothèque de 23.000 volumes, dont le budget d'entretien est de 2.800 fr., celui d'achats de 1.100. Elle possédait déjà 10.000 volumes vers 1845. C'est donc une bibliothèque populaire assez pauvre, moins de 13.000 volumes qui n'aient pas 60 ans ! plus un musée de 10.000 vieux livres, 178 manuscrits, 26 armoires de chênes d'un beau style et des bas-reliefs en bois du xvi^e. Elle est ouverte de midi à 5 h., le dimanche de midi à 2 h., fermée tous les lundis et un mois d'été. Il n'est pas question de donner un chiffre de lecteurs ou de communications... Nous pouvons seulement dire qu'un employé de plus permettrait

de l'ouvrir un peu plus longtemps, et qu'il y a bien des tentations, avec onze cents francs pour achats, fournitures, reliure, etc., de dépasser ces crédits, et que l'on pourrait rêver une salle de journaux, le prêt, des bibliothèques de campagne... Le marché, chaque semaine, attire les gens de loin.

Il vient de paraître en 5 volumes et 1 table le catalogue de cette bibliothèque.

Ce catalogue est méthodique, il semble admirablement fait. Il contient même des dépouillements très intéressants, et fait le plus grand honneur à la science du conservateur, M. Richard. On ne peut que louer sa méthode et son zèle.

Mais je ne sais pas qui a payé ce catalogue ni ce qu'il coûte. Il est tiré à 504 exemplaires. Les volumes ont de 3 à 700 pages, soit environ 150 feuilles d'impression très variée et très soignée, avec du petit texte. Il est hors de doute que le prix d'un tel catalogue équivaut à plus de cinq, si ce n'est dix fois le budget annuel d'achats de la pauvre bibliothèque.

Maintenant ouvrons la section *Belles-Lettres*.

Vous n'y trouverez pas Byron en français, Balzac y a deux romans : *Paris Marié* et *Les Fantaisies de Claudine*. On trouve de H. Beyle 2 vol., de Brunetière 2 vol., de Bréal 1 seul, de Brizeux, 1 seul, de Burnouf, un seul, de Paul Bourget rien du tout. Aucun poème de Th. de Bèze; de Bossuet une édition de 1815... — Nous ne sommes pas sortis du B, pris au hasard.

Dans la section jurisprudence, le Répertoire de Dalloz laisse regretter son absence. Sciences... Il n'y en a pas lourd. Mais la philosophie... Il semble que notre Th. Ribot a écrit plus de 3 ouvrages, et que 35 ouvrages de psychologie ne suffisent pas à l'étude de cette science. La Bibliothèque n'a pas encore éprouvé le besoin de connaître un auteur anglais nommé Spencer, ni un allemand nommé Nietzsche. Enlart et Choisy sont inconnus à l'histoire de l'architecture, Charcot, Brouardel, Reclus, Fournier, Dieulafoy à la médecine... Mais la partie importante de la bibliothèque d'Alençon doit être évidemment l'agriculture ?

On y offre sur ce sujet 250 ouvrages. Je laisse à part une collection ancienne et intéressante sur les abeilles. On a tout juste 2 volumes sur les céréales, dont un sur celles de la Chine. Il y a un volume sur les moutons. Il est de 1827. Sur les chevaux, l'un des forts commerces du pays — la foire de la Chandeleur est fameuse — on trouve six vieux bouquins.

On en trouve un de 1840 sur le fromage et un de 1862 sur le beurre : la collection d'arboriculture est plus riche : 6 ouvrages parus entre 1703 et 1855 ! On peut continuer ainsi indéfiniment, et s'étonner, après, que les gens du pays, presque tous agriculteurs, ne viennent guère !

Telle est la bibliothèque qui s'offre un si beau catalogue. Paris n'est pas loin, et Balzac coûte 8 sous sur les quais. Ne semble-t-il pas qu'une promenade à Paris aurait été plus salutaire à tous points de vue que ce long travail sédentaire...

Y a-t-il quelques raretés à faire connaître ? Oui, mais il suffisait de publier celles-là. On les aurait mieux trouvées isolées. C'est, à vrai dire, le seul étonnement devant ce catalogue monstrueux qui me l'a fait parcourir et y découvrir les quelques pages sur l'apiculture, qui seules étaient à publier.

Il est pénible de blâmer un si beau travail, parfaitement désintéressé. Tant de gens croient que les bibliothécaires ne font rien. Quel dévouement, quel amour ! Ils cataloguent comme une mère soigne son garçon. Ce serait bien s'il restait toujours petit, petit... Mais c'est à le tant gâter, hélas ! qu'il ne grandit pas !

CHAPITRE VI

CLASSEMENTS

Classement de livres et classement de fiches.

Anciennes divisions en fonds. — Catalogue image des rayons... — Les catalogues systématiques de la Nationale : Histoire de France, Médecine.

Divisions diverses : Les instructions de M. Delisle, la Sorbonne, la Bibliothèque de Sydney.

Abandon de tout système en France.

Est-il nécessaire de ranger les livres d'une bibliothèque ?

Je crois bien que l'unanimité du public répondra que cela peut en effet présenter des avantages.

C'est même, je pense, la grande raison pour laquelle les spécialistes trouveront à cela les plus graves inconvénients. C'est une découverte qu'on a faite depuis peu, mais dont on est rudement fier. Le livre n'existe plus, il n'y a que la fiche. Après l'arithmétique, l'algèbre. Le catalogue, avec ses multiples combinaisons, doit tenir lieu de tout classement.

Ceci ne prouve pas que l'on doive entasser les livres en ordre quelconque. Déjà l'on fait une restriction : le format.

Mais soit, étant donné qu'on fait aujourd'hui de si parfaits catalogues qu'ils doivent nous dispenser de feuilleter jamais un livre, n'y a-t-il pas tout de même quelque commodité à grouper certains livres, à faire quelques divisions ?

Il nous faudra admettre que ces divisions ne sauraient être les mêmes. La fiche est uniforme, les livres ne le sont pas. On ne peut joindre un grand atlas de planches avec les petits volumes qui les commentent que sur la fiche.

Et nous voici au seuil des grandes divisions non entre les sortes de volumes, mais entre les sortes de bibliothécaires. Ces mots, catalogues, bibliographie, qui ont la prétention de classer quelque chose, qu'est-ce qu'ils classent ?

Des livres ? Pas le moins du monde. Des fiches.

Il y a beau temps que le bibliothécaire ne s'occupe plus de livres, de ces livres qui doivent nous passer entre les mains « comme les briques dans celles d'un maçon ». On n'est pas des maçons, mais des architectes. On ne touche pas aux pierres. On bâtit la maison dans son bureau, sur sa table.

Mais nous aimons les livres et nous nous occuperons d'abord de leur classement à eux.

Ce n'est qu'après avoir parlé de ces objets, après avoir appris à compter des poires et des pommes, que nous passerons à l'algèbre, — les livres représentés par un signe : la fiche — et que nous contemplerons les grands assemblages de la Bibliographie présente et future.

Nos anciennes bibliothèques avaient sur leurs rayons un classement de raison. On constituait un *fonds* et le catalogue, s'il était fait, était l'image réduite de ce fonds. Il y avait la Théologie, le Droit, la Poésie. Notre promenade à la Nationale nous a montré un reste de ces classements. Dans chaque fonds, on intercalait. Les nouvelles éditions venaient près des anciennes. Les œuvres d'un même auteur voisinaient, à moins que le sujet n'eût dominé l'auteur. Il y avait un petit groupe pour la danse, un pour les sociétés agricoles, un pour le théâtre espagnol. Enfin dans chaque fonds il y avait un homme érudit qui connaissait sa partie, pouvait donner des conseils, trouver un livre mal demandé, et même en indiquer un meilleur.

Voilà ce qu'il ne faut plus, depuis la « Révélation ». Le livre n'existe plus, la fiche seule existe. Le livre vient aux rayons dans l'ordre d'arrivée, et l'on ne sait trop s'il faut mettre le tome II près du I.

Le catalogue seul apportera donc quelque logique ?

Il le devrait. Mais non ; même tendance pour le catalogue. On chassera toute méthode, tout système — comme arbitraire.

Le hasard n'est donc pas de l'arbitraire ? Tout de même ; mais c'est un arbitraire dont le fonctionnaire n'a pas la responsabilité.

Même querelle pour les livres que pour les catalogues.

Ce rangement sans ordre est aujourd'hui article de foi. On l'adopte en Allemagne ; on l'adopte en Autriche. Seule l'Amérique regimbe. Il n'est presque pas contesté en France. Dans nos bibliothèques universitaires, il est pour ainsi dire obligatoire.

Appliqué, c'est autre chose. M. Delisle lui-même dans ses *Instructions* conseille de diviser en un certain nombre de fonds. Les Bibliothèques anciennes ont hésité à réveiller des tas de volumes qui depuis des siècles s'accordaient ensemble. Si bien qu'en général, en dépit des principes, quand on demande deux livres de droit, s'ils ne sont pas l'un près de l'autre, ils sont au même étage, et, au risque d'être un âne, je dirai que ça va plus vite.

Quant à trancher le débat, nous songeons seulement à laisser chaque bibliothèque trouver elle-même son classement, et ne voyons à réformer que l'ordre qu'elles soient toutes pareilles.

Le meilleur ordre vient vite quand l'ordre ne vient pas d'en haut. Nous répéterons souvent : on ne peut pas savoir : il y a depuis si peu de temps des bibliothèques !

Trois grandes divisions : Périodiques, livres proprement dits, *pamphlets* (brochures et opuscules), se sont imposées à presque partout. La logique ne l'avait pas prévu.

Mais alors la grande objection contre les fonds spéciaux va disparaître. Les intercalations des suites et périodiques bouleversaient tout. Eh bien ! il n'y a qu'à les mettre à part.

M. Delisle objecte aux divisions qu'elles sont si arbitraires que souvent un bibliothécaire ne sait plus, quand vient le tome II, à quelle section il attribua le tome I. Cela n'est que spirituel, car cette hésitation, qui le forcera à quelques recherches, ce manque d'absolu dans le système correspond au manque d'absolu dans la réalité. Elle est profitable. Elle prouve à n'en pas douter que l'ouvrage peut être utile à plusieurs sciences, et qu'il faut le mettre dans tous — au moins sous forme de renvois. Et c'est ce qu'il y a de terrible dans les méthodes ou plutôt dans la non-méthode du classement à l'auteur, du classement abstentionniste, c'est qu'étant l'art d'éviter de mettre une œuvre à tout endroit où elle peut être utile, effectivement les chances d'erreur y sont infiniment moindres ! — mais elles seraient encore bien moindres si, ne classant rien du tout, on allait se promener.

Chaque bibliothèque donc prendra son point de vue particulier. Mais n'est-ce pas ce qu'il faut ? Quel besoin avez-vous de chercher le vêtement idéal, unique, qui aille, l'hiver comme l'été, aux gros comme aux maigres... La Nationale a tout ramené à l'Histoire de France. C'est un point de vue. Il sera permis à Carnavalet de tout ramener à Paris, au Museum de ne voir que l'histoire naturelle, je pense.

Voici un titre : *Essai d'inondation préventive des vignobles dans le Gard*, par X^{***}. On peut envisager cela très différemment suivant qu'on s'occupe d'histoire de France, de géographie, de sciences sociales, de commerce, de finance, de douanes... Les Arts et métiers, les Affaires étrangères, les Ponts et Chaussées, l'Ecole de Guerre même ont à connaître de cet essai, et à le classer des façons les plus diverses, mais les plus utiles. Il n'y a qu'un système qui sera inutile, le classement au mot : Essai... ou même au nom d'auteur, — et à part jeter l'ouvrage au feu, je ne vois pas qu'il y ait un système écartant mieux l'ouvrage de son utilité. C'est le système officiel cependant. Et si beaucoup de bibliothécaires suent et peinent à en trouver un autre, c'est à leur bonne volonté, au risque du ridicule : ce sont des fantaisistes.

Des erreurs, oui. *Parallèlement*, de Verlaine, à la géométrie, les *Chansons de Bilitis* à la poésie grecque, le *Jardin des Racines grecques* dans l'horticulture, le *Traité des Fluxions* ou l'*Histoire de la Diète de Pologne* à la médecine... On en cite de bonnes et il faut avouer qu'en se bornant à classer aux auteurs, il reste aux bibliothécaires beaucoup de temps et l'esprit libre pour en trouver d'autres.

Maintenant le classement en place dispense-t-il d'un inventaire, d'un inventaire sur registre, non sur fiches ? On peut exiger un contrôle, un état de propriété ; ce n'est que de l'administration.

Mais croire qu'une boîte de fiches dispense de tout ordre dans le classement des livres, c'est là une idée qui n'a pu germer que dans la tête des pires ennemis de la lecture. Il est triste que ceux-ci se rencontrent surtout parmi les bibliothécaires. Il est triste qu'on en trouve tant à Paris, Paris où coule la Seine, la Seine bordée de livres... — une bibliothèque mal rangée, au classement par boîtes à deux sous, à quatre sous... Mais un classement qui est tout de même un classement, qui forme une bibliothèque de livres, non de fiches !

Nous avons parlé de catalogues « images des rayons ». Le cas le plus connu est à la Nationale, où 904 divisions du catalogue de l'Histoire de France correspondent à 904 sections de livres, qui croissent chacune isolément, l'une, « périodiques de province », tenant un pâté de maison, telle autre contenant en tout une brochure de 4 pages.

Nous avons dit déjà ses avantages. Avez-vous, par hasard, une brochure sur l'Ecole polytechnique, demandez les numéros précédents et suivants, sans vous inquiéter des titres, vous aurez tout ce qu'on a de spécial à cette école. Vous pouvez continuer jusqu'à ce qu'on vous dise : ce numéro n'existe pas. Le catalogue publié étant vieux de 30 ans, c'est le seul moyen.

Mais la difficulté de tenir en magasin une sorte d'arbre qui grandit de tous côtés, jusqu'au bout des ramifications de ses branches et brindilles, est un défi à l'architecture. Il faudrait des bibliothèques *arrêtées*, avec un monument fait sur mesure.

Et c'est pourquoi de grandes entreprises de catalogues doivent toujours être limitées quant à la date, s'appliquer à des totaux définitifs. Ainsi, pour ses ameublements historiques, l'admirable musée de Munich a bâti sur mesure. Et c'est ce qui s'impose pour une bibliothèque où le public a accès libre aux rayons.

Ces catalogues, entrepris en 1852, ont été abandonnés en 1875. Nous dirons plus loin combien nous le regrettons pour les catalogues. Pour les livres en place, on le regrette moins.

D'ailleurs l'abandon n'est pas complet, et pourra être réparé un jour ; on tient toujours des suites manuscrites de ces catalogues méthodiques, mais la place de catalogue n'est plus toujours la place de magasin. Quant à tout ce qui n'est pas Histoire ou Médecine, il n'y a plus qu'une répartition vague qui n'indique même pas exactement les étages où s'entassent des cent mille volumes.

Ainsi d'un système à mille cases on a passé à pas de système du tout.

Y a-t-il un moyen logique de classer les livres ?

Les fiches, oui, puisqu'on ne fait les fiches que pour cela. Mais les livres eux-mêmes. Que penser de ces divisions qualifiées tour à tour de logiques, scientifiques, arbitraires, fantaisistes...

Ceci : qu'elles sont toutes idéales.

On peut remonter à Aristote, au moyen-âge, à Bacon divisant en facultés de l'âme : Mémoire, Raison, Imagination, arriver à Dewey et aux catalogues les plus récents, nulle part nous ne voyons faire état des objets, et ce n'est que par concession à la réalité, exception aux principes, que nous voyons se constituer les grandes séries pratiques, les seules vraiment utiles, qui ne sont pas de raison, mais d'observation : jour-

naux, factums, affiches, romans, livres d'enfant, pièces de théâtre, thèses, etc.

Et vraiment il n'y a qu'à regarder deux sortes de catalogues, ceux des libraires, ceux des bibliothèques. Ce n'est pas du tout la même chose. Les uns sont pratiques, les autres suivent un idéal. Et les divisions les plus pratiques : livres de fonds, livres anciens, livres de classe, livres étrangers, manuels, etc., — sont remplacés dans nos bibliothèques françaises par ces 5 séries qui remontent à je ne sais quand, et que Jean Garnier, jésuite, recommandait en 1628 : Théologie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire.

L'admission d'une classe « Mélanges » — que plusieurs villes de France n'ont pas — est déjà un pas fait vers la réalité.

Nous n'énumérons pas les mille systèmes inventés, et nous ne les raillerons pas, le pire valant mieux que le rien adopté. On s'accorde à louer la classification de Brunet et elle est admirable. C'est que, malgré ses allures de raison, elle ne classe pas des idées, elle classe bien des livres. Elle s'ingénie à créer des groupements, à définir des espèces. Des sections comme « épistolaires, — satires — écarts de la nature, monstres, prodiges, — cabinets et collections d'histoire naturelle » ne se déduisent pas, elles s'observent. Réunir en une section la calligraphie, la sténographie et la télégraphie, tandis que la typographie est mise à part, ce n'est pas raisonner, c'est aller au plus commode. Il eut raison de son temps. C'est nous qui avons tort de lui demander d'avoir aussi raison de notre temps.

La complication de ces divisions et sous-divisions devait amener la recherche d'une clef qui pût servir à tous.

La Bibliothèque de la Sorbonne, par exemple, adopta l'initiale. S. Sciences (SN. naturelles, SM. médicales, SO. occultes, etc.), L. Littérature, (LP. Philologie. LPg. philologie grecque). H. Histoire (H.M.I. Histoire moderne de l'Italie).

Nous ne sommes pas loin ici de la classification décimale, et il y a quelque chose de plus : un aide-mémoire très ingénieux. Mais il est très curieux que la Nationale se soit très rapprochée de l'invention de M. Dewey, et cela en 1850.

Nous parlons souvent de son catalogue de l'Histoire de France. On y trouve :

1° Un système de secondes lettres et d'exposants qui aurait dû s'appliquer à toutes les *histoires* et même à quelques autres sections. Ainsi, L. Histoire de France. N. d'Angleterre. Lb ou Nb histoire de France ou d'Angleterre par règne, Nh

ou Lh, histoire (d'Angleterre ou de France) militaire, Ln ou Nn, biographie de français, d'anglais.

2° Dans chaque lettre même des exposants correspondants à une hiérarchie : 1 région (ou race), 2 province (ou classe)... 4 département (ou famille), 8 localités (ou individus)... Ainsi on devrait connaître plusieurs centaines de divisions en en apprenant une vingtaine. Mais ce principe, excellemment indiqué, n'a pas été appliqué. La « Biographie » qui s'appelle n pour la France s'appelle x pour l'Angleterre, etc.

Un système analogue s'applique à la médecine (T) : Anatomie, Physiologie, etc. (Ta à Tg). Pour les parties du corps (cerveau, estomac, etc.) des n^{os} en exposant.

La classification décimale a évidemment remplacé tous ces systèmes, pour les sciences surtout.

Mais elle non plus ne s'est pas occupée des objets. Et pour dire ce qu'est un objet, on doit parler de sa grandeur. Eh bien ! à la Nationale, une cote aussi compliquée que Lf ⁴⁹⁵. 2426 n'indiquerait pas tout à fait la place d'un livre. Il faudrait chercher dans le folio, le quarto, l'in-octavo, et parfois dans les 3 formats des brochures. Souvent on fait relier des brochures à cause du catalogue, sans quoi on les mettrait en boîtes, ce qui est bien moins coûteux. — Et je sais des bibliothèques de France, qui se plaignent de manquer de place, et qui n'ont pas divisé leurs formats, toujours à cause du catalogue !

Mais tous ces défauts, qu'il est aisé d'y remédier ! A ce catalogue qui contient et contient *seul* tant de renseignements sur des pays, des institutions, postes, routes, assemblées, que sais-je ! il n'a manqué qu'une bonne présentation, une mise à la portée des gens. La Nationale aurait, le jour où elle voudrait, un catalogue d'*histoire* de France, clair, accessible à tous, par simple découpage de notices. Il serait même aisé d'y joindre d'autres pays. Il en coûterait en tout la reliure de trente volumes, et quelques mois de travail de gens qu'on ne paie pas cher. Il resterait à tenir ce catalogue à jour. Mais coller en une seule série alphabétique les notices sur les français et les villes françaises, qui se trouvent actuellement dans plus de dix endroits différents, est fort simple, cela se fait avec des ciseaux et de la colle, et l'on se prouve ainsi une grande vérité : c'est que quand une chose est trop compliquée, il faut tâcher de la simplifier.

Il a semblé que l'abandonner était encore plus simple. Grave erreur qui a mené à recommencer.

La classification décimale n'a pas fait en France l'objet de beaucoup de discussions. A titre d'exemple, je citerai l'objection que lui fait M. A. Cim. En énumérant : *o Ouvrages généraux, 1 Philosophie*, etc., elle ne met pas de point entre le chiffre et le mot qui suit. Grave faute typographique selon le consciencieux bibliothécaire.

Même en Amérique, elle n'a point déterminé de grands remaniements de bibliothèques. Autant les bibliographies scientifiques s'en emparaient et l'appliquaient avec profit, autant ceux qui avaient non des fiches, mais des livres à classer, la sentaient de maniement difficile. Et le plus grand tort de ces classements savants est d'oublier que la grande part de la besogne doit être faite par des gens peu instruits, capables seulement d'un travail habituel presque machinal !

Mais que l'on va trop loin, vraiment, dans ce sens ! et que l'on souhaiterait en France plus de fonctionnement de machines et moins de fonctionnaires mécaniques !

A ceux qui reprochent aux classements de ne pas prévoir l'évolution future des sciences et des livres, on ne peut que dire : ceci vous regarde. C'est votre métier de modifier, d'ajouter, de réduire... A la Nationale, la théologie tient cinq divisions. Les sciences et les arts une. Il semble, depuis le temps, qu'on aurait pu, sans révolution, créer quelques sections nouvelles...

Les classifications ne sont pas si différentes qu'on croit. Celle en 22 divisions donnée par M. Delisle dans ses *Instructions* n'est que la classification décimale sans sa commodité, et avec quelques divergences : la division histoire divisée en 7, la division littérature en 4 et la médecine séparée des sciences appliquées. M. Delisle range les *jeux* avec les mathématiques, la classification décimale les joint aux beaux-arts, l'un met les sciences politiques avec la philosophie, l'autre avec le droit. La classification décimale est plus au courant des sciences actuelles, plus générale, et surtout il est aussi facile de retenir 100 divisions méthodiques que 22 empiriques. Sur 22 sections en tout, faire une place spéciale aux Assyriens, aux Croisades, à l'empire byzantin, mais aucune pour le commerce, la géologie, la botanique, la construction, la musique, la photographie, etc., est bien significatif de l'esprit *historique* de nos bibliothèques. Enfin, il faut admirer que ni M. Delisle en 22 sections, ni la classification décimale en cent, ne spécialisent les sections les plus nettes, celles sur lesquelles on n'hésite presque jamais : poésie, théâtre, romans, — ce qui en livres et en demandes de

livres, forme du dixième à la moitié de toute bibliothèque générale ! Et dans les périodiques, les *annuaires*, croyez-vous que cela n'est pas distinct ?

La plupart des divisions en fonds se rapprochent désormais de la classification décimale. Nous donnons plus loin (p. 256) un abrégé de ce système ; il est loin de s'appliquer aux volumes, dans le détail, mais en gros, dans ses dix divisions principales et une vingtaine de subdivisions, les plus importantes, il peut donner le cadre nécessaire.

La Bibliothèque de Sydney avait, déjà en 1834, établi des fonds : *Voyages — Commerce — Agriculture — Livres classiques*. Reconstituée, elle a adopté douze séries qui ont l'intérêt spécial, architectural, d'être sensiblement égales — actuellement. Seuls les périodiques, trop forts, la « Poésie et drame » trop petits, sortent un peu du rang de taille. Les autres sont : *Sciences, Arts — Histoire — Bibliographie — Jurisprudence — Géographie — Théologie et éducation — Miscellanées et œuvres collectives — Références* (Encyclopédies, dictionnaires). — *Fiction en prose*. — « *Spécification of patents* ».

Tous ces efforts ne sont pas vains. Il n'y a de vain que l'espoir de pouvoir s'en passer. Mais il ne semble pas qu'on ait fait assez dans la voie de l'observation. Toujours une idée logique tente de briser les agrégats naturels.

Les *fonds* avec catalogue unique sont un moyen terme entre le catalogue image des rayons, et la bibliographie donnant des numéros épars.

Ils sont un recours précieux, conservent d'intéressantes collections, atténuent le vandalisme des faiseurs de fiches.

Il y a des fonds qui sont naturels. Estampes, cartes et plans, musique... Nul ne les conteste. Il semble qu'on n'a qu'à suivre ce qui est. Malheureusement une moitié reste douteuse d'attributions, ou bien il faut tant de sections diverses que pour s'y reconnaître il faut ou un système, ou l'ordre alphabétique. La limite de l'alphabet — soit vingt à trente signes — indique bien à peu près ce que l'homme peut retenir pour un usage courant. S'il arrive à cent ce n'est que par multiplication, secondairement. La tête de l'homme ne peut pas dépasser l'alphabet.

N'y aurait-il pas un classement de livres absolument indépendant du classement de fiches, et au lieu de truquer pour le cacher, n'y aurait-il pas lieu d'en étudier les lois ?

Ce n'est pas aux Epipétalées et aux Péristaminées que nous cherchons aux Halles la carotte et l'oseille. Toujours on y mettra à part légumes secs, légumes verts, fruits exotiques, primeurs... Et les escargots y sont du poisson. Si les bibliothèques étaient aussi fréquentées que les Halles, depuis longtemps elles auraient trouvé le « Système ».

Il y a la même différence entre un catalogue et le magasin d'une bibliothèque qu'entre un traité de botanique et un marché. Même un jardin botanique qui comprendrait en exemplaire unique toutes les plantes ne pourrait pas suivre Linné. Plantes de serre, plantes de plein air, voilà la division du jardin. Le terrain, l'exposition décideront. Les espèces les plus voisines seront séparées, d'autres voisineront, car il n'en va pas de même de classer des plantes ou de les faire pousser.

On en convient, les rapports et préface du Catalogue de la Nationale le disent en d'autres termes, mais en tirent les plus étranges conclusions :

La première est qu'il faut renoncer à publier des catalogues méthodiques ou bibliographies et publier de simples listes alphabétiques par nom d'auteur. — C'est tout le contraire ! Il faut donner bien plutôt au public de vraies bibliographies, et l'inventaire des bouquins en place ne regarde que la maison. Un commerçant dispose ses modèles de façon à ce que le public les trouve, soit attiré, tenté ! Le catalogue qu'il publie est fait pour le public. Il ne va pas lui donner son inventaire ni le répertoire qui indique ses dépôts, greniers et caves, le prix de gros, la fabrique, l'usine où il se fournit. Ceci ne regarde que lui.

Il y a bien l'exception : le musée, l'objet unique, rare. Un marchand de tableaux affiche le nom du peintre.

Mais un livre n'est pas un objet unique. C'est un objet utile, un outil commun, c'est miracle qu'on sache le titre, puisque précisément on vient pour le chercher.

La seconde conclusion est que du moment où la logique ne s'applique pas, il ne faut pas de méthode du tout.

Il en faut une autre.

On peut en concevoir une idéale, toute de raison, qui permette dans la mesure de la possibilité de tout classer comme en botanique. Mais il en faut une autre en horticulture, et il faudra évidemment une concordance entre les deux. Cette concordance transforme en catalogue la bibliographie, — comme on marque en couleur, sur les mappemondes, « nos possessions » coloniales.

Un beau livre imprimé, un gros cahier calligraphié? — Rien du tout. Quelques chiffres, ajoutés en marge.

Ainsi la querelle des réalistes et des nominalistes se perpétue dans nos bibliothèques de moyen-âge! Le réel et l'idéal s'opposent là comme ailleurs, — la chose, le mot.

Catalogue d'auteurs, catalogue méthodique, classement de livres, classement de fiches. Le fanatisme a été jusqu'à nier les évidences, et nous le verrons ajourner, pour ne pas dire rejeter le classement de tout ce qui ne prête pas au système.

La pierre philosophale cherchée en l'occurrence a été le catalogue image des rayons, réduction simple, carte topographique d'une Bibliothèque. Il semble, à voir ces anciens catalogues, voir ces vieux globes terrestres où dans le désert sont dessinés des lions.

Pour ceux du moins qui peuvent aller en place, un catalogue semblable est inutile. C'est double emploi.

Il évite de grimper des étages, mais n'abrège nullement la recherche, au contraire. Il peut être utile, cet *inventaire*, donnant une liste succincte de tout ce qu'on a dans l'ordre même où c'est placé, et nous l'avons mis en tête de nos 3 instruments. C'est l'état de possession, il sert aux récolements et vérifications, enfin c'est le *journal* en comptabilité, avec parfois le *brouillard*, qui est le registre d'entrée — tandis que le catalogue est le catalogue, fait pour le public.

Or si les anciens voulaient faire de ce brouillard ou journal un véritable et méthodique catalogue, nous verrons les modernes, du moins en France, vouloir faire du catalogue un brouillard, et penser qu'un grand-livre se tient comme un journal, en inscrivant en file sans distinguer les comptes.

Des méthodes suivies dans la bibliographie scientifique internationale, dans les Instituts de Bruxelles, de Zurich, nous ne parlerons que pour mémoire. Nous n'avons pas eu en France d'occasion de les pratiquer. Nous ne les avons pas même vu étudier sérieusement.

Des savants français ont bien déclaré que cela s'appliquait peut-être à une bibliothèque neuve... en Amérique, mais que pour les vieux fonds de France il n'y fallait songer.

Mais cela ne s'applique pas plus à une bibliothèque ancienne que moderne, ni à aucune bibliothèque, — peut-être exceptionnellement à une petite partie, bien spéciale, de l'une d'elles.

C'est un grand-livre, ce n'est pas un état de magasin. C'est une méthode de classer des fiches et non des livres.

Et tout en admettant tel système de raison comme seul intelligent pour classer nos fiches de catalogues, avant même d'en faire les tables par auteur, nous avons à en chercher un autre pour ranger nos bouquins.

CHAPITRE VII

ESSAI DE CLASSEMENT RÉALISTE

Classement d'amateur : Amour, beauté, commodité.

Classement de bibliothèque :

Premier groupe. — 3 classements nécessaires.

1° *Périodicité.* — Livres, tirages à part, etc. — Notation de la périodicité.

2° *Format.* — Notation de grandeur et d'épaisseur.

3° *Epoque.* — Nécessité de scinder catalogues et livres en plusieurs époques : antiquités, livres du siècle, nouveautés, etc. — Solution de bien des difficultés bibliographiques par les *époques*. — Qu'il y a une division naturelle des *âges* à trouver. — Manuscrits. — Imprimés. — Dactyle. — L'âge des chemins de fer. — Rapport entre les grands faits et la production littéraire.

Deuxième groupe.

1° *Les langues.*

2° *L'Usage.* — Le classement de commodité. — Livres de référence, de prêt, doubles, réserve, exposition, etc.

3° *Le caractère.* — Fonds spéciaux de classiques. — Livres pour la jeunesse. — *Juvenile-rooms* en Angleterre. — Les étudiants. — Hypothèse d'un classement de *Degré* des livres : Etudes originales, enseignement supérieur, primaire, vulgarisation, etc.

Troisième groupe.

Les systèmes. — Applicables chacun à une sorte de livre.

1° *Classification décimale.* — Les sciences. — Exposé. — Ses limites.

2° *Sujet.* — Dictionnaire-catalogue : Biographie, topographie, monographies diverses.

3° *Titres et noms d'auteurs.* — Littérature personnelle. — Œuvres complètes. — Romans, poésie, théâtre. — Le catalogue de ces fonds spéciaux sert aussi d'index aux autres fonds.

4° *Classements spéciaux.* — Séries distinctes d'ordre alphabétique et classements géographique, — hiérarchique, — chronologique. — Exemples. — Classement des Estampes.

Notation. — Extension de la notation décimale. — Conclusion.

Un grand organisateur de congrès, en 1900, sachant que je possédais quelques volumes et que j'avais regardé les intéressantes expositions bibliographiques qui se tinrent cette année-là, me demanda à quel système je m'étais rallié pour ranger mes livres, chez moi.

Je l'étonnais beaucoup en lui répondant sincèrement :

Voici : A. Sur ma table, dans ma poche, sur la table de nuit et sur la cheminée, les livres que je suis en train de lire.

B. Sur un petit meuble auquel j'ai mis des roulettes, car les bibliothèques tournantes coûtent cher, j'ai mis les livres que je ne lis pas, mais consulte souvent : dictionnaires, annuaires, guides, indicateurs de chemin de fer et de bateaux, hélas ! et un poète ou deux que je change de temps en temps. Il y a aussi des catalogues — de livres... et peut-être de Potin ou de la Samaritaine, ou des « grands tailleurs », articles de voyage, velo ou auto, enfin le prix des *outils* dont je puis avoir besoin.

C. Enfin sur une table, une autre, j'ai soigneusement mis en désordre les revues et livres que j'ai reçus tout ce mois, des images, les cartes postales de mon dernier voyage, quelque jolie reliure, enfin un cendrier, bien que je ne fume pas.

Le tout suppose évidemment qu'on viendra me voir.

On ne vient guère, parce que je demeure trop haut ou trop loin, qu'on peut me voir ailleurs ou me faire venir, ce à quoi je ne répugne pas, ayant besoin d'exercice. Mais ces livres disposés pour la montre me donnent sans doute l'illusion d'une compagnie. Voilà, me dira-t-on, des choses qui ne regardent que moi, et que je pourrais me dispenser d'imprimer. Quelle erreur ! Toute bibliothèque publique doit avoir cette table-là, comme un médecin sans clients un salon d'attente, comme les anciens avaient le temple au dieu inconnu.

Dans les musées de Washington les hiéroglyphes mexicains, qu'on ne comprend pas, rappellent aux Yankees que toute la terre ne parle pas anglais. Tels livres peu lus — le Budget, par exemple, — devraient être obligatoires sur toutes les tables de bibliothèques.

D. Si enfin, passant de ces annexes, plus importantes que le principal, au corps d'armée des livres rangés le long du mur, je remarque que l'Amour, la Beauté et la Commodité sont les trois règles que j'ai tour à tour observées. J'ai mis plus près tantôt ceux que je lis le plus et tantôt d'autres que je lis peu, mais que j'aime savoir là, et tantôt d'autres simplement parce qu'ils font bien.

Tel est le système qui m'a semblé le plus *pratique*.

Et sans doute il ne s'applique qu'à un nombre restreint de volumes, mais si je songe qu'ici l'Administration est réduite au minimum, un bibliothécaire unique se trouvant chargé du classement, de la recherche des livres et de leur lecture, et que

le catalogue devant en être dans ma tête, il doit être léger pour laisser de la place à quelques autres idées, il y a cumul de raisons d'aller au plus pratique, et je ne vois rien là d'absolument inapplicable à une grande bibliothèque.

Il y a beau temps que ce système fonctionne à la Bibliothèque Nationale, par exemple, où il y a une « Exposition », des livres à la disposition des lecteurs, et où dans chaque service, pour ne pas se déranger, l'employé se fait officiellement ou non sa petite réserve de ce qu'on lui demande chaque jour.

Les règles grammaticales ne sont fixes que dans les langues mortes. Dès qu'on parle, on dérange tout. Il en est ainsi des bibliothèques dès qu'on y vient lire.

Je ne puis me résigner à admettre qu'il faille aligner les volumes les uns au bout des autres, dans leur ordre d'arrivée, — c'est-à-dire les derniers, les plus demandés d'ordinaire, situés les plus loin, la 2^e édition à 500 m. de la première, et les œuvres d'un auteur dans autant d'endroits qu'il a d'œuvres et d'éditions diverses, ce qui fait plusieurs milliers pour certains d'entre eux. Jamais on ne nous fera croire que la recherche s'en trouve facilitée !

§

Nous distinguerons trois groupes de classements.

PREMIER GROUPE

Trois grands plans diviseurs de toute bibliothèque.

D'abord le plus incontestable de l'utilité d'un classement réaliste, d'un classement de choses, l'obligatoire. Périodicité, Format, Epoque : les 3 dimensions en bibliométrie.

1. Périodicité.— Aujourd'hui il faut admettre que le service des périodiques est un service à part, entièrement différent de celui des livres, qu'il exige des salles de lecture à part, des magasins à part, des catalogues autres.

Il n'est plus une bibliothèque qui se fonde sans une salle de périodiques. Parfois l'on réunit les revues aux journaux, parfois aux livres ; ailleurs on les met à part. C'est à discuter, mais on s'accorde au moins pour séparer les journaux du reste. Les engins de transport diffèrent, le mode de classement diffère, le public même... tout diffère. C'est de la cavalerie mêlée à de l'infanterie. On ne peut aller au pas.

Seule, je crois, notre Nationale traîne ses périodiques, dont elle n'a pas su se débarrasser à temps. En les englobant dans des Catalogues qu'elle a eu le malheur de faire imprimer, elle a attaché solidement ces encombrants personnages, si modestes jadis. Ce qui prouve le danger d'imprimer des Catalogues.

Il va de soi que les revues doivent être conservées dans la même maison que les livres ; il n'est pas nécessaire que ce soit au même étage. Le périodique joue le rôle du coucou dans un nid. Il grandit et pousse ses jeunes frères dehors.

Il y a d'autres raisons, et décisives, de séparer Revues et Journaux des autres livres. Nous y avons consacré un chapitre, mais nous voudrions ici mentionner une notation possible des périodiques.

S'ils nous intéressent tant, ce n'est pas pour eux-mêmes, mais pour ce qu'ils contiennent ; en autres termes, ils ne servent vraiment, ils n'existent que *dépouillés*, et la plus grande difficulté, la question même des catalogues est celle des renvois par des mentions aussi brèves que possibles, — car il y en a beaucoup, — aux articles de périodiques.

Les publications scientifiques sont aujourd'hui l'objet de dépouillements assez complets, tant à l'étranger qu'en France. Une bibliothèque doit *se servir* de ces bibliographies toutes faites, les annoter et, si possible, les compléter. On doit y trouver rangées par matière celles qui ne le sont pas, comme celle des *Sociétés* dites *savantes* françaises. Enfin les revues littéraires ou générales ne sont l'objet d'aucun travail régulier. L'*Argus* des revues est totalement insuffisant. Rien ne correspond chez nous au *Poole* et *Fletcher*. Ne fût-ce que pour se dispenser d'acheter les livres qu'on possède déjà, parus dans une revue, un dépouillement est indispensable.

Il semblerait assez simple d'exprimer par une lettre ou un chiffre le fait qu'un article se trouve dans une revue ou un journal. Nos bibliothécaires passent à écrire « Extrait de... » ou « Tiré à part de » le temps qu'ils passeraient à noter les articles qui ne sont pas tirés à part. L'on peut aussi exprimer les modes de périodicité en chiffres, 0 à 9, énumérant les différentes espèces suivantes : livres complets, brochures et tirages à part, collections ou séries, quotidiens, journaux et revues hebdomadaires ou publications mensuelles, trimestrielles, etc., annuaires et almanachs, périodiques irréguliers.

Cette notation étudiée, enquêtée, pourrait raccourcir notablement la rédaction des fiches, d'autant plus longues que

l'objet est de moindre importance. Les titres même pourraient être fort raccourcis, si 4 veut dire journal quotidien, 5 revue hebdomadaire, 8 almanach de...

Enfin, les remaniements sur place seraient réguliers, puisque le numérotage serait basé sur la périodicité, facilitant récolements, réclamations, communications, additions. Chaque mise en place assurerait que la suite est régulièrement reçue.

2. Format. — Il est un classement matériel qui ne sera pas contesté. Ceux mêmes qui font les classements les plus rationalistes doivent s'y conformer : c'est le format.

J'ai cependant entendu proposer d'uniformiser le format des livres. Oui, un esprit logique, plutôt que d'adapter sa fantaisie à celle des faits, voulait décréter le format obligatoire !

J'ai connu ce personnage, qui avouait. Il a un frère qui n'avoue pas, c'est tout le monde. Le public a depuis longtemps réglementé les formats. Les éditeurs ne le savent que trop... L'in-8° sérieux, l'in-18 romanesque ont pesé un demi-siècle sur la pensée française, lui interdisant les formes les plus commodes, décrétant que le roman *doit* avoir 300 pages et qu'un ouvrage sérieux doit être gros sous le bras ! Nous avons montré cette évolution des formats sur les rayons de romans de notre Nationale. Celle-ci n'a reconnu que trois formats, et appelle 8° tout ce qui n'a pas plus de 0,20 centimètres. Dans la pratique on a gagné de la place — il le fallait — en couchant ceux dont la tête dépasse, et l'in-8° Roman est plus bas que l'in-8° Droit.

C'est que, pour atteindre « le minimum de place », il faudrait décider des formats en place. L'in-18 Charpentier est un uniforme qui peut classer une ou deux centaines de milliers de volumes, au XIX^e siècle. Mais il est en train de mourir.

Les formats identiques dans nos bibliothèques se chiffrent par dizaines de mille volumes. Comme nous l'avons dit à propos de mécanique, la place est un problème grave, et doit être économisée avec avarice. Dix formats ne seraient pas trop pour adapter les différentes espèces de livres avec perte minimum d'espace, tout en observant des règles qui permettent de calculer un déménagement avec exactitude, car avec 3 formats sur le papier on en fait plus de dix en fait. Ajoutons que nous ne parlons de précision que pour les petits volumes. Au-delà de 0,40 de haut, on peut dire simplement *les grands*. Le nombre en est faible et les dimensions en sont très diverses ; il

faut presque un format pour chaque. Puis il y a le cas des journaux. Enfin le maniement des poids lourds diffère.

Il semble donc qu'une notation de 0 à 5 pour les livres ordinaires, de 6 à 9 pour les grands livres, atlas, journaux, donnerait pratiquement tout ce qu'il faut savoir des dimensions; et l'exprimerait plus rapidement que les formules de format en usage.

Une autre mention pourrait figurer dans la notation; c'est l'épaisseur, le nombre de pages, soit qu'on l'ajoute (exactement ou par nombre de dizaines) en exposant (4^{64}), soit qu'il entre dans la numérotation même (4, volumes in-8° de plus de 96 pages, 5, brochures in-8° de 16 à 96 pages in-8°, etc.), soit enfin qu'une étoile distingue les volumes — moins nombreux certainement.

Le grave reproche fait aux systèmes : « il faut les étudier », ici au moins ne s'applique pas, car l'in-12 ou l'in-folio ne disent guère la grandeur vraie, et l'écu ou le jésus qu'on y ajoute sont aussi choses à apprendre.

3. Époque. — Nous abordons une troisième classification, essentielle selon nous, s'appliquant aux choses, et que, non moins que les formats, de bon ou mauvais gré, il faut tôt ou tard appliquer. Mais combien celle-là on l'avouera peu ! C'est celle par époques.

Pourtant, il ne s'agit plus seulement de rayons et magasins spéciaux, mais de bâtiments spéciaux. Nous répéterons souvent que ce serait le plus efficace des remèdes contre l'inertie des bibliothèques françaises qu'une séparation nette de l'ancien et du neuf.

Nous avons souvent l'air de dénigrer l'ancien. Si nous avions pour but de défendre, non les vieux livres — cela nous semble inutile : ils sont bien défendus, — mais par exemple les monuments historiques, qui le sont très mal, on nous trouverait violents contre la modernité.

Public, soins de conservation, communication et prêt, rédaction de catalogue, personnel, savoir technique à exiger de ce personnel... je ne vois absolument rien de commun entre les services des livres du xv^e siècle et ceux d'aujourd'hui. La maison ? Même pas. Le quartier où il est commode de la placer n'est pas le même. L'Arsenal est une admirable bibliothèque de vieux livres : on y met les journaux du jour. La paix du vieux quartier invite à de paisibles études. Mais nous verrions

très bien sur les boulevards une bibliothèque moderne, en boutique.

« Mais où commence... où finit... La séparation est arbitraire! » — Nous aurons vingt fois à éviter cette raillerie facile. Qu'y a-t-il dans l'univers qui puisse avoir de séparation nette? Les frontières des peuples en sont une. Il y a un poteau qui indique : ici, la France. Il suffit donc de mettre un poteau. Mettons-en. Il est d'ailleurs permis de discuter s'il est plus commode de les placer ici ou là. Quelquefois c'est indiqué : un fleuve, une montagne. Mais en plaine nue, il faut bien se mettre d'accord sur une ligne toute idéale. On peut se battre. C'est encore plus idéaliste, selon Moltke. Mais c'est façon brutale de se mettre d'accord pour placer ici ce poteau qu'on pourrait parfaitement mettre là.

Les lignes idéales ont-elles au moins des lois connues? même pas. Entre les extrêmes, l'un où les livres de l'année dernière sont inutiles — les cas abondent dans l'industrie — et la théologie, où les livres vieillissent en se bonifiant, suivant qu'une bibliothèque est plus riche de tel ou tel crû la limite varie. Il n'y a pas une loi, il y a des jugements de partage, et le droit pour tous de ne pas rester dans l'indivis.

Quelques exceptions, dira-t-on, seront à faire. D'anciens livres, non réédités, sont utiles. Mais quelle bibliothèque n'est pas obligée d'avoir certains livres en double ?

La plupart des livres vraiment utiles ont été réédités et une bibliothèque de tous les livres parus depuis cinquante ans laisserait au passé une part certes importante, mais d'un usage plus rare. Division arbitraire, sans point fixe, variable, — mais obligatoire. Voilà ce qu'il faut comprendre. Car si les divisions format et périodicité ne s'appliquent pas aux catalogues, celle d'époques est commune aux livres et aux fiches. Quand nous avons mis à part les périodiques et divisé les formats, nous n'avons en rien déchargé les catalogues. Nous disons, au contraire qu'un article récent sur les procédés de fonte d'un métal a le même intérêt qu'il soit dans un livre ou dans un périodique, et que le papier sur lequel il est imprimé soit plié en quatre ou en six. Aucune raison de séparer ces catalogues, car le public aurait à chercher deux fois. Mais que cet article date d'hier ou du xvii^e siècle, il n'en est plus de même. Le public n'aura pas à le chercher deux fois, parce que le public qui cherche l'histoire d'un objet et celui qui en étudie la fabrication actuelle n'est pas le même.

Nous pouvons donc ici traiter la question catalogue en même temps que la question livre. Même la question de diviser les bouquins peut n'intéresser que les spécialistes : le public se soucie peu de savoir d'où vient un livre, il se plaint seulement de l'attente. Mais l'encombrement d'un catalogue, il le sent très directement, parce qu'il doit y chercher lui-même. Il faut bien dire que la plupart de nos catalogues sont déjà si encombrés que l'on est absolument rebuté d'y chercher. Que sera-ce dans quelques années ?

L'idée de *choix* intervient alors. Ce sera un gros sujet de discussion. On fait intervenir les grands principes : un bibliothécaire ne doit pas choisir, ne doit pas « condamner à l'oubli », comme dit M. Delisle, telle œuvre humaine. Mais ce n'est pas condamner à l'oubli que de faire deux séries, l'une très commode, d'usage courant, l'autre de réserve, où ceux qui ont le temps peuvent pêcher. Or il y a un *Choix* pratique, pas arbitraire du tout, la date.

Il faut bien dire une fois pour toutes qu'un catalogue général, unique, tenu à jour est une utopie. Mettons que c'est possible jusqu'à un million de volumes. Mais puisqu'on publie des catalogues, c'est pour que les autres bibliothèques, celles qui ont moins de livres, aient au moins la liste des livres qui leur manquent. Le British Museum a imprimé son catalogue, dit M. Garnett, par *économie* ; il tenait tant de place et croisait si vite qu'il allait jeter dehors bientôt livres et lecteurs. Imprimé, il est encore gros et menaçant. Or le fait même d'imprimer établit une scission : avant et après le catalogue.

S'il y a encore pour un catalogue d'auteurs quelque possibilité d'être unique, il n'y en a déjà plus aucune pour un catalogue de matière. La Nationale a dû couper en deux celui qu'elle commença il n'y a pas trente ans. On va droit au récent, ou droit au plus ancien. Et le gain est immense, car la partie ancienne, arrêtée, peut être disposée de façon plus commode que la partie moderne où l'on intercale encore.

La réduction à 3 séries nous semble un minimum dans toute grande bibliothèque. Nous l'appliquons aux livres comme aux fiches de catalogue :

A. *Livres récents*. Ils sont à garder tout près de soi, et le catalogue qu'on peut en faire n'a qu'un mérite : celui d'être tenu à jour.

Il s'agit donc de prendre les voies les plus rapides : la

machine à écrire ou le découpage des notices dans tel journal de librairie. En Amérique, en Angleterre, on affiche les nouveautés, parfois même à la craie sur un tableau noir ! A Oxford, au British, on fait une autographie en 5 exemplaires. Boston et d'autres, voire des populaires à Berlin, ont une imprimerie. Une liste annuelle d'accessions, rangée par matières, rend de grands services, mais nous l'avons en France : le journal de la librairie d'une part, les bibliographies scientifiques de l'autre. Dans l'état des bibliothèques françaises, l'impression mensuelle des acquisitions semble la plus absurde des dépenses. Nous avons parlé à propos de Dépôt légal de fiches imprimées une fois pour toutes, ce qui trancherait la question.

Il est recommandable de marquer chaque année d'un signe apparent, soit la teinte du papier sur lequel on colle la fiche, soit un timbre dans un coin. A date fixe, dix ans, par exemple, on fera aisément passer les fiches marquées de tel signe de la série moderne A dans la série plus ancienne, B.

B. *Livres du siècle*. Entre dix et cent ans combien faire de séries ? Le Lorenz nous parut plus pratique décennal que quinquennal, et il semble nécessaire d'avoir une seule série où tout ce qui a moins de cent et plus de vingt ou trente ans s'intercale. On peut discuter si, une fois le catalogue de cette série complètement et méthodiquement rédigé, il importe d'imprimer le tout ou seulement quelques parties plus utiles.

C. *Les Antiquités*. L'on peut essayer là, si l'on a le temps et l'argent, de faire des catalogues définitifs. Il n'est pas nécessaire que cet argent soit celui de l'Etat et il n'est pas désirable qu'il vienne en déduction des crédits plus utiles destinés aux acquisitions. C'est ici que le mot « œuvre personnelle » a tout son sens, et l'offre de travail abonde.

Le Catalogue de la Bibliothèque Nationale eut la folie d'englober le présent et l'avenir. L'un des plus grands regrets que l'on puisse avoir, c'est que les éminents historiens qui s'en sont occupés ne se soient pas arrêtés à la Révolution. Leur science aurait laissé un monument durable, digne d'eux, digne de la Bibliothèque... que dis-je : terminé !

Nous croyons devoir insister sur cette division d'époques. Elle peut aller très loin et aurait en France une importance immense. Je dirais même : elle sauverait nos bibliothèques. Et je ne parle pas seulement de faire deux catalogues, d'avoir des

rayons spéciaux, une galerie à part. Je parle ni plus ni moins de construire ailleurs, et d'emporter loin du musée, loin des archivistes, dans un autre quartier, la partie vivante.

Une classification par époque choque le bon sens ?

Mais seule elle permet un classement de bon sens. Seule elle maintient les recherches à faire dans les limites du bon sens !

Elle est arbitraire, n'a jamais été appliquée...

Elle est forcément appliquée, puisque tout catalogue qui paraît tranche en deux, arbitrairement, le sujet qu'il traite, et qu'une série nouvelle s'ouvre du fait même qu'il paraît. Catalogues, suppléments... Ce sont en effet des sections arbitraires. Nous allons voir que cet arbitraire peut être réduit...

La classification en 22 divisions donnée par M. Delisle est excellente pour une bibliothèque qui s'arrêterait à Louis-Philippe. Mais il eût fallu ouvrir là une série nouvelle. On cherche des divisions logiques. La vie en fournit de toutes faites.

Toutes nos bibliothèques sont divisées actuellement en deux : Imprimés, Manuscrits (autographes modernes mis à part). La découverte de l'imprimerie tranche en deux les bibliothèques.

Je me hasarde à dire que celle des chemins de fer n'a pas beaucoup moins d'importance. Même sur les livres.

Ce sont des *mutations* de l'espèce civilisée. L'imprimerie fut moins une invention qu'un besoin. Il fallait qu'on l'inventât, et on l'aurait inventée de toutes façons, comme, si en 1840 la locomotive sur rails avait échoué, on aurait, et l'on en fut bien près, trouvé l'automobile.

L'époque des chemins de fer ou la Révolution de 1848 peuvent clore nettement une classification de livres. Depuis lors les industries, métiers, inventions, le commerce, les sciences neuves ont droit à une série de chapitres très nets. Qu'on discute si la Décoration est de l'architecture ou de la peinture, et si *Chaussettes pour dames* est de l'Histoire de France... — mais la photographie, par exemple, est une section bien claire, et il importe peu qu'elle soit des *beaux-arts* ou des *sciences appliquées*, et le nom des auteurs même y est sans intérêt, mais la liste des livres et des recueils factices de cette série doivent être fournis tout de suite dans une bibliothèque qui se prétend « classée ». De même la *psychologie*, qui s'éparpillait entre la théologie, la philosophie, la médecine, les sciences naturelles, les sciences appliquées, la littérature, le droit et la zoologie, forme — non pas depuis toujours — mais depuis cinquante ans, une section fort distincte et qu'il faut isoler. Mais

d'ici à cinquante ans une ne suffira pas. Les catalogues futurs devront faire plusieurs sections.

Il faut donc se résigner à des classifications éphémères. Abandonner le métier sous le prétexte qu'on n'y peut fourrer sa logique ou son système est une désertion. C'est celle de ces héros qui ne veulent combattre qu'à l'arme blanche, dont la trop grande bravoure capitule devant le canon.

Les systèmes de classification sont éphémères ? Oui, ils le sont. Mais pensez-vous que vos catalogues soient éternels ?

On peut s'en servir quand ils sont bons, quitte à en avoir d'autres plus tard. Nul ne songe à imposer une section *Photographie* à une bibliothèque de manuscrits et incunables. Ces derniers seront rangés utilement aux villes ou au nom de l'imprimeur, puisque l'impression seule en fait l'intérêt. La Rhétorique peut aujourd'hui disparaître comme section spéciale. La Théologie peut être moins divisée qu'elle ne l'était... Des groupes très importants, comme les *Mazarinades*, les *Anas*, les *Physiologies* peuvent être formés à certaines époques. Doit-on donc renoncer à toute raison, parce qu'on n'en trouve pas une capable de comprendre l'éternité des siècles ?

Il ne faut pas confondre une division par époques avec celle entre livres précieux et livres courants. Cent mille brochures de la Révolution sont intéressantes, non précieuses, et tels livres récents sont de grande rareté, mais laids et fragiles.

La distinction du manuscrit et de l'imprimé se trouve en fait revenir à une distinction d'époque. Celle des Périodiques a ouvert en fait, là où on l'emploie, une autre distinction d'époque.

La machine à écrire et la machine à composer ouvrent, à n'en pas douter, une ère nouvelle. La distinction de l'imprimé et du manuscrit va devenir impossible. Cela ne gênera pas nos conservateurs de manuscrits qui refusent toute œuvre moderne que l'opinion n'impose pas. Mais nos conservateurs d'imprimés, qui s'imposent « de ne pas choisir », vont se trouver dans la nécessité d'innover. D'autant que l'« impression à petit nombre d'exemplaires » — qui est censée définir l'objet précieux, — va se trouver justement, avec nos dactyles, définir ce qui ne l'est pas.

Je n'ai pas d'autre solution à donner à ces problèmes que ne pas les poser. Nous n'avons pas à classer l'avenir, mais le présent. Ce n'est pas à nous à lui assigner sa place définitive. Ne le mettons pas là-bas, à la queue des siècles, gardons-le tout près, sous la main, et ne nous inquiétons que

de commodité. Sa place est comme ses services, provisoire.

Cela ne veut pas dire qu'il ne le faut pas classer méthodiquement, au contraire. Votre méthode pour classer les livres de votre temps sera peut-être, si elle est bonne, celle des âges futurs, qui d'ailleurs, pour leur temps à eux, en auront d'autres. Mais ce qu'il faut abandonner résolument, c'est cette prétention d'englober passé et avenir dans un système universel, de s'épuiser à refaire tout ce qui a été fait. Tel bibliothécaire veut, dans un système définitif, cataloguer tout ce qu'il voit. Il n'y arrive pas et l'on voit les bibliothèques manquer de tout classement méthodique, alors qu'en se bornant à une époque donnée peut-être on pourrait, vraiment, faire du définitif.

§

Tels sont les trois grands plans dans lesquels on peut — il faut — trancher une masse de livres.

1^o Périodicité ; — 2^o Formats ; — 3^o Époques.

Nous ne les inventons pas, nous les observons simplement. Qu'on le veuille ou non, il faudra toujours y avoir recours. Ils tiennent aux choses mêmes.

Nous avons songé à un moyen de les noter, et nous l'avons expliqué pour les périodiques et le format. Les époques ne sont pas plus malaisées à chiffrer. Mais nous sommes habitués à donner aux livres leur date précise. Indiquer le siècle (6 pour 1600, 7 pour 1700, 9 pour 1900) paraîtra insuffisant, même en adoptant des périodes de dix ans dans la suite : 1 pour 1910-1920, etc. ce qui ne serait bon que pour 40 ans.

Suffirait-il de diviser en livres antiques, vieux livres, livres du siècle ou des dernières années, nouveautés ? Pour remplacer la date dans les fiches, on peut dire que dix chiffres ne sont pas assez. Je pense le contraire. Tantôt il faut une date exacte : c'est l'année d'un journal, ou l'édition qui annule la précédente, tantôt — et, quoi que les bibliophiles puissent en dire, dans la moitié des cas — le siècle suffit si c'est ancien, et deux périodes (50 et dix ans) si c'est récent.

Nous ne savons si ces suggestions méritent d'être approfondies. Il serait peut-être intéressant de tenter un catalogue méthodique d'une branche quelconque des sciences avec dépouillement des ouvrages de toute nature, livres et revues, en remplaçant par trois chiffres toute mention de date, de périodicité, de format, sauf dans le cas où l'année et le tome

sont indispensables pour trouver l'ouvrage, auquel cas l'on ajouterait entre parenthèses les deux derniers chiffres de l'année, 539 (07) signifiant, par exemple, l'année 1907 d'une revue de format très proche de l'in-8° jésus, et paraissant tous les 15 jours), 128 un ouvrage grand in-folio du XVIII^e siècle, et de plus de 100 pages. Le nom du livre ou de la revue peut en ce cas être réduit au strict nécessaire ou remplacé par sa cote. Ces idées ne sont nullement au point et ne sont pas une proposition de système. Nous voudrions simplement attirer l'attention sur l'utilité qu'il y aurait à adopter pour l'état matériel d'un imprimé une graphie analogue au système décimal pour la classification par sujet.

Cette notation serait facile à apprendre. Même sans retenir exactement les chiffres de grandeurs et d'époques, pour peu qu'on ait présent l'ordre des chiffres, on évalue à peu près. On sait que 9 est plus grand que 8, ou 5 plus vieux que 6.

Les avantages ont-ils besoin d'être énumérés? Qui n'a été frappé de voir les catalogues illisibles, et les dépouillements de périodiques — le plus intéressant d'un catalogue — déclarés impossibles!

Il faudrait qu'en aucun cas une mention ne dépassât une ligne. Dans un catalogue de matières où le sujet est donné en titre de chapitre, on se soucie fort peu de reproduire les titres exactement. Souvent un nom d'auteur et un chiffre suffiraient. Mais ce chiffre dirait l'époque, l'importance, le format, et le sujet.

DEUXIÈME GROUPE

Les Espèces de Livres.

En dehors de ces trois points de vue qui semblent aussi nécessaires que pour la définition des volumes en géométrie, la hauteur, la largeur et la profondeur, verrons-nous une N^e dimension?

Nous voudrions attirer l'attention sur un groupe de classements qui ne s'appliquent pas à toutes les bibliothèques, mais qui seraient bien commodes dans beaucoup d'entre elles. Nous en voyons trois principaux, tous trois susceptibles d'une notation, chiffre ou lettre.

Ces 3 classements sont ceux :

A. Les langues dans lesquelles les livres sont écrits.

B. La commodité : casiers à la disposition de tous, magasin, banlieues ou greniers, — doubles, prêt, réserve, etc...

C. Le caractère : degré scientifique des livres, vulgarisation, ouvrages scolaires, fantaisies, travaux originaux, etc., constitution de fonds spéciaux pour la jeunesse, les ouvriers, etc., élément de classement qu'on a peu étudié et qui mérite de l'être.

A. *Les langues.* — Voilà qui semble bien discutable. Cependant, pour les manuscrits, c'est la classification presque universellement adoptée : fonds grec, fonds latin, fonds hébreu, etc. C'est la classification commerciale la plus commode. Les 85.000 volumes étrangers de Mudie, le grand loueur de livres anglais, sont classés par langages, et les 7 millions qui restent par titres. Dans toute bibliothèque populaire cette division s'impose ; rien ne rebute les gens comme des mots incompréhensibles, et sans entrer dans le détail des grosses difficultés : traductions, livres en plusieurs langues, etc., — toutes solubles d'ailleurs, — on peut dire que bibliothèques et catalogues seraient rudement désencombrés par un classement selon la langue.

La Nationale sépare ses 2 bulletins : étranger (350 pages par an), français (actuellement 700 pages). Ces chiffres, même en retranchant Suisse et Belgique, montrent qu'une division de langues désencombre d'un tiers une bibliothèque qui a un énorme dépôt légal et un faible budget d'achats. Les proportions sont renversées à Saint-Petersbourg.

L'adoption d'un chiffre pour indiquer la langue serait facile puisque chaque grand pays a son numéro dans toute classification décimale. Mais si le texte est en plusieurs langues... Si l'une domine, on peut mettre l'autre en exposant : 2^3 . Dans le cas d'égalité (les dictionnaires) en fraction $2/3$.

B. *La Commodité.* — C'est un classement assez pratiqué, mais qui n'est pas avoué.

Les bibliothèques les plus avares laissent aujourd'hui quelques livres, tout au moins leurs catalogues, à la libre disposition du public. Le public est loin encore d'y être habitué, il vole parfois, déchire souvent, et ne remet jamais en place, mais le service d'une grande bibliothèque serait impossible s'il fallait communiquer un à un dictionnaires, catalogues, livres usuels, tables des revues, etc. Un lecteur sur cinq à la Nationale ne demande pas de livres et se contente de ceux de la Salle. Comme les petits livres utiles seraient volés (on s'est lassé de

remplacer le Chassang, si utile aux Chartistes) on n'a guère laissé que de gros livres et des collections massives qu'il faudrait apporter en tas à chaque instant. Tels qu'ils sont, le 2.000 volumes laissés dans la Salle à la Nationale, les 20.000 du British, déchargent de plus de moitié le service.

On ne peut songer qu'à étendre cette mesure en prenant des mesures protectrices non contre les lecteurs, mais pour eux, en les protégeant contre leur tentation de voler ou déplacer, — ce qui est un peu la même chose.

Nous avons déjà parlé des bibliothèques à accès libre aux rayons. La mesure la plus simple, la transition la plus aisée, que nous voudrions voir appliquer partout, c'est la Salle de catalogues (Munich, Marburg, Leipzig, etc.). Si l'on ne peut avoir cette salle annexe, on peut diviser en deux la grande salle. Côté des lecteurs assis, côté des lecteurs debout. Côté des références, côté des lectures.

A l'inverse des livres abandonnés à tous, on constitue des Réserves. Là, les livres que leur rareté, leur fragilité, leur prix élevé, leur polissonnerie, les secrets qu'ils contiennent, ou d'autres causes rendent *tabou*. Il les faut sauver des vers, de la lumière, du feu et du public. On peut subdiviser cette section. Certains livres sont communiqués sous verre, les autres sur autorisation spéciale, etc.

Nous avons aussi le classement en étalage. On expose certains livres. C'est malheureusement le seul moyen de faire jouir le public d'un objet qui n'est plus propriété privée. Nous avons parlé de ces expositions. Il y en a une que je n'ai guère vu appliquée en France, c'est celle des nouveautés. En Angleterre on les affiche. Les exposer serait mieux, surtout pour les livres d'art, sur lesquels il n'est point possible qu'un catalogue renseigne. Les bibliothèques, en province notamment, qui se plaignent de manquer de public n'ont qu'à laisser les livres nouveaux sur les tables, avec les périodiques récents. Au sucre, les mouches viendront. La bibliothèque sera fréquentée. Fréquentée, elle deviendra une nécessité dans la ville, et il faudra que le Conseil municipal vote des crédits afin de protéger les propriétés municipales et d'établir une surveillance...

Entre ces étapes du classement de commodité (1 nouveautés, 2 références, 3 exposition, 4 réserve, 5 interdiction), se classent en une ou plusieurs séries les livres qu'il faut demander par bulletin. La Nationale a en fait deux grandes séries qui correspondent à ses deux salles : celle de lecture, celle de tra-

vail. Quand la nouvelle Salle de lecture sera terminée et aménagée, l'on doit espérer qu'elle fonctionnera de telle sorte que ce ne sera plus la division en lecteurs de 1^{re} et de 2^e classe, mais bien en livres très demandés (6) et livres moins demandés (7). Cela revient au même, mais c'est plus conforme à nos institutions dites républicaines et cela économise quelques formalités.

Nous ajouterons à ces divisions de commodités la section des doubles (8) — réserve pour échange ou remplacement, — et celle du Prêt (9), qui existe souvent comme salle indépendante à l'étranger. On peut prêter à d'autres bibliothèques les livres d'autres séries, mais il existe une classe spéciale de livres de prêt, que l'on prête à domicile libéralement. Les livres de prêt, en Amérique et Angleterre, sont presque toujours spéciaux. Il existe encore une autre classe en Amérique, dite *Travelling library* : livres qui circulent à la campagne, livres qui vont en tournées par caisses d'une cinquantaine, s'établissant en *camping*, pour trois mois ici, trois mois là.

Ces dix classes peuvent être établies dans différents bâtiments, mais elles doivent s'associer, car elles se complètent. Il y a tout intérêt à les centraliser, et il vaut mieux cette centralisation-là que celle qui dirige toutes les populaires (livres de prêt), ou toutes les *réserves* d'un pays.

Il s'agit de fournir une ville des lectures nécessaires. Il faut tout cela : prêt, références, livres de luxe, lectures courantes, consultations rares, doubles d'échange, etc. Les livres doivent pouvoir passer d'un service à l'autre à certaines époques. Une ville — et c'est le cas de Paris — où l'un ou plusieurs de ces services n'existent pas, où nul lien n'existe entre ces services, est fort mal desservie malgré une grande richesse de livres ; tantôt le public envahit tout, comme à la Nationale, au détriment de l'enseignement supérieur, tantôt, comme en province, seuls quelques savants usent des bibliothèques, et le public les ignore.

C. *Le Caractère.* — Et surtout *la Jeunesse*. Un classement par âge, un rangement par taille non de volumes, mais de lecteurs...

La plupart des bibliothèques anglaises ont une salle spéciale : *Juvenile room*. Elle est dans la bibliothèque publique et non ailleurs, afin d'habituer les enfants à aller à la bibliothèque de la Ville. Ceci est tout différent de nos bibliothèques scolaires. C'est même le contraire, car nos bibliothèques scolaires ser-

vent aux grands dans les campagnes : les grands doivent aller à l'école...

Ces dispositions ont pour but d'empêcher les lectures de mauvais romans. C'est là un avantage tout à fait accessoire à notre point de vue, mais nous ne le méprisons pas : ce n'est pas un mince avantage pour l'avenir des bibliothèques, que la tranquillité des parents, qui peuvent laisser leurs enfants aller tant qu'ils veulent à la Bibliothèque, certains que ce n'est pas pour y trouver les ordures réservées aux grands.

Mais l'intérêt envisagé ici est de désencombrer des *classiques* les grandes bibliothèques et leurs catalogues. Il y a une division simple, évidente, dont il faut profiter. Les mots *Zoologie* et Paul Bert, *Histoire de France* et Duruy, se trouvent vidés des trois quarts aussi bien sur les rayons que dans un catalogue par une section de livres pour la jeunesse. Un peu plus arbitraire pour les romans et les poètes, cette division, avec quelques mentions de renvois, nous déchargera des livres de prix, des *Morceaux choisis*... Que dire des grammaires, des histoires saintes...

Nos grandes bibliothèques sont fermées aux enfants. Elles entassent cependant des livres qui ne servent qu'à eux, et quand on y veut chercher un livre, que ce soit *Don Quichotte*, une histoire grecque ou une entomologie, il faut deviner au nom de l'éditeur s'il ne s'agit pas d'un livre pour petits garçons. J'ai vu apporter à des membres de l'Institut, au bout d'une longue attente, des livres à gravures qui, vraiment, les rajeunissaient insolemment.

Un avantage de constituer des fonds spéciaux, c'est que le bibliothécaire s'en occupe. Il est possible de mettre dans une salle destinée à la jeunesse une foule de tableaux instructifs, et de laisser sur les tables d'excellents ouvrages, qui attirent et retiennent les curiosités.

Est-il besoin de dire que le classement des livres pour la jeunesse est un peu spécial. Par âge ? Par programme et classes tout au moins. Le bibliothécaire doit seconder le professeur.

Les bibliothèques de collège et d'école ont le défaut de trop le seconder. L'enfant n'a aucun goût à y aller. Ce n'est pas la lecture libre.

A l'extrême, nous avons connu une bibliothèque de petits garçons plutôt trop libre. Nous allions copier nos versions à l'Arsenal. M. de Bornier nous refusait ses concurrents les poë-

tes, mais non de truquer sur nos devoirs. Il ne connaissait que le Devoir, par un grand D.

Quelques bibliothèques américaines ont, en plus, une salle d'étudiants. Il y a évidemment des degrés entre l'enseignement supérieur et l'écolier. Nos bibliothèques universitaires ont un rôle écolier qui leur nuit beaucoup. Certaines sont encombrées par des lecteurs de manuels et mementos, toujours les mêmes livres, qu'on s'arrache, et qu'il faudrait en grand nombre d'exemplaires. Cependant ceux qui font des recherches d'ordre vraiment scientifique ne trouvent plus de place ou perdent tout leur temps. Ceci montre que les *Juvenile rooms* seraient utiles même à un âge assez avancé. La constitution de bibliothèques spéciales, d'ordre scientifique, où tous les étudiants seraient admis, mais où ils ne trouveraient pas les livres élémentaires et mementos d'examen, nécessite la création de salles spéciales où on les trouve, ces livres-là. C'est, une fois de plus, le principe de commodité remplaçant les formalités administratives, le classement des objets remplaçant le classement des personnes.

Et maintenant cette section de *Jeunesse* n'est-elle qu'une subdivision du classement précédent — une salle spéciale, un numéro à prendre sur la division en réserve, prêt, doubles pour échanges, livres à la disposition de tous, etc. — ou bien doit-on nourrir l'espoir d'évaluer grossièrement la valeur d'un livre, de le décréter scolaire, travail original, manuel pour spécialistes, pour amateurs, etc.? mettre un numéro de valeur à un volume peut faire sourire, mais une étude sérieuse amènerait bien la découverte d'un certain nombre de « signes extérieurs de la richesse » qui, sans compromettre la race timide des bibliothécaires, assurerait tout de même un éclaircissement sur la teneur des livres. Les livres classiques, enfantins, ceux de préparation à un examen supérieur, les traités purement techniques, les livres populaires, les livres religieux ou à tendance confessionnelle sont en fait des groupes très nets et cette répartition serait moins arbitraire que de savoir si certains livres sont du Droit ou de la Mécanique.

TROISIÈME GROUPE

Méthodes.

Nous nous trouvons actuellement en présence de bibliothèques déjà pas mal désencombrées.

Purgé de périodiques, de doubles, de rééditions, de livres classiques, le classement méthodique en place n'est plus une utopie. Les intercalations seront modérées et peuvent être un peu prévues.

Nous pensons donc que, pour ce dont il nous reste à parler, le classement de catalogue peut être le même que celui en place, et nous n'avons qu'à choisir les différents modes de catalogues :

- 1^o Catalogue méthodique ;
 - 2^o Catalogue de sujets ;
 - 3^o Catalogue de titres et noms d'auteur ;
 - 4^o Catalogues spéciaux ;
- Lequel choisir ?

Nous pensons qu'il y a intérêt à se servir de ces quatre types auxquels nous ramenons les systèmes en usage, et qu'aucun ne nous donne un système universel, mais que, chacun s'appliquant merveilleusement à une série de livres, ils nous donnent une admirable classification universelle en quatre séries :

1^o Les livres qu'il faut classer systématiquement, et la classification décimale est ici indiquée. Ce groupe comprend à peu près toutes les sciences. C'est le catalogue-type de toute bibliothèque scientifique, et les autres n'en sont que les index.

2^o *Sujet* : les livres à classer au sujet, dans l'ordre alphabétique. Ce sont exactement les monographies. Nous avons à distinguer cette classe de la précédente, ce qui peut présenter des difficultés, mais deux sections très importantes : biographie et topographie, en un mot « les noms propres » ne laissent aucun doute. Adoptées d'ailleurs dans la classification décimale, elles y forment tumeur par leur importance.

3^o *Noms d'auteur*. Et comme tous les livres n'ont pas de nom d'auteur, nous subdiviserons en : 1^o noms d'auteurs ; 2^o titres. C'est la division BELLES-LETTRES des anciens classements.

4^o Les collections diverses, brochures, paperasses pour lesquelles les classements sont en nombre infini, dont nous citerons : 1^o ordre alphabétique quelconque, mais en série distincte de celles mentionnées ci-dessus ; 2^o hiérarchique, c'est-à-dire « autorité dont elles émanent » ; 3^o chronologique.

Nous allons examiner successivement ces 4 groupes, à la fois comme classement de livres en place et classement de notices en catalogue.

Si l'on se rappelle que nous avons toujours en vue l'accès

libre du public aux rayons, ou l'apport de casiers pleins de livres au public, on comprendra que l'intérêt d'un groupement, même compliqué, de livres sur un sujet est pour nous capital.

Quant aux catalogues, nous ne préjugeons pas de plusieurs catalogues ou d'un seul dans lequel on peut fondre les classements différents. C'est là une question spéciale et locale. Mais pour établir ce catalogue composite, il a fallu quatre méthodes différentes, et gardant ces divisions que nous n'inventons pas, que nous constatons, nous avons à montrer la nécessité d'employer ces méthodes, selon les cas, tour à tour.

1^o *Classification décimale.*

Nous rappelons, en abrégé, l'ensemble et quelques points spéciaux de la classification admise par l'Institut international :

0. Ouvrages généraux.

[05, périodiques généraux, revues. 058, annuaires. 07, journaux. 09, manuscrits, livres précieux.]

1. Philosophie (15. Psychologie).

2. Religion. Théologie.

3. Sciences sociales et droit.

[372, livres classiques primaires. 385, chemins de fer. 39, coutumes populaires. Folklore. Costumes.]

4. Philologie. Linguistique.

5. Sciences mathématiques, physiques et naturelles.

[51, mathématiques. 52, astronomie. 528, éphémérides. 53, physique. 537, électricité. 54, chimie. 549, minéralogie. 55, géologie. 56, paléontologie. 57, biologie. 572, anthropologie, ethnographie. 58, botanique. 59, géologie.]

6. Sciences appliquées. Technologie.

[61, médecine. 62, art de l'ingénieur. 63, agriculture. 64, économie domestique. 65, commerce, communications et transports. 66, industries chimiques. 67 et 8, industries et métiers divers. 69, art du constructeur.]

7. Beaux-Arts.

[72, architecture. 75, peinture. 76, gravures, estampes, lithographie. 77, photographie. 78, musique. 79, sports, jeux et amusements. 792, représentations théâtrales. 792-1, tragédies et drames. 792-2, comédies et vaudevilles. 792-3, farces, etc.]

8. Littérature. Belles-Lettres.

[84, littérature française. 84-1, poésie. 84-2, théâtre. 84-3, roman, fiction.]

9. Histoire et géographie.

[92, biographies, classées alphabétiquement.]

Ces divisions pourront être améliorées par l'usage, nous laissons aux spécialistes de chaque science le soin de les discuter. Nous n'attachons aucune importance au reproche : il faut les apprendre, on ne les connaît pas. Il n'en est pas de plus simple à apprendre ; l'ordre numérique étant encore plus facile et plus universel que l'ordre alphabétique pour les recherches.

Il ne contredit point les divisions de format, d'époque, etc., que nous avons établies, ni celles que nous allons établir, car certaines parties en seront classées alphabétiquement.

Mais il faut bien admettre que c'est un classement bibliographique, un classement de fiches, une algèbre, et qu'il ne s'applique pas à des livres. Car diviser des livres d'après ce système seul, c'est inventer dix sections, dans lesquelles nous en ferons cent, dans lesquelles nous en ferons mille. Dans la millièame section nous mettrons la moitié. Nous placerons un quart dans une subdivision d'un autre millièame. Et le quart qui reste sera un peu éparpillé çà et là, telles divisions ayant deux volumes, et plus de 900 rien du tout.

Nous avons énuméré certaines divisions qui contiennent à elles seules des bibliothèques entières. Vous voyez les subdivisions : cartes, estampes, manuscrits. Elles seules rééditent tout le système décimal !

Cela a-t-il peu d'importance ? Ne le croyez pas. Un organe qui ne sert pas s'atrophie. Je ne puis citer de meilleur exemple que le catalogue de l'Histoire de France à la Nationale, qui a neuf cents divisions, dont deux seulement, biographie, topographie, sont d'usage courant, vingt d'usage possible, utile. Et l'on ignore les autres.

Nous pensons qu'une bibliothèque doit se servir de l'ordre décimal, mais en fait cet ordre a des exceptions, puisque telle ou telle infime subdivision admet un classement alphabétique. Or, l'infime subdivision est aussi vaste que tout le reste.

Nous voudrions montrer par un exemple en quoi un catalogue décimal s'applique ou non. Voici un *centième* :

32. *Science politique*. 1, Formes de l'Etat. 2, l'Eglise et l'Etat. Politique religieuse. 3, Politique intérieure à diviser par pays. 4. Elections. 5, Colonisation, etc. 6, Esclavage. 7, Politique extérieure et internationale. 8, Parlements. Documents parlementaires. 9, partis politiques.

Nous allons nous trouver en face d'une masse que j'imagine assez bien composée d'un tiers d'affiches électorales, un tiers de documents parlementaires de tous pays, un sixième de publications très spéciales, je ne sais pas lesquelles, Mazarinades à une époque, motions et pamphlets sous la Révolution, brochures de propagande, etc. Établir un classement de raison là-dessus me semble vouloir dresser l'avenir. Et je comprends que les bibliothécaires aient souri du classement décimal, quand, possédant une trentaine de livres de politique en tout — les

autres étant de l'histoire — et cent mille affiches, dix mille recueils de documents, on leur apportait un système ingénieux uniquement pour classer les trente volumes.

Ils ont eu tort, car ces trente volumes — il n'y avait pas d'autre moyen de les classer. Et en les mettant au nom d'auteur, ou au titre, ils ne les classaient pas du tout. Même classés au sujet, sans aucune méthode, il n'était pas sûr qu'on les trouve. Un classement au sujet n'indique pas, au mot esclavage, les ouvrages sur la traite, la main d'œuvre en Amérique, etc. Seul, un catalogue méthodique rapprochera le servage de l'esclavage, de la colonisation, groupera sur ces points les ouvrages d'une époque, et renverra aux autres sections (travail et travailleurs, traite, culture, etc.), où des ouvrages utiles sur les mêmes sujets peuvent avoir été mis.

Nous avons à distinguer entre une méthode et le sujet. Un catalogue de sujets nous mettra en bloc tous les livres sur les ballons et l'aéronautique. — Nous ne parlons même pas ici de l'invention bizarre, appliquée en France, des catalogues de mots typiques qui exigent que le mot soit dans le titre ! Cherchez à ballon, ou à aviation, ou à aéronefs... etc., tâchez d'épuiser la liste des mots possibles ! — Mais le catalogue méthodique ne rapproche pas seulement, il distingue. Dans l'aéronautique, il mettra à part les livres purement sportifs, les inventions fantaisistes, les procédés chimiques, etc. Il pourra faire appel à des ouvrages dans lesquels le mot ballon ne sera pas prononcé, parler de l'Hydrogène et laisser de côté le roman : *En ballon*.

Or la classification décimale est venue apporter un moyen très pratique, le plus commode connu jusqu'ici, incontestablement, de ranger des fiches. D'autres répondent mieux aux questions suivantes : Trouver vite un livre dont le titre est donné, ou les œuvres d'un auteur ; — placer commodément des livres dans un magasin — et même trouver un manuel sur tel sujet ! — Mais elle seule répond à cette question-ci : s'assurer de l'état de la science sur un sujet.

Savoir ce qui a été fait, connaître ce qui est connu, étudier un sujet jusqu'au fond, fixer le point à partir duquel on cesse de refaire le travail des autres, et où l'on commence vraiment à augmenter le savoir humain...

Or ce rôle là est le plus grand rôle des bibliothèques, et tous les autres ne sont que des chemins pour y arriver. C'est la conclusion même de la science bibliographique.

2^o *Le Sujet.*

Deux grandes sections de bibliothèques générales ou historiques seront toujours la Biographie et la Topographie. Avec le théâtre, le roman, la poésie, les catalogues de ventes, les breviaires, etc., ce sont des distinctions si nettes qu'on ne comprend pas qu'elles ne soient pas partout adoptées. On les embrouille cependant dans l'Histoire et la Géographie.

On peut les diviser, les réunir, ne faire qu'une série avec les autres sujets, enfin intercaler seulement les livres biographiques dans un catalogue général d'auteurs, comme l'a fait le British Museum.

Ce qui est à éviter, je crois, c'est surtout une division méthodique dans des séries alphabétiques si commodes. L'embarras où le catalogue de l'Histoire de France de la Nationale vous met est notoire ; il y faut chercher à la ville, au diocèse, aux départements, à la province, et enfin à la région... et aux mœurs de chaque section et aux antiquités de chaque section, etc. Ayez une série unique.

La distinction à faire entre le sujet alphabétique et le sujet systématique est assez subtile. Jusqu'à quel point un livre est-il une monographie, dont le sujet doit venir comme un nom propre dans un dictionnaire, ou un traité général qui doit prendre rang dans une hiérarchie méthodique ?

Le problème, trop facile pour les individus et les noms de villes, se pose dès qu'il y a famille, espèce, région.

Les Anglais, dans leurs Dictionnaires-catalogues, si pratiques, réunissent le tout en un. Nous citons un catalogue de Glasgow, qui, à Littérature française, énumère les auteurs français dont on possède des livres, et à Physique les mots sous lesquels les parties de la Physique sont rangées.

Ce sont deux catalogues distincts, qui se servent d'index l'un à l'autre, et que l'on peut commodément, dans des catalogues restreints, fondre en une seule série.

On ne peut se passer de l'un ni de l'autre. En dessous d'une cinquantaine de titres, un catalogue alphabétique va plus vite. Au-delà, une méthode abrège les recherches. Il en faut une très complexe pour se reconnaître dans les livres sur Paris.

Il est bien imprudent de donner la moindre indication précise. On peut dire qu'à partir de dix mille ouvrages, on peut se demander s'il n'y a pas intérêt à former une série spéciale.

Mais cela dépend non seulement des formats et types de catalogues, mais de l'intérêt spécial du sujet. Une bibliothèque de province n'attendra pas d'avoir dix mille ouvrages pour former une série locale sur sa région.

Et pour la plus grande bibliothèque du monde on pourrait admettre un catalogue unique par chaque époque. Et tout y serait mêlé, auteurs, sujets, méthode. Catalogue unique, non, mais composite, puisque trois systèmes au moins s'y trouvent combinés. La Méthode s'y trouve fondue dans un Dictionnaire, mais doit être présentée à part, être affichée même comme index de tous les mots auxquels on doit chercher.

Voici des cas : l'ouvrage de Liard sur Descartes se porte partout à *Descartes*, méthodiquement le faut-il porter à *Anthropologie*? — Pas indispensable.

Le tableau généalogique des Carnot offrirait peut-être un intérêt anthropologique. On a fait en France une série spéciale des « familles ». Il semble plus commode de porter les Carnot au nom propre comme un seul individu.

Mais la *Coccinella tripunctata*, petite bête non moins intéressante, est-elle un individu? Le melon en est-il un? Les faut-il chercher à coccinelles, cucurbitacées, entomologie, botanique?

Nous n'hésiterons pas à classer à *Durham*, à *Nivernais*, les deux races de bœufs, mais le nombre d'ouvrages spéciaux est restreint. Les mots élevage, bétail, bovidés, pâturages, agriculture, étables, boucherie, etc., sont susceptibles de contenir des ouvrages très importants sur la question. Il est évident que c'est dans une série systématique, pourvue d'une belle hiérarchie, que l'on doit ranger ces rubriques.

La devinette de tous les titres est impossible.

Je n'hésite pas à dire que, dans un catalogue sérieux, des renvois doivent se trouver au mot *Durham* à tout traité d'élevage qui contient un chapitre spécial et intéressant sur le sujet. Le fait que ce chapitre est ou non tiré à part nous est absolument indifférent. Il faut pour cela que les catalogueurs lisent les livres, connaissent les sciences dont il s'agit...

Au résumé, deux grandes séries : l'une méthodique, l'autre alphabétique de sujets à établir dans les livres. Mais, dans les catalogues, possibilité de tout fondre en une série alphabétique, ou d'avoir les deux se servant d'index l'une à l'autre, de séparer des séries précises qui peuvent être immenses : biographie, topographie, monographies (chimiques, zoologiques, etc.).

Et, dans ces catalogues, dépouillement obligé des ouvrages généraux et périodiques. Pour cela il est nécessaire de réduire les renvois aux mentions les plus brèves, la simple cote, le n^o du volume, mais une cote qui veuille dire quelque chose, indique le sujet et l'importance de l'ouvrage. On peut y ajouter le nom d'auteur : cela sert à ceux qui ont déjà lu un livre, pour qu'ils ne le demandent pas une seconde fois.

3^o. — *Titres et noms d'auteurs.*

Voici enfin le grand répertoire mnémotechnique, l'index de tous les autres catalogues.

Mais c'est aussi le catalogue de séries bien spéciales, toute une classe de livres qui étaient presque les seuls autrefois : les livres personnels.

L'autorité d'un auteur ne nous suffit plus comme preuve, mais il y a bien des cas où l'on n'en a pas d'autres.

Il est assez singulier que ce soient les mêmes paléographes qui ont le plus fait pour sortir l'histoire des œuvres « personnelles », l'établir comme science ou comme nomenclature de faits dont les preuves subsistent, — qui, inversement, attachèrent le plus d'importance à la personne de l'auteur en bibliographie. Il semble qu'à partir du moment où la valeur du document était tout intérêt au style et aux idées de celui qui le découvrait, ils voulurent consoler l'auteur de son abdication en forçant les gens à retrouver son nom pour connaître son œuvre !

Les bibliothécaires français, tous littérateurs ou historiens, ont vu dans le catalogue par nom d'auteurs une sorte de panacée universelle, la « méthode scientifique » absolue, définitive. Ils ont rangé au nom d'auteur ou au titre, même quand il n'y avait ni titre ni auteur. Et leurs efforts admirables, qui continuent d'ailleurs pour notre admiration, et rien que pour cela, ont *retrouvé*, retrouvent chaque jour des opuscules de la plus grande insignifiance, qu'on ne soupçonnait pas être de tel ou tel !

Pourquoi faut-il qu'ils aient perdu dans ce but et qu'ils perdent chaque jour des milliers d'ouvrages qu'il ne vient à l'idée de personne de chercher à un nom d'homme !

Une circulaire : *J'ai l'honneur de vous informer que...* classée à *J'ai l'honneur* est bien perdue. On a beau mettre entre parenthèses le sujet, on ne peut pas chercher ce sujet à

tous les honneurs qu'ont eus tous les gens qui ont envoyé des circulaires.

Est-il très contestable qu'il est commode de trouver la vie de Duguesclin à Duguesclin, l'histoire de la ville de Laon à Laon ? Est-il très contestable qu'il y a une foule de paperasses dont personne ne sait l'existence ni l'auteur, mais qui ont de l'intérêt pour ceux qui étudient le *sujet*...

Cependant les œuvres complètes de Voltaire, en 72 volumes, doivent, j'en conviens, se classer à Voltaire. Ce qui prouve bien que les œuvres de Voltaire, en 72 volumes, ne sont pas un opuscule.

Il y a aussi un groupe d'œuvres qui est plutôt considérable, car il comprend le théâtre et le roman, et dont l'on se rappelle justement autre chose que l'auteur, autre chose que le sujet : le titre. Sans doute des tables de noms d'auteurs doivent être dressées pour les œuvres de fiction ayant un caractère littéraire, mais le classement au titre est le plus sûr, le plus commode, et pour une grande masse de la production, c'est le seul possible. Je prie ceux qui ne sont pas de cet avis de citer sur l'heure les *auteurs* — il y en a plusieurs — des *Crochets du Père Martin*, de *Trente Ans ou la Vie d'un Joueur*, et de cent autres pièces célèbres, ainsi que des chansons qu'ils connaissent sûrement de nom, serait-ce *l'Amant d'Amanda* ou *l'historique Père la Victoire* !

Certes, c'est en hésitant que j'en dirais autant de la Poésie, mais la poésie dans une bibliothèque, cela comprend surtout des chansons. Ça n'a pas toujours un poète, cette poésie-là, et l'on peut dire vraiment que les gens assez instruits pour dire un nom d'auteur le sont aussi assez pour chercher dans des catalogues — qui ne manquent pas — les titres de ses œuvres, alors que dire l'inverse serait absolument faux.

Nous avons quelques catalogues de pièces par titres, mais il est souvent *impossible* de trouver un roman si l'on n'a pas le nom de l'auteur. Le Lorenz n'y supplée qu'imparfaitement.

La fusion des titres et noms d'auteurs en une seule série de catalogue reste une question locale.

En fait peu de séries se présentent avec des caractères aussi nets que la poésie, les pièces de théâtre, les romans. Ce sont des fonds immenses, les plus demandés dans les bibliothèques générales ; presque partout on les sépare, même quand la logique les appelle tous *fiction* ou *imagination*.

Les habitudes littéraires et l'exaltation de l'individu sont trop enracinées pour qu'on supprime d'un coup l'usage de classer tous les livres à la personne qui les écrivit.

Tout en réservant le classement d'auteurs à une part seulement, le quart ou le tiers d'une bibliothèque, il faut bien faire des renvois aux noms d'auteurs dans les autres sections. Il est tout naturel que le catalogue d'auteurs serve d'index général. Mais la classification décimale permet de réduire cet index à de simples chiffres. En une ligne on peut faire tenir plusieurs mentions d'ouvrage. Ces chiffres disent quelque chose, ce ne sont pas de simples cotes, permettant seulement de trouver la brochure. Ils disent de quoi elle traite avec quelque précision. Et c'est vraiment tout ce qu'on doit donner à la curiosité historique.

Fera-t-on des renvois pour tout? Nous croyons qu'il y a des besognes plus utiles; mais pour les gens qui ont le temps...

En vérité nous pensons que l'œuvre de réunir toutes les paperasses échappées à un individu est un sport amusant, qui éveille notre curiosité, et même notre admiration devant de jolis tours de patience. Mais cela ne sert point: en aucun cas une telle besogne ne peut être considérée comme le travail utile qu'un fonctionnaire doit au public ou à l'Etat, et il y a vraiment trop à faire dans nos bibliothèques pour continuer ces amusettes. C'est cela — et non les catalogues méthodiques — qui doit être une *œuvre personnelle*.

Nous concluons: les *auteurs* ne sont pas un système universel, une méthode absolue, scientifique, de classer les livres. C'est un *fonds* bien déterminé, où doivent se ranger la plupart des ouvrages autrefois classés dans les fonds « Belles-Lettres », « Polygraphie », « Mélanges », les *Œuvres complètes*, — tout ce qui a un caractère personnel.

Et voilà pour les livres. Mais pour le catalogue, celui de titres et auteurs a un rôle de plus. Il est une table des autres catalogues, un index général. Nul ne songe à lui retirer cette grande commodité. Mais il faut s'entendre: ce n'est pas du tout par l'intérêt de rechercher tout ce qu'un bonhomme a écrit que nous lui attribuons ce rôle, — ceci est de curiosité et regarde l'histoire, non la bibliographie. — Mais il y a deux raisons: 1° un nom d'auteur est une recommandation, une marque, — 2° le rôle principal de cet index est d'abrégier la recherche de ceux qui *connaissent ou ont lu* un ouvrage. C'est — non pas toujours (il y a des Smith, des Morel, des Albert...

mais souvent — à l'auteur qu'on a chance de trouver une liste moins longue.

Ce rôle d'index, de conseiller rapide exige des qualités spéciales, et c'est bien pourquoi nous insistons. Il exige une grande brièveté. Sauf pour les Œuvres complètes ou recueils personnels, qui ne se retrouvent pas dans d'autres catalogues, on ne devrait mettre dans un catalogue d'auteurs que des renvois d'une grande brièveté. C'est ici que triomphe la classification décimale, et si on l'aide des signes supplémentaires que nous conseillons ici, une description de livres se suffira de quelques signes. On en mettrait plusieurs par lignes, et l'on aurait l'époque, le format, le caractère du livre, son sujet précis, en même temps que l'indication suffisante soit pour le faire venir, soit pour trouver de suite, dans le catalogue d'à côté, sa fiche avec titre complet et dépouillement. On saurait même s'il est rare, prérable, etc.

C'est parce que le catalogue d'auteurs donne le plus vite la cote du livre qu'on connaît, qu'on a entrepris des catalogues en quelques centaines de volumes. Nous cherchons un moyen de répondre mieux à ce désir. Nous ne croyons pas l'avoir trouvé exactement, mais nous sommes dans la bonne direction quand nous disons qu'un index fait dans ce but — le catalogue des auteurs — ne devrait jamais avoir plus d'un seul volume...

4° Classements spéciaux.

Nous arrivons au plus difficile : affiches, circulaires, documents commerciaux, judiciaires, administratifs, tarifs, indicateurs, etc. Il s'agit de former en place des collections, des « recueils factices », dont les titres prendront place dans les catalogues méthodiques de sujets, titres et auteurs.

Il est impossible de donner des systèmes généraux, mais on peut ramener à quatre principaux ceux qui sont employés :

- 1° Le classement géographique ;
- 2° Le classement hiérarchique aux autorités, académies, sociétés qui émettent ces publications ;
- 3° La chronologie absolue ;
- 4° Séries alphabétiques spéciales.

Ces classements se superposent. Les affiches électorales sont classées au pays, puis à l'assemblée, puis au candidat, puis à leur date.

Le nombre reste grand de ces collections pour lesquelles tout travail de catalogue est absurde et hors de proportion avec l'intérêt de chaque pièce isolée. C'est au public à faire ses recherches lui-même, et l'on ne peut que lui en fournir les moyens.

On peut reprocher aux bibliothèques de ce temps de n'avoir pas eu de moyen terme entre le catalogue régulier et le tas sans ordre ni classement. Les forces de temps et d'argent sont limitées. Nul travail ne peut être fait sans qu'un autre soit laissé. La nécessité de choisir se pose constamment. Quand on compte la masse d'archives, d'inventaires et vieux papiers soigneusement dépouillés, décrits longuement dans des catalogues imprimés, quelque admiration qu'on ait pour la patience et le zèle de nos archivistes, il faut bien mettre en regard le peu d'effort pour récolter le nouveau, former des recueils de documents modernes.

Il n'est pas de bibliothèque de campagne où un homme avisé ne puisse, avec tout ce qui se perd, journaux, prospectus, etc., avec ce qui s'obtient pour rien, former des collections fort intéressantes. Il faut former des collections. Il faut que les collections soient classées, non seulement pour y trouver telle pièce demandée, mais pour qu'un homme étudiant tel sujet puisse s'y documenter comme à une exposition permanente. Voyez les portefeuilles d'art décoratif, si ardemment consultés. Je ne sais guère où on en trouverait de tels sur la mécanique, les objets de commerce, la législation, la finance... Et cependant des recueils de modes de tarifs d'instruments aratoires, ou d'armes, ou de produits chimiques, ou des circulaires de sociétés de bienfaisance, ou de banques... que sais-je ! serviraient peut-être autant « l'humanité » que ces catalogues d'incunables, qui coûtent si cher, non seulement à ceux qu'ils intéressent, mais aux autres : à l'Etat.

§

Il y a d'autres « fonds » dont nous n'avons rien dit : les Estampes, les Manuscrits, les Cartes, la Musique.

La bibliographie décimale les englobe comme des livres, sans tenir compte que ces « espèces » recommencent pour leur compte toute la série des classements possibles déjà étudiés. Il n'y a pas plus de raison pour faire du manuscrit un cas de l'imprimé que de l'imprimé un cas du manuscrit. La machine à écrire, en créant une 3^e espèce, complique encore...

Et il y a d'autres espèces : les médailles, les timbres-poste, dont beaucoup de bibliothèques possèdent des collections, et les inscriptions, et les moulages, et il n'y pas de raison de s'arrêter ; tout ce qui se collectionne et se consulte, tout document, toute pièce de Musée devrait rentrer dans *le Cosmos* décimal.

Les imprimés étant ce qu'il y a de plus vaste, les mêmes méthodes en partie serviront ailleurs. Elles servent pour les manuscrits, avec prédominance du classement en langues, et l'on suppose que les cartes sont classées la plupart du temps géographiquement. Mais je voudrais dire un mot des estampes, non en elles-mêmes, mais parce que venues les premières en très grand nombre, plus grand que celui des imprimés, elles ont trouvé plus vite leurs systèmes.

Il y a 3 classements coexistants, qui, en raison de la valeur d'art ou rareté d'une pièce, et en raison inverse de son utilité, se superposent ainsi :

1. Graveur.
2. Dessinateur ou peintre.
3. Sujet. (Recueils documentaires.)

Il y a en plus les collections spéciales (images d'Epinal, ex-libris, menus, programmes, etc.) comme dans les imprimés.

Ce qu'il nous faut retenir, c'est qu'il ne vient à personne l'idée de classer au sujet une eau-forte de Rembrandt, ni de classer au nom du photographe la reproduction d'un tableau de Rembrandt, et que, partout, costumes, armes, ornements, meubles... forment des recueils méthodiques. Or il n'y eut jamais beaucoup d'hésitations — car une note de renvoi, si l'on n'a pas de double, pare la difficulté — à classer un portrait à l'une des quatre places possibles : graveur, peintre, personnage représenté, costumes — ni un paysage au graveur, peintre, nom du pays, ou recueil de scènes de genre.

Notation.

En énumérant ces classements divers, nous avons montré qu'ils étaient tous susceptibles de numérotation décimale.

Nous avons compté 4 classements principaux. Le premier est le classement scientifique décimal. Le 2^e, par sujet, se subdivise en mots typiques (monographies) et noms propres (topo-et-biographie). Le 3^e, auteurs et titres, constitue deux grandes séries distinctes. Cela fait 5 séries. Le 4^e enfin peut se classer

de 4 façons : à un nom ou un mot typique, mais en série spéciale, ou à l'autorité, ou bien géographiquement, ou enfin par dates. Avec le 0 pour réserve, on voit qu'on peut exprimer en dix chiffres dix façons de classer qui, en fait, correspondent à dix sortes d'ouvrages.

Ce n'est nullement ici un cours de bibliographie, ni l'exposé de méthodes nouvelles données comme bonnes. Je prie que l'on regarde ces pages comme de simples suggestions, des invitations à chercher, à expérimenter. Il se peut qu'on y trouve quelques grains utiles, et j'invite qui cela intéresse à en semer pour voir, non pas tous à la fois, un ou deux seulement.

Vraiment il ne semble pas que la merveilleuse invention de Dewey ait dit son dernier mot, et si nos bibliothèques l'ont rejetée si légèrement, on peut dire qu'elles avaient raison, leur raison éphémère, comme ceux qui s'attardaient aux diligences quand les chemins de fer ne marchaient qu'avec beaucoup d'accrocs.

L'idée d'appliquer la notation décimale aux conditions matérielles d'un livre, — par exemple — 1 *périodicité*, 2 *format*, 3 *époque*, 4 *langue*, 5 *commodité*, 6 *caractère*, 7 *méthode de classement*, etc., — avant de l'appliquer au sujet de ce livre, contient-elle quelque chose de neuf ou d'utile ?

Faire précéder la cote décimale, le nom d'auteur, ou le titre, d'un groupe de chiffres — nous en avons compté sept, on peut réduire... — n'est-ce pas compliquer à plaisir ?

Les grandes bibliothèques ont aussi des cotes assez compliquées. La Nationale emploie sept, 8 signes et plus. L'un indique le format, l'autre d'une façon tout à fait vague le sujet « Sciences naturelles — Droit »... Et les autres signes ne signifient rien, sauf pour la Médecine et l'Histoire de France. Là, 3 et 4 signes veulent dire quelque chose, mais quelque chose dont le sens est écrit dans les centaines d'articles d'une table très compliquée. Au British on a jusqu'à douze signes dont aucun ne signifie quoi que ce soit. A Rome la cote indique la travée, le rayon et autres renseignements aussi intéressants que définitifs... A Reims la date.

Nous avons vu, d'autre part, que la classification décimale Dewey s'appliquait à des fiches, mais correspondait peu à des classements en place. Il y faut ajouter... au moins le format.

Nous ne croyons donc pas charger beaucoup les catalogues

en leur inventant sept signes qui voudraient dire quelque chose, car il en faut généralement plus de sept.

Or nous voyons que, dans un très grand nombre de cas, ces 7 signes dispenseraient de tout autre signe : séries alphabétiques, chronologiques, etc. — Les volumes classés ainsi n'ont pas de numéros. Ils peuvent être numérotés comme on pagine, pour récolement, garantie de propriété, statistique ou inventaire, mais ce chiffre n'aide pas à les trouver et n'a pas d'intérêt pour le public. Un registre d'arrivée — on en tient toujours un — dispense de mettre d'autres cotes.

Mais le nombre de cas est encore très grand ou ces 7 signes ne suffiraient pas, et ne dispenseraient pas d'autres signes aussi compliqués que si on ne les avait pas mis, notamment quand ils renvoient à la classification décimale.

Seulement, ce dont ils dispenseraient alors, c'est de toute autre description, du rappel de la fiche entière. Car il indique en 7 signes faciles à retenir tout et même un plus que ce qu'indique une fiche longue, détaillée, confuse.

Et c'est le moyen de multiplier les renvois en peu de place, et à peu de frais, de dépouiller les périodiques, et décrire, non les titres des volumes, mais ce qu'il y a dedans !

Et cela en des catalogues clairs et maniables.

Un premier groupe de trois chiffres nous dit :

Tirage à part de moins de 8 pages, de format in-8, publié ces dix dernières années.

Le second groupe de trois chiffres nous dit :

Ouvrage en anglais. Peut-être prêté. C'est un ouvrage d'enseignement supérieur.

Le dernier signe nous indique le classement dont cet ouvrage relève. On le trouvera à la date, au sujet ou au titre, ou à l'auteur, ou à la classification systématique... Et suit le mot, le nom de sujet, titre ou auteur ou le nombre décimal indice du classement.

Même dans ce dernier classement, il est nécessaire d'ajouter un mot à ces signes. Nom d'auteur ou sujet, ou un mot du titre. Il s'agit uniquement d'un cas, mais important : celui où le lecteur connaît déjà le livre dont il s'agit.

Or ce n'est que pour la commodité de la démonstration que nous avons énuméré et compté par sept chiffres ces sept idées distinctes. Pour éviter toute confusion avec la classification décimale, il serait possible de réduire ces sept chiffres à trois lettres, ou une syllabe. Chaque chiffre se divisant en 10, les

70 cas de sept chiffres tiendraient aussi bien en 3 fois 25 = 75 signes alphabétiques, ce qui distinguerait, d'abord, des chiffres postérieurs. C'est une étude spéciale à faire et l'usage seul devrait en décider.

La séparation de dates semble si importante que je proposerais de faire tenir : 1° en 20 consonnes les mentions de périodicité et de format, comme il a été dit ci-dessus ;

2° Prendre voyelles (et diphtongues au besoin) pour la mention d'époque : A ancien, E 17^e et 18^e siècles, etc. ;

3° Ramener aux vingt consonnes, ou aux consonnes suivies d'une nouvelle voyelle, toutes les autres mentions.

L'on devrait arriver par une habile division à ce qu'en 3 lettres un volume soit « conditionné ». Exemple : BAR, signifiant volume in-folio de plus de 100 pages, antérieur au xvii^e siècle, classé dans la réserve au nom d'auteur. Ajoutez le nom de cet auteur, soit Homère. Et peut-être y a-t-il moyen de faire dire aux mêmes lettres si c'est un Homère en grec ou en français, nous saurions en tout cas si c'est un Homère de classe ou pour enfants, s'il est mis dans la salle à la portée de la main, s'il fait partie des livres qu'on prête, etc. Sans doute le volume n'est pas déterminé et cette description peut répondre à plusieurs ouvrages semblables. Je répondrai : qu'est-ce que cela peut nous faire ? — ils sont semblables. Et s'ils ne le sont pas absolument, les mentions à ajouter pour avoir l'exemplaire préféré ne sont pas bien compliquées. La mention générale BAR suffira à presque tous les renvois d'un catalogue, elle suffira à presque toutes les recherches en place, et comme nous avons toujours en vue l'accès du public aux rayons, elle mène droite le public à l'endroit où sont *tous* les volumes analogues à celui qu'il cherche. Il fera mieux que lui donner l'Homère demandé, il lui en montrera peut-être un meilleur qu'il ne connaissait pas. Ceci n'est pas d'une utilité flagrante pour Homère, mais pour les moteurs électriques, pour l'histoire d'une ville ou les livres sur Homère, il y a là vraiment quelque intérêt.

On trouvera d'ailleurs dans ces simplismes mille contradictions à résoudre. Et il est clair que les classements se commandent l'un l'autre. C'est l'écueil éternel, et Dewey n'y a pas échappé.

La première lettre indiquant si c'est un volume ou un périodique, et quelle sorte de chacun des deux, modifie le sens de la seconde. Il n'y a pas besoin de la seconde pour un pério-

dique, il faut mettre l'année. La voyelle indiquerait alors (au lieu du numéro que nous avons dit) la périodicité : BA in-folio quotidien. Nous n'entrons d'ailleurs pas dans le détail de classement des périodiques, qui diffère totalement. Nous insistons seulement sur leur dépouillement. Il nous faut des formules brèves qui dispensent de tous les titres : Mémoires, revue, journal, bulletin..., etc.

Quant aux volumes, que l'on doit dépouiller aussi, la notation peut s'indiquer en exposant, (B²), si nous renvoyons à un chapitre du tome II d'un volume in-folio ancien.

De même les divisions proposées : langues, caractère, commodité. Notre 2^e groupe a-t-il le caractère universel du premier : format, époque, livre complet ou périodique?... — Evidemment non. On peut admettre des fonds spéciaux à établir : livres pour la jeunesse, livres de prêt, etc., — ce qui semble indispensable — et réfléchir à l'établissement d'une note de valeur, selon la très vague hypothèse émise en ce chapitre. De toutes façons nous réclamons « l'admission à la cote » d'un signe nous donnant ces renseignements utiles.

Conclusions.

Nous n'osons conclure...

Mais nous avons à faire observer que rien de ce qui est proposé ici ne contredit la classification scientifique décimale. Elle en est une application, une adaptation à des réalités. Sans discuter autrement les méthodes de raison, nous avons cherché une clé, un rapporteur, qui permette une concordance entre la hiérarchie des idées et les tas de bouquins qui nous encombrant. Je crois possible, en se servant de plusieurs des moyens donnés ici, d'ajouter juste 3 ou 4 signes commodes qui permettent d'adapter la classification la plus scientifique aux données matérielles que les salles, le public, les formats, les collections et les crédits imposent sans logique.

Séparer les périodiques, et faire des divisions d'époque et de format, romans, pièces de théâtre, thèses, œuvres complètes, puis, résolument, *admettre* les groupements qui se présentent pour ainsi dire naturellement : affiches, tarifs, bréviaires, *classiques*, *poésies*, guides de voyages, *topographie*, *biographie*..., voilà, ce semble, l'élémentaire.

Les catalogues de libraire nous donnent des groupements excellents. Il y a peu de bibliothèques où cette méthode ne nous donnerait pas vingt ou trente classes bien nettes, — et c'est

tout ce qu'on peut se mettre dans la tête. Ces moyens transitoires faciliteraient grandement la tâche plus noble du classement des livres, brochures et articles de périodiques d'après les meilleurs principes et donneraient de bonnes indications pour savoir si le classement principal doit être d'auteur, de sujet, ou tout autre...

La science des bibliothèques est toute récente parce que vraiment il n'y a pas cinquante ans qu'on a des bibliothèques. Les très anciens dépôts de livres qui existaient alors n'avaient à résoudre absolument aucun des problèmes que nous nous posons : lutte contre l'encombrement, communication rapide au public. Le conservateur de la Nationale vers 1830, Van Praet « connaissait », dit-on, la bibliothèque. Une mémoire humaine, — mémoire de bibliothécaire, il est vrai — pouvait tenir lieu de classement et catalogue, et en toute science un spécialiste savait le nom de tous les auteurs écrivant dans sa partie.

On peut prévoir que d'ici vingt ans il y aura dans le monde plus d'un cent de bibliothèques dépassant le demi-million de volumes. Et un million de villes peut-être auront des dépôts avec bibliographie complète et le moyen de procurer les livres, au moins par prêt.

Classer les livres n'est donc pas une question spéciale, de peu d'importance, qui regarde les gens de métier. Le mépris que le public — et même, hélas ! les gens de métier — ont pour ces questions en France est tout à fait regrettable. Qu'on est loin de se douter du rôle intense que joueront les bibliothèques dans la science et dans la civilisation !

Eh bien ! penser qu'en si peu de temps — trente ans environ que l'on a conscience de la question — une science ait pu atteindre une méthode parfaite est vraiment une conception primaire qu'il faut laisser aux vanités académiques.

En tout ce qui regarde les bibliothèques — architecture, classification, catalogue, public, etc., — toute conception définitive est absurde. En imposer est la plus grande entrave qu'on puisse mettre à leur développement.

Il faut désemmailloter ces enfants.

Sans doute, comme en thérapeutique, comme en toute science pratique, il faut agir tout de suite et l'on ne peut attendre le dernier mot que la science dit si rarement. Tout est bon pourvu qu'on guérisse. Mais justement des séries entières vont mal, très mal, et meurent sans soins quand d'autres sont dorlotées à frais considérables.

L'exemple de l'absolu et du définitif que nous allons montrer dans le chapitre suivant nous dispensera d'autres preuves de la nécessité d'un provisoire fécond et propice aux recherches, un de ces provisoires que l'on nomme progrès.

Le plus grand progrès fait est, certes, celui de Dewey. Mais entre la pile de Volta et les accumulateurs modernes on a dû tâtonner. La notion même des rôles de l'électricité n'a pas empêché de s'éclairer aux chandelles, d'aller à cheval, et de mettre des lettres à la poste. Ainsi faut-il encore de vieux systèmes pour vieux livres. Mais les nouveaux réclament des méthodes nouvelles. Ces méthodes existent. Des savants les emploient. Il appartiendrait aux bibliothèques de leur donner cette perfection pour ainsi dire mécanique que confèrent la pratique et l'adresse professionnelle et sans laquelle les plus utiles inventions, tels le vélocipède ou le ballon, restent de simples jeux ou des utopies.

CHAPITRE VIII

LE CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Pourquoi un long chapitre et une étude précise. — Un grand exemple.

- I. — *Fait-on vraiment un catalogue?* — De l'abandon en 1875, sous la direction de M. Léopold Delisle, et pour aller plus vite, des catalogues méthodiques à moitié terminés. — Ce qu'est le catalogue en cours : la table d'un catalogue qui n'est pas terminé.
- II. — *De l'Impression.* — Etait-elle utile? — Raisons données. — Dangers. — L'impression assure la perpétuité de méthodes surannées. — La Bibliothèque avait un catalogue, dont le tiers était imprimé. — Etait-il plus urgent de recopier les deux autres tiers ou de tout recommencer? — Avoir sous le nom de Catalogue de la Bibliothèque Nationale une bibliographie de la France est une utopie. — Le Catalogue du British. — Comparaison.
- III. — *Ce à quoi on travaille.* — Format. — Concours de tirage à la ligne. — Le vermicelle de la paléographie et le macaroni de l'Imprimerie nationale. — Litanies des vaudevillistes et Panthéon des collaborateurs. — Le petit jeu des pseudonymes. — Le vrai croyant est gai.
- IV. — *Comment finir.*
Le Catalogue des Danaïdes. — Calcul de son progrès et de ses fuites. — Comment le boucher, et le terminer honorablement. — Moralité.

Voici un chapitre qui va être bien long... Mais quoi ! la modestie nous oblige à reconnaître que nous écrivons les trois quarts du temps pour l'éternité. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut écrire pour son temps. Les plus éphémères productions, les journaux du jour parlent-ils pour autre chose que pour l'éternité? Plaintes contre le Temps et l'Administration, contre la Décadence, contre l'Esprit du siècle, contre les Fonctionnaires, tout cela ne sert qu'à écrire — c'est pour l'éternité...

Mais voici du précis, des économies à faire ! Vraiment cela vaut la peine d'un peu d'insistance. Et nous ferons ici de la littérature, comme notre grand Brieux fait des pièces, dans l'espoir de les voir, demain, tout de suite s'il se peut, perdre tout intérêt. Car c'est un grand honneur pour un écrivain,

c'est sortir de la cohue de toutes les postérités, que de voir ce qu'il a dit compris et appliqué, et son œuvre jetée comme la coque vide d'une noix avalée.

Ce préambule est pour faire trouver plus courte la démonstration de ceci : la Bibliothèque Nationale de France, première du monde, est empêtrée depuis dix ans dans la confection d'un catalogue invraisemblable, pour lequel plus de 300.000 francs furent dépensés et plus d'un million reste à dépenser, dont nul n'est sûr de voir le bout, qu'il est question d'abandonner, en désespoir de le continuer tel quel, — mais qu'on pourrait terminer dans un nombre d'années raisonnable, sans crédits en plus, si l'on voulait se résigner à quelques mesures d'une simplicité enfantine, d'une utilité évidente, qui le feraient plus commode, plus complet, plus utile, tout en diminuant sa longueur et son prix.

Ces mesures sont :

1^o L'abandon de niaiseries dans la description d'œuvres sans importance, qui rendent le catalogue aussi illisible qu'interminable ;

2^o Une disposition typographique plus économique, plus rapide, plus claire ;

3^o Et surtout, l'arrêter à une date : chaque volume qui paraît prétend être actuel, comprendre le plus récent avec le plus ancien. Déjà dix ans d'écart séparent l'A du C, plusieurs volumes seraient nécessaires pour mettre l'A au niveau du C. Jusqu'à quelle date faut-il chercher dans ce catalogue ? On ne sait pas. Et quand le finira-t-on ? On ne peut pas savoir. On va... on va. Il faut boucher ce catalogue des Danaïdes.

Qu'on réclame surtout, pour en hâter la fin, de l'argent, permettant de publier plus de 4 volumes par an, — et une imprimerie libre, moins chère et plus vive que l'Imprimerie Nationale... — nous laisserons ces deux points qui n'offrent pas d'intérêt général.

Sans crédits de plus, on peut guérir le catalogue, l'empêcher de devenir chronique...

Et c'est la peine d'en parler. Car, de chronique, il peut devenir contagieux. La Nationale attrapa cela du British qui, lui, était plus fort et pouvait supporter. Nous pensons que tous les gens qui veulent cataloguer, que les bibliothécaires de toutes les bibliothèques miséreuses de France auront quelque intérêt à lire ce bel exemple, avec tous les détails.

La Bibliothèque Nationale a donc un catalogue ?

Nous étudierons successivement : 1^o ce qu'on veut faire ; 2^o ce qu'on fait ; 3^o quand on en peut finir.

I

FAIT-ON UN CATALOGUE ?

Devant le nombre toujours croissant des livres qui arrivent on se demande : où mettre cela, s'il faut conserver tout ?

Ce problème est résolu pour un bon nombre d'années. On a construit, on peut encore construire. On peut entasser plus ; on peut entasser mieux.

Mais comment retrouver son monde dans cette foule ?

Ce second problème est résolu, chaque jour, à la Bibliothèque Nationale. On y trouve ce qu'il y a, disons-le nettement. Certaines séries offrent évidemment des difficultés ; il faut de longues recherches pour mettre la main sur une affiche électorale, une circulaire commerciale, un horaire de tramways, un prospectus, tel bout de papier à titre vague, qu'il serait fou même de classer à part. Mais on ne va que trop loin dans le respect dû aux bouts de papier. De tout ce qui offre un titre, on dresse, sur fiches, un inventaire qui est complet et toujours tenu à jour. On appelle cela un catalogue... Enfin cela existe — pour les bibliothécaires.

Mais pour le public ? Pour lui, le problème n'est pas d'avoir ce qu'il veut, mais de le savoir ! Ces fiches, auxquelles d'ailleurs il n'a pas accès, ne renseignent que ceux qui savent les titres exacts. Alors ? le public se soucie fort peu d'un catalogue qui suppose que l'on connaît déjà ce que l'on cherche. Lui, cherche des livres sur un sujet. Les livres à lire sur... voilà ce qu'il entend, pas autre chose, quand il demande le catalogue. Quoi ! il n'y en a pas ?

Il y en a un, pas complet, il y a des livres de références, il y a ceci, surtout il y aura cela... Tout compte fait, il y a l'obligance d'un bibliothécaire ou d'un voisin qui dit, de mémoire : Lisez donc cela.

Cependant tout le monde sait qu'il s'imprime à grands frais un *Catalogue général des Livres imprimés de la Biblio-*

thèque Nationale. On peut voir au Budget que 100.000 francs sont alloués chaque année sous la rubrique « catalogue ». Il n'absorbe pas ces cent mille-là lui seul, mais l'équivalent et toute une part du personnel instruit.

Cependant, de *Catalogue*, la Bibliothèque n'en a pas, il n'est pas question qu'elle en ait. On en a commencé un en 1852, mais on l'a cessé en 1875, avec quelques palliatifs pour masquer l'abandon. Une grande œuvre, une nouvelle, est en train. On s'est trompé 30 ans. On recommence tout.

Mais avant toute critique, il faut tirer d'affaire de consciencieux artistes. Nous verrons quel art, quel souci de la beauté, de l'exactitude, d'un idéal enfin, ils appliquent à une œuvre qui n'est pas vaine pour les croyants. Nous n'y avons trouvé, en le maniant beaucoup, qu'un *lapsus* : un Bernier (Eugène) avant Bernier (Emile) ! Des jaloux qui passèrent un temps considérable à en chercher n'en ont pas trouvé 10 un peu authentiques sur 10.000 mentions.

Des commissions ont décidé. Les gens de ces commissions sont morts, ou à la retraite, ou s'en lavent les mains. L'aiguilleur lance un train sur la voie qu'il croit bonne, mais il ne monte pas dedans, n'est-ce pas ? Et ce n'est ni à la commission, ni au ministre, ni aux auteurs, qu'on peut s'en prendre.

A qui ? Peut-on savoir en administration...

Quelle est donc cette besogne étrange et colossale dans laquelle les crédits, la science, toutes les forces vives d'une institution sont engagées, qui a justifié l'abandon du Catalogue vrai, commencé sous l'Empire, dont 2 parties (Histoire de France et Médecine) — soit au moins le tiers des collections d'alors, — avaient été terminées, publiées ?

C'est un catalogue, non pas au sens où le public l'entend, mais conforme à une religion qui a ses rites, d'ailleurs aussi divers qu'il y a de bibliothèques. C'est le catalogue comme les bibliographes l'entendent. Le catalogue « scientifique ».

Mais en disant que ce catalogue est scientifique, on va croire qu'une telle œuvre est faite pour rendre service à d'autres sciences que la bibliographie elle-même. Il ne s'agit pas de cela. C'est une œuvre belle en soi, où la science — d'autres diraient le jeu — consista à décrire systématiquement chaque ouvrage, de telle façon qu'il *ne puisse être confondu avec un autre*, n'y eût-il de différence que celle qui sépare le 5^e mille du 6^e mille de tel roman, qui d'ailleurs ne fut tiré

qu'à 500 exemplaires. C'est l'anthropométrie des volumes ; les fiches de M. Bertillon n'ont point plus de précision.

On peut douter qu'il soit utile de prendre contre des livres inoffensifs les précautions que la police prend contre les gens suspects. Mais on sait le prix attaché par les amateurs à telle édition qui contient seule telle faute d'impression. Les livres anciens peuvent être décrits avec minutie. Si ce n'est pas utile, au moins c'est limité : on n'en fait plus, n'est-ce pas ?

Le goût des livres, et des vieux livres, est encore un des plus nobles sports de l'humanité ; c'est une sorte d'inversion, mais assez peu dangereuse, de la passion de la lecture.

Tout de même on étonnera beaucoup de gens en disant ce que coûte un monument si noble, car ce ne sont pas seulement les ouvrages de valeur qui y sont l'objet de coûteuses descriptions, ce sont des brochures, placards, paperasses et bilboquets, que l'on a faits rares en les sauvant du panier.

La loi, l'honneur professionnel interdisent au bibliothécaire de choisir. L'égalité n'est pas un mot dans la république des livres. Sans doute il y a des classes dans l'ordre matériel : il y a le rang de taille. Il y a une Réserve pour les délicats ou les précieux ; il y a même un Enfer pour les polissons. Il y a un millier de recueils factices, des centaines de mille pièces qu'on entasse au hasard, — et que l'on ne catalogue pas. Mais le catalogue ne veut rien savoir. Le catalogue ne connaît que des numéros. C'est le régiment.

Il fait marcher de front une Encyclopédie avec son prospectus, enregistre avec la même majesté imperturbable un incunable, un recueil de lois et un vaudeville, et il met le tout ensemble. Il n'y a ni petits ni grands ; il y a le règlement.

La préface le dit avec on ne peut plus de majesté :

Qui pourrait, dit-elle, prendre la responsabilité de condamner à l'oubli une énorme quantité de productions du temps passé ou du temps présent ? Où fixer la limite de ce qui doit être catalogué et de ce qui doit être omis ?

Qui va prendre cette responsabilité ? — Vous-même ! Vous seul avez osé choisir dans la foule innombrable des écrivains passés et présents... !

Vous avez appelé ceux dont le nom commence par A.

Alors peut-être un jour appellerez-vous l'F, peut-être le G, peut-être... Mais le Z, hélas !

Or, il ne fut jamais question de « condamner à l'oubli », qui que ce soit. Si, pour les chansons de Béranger, dont nous

citons plus loin l'incroyable notice, on avait ajouté aux recueils de chansons complètes « plus un lot de 53 chansons détachées », ces 53 chansons ne seraient nullement omises ; chacun serait libre d'y fouiller. Mais 53 *œuvres* — d'autres ! — seraient vraiment, et dès maintenant, tirées de l'oubli.

Nous ne faisons pas fi des brochures ; même, étant souvent inconnues, elles sont plus utiles à faire connaître que des volumes, décrits partout déjà, et le but d'un catalogue est de nous les révéler. Mais c'est au sujet qu'on les cherche ! Quel moyen de deviner le nom de leur auteur ?

Curieux des éléphants, l'idée me viendra-t-elle de consulter les œuvres de M. Léopold Delisle ? Quand l'idée m'en viendrait, il me faudrait lire plusieurs centaines de pages de la bibliographie de ses œuvres, où une seule mention intéresse les pachydermes. En outre, avant d'aborder les détails et brochures, je parcourrai probablement quelques ouvrages généraux.

Il importe donc qu'un catalogue les distingue.

Une longue liste sans méthode n'est pas seulement oiseuse, elle est gênante. Elle ne perd pas seulement le temps des fonctionnaires et imprimeurs du gouvernement, mais celui du public qui s'embrouille dans ce fatras, dans ces pages et ces pages où rien ne distingue l'important du détail.

Ici, un progrès. Depuis le tome V, les mentions donnent le nombre de pages de l'ouvrage. On court enfin moins le risque, voulant un livre sur la Grèce, de déranger quatre prospectus financiers et un monologue. Mais les manuels scolaires... !

Cette vaste affaire, qui n'a donc nullement le but de renseigner les gens sur les livres qu'on peut lire, nous ramène aux discussions précédentes — Catalogue de Matière ou Catalogue d'Auteurs — et ç'en sera la plus belle illustration.

§

Les « auteurs » disent que quand leur catalogue est terminé, et imprimé, on peut faire sur fiches autant de catalogues méthodiques qu'on veut, et sur différents systèmes. Les paléographes n'y voient aucun inconvénient. Mais les savants qui guettent les tout derniers travaux de leur partie, trouvent quelque ironie à une promesse qui ne peut avoir d'effet qu'après notre mort à tous. On retournera d'ailleurs aisément l'argument, car la table par auteurs d'un catalogue de matière est une œuvre peu coûteuse, rapide et facile ! On en a un exemple à la Nationale même pour l'Histoire de France.

Et si, avant d'aborder le joujou de la paléographie appliquée au café-concert, nous revenons à ces catalogues déjà décrits, c'est qu'il faut bien qu'on sache que c'est une œuvre utile et perfectible qu'on a abandonnée pour ce sport sédentaire.

Le danger de ces catalogues est qu'ils donnent au public l'illusion d'avoir tout lu sur un sujet. M. Delisle, dans sa préface du *Catalogue général*, raille le lecteur qui, s'étant reporté au chapitre de Saint-Louis, croit lire tout ce que possède la Bibliothèque sur ce sujet : soit 200 ouvrages, dont 190 ne valent rien. Et il n'aura pas vu « les *Layettes* du Trésor des Chartes, les *Olim* du Parlement, la chronique de Mathieu de Paris, celle de Salimbene, les *Fœdera* de Rymer..., pas même les 484 pages in-folio consacrées à saint Louis dans le Recueil des Bollandistes... » — Soit, mais ce lecteur serait mille fois mieux renseigné, s'il avait pris bonnement le Larousse ou un petit Duruy, pour quelques sous sur les quais, qui lui eût conseillé non pas 200 ouvrages médiocres, mais un bon !

A ce lecteur-là, qu'offre donc l'autre catalogue ?

Certes, rien du tout. Mais non un rien-du-tout qui dort et se croise les bras. Un rien-du-tout énorme, d'un travail acharné, un rien-du-tout interminable, qui coûtera son million.

L'homme capable de lire 200 volumes sur ce sujet sera-t-il assez sot pour se lancer dans un tel travail sans quelque préparation ? Est-ce pour un ignorant total qu'on fait des catalogues en 986 divisions ? Non, mais il trouve utile de parcourir toutes les vies de saint Louis pour ne pas refaire ce qui a été fait, pour s'assurer qu'il n'a rien oublié, et ni les *Layettes* ni les *Olim* ne lui fourniront tels détails que d'autres sections du catalogue de l'Histoire de France révéleront sur le costume, les noms, le cérémonial, les guerres, la marine, les routes, etc. Et si l'éminent paléographe avait pris son exemple à une époque où l'imprimerie existait, il aurait trouvé non 200 mais 2.000 ou 200.000 ouvrages et documents du temps, dont pas un seul ne peut être relevé sans un catalogue méthodique, — à moins, comme je l'ai vu faire à un malheureux qui faisait à la Nationale une bibliographie russe, de demander un à un tous les ouvrages de la section où la Nationale met la Russie... Il y en avait 62.000.

Donc, quoi que vous fassiez, vous choisirez quand même.

En vain, par *paresse*, vous vous jetterez dans des travaux interminables. En vain pour éviter une décision à prendre,

vous copierez, copierez éternellement, tel Bouvard et tel Pécuchet, perdus à la recherche d'une science automatique, orgue de Barbarie que l'on n'aurait qu'à tourner ! Il faut choisir et décider. Entre tant de découvertes, d'inventions, de systèmes, d'efforts, vous avez choisi. Celui qui, embarrassé devant plusieurs routes, reste en place, choisit tout de même. Celui qui dort à un cours, qui ne lit pas un livre, émet une opinion sur ce cours, sur ce livre... Et de même celui qui copie des titres, des titres et des titres sans savoir où il va, sans savoir à quoi cela sert, ni quand il s'arrêtera, émet sur l'utilité des bibliothèques, des catalogues, et des crédits une opinion singulière, systématique, étroite, sectaire, absolue, — *personnelle*.

Toute l'œuvre des bibliographies scientifiques la réfute à présent.

Au temps où la Nationale commença ses catalogues, la bibliographie scientifique n'existait pas. La médecine notamment trouverait aujourd'hui le problème autrement débrouillé. Les sciences physiques, naturelles, qui restaient à traiter, ne se trouveraient plus aujourd'hui devant l'inconnu. Des méthodes existent ; les spécialistes s'en servent. Le catalogue méthodique embrasserait aujourd'hui les sciences et les beaux-arts, sections immenses où dorment des œuvres ignorées sur des sujets qu'on étudie chaque jour. Aurait-ce été plus long ?

En 1857, Prosper Mérimée, qu'on cite, raillait les efforts faits pour obtenir un catalogue méthodique, s'impatientait de ne pas le voir aboutir. Et il était commencé depuis cinq ans.

Le catalogue d'auteurs est commencé depuis trente, son impression depuis dix ! Et nous avons les noms d'auteurs, de A à C.

Mais où trouver une commission capable de s'entendre sur la méthode idéale du rangement des livres ?

Nulle part. Pendant que l'Académie, dit Spencer, faisait deux lettres de son dictionnaire, Littré eut le temps de faire à lui tout seul un dictionnaire complet, et qui contient beaucoup plus de choses que n'en met l'Académie dans le sien.

De même, Brunet a mis à son *Manuel du libraire* une table excellente, et on pourrait soutenir que le catalogue méthodique des livres français n'est pas indispensable, puisque l'industrie privée se charge de le faire, et que le Lorenz, à la Bibliothèque, est plus utile que le catalogue officiel.

Un catalogue méthodique est arbitraire, c'est évident ! mais cet arbitraire-là, c'est toute la question. Qu'il prête toujours à

la critique, et que la prudence conseille de ne pas en faire si l'on ne veut pas être critiqué, c'est encore évident : un soldat est exposé à recevoir des coups, s'il commet l'imprudence d'aller en guerre !

Mais les très éminents érudits qui décidèrent de renoncer aux entreprises méthodiques crurent évidemment agir avec prudence et borner leurs désirs pour être plus sûrs de les réaliser. Plus d'arbitraire, des choses nettes, précises, « scientifiques ». Ce fut le positivisme de l'école, le catalogue impassible, le renoncement aux systèmes, l'entrée dans l'absolu.

Il n'y a rien d'absolu et la prudence est dangereuse. Autant que le catalogue à système, le catalogue sans système est une utopie...

Espérer décrire avec soin l'ensemble du dépôt laissé par les siècles passés, en y joignant non seulement tout ce qui paraît chaque jour, mais tout ce qui paraîtra pendant tout l'avenir... Utopie, à laquelle, cependant, on croit encore et qu'un travail intense s'efforce de réaliser.

Tout ce qui paraîtra...

Tout ? Oui, tout, puisque l'on ne peut choisir... Mais que signifie « tout », lorsqu'il faut bien commencer par un bout, et qu'on ne nous dit pas quand on aura fini ? « Tout » n'est ici qu'un idéal jamais atteint. « Tout » revient à dire que le choix d'un homme est hasardeux, que tout cela est un casse-tête, qu'on ne peut pas demander de telles responsabilités à un fonctionnaire. Qui donc sera responsable ? L'alphabet, A. B. C.

Et toute cette querelle « matière et auteurs » se résume dans le « ce n'est pas moi » des fonctionnaires et des enfants.

Scientifique, ce catalogue ? Il n'est qu'administratif.



Ce fut donc en 1875 qu'abandonnant l'œuvre d'un catalogue général on se mit à l'œuvre, utile, urgente d'une inventaire des livres non catalogués.

Cet inventaire a été terminé en moins de vingt ans.

« En tout temps, écrit M. Picot en 1893, et dans toutes les branches de l'activité humaine, il est rare de voir un projet accompli, mené jusqu'au terme par celui-là même qui l'a conçu. L'inventaire général est terminé ! »

Il aurait suffi de l'écrire en double, mécaniquement, pour mettre entre les mains du public, dès 1893, un instrument de

travail complet, de premier ordre ! — On ne l'a pas fait, parce qu'on voulait un catalogue *imprimé*, une chose parfaite, un honneur national.

S'il suffisait d'envoyer à l'imprimerie les fiches faites... Mais impression veut dire : révision soigneuse, recherches, identifications, une foule d'histoires dont l'impression n'est qu'une partie.

Il y a donc deux parts dans l'œuvre entreprise en 1875 : une d'urgence, hâtive, mesurée aux besoins du public, aux crédits alloués, à la vie de ceux qui l'entreprirent, à la durée des systèmes qui régnaient alors... — Celle-là, on l'a menée à bonne fin.

Il y en a une autre, — une d'un nombre d'années qu'on ne peut calculer — une à prétentions définitives — ne se contentant pas de vouer tous les efforts d'un homme ou d'un groupe à une œuvre, mais disposant à l'avance des efforts de générations qui auront d'autres idées, d'autres besoins...

Il n'est que trop commun, « dans toutes les branches de l'activité humaine », comme dit M. Picot, de voir des œuvres provisoires, faites d'urgence, par des jeunes, que l'on mène à bien, — et qui sont durables, — et des œuvres faites pour l'éternité, des histoires colossales, académiques, entreprises par des gens d'expérience... — et ce sont celles-ci qui passent, se démodent, souvent ne finissent pas !

Le catalogue dont nous allons parler, qui en est au *D* au bout de onze ans, n'est donc pas le *Catalogue général* qu'on voit sur le titre. Il n'est que la 1^{re} partie, la plus facile, la moins utile, non pas d'un catalogue, mais d'une liste des volumes que l'on a. C'est la Table, par noms d'auteurs, d'un Catalogue qui n'est pas fait, qu'il n'est pas question de faire, qui a été commencé, mais est abandonné depuis trente ans.

II. *De l'Impression.* — Cette table, fallait-il l'imprimer ?

Alençon, qui ne possède pas Balzac, imprime son catalogue...

Pour les livres nouveaux, le British Museum, la Bodléienne d'Oxford emploient un simple polygraphe qui donne 4 et 5 copies nettes qu'on colle sur registre. Le British fait, depuis 1888, ses intercalations tous les quinze jours. On imprime beaucoup plus tard.

Le système de reliure mobile adopté à la Nationale pour le catalogue récent offert au public, — système imité notamment à Berne et Cassel — est beaucoup plus lent, exige un petit

travail de reliure ; le catalogue n'est au courant qu'à deux ans près. En outre tourner une à une chaque petite page mentionnant un seul volume est bien plus long qu'en parcourir une page pleine.

Aujourd'hui un certain nombre de bibliothèques ont une imprimerie spéciale, Boston en a une grande, les populaires de Berlin en ont de petites. La composition mécanique réserve évidemment l'avenir aux catalogues imprimés. Nous pensons que très prochainement les questions d'impression de catalogues, qui pèsent si lourdement sur les bibliothèques, ne se poseront plus. Le bibliothécaire achètera ses fiches toutes faites ou les imprimera lui-même. En attendant, il y a des machines à écrire, qui peuvent donner couramment 10 exemplaires dont 5 au moins parfaits, et on obtient des reports à plus grand nombre.

Mais avec 5 copies : deux au service, deux au public, et une de réserve, il y a de quoi se contenter. Le British se contente de 4. La Nationale n'utilise pas plus d'une vingtaine d'exemplaires de son catalogue imprimé.

A la bibliothèque de l'Université de Berlin, cent fiches de livres variés, rédigées avec tout le soin voulu, ont donné les temps suivants :

à la main :	un ex.	7 heures 54.	— 2 ex. :	14 h. 28.
à la machine :	— 5 —	35 —	— 6 —	6.

M. Léopold Delisle a souvent défendu le thème de l'impression contre les rapporteurs du budget qui se demandaient quel plaisir la Bibliothèque Nationale trouvait à réimprimer à grands frais le *Journal de la librairie* sous le nom de *Bulletin*. Il a résumé dans la préface du Catalogue général les 5 arguments décisifs :

1° L'impression dispense de faire à la main les copies...

— Je crois bien que la Nationale est le dernier endroit de l'Univers où l'on montre des copies à la main ;

2° Elle évite les « minutieuses vérifications auxquelles chaque copie devrait être soumise... » — Evidemment. C'est pour cela que dans le commerce on a des copies de lettres... ;

3° C'est le plus sûr moyen d'assurer la fixité des cotes. Ah ! ceci est important. Mais c'est bien le plus grave défaut de l'impression. Quoi ! rien de rien jamais ne pourra plus être changé ? C'est la perpétuité des méthodes surannées qu'on assure là. Il s'agit d'empêcher tout remaniement futur, sur-

tout celui qui fut le premier acte de l'administrateur de 1875 : changer les cotes. L'architecte bâtit de même en monolithes égyptiens pour que cela dure. Jamais finie peut-être, inadaptable, inutile, mon œuvre durera. Echanges, changements, reclassements, améliorations... Impossible ! On a publié les *cotes* des volumes ;

4° « Lecture très facile et dont la netteté abrège les recherches. » — Le catalogue actuel répond bien peu à ce but ;

5° L'impression fait connaître ce qu'on possède et ce qui manque.

On le sait bien, ce qui manque : les livres et revues de l'étranger... Cent mille francs pour montrer qu'on n'a pas de quoi les acheter !

Nous laisserons donc ces arguments de l'archéologie et demanderons : devait-on imprimer le Catalogue ?

Nul ne conteste qu'un catalogue imprimé soit plus commode qu'un autre, mais y a-t-il proportion avec la dépense engagée ? Cette grosse affaire n'a pu être « enlevée » que par des raisons sentimentales que l'on peut classer ainsi :

1° La Bibliothèque Nationale n'a pas de catalogue ! Il lui en faut un ;

2° Elle contient « tout ce qui paraît »... C'est donc une bibliographie générale de la France que son catalogue. C'est une œuvre nationale !

3° Le British a imprimé le sien.

Reprenons : I. — La fable que la Bibliothèque n'a pas de catalogue est justifiée par l'embarras du public à « les trouver ».

J'en ai des cent et des mille,
Seul'ment j'en trouv' pa' un d bien.

J. Richepin, de l'Académie française.

Le Rapport Picot, qui décida, en 1893, de l'impression, en énumère 12, et en fait un tableau pour récapituler.

Mais il ne lui vient pas à l'idée de les utiliser, ni même de faire l'addition, pour voir, des fiches qu'on aurait toutes prêtes, imprimées, bonnes à coller.

Essayons. M. Delisle, comptant en 1889 « les articles ne rentrant pas les uns dans les autres », sur 1.481.031 au total évaluait à « un demi-million » — 390.500 anciennement et 118.380 tout récemment — les *articles* ou ouvrages (ce qui fait bien un « million de volumes » ou le tiers de la Natio-

nale), dont « le catalogue était à la disposition des lecteurs ».

Il y est toujours, avec des additions, il n'y a qu'à l'unifier pour qu'on s'en aperçoive.

En 1897, début de l'impression du catalogue, le total des articles — volumes ou séries — était de 2.048.893. Mais on avait à en déduire 60.000 factums, dont le catalogue est terminé, 30.000 thèses, 60.000 catalogues de ventes, un nombre incalculable de journaux, revues, bréviaires, prospectus, recueils divers qu'il n'est pas du tout question de faire figurer dans le catalogue actuel. Un million et demi de notices était une évaluation large du catalogue commencé des *Auteurs*.

Or, l'on en avait à cette époque, imprimés suivant les règles, et en nombreux exemplaires :

Catalogue d'Histoire de France.....	161.763
— de la médecine.....	33.011
Bulletin français. 1882-1896.....	105.000
— étranger. 1877-1896.....	90.000
Collections spéciales (Angrand, Schoelcher, etc.).....	10.000
Livres anciens acquis récemment.....	3.400
Thèses étrangères. 1882 à 1895.....	30.000
	433.174

Ces chiffres sont ceux de la Préface de M. Delisle. Ce sont les notices des « articles principaux ». Et les 33.011 de la médecine (page 75) sont « 42.000 environ » (page 31).

Mais en plus de cela il y avait des suppléments autographiés : 2.695 pages d'Histoire de France, 681 de Grande-Bretagne, 509 et 122 d'Espagne et Portugal, 687 d'Asie, 312 d'Afrique. On continue encore la France et l'Amérique. Il y avait aussi une *histoire générale*, une *histoire d'Italie*, dont on ne parle pas. En tout près de 100.000 volumes décrits.

Et maintenant est-ce que le reste ne l'était pas ? Est-ce qu'il n'y a pas un certain Brunet, un certain Lorenz, un Quérard, un *Journal de la librairie*, et des étrangers tant qu'on veut, qui ont décrit fort convenablement les livres en question ? On pouvait se procurer plusieurs exemplaires de ces ouvrages imprimés, y ajouter les cotes. Mettons qu'on aurait eu à ajouter un petit volume : ce qui n'est décrit nulle part ! Opuscule intéressant, certes, qui eût couvert ses frais d'impression.

Avec 8 ou 10 exemplaires, Lyon et Marseille en auraient eu, peut-être Londres et Berlin ! L'achat d'une machine à écrire ou d'un reproducteur quelconque ne coûtait pas le prix du rapport Picot à imprimer.

Enfin le Catalogue du British Museum, terminé aujourd'hui, et fort commode, aurait pu fournir bien des notices...

Nos mentions du catalogue général reviennent bien à 2 francs pièce. Celles du British, achetées toutes faites par les premiers souscripteurs, leur sont revenues à un sou — sou français : 0.05 — non la pièce... mais le cent ! C'est le prix que la Nationale les aurait payées, si elle s'en était servie.

On peut donc conclure que si la Bibliothèque n'a pas « un » catalogue pour le public, c'est qu'elle le veut bien, qu'il n'était même pas besoin de crédits spéciaux pour cela. Il aurait figuré au crédit... de reliure !

Et depuis longtemps il serait prêt.

Il le sera quand on voudra.

II. — Passons au beau rêve d'une bibliographie générale de la France. Hélas ! ce n'est pas le cas...

1^o La Bibliothèque Nationale ne possède pas tout ;

2^o Le catalogue en cours ne contient pas tout ce qu'elle a.

Nous avons vu à propos du *Dépôt légal* que les imprimeurs déposent en somme quand ils veulent bien. Les réclamations ne peuvent se faire qu'après prescription. Les tirages à part ne sont presque jamais déposés, et des volumes viennent sans gravures, sans couverture ni titre. Sous l'Empire toute la politique restait en route. La littérature républicaine de cette époque fait grand défaut, malgré le don Schœlcher. Manque aussi la littérature *française* imprimée en Suisse, en Belgique, au Canada...

Malgré quelque opposition, des rédacteurs du catalogue général ont pris l'initiative d'envoyer des épreuves de leurs notices aux auteurs — quand ils étaient vivants, ce qui est assez rare. Plusieurs centaines d'ouvrages souvent intéressants rentrent ainsi chaque année — presque 5 o/o du fonds général ! — 3.800 ouvrages depuis qu'on a commencé, c'est-à-dire pour les noms qui vont de BO à CO : il suffisait donc de demander !

Nous insistons sur cette utilité du catalogue général. Imprévue, mais immense. Pourquoi l'avoir attendu ? Comptez ce qui rentrerait si l'on avait un Catalogue complet à offrir au public ! Ils sont très rares ceux qui, possédant un ouvrage que la Nationale n'a pas, — même s'il n'est pas d'eux — ne sont pas *heureux* de l'offrir !

Le catalogue ne contiendra pas tout.

C'est-à-dire qu'après les auteurs on fera les anonymes, et après les anonymes les séries spéciales, et alors on aura tout, mais il faudra recommencer. On a pourtant déjà commencé à publier des séries spéciales, celles qui intéressent les historiens, évidemment.

Espérons les autres.

On s'étonnera de ne pas trouver de plaidoyers au nom de M^e Léon Cléry. C'est parce qu'il y a une section spéciale pour les plaidoyers. Mais alors on s'étonnera d'en trouver au nom de Berryer. C'est parce qu'il n'y avait pas de section spéciale à ce moment-là.

La thèse de médecine de G. Clemenceau, celle de droit d'Emile Augier n'y figurent pas. Sections spéciales. Il y aura de même *les actes royaux*, les « publications économiques, industrielles et commerciales », les documents parlementaires et administratifs, les morceaux de musique, etc. Quelle science, quelle exactitude pour décrire la chanson de Béranger intitulée *le Lavement* ! C'est parce qu'elle est sans musique. *Le Lavement* avec la musique n'est plus de Béranger.

Nous n'entrerons pas dans les raisons qui font que des papperasses insignifiantes sont « de quelqu'un » alors que de plus importantes ne sont « de personne ».

Sans doute il eût été bien long de faire des renvois d'auteurs à ceux qui écrivirent tel chapitre, qui vaut bien un volume, de l'Histoire de France publiée par Lavissee et Rambaud. Il faut une règle, n'est-ce pas ? La règle c'est : pas plus de cinq. MM. Dieu-La-Foy, Francis, Désaugiers et Dupaty n'étant que quatre pour écrire *Une Matinée du Pont-Neuf*, divertissement parade ou en acte, sont des auteurs, et toi, Francis, je dévoilerai ton pseudonyme, qui peut être Cornu et peut être d'Allarde (Marie-François-Denis-Thérèse Le Roi, baron d'Allarde; 90 vaudevilles en 1 acte, ayant mobilisé 14 colonnes de catalogue et 190 collaborateurs, — dont le tour viendra).

III. — Venons donc à l'argument sérieux pour l'impression du catalogue : le British Museum imprimait le sien. Le sien pouvait en partie nous dispenser du nôtre — on y a recours encore, parfois, malgré le nôtre, pour les livres étrangers et la biographie. Et le British ayant moins à faire, ayant plus d'argent et plus d'employés, ce qui est pour lui du luxe est de la folie pour nous. Oui, le British a imprimé son catalogue. Mais le public a eu toujours, n'a pas un instant cessé

d'avoir un catalogue complet, à jour. Le conservateur Garnett avouait lui-même en 1879 (Garnett Series, I) que, si l'on imprimait, ce n'était pas pour le public, mais pour les bibliothécaires. La seule raison *publique* était que les gros volumes de l'ancien catalogue, que nous avons maniés, où on collait, au fur et à mesure, les titres, faisant deux anneaux énormes, qui, grandissant sans cesse au centre de la Salle, menaçaient un jour de chasser le public ! Il y avait 150 volumes en 1850, et 15 fois ce chiffre en 1875 ; 70 volumes manuscrits en ont fait 32 imprimés, et le British a place pour plus d'un siècle de catalogue, sinon de livres.

Les prix d'impression (110 £ par volume) sont sensiblement inférieurs à ceux dont nous honore l'Imprimerie Nationale ; le format est autrement commode, le texte plus lisible. Les noms tirent l'œil. On n'a pas ce bel aspect typographique où rien ne se distingue, et qui fait l'orgueil des gens du métier.

Ah ! si l'on avait su que l'Imprimerie Nationale serait obligatoirement chargée de fournir la grande œuvre au double du prix auquel l'industrie privée la fournirait, — et que les crédits ne permettraient pas de donner plus de 16.000 francs d'impression, soit 4 volumes imprimés nationalement... — Mais le British, ayant un bon tiers de volumes de moins que nous, avait quadruple crédit pour en faire le catalogue (3.000 livres pour impressions) et put diminuer d'un sixième en cours de route, grâce à la libre concurrence, le tarif d'impression.

Dans ces conditions, la grosse erreur d'un catalogue sans date ferme, qui, dit Garnett, fait que si Browning aidé de Tennyson traduisirent Homère quand paraissait le catalogue des œuvres de *Jones*, on trouve à Tennyson un renvoi à deux noms où l'on ne trouve rien du tout — cette absurdité, commune aux deux catalogues, est moins grave dans celui du British, qui a été vite fini.

J'ajoute que le succès de ce catalogue fut grand. Il vaut très cher et on est resté à court d'exemplaires. Mais les premiers souscripteurs, à 5 livres par an, n'ont payé que 2 shillings par 5000 titres de volumes.

Le plaisir d'imprimer, de vouer les autres à un travail qui vous a plu, de décider du sort des choses *in æternum*, et d'être aussi savants que le British ne suffit pas à justifier le grand échafaudage qui peut encombrer, le siècle durant, notre

établissement national, et décourager budgets et bibliothécaires.

Il ne justifie pas l'abandon d'une œuvre commencée par nos prédécesseurs, œuvre plus utile et *moins longue*.

Il ne justifie pas l'abandon de toute méthode utile aux sciences, — aux sciences dont c'était le tour d'être classées et cataloguées.

Et quelque commodité apparente qu'ait l'impression, le prix qu'elle coûte est hors de proportion avec son utilité.

Elle voue des générations au système discutable qu'un spécialiste approuva. L'impression, c'est la restauration en matière d'art. Elle oblige l'avenir à l'opinion d'un architecte.

Cela ne veut pas dire que, pour une bibliothèque qui a beaucoup d'argent et où tout est classé, l'impression ne soit à conseiller : Si la Bibliothèque Nationale avait classé ses fonds spéciaux, sa musique, ses recueils factices, si elle avait de quoi relier le principal et de quoi acheter la littérature étrangère, si enfin il y avait, pour le public, de bons catalogues à jour, auteurs, sujets, de l'ancien et du nouveau, la question de l'impression ne serait pas discutée.

Discutée... mais elle ne se poserait pas ! Elle serait une bonne affaire, qui trouverait des éditeurs. En texte lisible, en volumes maniables, ça se vendrait.

Ces arguments divers envisagés, l'on sera mieux à même de répondre à la question : fallait-il imprimer le catalogue ?

Eh ! bien, oui, cent fois, le catalogue de la France était à imprimer. C'était l'*œuvre* à accomplir.

Mais avant d'imprimer un livre, il faut l'écrire.

Il y a des romans-feuilletons qui s'affichent sur les murs avant qu'une ligne en soit écrite. Au fur et à mesure du succès, on les rédige. Parfois, l'auteur s'embrouille, le public aussi... En voilà assez, dit le directeur. Tuez-les tous, ou mariez-les : *faites une fin !*

On avait tous les éléments. Il y avait à les fondre, et même en réservant pour l'impression quelques vérifications dernières, fixer, arrêter la masse à décrire. Le catalogue rédigé, copié en plusieurs exemplaires, dont un au moins à la portée du public, eût permis d'étudier et réparer les lacunes avant de leur donner cette « fixité » que doit donner l'imprimé ! On aurait eu une vision plus nette des méthodes à employer, des impossibilités, — et des éliminations à faire.

Le rapport est de 1896. Le catalogue aurait pu s'arrêter à

1900, date commode; il serait en mains depuis longtemps aujourd'hui, on pourrait dire exactement le nombre de pages et le prix de l'impression, qui aurait pu ne commencer qu'après avoir simplifié, éclairci et passé quelques années à la chasse aux manquants, pour qu'il représente la France.

II

CE A QUOI ON TRAVAILLE.

FORMAT. — Le format d'un catalogue de Bibliothèque n'est plus très discutable. Comme il doit servir à des répertoires sur fiches, c'est la largeur des fiches, ou le double, à deux colonnes.

L'Institut bibliographique a adopté 12 centimètres et demi. Cette largeur tend à s'uniformiser. Presque toutes les grandes bibliothèques l'ont adoptée. Ses avantages ?

1^o Grande économie. C'est la dimension où le plus de titres, imprimés en 9, tiennent en une ligne ;

2^o Facile à manier, et à lire pour les vues moyennes ;

3^o Permet des additions *lisibles* à la main, mais surtout permet l'emploi de machines à écrire ordinaires ;

4^o Le British, Oxford, la Belgique, presque toute l'Allemagne et les Etats-Unis, une partie même des bibliothèques de Paris ont des formats très approchants. C'est l'*échange des fiches* rendu possible ! On peut acheter des fiches toutes faites et les incorporer dans les casiers.

Tous ces arguments ne sont pas suffisants. Il y en a un spécial à la Nationale. C'est que les Catalogues de celles-ci, Histoire de France, Médecine, avaient aussi prévu, adopté ce format ! Le rapport Picot l'indiquait : in-4° à 2 colonnes.

On peut cependant préférer un texte très fin, type commode, maniable, adopté pour les catalogues d'usage quotidien, qu'on fait tenir en quelques volumes. Là, le but est d'avoir son manuel sur la table, et chaque page doit tenir le plus possible. C'est le type de l'index de Fortescue : 3 volumes, et, chez nous, du Brunet, du Lorenz, du Quérard.

Avec ceux-ci déjà, on pouvait se rendre compte qu'au-delà de vingt volumes on s'embrouille dans les tomes, qui se déclassent d'autant plus qu'ils sont plus petits. Que sera une série de plus de cent volumes...

A la bibliothèque, on se sert de fiches microscopiques, tout à fait commodes par le peu de place qu'elles tiennent, mais tra-

vailler sur du fin est bien plus long, imprimer en petits caractères plus cher. Il n'a pas été question d'offrir ces miniatures au public et pour lui on les colle sur des fiches plus grandes.

Une commission discuta ces détails du catalogue. Les uns auraient voulu qu'il tînt dans une armoire; ils espéraient pouvoir en garder un chez eux, et certes on en aurait vendu, d'un *petit* catalogue. Mais les autres en tenaient pour le bon in-4°, où l'on voit clair, qui ne tient pas trop de place, car il faut moins de volumes, et ces gros volumes on voit tout de suite leur titre au dos.

L'in-8°, petit volume et gros caractère, n'ayant aucun de ces avantages, rallia tous les suffrages; mauvais yeux et bons yeux: le format de l'ennuyeux, — moyenne de gêne pour tous.

C'est bien dommage et ce n'est guère réparable. On continue comme on a commencé. 21 volumes pour A et B!

Epeler chaque tome, BOUCI ne dépassant pas BOURNU...

CARACTÈRES. — Nous pourrions prendre pour type minuscule — cependant fort clair — l'index Fortescue ou le Catalogue de la *London Library*, qui a fait tenir 220.000 titres dans un seul tome de format in-4°. Restons en France.

Le Lorenz a des lignes de 45 lettres, deux colonnes de 80 lignes donnant en moyenne 50 titres à la page, et, dans les dépouillements, arrive à 60 ouvrages dans une colonne.

Le Catalogue général, avec 54 lignes de 35 lettres à la colonne, n'arrive pas à plus de 15 à 20 titres par page. Et cela est si peu distinct, si gris à lire, que, par commodité, c'est le Lorenz qu'on prend.

Il y a pourtant plus fin, et la table du Lorenz à trois colonnes, et le journal de la librairie avec 84 lignes de 45 lettres, et ses *offres* et *échanges* donnent 150 titres par page. Et le Lorenz ayant deux fois plus de pages, cinq ou six volumes du Lorenz auraient tenu les 30 du catalogue.

Doubler l'épaisseur des volumes abrégerait aussi beaucoup les recherches. 600 pages, c'est peu pour un dictionnaire. Le petit Larousse que j'ai sur ma table a 1.664 pages, et, de 6 centimètres moins haut, contient la matière de sept ou huit volumes du catalogue.

Tout semble bon pour allonger. Que de blancs! Que de blancs! Et la manie de répéter le nom d'auteur à chaque ouvrage.

CHARPENTIER (Armand). — Ar..... (*Une ligne*).
mand Charpentier. L'Amoureuse Ré..... (*une ligne*).
demption...
— Armand Charpentier. Le Bonheur..... (*une ligne*).
à trois...
— Armand Charpentier. L'Enfance..... (*une ligne*).
d'un homme...

Quelque sympathie qu'on ait pour M. Armand Charpentier, ces litanies exagèrent.

Quant à l'idée qu'on aurait pu employer des caractères plus fins pour les réimpressions, tirages à part, pièces de moins de 48 pages, etc., je sais qu'elle a fait beaucoup rire. Mais il y a bien plus drôle, comme nous allons le voir.

* * *

Un bel esprit de province, ayant traduit dans le patois de son pays une petite pièce de vers de M. Déroulède, eut l'honneur d'être imprimé dans un journal et d'envoyer la découpure « comme don » à la Bibliothèque Nationale.

Cet électeur susceptible exigea une lettre de remerciements (coût 0 fr. 10) et s'informa maintes fois du sort de son opuscule. Ah ! lenteur administrative ! Mourrait-il avant de voir son nom au catalogue ? Il s'impatiente, s'aigrit. On lui faisait observer qu'il fallait faire relier cette œuvre qui, posée sans cartonnage sur les rayons, aurait été vouée à une destruction certaine. Il commençait à accuser le gouvernement qui avait son dessein en écartant du public cette œuvre décentralisatrice et patriotique. Un jour on put, pour le calmer, lui montrer ses vers cartonnés simplement, économiquement (coût : 0 fr. 45).

Ce n'était pas encore l'honneur du Catalogue. Un bibliothécaire rédigea une fiche (coût : 0 fr. 15). Un autre la revit, l'envoya à l'impression, et au bout d'un an environ l'auteur vit son nom imprimé dans le bulletin périodique que publie la Bibliothèque, et dont le prix revient à au moins 0 fr. 40 centimes par mention. Il fallut encore étiqueter la brochure (coût : 0 fr. 05), découper la mention du bulletin et la coller sur des cartes portées au nom de Déroulède (coût : 0 fr. 05), de l'auteur (coût : 0 fr. 05), et des différents sujets (Patrie, armée... etc., 0 fr. 05 chaque) énumérés dans le titre.

Ce n'est point tout. Un jour viendra où, franchissant la lettre C, le catalogue général en viendra au nom du poète. Ce jour-là, l'on reverra les fiches soigneusement. Imprimé à nou-

veau, cet ouvrage important coûtera encore 0 fr. 40 centimes.

Ce n'est pas tout. Franchissant la lettre D, le catalogue en viendra au nom du traducteur... Heureux encore qu'il n'y ait pas plusieurs auteurs, comme dans les chansons...

Ce serait autant de fois 0 fr. 40 centimes.

Nous n'en sommes qu'à 1 fr. 75...

Ce n'est rien. Je dis que cette saleté coûte 3 francs à l'Etat.

Je n'exagère pas. Le temps des fonctionnaires n'est pas compté, de ceux qui ont écrit, répondu, inscrit. Si peu qu'ils soient payés, cela revient toujours cher. Et il y en a. Je n'ai pas dit l'inscription sur les registres, fiches d'envoi, transmissions de bureau à bureau, prise en charge, retraduction du patois en français, et toute la papeterie, fiches, plume, encre, registres, et chauffage, — tout cela bien plus cher quand c'est l'encre et le charbon que le gouvernement paye — et toute cette besogne ne peut aller toute seule, ne la faut-il pas contrôlée, surveillée, conservée, dirigée? Il faut qu'un ministère... — Deux! Les Finances, sont-elles là pour simplifier?

Trois francs! n'est-ce que 3 francs?

Souvenons-nous de la caserne! L'adjudant a hélé le clairon, ce clairon a rappelé au sergent de semaine. On signale une crotte au milieu de la cour... Le caporal est mandé. Deux hommes sont commandés. L'un pour la pelle, l'autre pour le balai. Deux hommes... Mais la brouette, qui donc la roulera? Allez chercher trois hommes, rappelez de nouveau au sergent de semaine...

Trois francs, je vous dis, la crotte, le prix d'un bon volume, d'un bon volume courant — un de ceux qui manquent à la Nationale, par exemple...

Et maintenant il faut dire le plus pénible : c'est que le nombre d'ouvrages de cette valeur dépasse de beaucoup les autres. Ce n'est pas une anecdote qu'on vient de lire, c'est la normale, c'est l'ordinaire, c'est l'énorme majorité...

Jugez-en :

Au hasard, le tome 7 : [BAND-BAROZ].

BARANTE. Neuf pages de catalogue : dix-huit colonnes, sur lesquelles les volumes de plus de cent pages tiennent trois colonnes, en y comprenant toutes les rééditions de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de *Jeanne d'Arc*, etc.

Donc trois colonnes ont suffi aux « œuvres » de cet auteur. Et maintenant on peut calculer qu'il a été dépensé plus d'une

centaine de francs non pour classer, ni pour cataloguer, mais pour imprimer avec luxe, exactitude, pour *embrouiller* la notice relative à l'auteur des ouvrages suivants : 13 discours académiques, 6 lettres, rapports ou comptes administratifs, 3 extraits de revue, quelques traductions et préfaces, 2 notices diverses — toutes choses republiées ailleurs et n'ayant souvent que quelques pages, — enfin 10 colonnes entières de discours à la Chambre des pairs, discours qui tous se retrouvent aux Impressions de ladite Chambre, et ne doivent l'honneur d'être traités à part qu'au hasard qui les fit parvenir isolés, mais qui, isolés, ont tous déjà une fois vu leur titre imprimé tout au long dans le catalogue de l'histoire de France !

De tout cela vingt lignes de renvois n'auraient rien laissé perdre.

Mais... Barante ! Dans une série si vaste, le nom de Barante émerge comme une gloire ! Sa bibliographie pouvait tenir en 3 colonnes ; elle en contient 18. Ils attendent, ceux dont le nom ne commence point par B !

Or, en lisant 18 colonnes de texte uniforme, peut-être avez-vous passé le plus intéressant, peut-être avez-vous *perdu* l'ouvrage capital que rien ne distinguait d'un prospectus ou d'un placard !

Et qui donc empêchait, le catalogue fini, de repêcher ou glaner...

La récolte peut pourrir, on ne glanera pas !

Même volume, au hasard, Monseigneur Xavier Barbier de Montault occupe 18 pages, 35 colonnes.

Il y a d'abord une colonne qui détaille ses œuvres complètes en 14 volumes.

Œuvres *complètes*, oui. — Après cela nous commençons :

Volumes de plus de 50 pages : 2 années liturgiques, 5 ouvrages divers et 2 colonnes de traductions, en tout 4 ou 5 colonnes. Restent 30 colonnes.

On y trouvera un cent de brochures de trois à 16 pages, qui étudient le costume du pape, un carrelage, une plaque de cheminée, les colifichets des Visitandines, des fers à hosties, la loi des chapeaux héraldiques, une lettre de condamné à mort... Quatre étudient des gaufriers.

Ce sont des extraits de revue. Ils doivent cette place d'honneur, sans doute, à ce que les revues qui ne payent point font cadeau d'un tirage à part ; les articles payés sont « condamnés à l'oubli ». Nul n'en fera le dépouillement.

Mais, ô consolation ! Détachés en tirage à part, les non payés se payent dix francs la page à la Nationale !

Seulement, outre le prix, cela complique bien fort la lecture d'un catalogue, même de celui des œuvres de M^{sr} Barbier de Montault ! Si encore ces bibelots étaient en petit texte ! mais, aussi gros que des œuvres complètes, on ne nous fait grâce ni de la justification de l'attribution d'auteur, ni du nom d'imprimeur, ni de quoi c'est extrait, etc. Et c'est encore une grande hardiesse, presque une révolution, que d'avoir retranché la première ligne du titre : *Un point curieux de l'histoire du XVII^e siècle. Une plaque de cheminée du château de...*, titre qui jadis fit faire un renvoi à « xvii^e siècle », pour cette brochure qui discute si la plaque représente Henri IV ou la Sainte Vierge...

Est-ce la peur de terminer qui aligna ces litanies, et répéta cent fois ce qu'il suffit de dire une ? Non. Il y a du catalogue pour cinquante ans. Il y en aura pour nos enfants.

Non. Rien que l'Idéal, le même sens d'une Beauté de métier qui fait que l'Imprimerie Nationale prend deux lignes pour mettre une date et un format. Je crois qu'elle a fait fabriquer des tirets plus longs, des blancs plus larges, spécialement. Quand elle a imprimé « 1829, Paris, D. Belin », la ligne est pleine. Il en faut une autre pour mettre « in-32 ». — Cependant il y a des traîtres. Je dénonce le prote national qui (tome II, 623) fit tenir : « 1826. Lille, L. Lefort, in-32 » en une ligne !

Tout de même pour arriver à faire 17 colonnes avec les œuvres de *Chazet* (René-André-Polydore-Alidan de), il a fallu de la bonne volonté.

On pourra lire encore six pages sur André Chénier. C'est très confus, mais il n'y en a que six pages. Seulement vient l'autre Chénier (Marie-Joseph-Blaise). 27 pages. Il faut tout lire ? — Attentivement.

Ainsi : « floréal an III » en vedette. Qu'est-ce que cela ? Un titre ? Non, la date d'une édition.

République française. Rapport fait à la Convention nationale au nom des comités d'instruction publique et de finances, par Marie-Joseph Chénier, dans la séance...

Ce n'est qu'après ce boniment que le sujet commence.

Rapport sur quoi ? Lisez ! — les 27 pages, — et ne passez pas une ligne. Lisez tout.

Quelquefois — audace ! — on abrégéa, avec trois points.

CHAUMONTEL (Louis-François). — Rapport...

(Autorisation pour le département (*en toutes lettres*) de la Creuse de contracter un emprunt pour l'acquisition du mobilier nécessaire à l'Ecole Normale d'instituteurs de Guéret), par M. Chaumontel, ... (26 décembre 1888). — *Paris, impr. de Mouillot, (s. d.), in-4°, 3 p.*

(Senat. Session extraordinaire de 1888. N° 122.)

Cette notice — dix lignes pour décrire trois pages — n'est-elle pas un peu languette? C'est cent soixante-deux fois qu'elle se trouve répétée. C'eût été une barbarie, une hérésie, que de mettre Chaumontel : rapports au Sénat. 162 pièces.

Un million de livres attendent sans catalogue, mais l'Univers saura que 162 rapports furent imprimés sans date par Mouillot à Paris; il importe qu'il le sache non pas une fois pour toutes, mais 162 fois en dix lignes chacune.

Les derniers volumes sont plus tassés, mais à *Cuvinot* nous retrouvons 184 *Rapports* et trois points, avec 184 fois l'impr. de *Mouillot*. Ces 184 brochures sont d'ailleurs, en place, sous le même numéro.

Quant au « caractère scientifique », qui ne permet pas de toucher à un titre, remarquons que l'histoire du mobilier des instituteurs n'est pas dans le titre. Elle est du rédacteur qui, pour la rédiger — horreur! — dut lire l'ouvrage. — Quoi! de la fantaisie... Fantaisie, je t'admets, mais je t'aime plus brève. Il y a pourtant des fantaisies qui ont grand air. En latin par exemple : *Omnia per Bernhardum Jansz congesta et descripta* (t. XX, 962).

Congesta n'est pas laid, bien plus coquet que *compilata* ou *excerpta*. M. Darras, qui signait de ses initiales des livres latins, est appelé *Atrebatensis* gros comme le bras. On a aussi de la fantaisie en danois, en hollandais, en grec. On sait du grec, — et cher! on traduit l'allemand, pas l'anglais ni le grec. Le turc, oui. Le basque, non. Que dis-je, il rédige en basque!

Les traductions sont brèves, bien trop brèves, mais tantôt on traduit, tantôt on ne traduit pas sans qu'on devine la règle. Car il y a une règle. Quand on traduit l'ouvrage de Chemnitz : *Kleine Beyträge zur Testaceotheologie, oder zur Erkänntniss Gottes aus den Conchylien...* par *Courts essais de testacéothéologie* et *Christliche Vorträge* par *Conférences*, cette avarice contraste avec tant de prodigalités.

Les apôtres de cette grande œuvre — qui eux-mêmes m'ont indiqué beaucoup de ces détails, très inquiets que j'en omette, et j'en omets beaucoup! — n'ont rien d'illuminés. Plusieurs sont des jeunes gens très actifs, très remuants, d'al-

lure même très pratique, bref tous les signes auxquels les vieux prêtres reconnaissent les vraies vocations. La foi sincère est gaie, active, ne dédaigne nullement la plaisanterie et sait être ironique avec même une pointe de fumisterie. Les petites farces des livres parus en cours d'impression :

CHAPUIS (Gustave). Préface. Voir AUGER (Emile). *Les Bouilleurs de Cru.*

Que voit-on à AUGER ? Rien du tout. — Une patience à toute épreuve est un mérite religieux. Le catalogue a un goût spécial pour les litanies. Il y a dans la répétition des mêmes formules, des mêmes mots, un je ne sais quoi qui élève l'âme. Nous avons vu les noms d'auteurs répétés à chaque volume, exactement 31 fois pour G. Fabius de Champville 108, fois pour Gustave Aimard et 213 fois pour saint Alphonse de Liguori dont le nom tient chaque fois une ligne (213 lignes). *Les Visites au Saint-Sacrement*, de cet auteur, tiennent 26 colonnes, dont 3 pour les tirages de 1878 à 1898, etc. Puisse le saint bénir le catalogue ! 77 colonnes à 20 francs pièce fêtent sagloire. Il y avait peut-être des besognes plus urgentes. Nulle n'était plus sainte.

Mais les saints ne sont pas seuls l'objet de la dévotion, et l'éloquence de province n'a pas à se plaindre :

BRÉMOND D'ARS (Anatole-Marie-Joseph, comte de), marquis de Migré. — Allocution prononcée à la séance d'installation du nouveau bureau de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, le 15 janvier 1884 (par M. le vicomte Jules de La Laurencie, suivie d'une allocution du comte Anatole de Brémont d'Ars). — *Nantes, impr. de V. Forest et E. Grimaud* (s. d.), in-8°, 30 p

— Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, installation du bureau triennal, allocution de M. Anatole de Brémont d'Ars... etc.

— Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, installation du nouveau bureau triennal. Allocution de M. le M^{is}, etc.

— Société archéologique de... etc.

Six fois. Une colonne.

L'archéologie ne tient pas seule au cœur d'un paléographe. Nous pouvons nous délecter à la lecture des 21 colonnes consacrées à Edouard-Louis-Alexandre BRISEBARRE, qui signa *A la Belle Etoile, Adrienne de Carotteville, les Bains à 4 sous, Né coiffé*, etc., en tout, j'ai compté : 133 ouvrages décrits soigneusement :

— *Militaire et pensionnaire*, vaudeville en 1 acte, par MM. Edouard Brisebarre et de Lustières (Touchard-Lafosse) (Paris, Variétés, 6 mars 1851). — *Paris, D. Giraud et J. Dagneau*, 1851. In-18°, 36 p.

(Bibliothèque théâtrale. — Auteurs contemporains.)

Pour goûter le sel de cette description (8 lignes) il faut savoir qu'elle sera répétée à Lustières, répétée à Touchard, avec renvoi à Lafosse.

M. Brisebarre coûte donc un soixantième de volume (à 10.000 fr.) = 166 fr. multipliés par le nombre de collaborateurs, plus les pseudonymes des collaborateurs, plus le temps des fonctionnaires occupés à les découvrir, etc.

Le dernier record est COOPER (Fenimore), 43 colonnes. Le monde sait depuis novembre 1906 que la Bibliothèque Nationale possède 7 tirages de *Costal l'Indien*, le 17°, le 21°, etc.

Mais abordons la grave question des pseudonymes.

Quelle importance n'a-t-elle pas, quand le sujet n'est rien et que l'auteur est tout...

C'est donc là que la science, le savoir des techniciens, comme dit M. Aulard, a pu s'étaler toute :

CHAMPOREAU. — *Les Trucs de la mère Picot, cantinière, recueillis par Champoreau.* — Paris, 123, rue Montmartre (s. d.), in-16, 2 ex.

Champoreau ne serait-il pas un pseudonyme ? Qui ? Et pas de date. Quelle peut être la date de cet ouvrage dont nous possédons deux exemplaires, sous les cotes 8° Y² 44936 et 8° Z. 3976 ?

L'hésitation a dû être grande. On en a oublié de mettre le nombre de pages...

Mais M..., l'auteur de *M. Crouton*, pièce grivoise en un acte, est démasqué. Ils sont même deux : Moreau de COMMAGNY et Marie-François-Denis-Thérèse Le Roi, baron d'ALLARDE. 4 renvois, 3 descriptions de 6 lignes. Enfin, si vous cherchez LA CHESNAYE DES BOIS, on vous fera une surprise : voir AUBERT. Vous ne saviez pas ? Vous savez maintenant. Cela fait toujours plaisir.

Cela fera plaisir aussi aux gens pressés qui partent pour les bains de mer, d'aller chercher les guides de Saint-Malo et Trouville à Chmielenski, nom vrai de Constant de Tours...

Et Chojecki, vous connaissez ? C'est Charles-Edmond.

Cette attribution de noms d'auteur est un problème tellement ardu que l'on s'étonne que la tête humaine y résiste, et quand on songe aux doutes et aux scrupules qui agitent un savant avant de faire aux viles habitudes du public la concession d'appeler du nom de Molière ce faiseur de farces que Paul Adam appelle Poquelin tout court, on ne s'étonne pas qu'il faille toute la force de la jeunesse pour rédiger une fiche,

et que nos jeunes chartistes soient si âpres à chasser les vieux.

Aussi ont-ils leur revanche. Ils ont appelé Causse le nommé Pierre Maël ! Comme cela le vil public ne trouvera pas tout de suite ses œuvres. C'est que le Pierre Maël est du Causse et du Vincent, puis cesse d'être du Causse pour être du Vincent pur, ce qui, en dix colonnes contenant 107 mentions, nous donne la joie de voir imprimer 75 fois :

— PIERRE MAEL. (C. Causse et C. Vincent.)..... (à la ligne).

C. Causse et C. Vincent. Eux seuls ? Toujours ? Indivisible-
ment ? On est sûr ?

On frémit aux révélations futures du catalogue.

A qui va-t-on porter les œuvres d'Yvette Guilbert, dont Arthur Byl, quoique payé pour ne pas l'être, se dit l'auteur ?

Il n'y a rien à Byl ! — Et Liane de Pougy, pseudonyme notoire ? Est-ce Liane, ou Pougy, ou Madame X ?...

La science bibliographique n'a pas encore admis le divorce. Les femmes de lettres, on le sait, divorcent quelquefois. Mademoiselle A, épouse B, redevient A, puis épouse C, puis... — que derenvois, grand Dieu ! sans compter les pseudonymes ! Et voilà que l'ouvrage de A, épouse de Monsieur B, se trouve réédité quand A est Madame C...

Et les collaborateurs inconnus ! M. Decourcelles est vivant, heureusement, et pourra nous aider. Mais les Dumas... C'est terrible. De qui sont leurs œuvres ? « C'est Auguste qui m'a fait cette bourde-là », disait le père. — Auguste ? Rien à Auguste. Ni à Maquet ? On a calculé que Dumas n'avait pas eu dans sa vie le temps matériel d'écrire toutes ses œuvres, mais les paléographes auront le temps d'en dénicher, j'espère, les coupables.

D'ailleurs ils sont morts. Tandis que les vivants, ce jeune homme, par exemple, qui a un atelier et paye ses auteurs à la journée. A-t-il des registres tenus ?

Et le travail des prisons ? Le casier judiciaire est secret. Il y a une loi Bérenger. Au bout de 5 ans, les œuvres qu'on a faites... on ne les a plus faites. Le catalogue mouchard...

Tout ce qu'on pourrait demander c'est que la typographie nous aide un peu. Elle permettrait de trouver un Bernard sans lire d'un bout à l'autre 125 pages de Bernard, 250 colonnes de Bernard, y compris saint Bernard et M. Paul Bernard porté à Bernard (*Tristan*), mais non M. Jean-Bernard, porté à Pas-

serieu, ni Jean-Pierre Bernard de Lyon, porté à *Bernardus*.

On saisira la fine ironie qui de *Chatrian* (Alexandre) renvoie à *Erckmann* (Emile) les ouvrages dits d'Erckmann-Chatrian. Mais on peut rendre hommage à la haute science des archivistes-paléographes qui ont dévoilé dans les 113 notices consacrées à *Paul-Aimé-Chapelle, dit Laurencin*, les pseudonymes d'*Evrard, Léonard Auvray*, évité la confusion avec *Paul-Adolphe-Chapelle, dit aussi Laurencin*, et une trentaine d'autres *Chapelles*... — 113 vaudevilles, soit $113 \times 3 = 339$ notices, qui jetteront une lumière éblouissante sur l'histoire littéraire du XIX^e siècle.

Et pas un *lapsus*. Le catalogue s'observe, n'a pas de laisser-aller, rien du sans-façon. Il est correct, réglé, et quand vous le trouvez bizarre, c'est qu'il observe quelque protocole inconnu.

Quels principes ont présidé à l'ordre ci-dessous :

BÉRANGER (Pierre Jean de). — *Attila et le Troubadour*, 1824. — *Les Caméléons*, 1815. — *Catéchismes*, 1833. — *Chansons morales et autres*, 1816. — *Chansons* (1821 à 1833). — *Œuvres complètes* : 1834 à 1848. — *Chansons choisies*, 1846. — Musique... 1847. — Album, 1848. — « Re-Œuvres » complètes, nouvelles, choisies... (1850 à 1887). — *Le Béranger des familles*, 1859. — Musique, 1865. — *Œuvres* (1847, 1876, juin 1873). — Gravures, 1875. — *Chronologisch geordnete Auswahl*... 1888. — *Chansons* (1889 à 92). — Autres traductions en toutes langues, couplets de 1830. — *Gaietés*. — *La Grand'mère*. — *Le Lavement*. — *Stances*. — *Vieux Habits*. — *Correspondance*. — *Lettres*. — *Les Femmes*. — *Ma Biographie*. — *Procès*, 1830.

Et dans les 14 colonnes ici résumées, la science a exigé que rien ne distingue le *Lavement* des œuvres complètes ?

Le lecteur qui nous a suivi jusqu'ici, et qui excuse peut-être maintenant le mot de joujou — commence-t-il à saisir l'absurdité immense de la paléographie appliquée au commerce, aux mathématiques, au café-concert et aux tarifs de chemins de fer ? Additionnant les 107 Maël, 133 Brisebarre, 339 Chapelle... de combien de notices utiles le catalogue pouvait-il être avancé ?

Et il ne fut jamais question, entendons-nous, de *vouer à l'oubli* la plus humble fantaisie ! On a raison — non, d'en faire des descriptions aussi magnifiques aux frais de l'Etat — mais de les conserver, et de les classer assez pour pouvoir les trouver et les communiquer, et y laisser chercher le public, sans quoi il est bien inutile de les conserver.

Mais le public attend le catalogue du D au Z !

Et les bibliothèques de France attendent des livres.

L'amour du catalogue y prime l'amour des livres. Qu'on ne prenne pas ceci pour la Nationale seule, où de grands efforts ont été faits récemment. Mais que de provinces je vois occupées à mériter par des descriptions d'incunables les éloges des inspecteurs des bibliothèques, et qui n'ont jamais réclamé aux gens du pays les brochures qu'ils publient.

Oui, tout de même, quand on lit dans le Budget de la Nationale : Catalogues : 100.000 francs, et qu'on sait qu'elle ne peut acheter que 87.000 fr. de livres et périodiques — on comprend qu'il y a un Idéal, un Beau en soi, parfaitement inutile, que des croyants poursuivent parce qu'ils ont la foi...

Cette religion est respectable. Mais elle n'est pas séparée de l'Etat et coûte cher.

III

COMMENT FINIR ?

Je m'expose au reproche d'une bien mauvaise action : « Il y a bien assez de causes de découragement, me dit-on, et de prétextes pour rogner les budgets... sans que le dénigrement d'un travail acharné, consciencieux, savant, — et dont ceux qui le font ne sont nullement responsables, — vienne prêcher l'abandon d'une œuvre si utile. »

En écrivant ces pages, je n'ai eu en vue que rendre possible l'achèvement. L'abandon semble fatal si l'on ne change très bientôt.

Cet abandon, hélas ! aura non une excuse — mais, ce qui en tient lieu, en administration : un *précédent*.

Ce précédent, c'est l'abandon du catalogue méthodique commencé en 1852, poursuivi pendant 23 ans, dont un tiers était fait, un autre tiers était prêt, et que la venue de M. Léopold Delisle a arrêté en 1875, « pour arriver plus vite à des résultats dont le public devait bénéficier »...

Vraiment ne serait-il pas temps que chacun prît la tâche qui lui convient, s'attelât à la besogne qu'il peut accomplir, et n'imposât pas aux autres, à l'avenir, des systèmes qui ont moins de durée que leurs auteurs !

A la Bibliothèque Nationale, en 1875, les sciences — toutes ! — et la poésie et les beaux-arts, le commerce comme la musique — restaient à classer. Cette besogne ne suffisait-elle pas à la nouvelle administration sans refaire le déjà fait ? Pour les

parties même déjà traitées, la classification adoptée dans le passé n'imposait pas l'avenir. Un comptable tire un trait sur l'exercice fini. Ici, non. Toutes les années continuent à courir et les 900 divisions ouvertes sous l'Empire continuent comme jadis, tandis que, sans aucune tentative de classement, s'empilent simplement les volumes d'autres séries, dont le soi-disant catalogue ne nous donne que les auteurs, gigantesque table d'un ouvrage qui n'est pas fait.

Que de choses ont détruites ces fondations énormes ! Nos vieux catalogues du XVIII^e siècle offrent encore à ceux qui les consultent d'utiles séries (sectes religieuses, poètes, etc.). Que de révélations auraient données le catalogue des sciences naturelles ! mémoires inconnus, observations curieuses, des faits, des sujets... — et qu'est-ce que cela peut nous faire, le nom des auteurs que nous ignorons...

Au moment où l'on entreprenait cette œuvre de trois quarts de siècle, M. Delisle repoussait avec un beau dédain les méthodes nouvelles de classification décimale, raillant le travail formidable qu'elle nécessiterait.

Distinguer des auteurs et des éditions n'est pas un travail moindre. Mais quoi !... Lisez cette préface du Catalogue général. Elle est admirable. Avec quelle clarté, quelle lente et sûre méthode toute la partie historique, tout au long, est exposée. Mais à la 63^e page vous trouvez : « N'oublions pas non plus qu'on aura besoin de multiples exemplaires pour dresser, au moyen de découpures, de vastes répertoires répondant à des préoccupations d'ordre très varié... ».

Toutes les sciences, l'industrie, le commerce, les arts, tout — sauf l'histoire — voilà ce que sont les « préoccupations variées » que tout de même « il ne faudra pas oublier ».



Le catalogue doit en effet servir un jour à la confection d'un catalogue de matières. C'est, à vrai dire, une utilité bien vague, dont nos générations n'ont pas à se préoccuper. On peut, il est vrai, commencer dès maintenant. Cela rendra des services — vaut mieux peu que rien, — si par chance le sujet dont on poursuit l'étude fut traité justement par des auteurs dont le nom commence par A, B, C.

Cette utilité même sera, hélas ! bien minime. Ils sont trop ! Ils sont trop !

On a commencé en 1878, avec un Bulletin mensuel où l'on ne met que les premières éditions, un catalogue non méthodique, mais par « mots typiques » du titre. On a déjà dû le recopier et le diviser en deux séries. Elles rendent des services pour les sujets rares. Moins pour les sujets gros, où le lecteur se perd. Au mot *France*, ou *Armée*, ou *Finances*, force est bien de prendre quelque méthode de classement... On y a mis de l'arbitraire, mais de l'arbitraire de mauvaise volonté : un palliatif. N'importe ! De tous les travaux offerts au public de la Nationale, c'est le plus utile.

Mais c'est un catalogue un peu choisi déjà, restreint à de petites périodes, et il est au courant à 3 ans près !

C'est là surtout qu'on voit l'utilité de deux caractères pour distinguer les ouvrages d'ensemble des notes de détail. Beaucoup de bibliothèques étrangères ont un catalogue des brochures (pamphlets) distinct. A la Nationale ils sont séparés sur les rayons, dans le classement. Ce n'est que sur ce catalogue qu'on se croit tenu à les mêler !

C'est par malheur une des raisons majeures de l'encombrement des services que l'existence de ces catalogues de matière, noyés de détails. L'importance de la description trompe le lecteur. Il croit faire venir un livre et reçoit un prospectus. Il dérange cinq ouvrages, dix, tant qu'on en permet, s'impatiente à les attendre pour les rendre, furieux, dès qu'il les a en mains.

On met le nombre de pages, maintenant. C'est bien heureux. Les essais de classement décimal furent raillés comme ne s'appliquant pas à une grande et ancienne bibliothèque, on peut voir que c'était justement en raison de ce qu'elle est plus grande qu'il y faut plus de système, de guide, de divisions...

Quand un tel catalogue comprendra tout, depuis l'origine de l'imprimerie, le moindre mot renverra à des milliers de volumes, de toute époque, de toute grosseur, de toute valeur.

L'on verra alors qu'un catalogue qui veut faciliter les recherches peut quelquefois les compliquer, car la lecture de pages de catalogues, le choix de titres, l'attente de volumes qui ne sont pas ce qu'on veut... tout cela est plus long et moins sûr que si l'on avait mis le lecteur en présence d'un tas de livres. Il eût plus aisément, à l'œil, deviné le sien.

Mais ce sont là questions qui ne se posent pas, car ce catalogue de matière — aura-t-on à le faire ?

§

Il faut finir. Est-ce possible ?

Il faut que ce le soit, même au prix de sacrifices.

Combien de volumes, en tout ? Nous en sommes au 30^e.

Le rapport de 1894 disait : 80 au plus.

Mais il s'agissait de volumes de 32.000 notices, in-4^o, le triple des volumes qu'on fait. Ce serait donc 240...

Cela au moins est net. Quatre par an : soixante ans.

La préface du catalogue s'est bien gardée de telles prédictions. Elle parle seulement d'un million et demi de notices, « chiffre qu'il faut notablement augmenter, dit-elle, pour tenir compte du dépouillement... des rappels... et des ouvrages qui paraîtront dans le cours de la publication... »

Augmentation notable en effet ! Soit. Divisons toujours un million et demi par 11.067, nombre de notices du tome I, cela fera 135 volumes, *chiffre à augmenter notablement*.

Mais 135 volumes pour quoi ? Pour le catalogue général en 3 parties : Auteurs — Matières — Séries spéciales — ou pour celui des Auteurs seulement ?

Le doute le plus profond règne sur ce point. La page LXIV de la Préface parlant des *Mémoires de Trévoux* laisse prudemment croire que c'est anonymes compris, mais alors les chiffres ne s'appliquent plus... L'auteur de la Préface, si merveilleusement clair, précis et prudent, est bien vague page LXIV. Disons donc que le Catalogue a été entrepris sans évaluation sérieuse de son étendue. Du moins, un certain doute laissa venir les crédits. Le mot *Catalogue général* laissa croire qu'il s'agissait de *tout*... Il ne s'agissait que des *Auteurs*, les parties difficiles, urgentes — non traitées ailleurs — étant ajournées. Et maintenant on a pris l'habitude d'appeler Catalogue général cette première partie : les Auteurs.

C'est de cette première seule que nous nous occuperons et qu'il s'agit de finir.

Trente volumes parus nous donnent aujourd'hui des éléments sérieux d'en calculer l'achèvement possible.

Le Rapport au Ministre, en avril 1906, affirme que l'on serait parvenu au cinquième de cette grande œuvre.

Si l'on se reporte aux catalogues récents (Salle de travail, à droite), on peut voir qu'on s'arrête au 8^e volume d'une série

de 43 et au 49^e d'une série de 296 volumes. En comparant avec le Brunet, le Lorenz, etc., nous nous trouvons plus près d'un sixième que d'un cinquième. Mettons que le 5^e est vrai maintenant, au 30^e volume, en 1907.

On peut donc espérer, en tenant compte de la bonne volonté qui a déjà obtenu quelques tassements, on peut espérer — pour cette première partie — terminer en 120 volumes, soit dans trente ans.

Malheureusement, il n'en est rien.

Il semble que la commission qui décida du Catalogue ait voulu lui ôter toute chance d'aboutir. L'idée la plus cocasse, la plus invraisemblable, a été accueillie avec enthousiasme et continue en dépit du public, qui n'y peut rien comprendre, en dépit du bon sens, des articles réitérés, de l'avis de tous, compétents ou non, et de la plupart de ceux mêmes qui rédigent le Catalogue — à être appliquée avec rigueur.

Le catalogue a la prétention d'être d'*actualité*. Chaque volume a sa date, non seulement au titre, mais au bas de chaque feuille ; à tel moment précis qui a varié déjà de neuf ans du A au C, il enregistre tout ce qui vient d'arriver.

Impossible donc de savoir où s'arrête le catalogue, et si un livre doit ou non s'y trouver. Dans le même volume, parfois dans l'œuvre du même auteur, il peut être ou n'être pas.

Les bizarreries de détail que donne ce système ont déjà été dites. C'est le renvoi continué à... à rien, des ouvrages figurant à un seul de leurs auteurs, ou à leur traducteur seul.

Erreurs continuelles, pertes de temps... Il faut savoir dénicher la petite date mise en bas de chaque feuille.

Mais cette petite date même (mai 1904) vous fera croire que les Extraits du Journal du M^{is} d'Argenson, par A. Brette, parus en 1898, ne sont pas à la Nationale. Ils y sont, mais le Dépôt légal a manqué le train, et c'est quelques mois après mai 1904 que le volume est arrivé. Exemple entre mille.

Deux points sont plus graves encore. L'un est que le catalogue de l'avenir ne dispense pas d'en faire un actuel. On l'imprime, ce qui est assez inutile, mais passons. Ainsi tout ce qui a paru depuis 1896 se trouve, identiquement, imprimé deux fois, une fois au Bulletin mensuel, une fois au catalogue.

Gaspillage qui représente, en 10 ans, trois volumes.

Nous voici au bord du grand trou par où fuit le catalogue.

150 volumes ! Illusion ! Tant que les dates seront flottantes, tant que le catalogue ne sera pas « fermé », nous n'avons

aucun moyen, même approximatif, prévoir quand et en combien de tomes il s'achèvera.

La production contemporaine mondiale suit une progression croissante, géométrique. Et celui qui peut dire combien de volumes entreront à la Nationale, et combien la France publiera d'ouvrages d'ici 1950 est bien malin!

De combien la linotypie et autres mécaniques vont-elles d'ici là grossir les récoltes d'imprimés?

Tout augmente, même la théologie. Mais elle du moins augmente doucement. Nous avons vu que la section *Sciences et Arts* (V) de la Bibliothèque avait doublé en 30 ans. Depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à 1870, cela fait moins que depuis 1870 jusqu'à nos jours... Or nul n'espère sérieusement voir dans 30 ans le Catalogue fini. Ce n'est donc pas là une discussion de peu d'importance. C'est le simple ou le double. C'est la possibilité d'achever qui est en cause.

La préface, p. LXIV, parlait bien « d'un chiffre qu'il faut assez notablement augmenter ».

Elle ne disait pas de combien. Nous non plus.

Il est facile de vérifier que la lettre A, cinq volumes, terminée en décembre 1900, demanderait en 1907 plus d'un volume de supplément. — Il y avait 13.000 notices supplémentaires l'an dernier, et un volume n'en tient pas plus de 10.000. Or, actuellement, *aux calculs les plus bas*, 120 volumes restent à paraître.

Cent-vingt, — en supposant que le catalogue s'arrête...

Si, en 6 ans, 5 volumes donnent 1 volume de supplément
120 volumes ont donné $\frac{120}{5} = 24$ volumes.

Ainsi en ces six ans, vingt-quatre volumes non prévus devront figurer dans le catalogue!

Or pendant ces six ans combien a-t-on publié de volumes du Catalogue?

On en a publié 23.

Le Catalogue a donc avancé de $23 - 24 = -1$. Il a retardé d'un volume...

Le but recule quand on avance, recule à plus grands pas que les pas que l'on fait!

On a tassé, depuis l'A. L'on est bien plus concis. Peut-être bien que pour le B on a atteint le pair. On a si peu publié en France! Je crois même qu'actuellement l'avance est d'un demi-

volume par an, quelque chose comme cela. Ce n'est pas sûr. Plus on ira vite, plus on a chance d'aboutir. Mais de toutes façons on est dans l'inconnu. L'achèvement de ce catalogue « historique » dépend de la librairie en France. Si elle va mal, peut-être on aboutira...

On voit que les discussions sur la forme et le genre n'étaient que secondaires. La fable du Meunier, son fils et l'âne nous apprend qu'on ne peut contenter tout le monde, et que, quand on mène son âne au marché, peu importe qu'on le porte, le suive ou monte dessus. L'important est d'arriver au marché. Par ce chemin-ci, on n'y arrive pas.

Ces calculs, n'aurait-on pu les faire d'abord ? La Bibliothèque publiant un Bulletin des ouvrages nouveaux, il était aisé de voir que ce Bulletin avait 440 pages en 1885 et 560 en 1895. Moyenne de 800 maintenant... Le Bulletin étranger n'augmente pas : 350 pages. La production étrangère n'augmente donc pas ? En aucune façon, affirment les crédits d'achats de la Nationale. Ceux du catalogue seuls sont dignes d'augmenter.

Le conservateur actuel des imprimés, qui a présidé à l'immense travail — terminé, celui-là — de l'inventaire des richesses imprimées, et à qui doit revenir l'honneur des grands mérites d'exactitude, de la sûreté du catalogue, a publié récemment une notice où on lit :

L'œuvre se poursuit depuis six ans et à raison de 4 volumes par an avec une régularité qui permet d'en prévoir l'achèvement *dans une vingtaine d'années*, un demi-siècle à peu près avant le terme que lui ont assigné quelques critiques aussi fantaisistes que mal renseignés.

Nous ne demandions qu'à être enfin renseignés par l'un des hommes qui ont le plus fait pour maintenir, malgré les crédits insuffisants, notre Bibliothèque dans son ancienne suprématie, et qui lui ont fourni le plus de travail utile, par exemple cette table du catalogue de l'Histoire de France, 798 pages, concise et suffisante, et d'un type qu'on aurait bien dû imiter pour le catalogue général ! Cette table nous donne le mot *Ciceri*, auquel s'arrête le tome 28 du catalogue, à la page 160, soit au cinquième, exactement au 4.987^e. Cette table n'a guère que des noms français, sans W ni Z ; or Kayser, pour l'Allemagne, donne, lui, le mot *Ciceri* à la page 360 sur 2.286 pages, soit au 6,45^e. Bref, cette table, qui va se trouver réimprimée, chose urgente, dans le catalogue général, nous dit qu'il y aurait encore de 4 à 5 fois 28 volumes. On publie justement par an 4 volumes. C'est donc 28 ans — sans compter

l'afflux des livres nouveaux)! — On dit 20. C'est que des mesures radicales seront prises...

Lesquelles? Nous ne savons pas. Nous voyons bien au tome 28, *Chevillard*, une Notice fantaisiste, claire, concise, lisible, disant ce qu'il y a...

Ne semble-t-il pas aussi que les litanies diminuent? Si 48 colonnes énumèrent les productions de feu Clairville, — et toutes ont au moins 3 auteurs! — s'il faut 48 lignes pour dire *Ya-mein-Herr* (4 fois 12 lignes : 4 auteurs), toute une notice pour *Rhum*, et une pour les *Raseurs*... du moins on a fait tenir en une colonne les 50 exemplaires du Prince Zilah, de M. Claretie.

On peut donc améliorer! C'est la seule récompense que puissent espérer ceux qui se permettent de critiquer nos institutions : voir qu'ils se sont trompés, que ce qu'ils demandaient se réalise, que justement c'était à l'étude...

Quelque respect que l'on doive avoir pour l'Institut, et pour de longues vies de science et de travail, on peut penser que si ceux qui ont décrété le catalogue avaient été d'un âge à le voir achever, ils auraient fait en sorte qu'ils puissent s'en servir. Ils auraient mesuré leur œuvre à l'ordinaire de la vie humaine! Il est touchant de voir un vieillard planter un arbre. Cet arbre, de ses propres forces, grandira et vivra. Mais un catalogue n'est pas un arbre qui pousse tout seul. Il faut que ce soit nous qui le bâtiissions. Nous avons autre chose à faire.

Les savants qui établirent ces règles fantastiques étaient d'une bonne foi pleine, dont la ruse ne ternit pas la candeur. On a dit qu'ils vivaient exclusivement au moyen-âge. Du moyen-âge serait plus exact. En ce temps-là on commençait des cathédrales, dont quelques-unes, en Allemagne, grâce à des loteries, viennent d'être achevées tout récemment.

Honneur aux gens des cathédrales! ils ne s'inquiétaient ni du budget, ni de quand ce serait fini et autres contingences. Croyants, ils faisaient leur salut. Artistes, ils faisaient des chefs-d'œuvre!

Honneur aux gens des catalogues! Je souhaite vraiment qu'ils fassent leur salut et que leur œuvre soit un chef-d'œuvre. Cependant les prêtres, au moyen-âge, tandis qu'on n'achevait pas les grandes cathédrales, étaient logés, les fidèles avaient un toit, fût-ce celui d'une grange, pour prier. Le public voudrait un catalogue de chaume, en attendant.

§

Ce qu'il y a à faire?

On ne songe pas à cesser le catalogue, pour lequel 300.000 fr. au moins furent déjà dépensés. Mais on peut prendre des mesures pour qu'il ne dépasse pas le million et dix ans.

Et pour qu'il puisse servir.

La première est de l'arrêter à une date précise, tout de suite.

Il lui faudra un supplément. Il a déjà un supplément. Si l'on calcule qu'il peut être terminé vers 1918, et c'est possible, on peut arrêter d'avance en 1920 le supplément. Le catalogue général ou son supplément comprendraient tout jusqu'en 1920. Le public n'aurait à chercher que dans deux séries.

Nous aurons donc : 1^{re} série allant jusqu'en 1910 sauf pour A, B, C, et D parus ou à paraître entre 1897 et 1910, — 2^e série, 1910-1920 servant aussi de supplément 1897-1910 pour les lettres A, B, C et D. — Deux séries, mais du moins une date fixe, et l'avenir réservé.

Pour arriver en dix ans, sans augmentation de crédit, il faut des réformes radicales, qui doivent s'allier avec une réforme typographique dans le double but de rendre le texte plus bref et plus facile à lire. C'est dur. Autant il est pénible à un élève de l'Ecole des Chartes de ne pas chercher qui est l'auteur de cette impression de 1480 ou de ce vaudeville de 1830, autant il est cruel pour un prote de l'Imprimerie Nationale d'utiliser les marges, de mêler de l'égyptienne, ou autre gras qui « se voit », à la civilité, au roman uniforme.

Je n'ai aucune illusion. Tout ceci est hérétique. L'honneur bibliothécarien exige de décrire aussi minutieusement un monologue, une allocution de mariage mondain ou une réclame pharmaceutique que les plus précieux elzévirs.

Seulement... il faudra.

L'heure viendra, peut-être plus tôt qu'on ne pense, où l'on ne discutera plus s'il est urgent de refaire autrement un catalogue fait, s'il faut mesurer, décrire les formats, deviner un nom d'auteur ou d'imprimeur, mais où la nécessité sera de classer le plus économiquement possible, avec « renvoi au tas » en fait de catalogues, la masse formidable des riens imprimés.

Pour conserver quelque ordre et dresser des états parmi ces nouveaux venus, des méthodes plus expéditives s'imposeront, et des *systèmes*.

Vouloir faire rentrer — d'avance ! — dans un catalogue tout

ce qui paraîtra, on peut, sans être prophète, dire que c'est de l'imprudence. Nul budget ne permettra de si coûteuses descriptions. Nulle patience de chercheur ne les tolérera si longues.

Et c'est courir le risque de laisser inachevée une œuvre que tant d'efforts, de soins, d'érudition et de dévouement semblaient devoir mener à bien, et que la science avait hâte d'utiliser.

CHAPITRE IX

LA BIBLIOTHÈQUE SANS LIVRES

Difficulté de la documentation scientifique et pratique en France. Remèdes. D'une immense économie et d'un accroissement réel des richesses des bibliothèques françaises.

1^o *Fabrique de fiches.*

Ce qu'un livre coûte de fiches en France. — Folies de catalogues. — Est-ce qu'un catalogue pour tous ne suffirait pas? — Etablissement à côté du dépôt légal d'une bibliographie de la France; complète, dépouillant même les périodiques, et fournissant à toutes les bibliothèques les fiches nécessaires aux divers catalogues.

2^o *Centres bibliographiques.*

Création de centres bibliographiques, bureaux de renseignements et agences de prêts des bibliothèques. — Exemples à l'étranger. — Le prêt de vues pour conférence du Musée pédagogique. — Organisation du prêt de livres scientifiques. — Union des bibliothèques pour le catalogue et pour le prêt.

Nous avons jusqu'ici parlé de livres, ou de catalogues s'appliquant à des livres et uniquement à un tas de livres donnés. En parlant de bibliographie, nous ne parlerons plus que de signes. Il peut s'agir de livres, de n'importe quels livres, de livres à Chicago, ou bien dans notre quartier, ou de tout autre chose que des livres, de monuments figurés, objets de musée, inscriptions, herbiers...

Deux institutions nous manquent :

1^o Une fabrique de fiches ;

2^o Des dépôts bibliographiques.

De ces institutions, les bibliothèques ne peuvent pas plus se passer que de papier, encre et plumes. Or, elles ne fabriquent pas de papier et achètent des plumes toutes taillées.

Faute de ces institutions, nos bibliothèques sont transformées en ateliers bibliographiques, et c'est de très bonne foi que nos fonctionnaires les plus zélés s'imaginent être uniquement payés pour faire des catalogues, mesurent leur valeur au nombre de leurs fiches, et croient bien mériter du public —

qui ne vient pas — s'ils ont décrit suivant les règles, des livres que personne, pas même eux, ne lira.

Livrer aux bibliothèques des fiches toutes faites, c'est pouvoir exiger des catalogues tenus à jour, des catalogues utiles, et de divers systèmes. C'est une économie, et c'est rendre le bibliothécaire à son métier : le service du public.

Créer des centres bibliographiques, c'est organiser la science en France, assurer le travail en province, établir régulièrement le prêt et l'envoi des matériaux scientifiques, décentraliser les études.

Importantes réformes ou plutôt créations, qui, selon nous, doivent aller de pair avec la réforme du Dépôt légal.

I. — *Fabrique de fiches.*

Si l'établissement d'une bibliographie générale donne prise à beaucoup de discussions, il y a tout au moins une partie pratique, immédiate, urgente, que personne ne conteste. Pour faire un catalogue, ou n'importe quelle bibliographie, il faut des fiches. Et quand on a des fiches, on peut discuter la meilleure façon de les classer, mais si l'on a beaucoup de fiches on peut mettre tout le monde d'accord en les classant de toutes les façons. L'usage décidera du meilleur catalogue, quand on on aura le choix entre plusieurs.

Rappelons les faits : tout ouvrage imprimé en France, déposé en double exemplaire à la préfecture, y donne lieu à une déclaration, un reçu, un état d'envoi au ministère — qui est celui de l'Intérieur. Les bibliothèques dépendant du Ministère de l'Instruction publique, un exemplaire y est dirigé, tandis que l'autre va directement à la Bibliothèque Nationale. Inscriptions, reçus, envois... Inscription réglementaire dans chaque bibliothèque à l'arrivée, et, dans chacune, entreprise de catalogue, tandis que, durant son passage au Ministère, toute publication a déjà été décrite, cataloguée dans la *Bibliographie de la France*, ou *Journal de la Librairie*, qui atteint sa cent dixième année.

L'on sait que la Nationale, outre le Catalogue général en cours, réimprime la plus grande partie de ce *Journal de la Librairie* sous le nom de *Bulletin français*, — ce qui porte à 3 le nombre d'impressions, sans compter les dix à vingt opérations manuscrites...

De leur côté, différents éditeurs refont des bibliographies de

la France sous différentes formes. On en fait de générales (le Soudier, Lorenz, etc.), de spéciales (Bibliographies scientifiques, Annuaire de la presse, etc.).

Un grand nombre des volumes — et ce qui est le pire : les mêmes partout — vont se trouver dans les Universités et les grandes municipales. D'autres dans les petites municipales, les populaires, et d'autres, absolument les mêmes, dans les scolaires... Il y a chaque année un bon millier d'ouvrages dont le nombre de fiches se comptera par centaines, et une centaine dont le nombre de fiches se comptera par mille...

Tandis que les bibliothèques de France ne trouvent pas de quoi acheter les livres les plus indispensables...

Or, si le prix d'une fiche en gros est de bien moins d'un centime, on peut évaluer à deux sous une fiche manuscrite, à dix l'impression, et nous les voyons imprimer, non pas une fois pour toutes, mais plusieurs fois pour une.

Cependant on se plaint que les bibliothèques de France n'ont pas toutes un catalogue. Et en ce qui concerne les sujets et le dépouillement des périodiques, non, les Bibliothèques n'ont pas de catalogue.

Aussi l'entreprise privée (Catalogue international, Institut bibliographique, Lorenz, le Soudier, Bibliographie scientifique, etc.), supplée-t-elle de son mieux en réimprimant de diverses façons la *Bibliographie de la France*... Mais tout cela n'étant pas officiel, les bibliothèques ne sont pas habituées à s'en servir. Elles s'en vont refaire cette besogne dix fois refaite pour ne pas être faite.

Et c'est bien parce que tout livre est catalogué de vingt à mille fois que la France n'a pas de catalogue !

Et ce n'est pas qu'on ne s'en occupe, qu'on ne travaille... Les bibliothécaires ne font plus que du catalogue. La plupart voient là l'essence même du métier, et sourient à toute idée d'influence morale, scientifique ou utilitaire qu'ils pourraient exercer...

En l'an IX, la Direction de l'Arsenal se plaignait déjà que « le public vient quatre fois par décade interrompre les catalogues... ». Il y a là un état d'esprit beaucoup plus grave que la perte d'argent et de temps qu'il occasionne, et c'est pourquoi cette chicane sur de petits travaux me semble d'importance sur l'avenir même de nos bibliothèques.

Sainte-Geneviève, si pauvre et si nécessaire au public studieux, Sainte-Geneviève qui n'a pas de quoi se payer les livres

les plus courants, s'amuse à imprimer un catalogue. Il est très commode, ce catalogue, très bien fait. Mais on imprime un catalogue... pourquoi ? Pour qu'il tienne moins de place. Or, avec le public sale, filou et sans soin de Sainte-Geneviève, son catalogue imprimé ne tient pas *assez* de place ! On le colle sur des cartons, on le grossit comme on peut, on l'attache avec une chaîne... On tâche de faire *comme s'il était manuscrit*.

Nous parlons ailleurs des splendeurs du catalogue d'Alençon et du joujou de l'Université de Paris, qui s'est amusée à imprimer à la suite les uns des autres les titres de tous les périodiques qu'elle avait. Même sport à Reims, et ailleurs.

Inutile de dire qu'en dehors de la maison, de tels catalogues ne servent à rien. Seuls, des catalogues de manuscrits, de livres précieux, de séries uniques, ou alors des catalogues de bibliothèques de prêt, qui peuvent se vendre à bas prix et payer leurs frais, justifient leur publication.

Il est parfaitement inutile d'apprendre à l'Univers que Sainte-Geneviève ou l'Université de Poitiers possède Victor-Hugo ! Elles feront mieux de ne rien dire et de l'acheter s'il manque.

Éliminons donc les catalogues de bonne vente, et ceux de luxe, bien qu'il y ait là-dessus terriblement à dire, et que les milliers de francs versés par l'État pour satisfaire la curiosité de ceux qu'intéressent les incunables eussent pu se répartir entre des curiosités plus variées...

Nous aborderons donc résolument le problème : *Est-ce qu'un Catalogue pour tous ne suffirait pas ?*

Il n'est pas question de publier un Catalogue *omnibus*, mais d'en fournir les matériaux : la fiche.

Que faut-il mettre dessus ? Tout ce que l'on voudra. Faites-la la plus longue et inutilement longue qui soit, mais ne la faites qu'une fois.

Tous les pays se sont efforcés vers l'unification. Aucun, à vrai dire, même l'Allemagne, n'y est arrivé complètement. Boston et Washington se font concurrence à vendre des fiches, et prétendent même en vendre en Angleterre. Mais de grands pas ont été faits. Nous avons cité Zurich, le Danemark, Bruxelles...

Il semble que la France, par sa centralisation, devrait être en tête pour unifier. C'est le contraire.

C'est au moment où le livre entre au service de l'État, — le

service est obligatoire de par la loi pour tous les livres, — qu'on lui peut mettre un uniforme. Et il ne s'agit là que d'une entente entre ces services publics, demi-publics, ou privés, qui refont tous niaisement la même chose, et ce n'est pas une dépense, c'est une économie...

Voilà ce qui rend tout difficile ! Si c'était une dépense...

Une entreprise neuve et qui crée des emplois soulève des enthousiasmes, mille personnes intéressées s'y intéressent. Mais une utilité générale ne se remue pas elle-même. C'est lourd, cela n'a pas deux bonnes jambes qui vont où il faut, et si, par là-dessus, ça menace d'économie... ! Priver les bibliothécaires de « leur » catalogue, qui est leur honneur, leur titre à l'avancement, à l'Institut, souvent le petit complément d'une maigre solde ! En vain le rangement de fiches toutes faites leur ouvrirait un champ immense d'innovation, de travail personnel, — cela n'est pas si tentant qu'une liste copiée, un travail inutile autant que mécanique, mais qu'on imprime et auquel on met son nom, qui fait « une œuvre ». Un rangement de fiches, cela ne sert qu'aux gens de mon pays. Un catalogue ne leur sert à rien, mais il me sert.

Ainsi, nous ne voyons aucun effort fait pour unir les catalogues français des livres qui paraissent, mais la question d'une Bibliographie générale du passé s'est posée sérieusement, a été longuement discutée, et l'on a fait œuvre de prudence, de modestie extrême en se bornant aux livres de la Nationale.

Bornons-nous plus encore. Laissons le passé. Réservons la bibliographie générale, les catalogues spéciaux. Bornons-nous à l'arrivage courant, annuel des livres et périodiques dans les Bibliothèques. C'est cet apport constant dont nous avons le droit d'exiger *désormais* le classement intelligent. C'est tout ce présent et tout cet avenir qu'il faut cataloguer.

Et il faut bien le dire, qu'on ne le fait pas, malgré des folies de catalogues, et dix fois plus d'argent dépensé qu'il ne faudrait pour le faire. On ne le fait pas, et on va pour ne pas avoir à le faire « jusqu'à refuser parfois les livres nouveaux ».

On ne le fait pas... Est-ce à dire qu'il n'y ait point partout le registre d'entrée, et l'index des auteurs fort bien tenus et calligraphiés, et, partout où il y a un bibliothécaire sérieux, un catalogue de matières, systématique ou par sujets, et parfois, comme à Caen, les deux. La bonne volonté et le zèle abondent, des dévouements admirables consacrent le temps le plus précieux à cette besogne énorme... Mais quoi, ils sont

deux, trois ou un, à tout faire ! Qu'ils reçoivent seulement un millier de volumes par an. Ceci représente, pour 3 catalogues et le registre d'entrée, 4.000 titres, soit un pensum de plus de 10.000 lignes, sans qu'il y ait un double pour les catalogues fatigués, et sans que *volumes ni périodiques soient dépouillés*.

Et voilà ce qui est tout à fait grave. Mille volumes, c'est bien peu, mais si seulement un bon index de ce qu'ils contiennent pouvait être fait, ce ne serait plus un mille, mais deux ou trois ou dix que *vaudraient* ces mille volumes.

Les bibliothécaires peuvent-ils faire cette besogne ?

Ils *doivent* ne pas le pouvoir. Car, pour se livrer à un tel travail, il faut : 1° que la bibliothèque reçoive très peu de livres ; 2° qu'elle reçoive encore moins de public. Et alors ce travail est tout à fait inutile... — Et lorsqu'on vous cite, dans telle ville, un catalogue complet, avec longues descriptions, on peut conclure tout de suite, connaissant le budget, que le bibliothécaire a bien du temps de reste, et ferait mieux d'aller se promener le long des quais. Avec le prix de ses fiches, il achèterait quelques volumes, attirerait quelques lecteurs.

S'ils ne peuvent la faire matériellement, le peuvent-ils moralement ? Beaucoup se croient assez savants pour le faire ; on réclame des examens spéciaux à cet effet. Les bonnes gens admettront sans démonstration qu'un homme ne peut tout lire ni tout savoir, et que, pour classer les livres d'une science, il n'est pas inutile de connaître cette science.

Le dépouillement sera donc mieux fait par un service central ayant des spécialistes que par chaque bibliothécaire dans son trou. Il nous faut une Bibliographie totale de la France, et de la part qu'elle en reçoit ou en achète, chaque bibliothèque a assez à faire de présenter commodément, utilement les fiches classées.

Une Bibliographie de la France, c'est, ce devrait être le journal de la librairie, ou le *Bulletin* de la Nationale ; mais en plus :

1° Division de matières pour qu'on puisse le lire. A part les annonces, le « Journal », comme le Bulletin, est parfaitement illisible, n'étant divisé qu'en livres, musique, estampes. La division en dix à vingt groupes de livres est indispensable. Il faut qu'à l'*agriculture*, comme maximum de généralité, on puisse lire ce qui a paru. C'est un contrôle indispensable. Est-on au courant ? A-t-on acheté les livres indispensables ? Le

journal de la librairie ne divise qu'annuellement dans sa table. C'est trop tard, et les listes sont trop longues ;

2^o Ce n'est pas un exemplaire qu'il en faut, mais une dizaine, prêts à coller, ou tout cartonnés, imprimés sur papier spécial, d'un seul côté. Tout cela se fait en Amérique. Le bulletin ordinaire est reçu ; le bibliothécaire renvoie la liste des numéros dont il veut des fiches, et le nombre qu'il en veut.

Dans la pratique, il se peut qu'on fasse plusieurs éditions de ce bulletin. Nous avons un excellent bulletin des bibliothèques populaires, qui envoie des notices critiques, pour conseiller de bons livres. Il serait excellent que ces notices mêmes, en l'espèce, servissent de fiches dans ces bibliothèques. La littérature scientifique, qui a besoin de livres étrangers, pourrait peut-être, par une entente avec la bibliographie scientifique internationale, éviter de doubles emplois. Je ne mentionne ces combinaisons possibles que pour éviter des objections trop faciles. Je sais que « nous avons déjà »... Je parle surtout pour qu'on « se serve de... » ;

3^o Le dépouillement des livres et périodiques. Nous en avons montré la nécessité.

On trouve dans le Bulletin de la Library de New-York un bon petit guide d'*Indexing* de Melvil Dewey.

Œuvre énorme, arbitraire sans doute, puisqu'on n'y peut faire tout rentrer, mais qui réalise une économie : celle de livres qu'on n'a pas à acheter à part.

On ne saurait trop insister sur la nécessité d'*indexer* aussi les volumes, comme on le fait beaucoup à présent en Amérique et en Angleterre.

J'ai sous les yeux les *Essais optimistes* de Metchnikoff. Voici un titre aussi évocateur que l'*opus* de tel musicien... Il serait possible de faire une vingtaine de renvois fort utiles à ce volume à propos des questions qu'il étudie, relatives à la vieillesse, à l'intestin, à l'acide lactique, etc.

Une vingtaine ce serait trop, n'est-ce pas?—On en fera plus de cinquante, en vérité, car plus de cinquante bibliothèques auront à classer ce volume au nom chinois de Metchnikoff, ou à ce titre fumeux, ce titre qui ne révélera pas de quoi il s'agit dans ce livre à un sur mille de ceux qu'il peut intéresser.

Apprendrai-je à quelqu'un qu'une Revue dite *des Deux Mondes* est achetée par plusieurs Bibliothèques en France? Je ne sais pas combien, je sais qu'il y en a plus d'une. Combien de ces bibliothèques ont dépouillé cette revue, ne serait-ce

que pour ne pas racheter en volumes ce qu'elle a publié ? Et vraiment c'est la moindre utilité, car sur les Mormons, le Braidisme et la fabrication de la bière, elle publia des articles de réel intérêt, — et que nul volume ne remplace, et que nul lecteur ne cherchera dans les *tables* de la *Revue des Deux Mondes*... Et si quelques bibliothèques, dix, ce que je ne crois pas, ont pris la peine de dépouiller cette banale revue, — il suffit de copier ou découper les tables qu'elle publia — ce serait dix de trop, puisqu'une aurait suffi ! Une fabrique de fiches centrale, pour quelques sous, enverrait aux bibliothèques abonnées à la *Revue des Deux Mondes*, toutes les fiches intéressant les divers catalogues : auteur, sujet, systèmes, titres, etc. Il suffit qu'une bibliothèque adresse chaque année la liste des revues qu'elle reçoit ! Et ceci équivaut à multiplier en fait le nombre des livres que la France possède.

§

Ainsi la France moderne est d'une misère en livres qui n'assure nulle part des études sérieuses, en très peu d'endroits les lectures courantes... Partout l'insuffisance non seulement de livres, mais de personnel, et de catalogues vrais.

Cependant autant il y a de bibliothèques, autant de fois les fiches nouvelles des mêmes livres, sont recalligraphiées à grand'perte de temps, souvent réimprimées à grand'perte d'argent, quand il ne passe pas quelque inspecteur pour s'assurer que ce travail stupide a été fait, qu'il a bien été fait partout de la même façon...

Or tous les volumes de France sont centralisés, sont mis en fiche une fois, d'abord officiellement...

Est-ce que vous trouvez que cette plaisanterie n'a pas assez duré et que le courage le mieux intentionné n'ose pas demander d'argent pour des bibliothèques qui le gaspillent si naïvement ?

§

Nous ne trouvons pas de terme assez formel pour conclure, et donner notre solution au problème du *Catalogue* dans les bibliothèques de France.

C'est une question qui ne se pose pas, ou peut cesser de se poser dès qu'on voudra. Personnel, argent, colle, papier, on a tout ce qu'il faut. Mais il faut encore quelque chose : une cen-

tralisation. Grand Dieu ! ce n'est pas cela qui nous manque, et il n'y a qu'à l'appliquer à quelque chose d'utile.

Des fiches toutes faites permettent non seulement le catalogue orthodoxe, mais une foule d'autres...

La question de *forme* et la discussion du système sont donc ici hors de cause. La question d'argent ne se pose même pas. La Bibliothèque Nationale, qui imprime deux fois, une fois dans un Bulletin et une fois dans son catalogue, les notices des livres nouveaux, pourrait être autorisée à ne les imprimer qu'une et à vendre ses fiches toutes faites, elle y gagnerait de quoi finir son catalogue. Ceci tout de suite, à l'essai, en attendant mieux : la réforme du Dépôt légal.

Et maintenant nous ajouterons qu'il y aurait quelque chose d'aussi indispensable que ce catalogue des livres que possèdent nos petites bibliothèques de France. C'est celui des livres qui leur manquent...

Combien il eût été plus utile, pour les gens d'Alençon, d'avoir une bonne bibliographie générale que la liste si bien imprimée de leurs 23.000 vieux livres, où il y a si peu à lire !

Pour se faire apporter les 3 volumes de la maison sur le cheval, les éleveurs de la région n'ont que faire d'un catalogue, mais ils auraient besoin de répertoires sérieux pour savoir que la conservation des fourrages a fait dernièrement un progrès réel, que l'on trouve dans telle revue un article profitable à leur métier, et que le bibliothécaire doit vite le leur procurer. Les éleveurs ne vont pas, je le sais, à la Bibliothèque. Je ne dis pas : ils devraient y aller. Je dis : la bibliothèque devrait faire qu'ils y aillent.

La conception du « Catalogue » est donc tout à fait surannée et oiseuse. Il y a bien certains cas où elle s'applique utilement : une vente ! Une bibliothèque close, finie, bouclée — qu'on la mette au musée ou qu'on la mette en vente, — celle-là peut se cataloguer, elle ne vit plus. Mais une bibliothèque qui assimile encore a des yeux sur le monde, des mains pour prendre. Elle n'a pas à raconter ce qu'elle a, mais à savoir ce qu'il lui faut. Les malades seuls s'occupent sans cesse de leur estomac ; les gens sains songent aux plats quand ils sont sur la table, et ne se préoccupent plus de ce qu'ils ont avalé. Les déchets de la science depuis longtemps digérée chargent nos dépôts de livres qui se tâtent sans cesse.

Le problème de trouver vite des livres ne se pose que dans

de très rares bibliothèques. Des tables, des concordances peuvent remplir ce but dans les dix ou quinze maisons de France où les livres sont vraiment nombreux.

On exagère beaucoup le problème des recherches, parce qu'on ne songe qu'au nombre brut des volumes, alors qu'il ne s'agit que de vieux fonds d'avant la Révolution, qui sont maintenant classés, et dorment bienheureux ! Et il ne reste souvent pas mille volumes par an à connaître et à arranger. Séparez le vieux du neuf et le problème est tranché.

Quant à l'arriéré dont le catalogue n'aurait pas été fait, et aux séries uniques ou très rares dont la collection vaut la peine d'être imprimée et publiée, il y a tout intérêt à distinguer cette partie curieuse de la masse banale des livres qui sont les mêmes partout. L'initiative personnelle n'a jamais fait défaut à ce genre de travail, il est tout indiqué notamment pour remplacer les thèses latines autrefois obligatoires. Mais en aucun cas ces travaux de curiosité particulière ne devraient peser sur le budget ni le personnel de nos bibliothèques. Elles ont en France, dans leur pénurie de livres et de gens, des besoins autrement urgents.

Il est temps que la bibliographie française soit tenue à jour. Et il est temps que les bibliothèques servent à autre chose qu'à faire des catalogues.

Qu'elles s'occupent d'avoir un public et des livres.

II. — *Dépôts bibliographiques.*

Aujourd'hui tout homme instruit doit être capable de documenter un sujet. Les notions de bibliographie sont presque de l'instruction primaire. Plus de livres d'histoire ou de littérature, même le plus humble manuel qui ne donne à la fin d'un chapitre une liste de livres à consulter. Ces habitudes sont récentes, et l'on n'en sait pas encore l'effet sur les hommes mûrs. Quant aux études supérieures, il est admis, et peut-être pas assez admis, que nul n'est digne des grades de lettres, sciences, droit ou médecine, s'il ne sait établir la littérature d'un sujet. Toute thèse part d'une bonne bibliographie.

Or il suffit de jeter les yeux sur le tableau donné ici des bibliothèques françaises, pour se convaincre que ce *couvert* de la science n'est mis qu'à Paris et que les autres villes manquent avec leurs doigts.

Ce n'est pas tout de créer des Universités, il faut donner les

moyens d'y travailler. L'infériorité de la France, ici, n'est pas contestée. On l'excuse : l'argent manque. Les Universités, d'ailleurs, sont bien nouvelles...

Oui, l'argent manque. Ce livre est écrit tout entier pour crier : de l'argent ! Moins d'argent pour les paroles, plus pour les livres. Les budgets des bibliothèques sont honteux.

Mais ici, il ne s'agit pas de livres, il s'agit de fiches.

A qui fera-t-on croire que ce soit faute d'argent que des bibliographies un peu complètes n'existent pas dans les provinces ? Ce n'est pas l'argent qu'il faut, c'est un peu de bon sens. Etre renseigné seulement sur les livres qui existent, mais c'est déjà beaucoup ! On se les procurera ensuite comme on peut, on empruntera, on louera, on achètera, on voyagera. Même, on s'en passera ! du moins on n'ira pas refaire ce qui fut fait, dût-on choisir un autre travail, ou attendre pour conclure et publier d'avoir pu lire ce qu'il fallait lire.

L'Allemagne, avec le prêt d'Université à Université, le *Gesamtkatalog* et l'*Auskunfts-bureau*, assure largement les études dans tout l'Empire. Les Universités, qui sont très riches, ont établi une entente d'abord entre elles, puis avec les bibliothèques de leur ville, notamment avec les *royales* de Berlin et Munich, pour ne pas acheter les mêmes livres. Un catalogue d'ensemble peut sembler suffisant.

Il n'en serait pas de même chez nous, où tous achètent les mêmes livres. Le catalogue général de nos Universités, qui a été tenté, et même celui de toutes nos bibliothèques ne rendraient service que pour la partie ancienne. On a pu signaler quelques ententes entre l'Université et la Ville. Il y a entente à Caen ; à Clermont il y a eu fusion...

Mais entre elles, de ville à ville, il n'y a rien, et le prêt se heurte encore à mille formalités. Un catalogue unique des accessions ferait une économie. Mais il n'augmenterait pas les ressources scientifiques, n'enseignerait pas plus de livres à lire...

Il s'agit uniquement d'avoir sur fiches classées systématiquement, des listes assez complètes de ce qui *paraîtra désormais* dans chaque ordre des connaissances.



Il faut nous représenter la bibliographie comme une chose toute nouvelle. Il y a quelques années à peine qu'on a des

bibliothèques, quelques années à peine que le problème de l'*encombrement* se pose, exige toute une science, — et même qu'est vraiment admise et entre dans l'enseignement « secondaire » la notion qu'avant de commencer une œuvre on doit prendre connaissance des travaux précédents.

Ne laisser aucun homme de sa spécialité en savoir plus que soi, telle est selon Carnegie, la méthode du succès :

Au cours de mon expérience de manufacturier, je sais que notre maison a commis de nombreuses fautes, en négligeant cette seule règle : « Ne jamais rien entreprendre avant que les directeurs n'aient été à même d'examiner tout ce qui a été fait, sur la surface de la terre, dans leur spécialité ».

L'oubli de cette règle nous a coûté beaucoup de centaines de mille dollars, et nous a rendus sages. Eh bien, à l'homme qui a l'ambition d'apprendre, qui, peut-être croit avoir découvert quelque amélioration, je déclare que dans cette bibliothèque il peut trouver ou trouvera bientôt, placée devant lui, l'expérience du monde entier jusqu'à la plus récente date. Sur toute question de mécanique, toute question de chimie, toute question de pratique des haut-fourneaux, vous aurez à votre disposition les « records » du monde. Vous pouvez parcourir toutes les salles du bureau des inventions à Washington, et y voir des milliers de modèles ou d'invention ayant trait à toutes les branches de l'industrie humaine. Or 99 sur 100 n'auraient jamais été placées là, si leurs inventeurs ignorants avaient eu à leur disposition les facilités que vous aurez dans cette bibliothèque.

Il n'y a pas de bibliothèque en France où tous les records du monde soient offerts au public. Et si tous les records du monde étaient offerts, ce serait précisément comme si on n'offrait rien, si rien dans cette forêt ne vous indique le chemin.

Mais la France a assez de livres, je veux dire dépense déjà assez d'argent dans ses bibliothèques pour avoir assez de livres, pour pouvoir mettre à la portée des Français l'état de la science sur toute question. Et il y a des boussoles, des poteaux et des étoiles, et une foule d'autres moyens de se guider.

Non, il n'est pas possible, il ne le sera jamais, d'avoir en France dans 16 universités, ou même dans 5 grandes villes, tous les livres du monde, ni même de la France. Mais peut-être il l'est d'établir sur fiches une liste complète et à jour de ces livres et articles. Et si ce n'est pas possible pour l'état du monde depuis que le monde est monde et qu'il publie des livres, c'est possible — et cela se fait — pour une science donnée, pour une époque : la nôtre.

Et puisque c'est possible, le problème n'est plus qu'un problème d'administration. Un grand pas est fait vers un pays donné, quand on en a la carte exacte et détaillée. Connaître un pays, le voir même est impossible. Nul n'a vu « un département », en fût-il le préfet. Une connaissance suffisante, et

comme toute chose au monde sujette à revision, est donnée par des cartes, des documents divers, et la vue de quelques points.

Mais si l'on n'a pas les livres, si l'on n'a pas le moyen de les faire venir, si aucun progrès n'est fait dans ce sens... A quoi bon la bibliographie ?

A nous apprendre notre ignorance. C'est beaucoup.

§

Une bibliothèque sans livres.,.

C'est là peut-être ce que nous verrons très bientôt.

Une bibliothèque... nous voyons à ce mot d'interminables galeries désertes, on a relégué cela dans le quartier le plus mort, on a choisi un séminaire, un vieux palais, tout ce qu'on a pu trouver de plus loin et de plus tranquille, c'est le cimetière, on se recueille avant d'entrer... Cimetière, même pas, un cimetière a des fleurs. Catacombe, — le grand trou noir où s'entassent les livres...

Une bibliothèque... Mais il faudra un autre mot. Ce sera une boutique joyeuse sur le boulevard, il y aura un étalage de livres neufs, de nombreuses dactylographes tictaqueront à faire fuir toute l'Erudition, le téléphone carillonnera comme un arbre à une aube de mai ; et, quant aux livres, il y en aura dans des caisses, il y en aura dans les monte-charges et dans les mains hâtives qui paquettent et ficèlent, mais pas un ne reste là, l'un part et l'autre vient.

L'on a organisé en France les conférences populaires. On n'a pas eu pour cela à faire selon les règles hurler toute une classe du Conservatoire, on n'a pas créé — la preuve, c'est qu'on a réussi — une Ecole de conférenciers. On a créé un service de prêt de vues pour projections lumineuses. Vous pouvez voir l'atelier, rue Gay-Lussac. Une dame dirige cette section, la plus vivante de la Bibliothèque et du Musée pédagogiques. C'est par milliers que sont expédiées chaque année les petites boîtes. Elles vont dans les campagnes faire apparaître les chefs-d'œuvre de nos musées, le travail des usines, les plantes de nos colonies. On en demande de partout, il faut parfois attendre son tour. Ni casse, ni perte, presque. Les boîtes sont expédiées en *franchise*.

Peut-être ce qu'elle fait pour l'enseignement primaire, la France aurait intérêt à le faire pour l'enseignement supérieur. Des savants autres que les déchiffreurs de manuscrits pour-

raient recevoir aussi des livres en franchise. Peut-être seraient-ils aussi soigneux que les instituteurs ; ils retourneraient, tout porte à le croire, les livres confiés.

La *London Library*, dont nous avons parlé, demande une cotisation élevée, mais assure aux savants anglais toutes les commodités. Ceci nous montre qu'on peut se passer de l'État. Mais les savants anglais sont payés tout à fait. Les nôtres à moitié seulement.

L'État prête aux savants des livres, des manuscrits surtout. Nous disons ailleurs les formalités nécessaires, il faut un bon mois d'attente, demande au Ministère, etc. Mais les vues pour conférences ont un bureau spécial auquel on s'adresse directement. Et alors que les savants qualifiés et diplômés doivent lire sur place les volumes les plus ordinaires, nos bibliothèques populaires prêtent à domicile, et s'en trouvent bien.

Ce n'est que pour le peuple que nous voudrions des bibliothèques de luxe ! Le luxe, c'est de la réclame. Nous voulons de la lumière, des images, des couleurs. C'est la maison commune, la bibliothèque libre, avec sa salle pour les enfants, son *auditorium*, et même, comme à Pittsburgh, sa salle de billard...

On s'imagine toujours que les bibliothèques sont des nids à vieux savants. Mais non. Les vieux savants ont d'ordinaire un domicile. Ils ont même, surtout, un laboratoire, et c'est bien là que les livres leur font le plus défaut.

Le jour viendra où les villes et les États, lassés de ce solennel enlaidissement des rues qu'à des prix si hautains nous baillent les architectes, renonceront au sot orgueil qu'il y a à condamner à l'ascension d'un escalier monumental des gens dont le temps vaut bien le prix de la pierre de taille.

Avec la poste, les autos et le téléphone, les bibliothèques n'ont plus à être des catacombes avec ces salles annexes où, pourvus de géôliers, des gens sérieux sont admis à se mettre en classe.

Les bibliothèques ne seront plus des « monuments », mais des agences. Les livres alors sont peut-être dans les faubourgs, ou la banlieue, là où il y a de la place pas chère, où l'on peut ranger comme on veut, mais ils sont aussi à Brest ou Nancy. Y a-t-il une petite salle spéciale, pour lire les livres prêtés ? les prête-t-on à domicile, ou les prête-t-on à la bibliothèque la plus voisine de l'emprunteur ? N'importe, ici c'est l'agence, le bureau de renseignements, de correspondance. Ici se tient

la concordance des bibliographies et des catalogues, et celle des livres à lire et des endroits où les lire. Ce n'est pas même une liste qu'on prend en main, un catalogue géant rangé en cent mille boîtes à fiches. Ces boîtes peuvent ne voisiner que par le téléphone.

Et le jour viendra peut-être où les livres nomades, allant et venant là où un lecteur les appelle, n'auront plus d'adresse fixe, sinon la *Poste restante*, le bureau bibliographique chargé de les trouver et de leur faire joindre celui qui a besoin d'eux.

Je ne rêve pas, je raccourcis un peu, voilà tout. On peut lire à Bordeaux un livre de Mayence, il suffit d'écrire à la bibliothèque de Bordeaux qui écrit à l'Instruction publique, qui écrit aux Affaires étrangères qui écrit à l'Ambassade, qui écrit à Berlin, qui écrit à Mayence, qui envoie à l'ambassade, qui envoie., etc. Le progrès, c'est le passage de l'état simple à l'état complexe. Je réclame donc non un progrès, mais une mesure vraiment d'une simplicité toute réactionnaire : le coup de téléphone.

Que l'on ne dise pas que l'appel téléphonique coûte cher. Additionnez seulement l'encre et le papier du procédé actuel.

La création de centres bibliographiques n'est pas du tout une utopie. Nous avons même l'organe, mais il ne sert à rien.

Il y a en effet au Ministère une Direction des bibliothèques. Le principe est donc admis qu'on dirige de loin. L'on s'accorde assez à dire que cette Direction est assez gênante pour les bibliothèques. On lui pourrait trouver une occupation utile...

Le développement de la poste, du téléphone, et de la *propriété publique* ont changé toutes les conditions des bibliothèques.

L'on peut voir aux chiffres que nous donnons sur l'Allemagne que la lecture sur place dans les bibliothèques supérieures tend à devenir l'exception. L'*Auskunfts-bureau* de Berlin, dont nous avons parlé, prend de plus en plus d'importance. C'est le premier modèle de bibliothèque sans livres, l'agence officielle qui — moyennant les frais de poste — recherche et amène le livre que vous désirez, de la bibliothèque d'Allemagne où il se trouve à celle qui est la plus proche de votre domicile.

§

L'industrie privée a tenté de suppléer au désintéressement de l'Etat en cette matière.

La Bibliographie n'est déjà plus seulement une science spéciale, c'est une industrie nouvelle, dont l'essor rapide laisse prévoir l'extension future.

L'Institut bibliographique a un siège à Paris, qui vend des fiches toutes faites, plus complètes et moins chères que n'importe lesquelles, manuscrites, dactyles, imprimées.

La Belgique a fait de son Institut une institution officielle. Quand la France suivra-t-elle cet exemple ?

En Amérique on utilise les fiches de Boston et Washington. Et Washington nous a donné l'indication d'une centralisation utile : Dépôt légal, bibliothèque, catalogue et bibliographie. Ces deux derniers bureaux bien distincts : Catalogue : fabrique et commerce de fiches pour toutes bibliothèques. Bibliographie : renseignements publics, éditions de listes d'ouvrages sur les questions d'actualité, et collaboration possible à une bibliographie scientifique internationale.

D'une bibliographie scientifique internationale aux errements suivis dans nos bibliothèques, le saut est rude.

En dépit de tout l'argent enfoui aux catalogues, et qui dépassent de beaucoup ceux des acquisitions, c'est de l'entreprise privée que la science attend sa bibliographie.

Sans doute on a catalogué, recatalogué les mêmes vieux bouquins à Cambrai et à Aix, que dis-je ! à Paris même, une fois dans le II^e et une autre dans le V^e arrondissement, — mais les bibliographies scientifiques arrivent comme des intruses, on ne sait ce qu'elles veulent, à quel public elles vont, et ce qu'elles viennent faire dans une bibliothèque. L'Institut de Bruxelles envoie des boîtes de fiches... A quel titre classer cela ?

Au mot « BOITE » ?

Cependant l'Etat, qui par le dépôt légal reçoit tous les livres, qui a une centralisation toute faite, est mieux outillé que les particuliers pour l'établissement de centres bibliographiques. Et dans un pays où toute l'instruction dépend de l'Etat, où l'on ne peut attendre que les services généraux de la science soient institués par des générosités de particuliers, il est normal de s'adresser à l'Etat qui a tout pour cela, — tous les livres, toutes les bibliothèques, tous les spécialistes. Si des particuliers arrivent à créer, malgré la sourde opposition des pouvoirs, une entreprise de caractère scientifique, il faut bien s'attendre à la voir végéter, car tout ce qui est « d'Etat » ne s'en servira

pas. On referra, officiellement, ce qui fut fait librement, ou bien on s'en passera, mais on ignorera. Seule a eu quelque succès la médecine, qui possède, hors de l'Etat, un public possible : 25.000 médecins.

C'est donc bien d'une réforme complète du Dépôt légal qu'on peut espérer l'établissement de centres bibliographiques.

Il en faut de généraux pour les livres français, il en faut de spéciaux (Sciences naturelles, Commerce, etc.), pour la bibliographie internationale.

Ces dépôts spéciaux, voisinant ou non avec une bibliothèque ou un Institut, doivent relever du Dépôt légal, chargé d'assurer l'arrivée et l'envoi des publications françaises, de les répartir, d'en faire les fiches, de dépouiller périodiques et volumes, et de vendre ou distribuer en grand nombre ces fiches aux bibliothèques.

Or le Dépôt légal, même réformé, n'aura jamais que deux à cinq livres à distribuer. Vingt bibliothèques ne peuvent pas avoir *tous* les livres, mais vingt peuvent avoir la liste de tous les livres. Certes, on devrait rattacher un service de prêt direct et d'échange à ce ministère de la lecture, mais ce qu'avant tout l'on demande, c'est la liste des livres qu'on n'a pas.

Autant il est baroque de dépenser de l'argent à ne donner que des fiches quand on a les volumes, autant il est utile d'avoir toutes les fiches dont les volumes sont loin.

Ce ne sont pas des catalogues qu'il faut faire, ce sont des bibliographies.

Nous admettons ici toute méthode comme bonne. Centralisation toute matérielle, et non *unification*. La meilleure méthode se trouvera une fois dans les trente essayées.

Quelque opinion qu'on ait sur la bibliographie, qu'on la veuille par auteur, ou décimale, ou autre, on peut souscrire aux propositions de ce chapitre.

Une seule supposition peut sembler hasardeuse : l'entente sur le format des fiches. Je n'en nie point l'importance. M. A. Cim, dans son livre « le Livre », se demande pourquoi les bibliographies scientifiques se sont amusées à changer le format des fiches, employées en large au lieu d'en long. C'est, je crois, parce qu'il existe des machines à écrire...

Dans nos bibliothèques où l'on manque de place, où le public n'est pas admis aux fiches, que seules deux ou trois personnes ont le droit de manier, la petite fiche française, large de

0,06, haute de 0,09, a de vrais avantages, s'entassant en grand nombre dans de petites boîtes maniables.

Mais si beaucoup de personnes les consultent à la fois, si l'on se sert d'autocopie, machines à écrire, etc., si l'on fait des additions d'éditions, dépouillements, etc., la fiche de l'Institut international, 12 1/2 de long sur 8 1/2 de haut, reste la plus pratique.

Cette centralisation des fournitures pour bibliographie est une des plus efficaces décentralisations intellectuelles qu'on puisse tenter.

Renan se demandait : peut-on travailler en province? — Paris même a toutes les richesses, mais non toutes les facilités.

Des centaines de jeunes gens, candidats à la licence, se voient refuser l'entrée de la Nationale. La place manque. Leurs professeurs certifient que la Nationale leur est indispensable, et les chargent de travaux de bibliographie qu'ils seraient bien en peine de faire ailleurs.

Comment font les provinciaux? Et les thèses des doctorats courants de droit et de médecine, peuvent-elles être bien sérieuses sans bibliographie, c'est-à-dire sans la connaissance des travaux antérieurs? Où la prendre, hors Paris?

Or, il n'y a pas que les sciences et le grand enseignement. Il y a le bon commerce et la bonne industrie, qui ont besoin de savoir ce qui s'est fait de nouveau, et ce rôle auquel les bibliothèques se refusent totalement, des bureaux de renseignements bibliographiques y seraient d'autant plus adaptés que l'intérêt des commerçants est suffisant pour qu'ils n'hésitent pas à acheter les livres. Il ne se passe pas de jour qu'on ne demande à la Nationale un livre rien que pour voir avant d'acheter, ou pour connaître son titre. — Et ces demandes-là, dont j'ai pu connaître des centaines, offraient, je l'affirme, un intérêt plus *national* que la plupart des travaux historiques et autres qu'on prétend devoir seuls être faits dans une Bibliothèque Nationale.

Il nous faut donc sur le présent, sur toutes les sciences du jour, des bibliographies, des possibilités de renseignements dans plusieurs points de France. Il y aurait intérêt à les joindre à des *Bibliothèques Nationales* au nombre de cinq, de six, de dix au plus; les Universités sont déjà trop, à moins de se diviser en spécialités. Mais ce service peut être indépendant des bibliothèques. Il ne trouve — comme l'Institut biblio-

graphique de Bruxelles — qu'une commodité de voisinage avec une grande bibliothèque.

Nous avons écrit ces pages sans connaître encore l'établissement de l'*Auskunfts-bureau* à Berlin. La charge d'indiquer et celle de procurer les livres se complètent. Ce ne sont point là des entreprises formidables à créer d'une pièce, et l'on peut commencer bien humblement. Je m'étonne qu'aucune tentative en France n'ait encore été faite en cette voie... En France où il y a une *Direction* des bibliothèques !

CHAPITRE X

LE CHOIX EN BIBLIOGRAPHIE

Rôle et emploi de la fiche. — Culte de la fiche en soi. — Loin de désencombrer, la fiche charge le service des bibliothèques. — Que la bibliographie ne peut être que spéciale et limitée à une époque. — Rôle tout spécial des bibliothèques : bibliographie appliquée. — Index de bons livres, ou de livres utiles. — Un système didactique. — Le choix et la présentation des livres. — Bibliothécaire et bibliographe, deux métiers qu'on confond et qui se nuisent l'un à l'autre.

Une bibliographie générale universelle est-elle possible ?

Ah ! s'il en était ainsi, — alors pourquoi la Nationale, le British Museum, l'Institut de Zurich, le Gesamtkatalog ne se seraient-ils pas entendus ! On aurait peut-être eu l'argent, à Washington...

Il n'est pas dit que la mathématique ait trouvé jamais dans le monde l'occasion de se manifester en tant que science exacte. Si le classement des livres se moque des lois de notre esprit, du moins semble-t-il que, réduits à l'état de fiches homogènes, âmes sans corps, signes algébriques, désormais on les puisse faire entrer dans l'absolu, — ces livres désincarnés, percés ou non d'un trou pour les mieux enfiler...

On ne peut pas : ils sont trop.

La fiche est connue de longue date, on se sert encore, à la Nationale, de belles grandes fiches écrites il y a deux siècles et conservées dans des boîtes. Mais la fiche, système exclusif, a été suivi d'un enthousiasme délirant. On a pensé que ce petit instrument se suffisait à lui-même, non plus outil de classement, signe commode facilitant la mise à jour, les intercalations, et permettant de multiplier les classements, d'en faire un grand nombre des mêmes livres... — mais la Fiche en soi, la Fiche pure, objet d'un culte. Elle n'est plus l'envoyé du livre dans les pays imaginaires, loin de la réalité, qui pèse

des kilogs, a des formats d'atlas et des cortèges de tomes, elle est devenue le vrai portrait du livre, elle le décrit, elle le remplace.

La fiche de bibliophile et celle de bibliographe, ou, pour parler français, la fiche d'amateur, qui décrit, et la fiche qui renseigne sont deux. Nous venons de voir les folies du système d'amateur appliqué à tout, et un catalogue immense, bourré de descriptions dont nous n'avons que faire, devenir presque muet quand il en vient au fait : le sujet des volumes. Nous laissons de côté les descriptions de bibliophile, et pour faire comprendre le côté utilitaire dont nous voyons les choses, le *poids* des volumes, pour les envoyer par la poste, nous intéresserait plus que la façon dont ils sont pliés, dite format, qui ne donne même pas leur taille.

Dans la fureur avec laquelle deux ou trois générations se sont ruées à la confection de fiches, il y a une paresse, — la trouvaille d'une besogne quelque peu mécanique, un crochet à la main pour les soirées d'hommes graves, où il n'y a qu'à copier ou à compter les points, ce qui permet cependant des allures de savants et satisfait d'humbles vanités.

Et il est arrivé que cet engin inventé pour faciliter les systèmes, les innovations, et la diffusion même des livres, a fait tout le contraire, a rétréci tout l'horizon des bibliothèques, éloigné les études et l'effort personnel, tenu à l'écart le public, qui mange du livre et non de la fiche, et créé ce fonctionnarisme scientifique où tant de gens travaillent comme on ronfle.

Il faut en rabattre. Les catalogues deviennent formidables, illisibles. Même un simple index, un répertoire alphabétique de noms d'auteurs, ce qui n'est selon nous que la table d'un catalogue, prend des dimensions telles que même pour un seul pays on n'en vient pas à bout. La Nationale et le British en 1900 nous montrent vraiment la limite extrême de telles entreprises. Or il n'y est pas question de dépouillement de périodiques, et pour une bibliographie scientifique, c'est sûrement le plus important.

C'est donc une question de savoir, non si on peut établir une bibliographie générale, internationale, universelle dans le passé et le présent, mais à quel ordre de sciences il la faudrait borner pour la publier de dix en dix années.

Et il faut nous dire : la fiche ne désencombre pas.

Un volume n'a pas dans la fiche une image réduite. C'est le contraire : il s'est multiplié. Il a toute une progéniture de

fiches. Le volume était un, le nombre des fiches qu'on en peut faire est infini.

On peut supprimer le problème. *Le Discours sur l'Histoire Universelle* est plus vite classé et trouvé à BOSSUET qu'au nom de tous les peuples dont il traite. On connaît Bossuet. Mais parmi les 279.000 volumes intéressant un seul de ces peuples, la France, à la Bibliothèque Nationale, quelques-uns ont des auteurs moins connus..., alors supprimer le problème, c'est supprimer l'ouvrage.

Or, croit-on qu'il va plus vite de chercher dans des fiches que dans des volumes classés?

Que voilà donc l'éternelle erreur qui suppose toujours l'auteur connu! Une mère ne reconnaît pas toujours son fils s'il passe en uniforme avec son régiment. Elle demande : où est un tel, parce qu'elle veut celui-là. Nous autres, nous cherchons non cet homme-ci, mais un bon marcheur, un bon tireur...

Or le volume a une figure qu'on voit de loin. Tous ceux qui ont fréquenté les bibliothèques d'accès libre aux rayons, savent combien les recherches générales s'y abrègent. Et quel lecteur, s'il peut aller chez son libraire, achètera ses livres par correspondance! Mais nous supposons que les livres sont loin.

Alors l'encombrement se présente aggravé. Ces longues listes de livres posent leurs devinettes. Il coûtera temps et argent de se tromper.

L'impassible archiviste classe les revues à « Revue » sans souci de leur contenu, et aligne ses titres sans souci qu'ils soient vides. Il dit ne pas choisir. Il choisit et fort mal. Qu'est-ce qu'un tirage à part? La vanité d'auteur lui achète l'entrée en bibliographie. Mais que nous importe, à nous, si l'article qu'il nous faut vit seul ou en ménage?

La division des Périodiques, la plus importante avec celle de format quand il s'agit de ranger les livres, n'a donc plus aucune espèce d'intérêt quand il s'agit de ranger des fiches. Mais cette histoire naturelle peut être écrite pour les enfants ou pour les spécialistes de l'entomologie, ce traité de carrosserie date d'avant ou d'après les automobiles. Savoir cela évitera quelques dérangements!

Les vérités de La Palice n'ont pas besoin d'être dites, mais on a besoin de les dire, pour se consoler de ne les pas voir appliquées. Dans la plupart des bibliothèques vous trouvez des catalogues bourrés d'ouvrages qui ne répondent en rien au

but de vos recherches, et rien ne vous en avertit. Pas seulement en science ! Demandez à lire les œuvres de Cervantès. Vous aurez à demander successivement vingt volumes pour marmots avant de dénicher une traduction complète, mais si une revue, dont vous ne savez pas le titre, a publié des inédits très importants de Cervantès, dans le soi-disant catalogue que trouverez-vous ? Rien.

Mais alors le nombre des fiches s'annonce comme formidable, même en se bornant à une seule bibliothèque. Et nous avons parlé de bibliographie universelle...

Aussi bien nous n'en parlerons plus. Le Catalogue général de la Nationale suffira, je pense, à la description des 50 éditions du *Prince Zilah*, des 80 de la *Civilité puérile et honnête*. La liste générale des livres, des timbres-poste et autres curiosités à un intérêt pour collectionneur qui sort totalement de notre sujet, et nous avons déploré suffisamment l'importance donnée à ces nobles jeux. Sur le classement des livres qu'on possède, les numéros à leur donner, numéros *utiles* autant que possible, nous avons dit ce que nous pouvons. Actuellement nous parlons de bibliographie, ou de l'*art d'établir l'état du savoir humain sur un sujet*.

Or ce qui n'est pas possible pour l'éternité des temps et l'universalité des choses l'est parfaitement pour un temps donné, une science spéciale.

§

Mettons-nous en face des réalités, des demandes. Entre le spécialiste tout à fait instruit, mais qui veut se tenir au courant, qui guette le tout nouveau, et l'ignorant qui veut apprendre, il y a une infinité de degrés. Ce sont néanmoins deux pôles, qu'on n'atteint pas tout à fait, mais qui servent pour diviser utilement les régions intermédiaires.

Il est clair que l'un a besoin du plus nouveau, de ce qui s'écrit partout en toutes langues, qu'il supporte une classification savante et compliquée. La science où il est maître a des divisions, une classification qu'il connaît, et que la bibliographie peut suivre. Il regarde une forêt d'en haut, se pose au sommet des arbres, d'où il descend parfois aux branches. L'autre, au contraire, dans l'ombre, se hisse le long du tronc, et tâte sur quelle branche il va s'engager.

Nous revenons donc à l'hypothèse déjà émise de faire figurer

dans la cote même des livres une mention utile de *degré* : le caractère d'un livre, scolaire, ou populaire, ou technique. Cette appréciation laissée aux bibliothécaires fera rire nos paléographes. Mais eux-mêmes l'appliquent et en l'aggravant. Ne réclament-ils pas tous des bibliothèques populaires ? M. Delisle, qui, dans la Préface du Catalogue de la Nationale, dit qu'on ne peut pas prendre la responsabilité d'écarter un livre, réclamait au Congrès des bibliothécaires de 1900 des bibliothèques intermédiaires « où les hommes de lettres qui ont à improviser un article ne subiraient pas les longues attentes indispensables »... Ce qui veut dire qu'il lui semble plus facile d'écarter et classer les gens que les choses. On ne peut pas savoir si un livre est savant ou élémentaire, mais à la tête d'un homme, cela se voit tout de suite !

Les bibliothèques de nos grands cercles peuvent nous donner une idée du classement aux personnes. Elles ressemblent terriblement à des populaires, populaires pour gens chics, où les livres de science sont remplacés par les humoristes.

Mais on peut se mettre d'accord sur le plus important : créer des bibliothèques spéciales, techniques, sans distinctions d'individus, en ce sens que le marmiton serait admis, invité même à la bibliothèque d'hygiène, et le « préparateur naturaliste » à celle de zoologie.

À celles-là, toutes groupées autour d'un Institut scientifique ou d'une école, le soin de connaître l'état de la science dans une partie, de suivre le mouvement international, en un mot de « tenir la bibliographie ».

Et toutes les autres ne sont que de la vulgarisation.

Mais il la faut pour tous, cette vulgarisation. Elle est noble, nécessaire. Il la faut pour élargir nos savoirs étroits, ne pas perdre complètement le bon sens général. Il la faut pour vous, les savants, les habitués des bibliothèques spéciales, les spécialistes éminents. — Car vous surtout avez à y apprendre !

Or une bibliothèque qui a « tout », c'est-à-dire qui est très riche et rigoureusement spécialisée dans une section moderne, tient en son catalogue la bibliographie d'un sujet, — mais c'est là un cas qui ne s'applique *nulle part* dans ce qu'on nomme les bibliothèques en France.

Tous l'avouent, elles ne servent qu'aux premiers pas qu'on peut faire dans une science, elles permettent au plus les annexes d'un métier, les connaissances nécessaires à côté, la chimie pour le physicien et la physique pour le chimiste.

Le problème de bibliographie, qui est un problème de spécialiste, est donc en dehors de nos bibliothèques.

Vulgarisation, toutes vos bibliothèques de villes, d'université, de collège, de sociétés, et Sainte-Geneviève... Toutes ces bibliothèques qui n'achètent pas 30.000 francs de livres par an n'ont pas de devoir plus pressant et plus difficile que le *choix*. Elles doivent y consacrer tous leurs efforts et tout leur argent.

Le mot *choix* est le mot juste quand il s'agit d'acquérir des volumes, mais s'il s'agit seulement de présenter des fiches, qui tendent à ne coûter rien, le *choix* dont il s'agit n'est que l'ordre dans lequel on les présente.

C'est donc bien la question de savoir si les bibliothèques doivent servir à quelque chose ou non. Vainement on réduit le nombre des fiches, on ne dépouille pas les périodiques, on laisse des collections inclassées, on ne fait plus de catalogues méthodiques. Voici qu'un encombrement nouveau va se produire. Ces fiches, qui, si longues, si détaillées soient-elles, ne disent rien du livre même et supposent le revenu au nombre des portes et fenêtres, bouleversent complètement les services de bibliothèques. Le public, trompé par le catalogue, demande vingt volumes quand un lui suffirait.

Que penser, dans ces conditions de prêt, d'envoi en province? Faudrait-il revenir à toutes les complications formalistes ou coûteuses établies dans le seul but de restreindre les demandes? L'expérience ne prouve que trop, hélas! combien les meilleurs livres sont souvent inconnus.

Quelles sont les ressources habituelles dont dispose la bibliographie pour renseigner sur un ouvrage?

Je dis *renseigner et parler du sujet*. « Décrire », ne nous intéresse pas du tout.

1° Nom d'auteur et d'éditeur, collections dont l'ouvrage est tiré. Ce sont des renseignements précieux pour ceux qui savent. Pour ceux-là seuls. Il y a aussi les décorations, l'Académie...

2° Format, nombre de pages et nombre d'illustrations;

3° La date;

4° La place dans un catalogue méthodique;

5° La copie du titre;

7° Le dépouillement;

8° La note arbitraire.

Les catalogues qu'on apprend à faire en France attachent toute importance à la copie du titre, aucune à la classification

méthodique; ils ne font presque jamais de dépouillement et quant aux notes critiques, ils se les interdisent et croient les éviter absolument. Reste la question de date que tous s'accordent à mettre sur les fiches, mais qu'on ne prend nullement pour ordre de classement.

Au point de vue du classement qu'on en peut faire, la fiche se distingue du volume en quoi ? Matériellement. Elle est soustraite au format, poids, périodicité, etc. Idéalement : on n'a pas à tenir compte du « format moral », c'est-à-dire du titre mis par l'auteur, de la collection ou revue ou l'éditeur rangea l'ouvrage, et l'on peut conclure qu'à part le cas d'aide-mémoire, c'est-à-dire d'index de titres, et quelques cas spéciaux — la copie du titre ne *sert à rien*.

Or c'est le plus long. C'est elle qui fait les listes interminables, les cent volumes de catalogue, les recherches impossibles dans tout vaste répertoire. Dans plus de la moitié des notices d'ouvrages la moitié du titre et parfois le *titre entier peut être supprimé*. Les publications politiques, administratives, commerciales, les livres classiques, discours, pièces de circonstance, offrent des cas infinis où le titre *perd* l'ouvrage. Et c'est contre cette religion du Titre, de la description exacte, complète, qui ne sert qu'à *perdre* les volumes, c'est contre cette vraie maladie de la bibliographie qu'il faut s'élever de toutes ses forces.

Les catalogues ne seront utiles que le jour, ou débarrassés de tout leur appareil de bibliophilie, ils chercheront à nous dire les livres qu'il faut lire, et ce que nous trouverons dedans.

A moins d'établir de vraies notices critiques — ce qui est fort légitime et que je conseille vivement à toute bibliothèque d'éducation, là où il s'agit d'attirer les lecteurs et de leur faire lire les catalogues — quel moyen rapide d'indiquer ce que nous trouvons dans un livre, sinon une bibliographie systématique ? Quel moyen plus bref que celui où les numéros ont un sens ? Et puisque notre numération est décimale, quel autre moyen que la classification décimale ?

On peut la critiquer, la montrer bien imparfaite, embrouillée de cas spéciaux... Mais tant que nous compterons par dix et qu'il faudra mesurer quelque chose, tout système sera d'autant plus commode qu'il se rapprochera plus de l'ordre décimal. L'habitude, certes, abrège. Il est plus commode à Londres de compter en shillings et pence qu'en francs et centimes, — cela ne veut pas dire que le système décimal ne vaille pas mieux.

Déjà cependant la décimalité scientifique s'organise largement. On peut par des numéros serrer de près le sens d'une foule d'ouvrages techniques. L'on arrive fort bien à lire ces formules couramment, à deviner au chiffre les sujets d'un volume. Et ce n'est pas plus d'effort que pour lire n'importe quel alphabet étranger. Arrivera-t-on à s'entendre pour constituer une sorte de Code international bibliographique ? Il semble que rien n'est plus aisé, et cependant nous ne le pouvons espérer. Le bon sens n'est pas une force active, au contraire. Il peut éviter une bévue, mais ne peut à lui seul déterminer une entreprise.

Les utilités séculairement démontrées, telles que le système métrique ou l'unité de méridien, n'ont pu triompher partout.

Pour arriver progressivement à une entente de ce genre, on pourrait, dans un congrès des bibliothèques, décider quelques grandes divisions auxquelles les mêmes signes seraient appliqués partout *à partir de telle année*. Il nous faut éviter l'opposition éternelle du passé, et cette idée que, pour tenter un nouveau système, conforme aux sciences modernes, il faut aller remuer la théologie de nos aïeux. Si chaque bibliothèque du monde donnait son système et qu'il faille attendre l'unanimité, on attendrait l'éternité. Mais si l'on se contente d'appliquer partiellement ce qu'il y a de commun dans tous les systèmes, ajournant les points sur lesquels il y a divergence, on serait bien étonné de voir l'immense proportion du semblable. Les systèmes sont comme les livres : plus il y en a, plus ils disent la même chose.

En France, où toutes les bibliothèques sont à peu près divisées de même, l'admission de signes communs pour désigner les fonds serait vite imposée. L'utilité ne serait pas immédiate, puisque nous laissons tout remaniement de l'ancien, mais nos fils, habitués par les bibliothèques scolaires, liraient couramment les cotes des volumes. Les bibliothèques françaises n'ont plus grande importance dans le monde, mais les livres français en ont une immense et l'adoption de signes pratiques par le pays créateur du système métrique serait un exemple digne de nous, et qu'on suivrait.

Il y aura donc, quand on le voudra, des moyens d'abrégier considérablement les notices, de grouper des quantités de renvois ou livres de détails sur une seule fiche, et le jour où on les publierait en colonnes imprimées, de réaliser de grandes écono-

mies d'argent, de temps, — moins précis sans doute dans la description, dix fois plus dans l'explication.

On peut contester qu'il y ait dans cette multiplication des notices un avantage, et dire que nos vieux catalogues qui passent le plus utile et s'éternisent sur l'insipide, seront quand même plus commodes : incomplets, ils seront plus courts !

Devant le fatras qu'apporte la bibliographie, et ce qu'un ignorant avale avant de débrouiller ou embrouiller une question, on s'étonne toujours du peu de livres nécessaire à un spécialiste. Et si on descend aux ouvrages de seconde main, en observant le public d'une bibliothèque, on voit que les « primaires » sont justement ceux qui évitent les livres « primaires », croyant que, de par leur âge, ils peuvent aborder l'étude par l'autre bout. Ignorants de haute caste, ignorants supérieurs qui cherchent dans les livres les plus au courant des plus récentes sciences une explication qui se trouvait au début et que chaque progrès qu'ils font recule derrière eux.

Il est possible, par des bibliographies scientifiques, — complètes d'une part, plus élémentaires, et *choisies*, de l'autre, — de satisfaire parfaitement ces besoins opposés de la science et de l'enseignement, mais on ne peut satisfaire en plus la vanité, qui exige justement que l'on ne se serve pas des outils qu'on peut manier. Cependant il faut tenir compte dans une large mesure de cette vanité à laquelle nul n'échappe, lui concéder des mots, des qualificatifs, sous peine de la voir embrouiller également le service de la science et celui de l'instruction. Qu'est-ce qu'un savant, sinon un homme qui sait apprendre ? La science d'un homme se mesure à l'ignorance qu'il se sait.

Il n'est pas rigoureux qu'en science tout livre neuf annule le précédent, mais en pratique il en est sensiblement ainsi. Les lignes isothermes ne sont pas les parallèles, on s'accorde cependant à avoir plus chaud en se rapprochant de l'équateur, et c'est la dose de vérité la plus forte qu'on puisse demander à un principe.

Il y a donc dans la chronologie un élément absolu de classification scientifique.

On le sait, on ne l'applique pas assez.

Je veux dire exactement que l'ordre *pratique* de ranger des volumes sur un même sujet n'est pas ici l'ordre alphabétique, mais celui des dates, et en commençant par la plus récente.

Qu'il s'agisse de fiches ou de listes, il n'y a pas là une mince

économie. C'est un raccourci qui a proportionnellement la même valeur que de mettre à portée de la main les volumes les plus demandés, et de n'aller chercher l'échelle que pour les exceptions.

La *Bibliographie scientifique internationale* se publie annuellement. Le prix en est de 460 francs. Elle est en quatre langues et comprend un triple classement. Elle semble avoir apporté à la science pure un élément indispensable, non avec des dispositions définitives, mais avec le maximum de clarté et commodité connu de nos jours. Nous pouvons dire que le problème d'une bibliographie générale est entré — hors des bibliothèques et sans aide de l'Etat — dans une voie simple et pratique de réalisation. Si les sciences sociales, historiques et artistiques restent en dehors de ce mouvement, c'est que la grande part qu'y jouent encore les personnes d'auteurs les font relever en partie d'un autre classement.

Il n'est ni de notre sujet ni de notre savoir de traiter cette bibliographie des sciences. Nous pouvons cependant dire que les bibliothèques s'en désintéressent un peu trop, et qu'elles auraient intérêt à ne pas tout ignorer de ces travaux. Si les bibliothécaires n'ont pas à faire de bibliographie, ils pourraient se servir de celles qu'on fait pour eux. Leur ignorance exagère.

C'est donc le problème non de la bibliographie pure, non de présenter « l'état de la science sur une question », comme le rêve notre Carnegie multinational, mais de la Bibliographie appliquée, celui de modifier l'état de l'ignorance sur une question — qu'ont à résoudre bibliothèques et bibliothécaires.

Dans *toutes* les bibliothèques.

Rôle tout spécial, rôle d'éducateur, si l'on veut ; l'Amérique, où les bibliothèques ont pris un tel rôle, les a rattachées nettement à des Bureaux d'éducation. Education d'hommes, qui ne doit rien imposer, qui peut indiquer. Offrir les moyens d'apprendre et rien de plus. Mais il y a des façons d'offrir. Le repas à table d'hôte et le repas à la carte. Faire la carte est un art. Et si dans ce parc il est permis de marcher sur l'herbe, d'errer dans les sentiers et de franchir les fourrés, tout de même aux gens pressés on montre le chemin direct.

Il y dans cette manie de faire des catalogues impersonnels, de ne pas oser indiquer de choix entre les livres, alors qu'un choix autrement grave dut être fait en n'achetant pas tous les livres, le même sophisme qui fait crier à l'attentat contre la

Liberté chaque fois que des hommes se coalisent pour lutter contre quelque puissance, et troquent leurs petites libertés individuelles contre une Liberté générale collective, qui est le plus souvent celle de ne pas mourir de faim.

M. Geddes proposait un classement en pyramide, partant d'une idée, soit la circulation du sang, et classant tous les livres qui découlent de l'*Exercitatio* d'Harvey dans l'ordre où ils élargissent la première découverte. Et certains n'en sont que l'ombre, tandis que l'ombre du sommet des pyramides voisines (Pasteur, Claude Bernard) se profile sur la base sans cesse élargie. J'ai vu dans l'*Out-look Tower* d'Edimbourg un début de bibliothèque rangée ainsi.

Autre comparaison : les arbres qui mêlent leurs branches, vus du dessus, à vol d'oiseau. Excellent moyen graphique d'expliquer comment les livres se répètent les uns les autres, chacun n'accroissant que de très peu le précédent, et de faire valoir l'intérêt de remonter aux sources, de lire Lavoisier même pour comprendre les manuels « populaires » de chimie. Ainsi, au lieu d'une hiérarchie méthodique, une hiérarchie idéo-historique. Une série d'accolades comme dans les tableaux de classification d'histoire naturelle. Et ce n'est pas seulement comme moyen instructif que vaut cette indication du curieux botaniste, c'est comme moyen de grouper les mille livres qui disent la même chose, et de ne faire *dépasser* que ceux qui disent quelque chose de plus.

L'indication, si arbitraire soit-elle, du caractère d'un ouvrage (vulgarisation, enseignement supérieur, études originales) doit s'ajouter à la séparation des bibliographies en époque. Si l'on peut encore manier une bibliographie, c'est que les sciences sont récentes. Dès que les questions ont eu leur heure de mode, les titres s'entassent sur un sujet par centaines, livres de toutes langues, de toute valeur, qui presque tous disent la même chose.

Et cependant le devoir est de les noter tous, et il ne s'agit nullement de barrer les chemins, mais d'indiquer d'abord ceux qui semblent plus directs, et de mettre des poteaux qui disent où ils mènent.

Nous n'apprécions pas. Nous ne jugeons pas *bon* ou *mauvais*, nous constatons semblable ou dissemblable, plus complet, plus spécial...

Aujourd'hui toute thèse est flanquée d'une bibliographie.

Bonne.... Pas toujours. Les meilleurs cèdent à l'envie de prouver qu'ils ont tout lu. Ils devraient diviser ou indiquer par notes deux espèces de références : *le contrôle* : sources, ou preuves qui ont été utilisées et si le livre est bon doivent être devenues inutiles, — et les *renvois*, mention de tout ce qui complète et élargit le sujet et des livres tellement bons qu'on n'a pas cru devoir les refaire.

Ce qui grossit tant la bibliographie, ce ne sont pas les œuvres originales, mais les copies et surcopies.

Ah! en place, cela va tout seul. Et voilà pourquoi l'accès du public aux rayons est si désirable. Mais nous parlons de fiches, de bibliographies. Au fait, à quoi servent-elles? Leur but n'est-il pas d'éclairer ceux qui n'ont pas les livres? Non seulement ceux d'une ville sans bibliothèque, mais ceux qui voient de loin, dans nos salles de travail, sans le droit d'y toucher, des murs garnis de livres.

J'ai lu pour cet ouvrage pas mal de livres sur les bibliothèques populaires. Ceux de Saint-Albin et de Schultze me semblent relativement avoir été meilleurs que celui de M. Pellisson. Cependant ce dernier est plus utile qu'eux. Il vient après, et suffira neuf fois sur dix.

Le même auteur me fournit un exemple assez net. Il a publié en 1902 un petit volume très complet, très net sur *les Œuvres postcolaires*.

Je n'ai connu cet ouvrage que tard et par la couverture d'un livre où il est rappelé. Ce livre dit ce qu'il faut dire, contient des références nombreuses, presque tout ce qu'il est possible de donner, car l'auteur a eu la jouissance de la Bibliothèque du Musée Pédagogique.

Un grand nombre d'études ont paru depuis 1902 sur ce sujet. Je sais, les connaissant personnellement, ayant aidé leurs recherches, que plusieurs auteurs n'ont pas eu d'autres renseignements que ceux qu'ils ont trouvés à la Bibliothèque Nationale. Or je fus le premier, en 1907, à y couper les pages de cet ouvrage. Et c'est le cas absolument banal d'un auteur qui rassemble tout ce qui est utile sur un sujet dans un livre, le fait d'une façon claire et complète, et où, « faute de bibliographie bien faite », des centaines d'autres recommencent toutes ses recherches, tout son long travail.

Cependant les bibliographies ont été consultées, et presque sûrement l'ouvrage a passé devant vos yeux. Mais rien ne vous indiquait que c'était celui-là.

Vers 1899 je promenai vainement d'éditeur en éditeur un projet de Guide, un Bædeker de la littérature documentaire, dont j'ai toujours gardé le plan. On aurait simplement dans une 1^{re} partie dépouillé les grandes collections, donné en abrégé, mais avec les adresses et les prix courants, les listes d'ouvrages des séries connues, que ce soient *les Documents inédits sur l'histoire de France*, *les Guides Joanne* ou *les Manuels Roret*. Une 2^e partie eût été un dictionnaire par sujets, indiquant s'il existait un bon ouvrage sur la matière, si cet ouvrage était savant ou de vulgarisation, le recommandant par des étoiles plus ou moins multipliées, un signe indiquant le caractère, — parfois une ligne de critique. Une disposition typographique spéciale assurait dans un format commode une masse invraisemblable de renseignements. J'aurais voulu que tout professeur, tout journaliste, tout érudit eût ce memento sur sa table pour lui souffler : attention ! ne parle pas de ceci sans lire tel livre. Inutile de refaire ceci avant dix ans, on vient de le faire. Et que ce fut à propos d'un détail de la vie, d'une curiosité simple, d'une entreprise industrielle ou d'un sujet de thèse, on aurait trouvé — et bravement je commençais : Abbayes, abeilles, Abyssinie... — un bon manuel pratique, pas cher, pour se dégrossir, donnant en plus une indication de sources et de bibliographies, si l'on veut approfondir, — et ce peut être, pour « Abeilles », des catalogues d'apiculteur, une école, un musée, quelquefois toute autre chose que des livres — enfin l'indication d'anciens ouvrages célèbres.

Un éditeur fut tenté par cette entreprise. Mais il aurait voulu qu'il n'y eût jamais qu'un livre cité ! — C'était facile quand ce livre existait ! Mais dans combien de cas existait-il, ce livre unique et suffisant ! J'ai regretté l'idée, qu'on reprendra peut-être, au moins pour des spécialités. J'ai regretté surtout qu'il faille si rarement se contenter d'un livre !

Le peu de succès en France dans le public des « listes de bons livres » est affligeant, devant le succès de la critique personnelle qui juge et tend à remplacer la lecture elle-même ! Le choix, l'indication de l'utile n'est pas plus la critique qu'un poteau indicateur d'un chemin n'apprécie la valeur des terrains qui le bordent.

Cependant le *Monod* sur l'Histoire de la France jouit d'une grande estime. Si une vingtaine de livres semblables, réédités

tous les cinq ans, existaient, cela équivaldrait à la fondation de nombreuses et riches bibliothèques.

Un livre très amusant de M. Henry Mazel esquisse pour la littérature un choix possible : *Ce qu'il faut lire dans sa vie* est à lire, vraiment. Rien n'est plus consolant pour l'homme qui travaille que de voir le résultat du grand travail d'autrui. Ce travail ne sert à rien de ce que l'auteur voulut. Il en résulte des choses admirables. — Mais de quoi nous, vivants, résultons-nous ? Est-ce d'un éventail qui tomba ou d'une rencontre en omnibus ? — Ainsi nul n'attendra, comme M. Mazel le conseille, l'âge de 45 ans pour connaître Molière, et si je conseillais dix livres à lire dans Balzac, un seul, *le Lys dans la vallée*, un seul, se retrouverait dans les dix qu'il conseille « avant tout ». Seulement ces 19 volumes, dix pour lui, 9 pour moi, feront que le conseillé s'enfilera les trente autres.

C'est que Balzac est un auteur. Une source. Il faut tout lire. « Marche ou crève ! » dit M. Mazel. Seulement il y a des travaux sur Balzac, il y en a !... et il y en aura de plus en plus. Je crois qu'un bibliographe consciencieux, sans émettre d'opinion, pourrait nous indiquer quels sont ceux qui disent la même chose. Si je ne m'accorde pas avec M. Mazel sur les romans de Balzac qui sont à lire d'abord, nous nous accordons sur le point qu'il les faut presque lire tous et que beaucoup de travaux sur Balzac ne sont à lire qu'après. Cet après est un humble hommage à nos grands critiques. Mais Balzac est grand et quoi que j'aie passé l'âge où M. Mazel conseille de le lire, je ne l'ai pas tout à fait fini.

Oui, je voudrais voir propager en France la mode des « listes des meilleurs livres », qu'on publie en si grand nombre en Angleterre, en Amérique.

Il est tout à fait singulier que notre peuple né critique, et qui passe pour ne pas aller au fond des choses, par une sorte de saut à l'extrême, se cantonne en bibliographie dans une sotte neutralité administrative, une impassibilité d'autant plus ridicule que, se heurtant à l'impossible, elle consiste à tirer au sort crainte d'un mauvais choix, et se noyer, crainte de se mouiller, dans ces beaux catalogues qui ne sont que du Gribouillisme.

On fait de la critique dramatique et littéraire jusqu'à en remplacer totalement la lecture des œuvres mêmes, et en science, là où un livre même médiocre vaut quelquefois mieux

qu'un plus ancien qui fut meilleur, aucun effort n'est fait pour nous tirer d'embarras.

Ce besoin d'absolu, cette peur du ridicule qui pousse à entreprendre un travail colossal, inachevable et inutile, pour éviter la responsabilité d'une erreur, paralyse nos bibliothèques. Combien en France ne sont pas des bibliothèques de vulgarisation? Aucune, je crois, aucune vraiment publique n'est assez riche pour échapper à la stricte obligation de choisir les meilleurs livres! Aucune ne devrait non plus négliger parmi ceux qu'elle a de présenter les meilleurs, c'est-à-dire de mettre en tête les plus complets et les plus récents.

Le problème bibliographique reste entier. Etablir des bibliographies spéciales et complètes, sans choisir, sans rien oublier — mais en indiquant le mieux possible de quoi il s'agit — nous le croyons nécessaire. Mais nous pensons que cela ne regarde aucunement les bibliothèques et les bibliothécaires.

Ceux-ci ont un travail urgent et tout local. Je ne leur nie pas le droit de faire des vers, du théâtre, de la bibliographie ou de l'archéologie — à temps perdu. Ils ont un métier qui est autre, et l'on peut exiger qu'ils le remplissent. Or ce métier n'est pas la sinécure de faire donner par le garçon des salles les livres que le public demande, quand il en demande, encore moins de copier sur des bouts de cartons tous les titres de toutes les paperasses.

Il consiste essentiellement à *choisir*, non les lecteurs, mais les livres. Cela nécessite non seulement de lire et de connaître beaucoup de sciences fort diverses — les grandes bibliothèques partagent la besogne — mais de se rendre compte des besoins locaux, des moyens d'intéresser le public aux livres utiles, d'attirer ceux qui ne viennent pas, de révéler à tous qu'en dehors du délasement et en dehors de la science pure, lire est utile.

Eh bien! en Amérique, où les bibliothèques vivent vraiment, les recommandations de livres sont nombreuses, des listes actuelles sont publiées à chaque instant, officiellement : meilleurs livres, derniers livres... Les bibliothécaires passent leur temps à lire et indiquer des livres, à publier non pas des catalogues de tout, recommençant depuis le dernier incunable la liste de leurs richesses, mais des listes spéciales, brèves et claires, signalant les livres qui, en ce moment, doivent intéresser les gens de la ville où ils sont.

Nous devons respecter les grands travaux faits par les biblio-

graphes français, et le long effort qui a en somme rédigé consciencieusement les notices de tous nos vieux livres. Franchement je donnerais tout cela, fût-ce au poids du papier, dans beaucoup de nos villes, pour de simples prospectus à distribuer chez les habitants, leur annonçant qu'ils trouveront à la Bibliothèque les quelques bons livres neufs qui leur peuvent être utiles.

Quant aux bibliographies vraiment scientifiques, où le but est de ne rien perdre, de donner au complet tout l'état d'une science, elles ne peuvent plus être que bien spéciales, doublement spéciales : dans une partie et dans le temps. Elles sont comme des sentinelles d'avant-postes, toujours en éveil et au guet, et non de vieux généraux passant la revue des réserves et des invalides.

Mais on a confondu les index alphabétiques, faits pour aider la mémoire, avec les bibliographies faites pour aider le savoir, les horaires des trains avec l'étude physique et sociale des régions. Il est regrettable sans doute que l'Etat ne fasse rien pour la bibliographie, qui désormais est une science pratique, et se constitue comme une industrie nécessaire. Il est regrettable qu'on la confonde avec la bibliophilie, qui lui est ce que les courses sont aux moyens de transport. Mais ce n'est nullement aux bibliothèques à combler ce vide parmi tous les vides de l'Instruction supérieure en France. Un service bibliographique peut être annexé à une bibliothèque, il l'est à Washington, mais il y est comme une école d'archéologie est annexée au Louvre, parce qu'il est plus commode de la mettre là qu'ailleurs : on met des cours de médecine dans les hôpitaux sans les transformer en laboratoires. En parlant de bibliographie, nous sommes complètement sortis de notre sujet : les bibliothèques.

Nous voudrions l'en avoir sortie avec nous. Elle leur a nui beaucoup, elle en a chassé tout côté pratique, toute adaptation aux besoins locaux, au public. Ce serait peut-être secondaire si la science, ou l'index des sciences avait gagné à tant de beaux catalogues coûteux, fruits d'une longue patience, d'un zèle minutieux qu'on ne demandait pas.

Il n'en est rien. Il faut encore se fournir ailleurs.

CHAPITRE XI

DE L'ADMINISTRATION

Théorie de l'état de concurrence et de l'état administratif. — Progrès suprême : l'Art pour l'Art, le Beau absolu, l'Inutile. — Les deux caractères de l'administration d'Etat : Inversion et Religion. — De la Paralysie systématique généralisée. — Centralisation et particularisme.

La dernière conception du Progrès dans les sociétés humaines semble être le passage de l'état de Concurrence à l'état d'Administration : la Concurrence, avec son travail âpre, ses hasards, sa production barbare et effrénée, qui dépasse les besoins, la Concurrence ravageuse, reste de l'état guerrier... — et l'Administration, avec ses avancements réguliers, son activité restreinte, sa production hypothétique, l'Administration, propice aux lettres, aux sports, aux arts. Là où quelques ouvriers, pour un salaire dérisoire et hasardeux, abattaient une besogne énorme, un nombre triple de fonctionnaires vivent en sécurité, produisant un travail bien moindre, mais relevé par une majesté d'allures et de formes dont les ignorants seuls mettent en doute le haut caractère.

C'est avec raison que Spencer montra que le progrès consiste en une complexité croissante, — les usages procédant comme toute matière vivante, qui croît par division et va se compliquant — et proclama : la Beauté, c'est l'Inutile.

Beauté des ruines, beauté des valse qu'on ne danse pas, beauté des femmes en peinture... Mais Spencer ne sut pas voir le lien qui unissait ces deux propositions, et qu'il y avait justement dans la complexité croissante une tendance naturelle vers l'Inutile, c'est-à-dire vers la Beauté. Et c'est ainsi que l'Administration peut être considérée comme l'apogée des formes sociales. Apogée tout près de la mort, suprême Beauté.

Il semble, en France du moins, que les Bibliothèques aient sauté les étapes. Elles furent dirigées par de grands hommes

qui virent grand. Elles sont arrivées d'un coup au stade administratif, avant d'avoir servi à quelque chose.

Cependant, longtemps restées le refuge des poètes, des savants, elles eurent pour eux une vraie utilité, dont le public ne fut pas admis à profiter, mais qu'on ne saurait contester. Comme une usine dans un paysage, comme un village installé dans des arènes antiques, les poètes, gens utiles, nuisaient à la poésie des bibliothèques. On ne conçoit la beauté que sous verre ou entourée d'une grille. Il faut qu'on soit bien sûr que cela ne sert qu'à Dieu.

Un poète sert à quelque chose, ne fût-ce qu'à nourrir des professeurs, plus tard. C'est donc une fâcheuse conception que d'en mettre dans les administrations. Gens pratiques et terre-à-terre, inaptes à saisir les beautés supérieures, rebelles à l'idéal, ils demandent tout le temps : à quoi ceci sert-il ?

Celui-là seul qui ne fait « rien d'autre » peut se donner tout entier à l'emploi de ne rien faire, et sait faire durer la consommation.

Toute l'histoire des bibliothèques est une lutte entre les utilitaires : savants, poètes, gens de lettres, qui veulent à tout prix utiliser les livres, et les artistes purs, dont la bibliéconomie magnifique plane au-dessus des contingences.

La conquête des bibliothèques par l'Art pour l'Art ne peut se comparer qu'à la Réforme. L'archéologie fut le protestantisme des livres. Pour chasser toute grâce, toute joie, tout luxe, toute utilité des bibliothèques, on reconnut que seules de longues études sur des textes sans intérêt obtenaient l'entraînement, assuraient la vocation. De là le mot de « chartistes », qui ne s'applique pas seulement aux élèves de l'Ecole des Chartes, mais qui, comme le mot *jésuite*, veut dire une certaine déformation de l'esprit ou de la religion. Il désigne exactement ceux qui, devant un livre, s'annihilent, se résorbent, croient et ignorent. *Perinde ac cadaver*. Les fortes disciplines ne sont pas celles des moines, mais de ceux qui se mêlent au monde, et osent conduire leur foi parmi les tentations. Que de défections ! Que de trahisons. La chair est faible. Vivre au milieu des livres et ne jamais les lire... Le milieu même a je ne sais quoi de troublant. « L'air de la maison », me disait un excellent archiviste, qui vit à l'Arsenal... Cet air est si pernicieux qu'on a vu les plus purs de la paléographie se perdre, ouvrir des livres — et en faire !

On a dit : il faut mettre une barrière. On en met. Examens

et concours. On ne peut fouiller les gens, mais comme la science pèse, ceux-là seuls bien légers d'esprit sauteront la haie.

Mais l'abstention est plus sûre que tous les préservatifs, plus sûre que les soins, médicaments et examens ! La contagion s'opère uniquement par les livres. Ce qui est malsain pour les bibliothécaires, c'est les livres. Et depuis qu'ils n'en touchent plus, les cas de littérature deviennent beaucoup plus rares.

Aujourd'hui le livre est représenté par une fiche.

Les maniement, estampillage, mise et recherche en place, les conseils au public et le classement même, tout cela est laissé à de vils mercenaires. Le fonctionnaire proprement dit ne voit qu'un rectangle de papier, qui représente un livre comme une lettre d'algèbre représente des pommes. Combinez, remaniez, divisez chaque côté de l'équation, le nombre de pommes reste exact, mais les pommes pourrissent.

Il est infiniment regrettable que les bibliothèques en France ne se soient pas attardées un peu plus longtemps à l'active période de l'enfance. Elles auraient pu ne passer à l'administration qu'après une croissance plus longue, ayant atteint un développement plus digne d'un pays tel que le nôtre. Nous voyons l'Amérique commencer à faire des rapports, à avoir des inspecteurs réguliers, à unifier, à réglementer, à remplacer les hommes actifs par des commissions, à se demander si l'on doit prêter des romans, à établir des examens, etc. Tous ces symptômes administratifs ne viennent qu'une fois le pays couvert de bibliothèques publiques, fréquentées par un public immense, et quand la matière manquant à l'activité, celle-ci peut se dépenser en jeux administratifs.

Chez nous les divertissements de l'esprit autoritaire et systématique arrêterent au berceau le mouvement des librairies. Le grand mouvement vers l'instruction, qui leva il y a vingt ans de si belles initiatives dans notre Paris, s'est heurté tout de suite à la centralisation. On peut lire dans des rapports très officiels que si les bibliothèques municipales ne se développent plus, *c'est qu'elles sont au terme normal de leur croissance*. Je sais bien qu'à six ans nous disions : « Nous, les grands... »

Municipales, universitaires, nationales, je ne crois pas qu'un progrès sérieux puisse être fait avec le régime en vigueur. Ces gens auxquels on lie les mains, les pieds, sur le dos desquels on entasse tout ce qu'on peut trouver de lourd ou

d'encombrant, et auquel on dit : marchez ! — font pitié. Tant que le Directeur, membre de l'Institut, très décoré, très célèbre, etc., d'un établissement de l'Etat sera obligé de lever la main, comme les petits en classe pour aller pisser, à propos de rien, d'un carreau cassé, d'un ivrogne à expulser, d'un livre de quarante sous à acheter, d'un livre à prêter ou à emprunter, et s'exposera à ces niches qu'on appelle « situation impossible », s'il s'avise de vouloir prier de balayer mieux un des hauts dignitaires chargés de balayer, les améliorations seront lentes et difficiles.

Que dire des Universités ! En les déliant de l'Académie de Paris, l'Etat n'a pas eu le cœur de se séparer de ses chères bibliothèques. Il leur donne peu d'argent, mais les administre bien. Ces Universités, qui n'ont pas la gestion de leurs livres, n'est-ce pas là un de ces beaux cadavres que l'Etat électrise, mais ne peut remettre debout ?

S'il fallait faire l'allégorie de la Liberté, je représenterais un bourreau maniaque occupé à river des boulets et des chaînes à tout ce qui remue d'un mouvement arbitraire. Quand le patient est cloué et fixe comme un mort, alors il est vraiment soustrait à l'arbitraire, il est libre ! Personne ne peut lui commander.

Sans doute, ces arbitraires responsables et locaux sont remplacés, dit-on, par un autre arbitraire, central, irresponsable. Au patient qui ne peut se mouvoir par lui-même, une force est envoyée d'une usine mystérieuse et lointaine. Mais transporter la force à distance n'est pas encore rentré dans le domaine pratique, et ces établissements dont la direction est ailleurs usent en transmission toute l'énergie disponible.

Et nous aussi, nous réclamons qu'on centralise. Centralisez les fiches, les fournitures, la production, tout ce qui peut se fabriquer à bon marché en gros, mieux encore : tout ce qui se peut s'envoyer par la poste.

La responsabilité n'est pas dans ce cas. Si, dans son courrier chaque matin, un ministre se découvre les responsabilités d'un tas d'actes stupides de gens qu'il ne connaît pas, c'est là une fiction qui ne dupe que les politiques. Le régulateur est aussi responsable de la machine, mais ce n'est pas lui qui peut la mettre en mouvement. Il ne peut que lever plus ou moins ses bras ornés de boules.

Nous verrons peut-être un jour prochain les boulangeries centralisées. Une farine officielle sera l'unique farine, les Mor-

vandiaux iront ramasser leur bois à Paris, le Ministre décidera du nombre de pains que la corporation des mitrons devra mettre au four ; s'ils mettent le feu, le boulanger sera-t-il responsable ?

Non ! il y aura une commission de surveillance. Elle ne surveille pas ? On nommera des inspecteurs de la commission de surveillance. Et s'ils n'inspectent pas, une commission d'enquête. Et après une enquête il n'y a plus que le vent. Et tout cela est fort BEAU, lorsque l'on peut gâcher, évaporer la matière à plaisir. Cependant même pour l'eau on voit certains étés l'administration sur les dents. Le pain n'est pas produit en assez grande quantité pour appliquer un système qui ne tiendrait compte ni du prix de la farine, ni de la bourse du public. Quant aux bibliothèques, le public voudrait des livres nouveaux, surtout des périodiques, travailler le soir, consulter un catalogue au courant, faire venir des livres d'une autre ville, etc. Impossible. Tous ces services se sont centralisés : Il y a un directeur, mais ce n'est pas ici. L'administrateur ne dirige pas. La commission du catalogue n'a pas charge de le faire, et l'architecte ne connaît ni directeur ni administrateur.

Pierre Bonnard fit imprimer il y a quelques années un livre de Verlaine orné de beaux dessins à l'Imprimerie nationale. Il demanda que quelques pages fussent disposées autrement, pour laisser un peu plus de blanc autour de son dessin.

— Monsieur, dit le metteur en pages avec superbe, je n'ai pas d'opinion sur vos dessins.

Ainsi un architecte n'a pas d'opinion sur le nombre de livres qu'il doit loger, une commission de catalogue n'en a pas sur le prix que l'impression doit coûter...

Le public seul en aurait une, bien claire, bien nette. Mais cela brouillerait tout. Et que devient l'Idéal ? — Imprimeur, catalogueur, financier, relieur, chacun suit l'Idéal. Chacun fait son œuvre de beaux registres, de belles fiches, comme nos esthètes font leur œuvre : « pour s'exprimer. » Chacun exprime son moi à sa façon. Le fonctionnaire, qu'on le sache, a droit au pain, mais aussi à la Beauté.

On lui discute le pain, mais la Beauté, non pas !

Et il y en a de la Beauté, dans ces catalogues inutiles, ces bâtisses inutiles, toutes ces choses « définitives » ! On se plaint qu'il n'y ait en France que le provisoire qui dure. C'est qu'il y a, hélas ! des nécessités qui durent, toutes celles que nous crée tant de définitif !

Et c'est ce qui fait que contrôles, inspections, concentrations, tout le matériel césarien de la République aboutit à une sorte d'anarchie, non pas la belle, celle où on serait libre, l'anarchie active, indépendante, rebelle à tout pouvoir, ou du moins l'on s'amusera, faut l'espérer ! — mais une anarchie de pleutres, où tous tremblent devant un qui a peur de menacer,

§

Le caractère spécial de toute entreprise d'Etat est l'inversion. L'Etat n'est plus sollicité par le public, mais par l'ouvrier. Le public ne compte pas, n'a aucun moyen de se faire entendre. Et s'il a l'ombre d'un moyen, il n'en a pas le temps et n'y a pas d'intérêt. Sans doute, il voudrait ceci, cela... Mais s'il est têtù, s'il y tient vraiment, il a chance de l'obtenir pour lui seul, par faveur, et il n'en a aucune d'y arriver par voie de règlement général. Les grandes administrations payent en général un pauvre diable chargé de recevoir les plaintes du public ; les progrès et la mécanique le feront un jour en bois afin qu'on puisse taper dessus. Je n'incrimine nullement les administrants ; ils sont très consciencieux dans les Bibliothèques ; toute réclamation écrite est étudiée, on classe scrupuleusement les bulletins refusés pour acheter les volumes qui manquent, quand on aura de quoi, — et l'on souhaiterait des plaintes pour corser les rapports qui réclament du Ministère et des Chambres les améliorations les plus urgentes. Et les ministres aussi sont des héros d'Homère, — héros éphémères. Ils parlent bien et beaucoup avant d'en venir aux mains, mais ils disparaissent juste quand on se rue aux combats.

Le public qui réclame, le monsieur qui crie bien fort et se charge de faire marcher les fonctionnaires est semblable à l'enfant qui dépose une lettre sur l'autel de la Sainte Vierge. La lettre disparaît, elle doit aller au ciel, elle doit être exaucée... Voyez : le lendemain, le gros chagrin est passé.

Qu'est-ce que ces gros chagrins du public et ces plaintes, qu'est-ce que cela auprès de l'architecte qui veut caser sa pierre, l'archiviste son catalogue, le député ses amis... ? Quelle force ça a-t-il près de garçons de bureau syndiqués, qui menacent ?

Ce qui règle la nourriture d'un Etat n'est donc point l'appétit, c'est le fournisseur. Il vendait de force son sel au temps de la gabelle. Aujourd'hui il colonise, ce qui revient à vendre

de force des choses qu'on peut ne point fabriquer à des gens qui peuvent s'en passer. Il vend ainsi des élèves de l'Ecole des chartes aux bibliothèques de province qui ont besoin de renseignements commerciaux. Qu'il s'agisse d'éclairage, de bâtisse, de catalogue, le besoin public n'est en cause qu'indirectement, comme prétexte. Demandez à n'importe quel lecteur de la Nationale s'il vaut mieux éclairer la salle ou imprimer le catalogue...

Mais éclairer, l'Etat ne s'éclaire pas comme cela !

Le besoin de lumière qu'éprouve le public n'est pas lumineux par lui-même. Il faut attendre un électricien d'Etat, qui fera de la lumière à un prix digne de l'Etat.

Cette inversion de l'offre et de la demande que présente tout service officiel a d'ailleurs passé dans la langue médicale. Un malade auquel on *permet* un œuf, auquel on *donne* un potage va déjà mieux. Mais on *administre* une pilule, un lavement.

On voit que le sens commun a depuis longtemps réservé le mot administration à quelque chose qu'on prend contre son gré, — ou à rebours — quand ça ne va pas.

Un autre caractère de l'Etat est la Religion.

L'Etat est un animal religieux, traditionnel jusqu'à l'ineptie, dévôt jusqu'à la paralysie, atteint profondément de la maladie du scrupule.

Le nombre de péripéties par lesquelles passe la moindre foutaise défraye les vaudevillistes et auteurs gais. Le public n'en a guère idée que par le régiment. On peut cependant connaître un peu ce que sont les « rites » sacrés, lorsque le malheur veut qu'une réparation ait lieu à une conduite de gaz dans la rue, ou que l'on ait à transporter le corps d'un parent d'un cimetière à un autre.

Il n'en faut pas moins pour transporter un livre. Il semble que la Bibliothèque royale de Berlin pourrait adresser en toute sécurité à une bibliothèque d'Université ou d'Etat un livre, fût-il précieux. Ce livre ne sort pas d'ailleurs de la Bibliothèque, qui en prend soin comme des siens. Le ministre des Affaires étrangères, celui de l'instruction publique et l'Ambassade là-bas... 1° Ecrire à la Bibliothèque, directement : peut-on prêter ? 2° Réponse : Oui, si la demande en parvient par la voie diplomatique ; 3° Demande au préfet ; 4° Demande du préfet à l'Intérieur ; 5° de l'Intérieur aux Affaires étrangères ; 6° de celles-ci à l'Ambassade. Voilà la 1^{re} partie. En

Allemagne se joue la 2^e partie. La 3^e commence : le volume est en route. Même filière avec autant de lettres d'envoi... La Nationale a prêté ainsi en 1906 121 manuscrits à l'étranger et en a reçu 105. Est-il besoin de dire que ces paperasseries, loin d'augmenter le contrôle, le diminuent. Les chances de perte et d'avarie sont en raison directe du nombre de manipulations, et quant à la responsabilité elle s'est jetée dans le maquis de la procédure. Des efforts sérieux ont été faits pour simplifier cet attirail. Vainement.

Voulez-vous compter à présent ce que coûte au gouvernement, en employés à 1.800 fr., contrôlés par des chefs à 10.000, cette paperasserie ? Les exemples abonderaient. Mais en voici un autre, fréquent dans les bibliothèques qui impriment des catalogues, et au Museum, aux Observatoires, partout. Sans doute, un astronome sait à qui donner la *Carte du ciel*, comme un bibliothécaire sait quel établissement peut intéresser un catalogue spécial. En fait le ministre s'en rapporte à lui. Toutefois il doit envoyer une liste de proposition de concession aux établissements scientifiques, qui est enregistrée au Ministère, qui délivre un arrêté de concession duquel est délivré ampliation. Puis il envoie au Ministère les volumes ; reçus divers, tenue de registre. En tout de quinze à vingt écritures, pour des fascicules qui valent cent sous, prix fort, en moyenne. Quelle maison de commerce tiendrait à de telles manigances ? Quel commerçant paierait les frais de telles cérémonies ? Mais une fois la messe dite... Pardon, cela recommence. Il faudra demander une concession spéciale pour donner le tome II à ceux qui ont le tome I. Des ouvrages en cinquante volumes recommencent cinquante fois. L'on ne peut s'étonner que les tomes n'arrivent pas : tant d'histoires les fatiguent, ils se reposent au contrôle. Je n'entrerai pas dans les détails financiers, et n'entreprendrai pas une critique du système des Mandats. Malheureux qui vend quelque chose à l'Etat sans savoir qu'il faut majorer ses prix en conséquence ! Mais chaque année apporte une petite complication de plus dans la machine à financer. Tout service contient un nombre de chapitres qui varie de dix à cinquante, et chacun a un budget qu'il faut s'ingénier à prévoir un an d'avance. Prévoir ici veut dire inventer, et comme on a prévu, il faudra justifier. L'Etat lâche l'argent mille francs par mille francs, chaque somme, parfois de moins d'un louis, étant reproduite près de cinquante fois en écritures.

Sentier étroit dans des montagnes. A gauche un précipice, à droite l'avalanche qui menace de là-haut, au prochain tournant les brigands... On est au pays des Services Administratifs.

Ne marchez pas trop fort, évitez le moindre bruit, ne réveillez jamais un Service qui dort ! Les Bâtiments civils ont le sommeil léger ; la Comptabilité peut se saisir d'une affaire. Passez vite, si vous approchez du Contentieux, cachez-vous dès qu'on parle des Affaires étrangères — et surtout n'ayez pas affaire aux Finances !

L'histoire grecque et celle du moyen-âge, si chère aux bibliothécaires, montrent des pays couvert d'acropoles ou de burgs, repaires de bandits, rançonnant le voyageur, imposant une protection terrible sur le peuple alentour, et « se justifiant » par des services de gendarmerie.

Certes il est aussi difficile de reconnaître dans le chef du 2^e bureau de la 3^e direction, décoré de la Légion d'honneur, un Cartouche, un Agamemnon évolué, que de retrouver dans les opérations de banques l'ancien échange de bestiaux et d'esclaves ; cependant on a dit : les Grecs partant en guerre pour reprendre les femmes volées ne faisaient guère que des opérations à terme sur les tissages. En Afrique, en Asie, on trouve encore des services administratifs en voie d'évolution. L'on ne va pas d'un point à un autre sans négocier son droit de passage ; le droit à l'eau, au gîte, aux porteurs, à l'escorte sont l'objet de traités, palabres et bagschichs, — heureux encore si la religion ne s'en mêle pas et s'il ne faut pas victimes ou pourboires à quelque divinité propitiatoire. Ainsi, lorsqu'une bibliothèque d'Etat trouve un livre qui lui manque, et dont le prix est d'un franc, ou veut se débarrasser d'un tas de bois qui la gêne, elle ne peut sortir vingt sous et emporter le livre, ni donner son bois à brûler. Mais dans une invocation au Ministre, — à laquelle il a fallu M. Combes, cet impie, pour couper les 3 lignes de formules rituelles, — elle signale l'objet de ses désirs comme digne d'attirer l'attention du Très-Haut. Des prières spéciales seront ensuite ordonnées pour que le vendeur soit récompensé. Une congrégation spéciale sera chargée de lui signifier qu'il est admis à présenter ses requêtes. Suivant le rite, trois fois il devra rédiger sa prière, afin qu'aucune personne de la Trinité ne soit jalouse. Une de ces prières s'écrit sur un papier consacré qui se vend cher. Lorsque des mois de retraite auront ainsi préparé le néophyte, il sera admis

dans le Temple où une Congrégation spéciale officie les paiements.

Là des prêtres lui diront qu'il ne faut oublier aucune divinité, et il devra aller faire ses devoirs à l'autel des oppositions, à la Vérification des signatures, etc.

Que de divinités règnent sur une seule maison !

Le dedans est à un Ministère, le dehors à un autre, le contenu à un 3^e, l'alentour à la ville, le personnel à une direction, le matériel à une autre, mais l'acquisition de ce matériel et de ce personnel relèvent de services spéciaux, leur entretien aussi et leur réforme aussi. Cependant l'Art, l'Histoire ont des collèges de prêtres qui viennent imposer le culte du Vieux-Paris et des Monuments historiques. L'Hygiène survient alors et menace l'Histoire...

Enfin la Politique, qui décide — et tout plie.

Triste vainqueur, qui, lorsque la Presse bouge, fait sous lui.

On reconnaît un bon administrateur à ce qu'il est d'avance découragé. Ce n'est pas un moteur, c'est un lubréfiant. Il sait qu'il ne peut rien supprimer, rien créer, mais si rien ne grince, rien ne rouille, c'est un homme digne des Grandes Huiles.

Cette impuissance absolue de toute administration crève à tel point les yeux que je ne vois partout qu'efforts faits pour l'aggraver. Il n'est question que d'uniformité, de régularisation, d'inspection, de rattachement.

Il faudrait supplier les gens qui écrivent sur les bibliothèques de songer un peu plus à eux-mêmes. Ils parlent de « relever le niveau des bibliothécaires », de défendre l'entrée de la carrière par des examens, de régler, hiérarchiser..., — tous mécaniques ou tous domestiques sous quelques Grands Chefs ! Il faudrait qu'ils admettent une chose tristement probable. Ces places suprêmes, ce ne sont pas eux qui les auront. Et ce sont eux qui seront inspectés, dirigés, et pas dans la direction qu'ils voudraient.

La centralisation veut être économique. C'est au nom de cette économie du gros que l'on veut réunir toutes les bibliothèques populaires de France. Une seule commission choisira tous les livres.

On ne regarde pas à tuer toute initiative chez les bibliothécaires de campagne, à tout ce que perd en intérêt dans une localité de province le livre choisi, imposé par Paris. Mais surtout on ne songe pas à toute la paperasserie imposée par

l'envoi, les contrôles, demandes, reçus, etc.; ce qu'on voit, c'est une commission bien payée, chargée de lire et de penser, elle seule, pour toute la France. Sinistre économie.

Mais où a-t-on jamais vu que l'Etat paye moins cher que le public ! Pense-t-on avec les formalités absurdes qui constituent ces marchés, soumissions, ces adjudications de l'Etat qui éloignent partout les commerçants, et avec les frais qu'elles entraînent, pense-t-on réellement économiser ?

Vraiment, on reste stupide devant cette légende du Français vain, bravache, téméraire que l'on dit et la bande de fonctionnaires pleutres que l'on voit.

Les dresseurs d'animaux qui menacent, frappent et entretiennent des plaies pour faire, sans se fatiguer, plus de mal à la bête, savent qu'il ne faut pas *acculer* l'animal. Il vient un temps où la bête se bute, tremble, et devient stupide.

L'Administration dresse le coq français.

Mais le fonctionnaire acculé refuse. Rappels, menaces, règlements, circulaires, inspection... Rien ne fait rien, et la bête ne fera rien ! Elle se couche et ne bouge plus.

* * *

Arrêtons-nous. Tâchons de nous voir un instant d'un œil étranger. Ce qui est vrai des livres est tellement vrai du reste...

1° *Centralisation*. — Elle est formidable. On centralise comme on respire. Les plantes convergent vers la lumière qui vient d'en haut...

Mais, là-haut, n'a-t-on pas éteint les lumières ?

Par habitude, les Français convergent tout de même.

Vous parlez de décentraliser. Je vous connais. C'est pour centraliser un peu plus étroitement. Sans doute certains détails n'entrent pas dans vos cadres. En dépit de la logique, les petits ne font point les mêmes pas que les grands. Bien ! Les grands d'un côté et les petits de l'autre. Règlement n° 2.

Bibliothèques d'Etat, bibliothèques de ville, c'est de même. Nulle concurrence des villes entre elles. L'initiative a ce nom : la réclamation.

Pas une ville où un homme dirige l'ensemble des diverses bibliothèques, adapte aux besoins locaux les ressources locales, pas une où, se passionnant à son œuvre régionale, il se grandisse en la grandissant.

Non, l'avancement qu'il rêve, c'est le déplacement.

Distribuer en classes les bibliothèques de France, passer d'Albi 6^e classe à Nantes 3^e, cela est beau. C'est cela qu'on demande. Et en dessus des classes, les espèces. Ici, pas de passage. Pas d'officier sortant du rang. Les « Populaires »...

Alors, ici, sur place, tout progrès inutile. Pour l'inspecteur, de belles fiches, des catalogues, c'est tout ce qu'il faut. Des catalogues imprimés, savants, qu'on envoie à Paris, qui font dire de telle bibliothèque où ne vient personne : elle a à sa tête un homme très capable, — et de telle autre où un homme dévoué s'épuise à renseigner des milliers de lecteurs : très médiocre, même pas de catalogue imprimé...

Sans pouvoir, dépendant de commissions, du ministère, de l'inspecteur, de l'Etat, et de la ville, et du département, chacun tirant à lui, inspectant pour son compte, le bibliothécaire français rêve l'autorité.

Sur son ouvrage ? Non pas. Mais sur celui des autres.

Décider les achats de livres, faire des échanges, rechercher les dons, bâtir et installer, créer des succursales, répartir les heures, organiser le prêt, conseiller l'industrie locale, tant de progrès à faire sur place, dans ce qu'on connaît, qu'on a en mains, si l'on est libre !... Mais personne, sur place, n'est libre ; l'indépendance ne s'acquiert que par la domination, et les changements qu'on sait possibles et utiles, on les fera demain, si l'on conquiert l'autorité, si l'on avance — ailleurs.

Alors on régnera sur un ensemble vaste, on commandera — mais on ne pourra rien changer. La décision pour un, le commandement pour l'autre ; l'exécution regarde un troisième.

Alors on voit que ce 3^e, le vil manœuvre, l'être humble, la chiffe docile qu'on a été longtemps était encore le plus libre de tous : libre de ne rien faire.

Mais cela, c'est la grandeur de l'Administration.

C'est ce qui doit s'imposer, à qui ? à toute la France ? — Pensez-vous donc que la France suffise à un Français ? L'Univers même, ce ne serait pas assez... Et si l'on ne peut le passé, on guette l'avenir.

2^o *Particularisme*. — Ce besoin d'autorité est en raison directe de l'insoumission. Cette centralisation sur le papier est l'effet de l'indépendance particulière. Elle n'est pas union, mais surcroît de désunion. On appelle l'étranger contre le voisin, et l'étranger, ici, c'est le gouvernement. L'or macédonien à Athènes.

La centralisation n'assure pas le commandement, trop loin-

tain pour être efficace, elle assure, renforce l'anarchie locale.

L'anti-socialisme des Français se révèle dans leurs lectures. Ils n'aiment pas travailler en commun. La bibliothèque communiste ou communale ne veut rien de commun avec la paroissiale, qui ne veut nulle communion avec des gens communs.

Mais même chaque quartier, chaque pâté de maisons veut la petite sienne à lui. Des essais, des myriades de bibliothèques, et pas de quoi lire. 17 rien qu'à Amiens, ville de 5.006 hectares, 4 à Paris le long d'un kilomètre. La Place Louvois en a 3 ; à la Sorbonne on ne les compte plus. L'une n'ouvre que deux heures, d'autres une seule et rien que le dimanche ! Chacune prendra le budget de plus d'une année pour avoir son Larousse, ou bien s'en passera.

Ne dites pas que ces gens ne se peuvent fréquenter ; on se rencontre tout le temps. On se serre la main. On respire le même air, on foule le même pavé. En guerre, on serait peut-être de la même escouade.

Mais rien, pas un effort pour réunir ces services identiques, avoir même bibliothécaire, même poêle, mêmes outils !

Un seul effort, constant, et c'est pour réunir chaque point à un centre lointain, et des intrigues, des plaintes pour que, s'il vient de là-bas un livre à la maison d'en face, le même livre, quoi qu'inutile, vienne à la nôtre aussi.

Et les savants ne sont pas plus sages que le peuple. Autant de sociétés, autant de bibliothèques. Chacune, bien entendu, fermée six jours sur sept, 22 heures sur 24, et chacune — linéenne, artistique, commerciale — devant d'abord se pourvoir du même fonds identique, murs, chauffage, fonctionnaire, tables, dictionnaires, livres élémentaires... et manquant après cela de l'argent nécessaire à ses achats spéciaux...

Etre chez soi. Avoir à soi. Ne fréquenter ses semblables que pour les dominer. N'aller vers un autre que pour le faire soi.

Tout ceci n'est pas en l'air et un ton de plaisanterie n'est là que pour faire entendre les causes désespérées. Nous n'allons pas du tout vers une réforme. Chaque année s'en éloigne et éloigne la possibilité d'un changement. On administre de plus en plus. Pas une maison de commerce ne tiendrait six mois aux régimes d'Etat.

Je ne sais pas si nos bibliothèques peuvent être sauvées ; elles sont de plus en plus surveillées, administrées, ligotées. Mais il ne se peut pas qu'on n'en fonde pas de nouvelles. Tous les

pays s'y mettent, l'Allemagne, l'Italie... Les villes en fonderont, et Paris même un jour, par pudeur, y viendra.

C'est surtout pour ce temps-là que j'écris, car l'Etat, mené par la politique et les gens à caser, aura toujours des appâts de subventions et concessions pour introduire sa meute surveillante, contrôlante, rapportante, commissionnante. Les villes ignorent que les faveurs de l'Etat contiennent un poison auquel peu d'énergies résistent.

Si, par donation, legs, ou mieux par imposition volontaire, comme en Angleterre, des villes de France se créent une bibliothèque, qu'elles refusent tout secours ou conseil de l'Etat! Qu'elles fassent venir d'Angleterre ou d'Amérique — c'est ce que Deichmann fit en Danemark — un homme ou une femme connaissant le métier : « On ne peut pas l'apprendre en France! » Qu'elles ne nomment pas de commission ou d'inspection, qu'elles nomment un directeur pour une suite d'années, avec toute responsabilité, emploi de ses crédits, nomination de son personnel. On ne fait pas autrement pour une banque ou un théâtre. Un cahier des charges peut dicter les conditions de publicité, d'ouverture, etc., et prévoir les cas de révocation pour incurie ou malversation. Rien de plus, rien de moins que si c'était n'importe quel autre service d'ÉCLAIRAGE public. Et les crédits, appointements et achats proportionnés à la fréquentation de la bibliothèque, aux services qu'elle rend. Ce serait juste, c'est possible.

Mais l'important est de ne réformer aucun abus. Tout abus qu'on réforme est un abus de plus. C'est une commission, une inspection, un quelque chose de nouveau, qui s'ajoute, ne fait rien et continue à vivre.

Le vrai remède est de créer. Il faut de bons microbes pour manger les mauvais. Introduisez dans le système des ferments neufs. Les vieilles institutions se rajeuniront si elles peuvent, et peut-être avant qu'elles s'éteignent tout à fait, on songera à leur rendre un peu d'autonomie.

CHAPITRE XII

DU FONCTIONNAIRE EN GÉNÉRAL, DU MÉTIER DE BIBLIOTHÉCAIRE EN PARTICULIER

- I. — *Le Décor.* — Commissions, directions, inspections et police : la Presse.
II. — *Salaire.* — Le bibliothécaire mange. — Théorie de l'aumône, du salaire et de l'appointement. — Traitements à Washington, Londres, etc. — Ecrivains de triste génie. — Une bibliothèque de la misère parisienne. — La Fierté et les Syndicats.
III. — *De l'Avancement.* — Loi : le salaire est en raison inverse du travail. — L'Avancement, prime aux célibataires. — Critique du principe d'émulation. — Du salaire proportionnel aux charges vraies. — Suppression de l'avancement. — Effort pour l'égalité de salaire.

I. — LE DÉCOR

Après tout ce qui a été dit de ce système de paralysie méthodique qu'on nomme centralisation et de l'éparpillement non moins systématique des forces productives, nous devons avoir tellement défini l'Inertie que s'offrir un chapitre sur le Fonctionnarisme n'est plus que le couplet attendu, mais inutile. Chantez « Redoute ma colère »... les fonctionnaires chanteront au refrain et viendront saluer.

C'est qu'à toutes les colères le fonctionnaire espère. Des plaintes ! des réformes ! Voilà son affaire. Vite une commission, contrôle nécessaire. C'est ce qu'il y voit de plus clair.

Si les remarques faites dans ce livre avaient pour unique résultat de favoriser quelque inspection ou complication de plus, je répéterais avec un de nos éminents secrétaires d'administration : « Des réformes à faire, il n'y en a pas. Des besoins, il n'y en a qu'un : de l'argent. »

Nul n'ignore qu'il y a en France beaucoup de fonctionnaires. Nul n'ignore qu'il y en a trop dans les services publics de

France. Nul n'ignore que dans les services publics, de France, il n'y a pas assez de personnel. Contradictoire ? Non.

Le Temps résumait ainsi un livre de J. Reinach :

FONCTIONNARISME. — « Comment pouvait bien faire Colbert, qui avec vingt commis administrait de Paris une flotte de 110 vaisseaux de ligne et de 690 autres bâtiments, armés de 14.670 canons, montés par 2.500 officiers et 97.500 marins ? »

... Au ministère des Travaux publics, il y a 66 fonctionnaires supérieurs pour 169 subalternes, c'est-à-dire 1 chef pour 2 subordonnés et demi. L'administration centrale du Paris-Lyon-Méditerranée a 311 employés supérieurs pour 2.068 subalternes, c'est-à-dire 1 pour 7. Préférez-vous une comparaison d'Etat à Etat ? M. Joseph Reinach a fait également cette recherche. Il a pris ceux des ministères anglais qui sont constitués sur le même type que les nôtres ; et ce qu'il a trouvé ne manque pas de force démonstrative. Ministère de l'intérieur : Londres, 256 employés ; Paris, 485. Ministère des affaires étrangères : Londres, 154 ; Paris, 221. Ministère des colonies : Londres (pour un empire colonial immense), 160 ; Paris, 240.

On ne peut cependant empêcher l'esprit français d'avoir plus de goût pour la direction que pour l'obéissance. Mais comme il y a plus de demandes pour les places de direction que pour celle d'obéissance, ne serait-il pas juste, ne serait-il pas temps de *payer un peu moins* les premières que les secondes ?

L'Erreur, c'est, en dépit de la loi de l'offre et de la demande, d'attribuer aux services de direction on ne sait quelle supériorité morale et matérielle. Alors que les savants les plus incontestés confient volontiers à une honnête femme de ménage à six sous l'heure la direction de leur propre maison, ils se croient tenus d'honneur à diriger eux-mêmes celle des autres. Dans ces établissements où leur savoir spécial rendait des services réels, ils s'en vont faire ce que le premier commis venu fera mieux qu'eux : diriger.

« Le Ministre, en confiant l'administration à un seul homme, n'a pas eu l'intention de donner un maître ou un supérieur aux savants qui sont attachés à l'établissement... », écrivait Chaptal, le 1^{er} frimaire an IX.

Ces honneurs artificiels attachés à certains postes ont le fâcheux effet de détourner des savants de leur compétence, outre celui d'attirer beaucoup de gens intrigants et médiocres, ce qui porte les ministres harcelés de recommandations à multiplier les places. Et comme le remède serait simple !

Mais tout un personnel, et considérable, est mêlé à l'administration des bibliothèques...

Certains journaux font signer leurs articles par des célébrités. L'on sait que les articles en question sont rédigés par le premier venu. Un ténor en vogue, ou un savant riche, n'ose

refuser à un jeune famélique cette occasion de petit profit.

L'Etat dirige ainsi les établissements scientifiques. Il entasse dans ses commissions des gens qui n'ont ni le temps ni le souci de s'occuper de la question, et jouent le rôle de vieux généraux dans les conseils d'administration d'entreprises véreuses. L'Etat *peint en compétence* ses services. De grands noms, certes, mais ce n'est jamais qu'un badigeon.

On est quelquefois tout étonné d'être dirigé sans s'en douter; il y a des cochés qui roulent sans savoir que des mouches touchent quelque traitement pour les faire marcher. Le service de direction des cochés a fait tant de progrès depuis La Fontaine!

Il est évident que si les volumes de la Bibliothèque du Conservatoire sont sales, c'est de la faute à M. Massenet. Il fait partie de la Commission supérieure. Son premier devoir serait de s'occuper de ces nettoyages. C'est de sa faute aussi si l'on n'a pas les œuvres de César Franck à la Nationale. M. Massenet est d'une commission qui aurait dû y veiller. C'est là le métier de M. Massenet, d'après l'*Annuaire National*. Qu'est-ce qu'il fait donc, ce M. Massenet?

Les commissions municipales d'achats de livres, partout en province, comptent une vingtaine de personnes « dont la moins occupée est en général le préfet ».

Quatre commissions des Bibliothèques fonctionnent au Ministère.

1° Celle des *nationales* et *municipales*, 20 membres. Sauf un avocat honoraire à la Cour de cassation et deux ou trois indéfinis, je n'y vois que des historiens, archéologues, archivistés, et un philosophe;

2° Celle des bibliothèques *populaires et libres*, 31 membres, d'une composition plus variée : un médecin, un naturaliste et un musicien;

3° Celle des bibliothèques de *l'enseignement primaire*, 31 membres, dont 2 directrices d'école et une « publiciste »;

4° Celle des bibliothèques *universitaires*, 12 membres; les diverses facultés y sont assez justement représentées, mais par des académiciens et des savants qui auraient mieux à faire.

Il y a aussi des inspecteurs, service payé, et envié.

Que de monde!

Enfin la Presse. La Presse est une aveugle qu'on lance de temps en temps dans les services de l'Etat, qui cogne de ci

de là, et renverse les quilles. Sa devise est : « J'ignore tout. » Elle l'applique en conscience.

Le total de tout cela, c'est que nos bibliothèques manquent de personnel.

Et ce personnel est fort mal payé.

Mais on s'imagine que le mal n'est que d'argent.

Non. Il est d'administration.

Ce qui frappe dans la visite des bibliothèques anglaises et américaines, c'est l'emploi des femmes et des enfants. Ils sont d'ailleurs bien payés.

Un boy est payé à Washington 360 dollars, le prix d'un archiviste-paléographe-docteur-ès-lettres à Paris : 1.800 francs. La Bibliothèque du Congrès en emploie 29, plus six sténographes et typewriter.

En Angleterre le service des salles, apport des livres, remise en place, etc., est fait par de très jeunes gens, des apprentis bibliothécaires.

Nous avons imaginé en France de réserver ces emplois à des sous-officiers.

Je ne voudrais pas chagriner de très braves gens qui font leur service en conscience, et qu'une longue habitude de répondre au public et de manier des livres rend souvent plus compétents que les paléographes.

Mais il semble vraiment qu'un délire a présidé à toutes ces organisations qui placent systématiquement l'homme qu'il faut là où il ne le faut pas, réservent aux vieux l'initiative, ne demandent aux jeunes que l'expérience ; prennent les malingres pour portefaix, des soldats pour gens de bureaux, affectent des journalistes aux monuments historiques, des paléographes aux rayons de nouveautés ! — Mais nous savons fort bien que ce n'est pas un délire, que ce système est parfaitement méthodique et voulu, et malin : car seul il assure une hiérarchie, écarte toute compétence spéciale du sujet où elle prendrait autorité ; seul il assure le règne et la gloire et la triomphante administration des bons à rien : ceux que nulle étude ou science ne détournait de l'âpre souci de l'avancement.

II. — SALAIRE.

Ce chapitre intéresse les professionnels, mais aussi les jeunes gens à vocation, et je lui souhaite le succès des ouvrages qui

disent « comment se choisir une carrière ». Cependant je voudrais qu'il intéressât surtout les élus qui votent, et les votants qui élisent, c'est-à-dire à peu près tout le monde. C'est le public qui fait les bibliothécaires.

Le bibliothécaire mange. Cela a été contesté souvent, par Gladstone notamment au Parlement : le plaisir de vivre au British Museum doit suffire. La bibliothécaire, en Amérique, mange beaucoup, en France moins.

C'est souvent du pain sec, et pas assez de pain sec. L'autel nourrit le prêtre. Les livres ne nourrissent que les rats.

La question Personnel dépasse de beaucoup dans une bibliothèque la question Matériel. Qu'on le dise et qu'on le répète pour ceux qui lèguent des livres sans y ajouter quelque argent ; c'est souvent comme si, pour assainir la ville, ils offraient par testament des balais. Quoi qu'il suffise pour un bibliothécaire du salaire moyen d'un balayeur, il est des villes pauvres, Paris, par exemple, qui ne peuvent pas le donner.

Voici en abrégé la *Série* à Paris dans les bibliothèques d'Etat. Il y a quelques administrateurs de six à dix mille, un seul ayant plus, et quelques conservateurs dans les quatre à sept. Il y a aussi des inspecteurs. Ces hauts grades sont trop rares pour entrer en ligne de compte : on se destine à l'armée, non à être général. Et pour le devenir, il ne faut pas commencer par être soldat.

Suivent différentes classes de bibliothécaires, des sous-bibliothécaires, des stagiaires, des attachés, des commis... Une belle hiérarchie, comme on voit. Tous ces gens *font la même chose*. Seulement les titres diffèrent et ils le font sentir. Les traitements vont de rien du tout à 4.000, chiffre rarement dépassé.

Celui donc qui n'accepte d'être à 1.300 que dans l'espoir d'être à 6.000 est volé. L'État a parfaitement volé ses fonctionnaires. Nous avons déjà signalé que la Nationale, sous M. L. Delisle, de 1875 à 1905, n'a pu faire face à l'accroissement du public, des livres, et à ses folies de catalogue qu'en abaissant régulièrement la moyenne des traitements.

A cela nous avons opposé Washington, Berlin et le British Museum, où un principal librarian a mille livres, 3 conservateurs (Imprimés, Manuscrits, Orient) ont £. 750, et qui compte aux imprimés 13 assistants de 250 à 450, 15 de 2^e classe de 120 à 240, etc. (*Voir t. I, p. 279.*) La moyenne de l'Allemagne reste de 3.000 marks plus basse pour les bibliothécaires

que pour les professeurs. Mais on sait que ceux-ci sont beaucoup mieux payés qu'en France.

En somme en exceptant le décor — inspecteurs, commissions, directeurs, etc. — qui n'a aucune importance pour le service réel et ne constitue pas une profession, nous voyons que la France paye fort mal, même relativement, et assure non moins mal ses services. Elle n'a pas un corps de bibliothécaires ayant titre, compétence et appointements honorables, équivalant en somme aux « professeurs ». Et elle n'a pas non plus un personnel suffisant de garçons, copistes, dactyles, porteurs, etc. Pas de spécialités, mais toute une hiérarchie.

En province, sauf de rares exceptions, nous trouvons des 1.800, des 600, des 50 francs, — et des rien, fors l'honneur, en quantité.

Il y a, dans les populaires de Paris et de France, beaucoup d'indemnités de 1.000 et de 600. Elles n'obligent qu'à 2 heures le soir et la matinée du dimanche. Nous n'appelons pas cela des bibliothécaires. En demandant des salles ouvertes du matin au soir, comme en Angleterre, nous ouvrons une « carrière » à plusieurs milliers de jeunes gens instruits. Les littéraires et chartistes seraient absolument débordés. Le nombre aurait raison de l'esprit de caste actuel. C'est ce qui est arrivé en Angleterre, en Amérique, où les bibliothécaires sont devenus des gens pratiques, qui rendent des services, et les font payer.

La profession de bibliothécaire est une de celles, plus nombreuses chaque jour, qui se prétendent soustraire aux lois de l'offre et de la demande. Elles ne s'y soustraient jamais. Ici l'offre est si forte que le motsalaire ne convient plus. Ce sont des appointements, ou bien c'est une aumône.

Définissons :

Les *appointements* ne payent pas un travail, mais beaucoup plus : dignité, effet décoratif, etc., de celui qui touche.

L'*aumône* ne paye pas un travail, mais beaucoup moins : dignité, effet décoratif, etc. — de celui qui paye. Exemple : les employés du Métropolitain ouvrent et ferment les portières moyennant un salaire ; ce salaire suit les lois d'offre, de demande, et celle du prix de la vie, car il permet de vivre. Mais le laquais qui n'a pour travail que d'ouvrir la porte d'une voiture n'est pas payé pour cette besogne, mais pour l'honneur. Appointements, honoraires... mais non salaire. Quant aux vieillards qui, à la porte des théâtres, la nuit, dans la neige, ouvrent les portes des voitures, et qu'on paye parfois,

quand il ne fait pas trop froid, parce qu'alors les gros gants rendent difficile l'accès des poches, ce qu'on leur donne ne paye pas l'attente dans la nuit, ce qu'on leur donne ne peut leur assurer la vie... — on donne dans un seul but : se montrer généreux. C'est une aumône.

De fait un grand nombre de fonctionnaires de nos bibliothèques ne sont pas payés. L'on trouverait aisément à pourvoir les bibliothèques peu fréquentées de fonctionnaires gratuits. On se récrie, la démocratie intervient, la régularité, l'exigence du public, et trop longtemps des bibliothécaires fantaisistes... Nous savons tout cela. Mais les bibliothécaires fantaisistes, les plus fantaisistes, étaient payés, les mieux payés.

Cependant, et ce livre est écrit pour le demander, il nous faut des bibliothèques nombreuses, ouvertes du matin au soir, des fonctionnaires toujours présents, au courant de leur affaire, en un mot *payés*.

Payés combien ? C'est la question.

Je vais tenter d'y répondre. Raison, expérience concordent à m'affermir en mon opinion, qui est bien nette : *il ne faut pas payer cher*.

C'est le seul moyen de payer des gens qui travaillent.

De quoi vivre, évidemment. Il ne faut plus d'aumône. Mais si l'on tient — j'y tiens — à ce que le métier conserve quelque dignité, il le faut soustraire aux compétitions de la politique, aux intrigues, aux ambitieux, et surtout à tous ceux qu'aucun goût pour les livres ou la science n'y a appelés, qui n'ont vu là qu'une carrière comme une autre, sûre, assise, pas trop de travail et les palmes de l'Académie. Et si l'on me demande de préciser des chiffres, je dirai qu'en dessous de deux mille — de nos jours, dans une grande ville — un salaire n'est plus un salaire, mais une aumône et qui avilit plus celui qui donne — il vole — que celui qui reçoit — il mendie. Mais au-dessus tantôt de cinq, tantôt de six, il commence à devenir difficile d'obtenir du *dignitaire* un travail sérieux, et d'obtenir que la place soit à qui la mérite !

La politique guette...

En aucun cas les gros appointements ne devraient aller aux postes de direction.

Dernièrement encore, des dénonciations parvenaient à un sénateur, qui s'en fit l'écho, sur les travaux supplémentaires d'un de nos grands établissements, qui manquent actuellement

de personnel au point qu'en temps de grippe la fermeture pourrait être le seul recours, où ce personnel, à part quelques chefs, touche des salaires qui ne permettent pas à un célibataire de s'entretenir seul, et où cependant on vivote, grâce un peu à des travaux supplémentaires. La distribution de ces appoints est arbitraire ; elle sert de bons points aux petits...

On complot, on cafarde, on intrigue, et nul n'ose pourtant demander carrément la suppression de ces sucres d'orges qui seuls trompent un peu la grande faim d'avancement. Cependant l'emploi régulier de ces sommes, de cette sorte de « budget politique », suffirait à élever jusqu'au taux de bons salaires d'ouvrier ce qu'on appelle des « appointements de fonctionnaires ».

Car il y a trois parts dans les travaux payés ainsi : une part d'appoint, d'aumône, qu'il est plus juste de payer régulièrement en ne maintenant pas des appointements de famine, il y a une part de travail que n'importe quelle *typewriter* fera mieux à moitié prix. Il y a enfin une part de travail intelligent. Ce travail-là ne se paye pas aux pièces.

S'il faut chercher ce que vaut, commercialement parlant, la besogne de bibliothécaire, sans rechercher ce que gagnaient dans les humbles échoppes avoisinant les marchés les *écrivains publics* disparus aujourd'hui, je rappellerai que l'on voit dans les boutiques des libraires et chez les commissaires-priseurs des faiseurs de fiches qui doivent être bien savants pour gagner dix sous l'heure. Il est aussi une Administration bien connue, qui a des allures de services d'Etat, tant la réclame acclame la grandeur d'âme de son directeur, la somptuosité, la luminosité des palais qu'il construit, sa sollicitude pour les employés, son goût pour les arts et le crédit, le dangereux crédit qu'il fait aux pauvres...

C'est dans un vieux quartier de Paris, peu éloigné des rues Brise-Miche et Vide-Gousset, un escalier si bancroche qu'on lui donnerait un sou... Il n'y a pas d'ascenseur. Six étages. Beaucoup de portes. L'on n'a pas eu besoin d'écrire sur celle-ci : cabinets, on le sent, mais sur cette autre, d'où s'exhale une odeur non moins forte, comme on pourrait se tromper, un écrivain porte « *Ecrivains* ».

Entrez. On ne vous demande pas vos titres, ni vos œuvres ! Tout le monde peut se dire écrivain aujourd'hui. Il suffit pour cela d'avoir rudement faim... Asseyez-vous. Voyez ces mes-

sieurs qui attendent. Des confrères ! Ce sont des confrères, que vous surprenez en négligé. Négligé du matin, du jour, de la nuit, de la semaine, du dimanche... L'un lave une tache par l'eau, l'autre la cache par l'encre, cet autre, plus arrivé, possède une aiguille et du fil ; le dernier même — une gloire sans doute — a des chaussettes. C'est que ces écrivains n'écrivent pas toujours. Au *Figaro*, où l'on paye six sous la ligne, on ne fait pas passer de la copie tous les jours. Ici non plus, où l'on paye six sous les *mille*. — Mais voici qu'une commande surgit ! Tous debout ! — Non, les deux premiers seulement... C'est pour un travail de CATALOGUE.

Nous trouvons avec un bonnet propre, un domicile fixe et une chaufferette, des bibliothécaires d'un genre bien supérieur. Ce sont les loueuses de romans à deux sous. Une carrière qui devient bien difficile. La ville prête pour rien.

Où est le temps où la lecture d'un roman de Dumas, 20 volumes, à 0,20 chaque en location, revenait à 4 fr. et plus !

Deux sous, aussi, c'était bien cher. Entrons en face, à la gratuite municipale. Nous atteignons ici le filon des fonctionnaires.

Ici, c'est 600 francs pour un travail du soir. — Voyons celles qui emploient leur homme, tout leur homme :

Le Budget de la Bibliothèque X*** — c'est à Paris — est presque de 20.000 francs. Elle est récente. Le bibliothécaire, premier de sa dynastie, qui y règne, a une liste civile de 5.000 francs, — dîme d'un quart. Il vient deux ou trois fois une heure, chaque semaine.

Achats, catalogue, renseignements au public, présence continue, tout repose évidemment sur le sous-bibliothécaire : 2.400 fr. Il a l'instruction d'un instituteur, mais je souhaiterais que les neuf dixièmes de nos archivistes paléographes en aient une aussi étendue. La bibliothèque marche bien, est souvent citée comme modèle.

Il a un aide, stagiaire à 600 francs. Longtemps celui-ci ne gagna rien. Il espère les 2.400 francs si les 2.400 meurent. Les 600 ont trente ans, les 2.400 quarante. La vie moyenne de l'homme est de quarante et un. Mais le problème se pose : « trente ans à 600 francs ont-ils plus de chance d'arriver à la vieillesse que quarante à 2.400 francs ? » Il faut pour le calcul tenir compte du prix du pain sec, qui est sujet à des variations de centimes. Pas de doute, hélas ! en régime protectionniste.

Les 2.400, malgré leur quarante ans, peuvent gagner de plusieurs longueurs.

Je serais d'une grande injustice en oubliant l'honorable concierge (1.000 fr.), qui cumule les fonctions de chauffeur, balayeur, appariteur, gardien et bibliothécaire, car il remet les livres en place, ce dont les 5.000 fr. sont particulièrement incapables. L'hiver où la grippe fit tant de ravages, et mit au lit les 600 comme les 2.400, il resta seul — 3 jours — et sut avec honneur donner les livres et conseiller le public. Il n'y aurait que des éloges à faire de cet utile dignitaire si son mépris pour les 600 francs ne se traduisait par une attitude telle que j'ai compris pourquoi l'Etat donnait une telle somme — « 600 francs ! » — à un seul homme. Ce n'est pas pour payer sa licence ès-lettres, ni pour lui offrir des femmes, ni pour lui donner le goût des livres, qu'il adore. Ce doit être pour tolérer et respecter le concierge.

De cet exemple vrai déduisez les réformes...

Voici les miennes :

Mettez-moi donc à 3.000 tous ces gens, le concierge avec, car ce brave homme est utile et a de beaux enfants. Il sera l'égal du sous-bibliothécaire, c'est dur, mais il ne sera plus le supérieur du stagiaire, et c'est bien doux. $2.400 + 600 + 1000 = (3 \times 3.000) = 5.000$. Pas de charge pour le budget. La suppression du Bibliothécaire à 5.000 ne fera jamais qu'un lecteur de moins : le plus exigeant. Mais soyez bien tranquille. Il n'aurait pas brigué une place de 3.000 ! cela vous a je ne sais quel air qui sent le travail...

Il est très difficile de parler de gens aussi peu nombreux sans dire des noms ou les désigner si clairement que ne pas les nommer semble une malice de plus.

Voilà qui m'importe peu pour de grosses gens en place, mais qui serait vraiment une cruauté de plus ajoutée à tout ce que le prix des loyers et du pain, les caprices de l'Etat, l'importance des chefs hiérarchiques, les supériorités qui tiennent lieu de mérite — font pleuvoir de misère et d'humiliation sur tous les onze, les six ou les dix-huit cents francs. Il leur reste la fierté. Elle est à dure épreuve devant certaines brutes qu'on dit être encore aux armées, avec du galon sur la manche, mais qui ne sont ni moins fielleuses ni moins cruelles dans les bureaux, où elles condamnent non à la salle de police, mais à telles non-augmentations injustes, qui se traduisent aussi bien

par du sans feu ni soupe que si le propriétaire écrivait sur la maison bourgeoise : « lieux disciplinaires ».

Mais il reste la fierté. Courbée toute la journée, elle se redresse le soir, heureux si nul n'en souffre, femme ou petits.

La fierté ne réclame pas. Elle n'a pas de *syndicats*.

Il serait, parbleu ! bien difficile qu'elle en eût. La hiérarchie comporte six classes et quatre classes, et des sous-grades et des surgrades... une pitié ! Se syndiquer... deux ou trois fois on essaya, cela échoua pour des raisons assez comiques. D'abord le mot de syndicat fut jugé offensant. Des ouvriers, ces dignitaires qui copient des titres de livres sur de petits cartons, des ouvriers... ! — On ne se syndique pas, on s'associe seulement. On s'associe ? Pour la défense de ses intérêts à soi... ? Non pas... ! Pour la défense d'intérêts généraux. Ceux des bibliothèques et des bibliothécaires de France. Cela est beau, mais ce sont des intérêts divers. Celui du public n'est pas celui des bibliothécaires. S'alliant pour la défense de partis opposés, ils s'unirent contre eux-mêmes et marchèrent sur place. Mais quand même, dégagés de toute jésuitique équivoque, ils se seraient syndiqués comme de pauvres diables qu'ils sont, mal payés et qui ont besoin de gagner plus, la hiérarchie — quatre classes, six classes — rendait la marche difficile. La marche contre qui ? Où commence le patron ? Est-ce au bibliothécaire de 5^e ou de 1^{re} classe, ou au conservateur ou à l'administrateur ou à l'inspecteur ou au Directeur ?

Dieu tape sur le sultan qui tape sur le vizir qui tape sur, etc... Et le fellah tape sur l'âne qui n'a sous lui que la Terre. Il la tape du pied, la terre, mais elle ne sent pas. Nulle joie à taper dessus, puisqu'elle ne sent pas. Si les ânes s'étaient syndiqués... Les ânes y viendront peut-être ; mais les chevaux jamais, car ils ont de la fierté. Attelés à des carrosses, sont-ce là des ouvriers ? On leur donnera des panaches de première classe, ils seront contents.

Je ne parle pas de ces hauts personnages des bibliothèques, qui, vêtus d'uniformes, chamarrés, médaillés, insolents et flemmards, grassement pourvus de secours, étrennes, gratifications, donations, mènent le public comme ils menaient les bleus, à l'escadron, du temps qu'ils étaient de la classe. Ceux-là, bien syndiqués, savent comme on parle à un ministre, et comme on dresse un supérieur. Les médailles font les joues rouges, si les diplômes les font pâles. Bacheliers, licenciés,

diplômés de malais, de sanscrit, ou archivistes-paléographes traînent une maigre vie entre zéro et deux mille quatre, hale-tants après la maigre bouchée qu'une main jette du rivage de telle façon que c'est toujours le plus gros poisson qui happe, n'ayant pas de quoi se marier avant la quarantaine ! et mariés ou non — rarement assez riches pour ne pas avoir d'enfants...

A ceux-là on est venu parler de syndicat.

Qui, « on » ? Des avancés, des biens vus de l'Institut ou de la politique, de ces agités qu'une paresse active désigne pour les passe-droits, les surhommes des ronds-de-cuir, l'aristocratie qui sait faire travailler.

Cependant il y a des intérêts à défendre. Un peu de justice serait là comme une cascade dans le désert. C'est très humble, vraiment, le traitement des plus gros ; une part de chien dans le commerce vaut la part du lion dans l'ancre budgétaire. Et pourtant celui-ci, qui de cinq passe à sept mille, prend l'argent du loyer de son collègue pauvre, et l'hiver dans le midi de son collègue poitrinaire, et le dessert des enfants — non pas des actionnaires, ces nègres, là-bas, bien loin ! — mais de cet homme qui s'assied chaque jour en face de lui, à qui chaque matin d'hiver il dit : « Brr... Fait froid, aujourd'hui... »

J'en ai connu beaucoup. Et certes ils différaient. J'aurais compris qu'on veuille mettre debout les sanguins, asseoir les asthmatiques, mettre les chartistes aux vieux livres, les gens du monde au service public, repartir enfin les spécialités et j'ai compris que si l'on faisait le contraire, c'était pour sauvegarder le principe d'autorité, — mais je n'ai jamais compris la différence de valeur, pourquoi l'on paye en sens inverse de ce qui est fait, par quel prodige un homme ose trouver que celui-ci doit gagner le triple d'un autre, alors que non seulement l'autre fait tout comme lui, mais que lui faisait la même chose pour le même prix que l'autre...

Je me suis même demandé s'il n'y aurait pas un autre moyen que l'avancement au choix, triomphe des intrigants, ou celui à l'ancienneté, triomphe des gâteux. J'avais songé au rang de taille... Mais l'instinct de commandement est surtout âpre chez les petits...

Comment faire ! Le tirage au sort serait le plus juste. Ce ne seraient pas toujours ceux qui crient qui arrivent...

J'ai réfléchi sur cette « moyenne de traitements » par

laquelle s'équilibrent les colonnes du budget, justice bizarre, qui compense les 6.000 de l'un par les 1.200 de l'autre...

J'ai réfléchi. Voici :

III — DE L'AVANCEMENT

« L'avancement a une odeur cadavérique. »

E. GODIN.

« Menu des sous-officiers, dressé d'après les indications du chef de corps :

« Pour les sergents et fourriers : une entrée, un plat de viande, un plat de légumes un dessert.

« Pour les sergents-majors : une entrée, deux plats de viande, un plat de légumes, deux desserts. »

De ces menus différents, il semble résulter que l'appétit des militaires est proportionnel au grade, leur estomac étant supposé avoir des galons...

A l'hôpital de Vichy, ... les cornichons étaient réservés aux officiers supérieurs, et la nature des purgations variait suivant les grades.

Sans doute, ces dispositions sont prises pour maintenir la discipline qui fait la force des armées.

H. HARDUIN.

Il y a des choses lointaines, simples comme des montagnes et visibles comme elles, — je dirais : bêtes comme elles — si lointaines qu'on les nie à cause de la ressemblance qu'elles ont avec les nuages. On s'en approche, on monte dessus très facilement, et les obstacles, s'il y en eut pour les atteindre, paraissent bien petits de là-haut.

Comment combattre les assassins qui guettent dans les rues noires et tortueuse? Il faut faire des rues droites et bien éclairées. Les gentilshommes avaient jadis facilement l'épée à la main. Pour calmer ces têtes chaudes Richelieu en coupa. Il y a plus simple encore. Depuis que l'épée reste à la maison, depuis que d'ordinaire il faut, pour tirer l'épée du fourreau, la tirer d'abord de l'armoire, il faut, quand on est hors de soi, commencer par rentrer chez soi. Aujourd'hui des gens disent que, pour supprimer la guerre, il suffit de supprimer l'armée. Nuages! Les nations portent encore l'épée.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les moyens de pacifier l'Europe. Il s'agit de pacifier les bibliothécaires. Et pas seulement eux, mais tous les fonctionnaires, et vous, des postes, des téléphones, des chemins de fer, vous de la voirie, vous de l'enregistrement et du timbre, de l'armée peut-être, de la justice sûrement, et vous instituteurs, vous académiciens... accourez tous, tendez l'oreille ; car je vais dire une bêtise.

Evidemment j'aurais la ressource de l'ironie. Dire par bou-

tade ce que l'on pense sérieusement. Mais j'ai tant abusé du genre dans ce livre! (du moins on me le dit, car celui qui plaisante ne le sait pas toujours...) — Et je pourrais invoquer M. de La Palice. Les mathématiques, dit M. Poincaré, sont une vaste tautologie...

Atteint de la manie d'exprimer, malgré mes intérêts, les choses que je pense, irai-je donc, tels que ces maniaques dans la rue, faire... — horreur! arrêtez-le.. — faire ce que nous faisons tous les jours chez nous?

Pourquoi ce préambule, affirmant que je devrais me taire, lorsque je sais fort bien que je dirai ce que je veux dire. Est-ce pour atténuer le grotesque, ou l'augmenter!

Pour l'augmenter, n'en doutez pas. Pour l'augmenter! Je ne sors pas, sans de bonnes raisons, ma rhétorique. Je diffère, non pour reculer, — pour insister. Et maintenant que j'ai préparé suffisamment, je puis dire tout net qu'au bout de quatorze ans de dégoût de vivre entre les intrigues, amertumes, envies, rages et cancans d'honnêtes gens, — des gens instruits, et de braves gens, chacun à part, — le moyen est bien simple, de faire régner la Paix :

C'est de supprimer l'Avancement.

Supprimez l'Avancement et vous donnerez à tous, sans froisser le Budget, de quoi décemment vivre. Supprimez l'avancement et vous aurez d'un coup aboli les querelles sanglantes en supprimant l'épée. Cela n'avait peut-être pas bien besoin d'être dit, mais ce qui a besoin de l'être, et d'être démontré, c'est que vous aurez aussi fondé ce qui manque ici, fondé ce que vous croyez qui est et qui n'est pas : la salubre, féconde et vraie Emulation — je parle de celle pour la Science, pour le bien public, pour les *autres*. Evidemment, celle pour soi, on lui fait tort.

Non, je n'ai jamais compris ces machines hiérarchiques qui détruisent stupidement la bonne volonté, la cordialité, l'honneur entre collègues, tout ce qui fait le charme de la vie, l'honneur d'une profession. Quel intérêt a donc l'État républicain à faire de chaque service, même de l'Université, même des milieux de savants, cette pétaudière de sauvages rappelant le sac de supplice où le criminel était enfermé vivant avec des chats et des serpents! — L'ascète Vivekananda dit : Bien haut dans les airs planent des condors superbes, les ailes toutes grandes,... mais ils ne dorment pas, leurs yeux ronds fixent le

sol : ils guettent une charogne. Ainsi les savants vénérés, le front dans leurs mains, plongés dans de très anciens livres, fixent de leurs petits yeux quelque petit niais honneur, quelque petite sale augmentation.

La charogne d'en bas nuit à la majesté des condors de là-haut. L'on a demandé au moins l'égalité de *titre*. Allez plus loin, plus haut : l'égalité de traitement.

Hélas ! Comme il suffit de prononcer ce blasphème, pour voir comme nous sommes loin de toute égalité ! Quoi ! l'homme de la caste des brahmes, le Mandarin boutonné qui étudia jusqu'à vingt-cinq ans, passa on ne sait combien d'examens, ravalé officiellement au rang de balayeur de salles et payé le même prix...

Est-ce cela que je demande ? Oui, c'est cela que je demande, au moins pour commencer, — *parce qu'il est payé moins*.

Un jour peut-être, s'il vit, ce jeune homme sera un vrai vieux, honoré, confortable... peut-être ! Toujours le fonctionnaire aspire à la vieillesse. Il manque d'initiative, d'activité... non pas ! c'est son ambition qui se montre dans cette torpeur. Puisqu'il ne sera renté et respecté que vieux, qu'il vieillisse vite, déjà il se croit arrivé...

Et qu'il y ait deux, trois classes, n'y contredisons pas. Va pour des transitions, car l'égalité pure, nous ne la verrons pas. Mais il importe de briser les hiérarchies, il importe à ceux qui se plaignent d'injustices d'être unis. Qu'ils demandent l'unification des intérêts. Alors un syndicat sera possible, alors une injustice trouvera une masse liguée. Et lorsqu'on nomme un tel sans mérite et sans droits à un de ces traitements qui serait celui de quatre pauvres diables, ce n'est pas le nommeur, ni le nommé les coupables, ce sont les dupés qui rusent entre eux et se comptent les galons les uns des autres !

Mais quelle pitié, le soir, pour cet autre brave homme, quand il rentre au logis où ses enfants l'attendent, de trouver la mégère sa femme qui lui rappelle que ça, ça et ça lui est dû, et qu'un tel obtint ça, qu'un tel obtiendrait ça, et de retrouver dans les propos de sa compagne les atroces collègues qu'il quitta tout à l'heure... Tu voudrais t'arrêter ! Marche ! marche ! dit Bossuet. Tu voudrais te reposer ! Avance, dit la femme. Le jour, travaille ! la nuit, rêve que tu avances ! Mais tu voudrais aimer ou avoir des amis, au moins des camarades... Avance ! Mais le public voudrait être servi... Avance ! Est-ce que c'est en te servant, public, que j'avancerai... est-ce que

c'est en faisant mon métier que j'avancerai? Avance... vers quoi, grand Dieu! — Vers quoi...

Vers la retraite.

— L'émulation, avec l'appât d'une récompense, est le moyen d'obtenir le maximum d'effort...

Ce n'est pas vrai. Ces principes de l'Empire ont montré leur pouvoir en sombrant avec lui. Principes de défaite et de trahison, qui firent que les mieux payés trahirent les premiers. Sinistre émulation!

Emulation! Qui dira les petites ou grandes infamies, les vies empoisonnées, qui pourraient être douces, les misères, la misère elle-même, les rages inutiles et le stérile désespoir que justifie ce mot : émulation!

Quel bon travail a jamais fait faire ce système? quel examen a-t-il fait passer qui ait appris quelque chose à quelqu'un? S'il est vrai que c'est avec cela qu'on mène les hommes, où les mène-t-on, et qui les mène? Et jusqu'à quand voudront-ils bien être menés?

L'armée, je ne sais pas, les administrations... je ne veux voir que le petit coin des mangeurs de livres... — J'ai vu tel important manger à ne rien faire le quart d'un budget d'établissement, d'une bonne bibliothèque, utile, fréquentée, mais qui se meurt faute d'argent pour des livres nouveaux... On pourrait transférer, agrandir — on a le local, l'argent — si un homme ne s'opposait à tout transfert, à tout progrès : le directeur, que tout changement pourrait bien renverser; — des gens guettent déjà. J'ai vu telle place où le chef mourut jeune, laissée vacante, plutôt que d'y nommer le sous-chef, qui depuis vingt ans assurait le service, faisait toute la besogne, mais n'était que de 4^e classe... Par quel miracle ne nomma-t-on pas un journaliste? Que j'ai vu — et quand aura-t-on tout vu! — les hauts grades volés, par on ne sait pas qui, à celui qui non seulement les méritait vingt fois, mais depuis des années, sans le titre, portait la charge...

J'ai vu — il y a longtemps, c'était lorsque m'honorait de sa haine un éminent dignitaire ravi trop tôt à la bibliothèque où je faisais mes premières études, — j'ai vu des amis se détourner de moi, éviter de me serrer la main, car les murs peuvent avoir des yeux. Leur en voulais-je de préférer le pain de leurs enfants à l'amitié?

J'ai vu un membre de l'Institut, membre aussi de douzaines de commissions, et dont les travaux sont impatiemment atten-

dus, passer six heures d'horloge à *truquer* un examen pour empêcher deux fonctionnaires à 1.800 francs d'obtenir une petite augmentation.

Ne croyez pas que celui-ci, qui ignore l'auteur de « la Guerre et la Paix », n'ait pas lu Tolstoï, ne croyez pas que celui-ci qui demande conseil n'en sache pas plus que celui qui conseillera. C'est de la hiérarchie et de la délicatesse. L'ignorance du subordonné flatte le chef.

Voilà l'émulation qui fait des hommes mûrs de sinistres gamins, des collégiens cafards et couards, et donne à ce pays gorgé de fonctionnaires cette allure de pleutres dont toute l'énergie est en prose de M. Millevoye et en vers de Cyrano.

C'est elle qui permet de pratiquer partout en administration le système d'incompétence. Il est un établissement d'Etat où je l'ai vu fonctionner avec ensemble. Mettons que c'était un collège. Un Allemand y « tenait » la peinture, un peintre l'administration, un latiniste l'allemand, un ancien militaire la paléographie, un sportsman l'éloquence, un bossu la gymnastique; l'hébreu était confié à un chartiste, et un rabbin enseignait le blason. Pour recevoir les visiteurs, deux personnes : un sourd et un épileptique ; un poète était aux comptes, et un mathématicien faisait la correspondance. Mais tous deux par hasard aimaient la musique. On s'aperçut de leur amitié. Ils furent l'un déplacé, l'autre mis à la retraite. Tout ceci est si *vrai* que je ne sais qu'inventer pour qu'on ne reconnaisse pas... Mais où n'est-ce pas de même quand règne l'émulation ? La hiérarchie suppose, justifie cette méthode. Il faut cela pour qu'un chef soit respecté. Et de quel droit moi, qui ne sais pas l'hébreu, irai-je dire « voilà comment il faut traduire ! » à ce rabbin qui lit le Talmud depuis trente ans ! Irai-je dire à ce poète que ses vers sont mauvais ? Je lui donne des additions à faire, à la bonne heure ! Tout cela est normal. On a été soldat.

Nous ne pensons pas ravalier la fonction de bibliothécaire. Je dirai sans sourire qu'elle est plus près d'être un sacerdoce qu'un métier, et celui qui est à même de conseiller et servir les gloires de la science, le boutiquier du coin, les étudiants et les enfants, fournit une besogne presque plus noble que l'argent. C'est bien parce qu'elle a tant de moyens de *s'honorer* librement, qu'une telle profession n'a que faire d'honneurs artificiels. Certes il en faut chasser les invalides des lettres et de la politique, qui, venant lui demander l'*otium cum dignitate*, volent leurs collègues, obligés de les suppléer. Mais il en

faut chasser non moins énergiquement les actifs venus là chercher une carrière, quand le commerce, l'industrie en ouvrent tant à leur avidité. Prêtres qui veulent être évêques, officiers qui ne le sont que pour ne pas être soldats, ce sont là vocations qu'il faut décourager. Examen et barrières encouragent ces sportifs ; plus la profession offrira le bel avenir, plus elle sera recherchée par ceux qui n'ont qu'y faire.

Les fonctions qui veulent une variété de compétences — langues anciennes, étrangères, droit, lettres et toutes les sciences — ont besoin d'une rigoureuse égalité.

Cependant nous voyons, après bien des débats, un Comité décider que le moyen-âge doit commander au sanscrit, à l'arabe et au français moderne, tandis que le ministre n'approuvera ce choix que si le vaudeville commande l'Histoire de France. La mort et la politique vengeront heureusement l'Hébraïsme dédaigné. C'est lui qui commandera les lettres scandinaves, fera marcher la Musique, obéir les Sciences militaires, et de toutes ces sections une seule pâtira, l'hébraïsme, où on va placer justement ce jeune homme qui vient de passer ses examens de japonais. Car c'est le beau de ces différences de traitements, que des gens aussi peu faits pour diriger quelque chose que tel spécialiste linguiste ou paléographe, se dévouent, acceptent malgré eux le pouvoir (le pouvoir auquel ils ne tiennent pas du tout, auquel cent fois ils préféreraient la place spéciale où leur science les illustre), ils acceptent non seulement parce que l'argent les tente, mais parce que l'argent éveille une vanité, — non certes, chez ces modestes, vanité personnelle, mais « professionnelle ». C'est leur partie, leur science qui triomphe avec eux.

Pour ma part, je ne puis comprendre que les besognes d'économat, comptabilité, relations extérieures, police intérieure, etc., qui constituent la DIRECTION, préjugent le moins du monde une supériorité ou un surcroît de salaire.

Journellement, le conducteur d'un omnibus conduit, surveille, commande un lot de messieurs et dames plus appointés que lui, plus instruits, mieux nourris. Les agents de la Préfecture qui portent le bâton blanc règnent sur la voie publique, et les chars des hauts fonctionnaires, des financiers, ceux des actrices même obéissent !

Les gens de lettres et savants ont bien un éditeur. Ceux qui s'éditent eux-mêmes risquent de se voler eux-mêmes. Je n'ai jamais entendu dire que Hetzel qui dirigea Hugo et

Jules Verne, Lévy qui dirigea Renan, se soient attribués de supériorité sur leurs administrés. Cependant pour « avancer » dans l'administration, n'aurait-il pas fallu qu'Hugo se fit éditeur en chef, dût-il ne plus faire de vers?

On a fait de sérieux efforts pour relever la profession de bibliothécaire. Diplômes spéciaux, traitement...jadis on rêvait un costume. David en a dessiné un qui ressemble à celui des pompes funèbres. Le costume moral dont on veut affubler le gentleman bibliothécaire, tout empanaché d'examens, n'est pas beaucoup plus gai. Des cols et des diplômes où l'on ne peut remuer.

Je ne demande en fait de dignité que la propreté.

Je voudrais qu'un titre égal, un salaire suffisant permît aux bibliothécaires d'être « d'honnêtes gens », même entre eux, de diviser leurs efforts suivant leurs compétences et de les unir pour le bien du service, qui demande des esprits de plus d'indépendance, délivrés du souci stupide de l'Avancement.

Je connais une bibliothèque où le conservateur n'est que le plus savant et le plus actif de ses employés; j'y vais souvent, on y est mieux servi qu'ailleurs, plus vite, plus intelligemment. L'organisation est pourtant pauvre, les salles obscures. Mais l'amitié, l'entr'aide règnent au lieu de l'envie. Ces gens font leur devoir, malgré la hiérarchie. Et malgré les traitements inégaux, quoi qu'un jeune ait passé devant un plus âgé, la concorde continue, comme par une gageure. Et quand je pense qu'il y a des dames derrière tout cela, — ce n'est plus du dévouement, c'est de l'héroïsme...

Mais j'ai regardé de plus près et je me suis rendu compte. Très longtemps il n'y eut là pour personne espoir ou pouvoir d'avancer. Cela a duré trente ans. Il en reste une bonne tradition qui dure encore.

§

Plus étrange encore que l'avancement qui, d'une grande besogne mal payée, élève à une petite besogne dite supérieure, m'apparaît le grand Rite de l'Avancement sur place.

Que l'on m'explique donc pourquoi le même travail que l'on faisait avec zèle dans la force de la jeunesse vaut plus depuis que l'âge a tiédi cette ardeur.

Je sais que les salaires des grandes industries obéissent à

une loi étrange, mais certaine : *le salaire est en raison inverse du travail*. Journée de l'ouvrier : dix, douze heures — pénibles. Moins pénible, moins longue, la journée d'employé. Patientez un matin à la station de chemin de fer d'une ligne de banlieue, toute une échelle d'humanité défile devant vous. Brutes en guenille dès l'aube. Ouvriers de sept heures, ouvriers d'art, l'élite. Mais les paletots commencent... vers neuf heures, les fourrures. Enfin, dix heures ! voici que les premières classes s'emplissent. Restez donc, ou revenez après le déjeuner. C'est tout juste s'il n'y a pas de wagon spécial... En tout cas vous verrez les dames. Elles sont belles. C'est vers cinq heures qu'elles se rendent à leurs affaires.

Ceci est si vrai que je défie fardier ou tâcheron de faire autre chose le soir qu'il gagna ses 3 francs ; même lire un journal, il n'en est plus capable. Mais le comptable fait des bandes, le contremaître tient un débit. L'ingénieur s'occupe beaucoup d'automobiles. Mais nul n'ignore que tous les administrateurs administrent en même temps un grand nombre de compagnies, et ont encore bien du temps de reste !

Cependant le compagnon qui gagne ses cent sous les gagnera jusqu'à ce que, hors d'état de travailler, l'hospice le recueille. Le plâtre qu'il gâche ou le charbon qu'il extrait ne vaut pas plus d'avoir été gâché, extrait par de vieilles mains vénérables. J'entends bien qu'autrefois il ne gagnait que 4 francs. Par des grèves, par une entente syndicale, il obtint que la journée fût plus brève et mieux payée que jadis. Mais les jeunes d'aujourd'hui profitent de ces avantages. Nul syndicat d'ouvriers n'a réclamé de prime à la vieillesse, et le public, qui achète le meilleur marché possible, ne s'inquiète pas du tout de l'âge du fabricant.

On m'a dit : cela est juste : les charges et les besoins croissent avec l'âge.

Les besoins, non. Les jeunes ont plus de besoins que les vieux. Il est d'une déplorable économie de priver la jeunesse pour dorer l'âge mur. On oublie qu'on peut mourir jeune, et que la vie moyenne dépasse peu quarante ans, on oublie qu'on s'expose à payer cher un jour ce qu'on se procurerait à si bon compte étant jeune. Quoi ? De quoi je parle ? — mais du Bonheur, simplement.

Le jour où la chaleur et de bons livres y suffisent, la bonne chère est dangereuse, le reste ne doit plus exister, et l'ambition chez un vieillard est une honte.

Abordons la question des charges de famille.

C'est parce qu'on suppose qu'à tel âge le fonctionnaire a « des charges de famille » que l'on croit devoir payer plus un travail identique.

Les charges de famille, en France... laissent sceptique.

Ne faut-il pas admirer ces discrétions bizarres : l'Etat n'ose pas demander, l'Etat préjuge seulement du luxe des maisons par leurs « ouvertures extérieures ». Vous vous rappelez le vieil impôt des Portes et Fenêtres, cette prime aux logis noirs et insalubres...

L'Avancement, c'est la Prime aux familles noires, aux foyers vides.

Pour l'Avancement non plus, l'Etat n'ose pas demander : combien d'enfants ? quels vieux parents à soutenir ? L'Etat, l'Etat discret, qui tient l'Etat civil, n'ose poser aux gens cette question indiscrete ! Bornons-nous aux signes extérieurs de la richesse, bornons-nous à ce signe de la paternité : l'âge ! Et ce célibataire, qui a le temps d'intriguer, ne traînant à sa suite ni femmes, ni enfants, qui dîne en ville, peut faire des cadeaux, et, restant à marier, se faire bienvenir des Mères, ce célibataire, dis-je, a droit à l'avancement : il a l'âge d'avoir sa demi-douzaine d'enfants !

Mais les pêcheurs bretons, eux qui en font encore des enfants, ne vendent pas mieux leurs sardines parce que chargés de famille.

Les rapports du Conseil supérieur de statistique (bulletin n° 10) évaluent à 273 pour 1.000 chez les employés, à 66 pour 1.000 chez les cantonniers, le nombre des célibataires. Le nombre d'enfants serait : cantonniers, 265 o/o ; ouvriers, 221 ; employés, 121. Mais, l'effet de l'âge agissant, on en trouve 121 chez les 2.500 à 4.000 fr., 166 chez les 6 à 10.000. Au-dessus de 10.000, un peu moins : 159.

Concluons : une somme fixe est allouée par le Budget à chaque établissement. Là elle se repartit, pas équitablement. Si B passe de 4.000 subitement à 5.000, c'est parce que A est mort et que le B suit l'A. Le mérite et la famille jouent un rôle secondaire. C'est la mort d'A qui fait que maintenant $B = A$. D'ailleurs, B faisait exactement la même chose que A, et continue. Si l'argent que gagnait A, au lieu de passer sur B, se repartissait entre les petits C et les petits D qui n'ont pas de quoi manger du dessert tous les jours, rien ne serait changé, car rien ne peut changer au travail de A, ni de B, ni

de C, ni de D! car A, B, C, D, E jusqu'à Z font la même chose!

Mais ceci, c'est de l'anarchie, c'est la formule connue : à chacun selon ses besoins... qui remplacerait celle de l'intrigue et du hasard!

Le plus sot des hasards; la mort.

Prime à la mort, voilà ce qu'est l'avancement. Rien ne marcherait plus mal par une prime à la vie. Il n'y a nulle crainte que les fonctionnaires fassent trop d'enfants!

§

Nous n'hésitons pas à ajouter notre formule à toutes les propositions de réglementation des bibliothécaires de France par lesquelles les Napoléons des fiches pensent tenir en main la manivelle de la lecture d'une nation.

Nous comprenons très bien qu'il y ait des stagiaires. Nous voudrions même que nul ne soit bibliothécaire, pas plus que notaire, sans un stage assez long, quelque chose comme cinq ans, passés non pas dans une mais dans plusieurs bibliothèques, dont au moins deux à l'étranger. Que pas un bibliothécaire français sur cinquante n'ait visité une bibliothèque anglaise est un fait, et un fait assez surprenant.

Il paraît qu'ils étudient en France... je ne sais pas quoi!

Après cela, je ne vois absolument aucun intérêt à avoir d'autres espèces que celle de bibliothécaire. Qu'il soit chargé des fiches, des machines, des comptes, des achats, des traductions, de la direction, de l'inspection, des conseils au public, ce sont toutes besognes qui exigent du zèle, des connaissances spéciales, des aptitudes personnelles, mais qui ne nous renseignent aucunement sur les charges de famille, le prix des loyers, celui du pain et l'appétit. Je ne vois pas même de *classes* de bibliothèques, car les avantages d'une grande bibliothèque et d'une grande ville compensent largement le surplus de travail et de frais. Mais comme nous ne songeons ni à réduire les situations acquises, ni à bouleverser aucun ordre social, que même formulant ce principe d'égalité, nous ne l'appliquerions pas d'un coup si cela dépendait de nous, l'on pourrait justifier l'emploi de sommes flottantes, — les disponibilités qui servent actuellement à l'avancement. Elles n'appartiendraient pas de droit à tel ou tel. Elles seraient distribuées chaque année dans chaque maison suivant le plus de justice possible :

Une part proportionnée aux charges de famille, une part réservée aux surcroîts de travail.

Un conseil où tous auraient voix égale déciderait.

Ce conseil pourrait nommer ou proposer les directeurs, et déciderait de l'augmentation du personnel. Il aurait droit d'être juge, puisque le travail à faire et le budget étant donnés, tout homme nouveau diminuerait le travail en même temps que les salaires. Prérogative qui activerait mieux zèle et travail que la vaine émulation, l'injuste avancement, la stupide ancienneté.

§

Si les préjugés hiérarchiques, le besoin d'autorité sont encore trop ancrés dans notre vieille monarchie pour qu'on prenne au sérieux l'effort vers quelque égalité de salaire, rayez ces idées de nivellement, et souffrez que je les excuse !

Elles avaient un but que tous doivent reconnaître juste : c'est de relever les salaires honteux, déshonorants pour un pays comme le nôtre, dans lequel s'éternisent des jeunesses actives.

Je dis qu'il y a là une perte sèche pour le pays. Accablés de petits travaux, de copies ou recherches qu'ils vont mendier partout, des jeunes gens qui sont déjà des savants perdent une activité qui serait profitable à la science française. L'emploi pour lequel ils donnent largement temps et zèle devrait leur suffire. Le reste du temps libre devrait être consacré à des travaux désintéressés, dont les études qu'ils ont faites et les bibliothèques, où ils sont chez eux, leur fournissent des moyens uniques. Il n'en est pas ainsi.

Ils auraient peut-être aussi droit à un repos, à une famille ?

Il n'en est pas ainsi.

Je dis que là aussi le pays fait une perte sèche. Le nombre des fonctionnaires devenant formidable, prenant petit à petit une moitié du pays, ce n'est pas là un cas unique et la défense de quelques bonshommes. Et d'ailleurs nous devons espérer que, même en France, on aura bientôt de vraies et nombreuses bibliothèques, pourvues de bibliothécaires !

Le problème hiérarchique est donc grave. Nos budgets permettraient un relèvement de salaire des petits. Oui, vraiment 3.000 francs, ce ne serait pas trop demander...

Tout effort dans ce sens se heurte à la hiérarchie. On exige un relèvement général et de tous. La moindre augmentation que

le budget accorde est noyée dans un pourcentage où les gros happent tout. On relève « l'ensemble ». Et les salaires honteux sont à peine relevés que déjà les projets sont hors de proportion avec toute possibilité budgétaire.

Voilà pourquoi on ne saurait trop insister. Il faudrait en France des jeunesses plus heureuses.

Rien ne sert de rattraper plus tard. Ces faméliques, qui passent goinfres à quarante ans, ont perdu toute occasion de grands travaux, de grandes familles. Ecole d'avarice et de médiocrité. La revanche des vieillards est une triste chose.

Le pays abuse de l'exploitation de la jeunesse. On trouve, n'est-ce pas, des jeunes gens à tout prix... Sans doute les parents, quelquefois, donnent le supplément. Tel petit jeune homme qui travaille dur est payé à moitié pour le travail qu'il fait; l'autre moitié vient de son père payé double.

Quelle absurdité! Quelle prime au manque d'énergie! Payant très cher, trop cher pour l'ensemble, l'Etat spéculé, et vole justement les tout jeunes, ceux qui devraient sentir tout de suite et fortement que la besogne faite rapporte, qu'elle a son équivalent de joie et de liberté.

Ce spéculateur n'est pas un patron ordinaire, c'est nous tous, c'est la collectivité, c'est l'Etat. Et l'on ne voit pas qu'en spéculant sur le bas prix que vaut le travail de la jeunesse, en gâchant cette force, prolongeant cette misère, l'Etat se vole lui-même et bouche la plus grande source de sa fécondité.

CHAPITRE XIII

DU VOL ET DES MOYENS DE L'ENCOURAGER

Les paniques, plus dangereuses que les larcins mêmes. — Du livre public et du livre à soi. — Trois grands remèdes contre le vol : le prêt, le bon marché et l'habitude. — De l'organisation du prêt et de l'achat possible, facilité par les bibliothèques libres publiques.

Il est certainement difficile de ne pas voler, mais c'est une habitude à prendre. Je parle bien entendu de ceux qui aiment les livres, pour qui la possession est un véritable plaisir ; les autres ne sont pas intéressants ! — et malgré ces petits polissons du boulevard dont les vaudevilles espèrent abolir l'instinct de jalousie, je me réjouis d'être venu au monde tandis que les rubans tentent encore les femmes, et tandis que la Beauté — même celle des livres — suscite encore assez d'enthousiasme pour pousser au désir de possession exclusive.

Cependant le respect de la chose commune se prend vite. On peut être jaloux de ses livres qu'on aime, jusqu'à ne pas les prêter, jusqu'à ne pas les montrer, et consulter le Tout-Paris dans un café. Le même homme jaloux chez lui, boulevard Haussmann, est un collectiviste pratiquant rue Marbeuf. Tel autre chasse celle qu'il aime : elle le trompa une fois, — et recherche de banales consolations. L'Anglais, qui saccage tout, respecte les parcs de son île. Les musées y sont ouverts plus largement qu'ailleurs, les livres prêtés presque sans références, et, en ce pays de pick-pockets, on ne juge pas utile de rien mettre sous clef. En Grèce on vole encore les bornes des chemins. C'est que les chemins sont rares. Quelle opposition rencontra l'établissement de la télégraphie en France ! Allait-on mettre une sentinelle à chaque poteau ? Non ; le paysan escalade honnêtement le mur du château, va loin dans la forêt, la nuit, voler son bois, mais respecte les poteaux plantés le long de la route.

Les notions de droit public et de propriété privée en matière de science et d'art ne sont pas absolument celles du tien et du mien. Il y faut largement admettre le communisme, et de même que nous tiendrions pour un grand criminel celui qui détiendrait seul un remède efficace contre le cancer, on commence à considérer comme un VOLEUR celui qui, par droit d'achat, soustrait au reste de l'humanité tel chef-d'œuvre, tel document unique dont la connaissance peut modifier l'histoire, la science, ou simplement priver les honnêtes gens d'une grande joie : le monsieur qui détient inédite une œuvre de Beethoven par exemple.

La loi sur les monuments historiques empêche bien des destructions, et si elle pouvait empêcher aussi les restaurations, elle ferait bien. La restauration est un vol. Le rêve d'un seul y vole le rêve de tous les autres.

Il faut cependant distinguer l'unique de ce qui ne l'est pas. Car s'il y a des choses susceptibles de propriété commune, il y en a qui ne le sont pas : un bon plat, par exemple. Cette poularde veut être mangée ; elle ne réglera pas un nombre infini d'humains, n'ayant que deux ailes et un seul croupion. Ne la mettez pas au musée du Louvre. Mangez-la, avec vos amis.

Cependant nous voyons tous les jours des propriétaires enragés léguer à des musées de ces choses dont l'usage seul pouvait tirer profit, de ces choses qui ne valaient qu'en étant à quelqu'un : de beaux livres, par exemple.

Ah ! ces reliures sous verre, ces livres à images qu'on ne peut pas feuilleter, ces poètes qu'on ne peut lire, qu'on vous montre à une page qui n'est jamais tournée... Ne voyez-vous pas que les donateurs sont des sortes de voleurs posthumes ? C'est absolument l'opinion de M. Carnegie : ceux qui veulent donner doivent donner de leur vivant.

C'était l'opinion d'Edmond de Goncourt. Il ne voulait pas pour ses œuvres d'art l'œil indifférent du visiteur de musée, mais l'œil avide, anxieux de l'acheteur aux enchères !

Ceux qui, ne pouvant emporter leurs bouquins dans la tombe, les lèguent à des musées, tuent ces livres qui devaient vivre : être lus, maniés, usés.

Il est un point cependant où l'objet devient unique ; de tel livre le monde n'a plus que quelques exemplaires,... et il n'est pas besoin que ce soient des choses précieuses ; le prospectus qu'on jette, le journal qu'on brûle seront rares un jour. Oui,

ce journal que tu coupes pour faire une couverture à ce roman jaune que tu ne veux pas salir sera plus précieux un jour que ce roman lui-même...

Ici l'objet ne vaut plus par lui-même, il vaut beaucoup plus que sa rareté. Il vaut par sa fécondité. Ce n'est plus une fleur à voir et à sentir. C'est une graine à semer.

Conserver des témoins du passé et du présent est le rôle des grandes bibliothèques, de la Nationale chez nous, et l'on ne peut leur reprocher certaines difficultés d'approche. Le devoir de conserver y passe parfois avant celui de communiquer.

Le particulier qui vole un livre de ces dépôts publics, celui qui arrache une page, ou simplement la salit, celui qui raye un passage, ou inscrit sa pensée en marge, ce docteur allemand qui fut pincé en 1905 corrigeant dans un livre les fautes de français — du français qu'on enseigne à la K. K. Universität, — le colonel qui croyait indigne de lui de copier un passage de *l'Eclair* au crayon, — il est certes plus militaire de le copier au canif, — encourent des châtimens terribles dans nos lois. Mais si je voudrais voir ces châtimens plus doux, ce n'est point par sympathie pour ces sauvages, c'est simplement parce que des peines plus légères seraient plus agiles et toucheraient mieux. Le petit plomb réussirait mieux que les grosses balles. Ces menaces de châtimens épouvantables aboutissent au non-lieu ou à l'acquittement, parfois même à des transactions. L'Angleterre, où le pick-pocket passe pour adroit, protège mieux ses dépôts publics par un simple tarif d'amendes qu'on affiche dans les salles. En outre l'Angleterre a pratiqué très largement la grande assurance contre le vol le plus fréquent, le vol avec espoir de restituer, qui peut être qualifié d'emprunt illégitime :

Ainsi que l'éclairage des rues est la meilleure des patrouilles, le plus vigilant des guets, ainsi que les voleurs honoraires sont les meilleurs des policiers — ainsi que pour abolir le culte des pierres, les prêtres les bénissaient et mettaient des croix dessus, le meilleur remède contre l'emprunt illégitime est le prêt légitime.

Dans nos dépôts publics qui ferment à 4 heures, on ne s'effraye pas trop d'un livre disparu. Les livres sont de bons chiens qui connaissent leur logis. Très souvent ils reviennent le lendemain matin.

Un livre n'est pas une somme d'argent qui fond quand on s'en sert, et ne laisse à l'emprunteur illégitime qu'un remords

inefficace. Le livre emprunté par mégarde peut être rendu intégralement. Les gens qui aiment les livres au point de les emporter en risquant la prison sont en général soigneux. Mais tandis que l'argent mangé laisse les mains vides, le livre lu demeure, encombre, et ce qu'on a de mieux à faire, c'est de le rendre. C'est généralement là qu'on pince ces voleurs, on les attend au remords. Il est plus simple et plus moral d'inscrire sur un registre les volumes empruntés.

Il faut en arriver non à considérer, selon l'odieux paradoxe d'un révolutionnaire, la propriété comme un vol, mais le vol comme une propriété embryonnaire, une propriété bâtarde et incomplète, à laquelle il faut donner la régularité qui lui manque.

Le fonctionnement du prêt régulier a partout diminué le nombre des voleurs.

Le peuple est entré tout droit dans le communisme des livres; il respecte même l'ordre et range soigneusement, rue Titon, les volumes qu'on lui permet de prendre lui-même.

Les Libri et, récemment, cet éminent architecte, qui profitait bien mal des documents artistiques qu'il volait — puisque nous lui devons le Grand Palais des Champs-Élysées — n'étaient pas le vil public. Ce dernier, que la République avait payé fort cher pour qu'il se bâtisse « son » palais, où il logeait, qu'il avait fait à son goût, son goût à lui, un mauvais goût, trouvait naturel de se meubler aussi aux dépens de l'État. C'était d'ailleurs un homme généreux qui permettait aux arts, aux autos et aux chevaux d'exposer de temps en temps dans ses salons.

L'œuvre d'accoutumer les hautes classes de la Société à ces mœurs socialistes est encore à accomplir. Les rapports sont formels, unanimes sur ce point. L'habitude d'avoir les choses à soi se perd difficilement. Les quartiers riches perdent ou chipent les volumes, brisent les dos, arrachent les pages. Les partitions municipales sont bien souvent sans la romance; l'air des *Bijoux* est trop tentant; ce n'est pas distingué, la besogne de recopier. L'honnêteté s'arrête là où il y a un piano.

Là même cependant on a trouvé un remède. Les séries musicales commencent à être riches. En plus de *Faust*, elles ont parfois *Mireille*. Alors on respecte *Faust* dans l'espoir de *Mireille*. Il ne tient qu'au Conseil Municipal d'ajouter quelques titres à la liste si courte. Les nouveautés garantissent les vieilleries. Et même les élégants qui sont le plus tentés de

garder, rapportent, une fois dressés, et ne froissent plus le gibier.

§

Un livre digne d'être lu est digne d'être acheté, dit Ruskin. Je dirai plus : il est digne d'être volé. Et c'est avec tristesse que je constate l'honnêteté de mes concitoyens...

Je sais bien qu'il en est qui volent pour revendre...

Cela n'est pas de jeu. Ce n'est pas du tout de cela que je parle... Mais parlons de ceux-là tout de suite, pour en finir.

Le vol dans les Bibliothèques, le vol pour revendre, peut être à peu près aboli. Il n'y a qu'à frapper les acheteurs au lieu de frapper les voleurs. Une règle uniforme peut être établie pour tous les livres publics : les marquer aux pages 1, 16, 96 (usage adopté à la Bibliothèque Nationale). On peut demander aux libraires de ne pas l'ignorer. Je ne dis pas de ne pas frapper le voleur aussi, pour la forme, mais celui-ci agit par suggestion, impulsion, passion, occasion, un tas de motifs sur lesquels la crainte du châtiment est de moins d'effet. L'honnête commerçant achète avec son bon sens et sans sortir de son caractère; et s'il achète des livres déchirés aux pages 1, 16, 96, un châtiment sera parfaitement compris. Ainsi j'ai vu condamner de pauvres diables sans travail, l'un ayant trois enfants, j'ai vu aussi condamner de mauvais bougres, qui ne volaient des livres que faute de mieux; mais six mois, six très justes mois de prison ne guérissaient ni la misère de l'un ni les vices des autres. Un simple mois aurait sûrement instruit et guéri tel honnête commerçant qui « ne savait pas », achetant dix francs des livres dépareillés de collections très chères, tous déchirés aux pages 1, 16, 96 et reliés aux armes de France, qui ne savait pas... sinon qu'il les achetait 10 francs et les revendrait cinquante. Voilà vraiment l'homme qui a besoin d'apprendre. Mis hors de cause, il continue le métier d'expert.

§

Au moment où paraît ce livre l'on est encore sous l'impression causée par les vols invraisemblables de cet architecte dont nous venons de parler, qui entrait comme chez lui dans nos bibliothèques les moins publiques; une panique s'est emparée des fonctionnaires, on parle d'interdire tout paquet dans les bibliothèques, d'exiger l'état civil des lecteurs chaque jour... C'est à qui invoquera les précautions les plus absurdes...

On m'assure, écrit M. Henry Maret, que la panique s'est emparée de nos grandes bibliothèques, ce qui est une grave erreur, car ce sont celles où il vient beaucoup de monde qui offrent le moindre danger. Les mauvais coups s'exécutent d'ordinaire dans les endroits isolés.

Ce qu'il y a d'admirable, dans ce coup de l'Ecole, c'est le soin avec lequel on avait enfermé une collection, dite publique, dans un cabinet dont l'entrée était interdite, afin qu'elle fût cachée à tous les yeux, cependant qu'on en confiait la clef au seul voleur, pour qu'il ne fût pas gêné.

Le même Henry Maret, qui avait tellement raison ce jour-là, montrait la plus complète ignorance des bibliothèques quelques jours après :

J'estime qu'on agirait très sagement en supprimant les prêts, à n'importe qui, et pour quelque motif que ce soit. Nul ne devrait pouvoir emporter à son domicile un livre ou une estampe.

Tout le monde connaît l'anecdote de ce monsieur, qui, faisant admirer sa bibliothèque par un visiteur, refusa de lui prêter un livre.

— Non, dit-il; car un livre prêté n'est jamais rendu. Ainsi, tous ceux que vous voyez là, ce sont des livres prêtés.

Rien de plus exact. On vous rendra à la rigueur, rarement, mais enfin cela se voit, de l'argent que vous aurez prêté; on vous rendra une femme, une machine à coudre, un dîner, un parapluie, mais un livre jamais. Je ne connais pas d'exemple qu'un livre ait été rendu...

Il n'y a pas de garanties qui tiennent. Il en est de nos bibliothèques comme de l'île de l'honneur, les livres n'y peuvent plus rentrer, quand ils en sont dehors.

La Ville de Paris en 1882 constata que sur 363.322 prêts 310 volumes avaient été rendus en mauvais état ou égarés. Cette proportion d'un pour mille est moindre encore aujourd'hui que le public s'est habitué au prêt. On ne perd pas 500 volumes, maintenant qu'on en prête deux millions.

A la Nationale des vols ont pu être commis — mais seulement dans les parties réservées... Il n'y a pas d'exemple, depuis que le prêt des manuscrits fonctionne régulièrement, qu'il y ait eu perte ou dégât. Or on en prête cinq à six cents par an, quelques-uns très précieux, et à l'étranger.

Le public a, comme Cartouche, une grande âme de brigand. C'est défendu, il prend. Vous lui confiez... il rend.

Mais encore faut-il qu'il y ait un service organisé, des registres tenus, c'est-à-dire que le service de prêt soit assez important pour nécessiter une comptabilité.

Un banquier saurait à un centime près l'argent qui existe dans les coffres de la banque, mais l'argent qu'il a dans sa poche, les sous qu'il a pris ce matin en s'en allant... du diable s'il se rappelle...

Il y a donc des systèmes. Ils ne sont pas tous bons.

La Nationale, par exemple, avait inventé contre le public

un système de vexations dont la plus grande utilité était d'infliger au public une longue attente, et d'immobiliser deux fonctionnaires et deux gardiens qui, pendant ce temps-là, ne peuvent surveiller personne ! Soit six mille francs au moins par an, de quoi payer une police plus efficace. Ce système vient enfin d'être changé, juin 1908 : l'attente jadis infligée au public n'existe plus. C'est le commencement.

Le mal que font les voleurs n'est guère dans ce qu'ils emportent, c'est dans les paniques qu'ils causent et les précautions coûteuses qu'on prend contre eux.

Deux grandes mesures contre le vol. D'abord, le *prêt*. Et secondement, avoir des bibliothèques très fréquentées. Puis habituer le public à prendre et rendre les livres, et lui rendre l'honnêteté commode, automatique...

§

Pour tant faire que d'apprendre au peuple à aimer les livres, ce qui est le but, je pense, des populaires municipales, ne pourrait-on lui apprendre à les aimer jolis ?

Jours de mon enfance ! Dégoût du sale Delagrave d'un vilain jaune, d'un jaune de pion et de pensum... Hachette était vert pâle, sur du papier glacé. Nous aimions Hachette...

Je ne demande pas que l'on fasse de jolies reliures. Je demande seulement qu'on n'en fasse pas du tout. Laissez les livres tout nus, et ne les reliez qu'en cas de nécessité. Or la nécessité ne dit pas que le livre broché a mauvaise tenue, et qu'une Bibliothèque ne doit garder que des livres convenables. Laissez les livres se mettre à leur aise chez eux. S'ils vont dans le monde, il sera temps de leur acheter un habit. Mais plutôt que d'habiller des vieux, achetez des neufs. Un neuf coûte deux habits de vieux, souvent moins. Il y a dans les Bibliothèques de quartier une bonne moitié de livres, et parmi les meilleurs, qui sont si peu demandés qu'ils pouvaient parfaitement se passer de reliure.

C'est que cette reliure est vraiment une horreur. L'uniforme des collégiens, — dont le but doit être de rendre les garçons ridicules aux yeux des filles — part d'une moralité semblable : rendre le potache inviolable et le livre involable. Non, cet objet cafard, personne n'en veut chez soi. Vraiment de très pauvres diables en sont dégoûtés. On peut au même prix relier moins laidement. On reconnaîtra tout aussi bien que le livre appar-

tient à la commune si l'uniforme est moins laid. En avant pour un concours de gentille reliure ! — Ceci était écrit lorsqu'on m'a apporté un Lohengrin municipal relié en blanc. Vive la Ville de Paris ! Voilà donc un progrès. C'est simple, propre et gai.

Pas si gai cependant qu'une non-reliure. Cette loi de la reliure, pour éviter le vol d'un volume, vole moitié des crédits d'achats. Encore une fois, c'est absurde.

La reliure a un autre effet que de conserver, c'est de reconnaître tout de suite que le livre est prêté. Est-il si nécessaire que l'on reconnaisse tout de suite qu'un livre est prêté ?

Je viens de dire que des marques discrètes, mais précises, et une législation mieux appliquée, peuvent parfaitement suffire à reconnaître un livre volé.

Mais le vol pour garder est-il un grave délit ?...

En principe, oui, évidemment. On vous prête, il faut rendre. Il faut développer l'honnêteté communiste, le respect du bien de tous, habituer les enfants à ne pas dégrader les monuments publics, à ne pas cueillir de fleurs, etc.

Cependant le prêt des livres n'a-t-il pas été inventé spécialement pour développer le goût des livres ? Non pas seulement de la lecture courante, rapide, qui fait de certains cerveaux de femmes une sorte de tuyau où coulent des romans, non pas, surtout, du feuilletage rapide dans les bibliothèques ! — mais le goût du livre qu'on relit, qu'on aime, que l'on garde enfin...

Alors ce petit qui ne rapporte pas après le 2^e rappel le volume emprunté, qui aime mieux garder celui-là que d'en prendre un autre, ne réalise que trop bien le but de l'institution elle-même... N'a-t-il pas droit à de l'estime, à des encouragements ?

Il m'intéresse. Je voudrais qu'il fût encouragé, non tout à fait dans cette voie-là, mais dans celle d'à-côté, qui va dans le même sens. Il prend à travers champs. Montrez-lui donc la route, elle fait un petit détour, mais on arrive plus vite.

Pour ne pas avoir l'air de rêver montrons l'exemple réel. Le *Times* a organisé un gigantesque prêt de volumes. Notre chapitre *la Guerre des livres* raconte ce curieux essai ; voici comment il s'applique dans le chapitre présent :

Les volumes prêtés par le *Times* n'ont ni marque, ni estampille quelconque. Ce sont de beaux volumes neufs ou presque neufs. Vous pouvez dire à vos amis : j'ai acheté cela. Et de fait, si le livre vous plaît, vous pouvez, l'*ayant lu*, par le

simple envoi d'une carte postale, avertir que vous le gardez.

La combinaison est facile, parce que chaque abonné a un compte; par le seul fait qu'il paye l'abonnement, il est solvable jusqu'à cent francs.

Mais le *Times* prête des volumes qui valent 50 francs, et prête 3 vol. à la fois. A Paris, pour un volume, un seul, du prix neuf de 2 fr. 10. — on fait une reliure, on prend une assurance-reliure d'un franc!

Les moyens peuvent varier de quartier à quartier; on peut en imaginer tant qu'on veut : dépôt d'une petite somme, inscription à la Caisse d'épargne, garantie des parents, voire confiance sans garantie jusqu'à telle somme.

Mais je veux noter quelques avantages bien réels pour la bibliothèque même : solde des dépôts, pas d'encombrement de vieux livres, renouvellement fréquent.

Songez à ceux qui n'osent pas rendre un livre taché ou cassé... Le bibliothécaire, s'il s'en aperçoit, estime le dégât. Croyez-vous que celui qui donne quinze sous pour réparer ne serait pas plus content d'en donner vingt pour garder?

Relisez l'enquête sur la science dans les bibliothèques, que fit la *Revue scientifique* en 1905. Admirez ce professeur de physique qui est content quand un élève a cassé un appareil : ça lui a appris quelque chose. Réjouissez-vous de voir vos livres s'user. Un livre qui s'use rend plus de valeur qu'il n'en perd.

La Free Library d'Edimbourg, qui achète 10.000 volumes par an, en détruit couramment 5.000.

Allez plus loin : le bibliothécaire devient un banquier de livres. On sait le succès des ventes à tempérament et des ventes en livraisons. Peut-être sait-on moins comme elles trompent le public, le surfont d'une manière indigne! Presque tous les ouvrages vendus de la sorte sont de rebut, ou peu après se vendent à des prix dérisoires. Je ne parle pas des grandes souscriptions scientifiques, mais des soldes à grand prix divisés en petits paiements qui écoulent des romans et de vieux dictionnaires avec des armoires et des bouteilles de champagne. Les placiers de ces grands maquillages pénètrent chez des employés, clercs, et autres malheureux qui ont un salaire infime, mais régulier, garanti, saisissable; ils abusent des goûts studieux et du reste d'amour pour les lettres de ces pauvres types qui, ne sortant que quand les boutiques ferment, ne savent pas le cours du rabais et la valeur des

soldes. Et les Bibliothèques aussi ferment à cette heure-là!

Ils ne savent pas qu'il y a des livres bon marché, qu'on peut avoir à soi, d'autres qu'on emprunte gratis, et que tout le neuf qu'on leur offre n'est que du démodé dont les quais ne veulent plus.

Eh bien! je crois que le temps est venu de ne plus considérer le livre comme un objet unique, précieux, qui doit servir à tous, se garder indéfiniment, se transmettre aux petits-fils, et ne finir pas moins qu'à la Bibliothèque Nationale.

J'en appelle à vous qui avez hérité de la bibliothèque de votre grand-oncle, et cherchez à la vendre.

Il est temps de considérer autrement une bibliothèque que comme un dépôt d'antiquités. Elle ne doit pas fournir un savoir éculé. Exigez d'elle ce qu'il y a de plus neuf; aller lire le passé dans les bibliothèques et garder chez soi le neuf, quel contresens!

J'ai besoin chez moi d'un bon livre que je connais, que j'aime fidèlement. Mais j'ai besoin d'aller savoir ce qui se fait de neuf, de parcourir le nouveau pour choisir ce qui me convient, ce que je pourrai étudier longtemps, à loisir, ce que je laisserai vieillir chez moi — ce que j'achèterai.

Eh bien! cet achat élémentaire de livres, je voudrais qu'il fût facilité, disons mieux : enseigné. Je voudrais que toutes facilités fussent données à l'emprunteur pour *ne pas rendre* les livres qui l'ont intéressé.

Je dis que cela ne coûterait pas cher et qu'on peut essayer. Je débute même par une économie : n'affublez pas vos livres de ces reliures ignobles.

De cette manière le livre tentera l'emprunteur. On pourrait autoriser, pour commencer, à garder le livre moyennant son prix d'achat, — moindre que celui des boutiques, avec escompte. Laissez crier les éditeurs, ils y auront profit, plus tard, ou feront des livres moins chers. Donc le livre A, qui vaut 2 fr., peut être prêté pour 15 jours moyennant 2 fr. qui seront rendus si on rend le livre, moins le prix de réparation, s'il est abîmé. Mais puisque la non-reliure mettrait quelque argent de plus dans nos bibliothèques, ne pourrait-on faire mieux, autoriser l'emprunteur à payer 0 fr. 50 une quinzaine supplémentaire du volume. Mais ces 0 fr. 50 seraient acquis. Au bout de deux mois le volume serait à lui. Il pourrait le revendre en toute honnêteté.

Je ne donne ce mécanisme que comme un possible, le pre-

mier qui se présente à mon esprit, et je suis sûr qu'il y en aurait de meilleurs. L'important est d'appeler l'attention sur deux points :

1° *La reliure*. La reliure n'a que deux buts dans une bibliothèque : la beauté, pour attirer le public ; l'économie, pour faire durer les livres très lus. Deux fois sur trois, elle est une dépense inutile. Quant à être une marque de propriété, il y en a de plus sûres et de moins chères.

2° *L'achat*. Forcer le public à rendre les volumes n'est pas désirable du tout. Vraiment le but des bibliothèques publiques est magnifiquement rempli si cet homme qui ne lisait jamais a tellement pris le goût des livres qu'il veut les garder, et si cette femme — qui avalait deux romans par jour — en a découvert un qu'elle désire conserver !

Quant aux enfants, quel goût plus noble leur inculquer?...

Mais il ne faut pas — et cela ne réussirait pas — que ce soit le goût de vilains livres qu'on donne. Le livre doit orner la chambre aussi bien que l'esprit. Je suis très sûr que le succès de ces ventes populaires se ressentirait bien loin dans le monde des relieurs. Mais nous n'en sommes pas là. Vendons des livres brochés.

La facilité d'acheter des livres après les avoir lus me semble le couronnement naturel de la grande œuvre entreprise dans le monde ces trente dernières années, l'œuvre qui, à l'église du village et à l'école, a ajouté la bibliothèque.

Avantages : l'hygiène. — A Paris on traite encore les volumes avec de tels respects que j'ai vu *désinfecter* et réparer des volumes de vingt sous qui avaient été prêtés à des malades et circulaient depuis plusieurs années... S'il y avait une dernière économie à faire sur eux, c'était de les employer à l'allumage des feux !

L'Instruction. — Un livre lu deux fois en vaut quatre lus une fois. Mais il faut souhaiter que ce livre soit le meilleur des quatre. L'idéal d'une bibliothèque de prêt serait d'être : 1° une source de renseignements pratiques ; 2° un moyen de choisir les bons livres.

La critique a disparu des journaux, la *marque* des éditeurs n'a plus grande valeur. Ne regrettons pas ces vieux moyens de sélection, si nous pouvons choisir nous-mêmes. Là est l'avenir.

CHAPITRE XIV

CE QU'IL FAUT METTRE DANS UNE BIBLIOTHÈQUE

Il faut choisir. — Critique de l'irresponsabilité. — Répartition idéale et demandes du public. — Le Havre. — Le Mans. — Bône.
Le Roman. — Par quoi on le remplace. — Les voyages. — L'Histoire. — Les Belles-Lettres et la critique, les livres sur les livres. — Règle d'or. — — Rôle moral des bibliothèques : école de libre recherche et d'initiative. — Les gens sérieux et la fiction.
Bibliothèques de laboratoire. — Extension à toutes de ce rôle. — Les outils de la vie. — Eloge du Bottin. — Composition d'une bibliothèque pratique. — A quoi servent les bibliothèques.
Conclusion de ce chapitre et conclusion de ce livre. — Idée de l'importance du sujet qu'il traite.

CE QU'IL FAUT METTRE DANS UNE BIBLIOTHÈQUE.

Une bibliothèque doit surtout acheter de mauvais livres.

En les achetant elle dispense le public de les acheter. N'en doutez pas, c'est pour en acheter de bons que nous manquons d'argent; on en trouve pour les mauvais; la réclame nous les pousse devant le nez.

Une bibliothèque est un laboratoire où l'on essaye les livres, afin de trier ceux qui sont dignes d'être achetés et gardés.

Voilà ce qu'il faut répondre aux purs, aux dédaigneux, à ces gens au cœur généreux, mais aux bras mous, qui sont le grand Découragement de toute œuvre sociale.

Oui, plus dangereux cent fois que les indifférents et les railleurs, parce que leur personne commande le respect.

On ne peut nier que l'esprit puritain en Angleterre, universitaire en France ait été un grand obstacle au développement des bibliothèques. Il y a contre l'art tous les genres de feuilles de vigne. L'art pur, l'art nu, l'art sain effarouche ces gens. La science pure aussi bien. Elles sont toutes littéraires, dit-on,

nos bibliothèques, et les scientifiques n'y trouvent à glaner que des vieilleries. Si tout au moins c'était de la littérature...

La littérature? mais ce n'est pas *sérieux*.

Au British Museum on attend cinq ans pour communiquer les romans. A Vienne, il y a une police sérieuse. Pas de romans. Et les poètes? Pas de poètes. Des livres sérieux seulement, à la condition qu'ils ne soient ni communistes, ni socialistes, ni anarchistes, ni érotiques, ni antisémites, ni irrédentistes. On ne communique pas les *Mensonges conventionnels* de Nordau, la *France Juive* de Drumont, le *Décameron*, ni le *Reichscommerzbuch* des étudiants allemands, ni le *Tagebuch* de Goethe, ni les *Essais sur l'histoire du moyen-âge* de Freymann...

La découverte d'ouvrages de Renan et de Pelletan à la bibliothèque de Saint-Etienne, en 1867, ruina pour longtemps nos bibliothèques populaires. Mais en 1893 la découverte d'un ouvrage à tendances socialistes faisait interdire aux militaires la *Lesehalle* de Fribourg-en-Brigau.

Nos bibliothécaires français sont actuellement imbus des idées les plus libérales. Je ne crois pas qu'un seul en France refuserait un livre par parti politique. Mais ils en refusent chaque jour par parti érudit.

C'est qu'il y a deux moyens de refuser un livre, et le plus habile des deux, c'est de ne pas l'acheter. Il faut absolument remiser les tirades sur le bibliothécaire impassible, neutre, qui ne choisit pas... Il ne fait que ça, choisir, et il faut qu'il le fasse et avec le souci d'une vraie responsabilité.

Cela ne veut pas dire qu'il ne doive pas être libéral, au contraire.

En vérité, nos bibliothécaires français sont presque tous d'affreux sectaires, affiliés au grand parti historique et critique. Certes ils consacrent à la science pure, aux lettres pures, un esprit sans parti pris, très libéral, achetant pêle-mêle avec un zèle égal les livres les plus sots avec les meilleurs... mais c'est pour n'y presque point consacrer de crédits.

Que dire des *Annuaire*s et *Périodiques* du jour! Un de nos plus remarquables bibliothécaires, M. Langlois, a inventé le bibliothécaire-gentleman. Il est très fâcheux que les livres aussi aient cette prétention d'être des gentlemen. Ils ne veulent se présenter que reliés et complets. Vraiment on les admettrait sans gants. Rien d'ennuyeux comme ces gens qui vous font attendre pour vous mieux recevoir. Venez comme

vous êtes, et ne nous faites pas poser. Nul donc ne soupçonnera d'esprit de parti nos fonctionnaires ! Ils vous communiquent la *Croix* et la *Lanterne*, reliées, du même geste administratif. Mais quand ils vous les communiqueront, reliées, il y aura longtemps qu'on n'aura plus besoin de les lire, que toutes les querelles se seront apaisées et que les rédacteurs de la *Croix* auront passé à la *Lanterne*, ou réciproquement.

Un parti-pris encore plus grave est celui des livres courants. M. Langlois a supérieurement réorganisé la Bibliothèque pédagogique, et écrit de fort belles choses sur l'esprit libéral des bibliothécaires américains. Aucune idée confessionnelle ne règne rue Gay-Lussac. Un livre subversif sur l'éducation mixte, ou un livre des Pères Jésuites vous seront donnés avec le même empressement. Mais si vous demandez à consulter le Bottin... il se peut qu'on vous laisse entendre qu'il se trouve chez le marchand de vins du coin. On communique céans tous les tableaux antialcooliques ; mais pour le Bottin, il faut boire.

C'est cependant un bien beau livre que le Bottin ! C'est un outil *pédagogique* de premier ordre. C'est le plus vivant des livres. On ne fait que le consulter, il faudrait le lire, quitte à passer, de temps en temps, quelques pages. C'est la vie, ce livre-là. Je voudrais, à la licence ès-lettres, qu'on s'assurât que les élèves savent le Bottin. Et que n'examine-t-on les examinateurs ! Que d'idées fausses en science sociale, en littérature, en pédagogie, viennent de ne pas avoir lu le Bottin !

O professeurs, passés — sans autre repos que, parfois, le métier militaire, — de l'état enseigné à l'état enseignant, partis de la rhétorique vers la rhétorique supérieure, et l'archi-supérieure qu'est l'Ecole normale, et revenus après enseigner aux enfants cette vie que pas un instant l'un de vous n'a connue... — la vie, la concurrence, les métiers, les détails les plus minuscules de l'industrie... tout est là ! Le Bottin vous dira ce qu'est la vie humaine. Bien mieux que dans les *Guides dans le choix d'une carrière*, les *Conseils à mes fils* et autres balivernes qu'écrivent des gens incapables d'être ouvriers, commerçants, industriels — il vous dira : la vie, c'est des ouvriers, des commerçants, des industriels. Le reste c'est du détail, le frottement de la machine, ou le déchet, souvent. Lisez le Bottin. Celui qui croit en Dieu et à la vie future a toujours près de lui un livre de prières qui lui rappelle que la seule réalité est ailleurs,

là-haut. Celui qui croit en l'humanité et à la vie présente, celui qui ne prie pas, mais pense et veut agir, doit avoir près de lui et ne jamais perdre des yeux un livre qui lui indique la vraie réalité de ce tas que forment les hommes, ses semblables de son temps, ville, province, étranger. Ouvrez cet Evangile au hasard. Chaque fois une maxime, belle comme un verset de la Bible, viendra vous rappeler aux choses d'ici-bas, vous initier à ce que fabrique, trafique, consomme le genre humain, et comme le croyant se répète : Dieu est grand ! — vous mesurerez la place que tient votre spécialité dans la multiple machine d'une société civilisée.

Le mépris du commerce et de la vie pratique reste la plaie de tout l'enseignement français ; c'est l'esprit littéraire, créateur de vanité aux dépens de l'énergie. Nos bibliothèques en sont aussi atteintes que nos universités. Le dédain de l'utile y semble une noblesse.

Je sais que l'Histoire, les Lettres ont pris ces derniers temps une inutilité plus exacte et documentaire, et qu'après avoir, dans la vie de tel roi de France, montré la volonté de Dieu, puis de grandes lois historiques, des récits romanesques, puis le pouvoir occulte des masses, l'histoire aboutit à l'inventaire de sa garde-robe. La méthode a changé, mais l'esprit reste le même, autant que le résultat ; et le prix courant du drap dont le tailleur a besoin n'est pas mieux éclairci par l'*Inventaire de Charles V* que par le *Discours* de Bossuet.

J'ai pris le Bottin pour type, ce n'est qu'un emblème ! Tout ce qui est tarif, catalogue de marchandises, prospectus, tout ce qui ferait de nos bibliothèques des choses vivantes, utiles, est absolument méprisé. On conserve ça quand on ne peut faire autrement. Mais nul classement sérieux, nulle « offre » au public. Les services que des bibliothèques pourraient rendre au commerce et à l'industrie sont immenses. A part les arts décoratifs, pour lesquels est fait un admirable effort, on ne semble pas s'en douter. Les moindres généalogies sont entourées des soins les plus précieux : classements spéciaux, catalogues imprimés à grands frais. L'Univers, pas moins, a besoin d'être informé que la famille Carnot, établissant son arbre plusieurs siècles en arrière, s'est rendue digne de n'être plus républicaine, et que les Beauvilliers de Petitbidon ne sont pas de la branche directe qui s'écrit Boudillié. Mais vous chercheriez vainement dans les bibliothèques de France,

— même aux Arts et métiers, où un excellent catalogue vient d'être fait, mais où crédits et collections sont pitoyables, — vous cherchiez vainement tel tarif ou catalogue qui, comme ceux de certaines maisons d'optique ou usines de produits chimiques en Allemagne, de machines agricoles en Amérique, etc., sont de véritables encyclopédies de métier. — Et les aurait-on dans quelque bibliothèque, les trouver serait une autre affaire :

— Quel titre? demandera-t-on. — Quel titre... J'en ai chez moi, je ne sais pas leur titre. Mais je sais où ils sont. Dans les bibliothèques, on ne sait pas leur titre. Sait-on où ils sont?

Allez donc chercher un horaire de chemin de fer étranger, établir une comparaison des prix de revient d'une machine, d'un meuble ou de n'importe quoi! Les bibliothèques — toutes — qui vous donneront sur l'heure l'adresse d'un incunable ou d'un Elzévir, ne vous seront d'aucun secours s'il s'agit d'engrais, de drap, d'un microscope, d'une charrue, d'un piano, d'un couteau ou d'une lampe.

L'esprit libéral des bibliothécaires est analogue à cet esprit libéral des bourgeois sous Louis-Philippe, qui se croyaient larges d'esprit parce qu'ils admettaient toutes les religions et toutes les politiques, mais devenaient féroces, même envers leurs enfants, s'il s'agissait de propriété, d'argent, de mariage ou de caste. Libéralité facile envers ce qui n'est plus en question! Tolérants parce qu'incrédules. Pour ce qu'on croit vraiment, on retrouve un zèle robuste.

L'esprit traditionnel de nos bibliothèques croit vraiment à l'érudition; il commence, de mauvaise grâce, à faire une place aux sciences. Mais ceux qu'au lycée nous appelions « les épiciers » — industrie, commerce — sont aussi impitoyablement exclus que les gens de couleur dans l'aristocratie créole.

Beaucoup de bons esprits se résignent parfaitement à voir les bibliothèques peu fréquentées, si elles le sont bien. On ne doit y communiquer que de *bons* livres. Ce sont des esprits libéraux, ils prétendent ne pas proscrire les livres d'opinions opposées, et sont les premiers à railler les bibliothèques confessionnelles, mais ils discutent si l'on doit donner des romans. Tel Américain se vante de les avoir proscrits. La Bibliothèque nationale n'applique pas son règlement, qui peut interdire les romans, mais elle n'en achète presque pas d'étrangers.

On ne peut donc que sourire des bibliothécaires impassibles. Ils prétendent ne pas choisir, suivre une règle, une loi... Je la connais, cette loi, c'est celle de la rouge et la noire, celle

de leurs catalogues, où, pour ne pas choisir, ils prennent l'ordre alphabétique, ce qui est choisir l'A et rejeter le reste...

Parfois une commission décharge la responsabilité... Elle fait là un beau travail ! Il la faudrait sérieuse, nominale, la responsabilité. Il n'y a pas trois manières et c'est bien un dilemme : choix, ou tirage au sort. On ne sort pas sans prendre parti.

On imagine de dire : c'est le public qui choisit, on achète ce qu'il demande. A Paris on conserve les bulletins refusés ; à Oxford et dans les bibliothèques libres anglaises un registre fait appel aux demandes du public. Ailleurs un tableau indique des titres, et le public note ceux qui l'intéressent. Utiles expédients. Mais qu'est-ce donc que le métier de bibliothécaire, sinon de savoir trouver et recommander les livres ?

Quelle connaissance a le public des livres qu'il lui faut ? La réclame, un propos vague lui indique un titre. Mais un bibliothécaire a l'usage de cent recueils, l'habitude du feuilletage, il peut faire venir des livres à condition... On raille l'apostolat des bibliothécaires américains, qui sans doute exagèrent. Ici, c'est le contraire. Depuis un demi-siècle on s'épuise à tuer en France l'initiative et l'amour de la lecture chez les bibliothécaires. Déjà, sous l'Empire, l'un d'eux disait que les livres doivent nous passer entre les mains « comme des briques entre les mains d'un maçon » ; maintenant ce ne sont plus même les livres, ce sont les fiches ! On ne voit plus le livre, la fiche doit suffire et la liste sans fin d'un catalogue remplacer le conseil d'un esprit érudit.

Or il y a doublement à choisir, choisir pour acheter, choisir pour communiquer.

Loin de rejeter sur des commissions, d'accaparer dans les bureaux de Paris la fourniture des bibliothèques, il faudrait laisser au plus petit appariteur de province le soin de choisir ce qu'il faut aux gens de son pays.

Faut-il redire ce que sont les envois de l'Etat dans les provinces, et les livres spéciaux pour souscription ministérielle, qu'on reconnaît au poids du volume, au truquage d'impression pour le faire gros, à la réimpression inutile d'un tas de textes dont jamais un éditeur normal ne ferait les frais...

Qu'il est triste de voir la gent bibliothécaire, en France, mépriser le rôle social, le prosélytisme nécessaire d'un agent de la lecture public, et revendiquer comme idéal ce rôle méca-

nique d'enregistreur, de catalogueur inspecté qui n'a ni un choix à faire ni un conseil à donner !

L'émulation factice d'une hiérarchie savante, la misère de tous devant le miroitement de rares bonnes places valent-elles, pour faire des gens aptes à la besogne, pour donner à la France de vraies bibliothèques, modernes et vivantes, un salaire suffisant, et le plaisir de métier que seules procurent une juste indépendance, une initiative responsable ?

§

Ce que l'on doit mettre dans une bibliothèque préoccupe à bon droit les Américains. Le *Library Journal* a publié 120 articles sur ce sujet.

L'A. L. A. (Association Américaine des bibliothécaires) a exposé à Chicago un plan de bibliothèque-type et voilà ce qu'il faut, ni plus ni moins, pour 5.000 volumes.

Ouvrages généraux.....	100	Beaux-Arts.....	200
Philosophie.....	100	Littérature.....	600
Religion.....	300	Biographie.....	500
Sociologie.....	300	Histoire.....	650
Philologie.....	50	Voyages.....	500
Science.....	400	Fiction.....	1000
Arts utiles.....	300		

Rapprochez cet idéal des tableaux de demandes du public dans des bibliothèques. (*Voir l'Index, au mot Lecture.*)

Nous en avons publié un grand nombre. De la Nationale aux petites populaires de France, d'Edimbourg à Santiago du Chili, nous avons collectionné des documents suffisants pour montrer que la distribution idéale ci-dessus n'est pas la réalité. L'on peut, comme on l'a fait en Amérique, supprimer tout à fait les romans, au risque de chasser le public, on peut n'en laisser qu'un petit nombre, qui se fatiguera plus, voilà tout, car l'idéal donne aux romans 20 o/o et la réalité en réclame une moyenne qui approche de 60 o/o, atteignant 93 o/o et ne descendant guère au-dessous de 50 o/o.

Et 50 o/o..? ces statistiques sont confuses. On appelle Fiction la poésie, le théâtre et le roman. Mais parfois on met à part les livres pour la jeunesse. Parfois la poésie, et même certains romans deviennent des Belles-Lettres, ou de la Littérature, et passent pour sérieux...

Le grand mépris des Français pour les bibliothèques anglai-

ses et américaines vient de ce qu'elles ne servent, dit-on, qu'à lire des romans. C'est une erreur. Elles servent surtout à consulter des journaux, des revues, des annuaires, mais comme on n'a pas besoin d'en faire la demande, les documents étant là, à portée de la main, la statistique n'a pas accès.

Les bibliothèques françaises sont pauvres et sans actualité. Qu'y demande-t-on ? Ajoutons encore quelques faits. Il y a vingt ans, une secousse a failli réveiller les bibliothèques provinciales. Le *Courrier des bibliothèques* donna une suite de statistiques soigneusement faites. Résumons-les. Rien n'a beaucoup changé, depuis, les budgets même...

Si cependant ces travaux avaient continué, nous serions plus à même de répondre aujourd'hui à la question posée : que faut-il mettre dans une bibliothèque ?

Le Havre nous donne pour 1887 et 1888 un compte exact des prêts. Nous donnons les chiffres de 1888, en ajoutant entre parenthèses quelques noms et chiffres de l'année 1887.

202 fois *Revue des Deux-Mondes* (246).

93, *Revue bleue*. 66, *Nature*. (79, *Gazette des Beaux-Arts*).

48, *Académie de Rouen*. 46, *Lumière électrique*. *Revue scientifique*.

44, *Nouvelle Revue*. 43, *Voltaire*.

39, *Gazette des Beaux-Arts*. 34, (35, Guizot) *Tour du Monde* 30, (29) *Sainte-Beuve*.

De 30 à 20 fois, Beaumarchais, Cooper, W. Scott, Demolombe, Ed. Frère, Havet.

20 à 10, Cohen, Vesque (Ch.), Viollet-le-Duc, A. de Caumont, (Taine), Beaurepaire (Ch. de), Dickens, Michelet, Labiche, Ravaisson, *Journal du Havre*, Pline le naturaliste, Cochet, Oursel (M^{me}), Dalloz, Fresquet, Guizot, *Magasin pittoresque*, Sismondi, (Xénophon, Chateaubriand, Michelet, Rousseau, Thiers, Plutarque, Voltaire).

9 fois, Borely, *Courrier du Havre*, Lamartine, Daniel. 8, Chateaubriand, *Collection des Documents inédits sur l'Histoire de France*, Joanne, Laferrière, Pardessus, Rochemont. 7, Balzac, Delavigne (G.), Ercilla, Goethe, *Revue britannique*, B. de St-Pierre, Tacite, Tite-Live, Vignole, *Bollandistes*, Brizeux, Buisson, Cicéron, A. Comte, *Conseil général de la Seine-Inférieure*, Dumoustier, Duplessis (G.), Froissart, Grétry, Guy-Patin, Homère, Legros, Mabillon, Massillon, Odolant-Desnos, Plutarque, *Revue critique*, Vauvenargues, Véron, Vivien (L.), de Morogues, Xénophon, (Coppée, Max Muller, Villaret). 6, *l'Artiste*, Diderot, Flaubert, Gautier (Th.), La Baumelle, Littré, Merlet, *Notices coloniales*, Ollendorff, *Revue des langues romanes*.

5, *Acad. des Sciences*, Ch. Blanc, A. de Bongy, Delisle, Dessolins, Hofer, V. Hugo, Juvénal, Labutte, de Lapparent, Meyerbeer, Mézeray, D. Nisard, Quérard, Santallier, Sénèque, Thiers, Velly, Zschokke.

4, St Augustin, Bastiat, Bénédictins de St-Maur, Benoist, P. Bourget, Chassant, (*Chroniques des Valois*, *Chr. de France*), P. Cochon, *Constructions civiles*, Dante, Hoffmann, Leroy-Beaulieu, Lucrèce, Madvig, Muller, Nillus, Rousseau (J.-J.), Shakespeare, *Soc. numismatique*, A. Sorel, Taine, Théâtre espagnol, Thucydide, Villaret.

Nous signalerons seulement parmi les 43 prêtés 3 fois, les 84 2 fois, un tiers de classiques (Boileau, Virgile, Horace, Montesquieu, etc.), un tiers pour l'histoire et la critique littéraire (Faguet, Jal, *Chroniques de Normandie*, etc.).

Le reste est divers : Coppée, Claretie, l'Officiel, Fromentin... A peine cinq ou six ouvrages « utiles » : *Ports maritimes*, *Maison rustique*, etc. Sur près de 200 ouvrages demandés une seule fois, on peut noter le peu de littérature moderne, le presque pas de sciences, et l'extrême abondance de l'Histoire.

Telles sont les lectures des 198 personnes instruites du Havre en 1888.

Les classes admises au prêt sont, en effet, déterminées par le règlement : professeurs, licenciés, fonctionnaires, sociétés savantes, conseillers municipaux, donateurs et auteurs.

Si nous prenons les ouvrages lus dans la salle ouverte à tous, Hugo, Jules Verne viennent résolument en tête avec les mêmes revues et périodiques que ci-dessus, — et le *Larousse*. Puis les classiques, les mêmes aussi, avec en plus Corneille, Molière, Racine, que les gens instruits n'empruntent pas. Littré, Taine, Nisard, Reclus viennent en meilleur rang, puis Goethe, Labiche, les *Manuels Roret*, Michelet.

Le Mans donne à peu près les mêmes auteurs lus. Ajoutons Musset, Vapereau, Aug. et Am. Thierry, Augier.

A Pau en 1886 :

Les poètes : Total : 76. Hugo 32, Musset 15, Lamartine 6, Voltaire 4 La Fontaine et Coppée 3, Banville, Chénier, Villon, Sully-Prud'homme 2, etc.

Le théâtre. Total 233. Hugo 132, Augier 23, Beaumarchais 13, Dumas fils 12, Sardou 11, Shakespeare 10, Musset et Molière 4, Racine 3, etc.

Le Roman. 430 demandes. Hugo toujours 202, Dumas père 77, J. Verne 31, Boccace 19, Cervantès 17, Daudet 11, Rabelais 10, Balzac et W. Scott 8, les *Mille et une nuits* 6, les *Amours de Henri IV* 5, Musset 4, Flaubert et Diderot 3, Feuillet, Fénelon 2, etc.

Les Revues. (3 revues, 270 demandes!) 2 mondes 168, bleue 55, la Nouvelle 47.

Le bibliothécaire de Bône envoie en 1889 les auteurs les plus lus, protestant que sa bibliothèque n'est pas *populaire*, mais *d'étude*, que ce n'est pas un « vulgaire cabinet de lecture, comme certains lecteurs le supposent à tort en venant demander les œuvres de Zola, P. de Kock, Pigault-Lebrun et autres. Le comité ne comprend pas de ces romans sur ses listes ».

Il nous baille cependant 1.579 romans, 1642 « littérature et critique », 922 voyages, histoire et 573 « ouvrages populaires ».

Reste : 133 philosophie et morale, 714 « sciences en général ».

Auteurs les plus lus : Hugo et les classiques, bien entendu. Et Sainte-Beuve, et Laharpe, Gérusez, faute de mieux.

REVUES. — *Revue des Deux-Mondes*, le *Musée des familles*, la *Revue bleue* et les revues pour la jeunesse.

Le *Larousse*, tous les jours.

HISTOIRE. — L. Blanc, Challamel, Claretie, T. Delord, Duruy, Guizot, A. Martin, Thiers, Michelet, A. Thierry.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES. — Reclus, Bouillon, Vivien de St-Martin, *Tour du Monde*, Burton, Cameron, Livingstone, Mage, Milton, Stanley, etc.

SCIENCE. — *Nature*, revue rose, revue int. d'électricités, astronomie populaire, Dict. chimie de Würtz, L. Figuier.

ROMANS. — About, Cherbuliez, Daudet, Dumas, Souvestre, Malot, et les étrangers : Braddon, Dickens, Conscience, Cooper, Scott.

En concluant que les bibliothèques où l'on lit le plus de mauvais livres sont celles où l'on en lit aussi le plus de bons, se tromperait-on ? Il en est comme de la Musique ; la pire qu'on entende, c'est bien en Allemagne, où se fait la meilleure.

Dans une bibliothèque du Centre, qui reçoit plus de 80 journaux, on a supprimé les *Annales* de l'Ecole Normale Supérieure pour acheter l'*Assiette au Beurre*. Un adjoint de la Mairie y tenait formellement. Le bibliothécaire s'en offense. Il a tort. Des *Annales* sans lecteurs sont moins utiles à une ville charbonneuse que de la gaieté.

Il faut que nos bibliothèques quittent leur vêtement d'ennui. D'autres peuvent trouver que les lectures citées plus haut n'ont rien à voir avec un service de l'Etat. Pourquoi ? C'est simplement de la lecture en commun ; les citoyens s'unissent pour lire des livres trop chers. Mais ces lectures ont un grave défaut, c'est d'être rares. Le jour où, pour satisfaire les désirs d'une grande ville, un exemplaire de l'*Assiette au beurre* ne suffira pas, l'achat des *Annales* de l'Ecole normale ne fera plus question, car la Bibliothèque sera riche.

Mais il faut voir plus loin, et mesurer bien en face le dédain des érudits. Parlons donc du genre indigne :

LE ROMAN.

C'est surtout au Roman que les gens sérieux en veulent. Le roman forme le fond de nos lectures, comme l'épopée est le fond de toute littérature. En lecture humaine, le roman n'est pas la fantaisie, l'accessoire, c'est le fonds, le substantiel.

Aux ennemis de la *fiction* il convient de demander par quelle réalité ils la remplacent.

Les voyages. Voilà une littérature très demandée, et honorable, sérieuse, mais s'il y en a une dangereuse, c'est bien celle-là. Le plaisir qu'on y prend est à celui qu'on prend aux romans comme l'absinthe pure est à la gommée bien étendue d'eau. Je suis navré de pouvoir donner ici des sensations personnelles d'intoxiqué. Il y a longtemps, hélas ! que j'ai laissé la lecture de notre admirable Jules Verne, si fort, si désaltérant, si vivifiant, pour l'aride Bædeker ou l'incomplet Madrolle. Où est le temps où dans les allées du jardin des Plantes je traversais les régions inconnues de l'Afrique centrale, et où de vieux rideaux et la canne de mon père suffisaient à mes instincts de sauvagerie ! Je me suis rapetissé le monde de tous les pays où j'ai été. Juin m'énerve loin des îles Lofoten et juillet me paraît gris au-dessus de la Nubie. Que de force je gâchais à des courses rapides, que d'attention j'émoussais dans un éparpillement de sensations trop fortes qui me brûlent encore...

Cependant j'ai retrouvé des sensations de la Grèce, l'esprit fort de ses montagnes, l'agile sérénité de ses bandits au beau langage. Et ce n'est pas dans les sots livres des Barrès ou Larroumet, grand Dieu ! La note *vraie*, je l'ai trouvée dans un roman de Jules Verne. Le style en est médiocre et la fable puérile, mais l'*Archipel en feu* évoque une Grèce plus vraie.

L'histoire ? L'histoire, je crois bien que nous en sommes pourris. Et je parle de l'histoire vraie, de la documentaire, celle que les bons esprits nomment scientifique.

Le père Dumas était intimement convaincu de la valeur historique de ses romans. Aujourd'hui Michelet paraît un romancier. Mais les documenteurs ne sont pas moins convaincus que ne l'était l'auteur des *Trois Mousquetaires*.

Il faut cependant bien reconnaître que les seuls documents qui nous permettent de revivre un peu l'esprit des autres, sont les poèmes et les romans. Homère et Balzac ont une valeur historique que peu de Trésors des Chartes atteindront. Il ne faut pas dédaigner le roman historique : les *Trois Mousquetaires* nous renseignent fort bien sur les goûts du temps de Louis-Philippe, *Cyrus* sur Louis XIV, *Quo Vadis* sur la polissonnerie moderne et catholique. Quel document sur le second Empire que le château de Pierrefonds reconstitué !

L'histoire documentaire n'apparaît d'ailleurs pas un objet de lecture. Sans doute l'art de quelques-uns sut lui donner un

charme littéraire ; souvent elle n'intéresse que les auteurs, et bien juste. Enfin l'Etat paye cher pour faire copier tout ça, copier et imprimer. Nous sommes donc — rétrospectivement — documentés. Mais il s'agit de remplacer les romans, et ne pouvons donner à lire, malgré leur sérieux indéniable, les tables de logarithmes ou l'histoire du C dans les langues romanes.

Réservez donc l'Histoire dite scientifique à des bibliothèques spéciales. Parlons de l'histoire qu'on lit, et qui se décore du nom de lecture sérieuse.

La grande histoire est si décriée aujourd'hui que nous n'entreprendrons pas sa défense. Elle se défend d'ailleurs fort bien par son intérêt romanesque, patriotique, grivois, ou pittoresque, doublant pour ainsi dire le roman avec cette saveur spéciale du « cela est arrivé », que je ne puis comparer qu'à ce goût faisandé qui donne du prix aux viandes. Le roman au moins se gare forcément du gros mensonge par ce besoin de vraisemblance que l'auteur doit respecter. Mais l'histoire... il n'en est que du rare, du monstrueux. L'étude de l'histoire n'est qu'une cure d'anormal. C'est un régime d'extraordinaire auquel l'esprit se soumet, s'habitue, dont bientôt il ne peut plus se passer. Mauvais roman, l'histoire. Roman sans vraisemblance.

Lecture sérieuse, ça ! Du sous-rez-de-chaussée. Qu'est-ce que ce feuilleton qui prend des attitudes ?

L'histoire a pourri le feuilleton lui-même, qui est tombé dans le documentaire : « feuilleton vécu... »

Qu'ils sont beaux, ces personnages à mentalité importante qui déclarent ne plus pouvoir lire de romans ou poèmes, ne plus prendre plaisir qu'au document, au vrai ! Qu'ils sont beaux ! Que les journaux flattent bien leur supériorité, leur servant des mémoires d'assassin, de prince déchu, de fille galante, des « sensations » de ministère ou de baigne.

Un certain chic de plus recouvre ces nigauderies, qui prennent le nom de « Mémoires » lorsqu'elles sont éventées. Sang, crimes et ordures, amours, Napoléon, procès célèbres, substitutions d'enfant, farces militaires, plaies et bosses, Apaches, intrigues, traîtres... — tout l'arsenal usé des épopées de M. Ponson Du Terrail, — et puis... ? vices de grandes dames, frasques de bas-bleu, exploits de grognards... — O Histoire documentaire ! Que manque-t-il à tes saletés pour être de l'Art... !

Un peu de la beauté, un peu du *naturel* que le pire feuilleton trouve pour émouvoir ou exalter — pour ennoblir. C'est cette Beauté, cette ombre de Beauté des pires romans, qui, de même que le lait répugne aux alcooliques, soulève le cœur d'un homme sérieux.

Reste d'orgueil au fond que d'appeler « sérieux » l'effet de la sensibilité qui s'émousse, de l'intelligence qui s'engourdit. Ruse de vieillards qui condamnent les grandes joies de ce monde pour s'en éviter le spectacle gros de regrets.

§

Les « Belles-Lettres ».

« Critique, maître d'école. Cette espèce pullule... Cela juge et fait des livres sur les livres : comme si l'on pouvait rien imaginer de plus absurde. Les parodies d'une œuvre se prennent pour des œuvres. Voilà le Parnasse des parasites, et Apollon mangé vivant Et le troupeau qui ne lit point les livres, ne lit que les livres faits sur les livres. Cent mille maîtres d'école pour une beauté qu'ils n'ont jamais comprise, et qu'ils haïraient s'ils la pouvaient comprendre. »

SUARÈS.

Il nous reste à parler d'un genre tout à fait spécial de littérature sérieuse. La Critique littéraire !

Est-ce bien la peine... ?

Hélas ! oui, puisque cela se vend mieux que la littérature ! Oui, puisque, dans nos bibliothèques, c'est cela qu'on trouve, et non des œuvres originales ! Oui, puisque nul n'a souci d'acheter et de lire les meilleurs et les plus vivants de nos poètes et qu'on apprend par cœur les critiques qu'on en fait !

Il fut très-lu, ce M. Brunetière, qui mourut l'an passé ; Zola de Zola, il s'était fait une gloire qu'il appliqua plus tard à des sujets politiques. Du moins lui s'attaquait à des auteurs qui se vendent. Un Max Nordau, qui déploya une verve grossière mais amusante à qualifier d'idiot tout ce qu'il ne comprenait pas (et il comprenait peu), s'attaqua à des auteurs bien peu lus en ce temps-là. Aujourd'hui, où ils sont célèbres, mais ne sont pas aussi lus que le fut M. Nordau... Les chiffres de tirage de ce flatteur des sots furent quatorze fois supérieurs à ceux des plus purs chefs-d'œuvre des auteurs dénigrés, Verlaine, Maeterlink, etc. C'est en France que ce Sarcey autrichien trouva des enthousiastes. En quel autre pays la fibre nationale vibrerait-elle autant à l'orgueil d'ignorer, au délice d'être sourd, aux beautés de ne pas voir !

Les quais nous redisent l'homme important que fut la Harpe. Il n'a guère cessé d'en être ainsi, mais les critiques sont

oubliés, quand c'est le tour de leurs auteurs d'être achetés par les bibliothèques. Triste sort des écrivains : être ignoré de son vivant ne suffit pas : mort, être étudié par les professeurs !

Une variété de l'air docte est la traduction, chère aux universitaires. Cela vous a un air distingué ; un *feuilleton* traduit n'est pas le *feuilleton* de tout le monde. Le *Temps* les préfère. Cela coûte moins cher, c'est aussi niais, cela a bon ton, cela flatte, — et il y a le style, le bon style incolore de traduction, le style blanc-manger pour lecteurs délicats.

Nos bibliothèques ont le cœur difficile. Vers ou prose, elles ne peuvent supporter la littérature franche. Il leur faut du vieilli ou du traduit.

Nous nous sommes faits l'écho des plaintes des savants. Nous avons résumé l'enquête de 1905 sur les sciences dans les bibliothèques, dont les savants, à la fin, se désintéressent, renonçant même à nommer des délégués qui, à deux contre dix dans les comités, semblent n'être appelés que pour sanctionner leur déchéance.

Il serait à penser qu'au moins la littérature est bien représentée. Quelle littérature ? La littérature, c'est du roman, du théâtre ou de la poésie. On n'achète pas de ça ! Vous y cherchez vainement les plus nobles poètes de ce temps, et ceux d'hier, et les écrivains étrangers, les plus grands. Mais les moindres ouvrages de critique sont achetés en si grand nombre que la vente aux bibliothèques en paye l'édition.

Demandez Ruskin, Shelley, Ibsen, Carducci, Dostoïewsky, etc. Texte original, presque jamais ; traduction française, s'il en existe, rarement ! mais traduction étrangère en langue accessible — jamais. Ainsi les traductions en allemand d'Ibsen, quand il n'était pas traduit en français, étaient introuvables en France. Ces traductions coûtaient 20 pfennigs, cinq sous le volume. Ruskin n'est complet que depuis un an à la Nationale. Shelley manque à la plupart de nos universités, etc. On n'en finirait pas. Mais les petites histoires, critiques, études sur tous ces poètes, vous les trouverez à Carpentras comme à Rennes, et quatre ou cinq livres sur Ibsen étaient à lire — non dans une, mais dans cinquante bibliothèques en France, quand pas une n'avait, en une langue quelconque, un texte de cet auteur.

J'ai sous les yeux une facture d'une bibliothèque française pour les livres parus ce trimestre au *Mercure de France*. Or il est paru des œuvres de Régnier, de Verhaeren, de Francis

Jammes. Qu'a-t-on acheté ? — un volume de critique *sur* Mau-
passant, un autre *sur* Leconte de l'Isle et les *Grands Conver-*
tis, livre de critique sur des auteurs dont on ne possède pas la
moitié des œuvres.

§

Eh bien ! si nous ne disons pas ce qu'il faut mettre dans une
bibliothèque, disons au moins ce qu'il en faudrait proscrire.

Avant tout, la critique, — redites et bavardages, les « livres
sur les livres ».

Une bibliothèque est faite pour fournir des livres, et non
pour dispenser d'en lire.

Ce n'est pas une école. A celle-ci le professeur, le manuel,
guide, memento — tout ce qui dispense de lire et de penser.
Le rôle d'une bibliothèque est de nous délivrer de ça.

A proscrire des bibliothèques populaires les ouvrages faits
pour le peuple. A proscrire des bibliothèques littéraires les
ouvrages dits de littérature : critique, esthétique et autres
boutiques, tout ce qui gâche le plaisir et gâve de formules. A
proscrire ! Et des bibliothèques scientifiques, toute la vulgari-
sation. Et des bibliothèques sociales, la politique.

Ceux qui regardent les montagnes au fond de la vallée
connaissent mieux les joies de l'alpinisme que ceux qui arri-
vent dessus en funiculaire, car ils ne s'imaginent pas « avoir
fait l'ascension ». Au temps de notre enfance, nos maîtres
arrêtaient un siècle en arrière les opinions qu'ils avaient à
nous faire partager. Ils avaient la pudeur du siècle présent,
et ils se contentaient, nous ayant amené là, de nous dire :
allez.

M. Lanson n'a pas cette discrétion : Il ne tutoie pas Molière,
comme faisait le bon Merlet, mais il coudoie les auteurs du
Chat-noir. Quand je vois les garçons — et les demoiselles,
donc ! — apprendre à l'école des opinions toutes faites sur
les pièces de M. Donnay ou les romans des frères Margueritte,
songeant à ce qu'il m'a fallu d'indépendance pour me plaire à
Corneille malgré dix ans de classe, je ne m'étonne plus que la
vente des livres baisse, et que nos jeunes gens préfèrent le brid-
ge. Ce sont des brutes ; est-ce leur faute ? On leur a volé l'art.

Nous sommes pourris d'esthétique, d'histoire de l'art, d'études
littéraires, de cours, de sociétés qui s'appellent « d'encourage-
ment à l'art », comme les Furies s'appelaient les Euménides.

Ce n'est pas pour flatter de vanités nouvelles les oisifs ou bavards que nous avons mis de l'espoir dans les bibliothèques. Nous espérons en elles pour lutter contre l'école, nous espérons en elle pour une résurrection du goût de la lecture libre. Continuez à lire Paul de Kock, mon ami. Je n'aime pas cet auteur. Il m'ennuie. Mais je l'estime, car nul ne me l'a imposé, je ne baisse dans l'esprit de personne ni dans le mien, en l'aimant ou ne l'aimant pas. Les faiseurs qui veulent nous dégoûter de prendre notre épopée là où nous la trouvons, voilà les auteurs dangereux à lire.

Nous croyons à un apostolat des bibliothèques. C'est la lutte contre l'école et l'université. A l'instruction enseignée elle oppose l'instruction personnelle, à la chaire la libre recherche.. La bibliothèque est l'école d'initiative.

Elle manque donc à son but en diluant, en adaptant, en mettant à la portée.

— L'ouvrier intelligent, dit un prêtre, l'abbé Perreyve, aime qu'on lui dise « Monsieur » et qu'on soutienne le ton.

L'ouvrier, certes, mais l'enfant, bien plus encore !

Cela ne veut pas dire que le bibliothécaire n'a pas à choisir et doit accueillir passivement les demandes du public. Bien au contraire. Il a à protéger la Liberté en général, et le grand ennemi de la liberté générale, c'est la liberté particulière. Pas de liberté sans respect.

La liberté de publier Musset, maintenant que cinquante ans sont passés depuis sa mort, cette liberté non protégée, c'est la liberté que prend M. Faguet de faire un Musset des familles.

Que dire du Rabelais en français moderne, des *Lectures pour tous*, des Magazines en *a* et des *Cabotina*, morceaux choisis, recueils d'opinions, classiques analysés — ce qui est pire qu'expurgés... Qu'en dire ? Mais simplement que le but même des bibliothèques est de les combattre, et qu'il faut des bibliothèques, de grandes bibliothèques, avec tous les auteurs, et toutes facilités pour les lire, pour chasser de chez nous cette vermine.

Elle foisonne, hélas ! dans nos bibliothèques même. La pose, l'air sérieux, le désir de paraître érudit, manie d'appeler étude, recherches, à quoi on s'amuse, gave nos bibliothèques, — trop pauvres pour avoir même nos propres poètes, — de cette

lavasse qui va de la simple niaiserie mondaine aux majestueuses frivolités de la critique.

La bibliothèque libre, c'est la coopérative où les esprits trouvent les produits naturels et se passent des intermédiaires.

Ce devrait donc être un principe, la règle d'or, de toute bibliothèque : *ne pas acheter un livre sur un livre, pas une réduction, traduction, adaptation de ce livre, pas une vie de son auteur, ou étude sur lui, ou critique, ou histoire — qu'elle n'ait d'abord ce livre même.*

Qu'elle en ait le texte complet, original, et sa plus exacte traduction, et s'il n'y en a en français, sa traduction dans la langue la plus répandue.

Et quelle serait donc l'utilité des bibliothèques, si ces fontaines ne nous versent qu'une eau déjà bue ! Quelle serait l'utilité des Musées si les photographies et cartes postales suffisent aux esthètes ! C'est le Louvre, qu'on encombre de copies, moulages et inscriptions à lui faire perdre son caractère de musée d'art... C'est la vieille Allemagne artiste, abolie doublement par le faux neuf et le faux vieux, qui montre que ce n'est pas là un danger négatif, mais une force active, destructrice et menaçante. Il vient un jour où l'Art ne reconnaît plus le sien entre les restaurés et les imités, il vient un jour où devant les adaptés les critiqués et les étudiés, l'étudiant ne sait même plus quels auteurs il a lus.

Croit-on qu'ici je ne parle que de lettres ? Tout ceci s'applique avec bien plus de force encore aux sciences, à la médecine, au droit, aux connaissances usuelles nécessaires à la vie, au commerce, aux métiers.

C'est aux bibliothèques que le primaire apprend à mesurer l'étendue de ce qu'il a à apprendre. L'ignorance satisfaite, qu'on nomme l'esprit « primaire », est le fruit des manuels comme l'esprit universitaire est le fruit de la critique. Et qu'il s'agisse d'esprit clérical ou laïque, doctoral ou avocassier, ou chartiste, toutes ces déviations d'esprit viennent bien moins d'habitudes et spécialisations que de la soumission à un texte, de l'asservissement, c'est le défaut de libre enquête, de recherche personnelle, c'est un verre posé devant le fait vrai, la dispense d'avoir à penser, sur le fonds.

Il nous faut des bibliothèques libres. Libres d'accès, libres d'esprit.

Et ce qu'il y faut mettre, ce sont des faits. Des faits en masse, avec le moins de guide possible. Il nous faut, contre

l'école, contre les académies et universités, et, tous les enseignements qui cherchent des disciples, et les conférenciers, les critiques, toutes les mouches bourdonnantes du progrès humain, d'autres écoles où l'esprit apprend l'initiative. Ces écoles se nomment des bibliothèques.

§

Pitié donc de ces gens qui ne trouvent pas Platon assez sérieux ! Pitié de ces frivoles qui ne lisent pas de romans ! Pitié de ces enfants qui ne trouvent qu'enfantillage dans les *Mille et une Nuits*. Pitié de ces savants qui ne goûtent la vérité que quand c'est écrit dessus. Pitié de ces paresseux qui n'ont pas le temps d'imaginer...

Pitié, car nous aussi... La Fontaine nous semblait puéril, à dix ans.

Nous étions sérieux comme de petits animaux. J'en vois beaucoup de gros, devenus bien importants. Car les chiens mangent comme nous, aiment et obéissent, s'occupent d'affaires très sérieuses, ne plaisantent pas sur un os, ont le sentiment du devoir. Ce qui leur manque, c'est de comprendre une belle fable.

§

Le sérieux pèse encore sur les bibliothèques.

Mais elles commencent à sourire et se réveiller.

Les bibliothécaires vivaient jadis en paix. Leur repaire était à eux et à l'érudition. Nul ne s'y aventurerait. Ils en avaient chassé même les hommes de lettres ; ceux-ci ne gênaient pas, mais ils souriaient, et on ne se sent pas sérieux, comme un érudit doit l'être, quand on a devant soi un de ces êtres-là.

Quant aux savants, ils avaient admis, une fois pour toutes, que les bibliothèques ne leur peuvent servir à rien. Et le monde avait ainsi deux sortes de livres, deux espèces bien distinctes : ceux que l'on a à soi, utiles, ou amusants, — table des logarithmes, l'indicateur des chemins de fer, Homère ou Dumas père, livres nécessaires. — Et puis il y avait les bibliothèques. Là, des livres, les mêmes peut-être, mais autres par destination. Ces livres-là ne sont plus faits pour être lus ; leur but est autre, leur but est d'être catalogué. Du jour où le livre entre dans cette

prison, il ne verra plus ses amis qu'à certains jours, certaines heures, sous l'œil d'un tiers, si ce n'est à travers une grille, et seulement le dimanche, après enquête, autorisation. Les visites sont si courtes, on s'est tant perdu de vue, on se sent si mal à l'aise qu'on ne trouve plus rien à se dire et que l'on oublie bientôt qu'il y a là, enfermé, quelqu'un que l'on aimait...

Mais une chose intéressait tous les savants : les bibliothèques de laboratoire.

Qu'ils dissèquent, analysent, combinent, ils doivent avoir *sous les yeux* le point actuel de la science sur le sujet qu'ils traitent. Et c'est une planche d'anatomie, une formule chimique, un chiffre découvert qui n'est pas à redécouvrir.

Tant que les bibliothèques ne faisaient que s'amuser à acheter des reliures en peau humaine, les monuments du bel esprit d'autrefois et les pronostics de nos critiques contemporains sur le théâtre, ils ont laissé faire. Mais quand on s'avisa de faire entrer au moutier tous les livres qui servaient dans les laboratoires, les professeurs se sont plaints comme des ouvriers auxquels on prendrait le marteau ou la pioche, en disant : vous apporterez l'ouvrage et votre champ ici quand vous aurez à marteler ou à bêcher.

Le monde n'est pas composé de savants seulement, il est composé d'ouvriers, de cultivateurs, de commerçants. Il est surtout composé d'ignorants, et cette masse d'ignorance comprend tous les savants, puis que tous ont besoin de livres.

Tous ont besoin de livres chez eux, de livres de laboratoire. Ces grandes bibliothèques techniques, dont nous avons tant réclamé la spécialisation, ne diffèrent pas des bibliothèques libres, générales, publiques, qui doivent se dresser dans chaque quartier de ville, dans chaque village, bien au centre, toujours ouverte, et à tous.

Comme elles, elles réclament des livres utiles.

Que faut-il y mettre ?

Avant tout, les livres de référence courante. Ce sont là les *bibliothèques de laboratoire* de la vie de tous les jours. Les livres qui donneront à l'esprit la précision qui seule transforme en un progrès pratique ou moral les bavardages.

Les Bottins, annuaires, almanachs, tarifs, cartes, et catalogues — non de bibliophiles, mais de commerçants, — indicateurs, statistiques, voilà, avec les derniers dictionnaires

encyclopédiques et les journaux, le plus important, ce qui doit être sous la main, sans qu'on le demande, à tout moment.

Une adresse à vérifier, un train à prendre, un envoi à faire, mais aussi une plante à semer, un achat, que ce soit une char-rue, un poulet, des souliers, une machine à vapeur, ou des livres, — c'est à la bibliothèque qu'on doit aller se renseigner.

Ce n'est pas seulement sur les prisons, comme le disait Lubbock, ni sur l'hygiène, que la bibliothèque fait une économie, c'est sur la vie quotidienne, le cours des denrées, les époques de cultures, les procédés de fabrication.

Aux racontars elle oppose des faits exacts, aux projets en l'air elle apporte des raisons sérieuses d'entreprendre ou d'abandonner, elle doit donner au commerce l'état de la concurrence, comme dans une bibliothèque de laboratoire un traité donne le coefficient de solubilité d'un corps.

Certes l'esprit de conversation y perdra. C'est loin encore d'être un danger, et les époux continueront, qu'ils se rassurent, à se disputer, même quand la bibliothèque sera là devant pour prouver que le chemin de Monsieur est plus court que celui de Madame...

Ah ! ils sont bons ceux qui se plaignent que le public ne vient dans les « populaires » que pour lire des romans !

Que lui ont-ils proposé d'autre ? De la critique littéraire ?

Ont-ils envoyé des circulaires aux marchands de bois du quartier pour leur dire que les derniers tarifs, journaux et annuaires qu'ils intéressent sont à leur disposition ! Le garde-champêtre a-t-il crié dans le village, entre deux beaux roulements de tambour, qu'il y avait à la Bibliothèque de fameux almanachs, le cours des grains, l'annonce des foires, et tout ce qu'on peut avoir de renseignements sur le prix et la qualité du bétail ? Ont-ils offert à l'Emancipation sociale, à la Fédération des groupes unifiés, à la Libre-Pensée et aux frères de l'Immaculée-Conception, aux sœurs de l'Enfant Jésus, au Synode et au Consistoire, à la Fanfare, au Club, aux sociétés de tir, au gymnase, aux syndicats rouges, jaunes et patronaux, de leur avoir, plus commodément que chez eux, à toute heure, tous les jours, les livres et journaux qu'ils désirent ? Ont-ils cherché à s'entendre avec n'importe qui, pour acheter à frais communs livres ou journaux, — ceux que ni un particulier, ni un groupe, ni une petite bibliothèque ne peut se payer ?

S'il se forme tant de petits groupes pour se procurer des livres, c'est que les heures de la bibliothèque publique sont incommodes. Quand celle-ci ouvrira du matin tôt au soir très tard, les groupes verront intérêt non seulement à s'adresser à la bibliothèque du pays, mais à la fournir, à l'aider. Si dans la querelle des bibliothèques universitaires contre les bibliothèques de laboratoire les savants réclamaient celles-ci, même pour les livres qu'on peut se passer d'avoir en mains durant une expérience, c'est qu'ils trouvaient à la grande bibliothèque moins de facilités que dans la petite. Et cela ne devrait pas être. Ils allaient de laboratoire en laboratoire chercher si l'on avait tel livre, de là couraient à l'Ecole de pharmacie, n'importe où, plutôt qu'à leur Bibliothèque. Eh bien ! il y en Amérique et en Angleterre des milliers de gens, voire des savants, qui trouvent plus commode, plus rapide, d'avoir leurs livres à la bibliothèque commune que chez eux.

Voilà pourquoi les bibliothèques d'Amérique sont prospères, les bibliothécaires américains bien payés et fort honorés, et pourquoi le donateur pousse en Amérique.

§

Nous préciserons.

Un bibliothécaire doit fournir dans *les éditions les plus récentes* :

1^o Annuaire régionaux. — Adresses, almanachs locaux, régionaux, ceux des grandes villes voisines, Bottin, *Advertiser* et livres similaires de l'étranger et des colonies. Annuaire spéciaux suivant le commerce local;

2^o Indicateurs des voies et communications. Chemins de fer, bateaux, postes. Tarifs de douanes et d'octroi. Guides et cartes de la région, topographiques ou schématiques celle de l'Etat-major comme celles des géologues, des automobilistes, etc.;

3^o Dictionnaires de beaucoup de langues, et dictionnaires technologiques. Un dictionnaire d'orthographe française n'est que pour la distraction, mais il faut plusieurs dictionnaires encyclopédiques. La Grande Encyclopédie au moins;

4^o Particulièrement et selon le pays, les encyclopédies spéciales, manuels de métier, revues techniques, etc. Que le pays soit agricole ou industriel, le bibliothécaire a ici un rôle d'apôtre. Il doit provoquer l'étude, offrir les livres les plus nom-

breux, avertir des dernières trouvailles, apporter, présenter des catalogues, des prospectus — de graines ou d'engins aratoires à la campagne, de dentelles à Calais, des mines au Creusot, de produits coloniaux à Bayonne...;

5° Le matériel *électoral*.

Il doit éclairer le lecteur en tant que citoyen, lui mettre en mains le budget, lui montrer les statistiques les plus sûres, le sauver par tous les moyens des mensonges des journaux. Les sciences sociales doivent être largement représentées. Ici aussi il n'y a pas à attendre les demandes des lecteurs. Et les livres doivent être là, même non consultés, — et moins ils sont demandés, plus ils doivent être offerts;

6° Les livres *récents*. Un bibliothécaire doit suivre le mouvement. Il doit avoir un reste de crédit pour acheter au plus vite le livre auquel l'actualité prête de l'intérêt. Il devait avoir avant les libraires des livres sur le Japon quand la guerre vint projeter l'attention sur ce pays. Il doit avoir des livres sur les lois qu'on discute à la Chambre. L'orateur du café qui fait le coin d'en face doit être sûr de tomber l'adversaire ignorant, s'il a passé à la bibliothèque avant la discussion.

Tels sont les premiers éléments d'une bibliothèque. Il faut aussi des romans, des poètes...

Et beaucoup de livres pour la jeunesse.

Tout ce que nous disons là des livres, nous le dirions des catalogues. Quelle propagande, cependant, que des catalogues d'actualités ! Les journaux locaux ne savent que dire, copient, impriment n'importe quoi. Ils s'ouvriraient largement, croyez-le, aux bibliothécaires qui sauraient présenter des « listes de livres et articles sur les actualités du jour », et publieraient chaque semaine ce que la bibliothèque locale offre sur les sujets qui sont dans toutes les conversations.

Mais nous n'épuiserons pas les *desiderata*, car il n'y a pas de limite à ce que l'initiative peut faire. Si elle ne fait pas grand'chose pour attirer le public aux bibliothèques locales, ce n'est pas que nos bibliothécaires manquent de zèle, mais ce zèle s'exerce à vide dans un esprit vieillot, et tout est empêtré d'administration.

En parlant de ce qu'il faut mettre dans une bibliothèque libre, publique, — une bibliothèque comme il devrait y en avoir des centaines en France, — ne semble-t-il pas que j'ai pris

plaisir à énumérer tout ce qu'on n'y trouve pas, tout ce qu'on évite d'y mettre?

Cependant je ne l'ai pas fait complètement exprès.

§

.
Ce fut grande vanité ou légèreté qu' d'avoir voulu faire seul une enquête si vaste, à laquelle vingt commissions officiellement qualifiées ne suffiraient pas. C'est sans doute une grande faute, et grand péché de paresse, d'avoir réuni en deux lourds volumes ces notes de polémique et d'actualité. Forme bâtarde, qui n'a point la méthode, l'exactitude d'un livre, qui n'a pas l'expansion d'un article de journal. Je m'en accuse, et ne m'en excuse pas.

Un livre, il eût fallu plus d'une vie humaine, et les chiffres seraient faux, vieillis avant de naître, — j'ai déjà trop rayé, modifié, rajeuni, depuis les six ou sept ans que j'entrepris cette étude. Ce ne devait être au début que quelques chapitres. La Bibliothèque Nationale seule était en cause; j'ai compris qu'on ne pouvait la juger isolée, qu'il n'y avait pas une question de la Bibliothèque Nationale, mais une question des Bibliothèques à Paris — des bibliothèques en France — dans le monde.

Et maintenant, je mesure l'importance du sujet, de ce sujet « spécialiste », comme on m'a dit. Je suis loin d'avoir un système, d'avoir même acquis de suffisantes connaissances techniques de quelque partie de ce vaste sujet pour avoir de ces certitudes que j'admire autour de moi. Mais je me flatte du moins d'en être venu à ce point où l'on commence à découvrir l'étendue, l'importance, la proportion de la chose.

En vérité elle semble... — je cherche une comparaison... et je songe à la vapeur. Pour transformer l'aspect d'un territoire, bouleverser les rapports d'un peuple, oui... la vapeur, c'est bien quelque chose comme cela. C'est bien plus qu'une nouvelle invention de l'imprimerie. Qu'est-ce que les milliers de volumes imprimés que le xvi^e siècle publia, auprès des millions de volumes que, chaque année, les Bibliothèques d'Amérique font lire!

Si l'on mesure les changements moraux que l'on peut attribuer à l'imprimerie, — et qui oserait dire que, sans elle, la Réforme aurait pu se faire? — on peut juger que ce qu'on

nomme l'âme d'un peuple, sa religion comprise peut dépendre d'inventions, de dispositifs pratiques, de *commodités* nouvelles. La bibliothèque libre en est une — et des plus fécondes.

Je ne puis discuter le but, ni même la qualité, je l'ignore, et tous l'ignorent. Prévoir ce que sera une humanité qui lira, c'est demander à Fulton d'avoir prévu à quelles batailles navales servirait sa trouvaille. Mais tous les peuples sont aujourd'hui entraînés à de croissantes dépenses pour s'armer davantage. Il faut marcher. Malheur à ceux qui restent en arrière !

S'armer. Je parle de luttes où on ne désarmera pas. D'un point de vue de luttes de classe, d'un point de vue de patrie ou international, on peut souhaiter l'instruction libre, c'est-à-dire hors l'école : le livre public, le livre abondant comme l'eau, gratuit, à discrétion.

Mais ne nous plaçons pas sur de telles hauteurs. Provisoirement, dans notre petit pays de France, nous avons de rudes guerres à soutenir, pas celles qu'on croit. Ce sont guerres de faim et de travail, d'idées, mœurs et bien-être, de production et d'échange ; il n'est pas bien certain qu'on n'en ait un jour d'autres, mais pas certain non plus que l'autre soit plus terrible, et pour le but final, le vrai but de conquête, — perte des mœurs, de la race, de la tradition, de la langue, du règne de la France en France, — les canons et les chevaux ne sont que de la musique : celle qu'on fait aux entrées triomphales des vainqueurs.

Il faut s'armer. Les autres sont mieux armés que nous.

Il faut combattre. Il faut attaquer pour se défendre. Il faut répandre notre langue et notre liberté, et notre franchise, notre esprit de révolte, notre impatience de toute autorité, notre impudeur, notre égalité, notre France.

Il faut la répandre même en France.

Je vous dis qu'il en est besoin. Trop de pions dessèchent ce pays. On ne se conserve bien qu'en vivant.

Nous ne connaissons même pas notre propre littérature.

Voici que nos lois nous permettent Balzac et Musset. Au bout de cinquante ans ! Quoi ! ce n'était pas fini, ces deux-là ! et le fade poète qu'aima le second Empire attendait son Messie, qu'on nomme Emile Faguet, avant de devenir le Musset des familles... Patience ! Renan et Taine pourront être lus par nos petits-fils... Cependant des membres de la société des gens de lettres réclament que les droits d'auteurs durent indéfiniment, qu'une douane féroce prélève le droit sur les morts, afin que,

même mort, l'esprit Français demeure inconnu aux Français. Cinquante ans nos musiciens français ont dû attendre que le public français, en connaissant Wagner, puisse comprendre la musique moderne française. La science réclame l'usage des bibliothèques. La misère de nos laboratoires lasse l'effort. On voudrait tout au moins, puisque le plus grand effort se fait désormais à l'étranger, savoir ce que fait l'étranger...

L'industrie, le commerce français ignorent, ignorent...

Cependant nos bibliothécaires classent leurs vieux textes, distinguent les éditions, tentent de s'ériger en caste fermée, et, par des diplômes, une science artificielle, de se murer contre la vie qui veut les envahir.

Contre les ligues d'éditeurs et de gens de lettres, les douanes, les professeurs, l'esprit de restriction de nos bibliothèques, il faut des bibliothèques libres.

Je suis venu dire que les bibliothèques sont un service public, comme la voirie et comme la police, c'est un service local, municipal, qui, en France, est tout à créer et organiser.

La France n'est pas un de ces déserts de l'Ouest où l'on sème une école, une pharmacie et une bibliothèque, — de quoi faire demain une grande ville dans le monde. Il se peut qu'il faille démolir certaines coutumes, comme on abat de vieilles rues malsaines, quand la conservation de la ville est à ce prix.

L'Univers s'y est mis. Il est grand temps pour nous. Partout, à domicile, des « fontaines qu'alimente la concession publique » versent de la science fraîche, de l'art clair, la force vive qui fait marcher le commerce du jour, l'industrie neuve.

Le temps des réservoirs, dit Dewey, est passé; « les bibliothèques sont des fontaines. » Mais nous en sommes encore, ici, aux porteurs d'eau.

Nous demandons qu'on se résigne à mettre dans les bibliothèques des livres qui puissent nous servir. Nous croyons que la France est assez riche pour cela, et si elle est trop pauvre, qu'elle se hâte davantage et qu'elle fasse plus encore, qu'elle se hâte d'avoir des bibliothèques libres, — car c'est alors qu'elle n'a pas de quoi faire la dédaigneuse de ces écoles publiques, de ces sources fécondes de richesses, qui créent et qui arment les initiatives.



INDEX ALPHABÉTIQUE

NOTE.

15 janvier 1909.

Nous complétons ici et rectifions avec les documents qui nous sont parvenus dans l'année 1908 les renseignements épars dans les 2 volumes. On trouvera donc dans cet index des chiffres plus récents, plus exacts, et des notes diverses, voire sur des bibliothèques dont il n'est point parlé dans l'ouvrage.

Villes de France. Nous avons tenu, notamment, à énumérer toutes les villes de France approchant de 15.000 hab., et presque toutes celles qui ont une bibliothèque d'au moins 10.000 volumes, en ajoutant au budget de la Bibliothèque celui de la ville (*Recettes ordinaires* : R. — *Centimes additionnels*, ordinaires ou extraordinaires : c.,) et le chiffre de population. Ces données seront peut-être utiles si quelqu'un songeait un jour, soit par un impôt spécial, comme en Angleterre et en Amérique, soit autrement, à *créer en France des bibliothèques*.

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

B. Bibliothèques.

Nous avons supprimé partout le mot *Bibliothèques*. Chercher « Bibliothèque du Conservatoire national des Arts et Métiers » à *Arts et Métiers*, Bibliothèque nationale à *Nationale*, etc.

B. N. Bibliothèque Nationale.

R. Recettes ordinaires.

c. Centimes additionnels ordinaires ou extraordinaires.

I., II. Tome I, tome II.

Cat. Catalogue.

St. Statistique.

V. ou vol. Volumes.

A

Aabo, I, 366.

Aarhus, I, 367.

Abbeville (20.700 hab. R. : 722.041 fr., c. 140.802 fr.), I, 127, 136.

Abbey, peintre (Boston), II, 66.

Abonnements aux B., Voir Location et Souscription (Subscription Library).

About (Edmond), II, 67.

Abyssinie. Vol. sur l'Ab. à la B.N., II, 132.

Académie. Voir Institut, Médecine.

Académies ouvrières (Norvège), I, 369.

Accès libre aux rayons (*Open Shelves*), II, 174, 175, 341, 179-183 ; dispositifs pratiques, 189-195. Classement, 251. — I, 55, 69, 73 (B. spéciales). — II, 133 (B. N.).

Exemples : Bib. Forney à Paris, I, 92, 178-9. London Library, II, 39. Times Book Club, II, 43. Chicago, II, 69. New-York, II, 71. Londres, Br. M., II, 181 ; pop., I, 171. Christiania, I, 368, 369.

Achats, acquisitions. — Pour les crédits d'achats de B. voir au nom de chaque ville ou B. dans l'Index, et la liste des principaux tableaux ou budgets détaillés au mot *Budget*.

Le budget d'achats, signe de valeur des B., I, 109, 141. — Sens vague des mots matériel et achats, 118. Rapports du budget d'achats et de la fréquentation des B., 94, 133, 172-4, 184.

Entente pour les achats. — Voir Centralisation locale, et les exemples : Zurich, Auskunftsbureau, Edimbourg, Glasgow, Budapest (Inspectorat). Manque d'entente en France, I, 100, 141-4, Musique, 84. Ententes diverses, Annonay, I, 151.

Compétence, achats scientifiques, I, 97-101, 107. Voir Science, Spéciales (B.).

Achats de l'Etat. Prix et formalités, II, 253. — Achats de la Ville de Paris, I, 175. — Voir Envois de l'Etat.

Commissions d'achats, I, 106. Au British et à la B. N., 269, 288-9, à la B. N., 99, 202-3.

Choix. — *Ce qu'on achète*, I, 104-6, II, 407-9. Lorient, I, 149. Rennes, 134, Saint-Etienne, I, 156. *Ce qu'on devrait acheter*. Allema-

gne, tableau de la production et des prix, I, 272. Dernier chap. Ce « qu'il faut mettre dans une B. », II, 395, etc., notamment 399-401 et 413-6.

Affichage des achats nouveaux, II, 26, 245, — des demandes du public, 400.

Actes royaux (Catal. des), à la B.N., II, 138.

Adam (Paul), II, 298.

Adélaïde (Australie), I, 384.

Administration. Voir Sommaire du Chap. *De l'Administration*, II, 346-359. Budget de l'adm. en France, I, 196.

B. administratives, Paris. Voir Paris, I, 49, et dans l'Index. — *Documents administratifs* (Classement). B. N. et British M., I, 287, 288 ; II, 257, 264-5.

Direction et bureau des B. à Paris, I, 46, et les Chap. ci-dessus. — A Berlin. Voir Auskunftsbureau. — En Hongrie, I, 361.

Admission dans les B. — *Formalités*. Nulles dans les B. libres d'Amérique et d'Angleterre, Voir Libre (B.). — A la B. N., I, Chap. Le Public et la B.N., 23-44 (23-26, 40-44), 305. Affluence du public à la B. N. et au British Museum, I, 251-61. — Voir Nationale (B.) : Salle publique.

Autres B. — Paris, 46, 51-2. Ch. commerce 68, Ministères 78, 107-8. — Voir les diverses villes, notamment Bruxelles, I, 353, Calcutta, I, 380, New-York, II, 74.

Consultation des livres précieux, I, 210-1. — Mesures contre le vol., II, 388-90.

Admont, I, 360.

Adressbuch der Bibliotheken der Oesterreich-Ungarischen Monarchie, par les Dr^s J. Bohatta et M. Holzmann, I, 357.

Afrique. Les B. coloniales, le Cap, etc., I, 377. — Livres et catalogue à la B. N., II, 131. — Mudie, II, 42.

Affiches, II, 165.

Agen (23.140 h., recettes : 713.814, c. 129.175 fr.), I, 126.

Agra, I, 382.

Agram, I, 362.

Agriculture.

Paris — Ministère de l'Agr., 4.000 vol. I., 53. — Soc. des agriculteurs, 12.000 vol., Soc. nat. d'agriculture, 22.000 vol., B.

de l'Institut nat. agronomique, 25.000 vol. — Lecteurs à la B.N., I, 25, 36. — Classée dans les Sciences nat. à la B. N., St des livres II, 147. — Publ. en Allemagne depuis 1869, I, 272. — L'agr. à la B. d'Alençon, II, 223, au Raincy, I, 181. Soc. d'agr. de Lyon, 53. — B. agricoles en Italie, I, 345.

Ahmedabad (Inde), I, 382.

Aimard (Gustave), II, 297.

Aix-en-Provence (30.000 h., recettes : 770.731 fr., c. 216.084 fr.). B. de l'Université, Budget total 24.400 fr. (Fac. des sciences à Marseille) et B. municipale ou Méjanès. Notice, I, 147, st., I, 120. — I, 117, 131, 234.

Aix-la-Chapelle, st., I, 213. B. de Charlemagne, 324.

Ajaccio (22.264 h., recettes : 553.966 fr. c. 54.650), I, 127.

Akita, I, 387.

Alais (27.435 h., R. : 612.204, c. 290.698 fr.), I, 126.

Albany (E.-U.), II, 56.

Albeniz, compos. musique, II, 163.

Albi (23.303 h., recettes : 520.085, c. 68.876 fr.), I, 126.

Alboise. Voir Wanderbuch.

Aldes (les), I, 328, 345.

Alençon (17.800 h., recettes : 352.241, c. 100.855 fr.) ; st., I, 128. Personnel, I, 131. Notice sur la B. et son Catalogue, II, 222-4, 319.

Alexandrie. (*Egypte*). B. ancienne, I, 273, II, 199, 201, 203. — B. moderne, I, 377-8.

Alexandrie (*Italie*), I, 344.

Alfortville (17.000 h., R. : 354.270 fr., c. 122.309 fr.), I, 128.

Alger (154 049 hab. dont 40.000 h., non indigènes, recettes : 4.735.832 fr. Centimes 318.608 fr.). St., I, 117, 121, 167. La Nationale d'Alger. Budget total, 12.675 fr. Notice, II, 203. — B. municipale, 16.000 v. Budget, 7 000 fr. — B. univ., personnel, 7.625 fr., I, 117. — B. de l'université populaire, 1.000 vol., 50 périodiques.

Allais (Alphonse), lu à la B. N., I, 39.

Allarde (Le Roi, baron d'), notice au Cat. de la B. N., II, 287, 298.

Allegheny City, II, 56.

Allemagne. Voir Chap. « L'Effort Allemand », I, 209-229, et « Dans la Nouvelle Allemagne », II, 81-90,

les mots Universités. Techniques (Ecoles), Scolaires, Populaires, Jeunesse, Alsace-Lorraine.

Villes traitées à part : Berlin, Cologne, Dresde, Essen, Francfort, Leipzig, Munich, Stuttgart, Strasbourg.

Tableaux st. des B. allemandes, Villes d'Universités, I, 212-8, 221. Villes principales : 296, 337-9, 341, II, 199.

Budget d'achats, 218. — B. Royale de Berlin. Personnel, 278-80. Traitement des B., II, 364-5. Livres de jardin, II, 208.

Dépenses d'enseign. sup., I, 20, 21, 110, 199, 231, 270, 273. Concurrence commerciale, influence, I, 94, 154, 386. II, 81-3, 164. — Livres sur l'Allemagne à la B. N. (mêlés à la Russie, Europe Centrale, etc.), II, 149. — Droits d'auteur, 152, Musées d'Anthropologie, I, 54.

Les Allemands, I, 22, 24, 226-7. II, 36, 41-2, 82-5.

Librairie. St., production et prix, (1869-1900), I, 272, — st. des journaux, 295.

Almanachs, à la B. N., II, 129, en Allemagne, I, 272.

Alsace-Lorraine, I, 110, 130-1, II, 86. Voir Strasbourg.

Altenburg, I, 216.

Altona, I, 216-7.

Aménagement des bibliothèques.

Voir Sommaire du Chap. *Bâtisse et mécanique*, II, 173.

Bâtiments, salles de travail, magasins, voir **Architecture. Installation.**

Matériel. B. N. et British M. comparés, I, 273. — Aménagement de la B. N. Chapitre « Le Grand Cimetière », t. II, 123-159, (notamment 128, 134). Sainte-Geneviève, I, 65-6, Touring-Club, 88. Arts décoratifs, Forney, 89, Lyon, 144-5, Marseille, 146. Voir Deichmann, Osaka, Washington, etc. — Budgets de matériel. Voir *Budget*.

Journaux (Salles de). Voir *Périodiques*. — *Format*, II, 241.

Ascenseurs. Coût, II, 187. Rôle, 189. — 60, 81.

Meubles, machines, etc., II, 195 et suiv. — Pupitres spéciaux pour l'accès libre aux rayons, II, 178, 181, articulés, 195, pour jour-

- naux, 25, 126. Indicateurs de vol. sortis, 25, tableaux des nouv. acq., 26. Armoires roulantes ou glissantes (Br. M.), I, 274. Projets, II, 182-185, 198, 191. — Echelles à Troyes, I, 133, Reims, 154. — Divans et fauteuils, I, 57, 61, 141. — Rayons de bois, Reims, I, 154, B. N., II, 134, II, 125, 134. Rayons de métal, I, 215, 220, 221, 274, II, 134, 185, Longueur des rayons, II, 125, 134. — Meubles à fiches, II, 196. — Tapis roulant, I, 41. — Rateaux mécaniques, I, 237. — Monte-charges, I, 247, II, 134. — Hauteur des étages, II, 134. — Grillages, II, 181.
- Questions aux Examens*, I, 329.
- Conservation, précautions*, I, 380, 383, II. Voir le Sommaire, II, 199.
- Amérique. — Nord. — Etats-Unis.** Voir chap. « En Amérique », II, 48-80 (Tableaux, st., 56-8. *Écoles*, 61, *bâtiments*, 64, Boston, 66, Chicago, 68, New-York, 69). — « La B. du Congrès à Washington », I, 234-247, et « La B. libre » (Am. et Angleterre), II, 1-8.
- Les B. d'Amérique et le monde*, I, 337-343, II, 199. — L'Am. et la France, I, 98, 104, 135, 173, 199, 262, 270, 303, 306, 308, II, 76. Mouvement administratif, II, 348. L'Am. et l'Allemagne, I, 218, 221, 231, II, 82. — Les dons, II, 11.
- L'Amérique, pays des B.* Préface, I, 7-10, 21, 343. Les B. dans le désert, avant les maisons, I, 296, 338. — Une B. idéale d'après les Américains, II, 401. — Les Yankees, I, 22, II, 50, 51, 55, 61, 76.
- Voir *Femmes* (emploi dans les B.). *Décimale* (Classification). *Architecture, aménagement, Livres* (B.), *Souscription*, etc., et les noms de villes, surtout New-York, Washington, Boston, Harvard.
- Librairie*. St. I, 295. Livres sur les E.-U. à la B. N., II, 132.
- Sociétés*. A. L. A. (American Librarians' Association), I, 242. Am. Seamen's Friend Soc., II, 71.
- Voir New-York.
- — **Canada**, I, 370-2.
- **Centre et Sud**, I, 372-7 (l'Am. latine et la France, 372-3). I, 295, II, 159. — Livres : Publ., I, 338. Livres sur l'Amérique à la B. N., II, 131-2.
- Amiens (90.000 h., R. : 3.180.414 fr., c. 626.007 fr.), Notice, 158-160. st., I, 117, 122, 168. Achats, 140. — Les B. populaires, I, 160, 167-8. — I, 115, 211. — II, 8, 358. — B. de la Soc. des Antiquaires de Picardie, 31.000 v.
- Amsterdam, B. de la ville, I, 356. — B. de l'Acad. des sciences, 8.000 vol. au Catal. de 1885.
- Ancône, I, 344.
- André (le Gén), et la noblesse, I, 33.
- Angenot (A.), cit. sur la B. de Verviers, I, 354.
- Angers (82.000 h., R. : 2.298.292 fr., c., 445.569 fr.). B. mun., avec Cat. en 4 vol., 1875, st., I, 122, 167, — 211. Univ. Catholique, B. de 35.000 vol.
- Angleterre et Empire britannique**, I, 337-343. Voir les 3 premiers Chapitres du tome II : « la B. libre », 1-19 (tableau, 14, Liverpool, 18). « La B. Carnegie à Edimbourg », 20-30. « La Guerre des Livres en Angleterre », 31-47. Voir les mots Londres, British Museum, Libre (B.), les noms de villes, etc., et principalement : B. livres de Londres, I, 168-171, 173. Le British M., 247-293, Kensington Museum 91, Oxford et univ., 232.
- Villes* Les B. étant strictement municipales, et publiant peu de bulletins, nous n'avons que très peu de notes sur l'Angleterre, en dehors des enquêtes personnelles. Nous n'avons pas mentionné Belfast, 343 (milliers d'hab.), Bristol, 363, Bradford, 288, Hull, 262, Leicester, 232, Portsmouth, 205, Cardiff, 183, Dundee, 165, Sunderland, 154, Oldham, 140, Blackburn, 134, Brighton, 128, Derby, 123, Gateshead, 123, Norwich, 117, Birkenhead, 115, Preston, 116, Willesden, 115, Plymouth, 118, Rhonda, 114, Southampton, 119, Halifax, 109, South Shields, 113, Burnley, 102, Leyton, 100 et une dizaine très près de 100.000 hab. Toutes les villes au-dessus de 40.000 hab. sont pourvues de B. livres.
- Free public Lib.*, organisation, influence, rôle social, I, 49, 66-67, 79-80, B. de campagne, II, 11, Legs, II, 11, Journaux, I, 80, 171, 187 (Voir Périodiques). Vol. usagés, I, 188. Admission, 41. Musées indus-

triels, I, 72. Industrie, 94. — Le vol et la liberté, II, 384-6.

Librairie. La Guerre des Livres, II, 31-47. Le besoin de lire en Angleterre, I, 100, II, 34-5, 84. St. de la production, 295. — Dépôt légal, II, 168-9 (*Voir* Librairie, Dépôt légal). — Livres sur la Grande-Bretagne, I, 87, à la B. N., 131-3.

Colonies, Inde, Australie, etc., I, 380-6. *Voir* aussi Mudie.

Les Anglais. Le Fonctionnarisme, II, 361. L'Anglaise romannophage, II, 34-5, 84. Touristes à la B. N., I, 24, 30, II, 211. Volleurs, 384.

Angoulême (37.000 hab., R. : 776 222 fr., c. 172.400 fr.), st., I, 123, — 131, 167.

Annapolis (E.-U.), II, 56.

Annecy (14.351 hab. R. 317.203 fr., c. 67.864 fr.), 9000 v. (Budget, 2.900 fr., personnel, 1.900 fr.)

Annonay (17.300 hab. R. 330.708 fr.), c. 84.804 fr.). St. I., 129. Notice, 151.

Anonymes (les). Classement. (*Voir* ce mot), II, 264-5. — Catal. de la B. N., I, 276, II, 287.

Annuaire. Classement spécial, II, 233. *Voir* Référence. — Annuaire des Bibliothèques : France, *Voir* Vidier, Franklin, et II, 119. Les annuaires de Paris, I, 47-51, et Paris, dans l'index. — Ce que doit contenir un Annuaire (Adressbruch de Bohatta et Holzmann pour l'Autriche-Hongrie), I, 357-8. Berlin. *Voir* Schwencke. New-York, II, 69-73.

Anthropologie. (B. à Paris : Ecole d'Anthr., 5.500 vol. Société d'Anthr., 23.000 vol. Budget 400 fr. *Voir* aussi Musée Guimet, Trocadéro, etc.) Groupement nécessaire. I, 53-6. Revue d'Anthr., I, 103, II, 96.

Antiquités. *Voir* Archéologie.

Anvers, I, 355, II, 44.

Appel, pr. Fac. sc. Paris. Cit. sur les Sciences dans les B. I, 104-5.

Appointments. *Voir* Salaire. Bibliothécaires. Personnel.

Arago, II, 17.

Archéologie. Antiquités.

Voir Histoire, Chartistes.

Classement spécial, II, 142, 245. *Voir* Conservation, Réserve.

Les B. de la vieille France, I, 134-9 (Chaumont, Rennes).

Séparation nécessaire des livres antiques et des livres d'usage. I, 9, 162-3, 190-1. — Les B. de France accablées d'antiquités et d'archéologues, I, Préface (19, 21), (33, 100, 233, 326. Amiens, 158-9.) — Au Br. Museum, 249. — *Voir* Nationale (B.), (Catalogue, Public), Arsenal, Bibliothèques (Histoire).

Archéologie égypt. en Allemagne, I, 211. (*Voir* Egypte). — Le Zambèze, 298. — Avignon, 131.

Architecture. St. des livres sur l'Arch. I, 272. — Ecole d'Arch. à Paris, B. de 36.000 vol.

Architecture des B. Chap. Bâtisse et mécanique, II, 173-198 (conditions de construction, 184).

— Bibliographie, *voir* Kortum. — *Voir* Périodiques.

Bâtiments, locaux. Paris : B.N. et British comparés, I, 274-6. La Salle Labrouste (B. N.), I, 66, 274. Desc. et aménagement de la B. N. « Le grand cimetière des livres », *voir* le Sommaire : II, 123-159. La Nouvelle Salle de Lecture (Pascal), II, 184. La chapelle des Arts et métiers, I, 74, les Arts décoratifs, 71, l'Ass. des étudiants, 75, Ste-Geneviève, 65. — France. Aix, 148, Amiens, 159, Lyon, 144, Marseille, 146, Reims, 152, St-Etienne, 157. Les Universités, 220. B. populaires, I, 66. Les B. et les palais archiepiscopaux (Reims, Aix, etc.), I, 133, 148. — Alger, les jardins et les châteaux de France, II, 208. Eglises, 106. — *Etranger.* Washington, I, 236-238 (plan). — *B. livres* : Edimbourg (B. Carnegie), II, 24, Glasgow, 15. New-York Public Lib. en construction, 73-4, Bâtiments grands et petits pour free public Lib. aux Etats-Unis, 64-6. — Boston, 66, Pittsburgh, 64, Dayton, 60, etc. *Voir* Libres (B.). — Allemagne. Prix des nouvelles B. I, 220, II, 81, 86. Dortmund, 84, Cologne, I, 215, la Fondation Krupp, II, 87-9. — Florence, I, 348. — Madras, 381. — Madrid, 350. — Osaka, 387.

B. en hélice, II, 185, en éventail, II, 66. B. tournantes à force motrice, II, 191.

Salles. *Voir* Labrouste, Pascal. — Salle circulaire, avantages, I,

- 274-5, 237-8. Salle en pente (Florence), 348.
- Salles spéciales* : pour professeurs, étudiants, I, 363, 215, etc., pour dames et pour enfants, I, 111, 133, 260, 363, 287, II, 65-6 (*Voir Jeunesse*), pour aveugles (*voir ce mot*) Salles pour catalogue et recherches, II, 82, 175-8, 181. — Salles jointes aux B. (bains, salons, billards, échecs et autres jeux, auditorium, etc.), I, 8, II, 7, 15, 64, 88. *Voir Expositions. Jardins.*
- Examens* des B. Questions d'architecture. I, 329.
- Archives.** Archivistes-paléographes. — Décret du conseil d'Etat et propos. de loi Deville, I, 319. *Voir Chartistes*. — B. des Archives nat. 35.000 vol. Budget, 1.500 fr.
- Ardel, II, 41.
- Ardouin-Dumazet, I, 88.
- Arequipa, I, 374.
- Argenteuil (20.000 hab. R. 439.958, c. 294.239 fr.), I, 127. — 324.
- Argentine (République), I, 372, 375-7. — Livres sur ce pays à la B. N., II, 132-3.
- Argus* (l') des Revues, II, 240.
- Aristote, II, 16.
- Arles (28.116 hab. R. 672.074 fr. c. 280.638 fr.), I, 125.
- Armentières (29.000 hab. R. 889.116 fr., c. 239.416 fr.), I, 125.
- Armoires roulantes au British M., I, 275, II, 134.
- Armour Institute, II, 68.
- Arras (25.000 h., R. : 855, 131, c. 180, 676 fr.) st. I, 126, 135, 167. — Achats, 140, 379.
- Arsenal** (B. de l'), à Paris. — St. I, 63. Chiffres de 1906 : 60.6675 vol., acq. de l'année 1.316 v. Lecteurs 20.886 ; comm. 56.527. — Notice, I, 59 à 64. Erratum : Lire Paulmy et La Vallière, (p. 59 et 60 et non Paumy, Lavallière), et p. 60, au lieu de « *et dont les derniers touchent 3.000 et 2.600 fr.* » lire « 2400 et 2.100 fr. ».
- Rôle de l'Arsenal : I, 64, 99, 243. — Chartistes : I, 317. — Dépôt légal et journaux : II, 93, 169. — I, 24, 108. II, 6, 30, 129, 347. — Pupitre des Capucins, II, 195.
- Art. Voir Beaux-Arts, Arts décoratifs, arts industriels, etc. — St. des publ. sur l'art. : I, 272.
- Artisans' Institute, II, 18.
- Artonne (André), cit. sur le Japon, I, 386.
- Arts décoratifs. B. de l'Union Centrale, à Paris, et B. Forney. Notice, I, 89-95. — Voir Forney. — L'Union, I, 42, réunion possible aux Beaux-Arts et à la B. N., 52 ; recueils utiles, 73-4. — Ecole des arts déc. à Paris, 2.000 vol. — Voir Kensington-Museum.
- Arts et Manufactures (Ecole centrale des), à Paris. B. de 16.000 vol. Catal. imprimé. — L'Ecole Centrale et les Technische Hochschule d'Allemagne, I, 213. Voir Techniques (Ecoles). Lyon, I, 145.
- Arts et Métiers (B. du Conservatoire nat. des), 46.000 v. ; moyenne de lecteurs, 70 par jour, 100 le soir. — Notice, I, 74. — I, 42, 51, 359. — Soc. des anciens élèves des écoles d'Arts et Métiers : 9.000 vol. 3.000 lect. en 1906. Prêt, 1.650 vol. — Voir Techniques (Ecoles).
- Arts utiles (Section des), dans les B. anglaises, II 26, 64.
- Arvisenet, I, 264
- Aschaffenburg, I, 217.
- Ascenseurs, I, 273, II, 187, 189, — 60, 81.
- Asie.** Livres sur l'Asie à la B. N., II, 131. — Soc. asiatique, Paris, 12.000 vol. — Voir Géogr. des B. Asie russe, I, 366, Indes, colonies, 380-4, Japon, 386-8. Nulle mention de Palestine, Arabie, Perse, Chine etc.
- Asnières (36.000 h. ; R. : 897.621 fr., c., 194 433 fr.) B. populaire, cotisation, 0,50, st., I, 124.
- Assiette au beurre* (l'), I, 112, 156.
- Assistance publique (B. de l'), crédit de 15.000 fr. en 1903, depuis lors 1.500 fr. par an, 6.000 vol. — St. du prix des denrées, I, 297.
- Association... Voir Etudiants.
- Astor, donateur de la B. Astor, que l'on réunit à présent à la New-York Public Lib. Notice, II, 70-5, st. 75. Don, 52.
- Asuncion, st., 374.
- Athènes. Notice, I, 363-4. — Ecole d'Athènes. I, 195, 363.
- Atlanta (E.-U.), II, 56.
- Aubervilliers (34.000 h. ; R. : 890 324 fr., c. 262.298 fr.). St., I, 124, 182.
- Auch (14.800 h., R. : 255, 055 fr., c. 49.668 fr.). Notice, I, 152.
- Auckland (N. Zélande), I, 386.

Audéoud (Don à la B. N.), I, 288.
Augier (Emile), (Cat. de la B. N.),
II, 287, 297.

Augsbourg, I, 216.

Augusta (Maine), II, 56.

Aulard. Article dans le *Siècle* contre la B. N., (les B. réservées à l'Histoire). I, 43, 56-7, 108, 233, 256, 281.

Aurillac (17.800 h., R. 391.124 fr. c. 98.784 fr.). St. I, 128. I. 128.

Auskunfts-bureau, à Berlin, bureau de renseignements, d'achats, etc. pour les B. — I, 82, 222. II, 325, 329. (Voir B. sans livres, 323-30).

Austen, lu à Londres, II, 13.

Austin (E. U.) II, 56.

Australie. Notice et st. des B., I, 384-6. — Livres à la B. N., II, 132.

— Location : Mudie, II, 40, 41. — I, 204, 295, 344, II, 152, 159.

Auteurs. — Auteurs lus. Voir Lecture. — Auteurs hors commerce, II, 37. Voir **Librairie**, prix des livres. — Reproduction en Russie, I, 364, au Canada, I, 370. Auteurs achetés par les B. pop., I, 175. — Société des gens de lettres, voir Lettres.

Autocopie, autographie. Voir Cat., Fiches. Dactyle. — I, 242, 276.

Autonomie (l') des B. Voir Administration. — Nécessité de l'aut., I, 202, à la B. N., 288, 289, 303, 305.

Autriche, Notice, I, 357, 363, 338. Production littéraire, St. I, 295, II, 159, — I, 94, 210, 295.

Autun (15.000 hab.; R. 360.064 fr., c. 52.381 fr.), I, 129.

Auxerre (20.931 h.: R., 788.131 fr., c. 143.047 fr.). — B. mun., I, 128. Don du P. Laire, 135. — Musée B. d'Eckmühl. B. de la Soc. des sciences hist. et nat.

Auxonne (6.300 hab. R. 189.380 fr.), I, 136.

Avallon (5.800 hab. R. 99.711 fr., c. 34.186 fr.), B. g. 500 vol., I, 136.

Avancement, II, 372-383 et tout le chap. Du Fonctionnaire, 360. — Voir Hiérarchie, B., Salaires, Personnel. — Tableau détaillé pour le Br. M., la B. N., et Berlin, I, 279.

Aveugles (Salles et B. spéciales). Paris, Ass. Valentin Haüy, 22.000 vol. Cat. en 7 vol., B. circulante de prêt (France et étranger. Expédition de 40.000 par an), Copistes employés bénévoles. — Institut

nat. des jeunes aveugles, 500 vol. en relief, 2.000 pour clairvoyants. Copistes, imp. spéciale. — Washington, I, 327. — Vienne, I, 359. — Budapest, I, 362. — Glasgow, II, 17. — New-York, II, 70, 73.

Avignon (47.000 hab.; R. 1.244.681 fr., c. 607.944 fr.). Notice, I, 131-2. St. 117, 123. Horaire, 141.

Avocats (B. des), à Paris. Cour d'appel, B. brûlée en 1871. En 1907, 56.000 vol. Acq. 1.500 vol. — Cour de cassation, B. brûlée aussi en 1871. En 1907, 20.000 vol. — Advocats'Library. Voir Edimbourg.

Avranches (7.360 hab. R. 265.966 fr., c. 21.423 fr.). B. mun. (16.000 v. budget, 1.400 fr.), I, 130, 136, 264, 335.

Azay-le-Rideau (Château), II, 208.

B

Baedeker (Guides), I, 46, 259, II, 193.

Bagnères-de-Bigorre (8.591 hab. R. 336.783, c. 44. 100 fr.). B. mun. 39.000 vol. Budget, 1.350 fr. (Personnel 1.100 fr.), I, 130.

Bahia (Brésil), I, 374.

Bahia Blanca (R. Argentine), I, 376.

Bahr (Hermann). B. de prêt à Berlin, I, 223.

Bain, II, 12, 16.

Bâle, I, 357, II, 185.

Baléares (Iles), I, 350, 351.

Baltimore, st. II, 56, dons 52, Salle de la Peabody Lib., 64, 129.

Baluze, I, 318, 321.

Balzac (H. de). — Ce qu'on doit en lire selon M. H. Mazel, II, 343. — Manque aux B. de France, 222-4. — L'encombrement de Balzac à la B. N., sa bibliographie, I, 262-3. — Sa valeur historique, II, 405. — Balzac auteur nouveau, le domaine public, II, 89, 155, 418. — A l'Arsenal, I, 61. — Lu, 355. — Editions, II, 38, 152, 154, 206.

Bamberg, I, 216.

Bangor (Maine, E. U.). — Excellent Cat. (sujet, auteurs, titres), publié en 1886, d'après le système décimal Dewey, 24.000 vol. décrits (B. N., (8° Q. 1438). La B. s'est surtout développée avec l'aide de la Mercantile et de la Mechanic association. — II, 56.

- Banville (Th. de), lu à la B. N., I, 38.
 Barante, (œuvres au Cat. de la B. N.), II, 293.
 Barbier de Montault (Xavier), Œuvres au Cat. de la B. N., II, 294.
 Barbier du Bocage, I, 318.
 Barcelone, I, 350.
 Bari, I, 344.
 Bar-le-Duc, (17.300 h.; R.: 373.973 fr., c. 56.387 fr.). B. mun. Cat. imprimé. st., I, 128.
 Bar-sur-Aube, (4 600 h. R. 143.927 fr.). B. 4.500 vol. Budget 500 fr.
 Barmen, I, 218.
 Barrès (Maurice), I, 363, II, 41.
 Barrois (le Dr Th.), cit. du rapport sur la B. de Lille, I, 220.
 Bastia (27.338 h. R. 34.3649 fr., c. 41.300 fr.), I, 126.
 Batavia (133.000 hab.) B. de la Soc. des Arts et Sciences, possédait 1.785 ouvrages en 1853, 5.368 au Cat. de 1864.
 Bateaux (les B. des), I, 370, II, 71. Voir Marine.
 Baudin (P.), (achats de la V. Paris), I, 175.
 Baume-les-Dames, (3.257 hab., R. 106.200 fr., c. 8.160 fr.). B. mun. 31.000 v. Budget, 150 fr., I 131.
 Bayeux (7736 hab., R.: 306.408 fr., c. 51.515 fr.). B. mun. 31.000 vol. Budget 1.855 fr. (Pers. 1.000 fr.), I, 130, 136.
 Bayonne (26.488 h., recettes 686.994, c. 68.271 fr.), st., I, 125. Installation, 133. — II, 416.
 Bazin (René), II, 45.
 Beaune (13.540 h., R.: 470.282 fr., c. 56.217 fr.), B. munic. 58.500 vol. Budget 1.500 fr. (Pers. 1000), I, 130, 136.
 Beauvais (20.250 h.; R.: 574.772 fr., c. 10.517 fr.), I, 127.
Beaux-Arts. — Leur rang dans une B., II, 401.
Livres sur les Beaux-Arts. Publiés: st. Allemagne, I, 272, à la B. N. 145-8. — Lus: I, 36, 135, etc. (Voir Lecture). — Cat. Kensington-Museum, II, 95.
Paris et les Beaux-Arts, I, 177, Projet Bouchot d'une B. générale, 52. — Lyon, 143.
B. de l'Ecole nat. des Beaux-Arts. 40.000 vol., budget de 8.000 fr. Env 50 lecteurs par jour. I, 48, 52. Voir Louvre, Vols.
Musique, architecture, reliure, expositions, conservation (Voir ces mots).
 Beethoven, II, 36, 385.
 Belfort, (34.600 h., R.: 934.914, c. 216.148 fr.), st., I, 124, 167. B. populaire, 167, 168.
 Belgique. — Notice, I, 352. St. livres, I, 338, II, 141. Publ. de librairie, St., I, 295, II, 159. Manque à la B. N. des livres imp. en Belgique, I, 47, II, 141, 164.
 Belgrade, I, 87, 362.
 Bellan (Léopold). Rapport au cons. Mun. de Paris sur les B. I, 168-171, 173. II, 85. Voir Forney.
 Belles-Lettres (les), II, 407-412. — Librairie, st. des publ. I, 272. Voir Lecture pour les tableaux de livres lus, et les mots poésie, roman, littérature, lettres, etc. — Ancienne division des B., II, 263. Voir Classement.
 Belley (5.707 h., R.: 70.500 fr., c. 37.200 fr.), I, 136.
 Bénarès, I, 382.
 Bénédictins. I, 318, II, 202.
 Beraldi (Dons la B. N.), I, 288.
 Béranger. Ses œuvres et le Catal. B. N., II, 277, 287, 300.
 Bergaigne. I, 377.
 Bergame (Italie), I, 344.
 Bergen (Norv.), I, 369.
 Berger. Cit. du rapport sur le Musée des Arts déc., I, 91. — Voir Reinach.
 Bergerac (15.000 h., R.: 372.822 fr., c. 59.800 fr.), I, 129.
 Berget, cit. sur les sciences dans les B. I, 104.
Berlin. Notice, I, 222-7. — 296.
B. Royale. I, 223-5. Personnel détaillé, 278-80. II. 364. Budgets d'achats, progrès obtenu et réclamé, I, 271-2. Le prêt, l'attente des livres, 219, 257, 340-1. Les grandes B. du monde, 342. Confection des fiches, II, 283. I, 308. Entente avec l'Université, II, 321. Voir Auskunftsbureau, Gesamtkatalog.
Université. I, 212. — *Technische Hochschule,* 213. — B. de Tourisme I. 88.
B. populaires. II, 84-5, 89. Impr. spéciale. II, 283.
 Berlin (Canada) I, 371.
 Bernay (8.200 h.; R. 214.956 fr., c. 38.456 fr.) B. mun. 3.700 vol. Budget, 900 fr.
 Berne. Notice, st. I, 357, 376; reliure

mobile du catal., II, 282. — Bulletin annuel d'accessions, env. 2 000 articles.

Berryer, au cat. de la B. N., II, 287.

Bert (Paul), II, 97, 253.

Bertillon, fiches. II, 277.

Besançon (59.000 h., R. 1.846.279 fr., c. 353.710 fr.). B. mun. (avec catal. imprimé) et B. univ. St. I, 117, **121**, 167, 219, 220 ; horaire, 141.

Besant (M^{me} Annie), I, 382.

Béthune (13.000 hab., R. : 388.679, c. 37.242 fr.). B. mun. 3.800 vol. Budget 800 fr., cat. impr. 1891.

Béziers (52.300 h., R. : 1.902.518 fr., c. 487.725 fr.). I, **123**, 167.

Biarritz (15.093 hab. R. 668.049 fr., c. 31.271 fr.) Pas de B. ?

Bibliographe (Le) moderne, revue, I, 107.

Bibliographie. — Définition, Bibliogr. et Catalogue. II, **212-221**, 333, par M. Carnegie, 322. — Voir les sommaires des Chap. du livre II :

V. Catalogues, II, 212.

VI. Classements, **225**.

VII. Essai de classement réaliste, **237**.

IX. La Bibliothèque sans livres, 311. Bureaux bibliographiques, **320-9**).

X. Le choix en bibliographie, **330**.

Voir les mots Catalogue, Classement, Fiches. — **Décimal** (Classement). **Périodiques**. (Dépouillement des).

D'un service bibliographique central. Outre le chap. « La B. sans livres », (II, 320-9). Voir Dépôt légal, II, **67-71**. Service de Bibliographie à Washington, I, 78, 81, 235, **242-5**. II, 171. Voir aussi les Instituts ci-dessous.

Instituts bibliographiques, offices centraux des B., catalogues généraux. — Bibliogr. scientifique internationale, II, **339**. Auskunftsbureau de Berlin. I, 82, **221-2**, II, 325-9. Gesamtkatalog, I, 222, II, 321, 330.

Institut international de Bibliogr., à la B. Royale de Bruxelles. I, **354**, 356, II, 144, 169, 235, **256**, 313, 326, 329 ; format des fiches, 290.

Zurich, I, 356-7. Rome 349. Budapest 361, Danemark I, 367.

France. Direction et bureau des bibliothèques. Voir Administration.

Ressources bibliogr. de la B.N. II, 138, 140, son catalogue 286-7. Bibliogr. des **sciences**, I, 99, 105, 109, 333-4. (*Voir Science*). Bibliographie et catalogue. Dédain des bibliothécaires pour la bibliographie pure, I, 245, 328. II, 278-280.

Bibliographie de la France. Voir Librairie (Journal de la).

Bibliophiles. — Ennemis des B. I, 20, 21. — I, 200, 310, 344, II, 168. Voir Antiquités, archéologie, chartistes.

Bibliothécaires (Rôle, mission, esprit, métier, etc.). — Voir les sommaires des chapitres : La Science dans les bibliothèques, I, **97**. Chartistes contre gens de lettres, I, **314-336**. Du choix en Bibliographie, II, 330 (pp. **337** et suiv.). Ce qu'il faut mettre dans une bibliothèque, II, 395.

Pour les questions d'*Appointements, profession*, etc. Voir chap. Du fonctionnaire en général et du bibliothécaire en particulier. II, 360, et les mots **Personnel**. Avancement. Salaire. Budget.

Citations et opinions : Brouardel, I, 105. Châtelain, I, 101, II, 83, Garnett, I, 284. Giard, 106. Langlois, I, 319, II, 77. Massé, I, 316. Simyan, I, 317.

Bibliothécaires allemands : I, 339-40. II, 83, Américains : Washington, I, 245-6, I, 339-340. II, 51, 59-60, **77**. Belges, I, 354. Anglais, II, 25, les jeunes apprentis, II, 363. — Au British et à la Nationale, I, **278-287**, 290. A la B. N. II, 135.

Instruction, diplômés. Voir Examen, chartistes. — Ignorance, I, 101-105, 203, 327. II, 93, 104. — Utilité de spécialistes. I, 69, 79, 99, 105-6, **203**. II, 145. Voir *Science*.

Sortes de bibliothécaires. Savants, poètes, gens de lettres. I, 61, 62, 314-325. (St. et proportion, 317). II, 31, « gentlemen, épiciers, bestiaux », I, 321-336. « Techniciens », I, 107, 108, 280-284, 306, 335. II, 83, 115. Types divers. I, 147, 157, 324, 325, 327. Paysans, I, 367, II, 51. — Etrangers à la carrière. I, 13, 314-328, II, 118. Au

xviii^e siècle, II, 102. Misère, mœurs et salaires, 369. *Voir Chartistes, Femmes. Histoire.*

Le Métier. — Costume, II, 378. — Les B. et le public, I, 19, 29, 34-35, 42, 51, 53, 68, 116-7, 132-3, II, 77, 115-6, 137, 176-9. Honneur du métier, II, 376. Le développement des B. en fera une carrière très ouverte. 365. — Le métier ne s'apprend pas en France, 381.

Le Catalogue, travail spécial dé-tournant du métier de bibliothé-caire, I, 101-3, 138-9, 181-2, 332-3. II, 94-97. 117, 172. B. N., I, 277-8, 309, 311 et le chap. sur son Cat. II, 222-4, 273, 288, 313.

Le vrai métier, renseigner et choisir, 312, 315, 344-5, 400, 410-6.

Associations. — A. des Biblio-thécaires français, fondée en 1909. Bulletin depuis 1907. — American Librarian Ass., I, 242, II, 401.

Noms cités : Aulard, Bornier, Bouchot, Chantepie, Châtelain, Cim, Delisle, Dewey, Dorveaux, Fortescue, Franklin, Funck-Bren-tano, Garnett, Græsel, de Hérédia, Jewett, Laloy, Langlois, Laude, Marcel, Martin, Omont, Panizzi, Poole, Roquette, Ruelle, Stein, Tas-chereau, Van Praët, Vidier.

Bibliothéconomie, I, 15, 112, 113, 315, à l'Ec. des Chartes, I, 331. — II, 82. — Traités. *Voir* Graesel, Laude.

Bibliothèques. — Nous avons par-tout supprimé ce mot des rubriques de l'index : chercher Bibliothèque Nationale à Nationale, B. du Con-servatoire nat. des Arts et Métiers à Arts et Métiers, de l'Académie de médecine à Médecine, B. municipale de Pau à Pau, etc. — Nous indi-queons ici quelques généralités pour aider les recherches :

Voir Budget, Personnel.

Grandes Bibliothèques, I, 337. Listes et tableaux importants : Paris, I, 47, France, 119, Allema-gne, 212-7, 226, Italie, 346, Angle-terre, II, 14, Etats-Unis, 56.

Bibliothèques par pays. *Voir* France, Angleterre, Allemagne, Etats-Unis et pour les autres na-tions le chapitre Géographie des Bibliothèques, I, 337-390. *Par qualités, Voir* Universitaires, spé-ciales, populaires, scolaires, libres, droit, médecine, etc.

Ressources des B. — *Voir* Bud-get, Dons et legs, cotisation, sous-critption, Penny-Rate, loteries, (II, 15), doubles, copyright, dépôt légal, chiens, électricité (dépense pour l'apport des vol.), II, 194-5. Amendes, II, 170. — *B. payantes, voir* Berlin, I, 223, Autriche, 360, Russie, 365, Canada, 372, Japon, 387.

Les B. et l'Etat. *Voir* Ch. VI, tome I, 192 — II, 359.

Construction, bâtiments, etc. Voir Architecture, aménagement. (Chapitre Bâtisse et mécani-que, II, 173-199).

Enseignement par les B., I, 258, II, (Ecoles d'Amérique, mé-thode Séminaire), 61-4. *Voir* Jeu-nesse, Scolaires (B.). Expositions, 209-211.

Guides et annuaires, des B. à Paris, I, 222, 339. II, 73. *Voir* Vi-dier, Franklin. En Allemagne, I, 222. Autriche, *voir* Bohatta. Amé-rique, II, 50, 73.

Livres. Ce qu'il faut mettre dans une bibliothèque. Dernier chapitre, 495-419. — La vente des Livres et les B. *Voir* Librairie.

Meubles. B. tournantes, etc. Voir Aménagement.

Rôle et avenir des B. dans la Société moderne : I, la Préface, (7, 14, 21), 388-90. II, 1-4, 8, 21, 33, la B. libre en Amérique, II, 78-80, 120-1. La B. sans livre, II, 320-9, le dernier chapitre, II, 395 et la fin 417-9. *Voir* les mots Prêt, Accès aux rayons. Périodi-ques. Référence.

Vie, passé et durée des B. Voir chap. Conservation. II, 199. — Ce qu'étaient, sont encore les B. en France et ailleurs... Préau pour flâneurs, I, 26, 30, 36, II, 63, Mu-sées archéologiques, Préface (9, 19, 21.), I, 24, 31, 43, 57-58, 97, 99, 108, 133, 162, 190, 198, 269, 333, II, 6, 61, 118, 176. Vieil-leries dites livres de fonds, I, 9-10, II, 6, 52-3. Les B. de la vieille France, (Chaumont, Rennes, etc.), I, 134-9. — Réservoirs, cimetiè-res, I, 20, 53, 154. II, 66, 125-8, poudrières cadennassées, I, 108, II, 49, 119. Dépotoir de paperasses, II, 157, de fonctionnaires à caser, I, 21, 70-1, 77, etc.

Billaudel (Abbé), I, 153.

- Birkenhead, II, 14.
 Birmingham (548.000 hab.), I, 337, 342, St. II, 14, 28.
 Blanc (Louis), II, 404.
 Blois (23.970 hab., R. : 729.773 fr., c. 141.850 fr.)
 Blœmont, I, 379.
 Blot (le R. P.), I, 265.
 Boccace, à Pau, II, 403.
 Bodléienne (B.). Voir Oxford.
 Bohatta (Dr J.). Adressbuch, I, 357.
 Boileau. Ses œuvres au Cat. de la B.N., I, 263. — Lu, II, 402-3, 415.
 Boise-City (E.-U.), II, 56.
 Bolivie, I, 374.
 Bolong (Univ. et B.), tableau, I, 346. Notice, 349.
 Bolton, St., I, 342, II, 14.
 Bombay, I, 382.
 Bon Marché (Magasins du), I, 309, II, 44.
 Bône (43.000 hab., dont 12.000 Européens, R. : 1.166.680 fr., c. 57.743 fr.), St., I, 129. Livres lus, II, 403.
 Bonn (Univ. et B.), St., I, 212, 343. Nouvelle B., 220.
 Bonnard (Pierre), peintre, II, 350.
 Bonnerot (Jean). Projet de réforme au dépôt légal, II, 162, 170.
 Bonnier, prof. botanique. Cit. sur les Sciences dans les B., I, 105.
 Book War. Chapitre « La Guerre des livres », II, 31-47, 391.
 Booth, lu à Londres, II, 13.
 Bordeaux (252.000 hab., R. 12.476.846 fr., c. 3.050.250 fr.). B. mun. Budget, 29.300 fr., et B. Univ. 93.000 vol. et 128.000 thèses. St. I, 117, 120, 167, 218, 219. — Ancien horaire, 140. — 58, 131, II, 49.
 Borel d'Hauterive, (à la B. N.), I, 38.
 Bornier (Henri de), anc. adm. de la B. de l'Arsenal, I, 324, 326.
 Bossuet, II, 332, 374, 398.
 Boston. Notice, II, 66-8, I, 343. — Budget, II, 54, achats, I, 171, part de la ville, 342, proportion par hab. II, 66. — Prêts, st. I, 296. — Salle, Aménagement, etc., I, 8, II, 129, 134. — Imprimerie spéciale et vente de fiches, I, 241, II, 283, 314.
 Bottin (le). Son rôle social, II, 397-8 — A la B. N., I, 25, 257, II, 145, à Edimbourg, II, 26. — Liste des B. de Paris, I, 46-7, de France, 118. — Voir Référence.
 Bouché-Leclercq, lu à la B. N., I, 38.
 Bouchot (Henri), ancien conservateur des Estampes à la B. N. — Projet de B. des Beaux-Arts, I, 52, I, 292. Voir Expositions, (dont il fut l'organisateur à la B. N.).
 Boucicaut (M^{me}), I, 309.
 Boulogne-s-Mer (51.200 hab. R. : 1.819.136 fr., c. 187.940 fr.) B. mun. et B. de la chambre de commerce, toutes deux avec catal. imprimé. — I, 123, 167.
 Boulogne-s-Seine (49.000 hab. R. : 1.297.355 fr., c. 118.838 fr.), notice, I, 182, st., 123.
 Bourg (20.045 hab. R. : 420.666 fr., c. 72.408 fr.), I, 128, 167.
 Bourges (44.133 hab. R. 1.026.271 fr., c. 287.281 fr.), I, 123. — B. de la Soc. des Antiquaires du Centre.
 Bourget (Paul), Livres achetés pour les B., I, 175, 206. — Lu à la B.N., I, 38, chez Mudie, II, 41, vente, II, 152.
 Bouvard, architecte, I, 372.
 Boylesve (René), II, 45.
 Boys, employés dans les B. anglaises et américaines, I, 279, 281, 308-9, 339, II, 25, 363.
 Bradford, II, 14.
 Braddon (Miss), II, 12.
 Brahms, I, 84.
 Brème, I, 216. Note, II, 87. — Musée, I, 54. Remise à neuf, 227.
 Brémond d'Ars, au catal. de la B. N., II, 297.
 Brescia, I, 347.
 Brésil (le), I, 374. Voir 272-3. — Livres sur le Brésil à la B. N., II, 132.
 Breslau, B. de l'Univ., I, 212, 214, B. de la Ville, 216. — 219.
 Brest (85.290 hab. R. : 2.057.277 fr., c. 361.700 fr.). Bib. mun. (catal. imp.), B. du Port, et B. de l'Ecole de Santé de la marine (17.000 vol.) St., I, 122. Notice, 141, B. pop. 167.
 Brevets d'invention, à la B. N., II, 145. A Washington (cit. de M. Carnegie), 322.
 Brioux (E.), II, 273.
 Briançon (7.524 h., R. 142.404 fr., c. 12.204 fr.). B. mun. (annexe de l'hospice), 12.000 vol. Budget, 1.000 fr., (personnel, 500 fr.).
 Bridgewater (fondation au British M.), I, 292.
 Briey (2630 h., R. : 40.638 fr., c. 10.472 fr.), I, 131.

Brisebarre, ses vaudevilles, au cat. de la B. N. II, 297.

Bristol (363.000 hab.), II, 14.

Britannique (Empire). Voir Angleterre.

British Museum. — Voir sommaire détaillé du chap. : *Trois Nationales*, I, 230. [Parallèle du Br. M. et de la B., N. I, 247; 1° Le public, 251; 2° les Livres, 261; 3° Matériel, 273; 4° Cat. 276; 5° Personnel, 278; 6° Administration, 287; 7° Budget, 291. *Tableaux* : Personnel, 279, accroissement des Livres, 267, Budget, 278 et 290.]

Bâtiment et aménagement. — Salle, II, 129, 193, magasin, 134, casiers roulants, 186.

Le public, I, 252-3. Livres à la disposition du public, II, 181. — Pub. françaises anciennes, II, 203. Romans non communiqués, 396. Le Br. M. n'est pas tout à Londres, I, 5, 7, 302-3, II, 78.

Comparaisons, générale, I, 342, II, 52. La B. N. Voir ci-dessus. New-York, II, 74, Saint-Petersbourg, I, 365.

Examens, I, 329.

Reliure, I, 292.

Catalogue, I, 276, son prix, 286-8. II, 146.

Statistiques plus récentes, d'après le Return, 1907 :

Revenus des fondations, env. 60.000 fr. — *Lecteurs*, au Reading Room (Voir I, 251) 1901, 200.035. — 1904, 226.323. — 1905, 214.940 — 1906, 212.997. Salle des journaux, 1904-6 : 22.053, 21.857, 19.723. Cartes, 1906 : 281. Moyenne constatée au Reading Room, 702 par jour, — à 4 h. du soir 349, à 6 h., 172. — Volumes communiqués : 822.330 apportés et 698.621 gardés pour le lendemain dans le Reading Room, soit avec les salles annexes un total de 1.553.930 vol., sans compter ceux à la disposition dans la salle et 57.341 journaux. —

Accroissements, 1906 : 1° 28.498 vol. et br. inclus 180 atlas, etc., et 1.336 vol. musique; dons, 6.291, Copyright, 14.554, Colonial Cop. 468, Echanges internat., 694. Achats 6.591. — 2° 64.977 parties de vol. ou livraisons (Copyright, 39.107). — 3° 1703 cartes en 11.238 feuilles (Copyright, 684 en 9.183 feuilles;) 4° 7.483 publ. musicales (Cop.

6.999). — 5° *journaux*. Copyright 3.300 (216.650 n°s), dont 1.148. Londres et environ, 1.626 Province, 285 Ecosse, 241 Irlande. Colonies et étranger : 35.885 n°s par don, 12 vol. et 15.055 n°s par achats. — 6° 41.28 articles divers, papiers parlementaires, etc. — Total des articles : 106.879.

Catalogue. 43.742 titres ou renvois écrits, 36.468 préparés pour l'imprimerie. Le Subject-index, de 1881-1905, terminé, comporte 206.400 titres. — 35.655 incorporations au catalogue général, maintenu à jour par quinzaine.

Brive (20.000 h. R. : 445.216 fr., c. 53.900 fr.), I, 127.

Brontë, II, 13.

Brookline (Mass.), II, 56.

Brooklyn, II, 70-2. Voir New-York.

Brouardel, de l'Acad. de médecine.

Cit. sur la répartition des livres de médecine et les sciences dans les B. I, 100, 102, 105.

Browning, II, 67.

Bruay, P. de C. (16.544 h. R. 154 645 fr., c. 5784 fr.). Pas de B. ?

Bruges, I, 355.

Brunet (Manuel du libraire), II, 280, 285, 305.

Brunetière, auteur acheté dans les B., I, 163, 407.

Brunn, I, 361.

Brunswick (Allemagne), I, 213, 216, 218.

Brunswick (Etats-Unis), I, 218.

Bruxelles. Notice, I, 352-4. Institut bibliographique, I, 354. — I, 356, II, 169, 235, 256, 326. — (Voir Décimale). — I, 343. Les Slaves à la B. Royale, I, 259, 364, II, 87.

Bücherei, Bücherhalle, Bibliothek (distinction), II, 84.

Buckeburg, I, 216.

Budapest, 3 grandes B. qu'il est question de fonder en une seule : Université, Musée national hongrois et Académie hongroise des sciences (150.000 vol., budget, 16.000 fr.), — st., I, 343. Notice, 361-2.

Budget.

Budget de l'Instruction publique en France, 1846-1907, tableau et notice, I, 195-199. Pour 1909, voir dans l'*Index Instruction publique*. — I, 48, 49, 59. — Budget comparé France et Allemagne (Universités et bibliothèques). Voir Chap.

L'Effort allemand, I, 209, 229 (tableaux, 212, 216-7, 222, 226.).

Enseignement primaire, I, 195-6, 295. B. Scolaires, 184-5. Budget de Paris et achats, 175-7.

Budget des bibliothèques. Voir chaque ville à son nom dans l'index. Nous indiquons ici quelques groupements pour faciliter les recherches, en cas d'une étude sur les budgets.

Principaux tableaux de budgets :

Les grandes B., I, 342. Le British, Berlin et la B. N., I, 278-9 (et étude 278-288). Le Br. M., 290, la B. N., 285, 294. Washington, 244.

Tableaux des villes. France. I, 119-133.

Etranger. Allemagne, I, 212, 216-7, 222, 226. Angleterre, II, 14, Etats-Unis, II, 56-8, Italie, 346-7. Voir les autres pays à leur nom.

Progrès des budgets, I, 269-273 (tableau du nombre et du prix croissant des livres, 272). Voir le Ch. VI, l'Etat, le Budget, I, 193-200 et le Ch. l'Effort allemand, 209-29. — Conditions faites par le progrès général à la B. N. 293-300, personnel 306-10.

Budgets stationnaires ou diminués en France. (Outre les tableaux ci-dessus). Arsenal, 150, Ass. étudiants, 75, Forney, 94, 176, — les sciences, 99, 109. La Province, 113, 116, 117, 134-140. Lyon, 143, 145, 296, Lorient, Cette, 150, Maubeuge, 151, Reims, 152-3, Saint-Etienne, 157, Amiens, 158-60, Orléans, 140, les *Populaires*, 165-6, Paris et ses achats, 175-7, Paris et Londres, 168, la Banlieue, 181-2, la vieille France, 197. Voir la *Nationale* comparée (I, 230, 221, 271, 342, 365).

Progrès des budgets étrangers. Voir notamment Allemagne, Angleterre, Etats-Unis cités plus haut, Australie, I, 384-5, Canada, 371, Russie, 365-6, Suisse, 357, Amérique du Sud, 374, Japon, 386-7, etc. — Que l'argent n'est pas la seule force des B. américaines, II, 49-54, 78-80.

Ressources. Voir au mot **Bibliothèques** (ressources des).

Voir aussi **Personnel, Salaires, Achats.**

Buenos-Ayres, I, 373, notice, 375. Buffalo (E.-U.), II, 56.

Buisson, Dict. de Pédagogie, I, 116.

Bukharest, I, 362, dons au Chili, 376.

Bulgarie, I, 362.

Bulletin de la B. N. Voir Catalogue. — des B. et des Archives I, 138.

— des B. populaires, I, 96, 164.

Bulletins de demande dans le S. B. II, 175-7, 400.

Bulwer Lytton. Opinions sur les B. (inaug. de la B. de Manchester), II, 8, 33, 79. — Lu, II, 12.

Burdeau, trad. de Schopenhauer, I, 39, 41.

Burlington (Virginia), II, 56.

Burmeister, Manuel d'Entomologie, I, 106.

Burnouf, I, 318.

Burns (R.), II, 35.

Busoni (Ph.), cit. sur l'Ecole des Chartes, I, 318-9.

Butler, II, 12.

Byron, II, 223.

Byzance, I, 362.

C

Cabarets, marchands de vins, cafés, et leur concurrence : les B., I, 10, 11, 340. St. des cabarets en France, I, 299. — Lecture du Bottin, II, 397. — En Angleterre, II, 8, 32-3. Edimbourg, 21-2.

Cabinets de lecture. Voir Location. Cadix, I, 351.

Caen (44.442 h., R. 1.683.009 fr., c. 442.053). B. mun., B. univ., B. Chambre de commerce, Collection Mancel. St., I, 117, 421. — 219, 343. — Cat., II, 315, 321.

Cafés. Voir Cabarets.

Cagliari, I, 347.

Cahiers de la Quinzaine, I, 314, 210.

Cahors (13.202 hab., R. 384.481 fr., c. 81.690 fr.), B. mun., 28.000 vol. Budget, 3.800 fr. (personnel 2.400), I, 136.

Le Caire, notice, I, 378.

Calais (66.600 h., R. 1.934.351 fr., c. 321.090 fr.). La B. comptait 7.000 v. à la Révolution, 712 ouvrages (2.500 vol.) seulement en 1819. Un budget d'achats de 1.500 à 1.800 fr., fut maintenu de 1820 à 1830. Il est plus faible aujourd'hui. Le Cat. imprimé en 1887 compte 7.545 ouvrages (15.391 vol.). — I, 122, II, 416.

Calcutta. Notice, I, 380.
 Caltanissetta, I, 344.
 Cambrai (27.800 h., R. 1.109.278 fr. c. 152.177 fr.), I, 126, 135.
 Cambridge (Angleterre). — Revenus en 1906 (report 1907) : caisse de l'Univ. 1.106.620 fr. et *Common Fund* 898.900 fr. Sur ces revenus 126.587 fr. et 25.000 fr. pour la B. de l'Univ. 3.207 étudiants inscrits, 17 collèges. (St-John's 40.000 vol., Trinity 80.000 vol., les plus importants). — I, 266, 343, II, 169.
 Cambridge (Mass.), voir Harvard.
 B. de la ville, II, 68.
 Camerino, I, 344.
 Canada. — Notice, I, 370-2. — Livres sur le Canada à la B. N., II, 132. Envois de Mudie, 42. — I, 295, 338, 341, 343, II, 152.
 Cannes (30.000 h. R. : 1.242.078 fr. c. 157.829 fr.), I, 125.
 Cantonaes (B.), en Belgique, I, 354.
 Le Cap (Cape-Town), 77.000 hab. En 1821, B. de 4.565 vol., ouvrages latins, hollandais ou français, 30.000 vol. en 1842. — I, 379.
 Capus (Alfred), II, 41.
 Caracas (Venezuela), I, 374.
 Carcassonne (30.000 h. R. 790.488 fr. c. 417.402 fr.). B. mun., I, 125. B. Soc. des arts et sciences.
 Cardinal (B.) à Paris, I, 47, 249, II, 39. Voir Location.
 Carducci (J.), II, 408.
 Carlsruhe, notice, I, 227. Ecole technique, 213. Ascenseur, II, 187.
 Carlyle, II, 13, 33, 35, 36, 39.
 Carnavalet (B. du Musée). Voir Historique (B.) de la Ville de Paris.
 Carnegie (Andrew), Cit. sur le rôle des B., I, 72, II, 322. — Comment il devint donateur, II, 80, comment il donne, II, 9, 50-2, 385. L'argent qu'il donne. I, 236, II, 15, 26, 52, 73. « La B. Carnegie à Edimbourg. » (Chapitre) II, 20-6, I, 173, l'Institut et la B. de Pittsburgh, II, 64. B. Mount-Vernon-Sq., à Washington, I, 236. Glasgow, II, 15, Dunfermline (sa ville natale) 18, Homestead, 64.
 Carnot (La famille), son arbre généalogique, II, 260, 398.
 Carpentras (10.443 hab. R., 277.787 fr. c., 58.080 fr.), Budget de la B. 5.400 fr. (Personnel, 2.900), I, 136.
 Carrère, architecte, New-York, II, 73.

Cartes géographiques et plans. — St. des envois du dépôt légal à Washington, I, 240. au British M., à la B. N., 267-8, Insuffisance du dépôt légal. (Voir aussi ce mot), 292-3. — Les cartes à la B. N., II, 149. — Classement, 264-5.
 Caruso, II, 176.
 Cassation (B. de la Cour de). 40.000 vol. (60.000 en 1871, dont la moitié brûlée). I, 49, 52. — B. des avocats à la Cour de cassation, brûlée en 1871, 20.000 vol. en 1907.
 Cassel (Allemagne), St., I, 216, Cat. II, 282.
 Cassell. Histoire naturelle (Ecoles de New-York), II, 63.
 Castega, II, 167.
 Castegnier (M^{me}), Œuvres au Cat. de la B. N., II, 167.
 Castelnau (9.362 hab., R. : 221.558 fr., c. 59.802 fr.), I, 130.
 Castres (28.000 hab., R. : 766.520 fr., c. 134.719 fr.), I, 125, 136.
Catalogues.
 (Théorie, exemples). Voir les Sommaires des chapitres : *Dépôt légal* (Projet de catalogue unique) 160-172. *Catalogues*, II, 212-224. *Classements*, 225-236. *Essai de classement réaliste*, 237-272. Le Cat. de la B. N. (Voir ci-après Catalogues de la B. N.). — *La Bibliothèque sans livres*. 311-329, et aussi *Le choix en Bibliographie*, 330-345.
Systèmes. — Classification décimale, Voir **Décimale**. Dictionnaire-Catalogue, II, 114. — *Auteurs ou matières. Cat. méthodique ou alphabétique.* — Voir chap. la Science dans les B., 97-99, 102, 108. (Opinion de Lippmann, 105), II, 94. — Utilité des cat. de sujets dans les B. spéciales, 55, 69, 73, 288, 333, II, 144. — 226-229. — Opinion contraire, cat. d'auteurs seul orthodoxe : I, 58, 99, Delisle et Picot, 102, 153, 277, 310, 333-4, II, 132, le chap. du Cat. de la B. N. (Voir ci-dessous), Cat. des sociétés savantes, II, 221. Cat. des périodiques de la Sorbonne, I, 101-103. II, 231. Reims, 153. — Les Cat. et le public, I, 34-5, 81, 250, II, 164. — L'Histoire, seul but des Cat., I, 138, 333-9. Voir **Archéologie**, **Histoire**, **Chartistes**.
Folies de Catalogue, temps et

Catalogues.

argent, le Cat. devenu l'unique travail des bibliothécaires. *Voir* ci-dessous pour la B. N. — II, 220-4 (Alençon, etc.), Sorbonne, I, 101-3. Le Raincy, 182, St-Etienne, 156, et I, 47. *Voir* dans l'Index Clermont (Oise), Corbeil, Libourne, Mayenne.

Cat. d'ensemble. — *Voir* le mot **Bibliographie**. et les sommaires des chapitres cités ci-dessus (II, 160, 311). *Voir* aussi Gesamtkatalog, Auskunftsbureau, Copenhague, Zurich.

Impression des Cat. (B. N.), II, 282. *Voir* Fiches, dépôt légal, et ci-dessus : Cat. d'ensemble.

Matériel. Voir Fiches. — Cat. sur fiches mobiles, II, 26, 66. Orgue à fiches, II, 196. — *Couleurs* pour le rangement des Cat., I, 92-3, II, 25, 178. — *Dactylographie*, I, 73, 242, 276, 308, 330. — Prix des fiches dans l'industrie privée, II, 367-8. Cat. comme sujet de thèse, I, 310.

Salles pour Cat. et recherches, II, 82, 175-8, 181.

Catalogues commerciaux, tarifs, etc., St. à la B. N., II, 140.

Principaux Catalogues mentionnés. France. Nous avons mentionné dans l'index, aux noms des villes, quelques catalogues existant dans les B. de France, mais incomplètement. On trouvera à ce sujet les renseignements les plus complets dans l'Annuaire des B. et des Archives, publié par M. Vidier. — B. N. *Voir* ci-dessous. — Arts et métiers, I, 73, Sorbonne, 101-103, B. commerce, 69, Touring-Club, 88. Reims, 153. St-Etienne, 156. Commercy, Nîmes, 222. Alençon, 222-224. Annonay, 151. *Voir* Libourne, Mayenne. Clermont (O.), Corbeil dans l'index.

Etranger. Angleterre, Londres : British Museum, I, 250, 276-7, II, 218, 244. (*Voir* Fortescue, Garnett). Times-Book Club, II, 45. London Library, II, 17, 39. Mudie, 43. Kensington Museum, I, 260. — Edimbourg, II, 6, 25. Glas-

Catalogues.

gow, II, 16. — Allemagne, I, 221-2 (*Voir* Gesamtkatalog) Belgique, I, 354-5. *Voir* Bibliographie (Instituts). — Danemark, I, 367. — Espagne, I, 350. Etats-Unis (Fourniture de fiches) — Washington, I, 241-2, II, 167. Boston, II, 67. New-York, II, 75. — Inde, I, 380. — Melbourne (cat. composite), I, 385. — Suisse (conc. bibliogr.), Zurich, I, 356-7.

Catalogues de la Bibliothèque nationale. — Les Livres, l'encombrement, etc. à la B. N. et au British M., I, 261-73.

1^o Catalogue général des Livres Imprimés (chapitre VIII), II, 273-310. — I, 276-8, 309-310 et aussi I, 91, 237. II, 138, 167-8, 222, 334.

2^o Catalogues méthodiques. Leur abandon ; Sciences et méthodes laissées pour la bibliophilie et l'histoire. Discussion dans le chap. VIII, ci-dessus et aussi, I, 31, 47, 285, 333-5, II, 212, 213-8. 94-5, 135-8, 140. — *Les systèmes* : II, 230-1. Le cat. de l'*Histoire de France*, I, 285, 333, II, 135-8, 228-31 (cat. image des rayons), Cat. des pays étrangers, II, 131, 231, — de la médecine, I, 334, II, 144, 231.

3^o Bulletin Mensuel (1) rééditant le journal de la Librairie. *Voir* Dépôt légal, II, 167-9. — 221. Chap. VIII, t. II, 273. Unification : *Voir* Fabrique de fiches, II, 312-320. — Découpage. Les mots typiques, 303.

4^o Thèses des Universités étrangères, II, 220-1.

Distribution des cat. II, 353.

Catane, I, 344, st. 347.

Catholiques (B. populaires), I, 114.

— *Voir* Institut.

Cauchy, lu à la B. N., I, 39, 205.

Cayenne, I, 379.

Célibat et fonctionnaires, II, 380, etc.

Centralisation. Centralisation par classes et centralisation locale. I, 111-114. Centralisation et particularisme, II, 348 et suite, 356-9. Savantes et populaires, I, 162-5, 189. Pour l'achat de livres scientifiques en France. (Palliatifs) 201-4.

(1) A partir de janvier 1909, le Bulletin mensuel, qui, depuis les réformes de l'été 1908, paraît rapidement et régulièrement et annonce dès leur arrivée les livres nouveaux, aura une raison d'être : il sera classé par matières et les B. qui reçoivent le 2^e exemplaire du dépôt légal (Ste-Geneviève, Arsenal, Mazarine) l'utiliseront.

- Avantages d'une centralisation locale. Groupements à Paris, I, 55-9, Lyon, 145. New-York, II, 69. Glasgow, II, 18. Voir aux mots Bibliographie, cat., les idées d'unification et les exemples (Zurich, Allemagne, Danemark, Hongrie : inspectorat des B.),
- Cercles et Clubs.** — Cercle de la librairie, B. historique et technique, budget de 1.000 fr., 3.500 ouvrages, plus les périodiques. — C. militaires (voir Militaires). — Cercle artistique et littéraire, rue Volney, 14.000 vol. Cat. imprimé en 1900. I, 260, II, 334. — En province, Laon, II, 112, le Midi, I, 132. Soc. de lecture, Annonay, 151. Voir Touring-Club, Ass. des étudiants. — Clubs en Angleterre. Location de livres (Mudie), II, 29, 38, 41-2. Les cercles et les B. livres, I, 133, II, 3, 55, 61, 70. Les B. fermées comme des clubs, I, 137, 256.
- Cesena, I, 344.
- Cette (33.392 h., R. 1.459.734 fr., c. 509.060 fr.), notice, I, 150. St., 117, 124, 167.
- Cervantès. — Salle spéciale à Madrid, I, 350. Lu, II, 403. — 333.
- Ceylan. Le gouvernement subventionne 24 Bibliothèques, Book-Clubs, etc. : 500 Rupies à la Royal Asiatic Society, à la Colombo Pettah Lib., 1000 R. à la Colombo Library, 300 à celle de Kandy, 200 à celles de Jaffna et Galle, les autres 100 et 150, en tout 4.830 R., soit 8.211 fr. — La Colombo lib., établie en 1874, compte 150 membres. I, 382.
- Chalcographie au Louvre, I, 52.
- Châlons-s-Marne (27.808 h., R. 1.248.451 fr., c. 177.630 fr.), B. mun. Cat. imp. en 5 vol. — I, 126, 131, 167.
- Chalon-s.-Saône (29.000 h., R. : 773.587 fr., c. 166.740 fr.), I, 125, 131.
- Chamberlain (Joe), inaug. de la B. de Manchester, II, 14.
- Chambéry (23.027 h., R. : 730.528 fr., c. 154.000 fr.), B. mun. (Cat. imp.) B. de l'Académie de Savoie. — I, 126.
- Chambre des Députés** (la), à Paris. — B., 250.000 vol. Budget 20.000 fr. I, 78, comp. avec Washington, 237. — La Chambre et les B. I, 12. Sur le Dépôt légal, II, 160-172. Cit. du Rapport de M. Simyan, 317-8, 331. Projet Deville, 319. Sur la B. N. Projet d'augmentation, I, 247, 273, 282. Reinach et Berger, 307. Voir Budget.
- Chambrun (Cte de), fondeur du Musée social, I, 78.
- Chansons. Classement, II, 262. St. à la B. N., 140, au cat. 278.
- Chantenay-s.-Loire (21.671 h., R. : 231.828, c. 111.113 fr.), I, 127.
- Chantilly, B. du Musée Condé. Dép. de l'Institut.
- Chantepie, bibl. de la Sorbonne, I, 104, 108.
- Chapelet (incunables), II, 200.
- Chappuzot, id.
- Chaptal, cit. sur l'Administration, II, 361.
- Charenton (18.000 h., R. 430.466 fr., c. 146.077 fr.), I, 128, 177. Lectures, 182.
- Charlemagne et ses livres, II, 52, 113, 127.
- Charleville (20.000 h., R. : 610.781 fr., c. 94.275 fr.), I, 128. Voir aussi Mézières.
- Charlottenburg, B. popul., II, 85-6.
- Charolles (3.800 h. R. etc. 119.420 fr.). B. mun., 1.180 vol., I, 130.
- Charpentier (Armand), au cat. de la B. N., II, 292.
- Charpentier, éditeur. Format, II, 154.
- Chartes** (Ecole des) **Chartistes**, Archivistes-paléographes. — Ecole. Budget, I, 195. B. de l'Ecole, 25.000 vol., I, 46, 48, 318. — L'Esprit dit chartiste. Définition, I, 283, II, 347, 411. Origine allemande, II, 81-3. — Chap. *Chartistes contre gens de lettres*, I, 314-336. (St. des Chartistes, 317. Notes sur l'Ecole, 318-9. Connaissances et examens techniques, 328-333), I, 203, 306-7. Influence sur les B., I, 56-59, 69, 101, sur la B. N., I, 282-5. Voir le chap. *La Science dans les B.*, I, 97-110. (Accaparement. Prétentions M. (Stein, M. Aulard), I, 107-8, 233. — Influence, I, 398-401, II, 377. — Utilisation des thèses, I, 310. Voir **Histoire, Archéologie**, Delisle (L.). Bibliographie. Cat. (I, 58, II, 219, etc.)
- Syndicats, salaires, II, 363, 371.
- Publ. « Bibl. de l'Ecole des Chartes », I, 317, 319.
- Chartier (Alain), II, 200.

- Chartres (23.000 h., R. : 565.711 fr.)
B. mun., ouverte de 1 à 4 h. 3
fois la semaine, I, 126, 131. — B.
de la Soc. archéol. d'Eure-et-
Loir, 5.600 v.
- Chateaubriand, II, 89, 402, 403.
- Châteaudun (7.147 h., R. 187.599 fr.,
c. 49.960 fr.), B. mun., ouverte
le mercredi, I, 130. — B. de la
Soc. archéol. Dunoise.
- Château-Chinon (2.222 h., R. totales
50.800 fr.), B. mun. 5.250 v., bud-
get 150 fr.
- Château-Gonthier (6.975 h., R.
195.426 fr., c. 31.700 fr.), I, 130.
- Châteauroux (25.437 h., R. 526.243
fr., c. 115.365 fr.). B. mun. (cat.
imp.), I, 126.
- Château-Thierry (7.347 h., R.
183.128 fr., c. 37.439 fr.), B. mun.,
21.092 v., I, 130.
- Châtelain, conservateur, B. de la
Sorbonne. — Sur les Sciences et
les B., réponse, I, 100-1, 105.
- Cbatellerault (17.473 h., R. 402.
663 fr., c. 122.435 fr.), I, 127.
- Chatham (Canada), I, 371.
- Chatin, cit. sur les Sciences et les
B., I, 105.
- Chaumont, H.-Marne (14.872 h., R. :
371.427 fr., c. 33.972 fr.), B.
mun., 37.500 vol. Notice et ta-
bleau par siècles, I, 134, 136. St.
130.
- Chazet (R. A. de), au Cat. de la
B. N., II, 295.
- Chemins de fer (B. des), II, 153.
- Chemnitz, au Cat. B. N., II, 296.
- Chénier (André), au Cat. B. N., II,
295.
- Cherbourg (43.837 h., R. 1.212.921
fr., c. 24.318 fr.). Cat. imp., — St.
I, 123.
- Chevalley, cit. sur les B. pop, I,
166.
- Chicago, notice, II, 68-9. Budget,
prix de constr., II, 54, 77.
Liste des périodiques, 103, expo-
sition bibliogr., II, 401. Donateurs
(Crerar, Armour, etc.), II, 52, 68.
- Chiens. Taxe pour les B., II, 60.
- Chili, I, 376. — Livres sur le Chili,
à la B. N., II, 132.
- Chimie, I, 199, 211, II, 72. Voir
Sciences, Techniques (Ecoles).
- Chine (la), I, 386. Livres sur la Chine
à la B. N., II, 131.
- Chojecki, II, 297.
- Cholet (20.000 h., R. : 446.470 fr.,
c. 76.867 fr.), I, 127.
- Christiania, I, 343, 368-9. B. Deich-
mann, II, 359.
- Churchill (Winston), *Vie de Ran-
dolph Churchill*, II, 44.
- Cicéron, lu, II, 402-3. — Article au
Cat. de la B. N., I, 263.
- Cim (Albert), II, 232, 327.
- Cincinnati, II, 56.
- Circulantes (B.), *Circulating libra-
ries*. En Amérique, II, 11, 18, 55.
New-York, I, 111, II, 70, 73. B.
pour gens de mer, I, 370, II, 71,
en Angleterre, 11, 38. — B., catho-
liques en France, St., I, 114. Pro-
jets, I, 164-5. Scolaires, I, 185-6. —
Voir aussi Location, Mudie, Ti-
mes book Club, — Travelling
Libraries, Dewey, — Libre (B.).
- Clamart (8.440 h., R. 200.257 fr., c.
63.452 fr.), I, 182.
- Clamecy (5.154 h., R. 135.777 fr., c.
35.960 fr.), B. mun., 11 500 v.,
Budget, 200 fr.
- Claretie, St. lecture à la B. N., I,
38, au Havre, II, 402, 403, ses
livres à la B. N., I, 264, II, 308,
333. — I, 318.
- Classements. Voir les sommaires
des chapitres « *Classements* », II,
225-236, « *Essai de classement
réaliste* », 237-272.
(Périodicité, 239, format, 241,
époques, 246, langues, 250, com-
modité, 250, caractère, 252, mé-
thodes, 254.)
« *Fonds* » dans nos vieilles B.,
226. *Classements étudiés ou cités*.
— B. N. Voir Nationale (B.). —
Bacon, II, 229. Jean Garnier, Bru-
net, la Sorbonne, 230. — Cl. Dé-
cimal, Dewey, institut bibliogra-
phique, voir *Décimal*. — B. de
Sydney, II, 233. Cl. d'amateur,
237-9. Cl. pratique des libraires,
230-1. Instructions de M. L. De-
lisle, 232, 226. — Pyramide de
M. Geddes, II, 340. — Nouveau
classement de la B. du Congrès,
Voir Washington.
- Classement des sortes de B.* —
Voir Centralisation, populaires,
techniques. — I, 19, 161-4, 189-
190. 231-2, II, 2. — A Vienne, I,
358. — A Berlin, 222-3. A New-
York, I, 111, 343, 69-73.
- Claudé (Paul), II, 142.
- Clemenceau (Georges), II, 287.
- Clermont. Oise. (5.488 h., R. 139.
395 fr.). B. mun. 10.600 vol. Bud-
get 600 fr. Grand Cat. méthodique

imprimé en 1900, env. 5.000 ouvrages. On en comptait déjà 4.000 en 1840. — I, 130.

Clermont-Ferrand (58.363 h., R. : 1.769.897 fr., c. 399.500 fr.). I, 117, 121. — 145, II, 321.

Cléry (Léon), II, 287.

Cleveland (Etats-Unis), II, 56.

Clichy, Seine (41.516 h., R. 956.304 fr., c. 114.766 fr.). I, 181.

Clouet, miniatures. II, 210.

Clubs. Voir Cercles. — Club Alpin, Revue : *La Montagne*, I, 103.

Coblence, I, 216.

Cobourg, I, 216, 217.

Cochet de Savigny. Formulaire de la gendarmerie, I, 263, 271.

Cochinchine, I, 379.

Cochons (Peaux de), II, 531.

Cognac (19.469 h., R. : 581.432 fr., c. 144.597 fr.). I, 127.

Coimbra, I, 352.

Collections. Voir Bibliothèques. — Coll. spéciales, B. N., II, 140, 147, à Boston, II, 67, autres : I, 56, 59, 134, 135, 158, 240, 270, etc. — Prêts temporaires II, 75, 167. — Qu'il faut former des collections dans les B. II, 265.

Collège de France, à Paris. — B. de 10.000 vol. et 11 B. de laboratoire importantes. — Budget, 1886-1907, I, 195-6. — I, 316, 327.

Collèges. Voir Ecoles, Lycées.

Colmar (37.000 h.) I, 130-1.

Cologne. Notice et st. I, 214-215, 227. Musée ethnogr. 54.

Colomb (M^{me}), Œuvres à la B. N. I, 264.

Colombes (29.000 h., R. 650.664 fr., c. 82.637 fr.). I, 125, 182.

Colombie, I, 374.

Colombo. (Voir Ceylan.).

Colonies. — Ministère des C. 10.000 vol. Cat. imprimé. — Ecole coloniale, à Paris, 11.000 vol. Budget 3.000 fr. — B. aux Colonies, I, 338, c. anglaises, Inde, Extr. Orient, etc. I, 379-84. Livres sur les colonies à la B. N. II, 131-3, lecture I, 36.

Columbia (Université), II, 55, 72.

Columbus, II, 56.

Combes, ministre, et les Formalités : II, 354.

Commerce. — 7^e B. à Paris : B. de la Chambre de commerce. Notice I, 68-71. — Ministère du Commerce, 3.000 vol. — Un Institut commercial, 2 écoles pratiques avec de petites B., enfin : Ec. sup. pratique de comm. et d'industrie, 3.000 vol., 3.500 fr. pour le laboratoire et la B., I, 68, 213, et Ec. des Hautes études comm., 7.000 vol. — Lyon, I, 144, Hambourg, II, 86, Cologne, I, 215, Mercantile Lib. aux Etats-Unis, II, 56-8, New-York II, 71.

Livres sur le commerce. St. I, 272. Classement II, 265.

Rôle commercial des B., II, 398-9, 413-4.

Commercy (7.836 h., R. 191.360 fr., c. 16.915 fr.). B. mun. ouverte le dim. de 8 à 11 h. Budget 920 fr. 10.500 vol. I, 130. Cat. II, 522.

Commis. Voir Personnel.

Commissions. (1) — C. des B. au Ministère de l'I. P. II, 362, I, 71, 89, 204. — C. d'achats, à la Nationale I, 270, 28. La B. N., Sainte-Genève et les sciences, 98-9, Saint-Etienne, 156. B. populaires, 164. — Commission centrale de st. Cat. 354. Voir Achats.

Communications dans les B. — Difficultés de la st. I, 139-40. Tourniquet, II, 12, 24. — St. des grandes B. et son importance I, 339-40, 342. Causes des lenteurs à la B. N. I, 262-265, 273-275. Nous avons donné le nombre annuel de comm. partout où ne le savions. Pour le détail par nature d'ouvrages voir la liste des tableaux au mot *Lecture*.

Comité de Législation étrangère (B. du). Voir Droit. — Com. de défense scientifique des B. I, 314-6.

Compiègne (16.860 h., R. 723.748 fr., c. 125.940 fr.). B. mun. I, 129. B. de la Soc. historique.

Concilium bibliographicum, Zurich, I, 356.

(1) Un arrêté du 12 janvier 1909 institue au Ministère de l'Instruction publique une « Commission supérieure des Bibliothèques » comprenant six membres élus par les bibliothécaires (B. de l'Etat 2, B. des Universités 2, B. municipales classées, 2), 6 autres dont 2 membres du Parlement désignés par le Ministre, enfin des membres de droit. Dir. de l'Enseignement supérieur, Dir. des Archives, Inspecteurs généraux des B., Administrateur de la B. N., Dir. de l'Ecole des Chartes. Le public n'est pas représenté. Les sciences, les écoles techniques, le commerce, l'industrie... sont hors de question.

- Conférences et lecture, I, 7, 79, 94, 182, 183, II, 2. *Voir* Forney.
- Conf. de la Paix, I, 272.
- Congo. Livres à la B. N., II, 131, 133.
- Congrès (Library of Congress). *Voir* Washington.
- Conquet, édit., II, 36, 203.
- Conscience (Henri), I, 355.
- Conseil d'Etat. — B. brûlée en 1871. En 1907, 30.000 vol., budget 5.400 fr. — Le C. d'Etat et les Archivistes, I, 319.
- Conseils des B., Trustees. — B. N. et British M. I, 288-9. — Conseil sup. des B., 321. — *Voir* Commissions, (II, 361-2). Administration, Achats. — Conseils des Universités, (Dijon) I, 220.
- Conservation. — Livres précieux, réserves, précautions. *Voir* Chapitre : « Conservation, exposition », II, 199-211. Procédés, 205).
- Conservatoire (B. du) nat. de musique et de déclamation. Env. 200.000 vol., 10 220 n° entrés en 1907. De 20 à 25 lecteurs par jour. Notice, I, 81-5. *Voir* Musique.
- Constance, I, 216.
- Constantine, (58.000 h., dont 29.000 Européens, R. 1.339.287 fr., c. 108.637 fr.). I, 129.
- Constantinople. Notice, I, 362, 363. II, 100 Byzance, I, 362.
- Coppée (François) lu au Havre, II, 402, 403.
- Cooper (Fenimore), au catal. de la B. N., I, 373, lu au Havre, II, 402.
- Copenhague. Notice, I, 367. St., I, 343, dons au Chili, 376, horaire des musées, II, 209.
- Copyright (le). Etats-Unis. Notice, I, 235-240, et II, (St.) 166 7, 171. Angleterre, I, 266-9. II, 29, 139, 168 9. — Examens I, 329. — *Voir* Dépôt légal.
- Corbeil (9.902 h., R. 223.883 fr., c. 77.206 fr.). B. mun. 1.500 vol. Budget 750 fr. Cat. luxueux : 2647 ouvrages décrits en 455 pages. Une petite B. popul. — I, 130, 136.
- Corelli (Marie), lue à Londres, II, 13, 36, 37, 39, 40.
- Coret (le P.), I, 262.
- Cordoba, I, 376.
- Cordoue, I, 351.
- Corneille, II, 201, 402.
- Correspondance historique et archéologique (la), cit., I, 325.
- Corrientes, I, 376.
- Cortambert, au Cat. de la B. N., I, 263.
- Corte (Corse). 5.188 h., R. 70.007 fr., c. 9.626 fr. — I, 136.
- Cotte (R. et J.-B. de), I, 310.
- Cotisation (B. à). *Voir* surtout Subscription Libraries, Location. — B. de laboratoire (Riban), I, 104, Syst. d'Annonay, I, 151, Constantinople, I, 363; Gratz, I, 360, Kharkoff, I, 365, Laon, II, 112, London Library, II, 39; Mechanics' Institutes, I, 372, Osaka, I, 387, Vienne, I, 359, Reykjavik, I, 367. — Aux Etats-Unis, II, 53, 55, 59, 71, 72.
- Cottonian, I, 288.
- Coulevain (Pierre de), sacrés en Angleterre, II, 41, 45.
- Coulommiers (6.891 h., R. 308.145 fr., c. 40 786 fr.). B. mun, 18.150 v. 1.100 fr., I, 130.
- Country libraries, I, 384.
- Courbevoie (29.339-33.000 h., R., 734.507 fr., c. 105.915 fr.), I, 124.
- Courrier des Bibliothèques (le), I, 117, 131, 132, 295; cit Plummer, II, 62; St. des demandes des B., II, 402.
- Courteline, I, 205.
- Coutances (6.824 h., R. 199.409 fr., c. 31.367 fr.). B. mun. (Personnel, 1.000 fr.) Cat. imprimé, I, 130, 136.
- Couvents et B. — I, 133, 135, 136, 151, 152, 331, II, 50, 106.
- Cracovie, I, 343, 366. *Voir* Polonaise (B.) à Paris.
- Crane (Walter), II, 36.
- Crémone, I, 347.
- Crerar (John), B. à Chicago. Note et cit. de son testament, II, 68-9. Dons, II, 52.
- Le Creusot (30.000 h., R., 557.768 fr., c. 89.474 fr.), I, 125, 138, II, 416.
- Criminalité. Les B., la criminalité et les prisons, II, 8, (cit. de Lubbock) 33, 79.
- Critique littéraire, II, 63, 407-415. *Voir* Littérature.
- Croiset, I, 373.
- Croix, Nord, (16.439 h., R. 164.037 fr., c. 147.139 fr.), I, 129.
- Croix (la), journal, II, 100, 397.
- Cuba, I, 372, 376.
- Cuisine (la), lecture à la B. N., I, 36.
- Cunard (B. des navires, Cie), I, 370.

Curie, cit. sur les Sciences dans les B., I, 106, 109.

D

Da Costa, I, 175.

Dactyle, machines à écrire, machines à composer l'imprimerie, autocopie, etc. *Emploi* dans les B. pour les *Catalogues*. Vitesse, II, 283-285, I, 276 (British M.). 280-1, Amérique, 241-2, 330, Arts et Métiers, I, 73, Kensington M. II, 95. — Ere nouvelle ouverte par la dactyle, II, 124, 200, 204, 245-7, 265.

Dahomey, I, 379.

Daily-Mail. Critique littéraire, II, 47.

Dakar, I, 379.

Dalloz (le), I, 25, 255, 257, II, 223.

Danemark, I, 295, 337-8. Notice, I, 367, II, 159, B. de jardin, II, 208.

Dante (lu à la B. N.), I, 37.

Dantzig, I, 213, 216.

Daremberg et Saglio. Dict. des Antiquités, (lus à la B. N.), I, 37.

Darjeeling, I, 383.

Darmesteter, I, 38, 377.

Darmstadt, I, 213, 214, 216. — B. pop., II, 87.

Darwin, lu à la B. N., I, 36, 38; à Londres, II, 13, — premières publ., II, 96. — I, 190, II, 33, 35, 216, 222.

Dastre, cit. sur les périodiques et la science, II, 93.

Dates. Voir classement, II, 338, etc.

Daudet (les), st. lect. à la B. N., I, 38. — II, 152.

David, (dessins pour le costume des bibliothécaires), II, 378.

Dayot, (lu à la B. N.), I, 38.

Dayton (U. S. A.), II, 48, st., 56, Notice, 60-1.

Dean Farrar, lu, II, 13.

Débats (les), lus à Edimbourg, II, 24.

Debreczen, I, 362.

Décimal (Classement), inv. par M. Devey (voir ce nom) en 1876, modifié depuis. Exposé du plan adopté par l'Inst. internat. de bibliographie, II, 256-8. Discussion, autres essais. 229-36. — I, 374, II, (Glasgow) 16, 17, 145, 182, 187, 336-7. Voir Bangor dans l'index.

Essais de notation décimale de divers caractères des livres, voir

le chap. « Essai de classement réaliste », II, 237-272, (format, époque, caractère, etc.).

Dedham, II, 65.

Deichman, (B. à Christiania), I, 368-9, II, 359.

Delacroix, I, 61, 78.

Delhi (Inde), I, 382.

Delisle (Léopold), ancien administrateur de la B. N. — Sur son administration, I, 283-6, 307, 324, II, 364. — Opinions bibliographiques. Voir le chapitre « Le cat. général de la B. N. », II, 273-310, (274, 277-9, 284-5, 301-2). I, 102, 274, II, 213, 221, 227, 334. Les catalogues méthodiques 234, classement d'après les « Instructions pour le rangement d'une B. » 232, 246. — Cit. sur la B. N., I, 23. — Commission des B. et archives, II, 319-20. Voir Chartistes, Archéologie. — II, 203-4, 207.

Denain (24.564 h., R. 539.253 fr., c. 33.504 fr.), I, 126.

Deniker, bibl. du Museum, cit. sur les périodiques et la science, II, 94.

Dentaire (Art). Paris : Ecole dentaire, 1.500 vol. Ecole et dispensaire, 3.000 v. — Etats-Unis, II, 68.

Denver (Etats-Unis), II, 56.

Dépôt administratif, I, 268.

Dépôt et échanges internationaux, (B. N., Etats-Unis et British M.), I, 241, 267, II, 93, 166, 167.

Dépôt légal, Copyright. Voir Sommaire du chap. « Dépôt légal », II, 160 à 172.

Statistiques du Dépôt légal. Au British M. et à la B. N. (tableau), I, 267 (1). — En France, (graphique), I, 286. — Italie, voir Florence dans l'index. — A Washington (tableau), I, 240-1. Angleterre et Etats-Unis, II, 158. Voir *Production* de la librairie.

Le Dépôt l. en France. La B. N. et le British M. I, 262-273, 292. II, 152, 158. Ce qui manque et réclamations, I, 47, 83, II, 286, 305. — *Sa répartition aux diverses B.*, I, 62, 66-7, 99, 100, 200. II, 93, 107, 144, 169. — I, 20, 42.

Le Dépôt l. à l'étranger. Angleterre : I, 266-269, 369. II, 29, 139, 158, 168-9. Etats-Unis, I, 235 à 240, 265. II, 158, 171. — Autriche,

(1) Voir les chiffres de 1907 pour l'Angleterre à *British Museum* et ceux de 1908, pour la France, en note aux mots *Librairie*, *Musique*, *Estampes* dans l'Index.

- I, 358, Chili, 376. Danemark, 347, Espagne, 350, Italie (d. régional), 345, 348-9 II, 169.
- Encombrement qu'il cause. B. N. : I, 262-268, II, 161-164, Voir les chapitres « le grand Cimetière », II, 123, et « le Cat. de la B. N. », II, 273. A Washington, I, 265. II, 167.
- Dépôts** BIBLIOGRAPHIQUES. *Dép. légal, services de Catalogue et debibliographie réunis*. Projets, II, 168 et suiv. Washington, I, 235-245. Chap. La Bibliothèque sans livres, II, 311-329.
- Dépôt légal et domaine public*. II, 166, 171.
- Dépouillement. *Indexing*. Voir Périodiques. Voir le chap. « Essai de classement réaliste », (II, 245, etc.) pour une notation abrégée.
- Déroulède, II, 292.
- Des Moines (E.-U.). II, 56.
- Désaugiers, II, 287.
- Descaves (Lucien), II, 163.
- Deshairs, B. des Arts déc., I, 91.
- Desportes. Voir *Patria*.
- Dessau, I, 217.
- Detmold, I, 216.
- Detroit (Etats-Unis), II, 56.
- Deville, projet de loi sur les B. et l'Ecl. des Chartes, I, 319.
- Dewey (Melvil). — Voir *Décimal* (classement), cit., II, 3, 419. Org. des B. circ., New-York, II, 73. Guide d'indexing, 317.
- Dichter-Gedächtniss-Stiftung (deutsche), II, 89.
- Dickens (Charles), et la B. libre de Manchester. II, 8, 33, 79; — lu : I, 260. II, 13, 402.
- Dictionnaires (les). Voir *Référence*.
- Dictionnaire-Catalogue. Voir *Catalogue*.
- Diderot, I, 264, II, 218.
- Diehl, lu B. N., I, 39.
- Dieppe (22 000 h., R. 1.006.767 fr., c. 168.335 fr.), B. mun., Cat. impr., I, 126.
- Dieu-La-Foy, II, 287.
- Digne (7.456 h., R. 101.769 fr., c. 98.537 fr.), B. mun., 173.000 vol. Budget, 890 fr., I, 130, 136.
- Dijon (74 000 h., R. 2.179.045 fr., c. 630.334 fr.), I, 117. 121. Locaux, cit. du rapport Legras, 220.
- Dillingen, I, 216.
- Dinan (11.078 h., R. 310.230 fr., c. 47.886 fr.), B. mun., 5.880 vol. Budget personnel 800 fr., I, 130.
- Diplômes. II, 378. Voir *Examens*, *Chartistes*.
- Direction. Chap. « Du Fonctionnaire », II, 360-383. (360-3, 368-9, 377).
- Disparus (Livres), II, 201-3, 261.
- Documents administratifs, à la B. N., II, 137. Voir *Administration*, *Sociales* (Sciences).
- Documents sur l'hist. de France, I, 195-6.
- Dôle (14.838 h., R. 277.619 fr., c. 67.300 fr.), B. mun., 35.500 vol. Budget 2.000 fr. (Pers. 1.200 fr.), I, 130, 136.
- Domaine public. II, 69, 155, 206, 418. Voir *Librairie*, *Dépôt légal* (ses abus dans les B., 164-5).
- Donaueschingen. St., I, 217.
- Donnay (Maurice), II, 41, 409.
- Dons**. Leur cause, II, 80. Comment les attirer, 286. Ce qu'ils coûtent, 292. Voleurs posthumes, 385. Donateurs : en Amérique, II, 52. Voir *Carnegie*, *Crerar*, etc. — en France, arts décoratifs, I, 90, Voir *Audéoud*, *Béraldi*, *Holden*, etc. — Allemagne, Voir *Krupp*. — British Museum, I, 288-9. — Au Chili, II, 376. Etc.).
- Dordrecht, I, 356.
- Doren (Miss Electra C.), Bibl. de Dayton, II, 60.
- Dortmund, I, 216, 217, B. libre II, 84.
- Dorveaux (D^r P.), bibliothécaire de l'Ecole de Pharmacie, I, 104, 105.
- Dostoiewsky, II, 408.
- Douai (33.000 h., R. 1.286.579 fr., c. 240.607 fr.), I, 124.
- Doubles**. Classement spécial, II, 252. — (Voir aussi *Prêt*. *Dépôt légal*. *Echange*). — B. Krupp à Essen. II, 89. Voir *Mudie*. — Utilisation pour les colonies et l'étranger, I, 370, 376, 379. Envoi du Br. M., à la B. N., 265.
- Doumer (Paul), (Achats de la V. Paris). I, 175.
- Dover (E.-U.), II, 56.
- Draeseke, I, 241.
- Draguignan (9.770 h., R. 269.681 fr., c. 68.424 fr.), B. mun., 10 000 vol. Budget. Pers. 3.100. Matériel 1.700 fr., I, 130, 136.
- Dresde, I, 213-4, 343.
- Dreux (9.928 h., R. 240.714 fr., c. 70.287 fr.), B. mun., ouvre le jeudi de 12 à 3 h.
- Droit**. — Importance du droit en France et St. des livres de droit à

la B. N., II, 148, st. des publ. de droit en Allemagne, I, 277, des lectures de droit à la B. N., I, 25. Voir Dalloz, Siret, Justice : etc.

B. de la Faculté de Droit de l'Université de Paris : En 1907, 85.000 vol. Budget total, 49.958 fr. Dans l'année 1906-07, 3.898 vol. acquis, 194.400 lect., 252.000 comm., 7.225 vol. prêtés à 146 institutions ou particuliers. — I, 62, 119. Ste-Geneviève et la B. de la F. de droit, 65.

B. du Palais et du Ministère de la Justice. Voir Justice. — B. du Comité de législation étrangère, 3 Cat. publiés. 60.000 vol. Budget 20.000 fr. — Autres B. de droit, Voir New-York, Chicago, Harvard, Washington, etc.

Drumond (Edouard), lu à la B. N., I, 39 ; interdit, II, 396.

Dublin (373.000 h.), I, 266, 337, II, 169.

Dukas (Paul), II, 163.

Dumas père (Alexandre). — Le Roman historique, II, 405. Format, prix, location, domaine public. II, 154-5, 368. Collaborateurs et Cat. II, 299, — A l'Arsenal I, 61. — Lu à la B. N., I, 38, en Belgique, 355.

Dumas fils (Alexandre). Lu à la B. N., I, 34, à St-Etienne, I, 156 ; en Belgique, I, 355 ; à Essen, II, 88 ; Ed. des Comédiens à la B. N., II, 163.

Dumeril (Edelestand). (Collection à la B. du XVI^e, Paris), I, 56, 166.

Dumonstier. (Exposition de portraits), II, 210.

Dundee, II, 14.

Dunfermline (B. Carnegie), II, 18.

Dunkerque (3.800 h., R. 1.779.878 fr., c. 425.695 fr.), I, 123.

Dupaty, II, 287.

Duruy, II, 253.

Dusseldorf. I, 213, 214-6.

Duval (Alexandre), (Coll. de théâtre, B. Arsenal), I, 61.

E

Easton, II, 65.

East Orange (E.-U). II, 65-6.

Echanges. — E. internationaux, II, 93, formalités, 94. — 200. — British M. et B. N., I, 267-8. Washington, St. 240, envois aux autres B., 265, Hartford, II, 59, New-

York, 75, 370, 376. Expositions circulantes, II, 210. — Voir Doubles, Prêt. Dons, Dépôt légal et international.

Eclair (l'), II, 386.

Eclairage. Question de l'éclairage de la B. N., I, 11, 236, 303, 304-5. Bordeaux, Lyon, 140, 142, 147. — Arts décoratifs (prix), 89-91, Washington, 236, 304. Worcester, II, 60. B. Krupp à Essen, 88. — Influence sur les lecteurs, I, 304, 354-5. Cit. Chevalley, 166 7, II, 15. — Jour par en haut, II, 64.

Ecoles. Les Ecoles en 1886, st., I, 197. Œuvres complémentaires de l'école, 198. Ecoles et B. aux Etats-Unis, II, 61.

Voir Scolaires (B.), Spéciales (B.), Israélites, aveugles.

Ecoles supérieures et spéciales. Voir Agriculture, Architecture, Athènes (Ecole fr. d'), Arts Décoratifs, Beaux-Arts, Centrale (— c. des arts et manufactures), Chartes, Colonies, Commerce, Conservatoire, Dentaire, Hautes-Etudes, Electricité, Langues vivantes orientales, Marine, Militaires, Mines, Musique, Normale sup., Pédagogie, Pharmacie, Politiques (Sciences), Polytechnique. Ponts et chaussées, Rome, Spéciales, Techniques, Travaux publics.

Paris. Voir Lycées. — *Ecoles Mun. professionnelles* : Bernard-Palissy, Diderot, Germain-Pilon, (moins de 1.500 v.) — Boule, 3.500 v. budget, 1.000 fr. — Dorian, 2.500 v. — Estienne, 4.000 v. — *Ecoles Municipales supérieures* (Budget des B. 5 à 600 fr.) : Arago, 4.000 v. ; J.-B. Say, 16.500 v. ; Turgot, 3.500 v. ; Colbert, Lavoisier, de physique et de chimie industrielles, moins de 2 000 v. — *Collège Chaptal*, 7.000 v. ; Rollin, 5.000 v. (1.200 fr.). Stanislas, 6.000 v. Ecosse, II, 10-11, 20-1, 34, 47. Voir Glasgow, Edimbourg. — Livres sur l'Ecosse à la B. N., II, 133.

Ecrivains, II, 367.

Edimbourg (300.000 h.). *La B. Carnegie*, II, 20-30. Vote pour le penny-rate, 10-11, I, 173. Livres rayés, II, 392. — Advocate's Library, I, 343, II, 6, 29. Dépôt légal, I, 266, II 169. — B. université, II, 185. — Outlook-tower, M. Geddes, II, 340.

Editeurs, voir Librairie.

Education office of Ontario. Four-
nitures de livres aux B., I, 372.

Eglises. Utilisation, II, 106.

Egypte, I, 377, Livres sur l'Egypte
à la B. N., II, 131.

Elberfeld, I, 216-7.

Elbeuf (18.729 h., R. 622.499 fr., c.
323.682 fr.), I, 128.

Elbing, I, 216.

Electricité. Ecole sup. d'électr. à
Paris, 4.000 vol., budget, 1.000
fr. Voir Techniques (Ecoles). —
Eclairage (voir ce mot). — Force
motrice; (Voir Chap. Bâtisse et
mécanique, II, 173), apport des
volumes, II, 184, compteurs, 194-5.

Elliot (George), II, 13, 35.

Empire (le Second). — Le déclin des
B., I, 7, 21, 138-9. Après l'empire,
293, 294. — Essais de B. popula-
ires, 167. — Architecture, I, 274,
II, 129. — I, 18, 228, 270. — Emu-
lation, II, 375-6. (Voir Avance-
ment).

Encombrement (l'), à la B. N., I,
261-6. Voir aussi Cat., Dépôt lé-
gal. A Washington, 239, II, 167. —
La Révolution et les B., II, 202-3.

Encouragements aux Savants et
gens de lettres, I, 195-6.

Encyclopædia britannica, St. des
grandes B., I, 338, 339, II, 54.

Engineering, I, 73, 335, II, 93.

Ennery (A. d'), II, 143.

Enseignement. — B., office et mu-
sée de l'instruction publique. Voir
Pédagogique (Musée).

L'Enseignement hors l'école,
par les B., II, 418.

— **Primaire** et ses progrès. Budget
comparé, I, 96, 194-8. Graphique,
295. Commission des B., II, 362.
Le « primaire », II, 411. Voir
Scolaires (B.). Ecoles (Amérique,
méthode *Séminaire*). — Sur l'en-
combrement des B. par le public
primaire, Voir Nationale.

— **Secondaire.** Budget, I, 196. Voir
Lycées.

— **Supérieur** et son délaissement
relatif. Budget des enseign. prim.
et sup. comparés, I, 194-8, 294-5.

Les B. spéciales, I, 51, 54-5. Voir
« l'Effort allemand », 209-229, 249,
310, 312. Etats-Unis, II, 55. Voir
Universités.

— **Technique.** Voir Techniques (B.)
et l'Effort allemand, I, 209-229. —
144. Amérique, II, 68, 70, 71.
Musées pratiques, 80. Cit. Carne-
gie, I, 72. Vienne, 359. Voir com-
merce, arts et métiers, Saint-
Etienne, etc.

Epernay (21.637 h., R. 747.823 fr.,
c. 157.239 fr.), I, 127, 131.

Epinal (28 000 h., R. 942.060 fr.,
c. 196.375 fr.), I, 125.

Enquêtes. — Les B. de France, I,
114 et suite, II, 119. — La science
dans les B., I, 97-110, II, 408.

Envois de l'Etat. I, 204-208. —
202, St. dans les diverses B., I,
66, 82, 109, 134, 149, 150, 153,
156, 310, 341. — Lecture de ces
vol., I, 39. Leur choix, 205-6. En-
combrement et frais, I, 140, 150,
207-8, 219, II, 10, 111, 172. Litté-
rature spéciale, I, 206-7, II, 117-8.

Equateur, I, 374.

Equitable Life Insurance Co (B. de
l'), II, 71-2.

Erckmann-Chatrian, II, 154, 300.

Erfurt, I, 216.

Erlangen, I, 212, 214.

Eschig (Max). Voir Musique.

Escorial (B. de l'), I, 351.

Espagne, notice, I, 350, 338. Livres
sur l'Espagne à la B. N., I, 285,
II, 131.

Essen. Fondation Krupp. II, 87-9.

Estampes (les) (1). Projet de B.
d'art, I, 52, 275, à la B. N., 289,
292, 303, 317. Classement, II, 266.

Etat (l') et les B. — Voir I, 193, le
sommaire du chap. « L'Etat, le
Budget de l'Etat (193-204) et les
envois de l'Etat. » (204-208) et t. II,
146. *De l'administration* 346-
359; L'Avancement, 372-383.

B. entretenues par l'Etat, I,
48-9, 59, 78, 193.

Centralisation. (Voir ce mot),
I, 141-159, 282. B. Scolaires (183-
186). Absorption : arts décoratifs,
I, 91. Ce qu'on exige de l'Etat.

(1) Dépôt légal des Estampes en 1908 : Seine, 2241 n^{os}. Province, 76 n^{os}. Le dépôt
légal devient de plus en plus lettre morte pour les Estampes, et la qualité est encore
pire que la quantité. Ce ne sont qu'étiquettes, marques de fabrique, vignettes et
autres dépôts intéressés. Le dépôt, en 1866, comptait pour Paris seul 3.797 est., et
3.668 photos, en 1876, 3.550 est. et 4.573 photos, en 1896, 1.940 est. et 570 photos.
Enfin on compte, estampes et photos réunis, ces 3 dernières années 1906-08 : 4.634,
2.841 et 2.241. C'est l'abolition d'une loi dont on se lasse d'espérer la réforme.

Les villes et l'Etat. (Voir Livres (B), 148, 191, 254-5, Paris et l'Etat, I, 176-180, 310, II, 8.

Contrôle et tyrannie. I, 86, 91, 104, 202, 289, 291.

Budget. Insuffisance des crédits pour les B. — I, 9, 21, 25, 46, 109-110. Demandes de crédits nécessaires, (B. N.), I, 310, 293. Musique, 85-86. Voir Budget.

Allemagne et France. Chap. L'effort allemand, I, 109-110, 209-229.

Formalités, prêt II, 352-4.

L'Etat éditeur et fournisseur. I, 186. — II, 118, 169, exploité par les éd., II, 400.

Rôle de l'Etat. I, 21, 56, 57, 70-1, 77, 132, 138, 240, 243, 257, 282-3, 314-6, 323-5, 331, II, 114, 118, 171, 326.

Voir Sénat, Chambre, Centralisation, Empire, Populaires, etc. Etats-Unis. Voir Amérique, Nord.

Etudiants. — Voir Enseignement, Universités. — Nombre (graphique), I, 295. — Paris : Association générale des étudiants, I, 74-6, son annuaire, I, 46. — Assoc. spéciale des ét. en médecine, 3.000 vol. — des ét. protestants, 10.000 vol., budget de 1.451 fr. pour livres et reliures, et de 744 fr. pour abonnements. — Aux Etats-Unis, Emplois, I, 309. Salles spéciales II, 254. Voir New-York. — Les ét. et la B. N., (leur admission, études, etc.). I, 27-8, 35, 37, 65, 233, 254, II, 328-9. — Maison des étudiants. Paris, I, 75. Lille, 220.

Eutin, I, 217.

Evanston, II, 68.

Evreux (18.900 h., R. 417.719 fr., c. 122.576 fr.). I, 128

Ewart. (Act). II, 8-11, 15. Voir Penny-Rate, Libre (B.). — Au Canada, I, 371. — I, 21, 329.

Examens professionnels dans les B. — I, 320, 328-330, à l'étranger, 329. Cit. de Garnett, I, 284. — 377, 381. — Trucages d'examens, I, 330, II, 376. — *Journal* des examens, ce qu'il coûte, I, 176, II, 101.

Expositions. Utilisation des châteaux de France et Exp. à la B. N., II, 208-211. — Mode de classement, II, 250-1. — Les B., expos. permanentes II, 26. — Exp. univ. de 1900, Rapports, I, 207.

Eymard (Gustave). I, 355, (imp. Aymard par erreur), II, 155.

F

Faguet (Emile), I, 233, II, 402-3, 410, 418.

Falaise (7.000 h., R., 210.404 fr., 654.107 fr.). B. mun. 16.500 vol. Budget, 450 fr. plus abonnements.

Fall River, II, 56.

Fauresmith, I, 379.

Fécamp (16.737 h., R. 356.606 fr., c. 107.096 fr.), I, 129.

Femmes. — Emploi dans les B. : I, 330, II, 118. Angleterre, II, 25, 95, 363. Etats-Unis, II, 51, 59, 60, 61, 77. — Strasbourg, 86.

— Romans de femmes : II, 151.

— Etudiantes à la B. N. I, 28. —

Lectrices de romans, Angleterre,

II, 35-36, 391, 394, I, 177-8.

Allemagne, II, 85, 88. — Compa-

gnies de bibliothécaires, 374, 378

— *Femina*. I, 114, II, 410.

Fermat, lu à la B. N., I, 39.

Fermo, I, 344.

Ferrare, I, 347.

Ferté-Macé (La). 6.488 h., R. : 85.497 fr., c. 37.499 fr. — B. mun. 13.300 vol.

Fervaa (Claude), II, 153.

Fétis, cit. I, 353.

Féval (Paul), II, 155.

Fiches. — Voir aussi Catalogue.

— La Fiche, Fiches et catalogues, II, 225-6. Rôle et emploi, 330-2.

Rédaction. Précision, II, 275-6.

(Voir le chap. « Cat. de la B. N. »,

273). Ce qu'elles coûtent, II, 292.

Ce qu'on peut y mettre, 335-7.

(Voir *Décimal* pour la notation et le dépouillement des périodiques.)

Fourniture de fiches aux B.

Projet de monopole. II, 118, 168,

171. Voir chap. Dépôt légal II,

160-172 (169). La B. sans livres

311-319 323-9. — En Amérique,

vente et produit II, 141-2, 112,

67, 75; emploi, 59. — Voir Biblio-

graphique (institut).

Appoint de traitement pour les fonctionnaires, I, 282, 307, 316, 323, II, 135.

Impression. Voir ce mot et *Dactyle*, (vitesse II, 283).

Format, II, 17, 290, 316-7, 326-8.

Orgue à fiches. II, 196. — Re-
liures mobiles. II, 171.

Fiction. *Voir* Roman, Poésie, Théâtre. Groupement dans les B. anglo-américaines. II, 40, 60, 262, 401, 404.

Figaro (le), I, 169, 233, 259, 302, II, 45, 47, 100, 368.

Finlande, I, 366.

Firminy (17.944 h., R. 352.005 fr., c. 73.600 fr.), I, 128.

Flâneurs à la B. N. I, 35, 51, 55, II, 94, 300, 304, 305, au British M., I, 259.

Flaubert (Gustave), II, 155. *Voir* Domaine public.

Fleuriot (Zénaïde), I, 377.

Flensburg, I, 218.

Flers (13.704 h., R. 324.034 fr., c. 89.613 fr.), B. mun. 13.000 vol., I, 130.

Fletcher (Index des périodiques), II, 240.

Florence. Notice, I, 348-9. St. 343, 346. II, 126. — Dépôt légal d'Italie, d'après le Bull. de B. N. de Florence : 1896-7 : 10.401, 10402 n^{os}. — 1900-1 : 9551, 5822 n^{os}. — 1903 à 1907 : 6093, 5536, 5400, 6879, 7058 n^{os}.

Fonctionnaires. — Chap. « Du Fonctionnaire, » II, 360-384 : comme on les dresse, 356. *Voir* Personnel, Bibliothécaires, Budget, Salaires.

Fonds (les), *Voir* le mot **Classement**. (Chap. Classement, II, 225). Anciens fonds des B. françaises, I, 134-5.

Foggia I, 344.

Foix (6.750 h., R. 113.747 fr., c. 60.955 fr.). B. mun. 13.600 vol. Budget. 870 fr. I, 130, 136.

Fontainebleau (14.190 h., R. 613.667 fr., c. 26.230 fr.), B. mun. 13.900 v. Budget : pers. 1.200, mat. 1.450 fr. — I, 130, 136. — Palais, II, 209.

Fontenay-aux-Roses (3.609 h., R. 73.499 fr., c. 48.737 fr.), I, 183.

Fontenay-le-Comte (10.326 h., R. 278.263 fr., c. 58.344 fr.), B. mun. 8.500 vol. 700 fr., I, 130.

Forlì, I, 344.

Formalités. *Voir* Administration, Admission. — Prêt, II, 352-4.

Format (le) des livres. Théâtres, II, 143. Romans, 153-4. Journaux, 156-7. — Mesures pour casiers, 186-9. Classement : II, 241-2. —

225, 231. — Format de catalogue, 290-1.

Forney (B.), à Paris (*Voir* aussi Arts décoratifs), 10.000 vol. 80.000 estampes. En 1906, consult. 94 868. Avec les 9 petites B. de prêt de documents décoratifs à Paris, le total a été en 1906 et 1907 de 133.826 et 135.663 prêts (1). Notice, I, 92-5. — 67, 168, 172, 176, II, 7. Emploi de couleurs pour le rangement des vol. par le public, 25, 178.

Fort-de-France, I, 379.

Fortescue, conservateur des imp. au British M., I, 285, II, 290.

Forwood (W. R.), cit. sur les B. livres, II, 19.

Fougères (23.537 h., R. 531.774 fr., c. 86.200 fr.), I, 126.

Fourah Bay, I, 379.

Foussier (legs), I, 166.

Fragonard, II, 211.

France. Consulter surtout la table en tête de l'ouvrage. — Dans l'Index *voir* les mots Nationale, Paris, Province, Universités, Populaires, Scolaires, les noms de ville, etc. *Chapitres principaux* : Ch. « Province, » I, 111-160. (Etat et tableaux des B. de France. 414). — Ch. « Populaires », 161-192. (Conclusions sur Paris et la France, 187). — Comparaisons générales, I, 338-41 ; — Allemagne, Ch. « l'Effort Allemand », 209. — La B. N. et le British M., Ch. « Trois nationales », 131. — Influence française dans l'Amérique latine, 372-6, au Canada, 370-2, etc.

Francfort-S.-Mein, I, 214-7, 343.

Franck (César), I, 83, 84, 271. II, 129, 362.

Francis, au cat. de la B. N., II, 287.

Frankfort (E.-U.), II, 56.

Franklin (Alfred), Guide des savants, des littérateurs et des artistes dans les B. de Paris. *Voir* Paris (note, dans l'Index). — I, 339.

Franklin (Benjamin), crée les B. par souscription, II, 51. — Lu à Boston, 67.

Frapié (Léon), II, 45.

Fréjus (4.190 h., R. 10.378 fr., c. 18.540 fr.), B., 5.000 vol. I, 131.

(1) En 1908, sur la proposition de M. Bellan, le Conseil mun. a rendu au budget d'achats de la B. Forney les 600 fr. détournés pour les conférences, qui avaient cessé sans avoir eu grand succès.

Freeman, II, 396.
 Freetown, I, 379.
 Fribourg (Suisse), I, 357.
 Fribourg-en-Brigau, I, 199, st., 212, 214. — Local, 220. — B. Pop. II, 87, interdite, 396.
 Fulda, I, 216.
 Fulton, II, 418.
 Furth, I, 218.

G

Gade, compos. mus., I, 241.
 Gand, notice, I, 355.
 Gap, (10.823 vol. R. 189.567 fr., c. 88.415 fr.), B., mun. 8.500 vol. 1.400 fr. (Pers. 800), I, 136.
 Gardiens, II, 369, 370 et s. *Voir* Personnel.
 Garnett, ancien conserv. du British Museum. Examens de bib., I, 284-5, 329, Cat. du British, II, 288.
 Garnier, éd., I, 373.
 Garnier (Jean), S. J. Classement des B., II, 230.
 Garofalo, Criminologie, II, 218.
 Gautier (Théophile), I, 377.
 Gaveau. *Voir* Musique.
 Gay, I, 155.
Gazette de Cologne (la), à la B. N., I, 274. II, 149.
Gazette de France (la), II, 101, 135.
 Geddes (A.), II, 340.
 Gendarmerie, I, 263, 271.
 Généalogie, I, 32, 33, 38, 40, 248, 257, II, 398. (*Voir* Borel d'Haute-riue, d'Hozier).
 Gènes, I, 346, 349.
 Genève, I, 357.
 Genlis (M^{me} de), I, 61-2.
 Gens de lettres. *Voir* Lettres.
 Gens de mer. *Voir* Marine.
 Géographie. — Soc. de Géogr. à Paris. 60.000 vol., 6.000 cartes ou recueils, 22.000 photos, 2.200 portraits, etc., I, 50. — Service géog. de l'armée, 2.600 vol. *Voir* Berlin, I, 223. — St., accroissement des publ. en Allemagne, I, 272. — A la B. N. Insuffisance du dépôt légal, I, 268. *Voir* Cartes et plans. — Londres, Royal G. Soc., 4.420 membres. B. 50.000 vol., 110.000 cartes, 40.000 phot.
 Géologie. — Soc. géol. Paris, 20.000 vol., plus 800, coll. de périodiques. Londres, G. Soc. of London, 1.330 membres. B., 20.000

v. — Geological Survey, U. S. A. I, 235, 241.
 Georgetown, I, 384.
Gesammlkatalog, I, 222, II, 321, 330. *Voir* Universités. Bibliographie.
 Giard, cit. sur les Sc. dans les B., I, 106.
 Giessen, I, 212, 213, 219, 221.
Gil Blas (le), II, 153.
 Gilette (M^{me} F.), II, 45.
 Gille (Philippe), II, 47.
 Gissing (George), II, 45.
 Giry, cit. sur l'Ec. des Chartes, I, 332.
 Gladstone et le prix des livres, cit., II, 38, 45, Salaire des B., II, 364.
 Glasgow. — Corporation Lib. (Mitchell Lib. et districts). Notice II, 14-19. Budget, I, 342. Prêt, B. des quartiers, I, 113. 175. Cat., II, 16-7, 220, 259. — L'Ecosse, II, 20-1. — Dons au Chili, I, 376. — B. Université, 200.000 vol. Bud-54.525 fr.
 Godin (E.), de la B. N., cit., II, 372.
 Goethe, II, 387, interdit à Vienne, 396. Collections sur G. II, 72.
 Gomez Carillo, I, 376.
 Goncourt (Edmond de), II, 222, cit. sur les legs, 385.
 Göteborg, (Gothembourg, 170.000 hab.), I, 368. B. mun. (Don Rens-tröm, 266.000 fr. pour constr. et 133.000 pour livres.) Budget, 54.000 fr. Inst. moderne. En 1906, visiteurs 17.660; livres lus sur place (outre ceux à la disposition), 9.750, prêt 9.952. — Les chiffres de 1896 étaient 8.603. 5.311, 5.317, en 1891, 5.185, 2.568, 4.820. — En outre, une B. populaire, (don Dickson, 133.000 fr.) dont la construction, toute moderne, a été achevée en 1897. (Salle de lecture, de prêt, de dames, de journaux etc.). En 1898, année d'ouverture, 132.757 visiteurs, 25.310 prêts.
 Gotha, I, 213, 216.
 Göttingen, St., I, 212, 214. — 219. Bâtiments, I, 220, II, 81, 187.
 Gounod, II, 387.
 Graesel. *Traité de Bibliothéconomie*, trad. par J. Laude, I, 210.
 Gran, I, 362.
 Grande-Bretagne. *Voir* Angleterre.
 Grande Encyclopédie (la), I, 25, 153, II, 415. *Voir* Référence.
 Grands Ecrivains de France (collect. des), à la B. N., I, 25.

- Grant, II, 12.
 Graphiques, de l'accr. du Dépôt légal, I, 286, de la B. N. (Public, personnel, acq.), I, 294, de l'ens. prim. et sup., I, 295.
 Grasse (20.305 h., R. 515.569 fr., c. 100.974 fr.), I, 129.
 Graz, I, 360.
 Gray (6.679 h., R. 219.049 fr., c. 29.849 fr.) B. mun., 10.500 vol. Pers. 900 fr. Matériel 400 fr., I, 130, 136.
 Grèce (la), St., I, 338. Notice 363-4. — II, 116, 384.
 Gréville (Henry), II, 41.
 Greifswald, I, 212, local, 220. II, 81.
 Grenade, I, 351.
 Grenoble (73.000 h., R. 3.648.519 fr., c. 797.350 fr.), B. mun., au musée, 192.000 ouvrages, (soit 25.000 vol.) B. univ. et B. de l'Ecole de médecine. — I, 117, 421, 135, 219, 220, Ecole d'électricité, I, 213.
 Gröningue, I, 356.
 Guéret (8.058 h., R. 218.439 fr., c. 11.885 fr.), B. mun., 14.100 vol. Pers. 800 fr., Matériel 450 fr., I, 130, 136.
 Guerre des livres (la), (*Times Book-Club*), II, 31, 43 à 48. Voir Librairie.
 Guerre (Ministère, Ecoles, B., etc.) — Voir Militaires (Sciences).
 Guides des Bibliothèques. Voir annuaires.
 Guilbert (Yvette), II, 299.
 Guildhall Library (Lib. of the Corporation of the City of London), 135.000 vol. ou br. Achats 25.000 fr. par an. B. libre depuis 1873. I, 168.
 Guillaumin, II, 45.
 Guimet (Musée). Budget du Musée, 45.000 fr., B. 30.000 v. 5 à 6 lecteurs par jour? I, 48.
 Guingamp (9.212 h., R. 134.906 fr., c. 23.556 fr.) B. mun., 600 fr., I, 130.
 Gyp, II, 152.
- H**
- Hagen (Westphalie), I, 218,
 Haïti (Livres sur Haïti), II, 132. — Un Musée, mais pas de B. importante à Port-au-Prince.
 Halévy (Ludovic), lu à la B. N., I, 34.
 Halifax, I, 372.
 Hall, II, 76.
 Hall Caine, II, 36, 40, 44.
 Hallays (André), cit. sur Avignon, I, 132.
 Halle (B. Univ.), I, 210, 212, 214, 216, bâtiments. 220. II, 81.
 Haller (Albin), de l'Acad. des Sciences, chimie, cit., sur les Sciences dans les B., I, 104.
 Halluin (16.058 h.), R. 220.646 fr., c. 109.539 fr.). Bas de bibliothèque.
 Hambourg (303.000 hab.). Notice, II, 86. st. I, 214, — I, 343 — B. de la Hamburg-Amerika G. I, 370. — Institut. de Marine (Deutsche Seewarte), 29000 vol. — Soc. d'histoire naturelle, 400 membres, aidant puissamment par dons, échanges, bibliogr., etc., la B. de la Ville.
 Hammerfest (2.300 h.), I, 370.
 Hanotaux, I, 331.
 Hanoï (100.000 h.). B. récente. — Ecole fr. d'Extrême-Orient. B. de 4.000 vol. européens, plus livres et mss. orientaux; plusieurs ont été déposés à la B. N., I, 283, II, 207.
 Hanovre, I, 213, st. 216; II, 134.
 Harbulot, cit. sur B. pop. en Espagne, I, 351.
 Harduin (H.), Discussion avec C. Pelletan, I, 81. — Cit. sur l'avancement, II, 372.
 Harinath De, bibl. à Calcutta, I, 380.
 Harrisburg (E. M.), st. B., II, 57.
 Hartford (Conn.), Notice, II, 55, 59.
 Harvard (Université), II, 51, 68. — I, 98, 234, 343, II, 49, 55, 199.
 Hastings, architecte (New-York Public Lib.), II, 73.
 Haug, prof. géologie, Fac. Sc. Paris, — Cit. sur les Sciences dans les B., I, 104.
 Hautes-Etudes (Ecoles des), salle spéciale à la B. de la Sorbonne. I, 54.
 La Havane, I, 373-4.
 Le Havre (132.430 h.; R. 5.788.754 fr., c. 1.293.142 fr.), I, 117, 122, 141, B. popul. 167, — 131, 139. — Livres prêtés en 1886, II, 402-3.
 Heidelberg, B. univ., st., I, 212 et 214, 221. — Le château, 227.
 Heiligenkreuz, I, 360.
 Helmholtz, lu à la B. N., I, 38.
 Helsingfors, I, 366.
 Hémérothèques, II, 100-8. (B. de journaux, proposées par M. Henri Martin en 1900). Voir Journaux.

Hénin-Liétard (16.016 hab. R. 173018 fr., c. 55.103 fr.). — Pas de B.

Hennequin (Chanoine), legs à la B. de Troyes, I, 135.

Henty, lu à Londres, II, 13.

Hérédia (J.-M. de), ancien conservateur de la B. de l'Arsenal, I, 62, 326-7, 331. Poète, II, 37.

Hérédia (S. de), ancien ministre, cit. sur les Budgets des B., I, 342. Œuvre des B. pop., II, 7.

Hermannstadt, I, 362.

Herold (Ferdinand), préfet de la Seine. A propos des B. pop. II, 7

Hérouard, prof., Fac. sciences, Paris, cit., sur la zoologie dans les B., I, 105.

Hervieu (Paul), II, 41, 155,

Hesdin, (2.669 h., R. 50.955 fr., c. 6.924 fr.) B. 7.373 vol., budget, 210 fr. — I, 136.

Hetzal, éditeur, II, 154, 377.

Heures (Livres d'), d'Anne de Bretagne, I, 8, II, 211. Catalogue, Voir Lacombe.

Heures d'ouverture des B. Voir Horaires.

Hierarchie. Voir Administration, Personnel, Fonctionnaires, Avancement. — Assurée par le système d'incompétence, II, 363. — A la B. N., I, 258, 279, 281.

Hildesheim, I, 216.

Hill (Rowland), II, 8.

Hindous, Hindustan, Inde, I, 380.

Hinrich (cat.), I, 272.

Histoire.

Accaparement des B. par l'Histoire. Voir. « La Science dans les Bibliothèques, » I, 97-110 (MM. Stein, Aulard, 107-8). — « Chartistes contre gens de lettres », I, 314-336. — Préface, I, 9, 19, 21. — 42-3 et 282-5, (B. N.) — 56-9, 138, Reims, 153, — 200, 233. — II, 403-6. Voir Archéologie, Chartistes.

Livres historiques. — St. des publications hist., I, 272 (Allemagne), II, 135, 149 (B. N.), à St-Etienne, I, 156.

Lecture. L'histoire et le roman, II, 398-9, 405-7, Lecture à la B. N., I, 31, 32, 36.

Catalogues historiques de la B. N. Voir Nationale.

Historique (Bibliothèque) de la Ville de Paris. Au Musée Carnavalet. Aux 6000 v. et 14000 est. légués en 1872 par J. Cousin, de nom-

breux dons sont venus s'ajouter (A. de Liesville. 7000 v.), et l'on parle aujourd'hui de 400 000 v., brochures, etc. — Consacrée à l'histoire de Paris et de la Révolution, I, 108, 265.

Holden, B. pop., à Reims, I, 154.

Hollande, 338. Notice, I, 355-6. Production de librairie, I, 295, II, 159.

Holzmann (Dr M.). Adressbuch, I, 357-8.

Homère, I, 98, comment il nous est parvenu, II, 200-204. — Classement, II, 269, 288.

Honfleur (9.451 h. R. 221.727 fr., c. 106.850 fr.), 5.580 vol. I, 130-1.

Hongrie, notice, I, 361.

Hope (Anthony), lu à Londres, II, 13.

Hôpitaux. — A Paris, 22 hôpitaux ont des B. de quelque importance, soit pour les malades, soit pour les médecins. Les principales sont : Bicêtre, 5.000 v. Cochin, 6.000. Hôtel-Dieu, 2.800 vol. pour les malades et 5.000 pour les internes, Lariboisière, 5.000 v. (p. internes), la polyclinique H. de Rothschild, 10.000 v. (obstétrique, gynécologie, etc.), Ricord (6.000 v.) et St-Louis (20.000 v., mal. de la peau), Ste-Anne, 4.000 v. pour les malades, la Salpêtrière (internes, 6.000 v. et don Charcot, 8.000 v. Malades, 5.000 v.).

Hommes de lettres, voir Lettres.

Horace, lu à la B. N., I, 27, au Havre, II, 402, 403.

Horaires dans les B. — Importance, influence, etc., I, 137, 189, 255, II, 6, 11, 29, 60, 117, 415. Exemples : Paris, la B. N., I, 6, 40, 46, 67, 78, 179, 302-4, 307. Bizareries, Ste-Geneviève, I, 43, 66-7. Arts et métiers, 73. Forney, 94. Voir aussi Arts décoratifs, I, 89, Sorbonne, 119 et les populaires, 41, 183. Province, Alençon, II, 222, Amiens, I, 160, Auch, 152. Bordeaux, 140, Chaumont, 134, Lorient, 150, Reims, 153-4, Rouen, 149, St-Etienne, 156-7, et l'Index aux noms de villes. — *Etranger*, I, 10, 20, 55. Voir. *Libres* (B.). Londres, 169, 171, 253, Angleterre, 190, II, 6. Edimbourg, 23-25. — Allemagne, I, 215, 217, 224, Bruxelles, st., I, 353, Amsterdam, 356, Vienne, 358, Trieste, 360,

Prague, 361, Athènes, 363-4, Christiania, 369, Calcutta, 380, Pondichéry, 383, Tokyo, la plus matinale, 386, Osaka, 387. — Washington, 236, **304. Voir** aussi Eclairage.

Hortzchansky (A.), I, 222.

Hozier (D'), armorial. — A la B. N., I, 32-33, 38, II, 216.

Hugo (Victor), lu à la B. N., I, 36, 38, 161, 248. — à St-Etienne, I, 156, — à Londres (British M.), 260, (Mudie), II, 41, au Havre et à Bône, 377-8. — Vente, II, 143, 154-5, 206. Affiche d'Hernani, 165.

Humoristes (les), lus à la B. N., I, 39.

Huret (Jules). Cit. sur la B. Krupp, II, 87.

Hyderabad (Dekkan), I, 383.

Hydraulique (l'), dans les B., II, 184.

Hyères (17.790 h., R. 458.279 fr., c. 214.231 fr.), I, 128.

I

Ibsen, II, 76, II, 142, 222, 408.

Iéna, I, 212, 313, 234.

Illustration (l'), II, 25.

Imbert de Saint-Amand, I, 377.

Imprimerie. — *Imprimés*, Accroissement des livres. *Voir* Librairie.

— *La découverte de l'Imp.* et les B., II, 200-4, 247. *Voir* Dactyle. —

Dépôt légal (*Voir* ce mot), II, 160, 286,

— Impression des Cat., II, 95, 282-6, 240, 244, 289. *Voir* les mots Fiches. Dactyle. Catalogues.

— *Imprimerie nationale*. B. de 18.000 vol. — Imp. du Cat. de la B. N., II, 242-8.

— Imprimeries installées dans les B., Washington, II, 237, Berlin, 283.

Incendies. Alexandrie, I, 273, II, 199, 203, Louvre, Palais-de Justice, II, 202. *Voir* Avocats, Cassation. Turin, I, 348, Birmingham, II, 14.

Incompétence (Système administratif), II, 363, 376.

Incunables, II, 200, 213. *Voir* archéologie, chartistes.

Inde. Notice, I, 380, 17. Livres sur l'Inde, 87, B. N., II, 131. Envois de Mudie, 40-1.

Index. *Voir* Dewey (Indexing), Fortescue (Subject-Index), et Cat.

Indianapolis, II, 57.

Indo-Chine, I, 382. Livres à la B. N., II, 131.

Industrie. — Ecoles, B., etc. *Voir* Commerce, Techniques (Ecoles), Arts et métiers, et Libres (B.). — Livres sur l'Ind., I, 272. — Lecteurs. B. N., I, 36. — St-Etienne, I, 156. *Voir* Lille (Musée houiller), Roubaix. — Reims, I, 153. — B. pop. de Paris, I, 175. — B. Carnegie à Edimbourg, II, 26.

Informations (Services d'). Berlin, I, 222, Washington, 239, 242-4, etc. *Voir* Renseignements.

Ingénieurs. *Voir* Industrie, Ecoles, etc., B. de la Société des ing. civils à Paris, riche en périodiques.

Innsbruck, I, 350.

Inscriptions (Académie des), I, 289 321, 336. *Voir* Institut.

Inspection (Académique), budget, I, 196, — des B. *Voir* Administration, Fonctionnaires. — Inspectorat des B. en Hongrie, I, 361.

Installation des B. Voir Aménagement. Architecture. — En France, I, 8, 10, 20. Les Universités (Cit. Laude), I, 224, les Populaires (Cit. Chevalley et Saint-Albin), 166. Paris, la B. N. (Chap. « Le Grand Cimetière », II, 123-159). — Ste-Geneviève, 65-6, Ass. étudiants, 74-5, Touring Club, 88, Arts déc., Forney, 89-95. Province, I, 133-4, Lyon, 144-5, Marseille, 146, la Méjane, 148. Reims, 154-5, St-Etienne, 156-7, etc. — I, 136, II, 7, 8, 66. *Voir* Alençon, Alger, etc. — Etranger, *voir* Glasgow, II, 15, Edimbourg, 24-25. Madras, 381, Hyderabad, 383. *Voir* les grandes B., Berlin, Washington. New-York, etc. — Etats-Unis, II, 64-9. Osaka, I, 387, etc.

Institut de France, I, 195-6. B. de l'Inst. env. 400.000 vol., plus la B. du Musée Condé à Chantilly. La Mazarine (*voir* ce mot), est logée dans le palais de l'Institut, I, 48, 67. — *Académie française*, II, 45, — des *Inscriptions* et Belles-Lettres, I, 321, 336. — Allusions, I, 34, 53, 325, 336, 339, II, 140.

Institut catholique. Paris, B. 160.000 v., Budget, 6.000 fr.

Institut Pasteur Voir Pasteur.

Institut int. de bibliographie. Voir Bibliographie (instituts).

Institut nat. agronomique, Paris, 25 000 vol.

Institute Smithsonian, (I, 54).
Voir Washington.
Instituts héraldiques, I, 32-3.
Voir Généalogie.
Instituteurs. B. cantonales, I, 354,
 Prêt gratuit, I, 152, 153. Emplois
 de bibl., II, 185, II, 111. *Voir* Sco-
 laires (B.).
Instruction publique. — *Minis-
 tère*. Budget 1909, fr. :
 Instr. publ. 274.513.600
 Beaux-Arts : 18.497.706
 Total. 293.011.306
 Détail, 1909 : *Voir* Nationale (B.).
 B. publiques : Personnel, 147.500.
 Matériel 63.900. Cat. des mss. et
 incurables, 15.000. Services géné-
 raux des B. et Archives 39.000.
 Souscriptions scientif. et litt., B.
 mun. et pop. Echanges internat.,
 173.000 — Ens. primaire. (Maté-
 riel, B. Scolaires). 310.000. Œu-
 vres complémentaires de l'Ecole,
 700.000. — B., office et musée de
 l'Enseig. public, 52.950 Encou-
 ragements aux savants et gens de
 lettres, 172.000. Etc.
Voir Ch. VI. *L'Etat, le Budget
 de l'Etat et les Envois de l'Etat*. I,
 193-208. Budgets 1846-1906, 195-6.
 B., office et musée de l'Ens.
 public. *Voir* Pédagogique.
Direction des B. Voir Admi-
 nistration. — *Prêt*. Formalités, II,
 353.
Voir Enseignement, Universités,
 Scolaires, Populaires, etc.
Intransigeant (I'), II, 100.
Inventaire Définition, II, 212-3, uti-
 lité, II, 335. A la B. N., I, 285,
 II, 275, 281. *Voir* aussi Catalo-
 gues.
Irish Times, II, 25.
Irlande (I'), I, 386, II, 34, 47. —
 Livres sur l'Irlande, 133.
Islande. Notice, I, 367. — II, 51.
 Le Cat. de la B. de Reykjavik,
 publié en 1842, comptait 6.000
 vol.
Israélites (B.). *Paris*, Bib. de
 l'Ecole normale israélite ; 30.000
 vol., Alliance israélite, 20.000 v.
 Ecole rabbinique centrale, 15.000
 vol., I, 30, 48. — Berlin, 233.
 Vienne, 359. Budapest, 362, New-
 York, II, 70, 71. — Livres en ju-
 dish à Londres, II, 40.
Issoudun (14.000 hab., R. 267.611 fr.,
 c. 30.432 fr.). B. mun., 925 vol.,
 budget, 1.100 fr.

Italie. Notice et tableau, I, 344-9.
 St., 338-41. — Italiens, I, 24, II,
 34. — Cat. d'Hist. d'Italie à la B.
 N., I, 285. Livres sur l'Italie, II,
 149. — Production de la librairie
 ital., I, 295 et St. au mot Flo-
 rence dans l'Index.
Ivry (35.500 h., R. 769.039 fr., c.
 199.481 fr.), I, 124.

J

Jackson (E.-U.), II, 57.
Jacob (P. Lacroix), le bibliophile,
 I, 61.
Jadart, cons. de la B. et du Musée
 de Reims, cit. sur la B. de Troyes,
 I, 133.
Jamaïque, I, 384.
Jammes (Francis), II, 408.
Japon. Notice, I, 386-9. Livres sur
 le Japon, II, 76, 87, à la B. N.,
 131. — Sur les progrès du Japon.
 I, 204, 229, 272, 295-6, 298, 338.
Jardins (B. de prêt dans les), II,
 369.
Jassy, I, 362.
Jaurès (Jean), I, 175.
Jeanne d'Arc, II, 76.
Je Sais Tout, revue, I, 6.
Jeniseisk, I, 366.
Jersey city, II, 57.
Jésuites. Les 5 bibl. des Jésuites à
 Paris sont aujourd'hui dispersées.
 Celle de la Rue Lhomond, conte-
 nait 75.000 vol., rue de Vaugi-
 rard, 60.000, les autres ensemble,
 65.000. — B. de Reims, I, 152, de
 Toulouse, 135.
Jeunesse, juvénile, etc. — Classe-
 ment des livres pour la jeunesse,
 II, 252-4. — *Juvenile Section* dans
 les B. anglo-américaines. II, 11,
 26 (Edimbourg). Dayton, 60, etc.
 — Enseignement en Amérique
 61-64. *Voir* Washington, New-
 York. Sections à organiser en
 France, II, 110, *Voir* Scolaires.
 — Jeunes gens employés dans
 les B. II, 363. — La jeunesse des
 fonctionnaires, 379 et suite, 383.
Jewett, I, 295.
Jeanne (Guides), I, 46, 118, 153.
Joigny (6.057 h., R. 172.205 fr., c.
 41.655 fr.), 18.000 vol., Budget
 1.720 fr. (Pers. 750). I, 130, 136.
Journal (le), II, 16, 45.
 — de la Librairie. *Voir* Li-
 brairie.
 — des examens, I, 176.

Journal des math. élémentaires, I, 156.

— des savants, I, 43, 195, II, 101.

Journalistes, à la B. N., I, 13, 28, 35, 77, 255-6, 258. — Opinion de M. Lot, I, 314. — Loterie de la presse, II, 114.

Journaux (Voir aussi *Périodiques*). — II, 91-3 et 98-108. 115-6. — J. de province à la B. N. 156-8. St. des journaux, I, 294-5, II, 102, 137, etc.

Sur l'importance des journaux pour le succès des B. livres constituées par 3 salles : Journaux, Référence, Prêt. Voir en outre la Préface, I, 10-1, et I, 171, 187, II, 4-7, 11-2, 24. — Rôle historique, 124, documentaire. Voir Référence.

Création d'*Hémérothèques*, I, 275, 311, II, 400 (-115). — Les j., informateurs des sciences sociales, I, 79-81.

La Critique littéraire dans les journaux, II, 44-7. Remplacée par l'accès aux rayons, 63, 394. — Feuilletons, II, 408. Les lecteurs de journaux à la B. N., I, 28, 32-4, 36, II, 386. Au Bristih M. St., I, 251-2. (Voir St., 1906 dans l'Index), à Reims, I, 153. Pupitres pour journaux, II, 195.

Justice. — (Bibl. du Palais de), à Paris.

On en compte 6 grandes : avoués de 1^{re} instance, avoués d'appel, avocats (Voir ce mot), Cour d'appel, 12.000 vol. Cour de cassation et avocats, Voir Cassation.

Ministère de la Justice B. 10.000 vol., et B. du com. de législation étrangère, 60.000 vol. Budget 20.000 fr. 3 Cat. publiés, I, 49, 52.

Ecoles et Facultés, Voir *Droit*.

Juvénal, I, 27.

Juvenile rooms. Voir *Jeunesse*.

K

Kant, lu, II, 12, 13. Collect. sur Kant, II, 72.

Kayser (Bibliographie), II, 307.

Kandy. (Oriental Lib.). Voir *Ceylan*.

Kazan, I, 366.

Keene Valley, II, 65.

Kensington Museum, à Londres, St., I, 170, 260. Cat. avec périodiques dépouillés, I, 91, 260, II, 95.

Kharkoff, I, 365.

Khartoum, I, 379.

Kiel, compos. mus., I, 241.

Kiel (Allemagne), I, 212, 219.

Kiev, I, 366.

Kimberley, I, 379.

Kipling (Rudyard), II, 36, 37, 38, 40. — La Book War, 44.

Klagenfurt, I, 360.

Klausenburg, I, 362.

Königsberg, I, 212, 214, 220.

Kremsmünster, I, 360.

Koch (le Dr), à Berlin, I, 222.

Kock (Paul de), II, 403, 410.

Koelnische Zeitung (la), I, 274, II, 149.

Krupp (Fondation), à Essen, I, 215.

Notice, II, 87-9.

Kyoto, I, 387.

L

Laboratoire (B. de). Voir la Science dans les B. I, 97-110 (cit. Riban, 104, Chantepie, 106, Bonnier, 105). — Palliatifs, 202-4, 254. — Laboratoires de la vie ordinaire, II, 413 et suite.

Labrousse, architecte de la B. N., I, 66, 274, II, 123, 129, 134.

Lacombe (P.), cat. des livres d'heures, I, 310.

Lacroix, éd. des *Misérables*, II, 41.

La Fontaine, II, 362.

La Harpe, II, 402, 404, 407.

Lagny, (5 560 h., R. 135.036, c. 40.913 fr.), B. mun., 11.050 vol. 500 fr.

La Haye, I, 343, 355-6. B. Royale, chiffres de lecteurs et commun. en 1905, 55.507 et 134.644, en 1906, 63.262 et 130.134. Ce dernier chiffre se décompose, (milliers de vol.) en : histoire 24, belles-lettres 22, Beaux-Arts 19, Sciences 7, droit 25, théologie 15, polygraphie et journaux 19, le reste beaucoup moins. Le Bulletin annuel des nouvelles acq. enregistre chaque an 2 à 3.000 ouvrages. — *Conférence* de La Haye, II, 148.

Lahore, I, 382.

Laibach, I, 360.

Laire (le P.), dons aux B. de Sens et Auxerre, I, 135.

La Jeunesse (Ernest), cit., I, 28.

Laloy (le Dr), cit. sur les Sciences dans les B., I, 106, 107.

Lamartine, I, 61.

Lambezellec, (19.916 h., R. 59.846 fr., c. 35.900 fr.), I, 128.
 Landowska (Wanda), II, 130.
 Langlois (Ch.-V.), dir. du Musée pédagogique. — Sur la réforme des B. (Articles du Temps), I, 319-321, 325, 330. — « Questions d'enseignement supérieur », I, 96, 164, st. des B. popul. 114. — Cit. sur les bibl. américaines, II, 77, 79. — Sur les envois de l'Etat, I, 205-6. — II, 396-7.
 Langres (9.803 h., R. 461.306 fr., c. 43.711 fr.). B. mun., 4.500 ouvrages, I, 130, 136.
 Langues, linguistique. — *Langues orientales vivantes* (B. de l'Ecole spéciale des), 60.000 v. Budget d'achats et rel. 2.300 fr. — St. des livres sur les langues, I, 272, à la B. N., II, 140. — *Glasement* par langues, II, 250.
 Lansing, II, 57.
 Lanson, II, 409.
 Laon, (15.300 h., R.: 386.578 fr., c. 64.112 fr.), st. I, 129, 135. Notice, II, 112.
 Laplace, I, 205.
 Larousse (le), relié en fer, I, 271; enchainé, II, 195; — I, 25, 248, 254, 256, 257, 271, 335, II, 179.
 Laude (J.). *Les B. universitaires allemandes et leur org.* I, 191. Trad. de Graescl. Traité de bibliothéconomie, I, 210, cit. sur l'install. de la Sorbonne, I, 221.
 Laurentienne (B.), à Florence, II, 126.
 Laurie (André), I, 377.
 Lausanne, I, 357. B. de la fac. de théologie, 42.000 v.
 Laval, (29.751 h., R. 712.461 fr., c. 159.307 fr.), I, 125, 141.
 — Univ. Laval, au Canada, I, 371.
 La Vaudère (Jane de), à la B. N., I, 39.
 Lavedan (Henry), II, 41, 155.
 Lavisce (E.), II, 286, 290.
 Lavoisier, II, 97.
 Lavoix (Henri), rapport sur la B. Sainte-Geneviève, I, 67.
 Leconte de Lisle, I, 327, II, 37, 409.
Lecture. 1° *Auteurs lus.* Voir chaque auteur cité à son nom dans l'Index. Nous indiquons ici les principales études ou listes collectives : *France.* Voir le chapitre I. « Le Public et la B. nationale » I. 23-44 avec tableaux de lecteurs et auteurs lus (35-40), — le dernier cha-

Lecture.

pitre : « Ce qu'il faut mettre dans une B. », II. 395-417 (st., d'auteurs lus, Le Havre, Le Mans, Pau, Bône, 402-4.) St-Etienne, I, 156. Voir pour l'Angleterre, — le chap. la « Guerre des Livres », (II, 31-48), Mudie, 40-1, Newcastle, 12, Londres, 13.

2° *Lecteurs. Leur nombre et celui des communications.* St. nombreuses. Voir le nom des villes dans l'Index, et, ci-dessous, (3°) les listes par genre d'ouvrages. — *Causes d'erreurs* dans les st., I, 139-140, II, 11, 12, 24. — Principales listes de villes, tableaux détaillés, tableaux décennaux etc. : *Les grandes B. du monde*, I, 342. — *France*, B. N. Voir *Nationale* (I, 252-3, 285, graphique, 295, etc.). Sainte-Geneviève, I, 65 et Index, Touring-Club, 88, Arts décoratifs, 89, Ch. de commerce, 68, Lorient, 150. Rouen, 149 — Populaires : 113. Les B. municipales de Paris, 172, 187. — *Etranger.* Allemagne, I, 215-7. Verviers, I, 355. Italie, 346-9. Angleterre, II, 14. Br. Museum, I, 251. B. de Londres, 170. Etats-Unis, II, 56-8. New-York, 74-5. Montevideo, 374-5, Sydney, 384-5, etc.

3° *Lectures* (Tableaux par genre d'ouvrages consultés, professions des lecteurs, etc.). — *France*, Les départements et le o/o des lectures, I, 187. — B. N. Salle de travail, Voir chapitre, I., 35-40. Salle publique, I, 180. Mazarine, 67 et Index. Arts décoratifs, 89-90. Lyon, 141, Rennes, 134-5. Populaires, Roubaix, Voir l'Index. Paris, I, 177-8. — *Etranger.* Berlin, B. Royale, I, 225. Populaires, II, 85-8. B. Krupp, à Essen, II, 88. Bologne, I, 349. Bruxelles, 352-3. Buenos-Ayres, 375, Grèce, 363-4. Liverpool, II, 18-9. Londres, I, 170, II, 13, Newcastle, II, 12, Santiago-du-Chili. (st., langues et sujets), I, 376-7, Osaka, 388. Tokio, 386, etc.

4° *Statistiques par saisons et mois*, I, 24, 88, 142, 251-2 (Br. M. et B. N.), 304, Bologne, 349, 377, II, 88. — *par heures du jour* (Voir aussi *Eclairage*). Arts décoratifs, I, 89, Washington I, 304, Bologne, 349, Bruxelles, 352, Santiago-du-Chili, 376-7, etc.

Lecture.

5^e *Notes* sur le public, types, professions, sexe, etc. : B. N. Chap. I^{er}, (1, 24 5, 31-5), 356-9, Arts déc., 89-91, Lorient, 150, St-Etienne, 156, B. municipales de Paris, 177-8, de Paris et de Londres, 189-90. Berlin, B. royale, 225, et B. pop. II, 85. British M., II, 255. Japon, 388. — *Voir Jeunesse*. — Les B., la lecture et le peuple, I, 182, 3, 189. *A bas les populaires*, I, 61-3. — Les *Anglo-Saxons*, I, 340, II, 50 1, 104, et le Chap. « la Guerre des Livres, » II, 31-48. — Les *Slaves*, I, 258-9, 364-6.

6^e *La Lecture en commun. Service municipal. Son rôle social*, II, 1-5, 32, 50, 103-4, 120, I, 388. *Aux Colonies*, I, 379. *Lecture à haute voix*, bibl. verbales en Orient, I, 378, 382. — *Lecture sur place. Voir* Prêt, Référence, Périodiques. — *Choix des lectures*. Comment on choisit ses livres, II, 104-5. *Voir* Chap. « Le choix en bibliographie, II, 330-345. » — *Où il fait bon lire. Le Confort et le public*, II, 7, 104-5, 207-9.

Lee, II, 44,

Leeds, II, 14.

Léfranc de Pompiignan, I, 135.

Législation étrangère (B. du Comité de), *Voir* Justice.

Légrand (Louis), dess., II, 135.

Legras, cit. sur Dijon, I, 220.

Legs. *Voir* Dons.

Leipzig, I, 226, 343, Budget, 199, st. (Univ.), 212, 214, bâtiment, 210, 220, dons, 376. — En outre B. de Soc. diverses (Sciences nat. 12.000 vol., Palestine, 10.000 v., etc.).

Lemaitre (Jules), II, 41.

Lemberg, I, 366.

Lenox (James), don, II, 52. Fusion dans la New-York Public. Lib., II, 70, 73.

Léon (Espagne), I, 351.

Lens (27.744 h., R. 378.428 fr., c. 74.294 fr.), I, 125.

Le Roux (Hugues), I, 295.

— (Xavier)), II, 163.

Leslie Stephen, II, 39.

Le Soudier, recueil bibliogr., II, 313.

Lettres (Gens de) et les B. — *Voir* Chap. « Chartistes contre gens de Lettres », I, 314-336. — A l'Arse-
nal, *Voir*, I, 59, 62, 64.

— Belles-Lettres. *Voir* Littérature.

— *Société des gens de Lettres*.

La Soc. des gens de lettres, qui a son hôtel, a aussi un bibliothécaire, membre du comité, 5 à 6000 romans et même quelques autres ouvrages, mais pas de bibliothèque. Ni salle pour lire, ni crédit. — La Soc. et les droits d'auteurs, I, 370, II, 46, 429.

Levallois-Perret (61.920 hab. Recettes totales 2.004 684 fr.) B. mun., budget pour 1908, 4400 fr. — St., I, 123, 181, — 139.

Lever, II, 12.

Lévy, maire du XI^e arr. à Paris, 1865. Ouvre la 1^{re} B. pop. I, 172.

Lévy (Michel et Calmann) éd., II, 41, 378.

Lewes, II, 39.

Leyde, bg. de l'Univ., I, 199, 356.

Liard, cit. sur les B. de laboratoire, I, 104.

Libourne (19.000 hab.; R. 540.682 fr., c. 107.267 fr.), I, 128. Un cat. impr. en 1897 décrit en 460 pages les 4.141 ouvrages de la B.

Librairie (commerce des livres, éditeurs, publications, etc.). *Voir* aussi *Location*.

St. des publications.

France (1). — St. du dépôt légal en France, (graphique), I, 286-295. *La Production française. Voir* Sommaire du Chap. « Le Grand Cimetière des Livres », II, 123-159.

Etranger. — Italie. *Voir* Florence dans l'Index. — Allemagne, I, 272. — Autres Pays, II, 158-9. — *La Librairie en Angleterre. Voir* Chap. « La Guerre des livres », II, 31-47.

1) **Dépôt légal en France en 1908: Périodiques**, environ 5.000 titres de revues, 162 quotidiens de Paris, 3.286 paquets de journaux de province, les quotidiens formant 4 paquets.

Non périodiques ou annuels : : 5.530 (Paris) et 19.316 (province) n^{os}, y compris 650 almanachs et 8.350 affiches et non compris 300 almanachs et 12.000 affiches numérotés à part, et omission faite des affiches non comptées ni déposées de quelques départements (dont le département de la Seine !). Le département du Nord donne le maximum, 2.249 affiches, le Pas-de-Calais 1.174... Ces chiffres indiquent avec quelle prudence il faut admettre ou omettre les statistiques des publications quand elles ne donnent pas un détail précis...

- Prix des livres*, II, 28, 35-46, 89, 93, 96, 143, 152-5, 203, 393.
Revente, II, 43-5.
Les Livres. *Format*, II, 154, 241. *Poésie*, 140-1. *Romans*, 150-6. *Livres scolaires*, I, 263-4. *Théâtre*, II, 142-3, etc. *Religion*, 138-9. Livres pour souscriptions officielles, I, 207, II, 170. Livres publics, II, 390-4.
Les éditeurs, la Vente des livres et les B., II, 28, 31, 35-8, 54, Etats-Unis, 78, Allemagne, 89. *Dépôt légal*, 93. II, 160-172.
Propriété littéraire, domaine public, II, 69, 155, 206, 418. *Voir* *Dépôt légal* (abus 164-5).
Exportation. Canada, I, 370, Sud-Amérique, II, 373.
Reproduction, Russie, I, 364, Canada, 370.
Cercle de la Librairie, à Paris, 3500 vol. spéciaux.
Journal de la Librairie ou *Bibliographie de la France*, son double emploi avec le *Bulletin de la Nationale*. (*Voir* *Cat. de la B. N.*), II, 167-9, 283, 285, 312. *Library-Journal*, II, 401.
Libre (B.). *Free public Library*. *Voir* les sommaires du Livre II, dans la Table en tête de l'Ouvrage. « La Bibliothèque Libre ».
Libri, II, 387.
Liège, I, 342, 355.
Liegnitz, I, 218.
Liévin (22,070 h. R. 229.195 fr., c. 63.684 fr.) I, 126.
Liguori (S. Alph. de), au cat. de la B. N., I, 262, II, 139, 297.
Lille (206.000 h., R. 7.974.764 fr., c. 1.685.200 fr.). — B. mun. (cat. imprimé), B. univ., B. de la Soc. de géographie. — I, 117, 120. *Horaire et progrès* 141. B. popul., 167. Univ. et crédits (Op. de M. Barrois), 218, 219, 220, II, 49.
Lima, I, 372, st., 374.
Limoges (88,597 h., R.: 2,433,570 fr. c. 407.276 fr.). B. mun. (cat. imp.), I, 122, 167. — 211. — B. de la Soc. archéol. du Limousin. *Linguistique*, lect., à la B. N., I, 36, st. vol., II, 139.
Linkoping, I, 368.
Lintilhac, I, 175.
Linz, I, 360.
Lippmann, cit., sur les Sciences dans les B., I, 105, sur les budgets des Univ. fr. et étrangères, 199.
Lisbonne, I, 351-2.
Lisieux (16.239 h., R. 512.492 fr., c. 127.100), I, 129.
Liszt (F.), I, 61.
Litchfield, II, 4, 18.
Littérature. *Voir* Chap. « Ce qu'il faut mettre dans une B. II, 395-412. — St. des livres : I, 272. *Voir* *Lettres*, *Poésie*, théâtre, etc.
Little Rock, II, 57.
Litré, II, 280.
Liverpool, R. et budget, I, 342. St., II, 14. *Notice*, 18-9.
Livonie, st. des B. pop., I, 365.
Livourne, I, 347.
Location, Cabinets et Sociétés de lecture, B. payantes, etc. — *Voir* chap. « La Guerre des Livres en Angleterre » (*London Libr.*, *Mudie*, *Times book club*) II, 31-39-47 et « Du Vol et des moyens de l'encourager », II, 384-94.
France, Paris, B. Cardinal, I, 47, 249, II, 39. B. Ollier, 7.000 vol., envoi en province, droit à 6 vol., 30 fr. par an. — *Annonay*, I, 151. — *Lyon*, 114. — *Voir* *Laon*.
Musique, I, 81, 83. (*Menesson à Reims*), 154. *Nouvelles maisons de lecture musicale à Paris* : *Gaveau*, (*Rouart, Lerolle et C^{ie}*) *Max Eschig*.
Etranger. Angleterre, II, 31-47. — *Berlin*, *Bahr*, *Struppe* et *Winckler*, 223. — *Kharkoff*, 365. — *Osaka*, 387. — Etats-Unis, *Voir* *Subscription Libraries*. — Inde, I, 382-3, II, 66.
Anciens cabinets de lecture, II, 154, 368. *Voir* *Prêt*, *Mudie*, *Populaires libres*.
Loches (5.115 h., R. 71 893 fr., c. 21.573 fr.), 5.000 vol., I, 130, 131.

En 1908, pourtant, nous avons pu voir, préciser et évaluer. Voici les chiffres :

Seine : 1.730 volumes (y compris rééditions), 1400 brochures (tirages à part, catalogues, opuscules, etc.), 70 almanachs, 650 publ. de sociétés (statuts, assemblées, etc.), 300 affiches, 1.170 scénarios pour cinématographe et un reste de 200 périodiques, cartes, etc.

Départements : 4.800 volumes, (nouvelautés, suites, rééditions), 4.980 brochures diverses, 20.400 affiches, 950 almanachs, enfin près d'un millier d'articles qui seraient à classer ailleurs (estampes, cartes postales, lettres pastorales, périodiques) et figurent par erreur dans le total donné de 19.340.

Voir la note sur le dépôt légal aux mots *Musique* et *Estampes*.

- Locke, II, 12.
 Lodève (7.400 h., R. 206.743 fr., c. 84.510 fr.), 7.250 vol., I, 130.
 Lofoden (Iles), I, 369.
 Lombroso, I, 30, 39.
 London Library (la), notice, II, 39, services rendus aux savants, I, 260, 340, II, 324. Catalogue, II, 291.
 Londres (4.720.000 h., avec les faubourgs 6 907.000), Voir British Museum, Géologie, Géographie, Guildhall Lib., Kensington Museum, London Lib., Médecine, Naturelle (Histoire). — Archevêque Lib. (Lambeth) 30.000 vol. — India Office, 30.000 v. — Patent office Lib., 103 000 v., matériel 500 L. par an. — Université, 105 000 vol. — Reform Club, 60 000 vol. et abonnements chez Mudie. — British Lib. of political science, 26.000 vol. — Sociétés : Royale, 75.000 vol. — R. Inst. of Great Britain for the promotion... of science, 60.000 vol. — Antiquaires de Londres 33.000 vol. — Soc. Asiatique, 12.000 vol., astronomique, 12.000 vol., chimique 20.000 vol. Soc. Fer et acier. 6.000 vol. — Droit (Law soc.), 49.000 vol. — Soc. Linnéenne. 25.000 vol., Zoologique, 28 000 vol., etc., etc.
Les Facilités de lecture à Londres. St. des B. de quartier, tableau, I, 470. — Paris et Londres : I, 168-71. — II, 5, 25, 41, 78-9. Le British M. et Londres, I, 253-61 296, 302, 337, 343. Voir Livres (B.), Voir « La Guerre des Livres » II, 30-48 (Mudie, London Library, Times, etc.).
 Lons-le-Saunier, (13.133 h., R. : 286 044 fr.), B. mun. 35.500 v. Budget : Pers., 1 000 fr Matériel, 600 fr. — I, 130, 136.
 Lorenz (Otto). Bibliographie, II, 245, 262, 280, 285, 290, 305, 313.
 Lorient (46.500 h., R. 915.316 fr., c. 103.578 fr.), notice, I, 149 à 151. St., II, 117, 123, B. popul. 167.
 Los Angeles, II, 48, 56, 59.
 Lot (F.), Dr Ec. des Hautes-Etudes. Sur l'Enseignement supérieur en France et en Allemagne, I, 210-3. Cit. sur les journalistes, 227, 314.
 Loteries, II, 15, 114.
 Loti (Pierre). lu à St-Etienne, I, 156, au Times Book Club, II, 45, à Es-sen, II, 88.
 Loudun (4.489 h., R. 125.244 fr.), I, 117.
 Louis IX (St-Louis) II, 124.
 Louis XVII, I, 31.
 Louis-Philippe, (Budget sous Louis-Philippe), I, 196, 198, 199, 204.
 Louisville (E.-U.), II, 57.
 Lourdes, I, 265.
 Louviers (10.300 h., R. 226.586 fr., c. 76 150 fr.), B. mun., 21.268 vol. Budget 600 fr. (personnel), plus 600 fr. de matériel par sous-critptions Ancien cat. imprimé, I, 130.
 Louvre (B. du Musée du), I, 48, 52. II, 209. Voir note au mot Paris.
 Lowel, II, 57.
 Lubbock (Sir John). Cit. sur le progrès par les B., II, 79, 32-3, 414. — Lu à la B. N., I, 39. — La London Lib., II, 39.
 Lubeck, I, 216.
 Lucques, I, 347.
 Lund, I, 368
 Lunebourg, I, 217.
 Lunéville (24.200 h., R. 671.326 fr., c. 51.300 fr.), B. publique, ouverte de 3 à 6 h. et une B. populaire. — I, 126.
 Luxembourg, I, 355.
 Luxeuil (5 474 h., R. 144.841 fr.), 7.000 vol., I, 130.
 Lycées à Paris. — Le Lycée St-Louis atteint 5.500 vol. Condorcet, 6.000. Charlemagne, 15.000. Carnot, 5.000. Buffon, 4.000, les autres 3.000 et moins. Un crédit de 100.000 fr. voté en 1878 pour les B. des lycées, n'a pas été renouvelé. — Voir Ecoles. — Ajoutons le collège Rollin, 15.000 vol., budget, 1.200 fr., et le collège Stanislas, 6.000 vol
 Lyon (472.800 h., R. 19.252.910 fr., c. 3.064.100 fr.).
 Dépenses de la ville pour les B. d'après le compte d'administration de 1907 : 60.469 fr. ainsi répartis : B. du Lycée, personnel, 14.760 fr. (1 Bibl. à 4.500, 2 préposés au Cat. 2.000 et 2 200 fr., 3 garçons, 1 concierge), achats, reliures et divers, 15.983.25. — Palais des Arts, Personnel (Bibl. à 3.000, 2 pr. au Cat., 2 distributeurs 1.500-2.200 fr.) 11.000. Achats, etc. 6.748.41. B. d'arrond. Personnel Bibliothécaire et distributeur, de 400 à 800 fr., dans chaque) 8.938,19. Achats, etc., 2.650.73.

Caisse des retraites, 389, 22. *Total* des achats, reliure et frais, 25.382,39. Ce crédit est ramené à 21.530 fr., pour 1909, y compris 300 fr., pour la Commission des B., soit, pour achats nets : B. du Lycée, 6.000 fr. Palais des Arts, 5.400, B. d'arr. 4.130 fr.

St. Lecteurs, 1906 et 1907 : Lycée, 45.320, 42.808 (baisse). Palais des Arts, 20.571, 22.551, (augm.).

St., II, 117, 120. Notice 142 à 145. B. populaires, 166, 167. — Comparaison : Ecole centrale, Universités d'Allemagne, 213, 218, 219, 220, Melbourne, 385. Angleterre, II, 8. — Question du dépôt légal, I, 66.

B. de Lyon non citées : chambre de commerce, musée hist. des tissus, école nat. vétérinaire (11.500 vol., budget, 2.300 fr.). B. du Conservatoire de botanique, (achats, 1.000 fr.) — Muséum d'hist. nat., achats, 600 fr. — Mairie et conseil municipal, (achats, 3.500 fr.) B. pédagogiques, 600 fr.

M

Mabillon, I, 318.

Mâcon (19.000 h., R. : 502.583 fr., c. 107.909 fr.), I, 128.

Madison, II, 57.

Madras, notice, I, 381, 382, II, 48.

Madrid, notice, I, 350, 343.

Maël (Pierre), II, 299.

Maeterlinck (Maurice), II, 16, 38, 41, 222, 407.

Magasins. Voir Aménagement, installation, etc. New-York Public Lib., II, 74. B. N., 134 et suite.

Magazines, II, 35, 36, 48, 410.

Magdebourg, Stadt B. 40.000 vol., I, 216.

Maihingen, I, 217.

Maindron (Maurice), I, 288.

Maisons-Laffitte, II, 208.

Maisons du Peuple. Bruxelles, Gand, I, 355.

Malakoff (16.300 h., R. 322.873 fr., c. 62.845 fr.), I, 129.

Mallarmé (Stéphane), II, 171.

Mamers (6.000 h., R. 84.380 fr., c. 53.831 fr.), 6.500 vol. Budget 350 fr., I, 133.

Manchester, notice, II, 8. — I, 287, 337, st. 342, II, st. 14, 28, 33.

Mannheim. Öffentliche B., I, 216.

Le Mans (6.500 h., R. : 1.748.677 fr., c. 532.588 fr.), B. communale. Cat. imp. en 10 vol. de 1879 à 1895, I, 117, 122. — Auteurs lus, II, 402. Horaire, (actuellement de 9 h. à 4 h.), 141. — B. démocratique, 4.000 vol. Cotation 0.50. — B. de la Soc. d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, 12.000 vol. Cat. imp.

Mantes (8.329 h., R. : 175. 618 fr.), I, 130, 136.

Manuscripts [Nous n'avons point considéré les Manuscrits comme faisant partie des B. Voir Archéologie, antiquités, Dactyle.] 257. Allusion au classement : II, 250, — Personnel à Washington, I, 244, à la B. N. au British et à la B. R. de Berlin, 279. Voir aussi Conservation.

Marburg. *St.*, I, 212. — Installation, I, 220, II, 82, 185.

Marcel (H.), adm. de la B. N., I, 98.

Marcel (Pierre), I, 310.

Marcère (de), I, 175.

Maret (Henry), cit. sur les vols dans les B., II, 389.

Marguerite (Paul et Victor), II, 409.

Marine. Ministère, Paris, 100.000 vol. Ecole d'application du génie maritime, Paris. (14.000 v. et 100.000 cartes).

Service hydrographique de la marine. (Dépôt des cartes), 65.000 vol.

B. pour navires, I, 369-370, II, 71. — Voir Hambourg,

Marinette (E.-U.), II, 66.

Marmande (10.000 h., R. 186, 127 fr., c. 44.872 fr.), 8.000 v., I, 130.

Marmier (Xavier), II, 51.

Maroc (Livres sur le), II, 131.

Marseille (517.000 h., R. : 21.277.472 fr., c. 4.164.000 fr.).

Notice, I, 145 à 147. — *St.* 117, 120, 131, 135. — Ecoles, universités et B., comparées avec l'Allemagne, 213, 219, 220, avec l'Angleterre, II, 8.

B. populaires, I, 147, 166, 167, 168.

Paris et le dépôt légal, I, 56, 68.

Marshalltown (Iowa), II, 65.

Martin (Gabriel), I, 175.

Martin (Henri), adm. et historien de la B. de l'Arsenal, I, 60. — Les Hémérothèques, II, 156-7.

Mary (Jules), II, 46.

Marx (Karl', à la B. N., I, 39, 41.

- Mason (Th.), II, 13.
 Massé (G.). Rapport sur les Beaux-Arts, cit. sur les B. générales, I, 56, sur le personnel des B., 316.
 Massenet (Jules). II, 362. — 176, [L'ouvrage dont il s'agit n'est pas de M. Massenet].
 Matériel. — *Crédits. Voir* les mots Achats et Budget. Sur la confusion des mots matériel et achats dans les crédits, voir, I, 116. — Le Matériel de la B. N., I, 273, II, 173-4. — « Bâtisse et mécanique », II, 173. — *Voir* Aménagement, installation, architecture.
 Mathématiques, à la B. N., I, 36. — B. de math. à Paris : B. de la Société de math., coll. importante à la Sorbonne
Matin (le), journal, I, 34, 53, 81, II, 16, 45.
 Maubeuge (21.520 h., R. : 463.049 fr.), notice, I, 151. St., 127.
 Maudsley, à la B. N., I, 39.
 Maupassant (Guy de), à la B. N., I, 38, II, 409, à Londres, II, 40.
 Mayence, I, 216.
 Mayenne (10.020 h., R. 231.070 fr., c. 47.589). B. de 2.143 n^{os} en 1796, env. 4.800 en 1908, qui n'a pas le Larousse, où la seule encyclopédie récente est celle de Diderot, 1781, mais qui vient d'imprimer son catalogue in-8°, vi-338 pages.
 Mazarine (B.). St. et Notice, I, 67. — Chiffres de 1906 : 254.905 vol., 2.336 acq. nouv. (558 v. et 790 br. du dépôt légal). 9.282 lecteurs, 10.731 comm. (Histoire et géog. 2.045, littérature 3.614. Dict. et périodiques 1.123, philosophie 923, mss. 747, etc.). — Budget, I, 59. — Sur son rôle, 95, 99, 100. — Les chartistes, 317.
 Mazel (Henri), II, 343.
 Meaux (14.000 h., R. : 572.125 fr.). B. mun. 20.000 vol. Personnel 800 fr. Matériel, 400 fr. I, 130, 136.
 Mécanique. *Voir* le sommaire du Chapitre III du Livre III (tome II, 173, notamment : Caisses métalliques pour livres, 186, ascenseurs, 187, bibl. tournantes à force motrice, 191, meubles, 195. — Rayons de tôle, II, 134.
 Mechanics Institutes, au Canada, I, 372.
 Médailles. [Il n'est point question dans cet ouvrage des collections de médailles jointes aux B.]. Achats, I, 200, 201. — A Berlin, 223. — A la B. N., 275, à la B. N. et au British, 279.
Médecine — Publ. de médecine en Allemagne, st. I, 272, en France, II, 144. — St. des lecteurs de méd. à la B. N., I, 36. — Emploi des vol. du dépôt légal, I, 100, II, 144, — I, 54, 211, 298.
Catalogue méthodique de médecine à la B. N., I, 334, II, 144.
Bibliographie. Voir Bibliographie (Instituts de), Pharmacie.
Paris. — B. de la Faculté de méd. de l'Univ. de Paris Env. 180.000 vol. [30.000 en 1850]. En 1906-07 7.394 vol. acquis, 101.540 lecteurs, 153.550 comm., 6.565 v. prêtés à 2.659 personnes ou inst. Budget, 38.295 fr. — I, 48, 65, 119, 195
 Académie de M à Paris, 15.000 vol. plus les périodiques, 5.000 portraits, etc. Budget 2.900 fr. (erratum, I, 49), I, 106. — B. centrale de l'internat (à l'Assistance publique), 16.000 vol. 2.850 périodiques, 1.500 thèses, 16.000 br. — Soc. de chirurgie, 20.000 vol. — *Voir Hôpitaux, Pharmacie.*
Province. Voir Universités. Citons les écoles d'Angers, Reims, la B. de la Soc. scientifique et méd. de l'Ouest à Rennes, 2 sociétés à Lille, 2 à Lyon, 1 à Toulouse, à Bordeaux, à Nancy, etc.
Londres. Univ. *Voir* Londres. — B. de médecine au King's College, à l'Univ. College hospital medical school (20.000 v.), aux London hospital med. college, Guy's, St-Thomas's, St-George's, St-Mary's, Charing Cross, etc. hospital med. schools B. de 5 à 10.000 v.), B. aux R. Colleges of physicians, of Surgeons (Hunterian B., 53.000 v.). — Royal Soc. of med. (cotis. 80 fr.) 70.000 v., etc.
 Meilhac, I, 34.
 Melbourne. Notice, I, 338, 385.
 Melk, I, 360.
 Melun (14.000 h., R. : 608. 950 fr. c. 144.960 fr.). B. mun. 28.500 vol. Personnel 1.000 fr. Matériel 1.200 fr. — I, 136
 Memorial Lib., B. commémoratives en Amérique, II, 77.
 Mende (7 000 h. R. : 184.788 fr., c. 45.790 fr.). B. mun., 17.000 vol., 900 fr., I, 130, 136.

Menton (et Carré-Roquebrune, 13.650 hab., R. totales, 601 000 fr.) 9.800 v., budget 700 fr., I, 130.

Mercure de France (le), I, 17, 234, II, 101, 141, 409.

Mérédith G.), II, 40.

Mérimée (Prosper), II, 280.

Merlingen, I, 217.

Messine, I, 347. (Note imprimée avant le désastre du 28 déc. 1908.)

Metchnikoff (E.), II, 317.

Metten (Bavière), I, 217.

Metz, Stadt B. Budget, 23.250 fr., I, 130-1, B. de la Soc. Lorraine et B. de la Soc. des sciences nat.

Mexico, Mexique, I, 372-3.

Mézières (9393 hab., R. : 156.901 fr, c. 15 363 fr.), 6.000 vol. Budget 1.525 fr., I, 136. Voir aussi Charleville.

Mézières. Projet de loi sur le Dépôt légal, II, 162.

Michelet, II, 222, 402, 403, 405.

Middleton (Mass.), II, 65.

Migne (collection), I, 25, II, 139.

Milan B. nationale Braidense, I, 346, 348-9, dépôt, légal II, 169. — B. Ambrosiana, 230.000 vol. — Institut Lombard (Brera), 150.000 vol.

Militaires (Sciences). — St., des publ. militaires en Allemagne, I, 272. — En France, fusion possible des B. militaires et municipales, Voir Populaires (passim).

PARIS. B. militaires à).

Ministère de la Guerre. 120.000 v. Budget annuel de 20 000 fr. dont 5.000 pour périodiques Catal. imprimé, 9 vol. parus. — Comité de santé, 10.000 v. — Budget 1909 : B. et Musée de l'armée, 224.000 fr.

Cercle militaire (B. du). Fermée actuellement. Env. 33.000 v. dont un cent de journaux étrangers. Accroissement d'un millier et prêt d'environ 10.000 v. par an Doit être transférée aux Invalides.

Comités techniques : génie, 28.000 v. (3.000 fr. par an), artillerie, 24.000 v. — de santé (au min. de la Guerre), 10.000 v.

Ecole sup. de guerre (B. de l'). Ecole d'état-major et de l'hôtel des Invalides réunies, 70.000 v.

Ecole d'application du service de santé militaire (B. médico-chirurgicale du Val-de-Grâce), 23.000 vol.

Etranger. Berlin, I, 222-3. Voir Munich.

Autriche, Kriegsarchiv à Vienne, 85.000 v. 25.000 recueils contenant 147.000 cartes, et 4 millions de papiers divers.

Etats-Unis. Acad. militaire, West-Point, 70.000 v. Prêt, 30.000 Budget 50.000 fr.

Mill (J. Stuart), II, 12.

Millau (18.500 hab., R. : 347.698 fr. c 82.907 fr.), I, 128.

Milwaukee, II, 56.

Minneapolis, I, 61, II, 57.

Minerva, annuaire du monde savant (Strasbourg, Trübner), I, 46, 48, 50, 117, 146, 159, 218, 341, 344, 348.

Mines (Ecole sup. des), 50.000 vol. Budget, 6.500 fr., I, 48.

Ministères. — Voir Administration Agriculture, Budget, Colonies, Commerce, Instruction publique, Marine, Justice, Postes, Travaux publics. — B. des Min., I, 49, 52-3. — Les Min. et les places, II, 361.

Affaires étrangères. B. 80.000 v. Revenu : 10.000 fr. (Budget 1909 : B. archives et publ. de documents diplomatiques, 43.000 fr.).

Finances. B, 35.000 v. et 4 B. annexes, (des Contributions dir., ind., de l'Enregistrement (6.000 vol.) et de l'Inspection générale.)

Guerre. Voir Militaires (Sciences).

Intérieur. 88.000 vol. 4.000 prêts, par an. Impressions et abonnement 107.800 fr. — Bureaux, II, 167 (Voir Dépôt légal).

Travail. Achats de livres et abonn. 14.500 fr.

Minusinsk, I, 366.

Mito (Japon), I, 387.

Modène. B. univ., et Regia B. Estense, I, 347 — B. mun. Poletti, 14 000 v. Budget 2.716 fr. plus 958 fr. pour acq.

Moissac, (8.400 h. R. etc. 213.886 fr.), B. mun. (fond. Claverie), 3.700 vol. I, 130.

Moissan, cit. sur les B., I, 105, 102, 109.

Molière, I, 310, II, 13, 298.

Monaco. B. au Musée océanographique et aux archives. — La roulette, à la B. N., 33, 36.

Monod, II, 342,

Mons, I, 355.

- Montaigne, I, 310, II, 301, 402.
 Montauban (28.000 h., R. : 706.069 fr., c. 189.722 fr.). B. mun. (Budget 4.000 fr.), et B. de l'Ecole sup. de théologie protestante, laissée en dépôt par l'Univ. de Toulouse, I, 125. B. pastorale circulante, 3.000 v.
 Montbéliard (10.455 h., R. : 311.577 fr., c. 53.840 fr.) B. mun. 18.000 vol. — I, 130, 136.
 Mont-Cassin, I, 344.
 Montceau-les-Mines (27.000 h., R. : 203.287 fr., c. 171.555 fr.), I, 126.
 Mont-de-Marsan (10.200 h., R. : 259.794 fr., c. 5.615 fr.) B. mun. 1.755 ouvrages. Matériel 540 fr. Personnel, 480, fr. — I, 136.
 Montélimar (13.555 h., R. : 357.172 fr., c. 59.164 fr.). B. mun., 15.100 vol. — I, 130.
 Montevideo, I, 372-5.
 Montluçon (35.000 h., R. : 690.544 fr., c. 194.653 fr.). I, 124, 131.
 Montpellier (77.000 h., R. : 2.424.919 fr., c. 708.359 fr.). B. mun., (Cat. imprimé), B. univ. (Budget total 56.280 fr.). B. de l'Ecole nat. d'agriculture, de la Soc. archéol., de l'Acad. des sciences et lettres (Cat. imprimé). I, 117, 121, 219.
 Montréal (Canada), I, 371.
 Montrouge (19.000 h., R. : 373.600 fr., c. 86.669 fr.), I, 128.
 Montreuil-sous-Bois (35.000 h., R. : 813.377 fr., c. 143.382 fr.) I, 124.
 Mont-Saint-Michel, II, 21.
 Morel (E.), II, 171.
 Morel de Thoisy. Coll. à la B. N., II, 149.
 Morlaix (16.000 h., R. : 376.156 fr., c. 48.376 fr.) I, 129.
Morning Post (the), journal, et les livres nouveaux, II, 47.
 Morris (W.) II, 34.
 Mortillet (A. et G. de), II, 96.
 Moscou, I, 343, notice, 365.
 Moulins (22.000 h., R. : 530.322 fr., c. 141.160 fr.). I, 126.
Moulin-Rouge (le) et la B. N., I, 32.
 Mounet-Sully, I, 318.
 Mudie, à Londres. Voir aussi Loca-
 tion. Notice et st., II, 44-43. — I, 248, 260, II, 29, 39, 187, 250.
 Munich. Notice, I, 226. St. I, 212-4, 219, 343, II, 321. — Salle de cat. II, 82, 178. Périodiques, II, 83. — Soc. d'éduc. pop. 86. — B. des soc. d'anthropologie, d'histoire (45.000 vol.), de géogr., orientale etc., B. du Deutsches Museum, 18.000 vol. et 200 périodique, du Musée nat. bavarois 15.000 v., et 40.000 documents, de l'armée bavaroise, 100.000 vol., 15.000 atlas et 400.000 feuilles. Acad. des Beaux-Arts, 10.000 v. Ecole vétérinaire, 13.000 vol. Technische Hochschule, etc.
 Municipales (B.), à Paris. Voir Populaires.
Munseys Magazine, I, 342.
 Munster, I, 212, 213, 227. — Soc. hist. de Westphalie, 11.000 vol.
 Murano. B. pop. I, 345.
 Murray (Guides), I, 87.
 Musées. Les Musées et les B. Voir Archéologie, Chartistes. — Musée britannique, Voir British M. — Musée pédagogique, social, Louvre, etc. Voir ces mots.
 Museum d'histoire naturelle, Paris. — 10.000 vol. en 1825, 220.000 en 1907. Moyenne, 25 lecteurs par jour. Budget I, 195-6, 53-4, — 137, 201, 211, 316. II, 94. — New-York, II, 63.
 Musique. — France. Paris, I, 81-55, 52. — Conservatoire nat. de musique et de déclamation. Env. 200.000 vol. Reçoit le dépôt légal de musique (10.220 n° en 1907) (1). Opéra, op. com., Voir Théâtres. — Ecole Niedermeyer, Scola, I, 81. — La musique dans les B. mun. de quartier, I, 81, 177, II, 129, 387. A la B. N., I, 36, 211, 270, II, 129-130, 221. — *Lecture musicale*. Abonn. à Reims (Ménesson), 154. — Nouvelles maisons à Paris : Gaveau, (Rouart et Lerolle), Max Eschig, fournis de musique étrangère.
Etranger. Italie, I, 348. Budget de l'Acad. Sainte-Cécile à Rome : directeur 5.200 fr., personnel 4.000, dépenses 2.500 fr. — Naples,

(1) Dépôt légal de Musique (B. N. et Conservatoire) : 1880 : 5642 n°s, 1890 : 6243, 1900 : 6635, 1905 à 1908 : 6711, 6866, 10220, 8436 n°s. Les morceaux de chant forment plus de la moitié de ces chiffres. Un tiers au moins du reste revient aux morceaux de piano, et plus d'un autre tiers à la mandoline et la musique militaire.

B. Lucchesi Palli, 40. 125 vol.
— Vienne, I, 358-9. Leipzig. —
B. Peters, 15.000 vol. — New-
York, II, 72. — Le Dépôt légal,
B. N. et Washington, I, 240-1,
II, 130, 160, 163. Voir British
M. dans l'Index.
Musset (Alfred de), II, 89, 410.

N

Namur, I, 355.
Nancy (111.000 h., R. : 3 415.479
fr., c 558.500 fr.), B. mun. et
B. univ. : St., I, 117, 120, horaire,
141. — B. popul., 167, Ecole d'é-
lectr., 213, Comparaisons, 188,
218, 219. — Autres B. : Soc. d'ar-
chéol. lorraine, 7.000 v. Ecole
nat. des Eaux et forêts, 10.000 v.
Nanterre (17.000 h., R. : 286.984
fr., c. 161.897 fr.), I, 128.
Nantes (132.000 h., R. : 5.053.558
fr., c. 1.785.200 fr.), B. mun.
(Cat. imp., 5 vol.), I, 117, 122 ;
ancienne installation, 133, horaire
(actuel, de 11 h. à 4 et 5 h.), 141.
— Musée Dobrée, 1.720 v. — B.
popul., 166, 167,
Naples, B. Nationale, I, 346, 343,
348, 349, B. univ., 200 places,
env. 260.000 vol. et 40.000 br.
Budget, 36.700 fr. (dont 25.200
pour accr. et reliures), B. Brancac-
ciana, 115.000 vol., B. musicale
Lucchesi Palli, 40.125 vol. — Ecole
polytechnique, 7.000 v., etc.
Narbonne (28.000 h. : R. : 1.044.628
fr., c. 624.193 fr.), B. mun.
(Cat. imprimé, 2 vol.). Plus de
budget depuis 1905, bien qu'on
lise 3.850 fr., dont 3.600 pour le
personnel, dans l'Annuaire des
bibliothèques. — I, 125, horaire,
141.

Narita (Japon), I, 387.

Nashville, II, 57.

Nationale (B.) Voir Italie, Berne,
Madrid, Athènes, Amérique.

Bibliothèque nationale à Pa-
ris.

Budget pour 1909 : Personnel,
462.000 fr., Matériel, 274.150,
Cat., 100.000 fr. — Agrandisse-
ments, 300.000 fr.

St. des lecteurs et vol. com-
muniés en 1908 : Salle de tra-
vail : lecteurs, 175.886, v. 580.996.
Salle publique, I, 41.226, v.
64.211. (Voir, I, 253). — St. du

Nationale (B).

dépôt légal, V. *Librairie, Musi-*
que.

1^o *Chapitres* consacrés à la B.
N. (Voir les sommaires détaillés
à la Table en tête de l'ouvrage ou
en tête de chaque chapitre) :

Tome I. Préface, I. Livre I.

Ch. I. Le Public et la B. N. Ce
qu'on lit, 23.

Ch. II. Paris, (1). Anarchie des
B. On ne connaît que la Natio-
nale, 44.

Ch. V. iv. La Salle publique de
la Nationale, 178.

Ch. VIII. Trois nationales, 230,
(Le British M. et la B. N.) : Le
Public, 251. Les Livres, 261. Ma-
tériel, 273. Catalogue, 276. Per-
sonnel (Tableaux), recrutement,
278. Administration, 287, Budget,
291. Conclusions 293.

Tome II. Livre III.

Ch. I^{re}. « Le Grand Cimetière
des livres, » Description de la B.
N. : L'Afflux des imprimés, 123.
— Salle de travail, 128. Grand
Magasin, 134. Annexes, combles,
Romans, 150, Journaux de Pro-
vince, 156. Accr. total, etc., 158.

Ch. II. Dépôt légal, 160.

Ch. III. Bâtisse et mécanique
(Matériel de la B. N.), 173.

Ch. IV. Conservation (Dangers
que court la B. N.), expositions,
etc., 199.

Ch. VI. Classements. (Catalo-
gues systématiques), 225.

Ch. VIII. Le Catalogue de la
B. N., 273.

2^o Pour plus de commodité nous
avons indexé sous quelques rubri-
ques les chap. ci-dessus et les
passages qui les complètent :

Accès libre aux rayons (Ques-
tion de l'), et livres à la disposi-
tion de tous, II, 179, 181.

Achats, Accroissements (Voir
aussi plus bas : *Statistique, Cré-*
dits), I, 20, 47. Commissions, 98-
9 et 289. — II, 130, 133, 140. Pour
1908, Voir *Librairie, Musique.*

Admission, cartes d'entrée,
formalités. Voir *Admission* dans
les B. et ci-dessous : *Public.*

Administration, I, 287. Voir
ce mot dans l'Index.

Bulletin français et étranger.
Voir *Catalogue.*

Nationale (B).

Catalogue. Voir ce mot dans l'Index.

Classements. Voir Catalogue et les chap. 1^{er} et VI du Livre III (tome II, pages 123 et 225).

Communications (très accélérées depuis juin 1908), I, 17, 41, II, 157, 178.

Comparaisons : le British Museum, I, 247 et suiv., 290. — Berlin, Br. M., St-Petersbourg, 278, Melbourne, I, 385, Mudie, loueur de livres, II, 40, Washington, I, 234, 245-6, 339-340, II, 167.

Crédits depuis 1848, I, 195-197. — 42. Crédits pour 1909, en tête du présent article.

Demandes (Bulletins, attente), II, 175-180.

Dons. Donateurs, I, 288-290, St. des dons, I, 267.

Eclairage, Prolongement des séances, I, 12, 40, 46, 67, 77-8, 236-7, 247, 255, 304-305, 307.

Encombrement des livres, I, 262-266, 271, 340, II, 52, Chap. « Le Grand Cimetière », 138-140. (Livres pieux), 156 8 (Journaux), 167. Voir aussi le Chap. *Cat. de la B. N.* — Encombrement du public, voir Public, ci-dessous.

Enfer, II, 150, 164.

Examens. Voir ce mot.

Expositions, II, 209.

Histoire (spécialisation historique), I, 31-2, 42-3, 54-7, 107-8. Voir Chartistes.

Installation, Journaux, Manuscrits, Personnel (Voir ces mots).

Photographie, II, 149, 170.

Public, I, 251-61, Types, 24 à 35, 180. — Insuffisance de la B. N. à Paris, encombrement du public, formalités d'admission, etc., I, 5-8 (Préface), 19, — 23-35, 47, 51, 70, 180, 255-9, 271, 300-2, 313, 337. Voir plus loin : *Rôle...*

Recherches et renseignements, I, 243. De la Création d'une salle spéciale, II, 178. Renseignements (Voir ce mot).

Réformes, I, 303. Voir Cat.

Réserve, II, 149, 150.

Rôle de la B. N., I, 40-43, 47, 56-8, 233-5, 268, 300-2, 312-3, 343, II, 8, 133, 157, 181.

Salle publique, I, 26, 27, 37, 178-181, 193, St., 37, 180, 252, 253, 261. — Nouvelle Salle publ.

en construction, Rôle, I, 41-42, 233, 304, 311, bâtisse, II, 184.

Science (Livres de), à la B. N., I, 98, 99, 200.

STATISTIQUES, Tableaux et Graphiques : Nombre de lecteurs, I, 252, 253. — Lectures, I, 36 à 40, 180, 252. — St. des vol. en magasin : II, 129 à 145. Tableaux : musique, II, 131, théologie, 138, hist. de France, 136, Mélanges, 140, Sciences, 147, Géogr. et histoire, 131, 149, etc., Totaux, 158. — Accroissement en 1906, I, 267, anciennement, 136-137, 261 et s., II, 66. — Tableau et Graphique des communications et des crédits, I, 285, 294, du dépôt légal, 286.

Nature (la), II, 197, 402.

Navires (B. pour), Voir Marine.

Nemours (5.100 hab., R. : 169.263 fr.), B., 5.490 vol., Budget 100 fr., I, 131, 136.

Neuilly-sur-Seine (41.000 h., R. : 1.400.060 fr., c. 258.580 fr.), I, 123, St, lect. et prêts, 181.

Neustrelitz, I, 217.

Nevers (27.000 h., R. : 621.605 fr., c. 175.100 fr.), I, 125, horaire, 141. — B. de la Soc. Nivernaise.

Newark, II, 57.

New Bedford, II, 57.

Newcastle, Free public Lib. (Budget, 225.000 fr.), II, 14, 18, romans lus, 12, B. de l'Armstrong College, B. de la Soc. litt. philos., 50.000 v.

New Haven (E.-U., Conn.), Yale Univ., (400.000 vol., 150.000 br. Capital spécial, 1.545.000 fr., acq. env., 15.000 vol. par an). — Public Lib., II, 57.

New Orleans, New Port, II, 57.

New-York (4.113.000 hab.). Notice, II, 69-76. — Voir aussi, sur la centralisation locale, I, 111, 113, 342-3, St. comparée, I, 296, 339, 342. Bâtiments, II, 48, 65, 184. — Les Ecoles, II, 63, Bulletin et Listes, II, 65, 317. — I, 366, 386, II, 199.

Nice (134.000 h., R. : 4.728.074 fr. c. 652.500 fr.), I, 122, 139.

Nicod (E.), B. d'Annonay, I, 151.

Niedermeyer (Ecole), I, 81.

Nîmes (80.000 h., R. : 2.701.649 fr., c., 1.037.140 fr.), I, 117, 122, 131. Cat., II, 222.

Niort (23.000 h., R. : 705.559 fr.), I, 126.

Nodier (Charles), I, 61.
 Nogent-le-Rotrou (8.400 hab., R. 286.967 fr., c. 81.446 fr.), B. mun., 6.000 v., Budget, 300 fr.
 Nord (dép. du), I, 23, 227.
 Nordau (Max.), II, 396, 407.
 Norddeutscher Lloyd (B. du), I, 370.
 Normale supérieure (Ecole), I, 48.
 Norrenberg (le Dr), cit., II, 85.
 Northampton, II, 57, 65.
 Norvège. Notice, I, 367-9. — Publ. II, 159.
 Norwich, II, 57.
 Nottingham, II, 14.
 Nouvelle Revue (la), I, 17, II, 25, 162, 402.
 Nouvelle-Zélande, I, 384.
 Noyon (7.500 h., R. 142.717 fr., c. 27.007 fr.) B. mun., 6.400 v., I, 130.
 Nuremberg. Stadt B., I, 217. B. du Musée germanique, crédit spécial de 7.900 fr.

O

O'Brien, II, 12.
 Observatoire de Paris, 18.500 vol., I, 49, 195, 205. Carte du ciel, II, 353-4.
 Océanie, I, 384-6. Livres à la B. N., II, 131.
 Odessa, I, 366.
 Œuvres complémentaires de l'école, I, 96, 195, 198, II, 114. Voir Scolaires, Livres (B.), Budget, Pellisson.
 Ogle, *The free public Lib.*, II, 8, 14.
 Ohnet (Georges), I, 190, II, 39, 41, 153.
 Oldenbourg, I, 217.
 Olmutz, I, 360.
 Oloron (9.000 h.), 6.000 v., I, 130.
 Omaha, II, 57.
 Omar (le sultan), II, 199.
 Omont (H.), I, 153.
 Opéra, voir Musique et Théâtres.
 Oran (106.500 h., dont 30.000 Européens, R. : 2.117.654 fr. c. 238.481 fr.), I, 129.
 Orient. Voir Asie, Inde, etc. Voir

British M. — Orientalisme, Orientaux à la B. N., 24, 36, 292, 327.
 Orléans (68.000 h., R. : 2.153.285 fr., c. 634.298 fr.), B. mun., (Cat. imprimé), I, 122, 149. — B. de la Soc. d'Agr., sc. et arts.
 Osaka (Japon). Notice, I, 387-8.
 Ottawa, notice, I, 372.
 Oviedo, I, 351.
 Oxford. Univ. Revenus d'ensemble évalués à 20 millions par an. (1.893.900 fr. à l'Univ., 9.131.450 fr., aux collèges, plus les sociétés, halls privés, etc.), 3.663 étudiants. — B. Bodleienne et Radcliffe. « Env. un million et demi de titres dans les *Old Schools Quadrangle* et Radcliffe Camera. » (P. Legrand; *Oxford*, 1908.) — 22 collèges. Le plus riche est le Magdalen Coll. 61.334 livres de revenus, B. de 22.000 v. Puis All Souls Coll., 29.247 L. de rev., 40.000 vol. Christ Church Coll., 46.950 L. New College, 31.910 L., etc. — I, 232, 234, 260, 266, 308, 343, II, 169, 400.

P

Paarl, I, 379.
 Pacottet, I, 153.
 Padoue, I, 347.
 Paix (Conférence de la), I, 272.
 Palma, I, 351.
 Pamiers (10.500 h., R. : 281.440 fr., c. 50.044 fr.), I, 136.
 Pampelune, I, 350.
 Panama, I, 373.
 Panizzi, I, 274, 285.
 Pannonhalma, I, 362.
 Pantin (32.600 h., R. : 836.630 fr., c. 199.054 fr.), I, 17, St., 124.
 Paperasserie, II, 355, etc.
 Para, I, 374.
 Parana, I, 376.
 Parent de Rozan, (legs), I, 166.
 Paris (1). 2.763.000 hab., R. ord. : 354.019.970 fr., c. 34.384.550 fr.

(1) En déc. 1908, nos deux vol. étant déjà tirés, vient de paraître le « Guide des savants, des littérateurs et des artistes dans les Bibliothèques de Paris, par un vieux bibliothécaire ». (M. Alfred Franklin). — Très documenté au point de vue historique, ce guide est encore loin de remplir le but pratique de nous indiquer où trouver, sur chaque sujet, les livres nécessaires. Mais c'est une lecture instructive, montrant le morcellement des bibliothèques parisiennes : « il existe dans les bâtiments du Palais de justice au moins 7 bibliothèques bien distinctes, représentant environ 200.000 volumes, et dans le Palais du Louvre au moins 9 bibliothèques représentant près de 100.000 volumes! »

M. Franklin énumère 208 bibliothèques, sans compter les 84 municipales ni les 14 populaires libres existant en 1908, — ni les innombrables paroissiales et confessionnelles.

Voir Tome I. La Préface, les Sommaires des Chapitres :

Ch. I. « le Public de la Nationale », I, 23.

Ch. II. Paris. I, 45.

Ch. III (la Science et l'Université de Paris.) I, 97.

Ch. V. Les Populaires, 161 : III. Les municipales parisiennes : Paris et Londres, I, 168; Croissance et arrêt des municipales, 171; Achats de livres, 175. Ce qu'on lit, 177. — IV. La salle publique de la Nationale, 179 V. — V. Bannière, 181. — VII, Conclusion, 187.

Liste des B. de Paris, I, 47-50. — B. de Paris à voir spécialement dans l'Index aux mots : Agriculture, Anthropologie, Architecture, Archives, Arsenal, Arts décoratifs, Arts et Manufactures, Arts et métiers, Assistance publique, Aveugles, Avocats, Beaux-Arts, Cercles, Chambre des députés, Chartes, Collège de France, Colonies, Commerce, Conservatoire, Droit, Ecoles, Etudiants, Forney, Géographie, Géologie, Guimet, Historique de la Ville, Hôpitaux, Institut, Inst. catholique, Instruction publique, Jésuites, Justice, Lettres, Librairie (Cercle), Louvre, Lycées, Mazarine, Médecine, Militaires, Ministères, Museum, Musique, Nationale, Normale (Ecole), Observatoire, Pasteur, Pédagogique, Pharmacie, Pologne, Polytechnique, (Ecole), Ponts et Chaussées, Postes, Protestants, Sainte-Geneviève, Science, Séminaires, Sénat, Sociales, Sociétés, Sorbonne, Spéciales, Techniques, Théâtres, Thiers, Tridon, Touring Club, Travaux publics, Trocadéro, Universités.

B. municipales, Voir Populaires.

Ajoutons les B. de l'Imprimerie nat. 18.000 vol., de la Préfecture de police, 15.000 v. du Cercle de la Librairie, 3.500 vol. techniques, du Conseil municipal, 18.000 vol. du Mont-de-Piété 4.000 v., de la Banque de France, 10.800 vol., du Crédit Lyonnais, 10 000 v., etc.

Paris-Sport, à la B. N., I, 33, 248, 257, 260.

Parme. Regia B. Palatina, I, 347. B. pop., 345.

Pascal, architecte de la B. N., I, 274, II, 185.

Passau, I, 217.

Passy (Frédéric), I, 175.

Pasteur (Institut). Paris Inst. médical et bactériologique, 30.000 vol. (B. de Pasteur et de Reiset). Inst. de chimie biologique, 15.000 vol. — I, 198. — Inst. à Lille.

Patria, I, 117, 150.

Patrie (La), journal, I, 5, 6, II, 99.

Pau (34.000 h., R. : 936.743 fr.). B. mun. (Cat. imprimé, 3 vol.) I, 125, 135. Auteurs lus II, 403. B. du Château, 7.000 vol.

Paulmy (Marquis de) [et non Paulmy, comme il est imprimé] fond. de la B. de l'Arsenal. I, 60, 63.

Pavie (univ.), I, 347.

Peabody (John) et Peabody Inst. à Baltimore, II, 52, 55.

Pédagogie. — Livres, st. I, 272. — B., office et musée de l'Instruction publique (*Musée pédagogique*), 75.000 vol. (ancienne coll. Rapet, achetée en 1880 pour 45.000 fr.) Notice, I, 95-6, — 164, II, 323, 397. — B. centrale de l'Instruction primaire (B. pédagogique de la v. de Paris), 20.000 vol. — Ecole normale d'instituteurs de la Seine, 10.000 vol. Budget, 1.000 fr. — B. à Lyon I, 144, à New-York. II, 72. Pestalozzianum, I, 357.

Peguy (Ch.), cit., 314.

Pellat, cit. sur les sciences dans les B., 104.

Pellechet (Mlle), Cat. des Incunables, I, 333, II, 200 (st.).

Pelletan (Camille) et l'impôt sur le revenu, I, 80, 245.

Pelletan (Eugène), I, 167, II, 396.

Pellisson (M.). Secr. du Bulletin du Musée pédag. auteur de *Les B. populaires*, et *les Œuvres post-scolaires*, I, 96, 164, 166, 168-9, cit. 356, 357, II, 79, 84, 341.

Penny-rate (Le) et les B. libres, II, 1, 4-40, 33, 103, 111.

Peoria, II, 57.

Périgueux (32.000 h., R. : 766.206 fr., c. 257.787 fr.). B. mun. I, 124, popul. 167.

Périodiques. (Voir aussi Revues et journaux). Livre II, chap. VI : « Le Règne des Périodiques » II, 91-103. [1^{re} Revues, 98 ; 2^o journaux 98. St. des journaux, 102. Bibliothèques spéciales de périodiques, hémérothèques, II, 100-108.]

Voir aussi : La Science dans les B., I, 199-201. St. et progrès des journaux. I, 294-5, II, 102, 137, 158.

A la B. Nationale. (Absence de salle spéciale, St., encombrement), I, 274, 292, II, 101, 135, 137. Revues, 140. Journaux de province, 156-8. St. Achats, II, 92. Rôle de la nouvelle salle, I, 311-2. — Dépôt légal, I, 161.

Classement et dépouillement. Notation abrégée. *Voir* chap. Essai de classement réaliste, II, 237-72 (239-41, 266-70). Utilité de dépouillement. II, 92-5, 132. — *Exemples, Catalogues cités ;* Le Cat. des Pér. de la Sorbonne, I, 101-3. Poole et Fletcher I, 102, 271. — Washington, I, 245, Kensington, 91, 260. II, 95. Melbourne I, 385. *Voir* Bibliographie (Instituts bibl.), Dewey.

Importance des périodiques dans les B. Voir journaux.

B. diverses : France : Amiens, I, 158, Lorient, 150, Marseille, 146. — Paris (*Voir* B. N. ci-dessus), B. de commerce, 68, Forney 92. — Reims 153, Saint-Etienne, 156. — *Etranger.* — Allemagne, II, 82, 85, 89-90. Belgique I, 353-4. Chili, I, 377. Australie 384. Osaka 388. Angleterre. Etats-Unis. *Voir* Livres (B.), et notamment Edimbourg, Glasgow, Dayton II, 60, Chicago 68, New-York 75, Washington.

Perm. B. pop., I, 365.

Pernambuco, Pérou, I, 374.

Perpignan (38.000 h., R. : 1.141. 270 fr., c. 296.923 fr.). I, 123.

Perreyve (l'abbé), cit. II, 410.

Personnel.

Nombre et Catégorie. Tableau détaillé de la B. N., du British M. et de la B. Royale de Berlin : I, 279, étude 278-288 — B. N. 1869-1906), I, 297. Hiérarchie, 281. — Washington, tableau détaillé. 244-247. — Autres B. Paris, Arsenal I, 160. Arts et métiers 74. Conservatoire 82, Touring-Club 88, Forney 94. France, Lille 141, 220, Lorient, 149-50, Marseille, 146, Reims 148 — *Etranger.* Boston, II, 67, Budapest, I, 361, Calcutta, 380. Madras, 381, Madrid, 350. Melbourne 385.

Budget. France. I, 131. Voyez

Nationale (B.) — Tableau des Universités et des villes de France, I, 119-130. B. de l'Arsenal, 160. — Avignon 132, Marseille 131, 146. Lorient 149, Annonay, 151. Saint-Etienne, 156. *Voir* Lyon. — *Etranger.* Allemagne (Tableau). I, 216-7, Berlin 224-5, (tableau) 278. Angleterre. British M. I, 278 (tableau), 290. — Etats-Unis, Washington, I, 244 (tableau), 246. Boston, II, 67. En outre *Voir* pour chaque nom de ville, à l'Index. On peut souvent avoir le budget personnel par soustraction, quand nous donnons le budget total et le budget matériel et acquisitions.

Associations, Voir Bibliothécaires, Syndicat.

Voir les mots : Chartistes, Boys, Femmes, Dactyles, Gardiens, Police. **Salaires.** Avancement, **Bibliothécaires.** (Chap. du fonctionnaire, II, 360).

Savoir technique. Voir Bibliothécaires, examens.

Petites affiches (les) à la B. N., II, 147.

Petit Journal (le), I, 28, 33, II, 96, 102, 103, 181, 200.

Peyre (Emile), legs, I, 90.

Pforzheim, I, 218.

Pharmacie (B. de l'Ecole sup. de pharmacie de l'Université de Paris) 22.000 vol. en 1882, env. 50.000 en 1908. Année 1906-07 : acquis. 968 vol., lecteurs 10.022, comm. 14 336 v. Prêt 1.641 vol. — I, 48, 104, 119, 211. *Voir :* Dorevaux, bibl.

Philadelphie, St II, 54, 57.

Philippeville (24.775 h., R. : 532. 599 fr., c. 27.579 fr.). Quelques livres au musée.

Philippines (les îles), I, 376.

Philippon (sur le Dépôt légal), II, 162.

Phillips (Stephen), II, 38.

Philosophie (Livres), st., I, 272, II, 147.

Photographie, II, 211, 246. *Voir* Nationale (B.).

Picavet, I, 373.

Picot (G.). Rapport sur le cat. de la B. N., I, 102, II, 281, 284, 285, 290, sur le Dépôt légal, II, 162, 171.

Pigault-Lebrun, II, 403.

Pilsen, I, 361.

Piolet (le P. J.-B.), II, 35, 40.

Pise, B. univ. I, 347. Ecole normale sup., 14.000 v.
 Pithiviers (6.500 h.), 5.200 vol., I, 130.
 Pitollot, I, 233, 256.
 Pittsburgh, II, 58, 64, 77, 80, 134, 324.
 Plaisance, B. comm. Passerini-Landi, II, 344.
 La Plata, st., I, 376.
 Plummer (Mary Wright), cit. II, 62.
 Poésie. — (Livres), à la B. N., II, 140-1. Voir Lettres.
 Poitiers (40.000 h. ; R. 1.038.584 fr., c. 164.222 fr.), I, 121.
 Police. — B. de la Préfecture à Paris, 15.000 vol. — Police dans les B. (Voir Personnel), I, 279, 281, 292, 308). Voir Vols.
 Politique, II, 355-9. Voir Budget, administration, journaux, Sociales, (Sciences), etc. — Ecole des sciences pol., I, 48.
 Pologne. Notice, I, 366, Posen, II, 87. — I, 216, 265. — Paris. *Bibl. Polonaise* (Station scientifique de l'Acad. de Cracovie), 80.000 vol. Env. 3.000 lecteurs par an; doit être agrandie en 1909, I, 366. — Polonais à l'étranger, I, 24, 30, 254, 359, 366, II, 87. Livres polonais à Londres, II, 40.
 Polytechnicum (le), à Zurich, I, 357, à Budapest, 362.
 Polytechnique (Ecole), I, 50.
 Pondichéry, I, 383.
 Ponson du Terrail, I, 370, II, 406.
 Pont-à-Mousson (13.550 h., R. 393.482 fr., cent. 32.140 fr.). B. mun. (Catal. imp.) 10.000 v., I, 130.
 Pontarlier (8.800 h., R. : 237.727 fr.). 7.000 v. Budget, 500 fr., I, 131.
 Pontoise (8.492 h.; R. 420.228 fr.) B. 4.000 vol. Budget, 100 fr.
 Ponts-et-chaussées (Ecole nat. des). Env. 20.000 v. en 1840, actuellement, 100.000. Budget, 5.000 fr. Prêt hors Paris, 2.000 v. en 1906. — II, 98.
 Poole, I, 296. Index des périodiques : 103, 271, II, 71, 240.
 Populaires. Chap. V du Livre I : « Les Populaires » (I, 161-192), Voir le sommaire à la table, en tête du tome I, ainsi que celui des chap. I, II, IV du Livre II, « la B. Libre. » (Amérique, Angleterre. — Chap. V. « Allemagne. » II, 81.

Populaires

« Comment créer en France des B. libres », 109-121.) En outre : France. I, 111-114. (St., 113), 139.

PARIS. B. municipales : 84 B. de quartier en 1906, Statistique des lectures, années 1878-1905, I, 172. En 1906, total : 1.549.713. En 1907, 1.496.618. La baisse s'est dont encore accentuée.

Ouvrages lus. Les chiffres de l'année, pour les 80 b. mun. existant en 1906 donnent :

Romans.	791.977	soit 0/0 : 51,1
Litt., poésie,		
théâtre.	210.774	— 13,6
Géogr. voy.	147.896	— 9,5
Enfants...	115.515	— 7,4
Histoire...	106.627	— 6,6
Sc. et arts.	105.242	— 6,7
Musique...	64.132	— 4,1
Lang. étr.	7.550	— 0,4

B. Gustave Tridon, 6.200 v. Prêt : 55.000.

B. populaires libres : 14 B., 220.140 prêts en 1906, 225.174 1907. Les romans (1906) donnent 36,6 0/0, la litt., poésie, théâtre, 19,8, les sciences et arts, 14,1, livres pour enfants, 4,2.

Sur les pop. de Paris : I, 18-9, 38-41, 47 (st.), 311. — Salaires, II, 365. Voir Musique.

PROVINCE. I, 112-3, 167-8, 195-6; Amiens, I, 160, Avignon, 132, Cette, 150, Laon, 112, Lorient, 149, Lyon, 142 et l'index, Reims (B. Holden), 154, Rouen, 149, St-Etienne, 155-6, 167, Marseille 147.

ETRANGER. Voir Libre (B.), pour l'Angleterre et les Etats-Unis. Londres et Paris, I, 168-173, 253. — Allemagne, I, 217, 343, II, 81-90. Autriche-Hongrie, I, 358-61 (Volksbildungsverein, 359). Belgique, Hollande, 356-7, Danemark, Islande, 357, Espagne et Portugal 331, Göteborg, (Voir l'index), Norvège, acad. ouvrières et B. Deichmann à Christiania, 368-9, Russie, 365-6, Suisse, 357, — Canada, 372, Inde, 382-3, Japon, 387.

GÉNÉRALITÉS, les Pop. et la B. Libre. Le mot « Populaire » I, 19, 23, 58, 112, 139, 154, 185, 254, II, 1, 2, 10, 79, 356-9. — L'usage des journaux, I, 80, II, 103, 106. — Les locaux, I, 167, II, 107. — Commission des B. pop. II, 362.

Portland, II, 58.
 Portobello, II, 27.
 Portonovo, I, 379.
 Portugal, Notice, I, 351, 352. — Livres à la B. N., II, 131.
 Posen, Notice, II, 86-7.
 Postes. B. du Sous-Secrétariat des P. T. T., 30.000 vol. — B. par cotisation à l'Hôtel des Postes, 1.500 vol.
 Pougy (Liane de), II, 199.
 Prague, I, 360.
 Pratt (Enoch), II, 52.
 Préfecture de la Seine (B. admin. de la), I, 49, 78, — de Police, voir Paris.
 Presbourg, I, 362.
 Prêt. Le Prêt dans les B. modernes; voir Chap. « Du Vol et des moyens de l'encourager », II, 384-394. — II, 67, 107, 174. Anc. Sorbonne, 204. — 252, 322. — Objections (H. Maret), 389.
 Nécessité d'organiser le prêt de livres scientifiques, I, 55, 66, 108-110, 200-204. Voir Chap. La Bibliothèque sans livres (centres bibliographiques, Auskunftsbureau, etc.), II, 320 et s.
 Prêt aux Bibliothèques, et des B. entre elles, I, 24, 54, II, 213.
 Formalités, I, 289, II, 353. — En Allemagne, I, 219, II, 213.
 Roulement de livres voir Circulantes (B.), Glasgow. — Prêt comme débarras, I, 265, ou sûreté (Hanoï), 383.
 Prêts spéciaux. Musique, I, 83-85, 154, 177, II, 19. — Prêt aux colonies, I, 379. Voir Mudie. — Prêt aux gens de mer, I, 370. — Dans les jardins, 369. — Modèles artistiques, Voir Forney (B.), I, 52, 92, 176. — Vues pédagogiques, I, 95, 96.
 Populaires, scolaires. Voir ces mots.
 Prêt avec droit à payer. Berlin, I, 223, Kharkoff, 365, Osaka, 387. Voir Location, souscription, populaires libres (en France).
 Principales statistiques de prêt dans les B.: France. B. N., II, 389. Voir Populaires. Le Havre, II, 402, Laon, II, 112, Lorient, I, 150, Lyon, 142-5 et index, Reims, I, 153-4, Rouen, 149, St-Etienne, 155-6, Paris, voir Populaires. — Etranger. Angleterre, II, 33, Londres, I, 169 (tableau), 170, Edimbourg, I,

173, II, 25, 27, Liverpool, II, 18, 19. — Allemagne. (Facilités, importance :) I, 110, II, 82. Berlin, I, 222-225, 340-1. Cologne, I, 215, Francfort, I, 215, 217. Essen (B. Krupp), II, 88. Populaires II, 85. Tableau des villes d'Allemagne, I, 286-7, 226-7. — Amérique. Tableau des villes. II, 55-8. Boston, II, 66; Cambridge, 68; Chicago, 69; Dayton, 60; New-York, I, 296, II, 74, 75; Worcester, II, 60; — Santiago du Chili, I, 377. — Autriche, I, 358 à 361. Italie, 345. Danemark, Islande, 367. Suède et Norvège, 368 à 470. — Villes : Amsterdam, I, 356; Berne, I, 357; La Haye, I, 355; Verviers, I, 354; Varsovie, I, 366; Tokio, I, 387, etc.
 Prévost (Marcel), I, 156, II, 46, 152, 155.
 Princeton, II, 51.
 Prisons, voir Criminalité. B. des maisons centrales, 1906 : hommes, 24.458 vol., 137.547 comm. Femmes, 3.456 v., 9.017 comm.
 Privas (7.000 h.), R. : 183.469 fr., c. 30.170 fr.), 6.500 vol. Budget 325 fr., I, 136.
 Prix des livres. Voir Librairie. Influence sur les B. et la lecture, I, 186, 190, II, Angleterre : 36-41, 45-6, France : II, théâtre. 142-3, romans, 152-6, — 368, 388, 418.
 Production littéraire. Voir Librairie.
 Propriété littéraire. Voir Librairie.
 Protestantisme. Paris. (Fac. théol. protestante), 36.000 vol. Budget de 5.000 fr. avant la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Act. 2.500 fr. — Soc. biblique, 3.500 vol. — Soc. de l'histoire du protest. 50.000 vol. Budget 25.000 fr. Env. 2.000 lecteurs par an. — Ass. des étudiants prot. 10.000 vol., achats en 1907 1.451 fr. vol. et 744 fr. abonn. — Voir Montauban. — Pays de langue française : Genève, Fac., 11.000 v. et Ecole, 10.000 v., Lausanne, Fac., 42.000 v. — Livres de théol. prot. à la B. N., II, 138.
 Providence (U. S. A.), II, 58.
 Province française. — Chap. IV, I, 141-160 et Ch. V (Pop.) (Voir la Table en tête du tome I). — Tableau des villes de France, I, 119-130; (omis 2 villes de 16.000 hab., d'ailleurs sans B., à notre connaissance : Bruay et Hénin-Liétard). Ce tableau est très complété par l'Index.

Provins (8.664 h., R. : 266.010 fr., c. 54.150 fr.). B. mun. 34.000 vol. Personnel, 1.400 fr. Matériel, 500 fr. (legs Lebrun, rente de 600 fr.), I, 136.

Pseudonymes, II, 297, 299, 300.

Psychologie, I, 211, II, 246. Institut à Paris, 1.300 vol.

Public. Voir Chap. I^{er} : « Le public et la B. N. », I, 23-43 » et le mot *Lecture*. — Le public et les catalogues, II, 214-5, 274, 288-9, 313. — L'encombrement de la B. N., le British M., insuffisance de Paris, voir *Nationale* (B.). — Voir Accès libre aux rayons, Vol., etc.

Puebla, I, 373.

Puteaux (29.000 h., R. : 653.108 fr., c. 83.991 fr.) B. pop. insignifiante. Puits de Chavannes (B. de Boston). II, 66.

Le Puy (21.000 h., R. : 575.573 fr., c. 59.100 fr.), I, 126.

Q

Québec, I, 371.

Queensland, I, 384.

Quérard, II, 285, 290.

Queretaro, I, 373.

Quimper (19.500 h., R. 287.814 fr., c., 59.720), I, 128.

Quito, I, 374.

R

Rabelais, II, 410.

Racine (Jean), I, 25, 33.

— (Louis), B. de Toulouse, 135.

Le Raincy (8.000 h., R. 134.282 fr., c. 104.281). Note I, 181, 182.

Rambaud (A.), II, 287.

Ratisbonne, I, 217. — Soc. botanique, 10.000 v.

Ravenne, I, 347.

Reclam, à Leipzig, I, 270, 301.

Reclus (Elysée), I, 25.

Recueils factices, à la B. N., II, 145. Voir Arts décoratifs, Collections.

Redon, architecte, I, 91.

Redon (6.681 h., R. 114.181 fr., c. 28.473 fr.). B. mun., 3.300 v. 900 fr., I, 130.

Référence (documentation de la vie courante et lecture sur place.) Voir aussi *Périodiques*. Rôle principal des bibliothèques, II, 413-416. Manque aux B. de Paris et de la France, I, 178-9, 171, II, 105, 163, 396, 398. Les Salles de

Ref. en Angleterre : 11, 12, 17, 19, 35, 402. B. Carnegie à Edimbourg, II, 24-6, 250. — En Allemagne, II, 83, 85, en Amérique, II, 54, New-York, 75, 402.

Reggio (d'Emilie), I, 344.

Reggio (de Calabre) avant le désastre du 28 déc. 1908, I, 344.

Régner (Henri de), II, 222, 408.

Reims (108.000 h., R. : 3.581.597 fr. 1.054.095 fr.) B. mun., B. Ecole de médecine (9.000 v.). Acad. de Reims, etc., — I, 117, 122. Notice, 152 à 155, 133, B. pop., 154, 166, 167. Abonnement musical Ménesson, 81, 154. Comparaisons : St-Etienne, 157, Allemagne, 210, 211, Los Angeles, II, 59.

Reinach (J.), sur le fonctionnarisme, II, 361, sur les traitements, I, 307.

Reinach (S.), I, 34.

Reliure. Faut-il relier ? Influence sur la lecture, II, 7, 32, 35, 41, 391-4. Musique, I, 85. Rel. en fer, 271, en peau humaine, I, 106, II, 413, mobile, II, 282. Beaux livres, 202, 385. Voir Conservation. — Reliure pour revente de livres loués (Mudie), I, 42-3.

La reliure rognant les budgets d'achats, I, 50, 90, 94, 116, 140, 149, Cette, 150-1, 156, 158, 208, 219. — L'attente, II, 397.

Budget. Les budgets de reliure étant compris en général dans les budgets d'achats, surtout pour les B. qui achètent peu et relient beaucoup, (deux façons d'écarter le public), nous renvoyons au mot Achats. Budgets distincts : B. N., imprimés, (30 à 40.000 fr.), Marseille, I, 146, Lyon, voir l'Index, Rennes, 134, British M., I, 292, Allemagne, 214, 218, 224, B. pop., II, 85. Washington, I, 240-1, 244, Hartford, II, 59, Dayton, 60, etc.

Remiremont (10.500 h., R. : 354.589 fr.), B., 5.600 v., budget, 700 fr., — I, 130.

Remscheid, I, 218.

Renan (Ernest), lu à la B. N., I, 36, 38, St-Etienne, 167, 396, Angleterre, II, 16, 41. — Prix des livres, I, 190, II, 37, 418, Cit., I, 159, — II, 378.

Rennes (75.700 h., R. : 2.677.918 fr. c. 497.820 fr.). Notice sur les collections en 1888, I, 134-135. St., 117, 120, 218. Personnel, 131, 146.

Renseignements (Service spécial dans les B.). Voir Bibliographie, Référence, Auskunftsbureau, etc. Washington, I, 81, 235, 239, 242-4. Les Allemands, 222, II, 83. — Utilité et importance, I, 53, Commerce, 68, Touring, 86, Arts, 89, Sciences sociales, politiques, 80-1. — II, 177-8.

Retraite, II, 274-5.

Revues Voir Périodiques.

Revue d'anthropologie, I, 53, 103, — des bibliothèques, I, 40, 46, 71, 386, belge), 355, — blanche, II, 171, — bleue, I, 72, 173, II, 25, 402, — Celtique, II, 25, — du Club Alpin, I, 103, — des Deux-Mondes, I, 72, 114, 173, 199, II, 8, 25, 95 (dépouillement, 317-8), 402, — générale des sciences, II, 25. — de Paris, II, 25, 95, — politique et litt., voir bleue — *scientifique* (rose) : [Enquête sur les sciences, I, 97-109, 198, 288, 327, II, 93, 392. Envois de l'Etat, I, 105].

Reykjavik. Voir Islande.

Riban, cit., I, 104.

Richmond (Indiana), II, 64.

— (Virginia), II, 58.

Rio-de-Janeiro, I, 373-4.

Riom (10.700 h., R. : 212.738 fr., c. 75.720 fr. B. mun., 16.000 v., 700 fr.

Rive-de-Gier (15.600 h., R. : 324.730 fr., c. 68.252 fr.), I, 129.

Rivroire (André), II, 164.

Roanne (34.000 h., R. : 836.992 fr., c. 300.100 fr.), I, 124, 167.

Roche-sur-Yon 13.700 h., R. : 311.691 fr. et c. 43.956), B. mun., 3.000 fr. (Pers. 1.500 fr.), I, 130, 136.

Rochefort (36.700 h., R. : 921.515 fr., c. 121.705), I, 124.

La Rochelle (33.800 h., R. : 1.200.152 fr., c. 150.499 fr.), I, 124.

Rochester, II, 58.

Rod (Ed.), II, 45.

Rodez (16.000 h., R. 342.830 fr., c. 63.896 fr.), I, 129.

Rolland (Romain), I, 177, II, 45, 142, 222.

Romans (17.009 h., R. : 434.150 fr.), I, 128.

Romans (Les). — Pour les St. Voir *Lecture*, (notamment B. N., I, 36, Angleterre, II, 12, 13, 40-1, 45).

Contre le roman, II, 404-9. Suppression dans les B., II, 68, 399, 403, I, 142. Son rôle dans les B.,

II, 12, 396, 401, 414-6, — Classement, II, 231.

Le Roman et la Librairie. St. à la B. N., II, 150-6.

Rome (507.000 h.), Notice, I, 345 et 348. — Au 1^{re} siècle, II, 203.

Rondebosch, I, 379.

Roquette (Ad.), cit., I, 272.

Roret (Manuels), II, 402, 403.

Rosario, I, 375.

Rosny (J.-H.), II, 163.

Rostand (Edmond), I, 33, 34, 38, 51.

Rostock, I, 212, 219.

Rothschild (Carl von), notice, I, 217, II, 87.

Rouanet, député, I, 68.

Roubaix (121.115 h., R. : 4.847.336 fr., c. 769.473 fr.) B. municipale versée en 1889 dans l'Ecole nat. des arts industriels avec les musées de la ville. Annexe : collection d'échantillons de tissus, infiniment utile à l'industrie locale, et qui s'enrichit par un abonnement de 3.000 fr. souscrit par la ville à la Collection *Homo*. (441 carnets et 10 liasses en 1907). Lecteurs à la Bibliothèque en 1906, 4.971. Communications, 12.063, ainsi réparties : Arts, 4.122, Industrie, 3.644, périodiques, 2.114, histoire locale, 1.104, lettres, 436, etc. — St., I, 122, 167.

Rouen (118.459 h., R. : 5.715.008 fr. c. 1.319.680). B. mun., Cat. imprimé, 2 vol. Notice, I, 143. St. 122, 131. Horaire, 141, 149. B. popul., 149. Une B. pop. de circulation (franc-maçons), petite, mais ouv. t. les jours de 9 à 4 h. — II, 8.

Roumanie, I, 362.

Ruelle, admin. Ste-Geneviève, I, 99, 100.

Rugby, I, 260.

Rush (James), don à la B. de Philadelphie, II, 52.

Ruskin, I, 39, II, 13, 33-4, cit., 38 et 388, 408.

Russie. Notice, I, 364-6. — Livres Russes, II, 40, à la B. N., 279. — St. des journaux, II, 159. — Les russes dans les B. d'Europe, I, 30, 254, 259, B. à Vienne, 359.

S

Sables-d'Olonne (12.700 h., R. : 419.361 fr., c. 22.260 fr.), B. 5.000 v., I, 130.

- Sacramento, II, 58.
 Sade (le Marquis de), I, 31, II, 216.
 Saglio. *Voir* Daremberg.
 Saïgon, I, 383.
 Saint-Albin (De). Les B. pop., I, 166, 168, 172-3, II, 7, 32, 341.
 Saint-Allais, I, 38.
 Saint-Amand-les-eaux (14.500 h., R. : 230.348 fr., c. 79.714 fr., B. mun., budget 750 fr., 5.000 vol. — I, 130.
 St-Brieuc, (22.900 h., R. 447.879 fr., c. 119.959 fr.), I, 126.
 St-Chamond (15.000 h., R. : 457.545 fr., c. 48.200 fr.), I, 129.
 St-Denis (64.000 h., R. : 1.748.312 fr., c. 249.402). St., I, 123, Notice, 182, **183**; — I, 138, II, 127.
 St-Dié (22.000 h., R. : 664.771 fr.), I, 127. Horaire, 141.
 St-Dizier (14.700 h., R. : 214.391 fr., c. 40.628 fr.), I, 131.
 St-Etienne (146.000 h., R. : 5.128.859 fr., c. 1.755.850 fr.) St., I, **122**, Notice, **155-158**, B. pop., 157, 167, 168.
 St-Germain-en-Laye (17.000 h., R. : 913.430 fr., c. 164.712 fr.), I, 128.
 St-Lô (12.181 h., 258.113 fr., c. 41.466). B. mun.: Pers. 1.200 fr., matériel 400 fr. ; 16.300 vol., I, 136.
 St-Louis (E.-U.), II, 58-60.
 — (Sénégal), I, 379.
 St-Malo (10.700 h., R. : 258.900 fr., c. 70.300 fr.) 30.000 v. Budget 1.700 fr. (Pers., 1.200 fr.)
 St-Mandé (17.000 h., R. : 340.474 fr., c. 106.152 fr.), B. mun., 11.700 vol. Pers., 700 fr. Total, 2.100 fr. — I, 128.
 St-Martin's Lane, I, 169, 259.
 St-Maur-les-Fossés (28.000 h., R. : 730.770 fr.), I, 125.
 St-Maurice (7.325 h., R. : 150.604 fr., c. 39.526 fr.), II, 182, 183.
 St-Mihiel (9.700 h., R. : 155.350 fr., c. 19.268). B. mun. 14.000 v. Pers., 600 fr. Matériel, 600 fr. I, 130.
 St-Nazaire (35.800 h., R. : 1.002.467 fr., c. 234.549 fr.), I, 124.
 St-Omer (20.900 h., R. : 416.774 fr., c. 92.378 fr.) I, 127.
 St-Ouen (37.600 h., R. : 944.038 fr., c. 193.457 fr.), I, 123, 131, 182, II, 127.
 St-Paul (U.-S.-A.), II, 58.
 St-Petersbourg. Notice, I, **365**, — 342-3, 376, II, 250.
 St-Pierre-Port (de Guernesey), II, 18.
 St-Pol (4.000 h.), 6.500 vol., I, 130.
 St-Quentin (52.000 h., R. : 1.506.161 fr., c. 369.800 fr.), I, 123, B. Guil-lermin (agriculture), 2.000 v.
 St-Sulpice (B. du Séminaire), I, 50.
 Sainte-Beuve. Défense de B. pop., I, 167. Lu ; I, 34, 61, 319, II, 402.
 Sainte-Geneviève (B.) à Paris. — St. et notice, I, **65-67**. Chiffres de 1906 : 253.000 vol. 85.000 br. Acq. de l'année, dépôt légal 15.585 pièces dont 510 thèses, 6.974 dons et 677 achats et abonnements. 198.929 lecteurs, (légère augm.) 290.575 comm. (dim.)
 Budget, I, 59. Comité d'achats, I, 99, 100. Catalogue, II, 313-4. Vols, I, 381. Façade, II, 66. Char-tistes, I, 317. — Rôle à Paris, I, 25, 42-3, 179, 253, II, 335.
 Sainte-Palaye, (Lacurne de), I, 318.
 Saintes (19.000 h., R. : 514.628 fr., c. 75.589 fr.), I, 128.
Salaires et appointements dans les B. (*Voir* Fonctionnaires, Bibliothé-caires, Budget, Personnel). §. Salaires : II, **363-372** et Avance-ment : 372-383. — I, 116, **131**, Marseille, 146, Lorient, 149, An-nonay, 151, St-Etienne, 156, Dé-tail de Washington, 244, British Museum, B. N., et B. Royale de Berlin, **279-80**. Etats-Unis, II, 59-60.
 Salamanque, I, 351.
 Salem, II, 58.
 Salford, II, 14.
 Salins (5.300 h., R. : 117.332 fr., c. 35.259 fr.) B. mun. 21.000 vol. Pers. 400 fr. Matériel, 600 fr., I, 130, 136.
 Salzburg, I, 359.
 Sand (George), I, 31, 98, 355.
 San Francisco, II, 58.
 San Salvador, I, 373.
 Santa-Fe-de-Bogota, I, 374.
 Santiago (Espagne), I, 351.
 Santiago (Chili), notice, I, 76-7. — II, 401.
 Sao-Paulo, I, 374.
 Saragosse, I, 350.
 Sarajewo, I, 360.
 Sarcey (Fr.), II, 136, 407.
 Sargent (peintures à Boston), II, 66.
 Sassari, I, 347.
 Saumur (16.000 h., R. : 642.108 fr., c. 133.445 fr.), I, 129, 136.
 Savants, Savantes (B.), *voir* Science.
 Savoir-vivre (le), à la B. N., I, 38.

Schinz, II, 12.

Schœlcher (Don), II, 286. (B.), I, 379.

Schopenhauer, I, 39, 41.

Schultze (le Dr), II, 65, 79, 84, 341.

Schwenke (P.), I, 222.

Schwerin, I, 217.

Schwob (Marcel), I, 331.

Science. La Science dans les B. (Enquête de la revue scientifique), I, 97-110. Insuffisance des ressources scientifiques en France, (B. N.), I, 254, 269-73, (St. de l'accr. des livres scientif., 272). Remèdes 200-4, 270. — Voir aussi :

Sur l'accaparement des B. par l'Histoire : les mots Chartistes, Archéologie. — A la B. N., I, 31.

Sur la situation matérielle des Sciences en France le chap. l'Effort allemand, I, 209-229, et sur la science dans les B. françaises : Conclusions pour la B. N., I, 293-301, 305. Lyon, I, 144-5, Marseille, 147, St-Etienne, 156, Amiens, 159.

Sur les commissions d'achats, I, 98, 109, 288, II, 408.

Sur la nécessité de B. savantes ou techniques. Voir spéciales.

Sur l'importance des Périodiques, voir ce mot.

Sur les Catalogues, la Bibliographie, voir ces mots. [Abandon des cat. scientifiques à la B. N., II, 145, 215-7, 231. Cl. décimal, II, 256. Centres bibliographiques etc. Chap. « La B. sans livres », II, 311, etc.]

Voir Sociales, Militaires (Sciences).

Scola Cantorum, I, 81.

Scolaires (B.). — B. Scolaires en France, I, 183-186. — I, 18-9, St., 112, 114, 189, 195, Allemagne, 217, Angleterre, 20, 178, 260, Etats-Unis (Méthode Séminaire), II, 60-3, Norvège, 369, Japon, 387. Voir Jeunesse.

Scotsman (le), II, 25, 47.

Scott (Walter), II, 12-3, 23, 33-5.

Sedan (19.600 h. R. : 616.606 fr., c. 77.726 fr.), I, 128.

Semur (3.700 h. R. 63.842 fr., c. 24.985 fr.) B., 17.600 v., budget 400 fr.

Séminaires à Paris. (B. en grande partie dispersées en 1908) — du St-Esprit 35.000 vol. — St-Sulpice, 50.000 vol. — des Missions étran-

gères, 25.000 v. — Méthode-Séminaire (enseignement par les B.), II, 61 et suiv.

Sénat (B. du) 150.000 v. (15.000 en 1836, 22.000 en 1848). — Rapport sur la B. N., I, 306. — 110, 167, 323.

Senlis (7.200 h., R. : 175.818 fr., c. 22.645 fr.), B. mun., 15.100 vol. Personnel, 400 fr., matériel, 500 fr. I, 130.

Sens (15.000 h., R. : 341.383 fr., c. 84.879 fr.), I, 129, 135, 136.

Serbie, I, 362.

Servet (Michel), II, 174.

Séville, I, 350, 351.

La Seyne-s-Mer (19.700 h., R. : 377.713 fr., c. 44.447 fr.), I, 127.

Shakespeare, II, 35, 36, B. : Fonds spécial à Boston, 67.

Shaw (Bernard), II, 38, II, 44.

Sheffield, II, 14.

Shelley, II, 408.

Sibérie, I, 366.

Siècle (le), I, 233, 234, 256.

Sienne, I, 347.

Sigmaringen, I, 217.

Simla (Inde), I, 383.

Simyan, Rapport sur l'Instr. publ. I, 317, 331. Achats de ses œuvres, 175.

Singapore, I, 384.

Sirey, I, 25.

Smetana, I, 241.

Smith, éd. à Londres, II, 37.

Smithsonian Inst. Voir Washington.

Sociales (Sciences). B. à Paris, I, 76-81. — Musée social, I, 48, 78.

Documents à la B. N., II, 137-8. — Musée pédag., I, 96.

Sociétés.

Soc. scientifiques à Paris. I,

50. Principales : anthropologie, 23.000 v., budget, 400 fr., antiquaires, 4.000 v., apiculture, séric. et zool. agricole, 4.000 v., asiatique, 12.000 v., biologie, 2.000, chimique, 10.000, chirurgie, 20.000, entomologique, 30.000 v., des gens de lettres (Voir Lettres), géographie, 60.000 v. 22.000 photos, 6.000 cartes, etc., géologique, 20.000 v. et 800 recueils de périodiques, études grecques, 5.000, histoire de France, 5.000, du protestantisme français, voir Protestantisme, horticulture, 3.000 v., et 6.000 br., encouragement pour l'industrie nationale (50.000 vol. b. 8.000 fr.), des ingénieurs ci-

vils, (47.000 vol. 400 périodiques, bg. 5.000 fr.), de législation comparée, 15.000 v., positiviste, 6.000 v. ou br., Swedenborgienne, 6.000 v., zoologique, 6.000 v., technique du gaz, etc.

Amiens, I, 159, Lyon, I, 144, Rouen, 149.

Soc. de lecture, voir Lyon, Laon, Annonay.

Soc. Savantes (Bibliographie des), II, 94, 221, 240.

Les Soc. et les B., I, 136, 222.

Etranger. Voir les villes : Berlin, Londres, Vienne, New-York, etc. — Allemagne, II, 85-6, Soc. du souvenir des poètes, 89. — Soc. des amis de la musique (Vienne), I, 359, du Bien public (Hollande), 356, etc. — Voir Associations, Cercles.

Soissons (14.334 h., R. : 500.587 fr., c. 114.387 fr.), B. mun., 50.000 vol. Personnel 2.400 fr. Total 4.450. I, 130, 136.

Solingen, I, 218.

Sophia, I, 362.

Sorbonne (B. de la) ou B. de l'Université de Paris (Sciences et lettres) [Pour les autres facultés voir Droit, Médecine, Pharmacie.] La B. de l'Université de Paris possédait en 1847, 39.451 v., en 1873, 90.000 (don Leclerc). Elle ne donne plus de total actuel, mais ce total doit approcher de 500.000 v. Elle reçoit 2.500 périodiques. En 1905-06, 131.861 lecteurs, 439.124 comm. Prêt : à 1.041 personnes, 14.425 vol. En 1906-07, 134.481 lect. 441.588 comm. Prêt : à 981 personnes, 14.240 v.

Annexes : B. Albert-Dumont.

— B. Victor Cousin. 26.00 v. rente 10.000 fr. I, 49. — B. Gaston-Paris. 4.000 v. 4.000 br.

Voir I, (97-110), Chap. III : la Science dans les Bibliothèques. — St. et budgets, I, 48, 49, 65, 119. — Installation (op. de M. Laude), 221, 312. 364. — Mode de classement, II, 230. — L'ancienne Sorbonne, II, 204. — Catalogue des périodiques. I, 101-103, 105. II, 94. 95. *Etudiants*, Voir Université.

Sotteville-les-Rouen (10.000 h., R. : 299.027 fr., c. 96.235 fr.), I, 127.

Soudan (Livres sur le), II, 131.

Souscriptions des Ministères, I, 195-6, 204-7. Le crédit du Min. de

l'Instr. publ. pour 1909 est de 173.000 fr. (Souscr. scientif. et litt., B. mun. et pop., échanges internat.) — Voir Ministères.

B. par souscription. Voir Subscription-Lib., Location.

Sous-officiers dans les B., I, 283, 309, II, 134, 174, 363.

Spéciales (B.), B. techniques, B. Savantes. — Sur ces mots, opposés à B. générale, populaire, etc. Voir Populaire et I, 58, 112-3, 190, 214, II, 29.

Nécessité, (rapport Massé) de B. spéciales : I, 55-59.

Paris, I, 59-96. Groupements possibles, 51-4. Crédits, 139. Organisations : 200-3. Voir l'index pour la liste des B. spéciales aux mots Paris et sociétés.

B. régionales et spéciales, Dépôt légal. II, 169-170.

Voir aussi, I, 19, 42-3, 100, 104, 114, 162-3, 199, 333, II, 116-7, 160, 334. — Voir Lille, musée houiller, I, 220, Lyon, tissus, I, 144, Roubaix (Voir l'Index), St-Etienne, mines, I, 156.

Spencer (Herbert), cit. sur le Dict. de l'Acad., II, 280, sur le progrès, II, 366. Lu : I, 36, 39, II, 13, 33, 223. — London Lib., II, 39.

La Spezia, I, 344.

Sports, I, 36. Voir Touring-Club.

Springfield (Mass.), II, 58.

Stage dans les B. II, 381. Voir Personnel, examens, etc.

Standard (the), II, 47.

Statistique. Commission centrale, I, 354.

St. données dans cet ouvrage :

Voir Budget, Personnel, Achats, etc.

St. générale des B. : I, 337-44.

Lecteurs et lectures dans les différents pays. V. *Lecture*. Public, St. des livres, voir *Librairie*, *Journaux*.

Dépense par hab. pour les B., I, 342, 368, II, 166.

Dépôt légal, I, 267, 240, 286.

Prix de la vie, progrès, etc., I, 293-8. Enfants de fonctionnaires, II, 380. Chartistes, I, 317.

Sur la st. appliquée aux B., I, 16, 17, 45, 109, 339-41, II, 24, 89. et la note au mot *Librairie*, dans l'index.

Stavanger, I, 369.

Stettin, st., 217.

Stein, cit., I, 107.
 Stockholm, I, 343, notice, 368.
 Stralsund, I, 217.
 Strasbourg. Notices, I, 130 et 227, st. 212, B. pop., II, 86. Progrès et comparaisons, I, 110, 145, 199, (le Prêt), 219, 296, 343, II, 81. Bâtimens, etc., I, 220, II, 81, 86, 134, 187.
 Strauss (Richard), I, 233, II, 130.
 Struppe et Winckler (B. de prêt), I, 223.
 Suarès (A.), cit. sur les Belles-Lettres, II, 407.
 Subscription-libraries, II, 48, 53, 71. Voir aussi Location.
 Sue (Eugène), II, 155.
 Suède, notice, I, 367, st. des livres, I, 295, 338, II, 159. Voir Göteborg.
 Suisse. Notice, I, 356. Livres : 295, 338, II, 159. Livres impr. en Suisse, I, 47, II, 164.
 Sully Prudhomme, I, 33.
 Sumitomo, donateur, I, 388.
 Supplémentaires (Travaux), II, 366-7, 382.
 Suresnes (12.783 h., R. : 330.640 fr., c. 92.135), st. lect., I, 183.
 Stuttgart. Notice, I, 226, st. 213-4, 343. — II, 81, 187.
 Sucre, I, 374.
 Sydney. — Notice, I, 384-5. — Classement des livres, II, 233.
 Sydney (William-C.), II, 44.
 Sylviculture (Livres), I, 272.
 Syndicats de fonctionnaires, II, 370 et suite. — de Gardiens, I, 308-9.

T

Taine, lu : I, 36, II, 41, 402. Prix des livres, I, 190, II, 37, 222, 418.
 Tananarive, I, 379.
 Tanger, I, 379.
 Tannery, cit., II, 94.
 Tarascon (8.972 h., R. : 205.585 fr., c. 87.386 fr.), B. mun. 4.300 vol. I, 130.
 Tarbes (27.000 h., R. : 719.912 fr., c. 66.659 fr.), I, 126.
 Taschkent, I, 366.
 Tasmanie, I, 384.
Techniques (Ecoles), (B. techniques, voir Spéciales). Voir chap. « l'Effort allemand, » I, 208-229. (213, 225-6). — Pour la France, voir Arts et métiers, Arts et manufactures, électricité, physique et chimie et le mot Ecoles. — Vienne, I, 359.

Temps (Le), I, 6, cit. 319-321, — 386, II, 98, 102, 408.
 Tennyson — et la London Lib., II, 39; II, 33, 35, 288.
 Terminologie : Copy, II, 203, Library, I, 14, Bücherei, Bücherhalle et Bibliothek, II, 84, Index et Catalogue, II, 214.
 Thackeray, sur les B. (Discours à Manchester), II, 8, 33, 79. — Lu, II, 13, 28, 35.
Théâtre.
Théâtres à Paris.
 Comédie-française. Ancienne « bibl. des souffleurs », a échappé à l'incendie de 1900. Env. 40.000 v. ou br.
 Odéon. — Env. 1.000 v., plus mss. maquettes, etc.
 Opéra. 1^o Bibl. musicale. 25.000 v. 5.000 morceaux, 20.000 romances, etc., 2^o Bibl. dramatique 12.000 v. et 20.000 est., plus portraits, maquettes, autographes, etc. — Voir Musique. — I, 6, 81, 229, 274, II, 4, 9, 82, 129.
 Opéra-comique. 1.000 v. environ.
Théâtres de Vienne, I, 359.
Brochures de théâtre, II, 163.
 Collections, I, 56, 60-1, st. des pièces (coll. de la B. N.), II, 142-4.
 Dépôt légal (pièces imp. comme manuscrits), II, 163. Classement, II, 262.
 Théologie. — Livres à la B. N., II, 138, st., accroiss., I, 272. — Lecteurs, I, 33, 36. — Voir Protestants.
 Thiers, lu à la B. N., I, 27. — Don, II, 52. — Fondation Thiers : B. de 14.000 vol., budget de 2.000 fr. — B. sur l'histoire moderne, place St-Georges, en cours d'installation.
 Thiers (17.500 h., R. : 301.045 fr., c. 127.925), I, 128.
 Ticknor, I, 296.
 Tiflis, I, 366.
 Tilden, II, 52, 70, 73-4.
 Times (The). The Times Book Club Voir Chap. « La Guerre des Livres en Angleterre », II, 31, (43-8), 260, 391. — A la B. N., 102, 127.
 Tinayre (Marcelle), I, 164, II, 45.
 Titusville, st. B., II, 65.
 Tobolsk, I, 365.
 Tokyo, I, 343, notice, 386-7, 376.
 Tolède, I, 350, 351.
 Tolstoï, II, 216, 222.
 Tomsk, I, 366.
 Tonnerre (4.522 h., R. : 96.071 fr.)

c. 39.750), B. mun. 10.200 vol., budget 500 fr., I, 136.
 Topeka, II, 58.
 Toronto, notice, I, 371.
 Toula, I, 365.
 Toul (13.663 h., R. : 429.203 fr., c. 11.600 fr.), B. mun. 4.800 vol. Budget. 800 fr., I, 130.
 Toulon (103.500 h. : R. : 3.050.055 fr., c. 988.859 fr.), I, 122.
 Toulouse (149.438 h., R. : 614.215 fr., c. 1.301.374 fr.) — I, 117, 120, 131, 135. Local 220; horaire 141; B. popul. 167. Comparaisons, 218, 219. — Ecole vétérinaire, 9.000 vol.
 Tour du Monde (le), I, 25, 102-3, 173, II, 95, 402.
 Tourcoing (81.671 h., R. : 4.414.335 fr., c. 360.047 fr.), I, 122.
 Touring-Club. Notice, I, 86-9. 10, 254.
 Tournai, I, 355.
 Tournus (4.846 h., R. 91.799 fr. c. 25.511 fr.), 16.600 vol. Budget, 125 fr.
 Tours (67.600 h., R. : 2.244.496 fr., c. 393.811 fr.), I, 122, 167.
 Townley, I, 288.
 Traitements (*Voir Salaires*).
 Transvaal (le), II, 131.
 Trapani, I, 344.
 Travaux publics. — *Ecole*, à Paris, 2.000 vol. — *Ministère*, Crédit pour 1909 : Impr. et publ., doc. financiers, abonn., annales, achat d'ouvrages et cartes, reliures : 442.750 fr. — B. du Conseil gén. des Ponts-et-Chaussées, 3.000 v. spéciaux. — B. du Ministère, 12.000 v. *Voir Postes*.
 Travelling, Lib., II, 50, 70, St., 76, 252. *Voir aussi Location (Mudie)*.
 Trente, I, 360.
 Trenton, II, 58.
 Trèves, I, 217.
 Tribune (the), II, 47.
 Tridon (B. Georges), à Paris, 6.200 vol. Prêt, 55.000 v., I, 166, 168.
 Trieste, I, 360.
 Trinidad, I, 384.
 Trocadéro (Musée du), 2.000 vol., 40.000 documents, est., photog., etc., I, 54.
 Tromsø, I, 369.
 Trondhjem, I, 369.
 Troppau, I, 360.
 Troyes (53.100 h., R. : 1.467.189 fr., c. 366.000 fr.), I, 123, 131, 135. Installation, 133, B. pop., 167.

Tübingen, I, 212, 214, 219.
 Tulle (17.000 h., R. : 235.925 fr., c. 34.000 fr.), I, 128.
 Turin, I, 343, 346, 348, II, 169.
 Turkestan, I, 366.
 Terragona, I, 351.
 Turot (Henri), I, 373.
 Turquie, I, 362.
 Tver, I, 365.
 Twain (Mark) à la B. N., I, 39.
 Tyndall, II, 17.
 Typewriters. *Voir Dactyle*.

U

Udine, I, 344.
 Universités. — *France et Allemagne* : voir « l'Effort allemand », I, 209-229. Tableaux pour la France, 119-121, pour l'Allemagne, 212.
France. (*Voir aussi Budget*, 1886-1907 : I, 194-9.) — Lyon, 144, Dijon, Lille, etc., 220, les Univ. et l'Etat, II, 349. *Voir Commissions*.
Paris, St. 1908 : 282 professeurs, 16.935 étudiants, ainsi répartis, avec le nombre d'ét. étrangers entre parenthèses).
 Droit 43 pr. 7.721 ét. (774)
 Méd. 79 — 3.740 — (545)
 Sciences 61 — 1.968 — (517)
 Lettres 78 — 2.656 — (953)
 Pharm. 21 — 850 — (19)
 Pour les B. des facultés des Lettres et des Sciences. *Voir Sorbonne*.
 Pour les autres voir *Droit*, *Médecine*, *Pharmacie*.
Etranger. Allemagne, ci-dessus.
 — Angleterre, voir Cambridge, Oxford, Londres. *Voir Glasgow*, Edimbourg. Amérique, II, 49. *Voir Harvard* et les villes. — Tableau pour l'Italie, I, 346-7.
 Upsal, notice, I, 368, 376.
 Uscoli, I, 345.
 Ussel (4.750 h., R. : 40.902 fr., c. 10.450 fr.), I, 117.
 Uzanne (Octave), II, 203.

V

Vachal (Dépôt légal), II, 162.
 Valence (28.000 h., R. : 829.176 fr., 20.672 fr.), I, 125, 136.
 Valence (Espagne), I, 350, 351.
 Valenciennes (31.700 h., R. : 1.185.833 fr., c. 129.530 fr.), I, 124, 167.
 Valladolid, I, 350, 351.
 Valognes (5.746 h., R. : 84.298 fr.,

- c., 18102 fr.), B. mun., 20.000 v., 600 fr., I, 130, 136.
- Vannes (23.500 h., R. : 536.779 fr., 97.505 fr.), I, 126.
- Varsovie, I, 366.
- Vatican (B. du), I, 20, 341, **345**.
- Vaudère (Jane de la), I, 39.
- Vendôme (9.804 h., R. 198.728 fr., c. 42.467), 22.200 vol. Budget, 1.400 fr. (pers. 700 fr.), I, 130.
- Venezuela, I, 374.
- Venise, I, 343, 346, 348.
- Vera-Cruz, I, 373.
- Verdun (21.700 h., R. : 656.236 fr. c. 42.815 fr.), I, 127, 135.
- Verhaeren, I, 38, II, 408.
- Verlaine, I, 38, 326, II, 37, 222, 228, 407, 418.
- Verne (Jules), I, 35, **159**, 355, II, 23, 378, 402, 403, 405.
- Verneuil (Eure), (4.446 h., R. 96.393 fr., c. 24.835 fr.), 4.000 vol., budget 200 fr., I, 131.
- Vérone, I, 347.
- Versailles (54.800 h., R. : 1.827.711 fr., c. 354.505 fr.). Projet de budget pour 1909 : B. publique, personnel, 11.600 fr., chauffage, 2.000, fournitures, 400, achat d'ouvrages et reliure, 5.500. — Bibl. du cercle des officiers, 1.200 (Théâtre, 29.230, Conservatoire de musique, 7.000, etc. Total des dépenses, 2.215.491 fr.) — St., I, 117, 131, 167, 343.
- Verviers, notice, I, 354-5.
- Vesoul (10.200 h., R. : 207.363 fr., c. 33.527 fr.), B. mun., 30.000 vol., Personnel, 3.000 fr., Matériel, 1.000 fr., I, 130, 136, 167.
- Viborg (Finlande), I, 366.
- Vicence, I, 344.
- Victoria, I, 384.
- Vidier (Annuaire des B. et Archives), I, 49.
- Vienne (Autriche), St., I, 243, Notice. 358-9, Interdictions, II, 396.
- Vienne (Isère), (24.000 h., R. : 784.285 fr., c. 155.882 fr.), I, 126.
- Villefranche (Rh.), (16.009 h., R. : 386.385 fr., c. 168.205 fr.), I, 129.
- Villejuif (5.835 h., R., 96.547 fr., c. 54.633 fr.), I, 183.
- Villeurbanne (33.900 h., R. : 463.568 fr., c. 309.669 fr.), I, 124.
- Villiers de l'Isle-Adam, II, 142.
- Vincennes (34.000 h., R. : 692.382 fr., c. 240.071 fr.), I, 124, 182.
- Vire (6.353 h., R. : 243.741 fr., c. 33.563 fr.) B. mun., 4.900 v., budget, 2.700 fr. (Pers. 1.680 fr.), I, 130, 136.
- Vitré (10.100 h., R. : 223.960 fr., c. 20.562 fr.), 4.000 v. budget, 13.000 fr. (Pers. 700 fr.), Cat. imprimé. — I, 136.
- Vitry-le-François (8.487 h., R. : 401.787 fr., c. 75.137 fr.), B. mun. 18.300 vol. Budget, 1.600 fr. (Pers. 600 fr.), I, 130.
- Vivekananda, II, 373.
- Vol** dans les B. — Chap. le Vol et les moyens de l'encourager, II, 384-394. Opinion de H. Lavoix, I, 67, H. Maret, II, 389. — M. Thomas et l'Ecole des Beaux-Arts, I, 52, 256. Assoc. des étudiants, 75, B. mun. de Paris, I, 188, II, 389. B. Forney, I, 92-94. Ste-Geneviève, I, 67, B. N. 233, 308, Calcutta, 381. Allemagne (B. popul.), II, 85. Liverpool, II, 18. *Précautions* : I, 93, 234, 308, 381, avec l'accès libre aux rayons, II, 179, 180.
- Voltaire lu à la B. N., I, 25 ; au Havre, II, 402 ; œuvres au cat. de la B. N., I, 310 ; son cœur, II, 150. — II, 201.
- Vynck (Don de), I, 288.

W

- Waddington (Coll. de médailles), I, 201.
- Wagner (Richard), I, 84, 177, II, 76, 130, 419.
- Wanderbuch, II, 218.
- Ward (Humphry), II, 44.
- Warmbrunn, I, 217.
- Washington**. Library of Congress, I, 234-247, 342-3. Budget comparé, I, 271, II, 54, Personnel, I, 282.
- Bâtiments* (Plan, I, 238), Capitole Hill, construits de 1889 à 1897, pour 6.347.000 dollars, plus le terrain (385.000 dollars), par Smithmeyer et Pelz, puis T. L. Casey et B.-R. Green. — Place pour 3 millions de vol. (il y en a 2 environ), ou 7 en construisant dans les cours, et place pour 1.000 lecteurs à la fois. — St. 811.945 lecteurs en 1905-6 (soit 2.243 par jour). — Voir II, 65, 129, 134, 184-5, Communications, II, 188.
- Catalogue* nouveau commencé en 1898. Une trentaine de classes (anatomie, anthropogéographie, anthropologie, archives, astronomie, bactériologie, bibliographie,

etc.), sont parues, ainsi que les séries d'ouvrages généraux. Il y a une série de cartes dactylographiées et une série imprimée (12 millions). Le *Classement*, évitant les termes techniques, comprend 21 lettres : (A. Généralités, polygraphies, B. Philosophie, religion, C., D. Histoire, E. Amérique, F. Etats-Unis, G. Géogr., anthrop. H. Statist., Economie, Sociologie, J. Sc. politiques. K. Droit. L. Education, M. Musique, N. Beaux-Arts, P. Littérature et Linguistique, Q. Science, R. Médecine, S. Agriculture, T. Technologie, U. Sc. militaires, V. Marine, Z. Bibliographie.

Copyright (I, 237), II, 171.

Eclairage et public, I, 304.

Personnel. Scolaire, II, 363-4.

Renseignements, bibliographie (Bureau), I, 54, 78, 81, II, 171, Fiches, 314.

Smithsonian Institute, I, 54,

104 (235-6, 240), II, 55.

Waterbury, II, 58.

Waterloo (Canada), I, 371.

Wattrelos (27.000 h., R. : 173.213 fr., c. 186.248), I, 125.

Weber, I, 85.

Weimar, I, 217.

Wells, II, 38, 44.

Wernigerode, I, 217.

Weymans (S.-G.), II, 13.

Wiatka, I, 365.

Wiesbaden, I, 217.

Wilde (Oscar), I, 233.

Willcock, II, 13.

Willy, à Hammerfest, I, 370 ; au catal. de la B. N., II, 135. — 152.

Wilmington, II, 58.

Wilna, I, 366.

Wimereux (P.-de-C.). Laboratoire, I, 106, 300.

Winckler (B.). Voir Struppe.

Wolfenbittel, I, 210, 217, 343, II, 81.

Wolff (Albert), II, 47.

Wood (Mrs Henry), II, 13.

Worcester, II, 48, 58, 60.

Worms, I, 217, II, 87.

Wurtzbourg, I, 212.

Y

Yale-Univ. Voir New-Haven.

Yonge (Charlotte), II, 13.

Z

Zadoc-Long, II, 65.

Zangwill, II, 44.

Zola (Emile), lu en France, I, 38, II, 402, en Allemagne, II, 88, en Angleterre, II, 13, 40. Mss. à la Mejane, I, 148. — II, 152, 407.

Zurich, I, 352, notice, 356, 357, Concilium bibliographicum, I, 356, II, 235, — II, 314.

Zwickau, I, 217.

Zwittau, I, 361.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le deux décembre mil neuf cent huit

PAR

BLAIS ET ROY

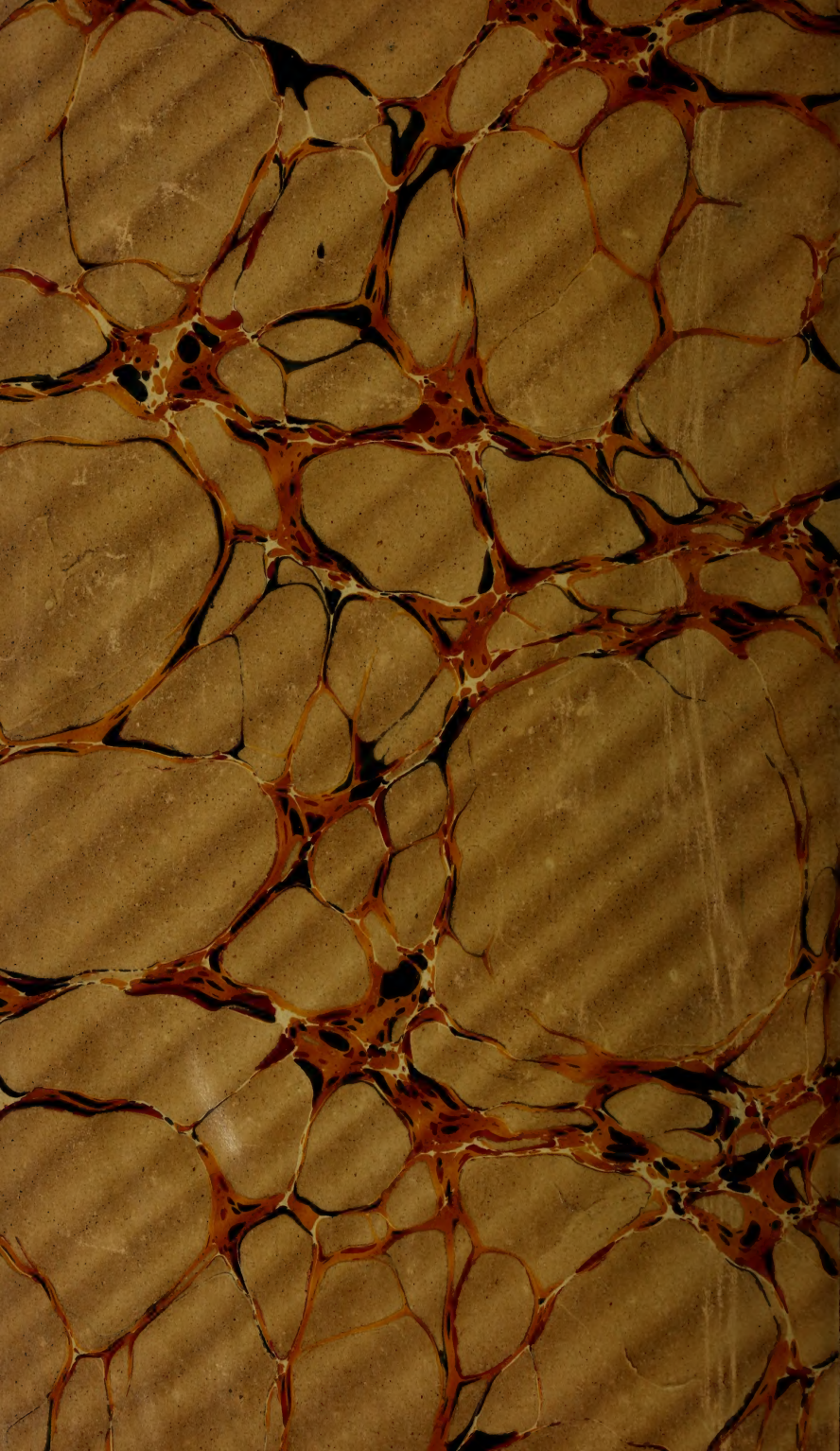
A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE



Lib.Sci

M

99277

Author Morel, Eugene

Title Bibliothèques. Vol.2.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

